

Bibliothèque

ÉCOLE LIBRE
ST. JOSEPH DE LILLE





ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

III^e SÉRIE.

AVIS.

Le titre de ce volume sera donné à la fin, avec la *table de tous les articles*, sans préjudice de la *table des matières*, qui sera placée à la fin du volume.

Comme les *Annales* sont lues par beaucoup de personnes, et sont un livre d'usage, nous nous sommes décidés à employer un *papier collé*, qui permettra d'écrire sur les marges comme sur un papier ordinaire, et un papier *mécanique* fabriqué exprès, beaucoup plus fort que les papiers ordinaires, comme on peut le voir dans ce numéro; c'est une augmentation de dépense, que nous faisons volontiers pour l'avantage et la commodité de nos abonnés.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE
PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME,

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ;

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Chevalier de l'ordre de Saint Grégoire-le-Grand,
De l'Académie de la Religion Catholique de Rome et de la Société Asiatique
de Paris,

SEIZIÈME ANNÉE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME XIV.

(35^e DE LA COLLECTION).



PARIS,

Au bureau des Annales de Philosophie chrétienne,
Rue de Babylone, n° 6, (faub. St-Germain).

1846

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

TABLE DES ARTICLES.

(Voir à la fin du volume la table des matières.)

N° 79. — JUILLET 1846.

Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens; par M. le capitaine WILFORD (4 ^e article); traduit et annoté par M. DANIÉLO, avec des <i>appendices</i> , par M. BONNETTY.	7
Le docteur Strauss et ses adversaires en Allemagne; le dr Lange, par M. l'abbé EDOUARD CHASSAY.	34
Examen critique de la traduction des évangiles avec notes et commentaires, par M. F. LAMENNAIS, (1 ^{er} article) par M. D***.	46
De quelques nouvelles assertions théologiques de M. l'abbé Maret et d'une apologie de son système théologique, par le P. Dom GARDEREAU (1 ^{er} art.) par M. A. BONNETTY.	60
Nécrologie des auteurs morts pendant l'année 1845 (suite et fin).	77
<i>Nouvelles et mélanges.</i> — Première allocution de sa Sainteté Pie IX aux cardinaux. — Sur un collége arménien catholique à Paris.	83

N° 80. — AOUT.

Examen critique de la traduction des évangiles avec notes et commentaires, par M. F. LAMENNAIS. (2 ^e article) par M. D***.	85
Tableau des progrès faits dans l'étude des langues et des histoires de l'Orient pendant l'année 1844, par M. J. MOUL.	102
Analyse des OEuvres complètes de M. le baron Guiraud, par M. CLAUDIUS HÉBRARD.	135
Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens; par M. le capitaine WILFORD (5 ^e article).	142
<i>Nouvelles et mélanges.</i> Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 107 des <i>Annales de la propagation de la Foi</i> .	159
<i>Bibliographie.</i> Manuel pratique de la langue Chinoise vulgaire, par L. ROCHET. — Vie de M. d'Argenteuil, par M. RAINGUET.	162

N° 81. — SEPTEMBRE.

Examen critique de la traduction des évangiles avec notes et commentaires, par M. F. LAMENNAIS. (3 ^e art.), par M. D***.	165
Des adversaires et des défenseurs du Pentateuque en Allemagne, par M. l'abbé REDNA, d'après HENGSTENBERG.	181
De quelques nouvelles assertions théologiques de M. l'abbé Maret, et d'une apologie de son système théologique, par le P. DOM GARDEREAU (2 ^e article), par M. BONNETTY.	197
Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens (6 ^e article), par M. le capitaine Wilford.	222
Examen de l'Histoire Sainte d'après la Bible de M. Duruy, par M. l'abbé CAUVIGNY.	231
<i>Nouvelles et mélanges.</i> Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 108 des <i>Annales de la propagation de la Foi</i> . — Découvertes dans les ruines de Ctésiphon. — Nouvelles découvertes faites sur les ruines de Ninive. — Découvertes dans les bibliothèques de Constantinople.	238
<i>Bibliographie.</i> L'encyclopédie du 19 ^e siècle.	243

N° 82. — OCTOBRE.

Examen du Manuel de philosophie à l'usage des collèges de MM. Jacques, Simon, Saisset (1 ^{er} art.), par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY.	245
Examen critique de la traduction des évangiles avec notes et commentaires, de M. F. LAMENNAIS (4 ^e article), par M. D ^{***} .	263
Le docteur Strauss et ses adversaires. — Le dr Klaiber, par M. l'abbé EDOUARD CHASSAY.	279
De la nécessité d'introduire dans les classes l'étude des grands écrivains latins et grecs, que le christianisme a produits, par Mgr PARISIS, évêque de Langres.	287
Examen critique d'une apologie du système théologique de M. l'abbé Maret, par le P. Dom Gardereau, (3 ^e article), par M. A. BONNETTY.	303
<i>Nouvelles et mélanges.</i> Prosperité des trapistes établis à Alger.— Etudes catholiques en Allemagne. — Ecoles publiques à Tunis.	323

N° 83. — NOVEMBRE.

Une prière adressée à nos amis, par M. B....	325
Lettre encyclique de N. Saint-Père le Pape Pie IX à tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques.	327
Examen de l'ouvrage de M. le ch. de Bunsen, intitulé: la place de l'Egypte dans l'histoire de l'humanité (2 ^e art.); travaux sur la langue, l'écriture et la religion des égyptiens; par M. le vicomte E. de Rougé.	355
<i>Gravure.</i> Alphabet égyptien primitif.	366
Le docteur Strauss et ses adversaires en Allemagne. — Défense de l'évangile contre les rationalistes contemporains. J. G. Vaihinger, par M. l'abbé EDOUARD CHASSAY.	378
Cours complet de patrologie, ou bibliothèque universelle de tous les pères de l'Eglise, édités par M. l'abbé Migne; matière contenues dans les 4 premiers volumes, par M. A. BONNETTY.	392

N° 84. — DÉCEMBRE.

Examen critique de l'histoire d'Alexandrie, de M. Jules Simon (6 ^e article); systèmes philosophiques sur l'origine du monde, par M. l'abbé V.-D. CAUVIGNY.	405
Comment la foi à l'authenticité du pentateuque s'est affaiblie (3 ^e et dernier article), par le dr HENGTENBERG.	419
Lettre inédite sur l'enseignement de l'histoire dans les petits séminaires, par M. RAMBOURG.	441
Essai sur l'origine des traditions bibliques trouvées dans les livres indiens, (7 ^e article); par le cap. WILFORD.	444
<i>Compte rendu à nos abonnés.</i> Nouvelles adhésions données à notre ligne philosophique et théologique, par M. BONNETTY.	456
Table générale des auteurs et des matières.	477

ANNALES

DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 79. — Juillet 1846.

Traditions Antiques.

ESSAI

SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD.

Quatrième Article 1.

1. Preuves historiques que le Christianisme a été prêché dans les Indes dès les premiers siècles de notre ère.

Après avoir exposé dans les articles précédens les traditions ayant quelques rapports aux croyances bibliques, Wilford va indiquer les documens historiques, qui prouvent que la religion chrétienne a été de bonne heure prêchée et répandue dans l'Inde. Or, comme c'est ici un point très important au milieu des développemens qu'ont pris les études indiennes, nous aurons soin d'intercaler dans le texte de Wilford sous le nom d'*appendice* les textes historiques que l'auteur anglais ne fait qu'indiquer.

A. B.

« Il est donc certain² que le Christianisme fit de grands progrès dans la péninsule indienne, même dès une époque très reculée.

2. Prédication de Panténus.

Le vénérable *Panténus* d'Alexandrie visita l'Inde en l'année 189, et il y trouva des chrétiens qui avaient une copie de l'*Évangile de*

¹ Voir le 3^e article au n^o 75, t. XIII, p. 179.

² Voir le texte, *Asiatic research.*, t. x, 69.

saint Matthieu, en hébreu, qu'il apporta à Alexandrie, où il existait encore du tems de saint Jérôme.

Appendice. — Voici les détails historiques sur saint Panténius, conservés par Eusebe et saint Jérôme :

« A cette époque (sous le règne de Commode Sévère, en 180), un homme très-renommé pour les sciences, nommé *Panténius*, présidait à l'école des fidèles à Alexandrie, où dès les *anciens tems* (ἐξ ἀρχαίου ἔθους) une école des saintes lettres avait été établie, laquelle école fleurit encore et est occupée par les hommes les plus distingués par leur éloquence et leur zèle pour les saintes lettres. Mais à l'époque dont nous parlons, *Panténius* était le plus célèbre, surtout parce qu'il avait été élevé dans les préceptes et les pratiques de la *philosophie stoïcienne*. On raconte qu'il conçut une si grande ardeur pour la parole de Dieu, qu'il fut le prédicateur de la parole du Christ pour les nations de l'*Orient*, et qu'il pénétra en cette qualité jusque dans le pays des *Indiens*.

» Car il y avait même alors des évangélistes de la parole de Dieu, qui, embrasés d'un zèle divin, à l'exemple des apôtres, se répandirent partout pour augmenter ou établir la parole de Dieu¹.

» De ce nombre fut *Panténius*, qui est cité comme étant allé dans les *Indes*; on assure qu'il y trouva, ayant précédé son arrivée, l'*Évangile selon Matthieu*, chez quelques Chrétiens, qui avaient connu le Christ; auxquels Bartholomé, l'un des apôtres, l'avait annoncé, et auxquels il avait laissé l'écriture selon *Matthieu*, écrite en lettres hébraïques²; laquelle écriture s'y conserve encore jusqu'au tems susdit. Quant à *Panténius*, après un grand nombre d'actions de mérite, s'étant enfin retiré à Alexandrie, il y prit la direction de son

¹ Voir, sur ces missions étrangères, les témoignages recueillis dans le *Ciarentie* du théatin Clément Calanus; et aussi son autre ouvrage, *Conciliation de l'Église arménienne avec l'Église romaine, d'après les témoignages des pères et des docteurs arméniens*. 2 vol. in-fol. Rome, 1650.

² Il est encore fait mention d'un évangile en hébreu dans la *Théophanie* de ce même Eusebe, publiée par Mgr Mai, dans le t. 1, p. 132 de ses *Scriptores veteres*.

école, et y enseigna de vive voix et par écrit les trésors des dogmes divins¹. »

Saint Jérôme donne quelques autres détails sur cette mission :

« Panténus, philosophe stoicien, dit ce Père, fut envoyé, à cause de sa réputation de science, par Démétrius, évêque d'Alexandrie, dans l'Inde, pour y prêcher le Christ chez les Brachmanes et les philosophes de cette nation². »

Ailleurs le même Père s'exprime ainsi :

« *Panténus*, philosophe de la secte stoïcienne, suivant une règle ancienne dans Alexandrie, où depuis Marc l'évangéliste les prêtres furent toujours docteurs, se montra d'une telle prudence et d'une telle érudition, tant dans les écritures divines que dans les lettres du siècle, qu'il fut envoyé par Démétrius, évêque d'Alexandrie, même dans les *Indes*, sur la demande des députés de cette nation. Il y trouva que *Bartholomé*, l'un des 12 apôtres, y avait prêché la science de Notre Seigneur *Jésus-Christ* selon l'Évangile de Matthieu, qu'il rapporta avec lui écrit en lettres hébraïques, lors de son retour à Alexandrie³. »

Le saint docteur parle ailleurs d'un évangile écrit en lettres hébraïques, qu'il dit être conservé dans la bibliothèque de Césarée, et qu'il traduisit lui-même en grec et en latin⁴.

3. Prédication de Frumentius.

« *Frumentius*, l'apôtre de l'Abyssinie, qui avait longtems résidé,

¹ Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. v, ch. 10. Il ne sera pas inutile de remarquer ici que le président Cousin, qui est supposé avoir donné une *traduction d'Eusèbe*, a jugé à propos de supprimer complètement la plupart de ces détails si précieux sur la première propagation de l'Évangile dans les pays étrangers.

² *Epist. lxx ad Magnum*, édit. de Migne, t. 1, p. 428.

³ *De viris illustribus*, au mot *Panténus*, ch. xxxvi, *ibid.* t. II, p. 651. Origène exalte fort la science de Panténus sur les dogmes des philosophes.

Nous ne savons d'après quelle autorité Schœl, dans son *histoire de la Litt. grecque profane*, accuse Panténus d'avoir voulu combiner le *Christianisme avec la philosophie grecque*. T. v, p. 215.

⁴ Voir *De Viris illust.*, ch. II, *ibid.*, p. 611 :— *Contra Pelagianos*, l. III, no 2;— *In Mattheum*, XII, 13, et les notes de l'éditeur, qui pense que c'était peut-être l'évangile des *Nazaréens*.

dans l'Inde, et qui en parlait bien remarquablement la langue, prêcha l'Évangile dans les parties méridionales de la Péninsule où il avait une grande influence et était hautement respecté, y ayant été plusieurs années premier ministre et gouverneur d'un des rois de ce pays pendant sa minorité. Il y convertit plusieurs Hindous, bâtit plusieurs églises et revint en Abyssinie. Il était venu dans l'Inde avec son frère *Adésius*, et leur oncle paternel natif de Tyr, qui était chrétien et très savant homme : il voyagea dans les contrées centrales de la Péninsule comme un philosophe. Ayant satisfait sa curiosité, il se rembarqua avec ses deux neveux. Mais leur étant arrivé d'entrer dans un certain port pour faire aiguade, ils furent, en mettant pied à terre, attaqués par les naturels du pays. Plusieurs d'entre eux périrent, les autres furent traînés en captivité : parmi les morts était l'oncle ; les deux neveux furent présentés au roi qui, après une connaissance particulière, les éleva aux premières dignités de l'État. Ils obtinrent enfin la permission de revoir leur pays natal où *Fruementius* fut sacré évêque ; il revint aux Indes avec cette dignité.

» Au concile de Nicée en l'an 325, le *primat de l'Inde* était présent et souscrivit son nom'.

» L'année suivante, *Fruementius* fut aussi sacré primat de l'Inde à Alexandrie, par Athanase : il résida dans la Péninsule, et les Chrétiens y ont toujours eu un évêque appelé *primat de l'Inde*. »

Appendice. Ce que Wilford dit ici de *Fruementius* demande quelque explication : c'est *Rufin* qui le premier a parlé de *Fruementius* et de son apostolat dans les Indes. Voici une partie de son récit :

« Quand les apôtres se divisèrent en jetant au sort l'univers pour y aller prêcher le Verbe de Dieu, les uns obtinrent une province, les autres une autre : La *Parthie* échut à *Thomas*, l'*Ethiopie* à *Matthieu*, et l'*Inde citérieure*, qui y est jointe, à *Bartholomé*. Entre celle-ci et la *Parthie*, mais beaucoup plus *confinée* dans les terres, se trouve l'*Inde ultérieure*, habitée par des peuples nombreux et de langue

' Nous ne savons pas où Wilford a trouvé qu'un *primat de l'Inde* assista au concile de Nicée, à moins que ce ne soit dans cette phrase de saint Athanase :

« Le concile de Nicée a été connu même des Indiens, et de tous les Chrétiens qui sont répandus parmi les autres Barbares (*Lettre aux évêques d'Afrique*). »

différente sur laquelle, comme trop éloignée, aucun ouvrier n'avait imprimé le soc de la parole apostolique. C'est celle-ci qui, du tems de Constantin, reçut la semence de la foi à l'occasion des événemens suivans... On dit qu'un philosophe du nom de *Métrodore*, curieux de visiter des lieux nouveaux et de parcourir le monde, pénétra dans l'*Inde ultérieure*. Excité par son exemple et pour une cause semblable, un certain *Méropius*, philosophe tyrien, voulut visiter l'Inde, en emmenant avec lui deux jeunes gens, ses parens, qu'il instruisait dans les arts libéraux. Le plus jeune s'appelait *Adésius*, et l'autre *Fruventius*. »

Ici Rufin ajoute comment, après avoir satisfait sa curiosité, l'oncle voulut revenir dans sa patrie, et comment leur navire fut pillé par des barbares; comment *Fruventius* et *Adésius* furent sauvés puis présentés au roi qui en fit ses ministres; comment ils devinrent tuteurs du prince, comment enfin ils rentrèrent dans leur patrie, où *Fruventius* fut sacré évêque de l'*Inde* par Athanase, et il ajoute : « *Fruventius* étant retourné dans l'*Inde* comme évêque, Dieu lui donna une si grande puissance de faire des miracles, qu'il en faisait comme du tems des apôtres, et un nombre infini de barbares fut converti à la Foi... C'est de cette époque que dans ces parties de l'*Inde* il commença à y avoir des peuples chrétiens, des églises et un sacerdoce. Or, ajoute Rufin, ces événemens, nous ne les avons pas appris par le récit du vulgaire, mais de la bouche même d'*Adésius*, devenu prêtre de Tyr, qui auparavant avait été le compagnon de *Fruventius* ».

Socrate², Théodoret³ et Sozomène⁴ racontent à peu près la même chose.

Mais Henri de Valois, dans ses *Notes sur Socrate*, Lucas Holstenius⁵, Pagi⁶, et plusieurs autres, prétendent qu'il ne s'agit pas ici de l'*Inde*, mais de l'*Ethiopie*. Ils se fondent sur ce que saint Atha-

¹ Rufin, *Hist. eccl.*, l. 1, c. 9; et dans Baronius, *Ann. eccl.*, ann. 327, t. III, p. 349, éd. de Rome.

² *Hist. eccl.*, l. 1, c. 19.

³ *Ib.*, l. 1, c. 23.

⁴ *Ib.*, l. II, c. 23.

⁵ Voir ses *notes* (p. 12) au Martyrologe romain, et celles à la Géographie sacrée du P. Charles de Saint-Paul, p. 258.

⁶ Voir surtout la *critique* de Pagi, *ad annum* 327, n° 7 et suivans.

nase¹ raconte qu'à cette même époque il y avait à *Axum* un évêque du nom de *Fruventius*, sacré par lui, et sur ce que les anciens désignaient souvent l'*Éthiopie* du nom de l'*Inde*².

Baronius, au contraire, pense qu'il y a eu deux *Fruventius* : l'un évêque de l'*Inde*, l'autre d'*Axum*. C'est aussi l'opinion du P. Charles de Saint-Paul dans sa *Géographie sacrée* : ils se fondent principalement sur ce que Rufin et Socrate distinguent fort bien l'*Inde extérieure* de l'*Inde intérieure* ou *intérieure*. On pourrait ajouter qu'ils ont évidemment voulu parler de cette même Inde, que le philosophe *Métrodore* avait visitée, et qui était bien l'*Inde au-delà du Gange*, comme on le voit par le récit d'*Ammien Marcellin* et de *Cédrenus*, qui disent : « qu'en revenant il avait été dépouillé par *Sapor*, roi de Perse. »

Wilford, comme on le voit, a pris un autre parti ; il suppose que *Fruventius* fut en même tems évêque d'*Abyssinie* et de l'*Inde*.

Noël Alexandre, Fleury et même l'abbé Rorhbach, ne disent rien de la probabilité de cette prédication de *Fruventius* dans l'*Inde*. Il semble pourtant qu'il ne faudrait pas laisser disparaître tout-à-fait cette tradition.

4. Prédication de Musée.

« La religion chrétienne fit aussi quelques progrès dans le nord de l'*Inde*. Musée, évêque d'*Aduli*, sur les frontières de l'*Abyssinie*, visita les parties septentrionales de l'*Inde* dans la seconde partie du 4^e siècle, en compagnie du fameux *Palladius*, goth de la Galatie. Arrivés sur les frontières de l'*Inde*, ils furent découragés par la chaleur du climat, et *Palladius*, assure-t-on, revint en arrière. Mais Musée passa outre et s'avança jusqu'à la petite *Bouchara*, où il paraît qu'il fut plus heureux. »

Appendice. — Baronius, Pagi, Noël Alexandre, Fleury ne parlent pas de ce Musée, évêque d'*Aduli*, ni de ses voyages dans l'*Inde* ; c'est *Palladius* qui nous en a conservé le souvenir dans son ouvrage *sur les peuples de l'Inde et les Brachmanes*³. Cet écrit est supposé avoir été traduit en latin par saint Ambroise ; mais en lisant l'ouvrage

¹ Dans son *Apologie à l'empereur Constance*.

² On trouve ce nom donné par une ancienne notice grecque.

³ Édité à Londres par Bissaus en 1665.

attribué à ce docteur, on voit que ce serait plutôt pour l'instruction de Palladius qu'il aurait été composé. Voici comment il s'exprime : « Le désir de votre esprit, mon cher Palladius, qui, épris d'un grand amour pour la sagesse, se porte toujours à connaître des choses nouvelles, nous décide à entreprendre un ouvrage neuf et difficile, celui de décrire la vie, les mœurs et le pays des Brachmanes. » Puis il commence ainsi son récit :

« Notre frère *Museus*, évêque des *Doleniens*, m'a rapporté que, étant parti, il y a quelques années pour les *Indes*, pour y visiter les Brachmanes, il parcourut presque tout le pays des *Sères* (Chinois)... Après avoir visité un grand nombre de nations et de pays, il arriva à la province d'*Aria* (*Arianam*) près du fleuve *Indus*... » C'est là qu'effrayé par la chaleur du climat, il revint en Europe, où il parla à Ambroise des Brachmanes, non point d'après lui-même, mais d'après un certain Scholastique thébain, qui lui-même avait fait ce voyage. Nous allons citer la route suivie par celui-ci, parce qu'elle peut faire comprendre celle de *Fruventius*.

« Musée affirme donc avoir vu plusieurs choses nouvelles, mais non point les *Brachmanes*. Il assure néanmoins avoir appris quelque chose d'eux d'un certain Scholastique thébain, lequel, pour la même raison, c'est-à-dire pour voir les *Brachmanes* et pour converser avec eux, entreprit le voyage des *Indes*, et où malheureusement il tomba en captivité. Celui-ci donc, selon que l'évêque me l'a raconté, étant d'un esprit doux, fatigué de l'état d'avocat, qui ne convenait point à son génie, prit la résolution de visiter l'*Inde*, afin d'y connaître la patrie et les mœurs des *Brachmanes*. C'est pourquoi, en compagnie de quelques marchands, il s'embarqua sur la mer *Érythrée* (ou rouge), traversa d'abord le golfe *Adulique*, et visita la capitale des *Adulites*, puis il doubla le promontoire des *Aromates*, et pénétra jusqu'au comptoir (*emporium*) des *Troglodites*; de là, il atteignit le pays des *Assumites* (d'Axum). C'est de là que se remettant en mer avec des vents favorables (probablement les vents Alisés), après un grand nombre de jours de navigation, il parvint enfin à *Muzirim*, lieu d'échange (*emporium*) de toute l'Inde en deçà du Gange¹. »

¹ Saint Ambroise, *De moribus Brachmanorum*, t. iv, p. 1131 de ses *OEuvres complètes*, éditées par Migne.

Cette relation, comme on le voit, est très-précise et peut faire comprendre les paroles de Ruffin et de Socrate sur *Fruementius*. Or on y voit que lorsque les anciens plaçaient l'*Inde* après l'*Ethiopie*, ce n'est pas que ce pays fût contigu à l'*Inde*, et que celle-ci en fût la continuation vers le sud, c'est-à-dire fut l'*Abyssinie*, mais parce que c'était de l'*Ethiopie* et de l'*Abyssinie* que partaient les vaisseaux qui allaient dans l'île de Ceylan, l'*Inde* et la Chine. C'est, au reste, ce qui nous sera confirmé un peu plus loin par de nouveaux détails.

5. Séminaire dans l'Inde au 6^e siècle.

« Il y avait aussi à *Sirhind* ou *Serinda*, au 6^e siècle, un séminaire pour les chrétiens ; car en l'année 636 deux moines, qui y avaient résidé, revinrent dans leur pays. Quand ils arrivèrent à Constantinople l'empereur *Justinien* envoya vers eux pour avoir des informations sur l'origine de la nature de la soie, et il parvint à les décider à retourner à *Sirhind* pour en rapporter des œufs de véritables vers à soie.¹ »

6. Prédication de Théophile dans le Guzarat.

« *Théophile*, le fameux évêque arien, était natif de *Dirus*, maintenant *Diu*, dans le Guzarat ; comme il était remarquablement noir, il fut nommé le moine noir. Son nom hindou était probablement *Déo-pal*, parfaitement synonyme de *Théophile* en grec, et florissait du tems de Constantin et de ses fils. Il fut envoyé à Constantinople comme ôtage avec quelques autres personnes de son pays, circonstance qui fait croire que les habitans du *Gujarat*, qui avaient toujours été fameux comme Pirates, avaient mal agi avec les négocians romains ; car les Romains, dans ce tems, faisaient un grand commerce dans l'*Inde*, et chaque année une foire se tenait à *Badné*, pour la vente des produits indiens et chinois : le concours des marchands était grand ; et plusieurs d'entre eux y étaient établis. *Badné* était à quelque distance de la rive orientale de l'*Euphrate* et presque à la même latitude qu'*Antioche*.

» *Théophile*, très-jeune encore quand il fut envoyé à Constantinople, fit ses études, embrassa le Christianisme et la vie monastique. Il fut

¹ Voir ce récit dans *Zonaras, Vie de Justinien*.

dans la suite sacré évêque, et envoyé en Arabie par Constance, pour y veiller aux intérêts de la religion chrétienne. Il y éprouva une grande opposition de la part des Juifs très-nombreux dans ces contrées; mais il réussit enfin et bâtit trois églises surtout en faveur des commerçans romains. L'une fut élevée à *Taphar* ou *Tapharon*, maintenant *Dafar*, capitale de cette partie de l'Arabie; l'autre était à *Aden*, près du détroit de *Babelmandel*, et la troisième à l'entrée du golfe *Persique*.

» De là il se rendit à *Diu*, son pays natal, visita plusieurs parties de l'*Inde* en encourageant les Chrétiens, établissant des réglemens salutaires, mais répandant les erreurs d'Arius. Ensuite il revint à Antioche selon *Suidas*, où il vécut longtems et très-respecté: il accompagna ensuite Constance Gallus en Germanie jusqu'à *Petarivium*, maintenant *Pettaw* en *Styrie*; c'était en l'année 354.

Appendice sur Théophile. — Ces détails donnés sur Théophile sont extraits de *Nicéphore*, qui lui-même les avait tirés de *Philostorge*¹. Il faut remarquer ici que ce *Diu*, où il était né, est dans le texte *Diabous*, que l'on a traduit, on ne sait pourquoi, par *Adiabène*, et que les géographes disent être le *Botan* indien, mais qui, dans *Nicéphore*, est une île très-grande (*Διαβού*), située dans l'*Inde*. L'ambassade fut envoyée par *Constance*, non point seulement en Arabie, comme le dit ici *Willford*, mais aux *Diabouniens*. Cette ambassade fut magnifique; *Théophile*, qui en était le chef, emmenait avec lui, en préseus, 200 chevaux tirés de la *Capadoce*. Il éleva en effet une église à *Tapharon*, la 2^e à *Adane* (*Aden*), du côté de l'Océan et l'autre dans le golfe *Persique*, lieux où se trouvaient des comptoirs romains. Après avoir terminé ces choses chez les *Homérites*, il se rendit dans l'île de *Diabous*, sa patrie, et de là dans le reste de l'*Inde*, où il réforma, parmi les chrétiens, un grand nombre de pratiques. Car, tout en croyant à l'évangile, ils consultaient encore les oracles, etc.; mais il y implanta aussi l'hérésie arienne. — Enfin de la grande Arabie il revint chez les *Éthiopiens Auxumites*, et de là dans l'*empire Romain*².

¹ Voir *Philostorge*, l. II, n^o 6, et l. III, n^o 4.

² *Nicéphore, Hist. eccl.*, l. IX, c. 18; t. I, p. 719.

Baronius traite fort mal tout ce récit et ne serait pas éloigné de le regarder comme supposé par l'hérétique *Philostorge*¹.

Mais *Pagi* est plus juste; il fait d'abord observer que tout ce qui est dit ici des *Homérites* et de l'ambassade qui leur fut envoyée est parfaitement vrai; il note ensuite que *Baronius* a changé le nom de l'île de *Diabous* ou plutôt *Diuu* en celui de *Adiabène*, qui est une contrée sur les frontières de l'*Abyssinie*, tandis que *Diu* est, dit-il, à l'embouchure de l'*Indus*, dépendant du royaume de *Cambodje*. Les *Homérites* et les *Axumites* firent en effet, sous *Constance*, une alliance qui dura jusqu'à *Justinien*². Cette légation fut envoyée, d'après *Godefroy*, l'an 456.

7. Prédication de *Marutha*.

« *Marutha*, hindou de nation et évêque de *Suphara*, maintenant *Sufferdam*, assista en 383 au synode de *Sides* en Pamphylie. Il fut transféré dans la suite à l'évêché de *Meyasferkin* sur les frontières de la *Mésopotamie*, quand *Yezdejird* 1^{er}, roi de Perse, charmé de sa piété, fut sur le point de se faire chrétien; saint *Chrysostome* parle hautement en faveur de notre évêque. »

Appendice. — Ces détails sont tirés de *Photius*³ et de saint *Chrysostome*⁴. *Marutha* assista en outre au 2^e concile général de *Constantinople*, en 381; et se trouva aussi au concile de *Sélucie*, où il fit dresser 26 canons. D'après *Assemani*, c'est à lui que l'on doit la *Collection des actes des martyrs* qui souffrirent la persécution sous le roi *Sapor*. Il s'en fallut de peu qu'il ne convertît ce roi, *Meyasferkin*, ou *Maipherakin* s'appelait aussi *Maiphracta* et *Martyropolis*, parce qu'on y avait transporté les os des martyrs faits sous *Sapor* et *Varane*⁵. — *Sides* est relaté dans le périple de *Scyllax* et dans

¹ *Baronius*, *ad annum* 354, t. III, p. 601.

² *Pagi*, *ad annum*, 364, n^o 7, 8, 9 et 10.

³ *Biblioth.*, n^o 52.

⁴ *Epist.* 14 *ad Olympiadem*, dans la *Patrologie* de Migne, *Oeuvres de s. Chrysostome*, t. III, p. 618, et dans la *Vie du saint*, t. I.

⁵ Voir sur cette ville *Assemani*, *Bibl. orient.*, t. II, et le compte qui en a été rendu dans la *Bibliothèque italique* (Genève, 1733), t. XVI, p. 136, où l'on

Ptolémée ¹; les géographes disent que c'est maintenant *Chirisonde* et *Scandalor*; c'était la métropole de la Pamphilie ².

8. Ramogyris métropolitain en l'Inde.

« Selon la notice de *Nilus Doxopatrius* le patriarche grec d'Antioche ordonna un certain *Ramogyris*, métropolitain de l'Inde. Son nom même est, en effet, une raison de croire qu'il était Hindou, où la dénomination de *Rama-gir* est très-commune ³. »

9. Témoignage de Cosmas.

« *Cosmas Indico-pleuste* (ou le voyageur aux Indes) visita cette contrée vers l'année 522 : il dit qu'il y avait des églises et des prêtres avec la liturgie complète, dans l'île de *Ceylan*, sur la côte de Malabar et dans le nord-ouest de l'Inde. Dans ces contrées, ajoute-t-il, se trouve un grand nombre d'églises ⁴. »

Appendice. — L'ouvrage de Cosmas est intitulé : *Topographie chrétienne* ⁵; c'est dans les 11^e et 12^e livres qu'il parle de Ceylan, que les Indiens appelaient d'après lui *Sièlediba*, et de l'Inde; voici les détails qu'il donne sur l'état du christianisme dans ces contrées vers le 6^e siècle :

« Il y a dans l'île une église pour les chrétiens persans qui y abondent souvent; elle est servie par un prêtre et un vicaire qui ont reçu les ordres sacrés en Perse; ils ont toute la liturgie ecclésiastique ⁶.

donne la liste de tous les évêchés qui relevaient du patriarche jacobite de Syrie: ce nombre s'élevait à 131.

¹ *Géogr.*, l. v, c. 5.

² *Geogr. sacra*, p. 240.

³ Ce Nilus, archimandrite grec du 11^e siècle, composa un *Traité des cinq patriarchats*, qui a été publié en grec et en latin à Leyde. 1685, in-4^o.

⁴ Ces églises, ces prêtres chrétiens et cette liturgie complète dans le nord de l'Inde, dans ces tems reculés, sont choses remarquables, car c'est au nord de l'Inde aussi que se déploie aujourd'hui avec plus de pompe la hiérarchie et la liturgie du Bouddhisme, qui n'existaient pas alors. Si l'un des cultes a imité l'autre, ce n'est pas le Christianisme qui est l'imitateur.

⁵ Il a été édité par Montfaucon dans sa *Collectio patrum graecorum*, t. II.

⁶ Notez encore cette liturgie complète dans le midi de l'Inde.

Pour ce qui est des peuples qui habitent cette île et des rois qui les commandent, ils sont payens, ont plusieurs temples, et un entre autres, situé sur une éminence où il y a un *Hiacinthe* ou *Rubis* de la figure d'une grosse pomme de pin d'un prix inestimable. Lorsque le soleil donne dessus, il jette un grand feu qui éblouit et surprend. Il aborde dans cette île quantité de vaisseaux, principalement des *Indes* et de l'*Éthiopie*, il en sort aussi beaucoup de ses ports, il y en vient de la *Chine* et des autres pays qui lui sont à l'est¹.

10. De la prédication de saint Thomas dans l'Inde. — Témoignages et traditions sur ce fait.

« La mission de saint Thomas dans l'Inde, ainsi que les progrès surprenans qu'il y fit faire à la religion chrétienne, sont dans mon humble opinion des faits suffisamment authentiques.

» Saint Jérôme, qui mourut en l'année 420, parle de la mission de saint Thomas dans l'Inde, comme d'un fait universellement connu à cette époque². Mais je renvoie ici le lecteur incrédule à *Fabricius* et à *Assemani*, que je ne puis malheureusement me procurer ici³. Mais la savante *histoire des Anglo-Saxons*, par M. Turner, nous dédommagera largement de ce déficit, et surtout sa *Dissertation* sur l'ambassade de l'évêque *Shireburn*, envoyée par Alfred-le-Grand au tombeau de saint Thomas, dans l'Inde. Que ce saint apôtre y ait souffert le martyre, c'est ce qui est suffisamment prouvé; mais il est certain aussi que son corps, selon *Rufin*, qui vint en Syrie en 371 et y demeura 25 ans, fut rapporté de l'Inde et déposé à Edesse.

» Cependant le lieu où fut d'abord enterré le saint devint un lieu fameux de pèlerinage. L'on avait sans doute gardé quelques parties de son corps; mais la principale relique, c'était son sang dont s'était imprégnée la terre du lieu où il avait souffert le martyre. Cette terre était transportée par petites quantités dans l'Inde, et bue avec de l'eau elle se montrait fort efficace contre toutes sortes de maladies et

¹ Dans l'extrait de Cosmas qui se trouve dans la *Relation de divers voyages*, de Thévenot, p. 20.

² Voir *Epistola 59 ad Marcellam* dans l'édition de Migne, t. 1, p. 330.

³ Wilford écrivait dans l'Inde, où les livres européens étaient rares à cette époque.

de souffrances. Son tombeau à *Edesse* fut probablement détruit durant les guerres des empereurs d'Occident avec les Perses ou plus tard par les Musulmans.

» Dans le 6^e siècle *Grégoire de Tours*, le père de l'histoire de France, parle d'un homme respectable, appelé *Théodore*, qui avait visité la tombe de saint Thomas dans l'Inde.

» Dans le 9^e siècle *Sighelm*, évêque de *Shireburn*, y fut aussi envoyé par Alfred à la suite d'un vœu. Ces deux évêques étaient trop orthodoxes pour vénérer la tombe et les reliques d'un hérétique, d'un Nestorien, du nom de *Thomas*, comme plusieurs l'ont supposé. Et ils étaient trop près du tems où il avait vécu pour être trompés à cet égard.

» Les deux Musulmans dont nous avons conservé le *voyage*, et qui visitèrent ce lieu peu de tems après *Sighelm*, font mention de l'église de saint Thomas, sur la côte de *Coromandel*, tout aussi bien que *Marc-Paul* vers l'an 1292, longtems avant que les Portugais se fussent frayés un chemin dans l'Inde. *Marc-Paul* dit que les Chrétiens et les Musulmans étaient très-nombreux dans la Péninsule.

» Le lieu où saint Thomas souffrit le martyre, c'est-à-dire le pays de *Madras*, était rarement visité par les marchands, vu qu'il n'y avait pas de commerce. Son corps, ou du moins sa tombe, était dans une petite ville de ce pays : les Musulmans et les Chrétiens indigènes l'ont en grande vénération. Des pèlerins venaient des contrées éloignées visiter ce saint lieu. Une parcelle de la terre imprégnée de son sang et délayée dans de l'eau était donnée en breuvage à ceux qui étaient malades ou infirmes. Souvent il s'y opérait des miracles.

» En parlant d'*Aden* en Arabie, *Marc-Paul* nous apprend « que saint Thomas passait pour y avoir prêché avant d'aller au *Maabar* » (Malabar), dans l'Inde; où il souffrit pour le Christ, et jusqu'à ce jour son corps saint y repose. Les chrétiens de cette contrée sont » bons soldats et remarquables par leur honnêteté. »

» Ils disent que le saint apôtre était un grand prophète, et ils l'appellent *Avariia*, ce qui, dans leur langue, signifie un pieux et saint homme. Comme c'est *Marc-Paul* qui nous a donné le sens du mot *Avariia*, il est très-facile de remonter à sa forme pure et première qui est *Av-aryya* en sanscrit, et comme il dit que les Chrétiens étaient

hautement respectés étant de bons soldats et par-dessus tout de bons et saints hommes, remarquables par leur intégrité, c'étaient bien certainement des *Av-aryyas* ou *Aryyas* ainsi que leur saint apôtre. Le mot *Avariia* dérive du composé sanscrit *Av-aryya*, ou *Ava-aryya*, deux mots parfaitement synonymes. Le premier, c'est-à-dire *Ava*, est rendu dans les lexiques par *Souddha* ou *Pavitra*, qui implique également *sainteté* et *pureté*. Il est souvent employé en composition où il renforce le sens. Un des titres de *Bouddha* est *Ava-locita*, ou *Ava-locanath*, le *Saint souverain du monde*; *Ava-roha*, ou *A-rôha*, le *bien assis*. Ce mot est très-souvent prononcé *Aba*, particulièrement dans le sud-ouest de l'Inde.

» Le même *Marc-Paul* fait mention d'une contrée de *Laé* où vit une race d'hommes très-pieux appelés *Abraiani* et *Abraiam* dans les manuscrits, mais *Abrajamim*, par ses éditeurs, parce qu'ils ont cru qu'il était question des *Brachmanes*. Mais il est bien plus probable que c'est le même mot qu'*Avariiam* ou *Avariia*, dont il avait parlé auparavant. *Ab-aryya*, dans le cas objectif (accusatif) au *singulier*, fait *Ab-arryyam*, et *Ab-arryan* au nominatif *pluriel*.

» Les *Abraiani*, dit *Marc-Paul*, ont en horreur le mensonge, le vol » et la tromperie. Ils n'épousent qu'une femme; ils s'abstiennent de » chairs et de liqueur enivrante. Ils mangent peu, et leurs jeûnes sont » longs et très-sévères. D'ailleurs, ajoute-t-il, ils sont idolâtres. »

» Il parle alors d'autres idolâtres de la même contrée, mais tout à fait différens des *Ab-aryyas*, qui semblent n'être que des chrétiens dégénérés et retombés dans une grande partie des erreurs de leurs ancêtres et de leurs contemporains.

» D'après la situation assignée par *Marc-Paul* au pays de *Laé*, ce bon peuple aux mœurs austères, appelé *Aryyas*, semble être le même que les saints et rigides pénitens placés au 3^e siècle par *Ptolémée*, dans le pays d'*Ariaca*, mot dérivé d'*Aryya*. Il leur donne le nom de *Tabassi magi*, du sanscrit *Tapasoui*, prononcé *Tabasa* dans le dialecte Tamoul et signifiant *contemplatifs*, c'est-à-dire des hommes livrés à la méditation et à d'austères pénitences, comme les anachorètes des déserts de *Thèbes* et de *Tabenne* en Egypte; tous noms probablement dérivés du mot *Tapa*, *austérité*, et *Tapo-van*, le désert des austérités.

« Il est fait mention des *Aryyas*, dans le *Brahmanda-pourana* ¹, comme d'une puissante tribu d'étrangers (*mlech'has*) vivant dans les montagnes du *Dékan*.

» Ptolémée dit qu'*Ariaca* appartenait aux *Sadinoi*, nom étrange assurément pour une tribu. Je soupçonne cependant, qu'il est tiré du sanscrit *Sadhana* et que les *Aryyas* étaient ainsi désignés par les Hindous indigènes, de même que les Portugais étaient appelés dans le Bengal *T'hac'hurs* (*Maîtres* ou *seigneurs*), et que dans toute l'Inde les Anglais sont appelés *Saheb-locas* ou *Saheb-logues* (*Seigneurs du lieu* ou de la terre), et le mot sanscrit le plus près de ces épithètes est *Sadhana* : les Anglais sont souvent appelés par les pandits savans *Sadhana Engris*; et le fameux *Bhoja* est aussi appelé *Shadana-Bhoja*.

» *Marc Paul* mentionne aussi des *Abraïans* sur la côte de la Pêcherie : ils étaient consultés par les pêcheurs ; mais il dit que c'étaient de méchants hommes et de grands sorciers : leurs descendans jusqu'à ce jour ne sont pas beaucoup meilleurs.

» D'après les *actes de saint Thomas* et d'autres *notices*, le saint apôtre s'embarqua à *Aden*, en Arabie, pour les Indes, où il débarqua dans un lieu nommé *Halabor*, plus tard *Salo-patan*, synonyme de *Salo-pour*, *Sala-bouram*, *Hala-bouram*, et maintenant *Cran-ganor*. Il fut bien reçu par *Masdeus*, appelé aussi *Segamus*, roi de cette contrée, dont le fils *Zuzan* se convertit et se fit ensuite ordonner diacre.

» Longtems après l'apôtre souffrit le martyr dans un lieu appelé *Calamina*, connu plus tard sous le nom de *Maliar-pour* ou *ville des paons*, du sanscrit *Meyur-poura*, la même qui est nommée *Maliar-pha* par Ptolémée. Son nom actuel est *San-Thomé*; et les arabes au moyen âge l'appelaient *Betoma* ou *Beit-Thoma*, la maison, la demeure ou l'Église de Thomas.

» *Masdeus*, nom du roi qui fit bon accueil à saint Thomas, *Suzan*, son fils et *Segamus* son surnom sont autant de noms hindous. *Masdeus* se dit pour *Basdeo*, comme se prononce d'ordinaire le mot *Vasu-deva* dans les dialectes parlés. *Segamus* est pour *Sugama*, sy-

¹ Section de la terre.

nonyme de *Sugat*, et fait voir que c'était un disciple de *Bouddha*. Et *Sangama* n'est pas même aujourd'hui un nom rare dans l'Inde, particulièrement dans la péninsule. *Zuzan* est pour *Sajana* ou *Sezan*, comme l'écrit le Père Giorgi. C'est le nom du père de *Boud-d'ha* appelé autrement *Ajana* par les *Pouranas*; et le disciple et successeur de *Mânès* qui prétendait être une incarnation de *Boud-d'ha*, s'appelait *Sisinius*.

» Le lieu de son martyre est appelé *Calamina* par Hippolyte selon M. Turner. *Calamina* est un nom tamoul et signifie littéralement *terre et pierre*, par allusion à la nature du sol. Il est synonyme de *Mana-para* qui a le même sens, selon le frère Bartholomeo missionnaire familier avec les langues sanscrites et tamoules¹. Mais je ne conçois nullement que ce soit le même lieu. *Cala* ou *Calu* en tamoul signifie une *pierre* ou *caillou* en français, et *Mana*, *terre*. Ainsi *Caly-mère*, dont le vrai nom est *Cala-medu*, signifie la *colline de pierre*.

» Il y eut deux évêques de ce nom d'*Hippolyte*, dont l'un résida en Arabie, et ils étaient contemporains. Ce fut probablement le dernier qui écrivit le traité sur *Les pérégrinations des apôtres*, et mourut l'an 230².

» *Dorothée*, autre évêque né en 254, écrivit aussi sur le même sujet, et quelques fragmens de son ouvrage se trouvent à la fin du *Chronicon Paschale*. Il y assure que saint Thomas mourut à *Calamita* (*Câlâ-médu*), ce qui est synonyme ou peu s'en faut de *Calamina*³.

11. Différentes traditions sur la prédication de saint Thomas.

Appendice.—A ces détails que donne Wilford nous ajouterons

¹ Cet aveu de l'un des rédacteurs des *Recherches asiatiques* est bon à noter. Il contraste avec la manière dont la plupart des savans anglais ont parlé de ce savant missionnaire.

² L'ouvrage d'Hippolyte est intitulé : *Sur les lieux où les apôtres ont prêché et où ils sont morts*. Il se trouve parmi les ouvrages supposés de cet auteur dans l'édition donnée par Fabricius. Hambourg, 1718.

³ Voici le fragment de Dorothée. « L'apôtre Thomas ayant annoncé l'Evangile aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux *Germaines*, aux Bactriens, et aux *Mages*, souffre le martyre à *Calamita*, ville de l'Inde. » *Chronique paschale*, t. II, p. 139. Bonn, 1832. Voir aussi la *Notice sur ses écrits*, p. 264.

Quant aux *Germaines* dont il est ici parlé, ne faudrait-il pas lire plutôt *Ga-*

ceux qui ont été recueillis par Fabricius dans son *Codex apocryphus Novi Testamenti*, et d'abord voici l'analyse de l'*Histoire des combats apostoliques d'Abdias* ¹.

« Pendant que Thomas était à Jérusalem il reçut d'une communication divine ordre de partir pour l'*Inde*, afin de montrer les lumières de la vérité à ce peuple qui était assis dans l'ombre de la mort. Or, je me souviens d'avoir lu un *certain livre*, où étaient exposés son voyage jusqu'à l'*Inde* et les choses qu'il avait faites dans ce pays ². Or ce livre n'étant pas reçu par plusieurs, à cause de ses longueurs (*ob verbositatem*), laissant donc les choses superflues, j'en raconterai celles qui sont certaines et peuvent être agréables aux lecteurs et utiles à l'Église. »

Thomas refuse d'abord de se rendre dans l'Inde.

« Or il arriva que vers ce tems vint à Jérusalem un marchand indien nommé *Abban* (dans les livres grecs *Ἀββάνης* ou *Ἀζανής*), envoyé en Syrie par le roi *Gundaforus* (*Γουνδαφόρος*) pour y chercher un architecte (p. 691). »

— Apparition du Seigneur à *Abban*, pour lui faire connaître *Thomas*, comme un bon architecte; il l'emmena sur son navire ; ils arrivent le troisième mois dans l'*Inde citérieure*, et le marchand est

ramains, ou habitans de *Garama*, une des montagnes de la Géorgie? D'ailleurs, il existe une ville métropolitaine de *Garama* dans la *Mé-sie inférieure*, et une ville épiscopale de *Germanicia* en *Syrie*, près de l'Euphrate. Voir la *Géog.* de Ptolémée, l'*Itin.* d'Antonin et le *Dict. géog.* de Baudran. — Eusébe parle aussi d'une *Germanie extérieure* dont les *Dict. géog.* ne font pas mention. *Prép. évang.*, l. vi, ch. 10, p. 293 de la traduction de M. Séguier. — Enfin, Hérodote parle des *Germaniens*, peuple d'agriculteurs de la Perse. l. i, c. 125.

¹ Cette histoire fut publiée la première fois par *Wolfgangus Lazius*, sous le titre de : *Abdicæ Babylonice episcopi et apostolorum discipuli de historiâ certaminis apostolici libri decem, Julio Africano interprete. Basileæ*, 1552. Fabricius la publia de nouveau avec des notes critiques dans le t. ii, p. 388 de son *Codex apocryphus Novi Testamenti*.

² Il est probable, dit Fabricius, qu'il s'agit ici des *Actes de Thomas*, qui existent en grec dans quelques Bibliothèques, et dont je donnerai quelques fragmens dans la *Notice et fragmens des actes apocryphes*.

étonné d'avoir fait en si peu de tems un voyage qui ne s'effectuait ordinairement que dans l'espace de trois ans.

Entrée dans la première ville de l'*Inde* où le roi est occupé des noces de sa fille. — Invitation à tout le peuple de se rendre à un festin royal, sous peine de crime de lèse-majesté. — L'apôtre reconnaît parmi les chanteuses une jeune fille juive, sur laquelle il fixe ses regards. — L'échanson, choqué de cette liberté, lui donne un soufflet. Le saint recommande à Dieu l'âme de l'échanson pour le siècle à venir, mais pour ce siècle-ci, il demande qu'il fasse apparaître la main qui l'a frappé injustement. — L'échanson sort pour aller à une fontaine : un lion le dévore et un chien rapporte la main au milieu de l'assemblée *. La jeune Juive se jette à ses genoux et annonce que cet homme avait prédit ce fait. Le roi fait venir *Thomas* et lui demande d'unir les deux époux. *Thomas* accède à sa demande. Le Seigneur apparaît à l'époux et lui conseille de suivre ce que *Thomas*, son frère, lui dira, et de vivre dans la continence. — Les deux époux sont convertis. — Désespoir du père. Il veut faire saisir le *mage Thomas*. « Mais déjà il était parti avec le marchand pour les *pays ultérieurs de l'Inde*. » Les jeunes époux prêchent Jésus-Christ. Le roi lui-même se convertit ; et « apprenant que le bienheureux apôtre se trouvait dans l'*Inde ultérieure*, il l'y suit avec tous ceux qui avaient cru ; arrivé auprès de lui, il se jette à ses pieds, et lui demande pour tous la grâce du *baptême*. L'apôtre, apprenant cela, se réjouit, et après un jeûne de sept jours, il les baptise au nom de la *Trinité*. Le roi lui-même demande qu'on lui coupe les cheveux ; il est ordonné *diacre*, et adhère constamment à la doctrine apostolique.

Cependant l'apôtre avait été présenté comme architecte au roi, qui lui avait ordonné de lui élever un splendide palais, avec l'or qu'il lui laissa. Or, l'apôtre, au lieu de bâtir le palais, parcourut le pays, dis-

* Il est constant que saint Augustin avait lu ce fait dans les *Voyages de Thomas ayant cours parmi les Manichéens* ; il le leur oppose quand ils blâmaient la mort d'Ananias et de Sapphira, dans les *Actes*. Voir son livre *Contre Adimantus*, ch. xxiiv ; édit. Migne, t. viii, p. 158, 161 ; *Contre Faustus*, l. xiii, c. 179. *Ibid.*, p. 452, et du *Discours de J.-C. sur la montagne*, l. i, c. 20, t. iii, p. 1263.

tribua l'or aux pauvres, prêcha l'Evangile, et guérissait tous les malades ; et quand le roi vint lui demander des nouvelles du palais, l'apôtre lui dit : Le palais est achevé, mais vous ne l'habitez que dans l'éternité. Le roi le traita de *mage* et le fit jeter en prison. Mais son frère, qui était malade, vit en songe le palais élevé par Thomas, et le demanda au roi qui, sur son récit, courut à la prison, délivra Thomas et se fit baptiser.

Miracles de l'apôtre. Il bénit l'eau avant de baptiser ; il donne la grâce (χαρις, l'eucharistie).

Un roi de l'Inde, nommé *Mesdeus*, vint l'appeler pour guérir sa fille et sa femme possédées du démon. — L'apôtre prend congé des fidèles, leur laisse pour les guider le roi qu'il avait fait *diacre*. — Départ sur un char avec le roi. — Les démons se plaignent de ce que, après les avoir chassés de l'*autre Inde*, de l'*Inde seconde*, il vienne encore les poursuivre.

Après avoir guéri le fils et la fille du roi, l'apôtre prêche dans toute l'*Inde*.

La femme de *Charisius*, parent du roi *Mesdeus*, et nommée *Mygdonia*, veut voir l'apôtre. — Les domestiques frappaient le peuple pour le disperser. — L'apôtre empêche ces violences. — *Mygdonia*, touchée de ses paroles, se convertit et refuse de prendre part aux fêtes de son mari, et de partager sa couche. — *Charisius* se plaint au roi de ce que ce *mage*, introduit dans le pays par *Sapor*, est venu le désoler. — Le roi envoie chercher *Sapor*, qui raconte les miracles opérés par l'apôtre. — Le roi veut voir Thomas. — *Charisius* le lui amène en le tirant avec une corde au cou. — L'apôtre prêche Jésus-Christ. — Le roi le fait tourmenter, battre de verges et mettre en prison. — *Charisius* croit, mais en vain, avoir ainsi vaincu son épouse. — Celle-ci pénètre dans le cachot de Thomas et en reçoit des encouragemens. — Elle convertit sa nourrice *Narchia* (ou *Nardua*). — L'apôtre fait tomber ses chaînes, vient les baptiser dans leur palais, et retourne en prison. Le roi envoie sa femme avec son fils (*Zuzanès* ou *Luzanis*), pour changer *Mygdonia*. Celle-ci leur prêche le Dieu créateur ; *Zuzanès* dit : « Qui donc a créé toutes ces choses si ce n'est nos dieux. *Jupiter* commande dans le ciel, *Junon* préside à l'air, *Neptune* gouverne la mer, *Pluton* juge dans les en-

fers, *Phœbus* éclaire le jour, et *Bérécynthe* la nuit ¹. » Cependant ils sont touchés des paroles de Mygdonia, et voient l'apôtre qui les bénit. — Le roi apprenant cela les fait renfermer dans une prison ; *Charisius* en fait autant de son épouse et de *Narchia*. Le roi fait venir *Thomas* et lui ordonne de leur rendre leurs épouses. — *Thomas* refuse. — Le roi le fait marcher sur des barres de fer rougi ; mais il en sort une fontaine qui éteint le feu. — *Charisius* veut le faire sacrifier au dieu *Soleil*. « La statue du *Soleil* était d'or, ayant un char d'or attelé de chevaux avec les rênes lâchées, comme s'ils étaient emportés vers le ciel. » L'apôtre consent à se mettre à genoux devant l'idole, et promet de lui sacrifier, si à ce geste l'idole ne tombe pas en poudre. — C'est ce qui arrive. Sédition parmi le peuple dont la plus grande partie est pour *Thomas*. Le roi le fait remettre en prison avec sa femme et son fils. — *Zuzanès* prie l'apôtre pour sa propre femme *Manazara* qui était paralytique. — L'épouse du roi, *Treptia*, et *Mygdonia* viennent voir l'apôtre ; elles y trouvent *Siforatus*, chef de la milice et *Sifora*, son épouse, et sa fille, et *Zuzanès*. — Différents miracles opérés par l'apôtre. — Conversion de *Manazara*. — Le roi, après une dernière interrogation, le livre à quatre soldats, sous la conduite d'un homme plus puissant, avec ordre de le mener sur la montagne prochaine et de le frapper de l'épée. « L'apôtre fait une longue prière ; puis les quatre soldats s'approchèrent et le transpercèrent de leurs lances. Le bienheureux apôtre tomba et rendit le dernier soupir. »

« Les frères l'ensevelirent avec larmes dans un tombeau royal, où les anciens rois étaient ensevelis, après l'avoir couvert et enduit d'un grand nombril de précieux parfums. » Le roi *Mesdeus* et *Charisius*, ayant de nouveau essayé de changer l'esprit de leurs femmes et n'ayant pu y réussir, leur accordèrent la liberté ; et l'Église prospéra sous la direction de *Siforus*, prêtre, et de *Zuzanès*, diacre, que l'apôtre avait ordonnés au moment où il allait mourir sur la montagne. Bien plus, *Mesdeus* ayant eu un de ses fils possédé du démon, résolut de faire ouvrir le tombeau de l'apôtre et de prendre un de ses os pour le

¹ Ce sont ces fables grecques, qui ont fait supposer avec raison, que les Manichéens avaient inventé une partie de cette fable.

suspendre au cou de son fils, mais lorsqu'il ouvrit le sépulcre il ne put y trouver aucun os, parce que peu auparavant quelques-uns des frères avaient enlevé les saintes reliques et les avaient emportées et ensevelies dans la ville d'*Edesse*; mais la terre sur laquelle avait reposé le corps du saint guérit le fils du roi qui embrassa la foi, et toute cette Eglise fut dans la joie ¹. »

On voit par cette analyse du récit d'Abdias que s'il y a quelque chose de vrai dans son récit, il est entouré de ces circonstances futiles que le peuple ajoute aux faits qui se sont passés au loin et qui lui sont arrivés de bouche en bouche. Une chose est certaine c'est que presque tous les auteurs de l'antiquité le font prêcher dans l'*Inde* ou dans un des pays reculés de l'Orient.

Que l'on se souviene, au reste, que lorsque nous citons tous ces témoignages notre dessein n'est pas de prouver la réalité ou la vérité de la prédication de saint Thomas; mais seulement de montrer que de bonne heure le Christianisme a pu être connu dans l'*Inde*, et que c'est de cette connaissance que les auteurs hindous ont tiré la plupart des croyances ou rites qui ressemblent plus ou moins à ceux des Chrétiens, et que l'on voudrait nous faire regarder comme ayant précédé de beaucoup le Christianisme, qu'ils auraient contribué à former.

Nous citerons plus loin les traditions qui nous viennent de ces *Chrétiens de Saint-Thomas* que les Portugais trouvèrent établis dans le pays, à leur arrivée dans l'*Inde*. Terminons en ce moment par les deux passages suivans :

12. Missions de quelques Manichéens.

« Quelques Manichéens vinrent aussi dès les premiers tems du christianisme sur la côte de *Malabar* : car d'après *La Croze*, dans son *Histoire du christianisme dans l'Inde*, les Chrétiens de cette con-

¹ Tillemont (*Hist. eccl.*, t. 1, p. 394), Pagi et plusieurs autres auteurs refusent de croire que saint Thomas ait prêché dans l'*Inde*; ce sont bien plutôt des difficultés qu'ils exposent que des preuves certaines qu'ils apportent. Voir ce qu'ils en disent.

trée disaient qu'avant qu'ils se fussent soumis à la juridiction du *ca-tholicos* ou patriarche Nestorien, et par conséquent avant l'arrivée de *Mar-Thomé*, un certain *Mannacavassar* vint prêcher parmi eux une nouvelle doctrine, les séduisit par ses prestiges, et y introduisit ses erreurs. La Croze ne comprenait pas le mot de *Mannacavassar*, mais il se doutait que c'était un Manichéen; il était appelé par le peuple du Decan, *Mani-cavissar*, ce qui signifie le *Barde* ou le *prophète*. *Mani-Cavissar* est dérivé du sanscrit *cavi*, poète, chantre, et d'*isouara* qui veut dire *chef*, *seigneur*; *Cavisar* ou *Cavyesouara* signifie le *seigneur des prophètes* ou le *chef barde*. C'est dans ce sens, selon le major Mackensie, qu'il est usité dans la péninsule. »

13. Temoignage d'un écrivain musulman sur des églises chrétiennes dans l'Inde et à la Chine au 9^e siècle.

« Les deux musulmans qui voyageaient dans l'Inde au 9^e siècle, et le géographe de Nubie, probablement sur son autorité, déclarent qu'il y avait alors plusieurs Chrétiens, Manichéens, Juifs et Musulmans dans l'île de *Ceylan*, que le roi encouragea leurs assemblées publiques, que les Indous instruits de cette île avaient coutume de s'y rendre, et que le roi prit des secrétaires pour mettre par écrit l'histoire de chacune de ces sectes, l'exposition de leurs doctrines et de leurs lois.

» Les deux voyageurs islamites se trouvaient à *Ceylan* à cette époque, et ces assemblées aussi bien que les lieux où elles se tenaient étaient appelés *Charchita* par les *Pouranas*, et avaient pour but de faire de *charchas*, des recherches ou des investigations dans les dogmes nouveaux et dans les opinions qui déjà commençaient à ébranler le pays.

» Les Mahométans de l'Inde reconnaissent l'ancienneté des établissemens du christianisme dans cette contrée. *Feristha* dans son *Histoire général de l'Hindoustan* dit : « Autrefois et avant que la religion d'*Islam* s'y élevât, une société de Juifs et de Chrétiens vint par mer dans le Malabar, s'y établit comme marchands ou *Pischaras*. » Cette société vécut ainsi jusqu'à l'apparition de la loi musulmaue'.

Le cap. WILFORD.

Traduit par M. DANIELO.

Appendice. — Le voyage des deux Musulmans fut publié en 1718, par l'abbé *Renaudot*, sous ce titre : *Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le 9^e siècle de notre ère, traduit de l'arabe, etc.* Mais comme il avait oublié d'indiquer le manuscrit d'où ce récit était tiré, on prétendit qu'il avait lui-même forgé cette relation. Mais M. de *Guignes* retrouva ce manuscrit dans le *fonds Colbert*, n° 597, et prouva dans le *Journal des savans*, de novembre 1764, que la traduction était fidèle. Saint-Martin prétendit, en outre, que ce récit n'était qu'un fragment de l'ouvrage de *Masoudi* intitulé *Moroudj-Eddheheb*. Enfin en 1811, M. *Langlès* fit imprimer l'original avec une traduction nouvelle ; mais bien que ce savant ne soit mort qu'en 1824, il laissa ce travail sans *préface* et sans *notes* dans les magasins de l'imprimerie royale. Plusieurs fois le directeur de cet établissement avait prié notre savant orientaliste, M. *Reinaud*, de l'achever. Mais, comme le dit celui-ci, la science géographique n'était pas assez avancée pour éclaircir ou vérifier les paroles de l'auteur. Enfin la publication de divers travaux sur cette science le mit à même de mener ce travail à bout, et c'est ce qu'il a fait en 1845, après avoir revu texte et traduction, et ajouté une *préface* et de *nombreuses* notes qui en font un opuscule très-précieux ².

Voici les différens passages où il est parlé des Juifs et des Chrétiens : mais il sera bon de remarquer qu'il n'y a pas *deux voyageurs*, mais un seul appelé *Soleyman* qui avait fait plusieurs voyages dans l'Inde et à la Chine ; l'autre relation est de *Abou-zeid-hassan*, qui s'est borné à rédiger le récit de *Soleyman* et celui de plusieurs autres voyageurs ³.

14. Juifs et Chrétiens dans l'Inde.

« On trouve dans l'île de *Serendyb* (Ceylan) une *communauté de*

¹ *Asiatic. Reg. miscell.*, p. 151.

² M. *Reinaud* a intitulé l'ouvrage : *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans le 9^e siècle de l'ère chrétienne, etc.*, 2 vol. in-12 ; à la librairie orientale de B. Duprat ; prix : 8 fr.

³ M. *Reinaud* prouve, en outre (p. xx), que *Abou-zeïd* et *Masoudi* étaient contemporains, et qu'ils s'étaient empruntés les mêmes faits.

Juifs qui est nombreuse; il y a également des personnes des autres religions, notamment des dualistes (*Manichéens*). Le roi de *Serendyb* laisse chaque communauté professer son culte¹. »

« La même mer (celle de *Madagascar*) renferme l'île de *Socothora*, où pousse l'aloès socothorien (*aloe socotrina*). La situation de cette île est près du pays des *Zendj* et de celui des *Arabes*. La plupart de ses habitans sont chrétiens; cette circonstance vient de ce que, lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il était en correspondance avec son maître, Aristote, et lui rendait compte des pays qu'il parcourait. Aristote engagea Alexandre à soumettre une île nommée *Socothora*, qui produit le *sabr*, nom d'une drogue de premier ordre (l'*aloès*) sans laquelle un médicament ne pouvait pas être complet. Aristote conseilla de faire évacuer l'île par les indigènes, et d'y établir des Grecs qui seraient chargés de la garder, et qui enverraient la drogue en Syrie, dans la Grèce et en Egypte. Alexandre fit évacuer l'île et y envoya une colonie de Grecs. En même tems il ordonna aux gouverneurs de provinces, qui, depuis la mort de Darius, obéissaient à lui seul, de veiller à la sûreté de cette île. Les habitans se trouvèrent donc en sûreté jusqu'à l'avènement du *Messie*. Les gens de l'île entendirent parler de *Jésus*, et, à l'exemple des Romains, ils embrassèrent la religion chrétienne. Les restes de ces Grecs se sont maintenus jusqu'aujourd'hui, bien que, dans l'île, il se soit conservé des hommes d'une autre race². »

15. Les Juifs et les Chrétiens établis en Chine.

« En l'an 264 de l'hégire (878 de J.-C.), un rebelle nommé *Banschoua* (en chinois *Hoang-chao*) vint mettre le siège devant *Khanfou* (en chinois *Hang-tcheou-fou*), capitale de la province de *Tche-kiang*, « La ville fut prise d'assaut et les habitans furent passés au fil de l'épée. Les personnes qui sont au courant des événemens de la Chine rapportent qu'il périt en cette occasion 120,000

¹ T. 1, p. 128. — Voyez le témoignage d'Edrisi, t. 1 de la trad. franç., p. 72.

² T. 1, p. 139. — Le même récit est confirmé par Cosmas, et par le *Périples de la mer Erythrée*, p. 17. Voir aussi la *Géographie* d'Edrisi, t. 1, p. 47 et 48, et les notes de l'abbé Renaudot, p. 172.

Musulmans, *Juifs*, *Chrétiens* et *Mages*, qui étaient établis dans la ville, et qui y exerçaient le commerce, sans compter les personnes qui furent tuées d'entre les indigènes. On indique le nombre précis des personnes de ces quatre religions qui perdirent la vie, parce que le gouvernement percevait sur elles un impôt d'après leur nombre¹. »

16. L'empereur de la Chine connaissant au 9^e siècle l'histoire juive et chrétienne.

L'auteur raconte ensuite qu'un Arabe, nommé *Ibn-vahab*, arriva auprès de l'empereur chinois (probablement *Y-tsong*, qui régna en 871, époque du voyage de l'Arabe). L'empereur l'interrogea sur les affaires de l'Occident, puis il ordonna à l'interprète de dire ces mots à l'Arabe :

« Reconnaîtrais-tu ton maître, si tu le voyais ? » L'empereur voulait parler de l'apôtre de Dieu, à qui Dieu veuille bien être propice, je répondis : « Et comment pourrais-je le voir maintenant qu'il se trouve auprès du Dieu très-haut ? » L'empereur reprit : « Ce n'est pas ce que j'entendais. Je voulais parler seulement de sa figure. » Alors l'Arabe répondit oui. Aussitôt l'empereur fit apporter une boîte ; il plaça la boîte devant lui ; puis, tirant quelques feuilles, il dit à l'interprète : « Fais lui voir son maître. » Je reconnus sur ces pages les portraits des prophètes ; en même tems, je fis des vœux pour eux, et il s'opéra un mouvement dans mes lèvres. L'empereur ne savait pas que je reconnaissais ces prophètes ; il me fit demander par l'interprète pourquoi j'avais remué les lèvres. L'interprète le fit, et je répondis : « Je priais pour les prophètes. » L'empereur demanda comment je les avais reconnus, et je répondis : « Au moyen des attributs qui les distinguent. Ainsi, voilà *Noé*, dans l'arche qui se sauva avec sa famille, lorsque le Dieu très-haut commanda aux eaux, et que toute la terre fut submergée avec ses habitants ; *Noé* et les siens échappèrent seuls au déluge. » A ces mots, l'empereur se mit à rire, et dit : « Tu as deviné juste lorsque tu as reconnu ici *Noé*, quant à la submersion de la terre entière, c'est un fait que nous n'admettons pas. — Le déluge n'a pu embrasser qu'une portion

¹ T. 1, p. 64.

de la terre ; il n'a atteint ni notre pays ni celui de l'*Inde*. » *Ibn-vahab* rapportait qu'il craignait de réfuter ce que venait de dire l'empereur et de faire valoir les argumens qui étaient à sa disposition, vu que le prince n'aurait pas voulu les admettre ; mais il reprit : « Voilà *Moïse* et son bâton, avec les enfans d'*Israël*. » L'empereur dit : « C'est vrai ; mais *Moïse* se fit voir sur un bien petit théâtre, et son peuple se montra mal disposé à son égard. » Je repris : « Voilà *Jésus*, sur une âne entouré des apôtres. » L'empereur dit : « Il a eu peu de tems à paraître sur la scène. Sa mission n'a guère duré qu'un peu plus de trente mois. »

« *Ibn-vahab* continua à passer en revue les différens prophètes, mais nous nous bornons à répéter une partie de ce qu'il nous dit. *Ibn-vahab* ajoutait qu'au dessus de chaque prophète on voyait une longue inscription, qu'il suppose renfermer le nom des prophètes, le nom de leur pays et les circonstances qui accompagnèrent leur mission ¹. Ensuite il poursuivit ainsi : Je vis la figure du prophète, sur qui soit la paix ! Il était monté sur un chameau, et ses compagnons étaient également sur leur chameau, placés autour de lui. Tous portaient à leurs pieds des chaussures arabes : tous avaient des cure-dents attachés à leur ceinture. M'étant mis à pleurer, l'empereur chargea l'interprète de me demander pourquoi je versais des larmes ; je répondis : « Voilà notre prophète, notre Seigneur et notre cousin, sur lui soit la paix. » L'empereur répondit : « Tu as dit vrai ; lui et son peuple ont élevé le plus glorieux des empires. Seulement il n'a pu voir de ses yeux l'édifice qu'il avait fondé, l'édifice n'a été vu que de ceux qui sont venus après lui. » Je vis un grand nombre d'autres figures de prophètes dont quelques-uns faisaient signe de la main droite, réunissant le pouce et l'index, comme si, en faisant ce mouvement, elles voulaient attester quelque vérité ². Certaines figures étaient représentées debout sur leurs pieds, faisant signe avec leurs doigts vers le ciel. Il y avait encore d'autres figures ; l'interprète me dit que ces

¹ Il y avait donc alors des livres chinois sur l'histoire de la religion juive et chrétienne : il serait très-curieux de retrouver ces livres ou ces inscriptions.

² C'étaient probablement des évêques qui bénissaient.

figures représentaient les *prophètes de la Chine* et de l'*Inde* ¹. »

Le livre de M. Reinaud contient encore de précieux détails sur la route suivie dans les premiers siècles de notre ère pour aller dans l'Inde et la Chine ; nous les ajouterons plus tard à ceux qui seront donnés par *Wilford*.

A. B.

¹ Évidemment, la boîte renfermait une collection de portraits des divinités et des principaux personnages du judaïsme, du christianisme, du mahométisme, du bouddhisme et des autres religions de l'Inde et de la Chine. L'esprit général des princes de la dynastie *Thang* était la tolérance, et même, peut-être, l'indifférence ; tantôt le prince paraissait *pencher pour le Christianisme*, tantôt pour le culte de *Fo* ou *Bouddha*, tantôt pour les doctrines des *Tao-sse* ou disciples de *Lao-tseu*. *Note de M. Reinaud*. — Nous serions bien curieux de savoir où M. Reinaud a trouvé que l'empereur paraissait *pencher pour le Christianisme*, etc.—T. 1, p. 82.

A. B.

 Polémique Catholique.

 LE DOCTEUR STRAUSS
 ET SES ADVERSAIRES EN ALLEMAGNE.

 Dixième Article ¹.

LANGE.

Défense de l'histoire de l'Enfance de Jésus.—Contradictions manifestes dans le système mythique. — Sur le caractère des apôtres. — Nouvelles considérations sur le mythe. — De l'époque où est né le christianisme. — De l'individualité de saint Paul. — Des évangiles apocryphes.

Lange, pasteur évangélique à Duisburg, a défendu contre la nouvelle école la vérité historique de la naissance et des premiers évènements de la vie du Sauveur. Son livre a pour titre : *Dissertation critique sur le caractère historique des évangiles canoniques, et particulièrement de l'histoire de l'enfance de Jésus, au sujet de sa vie, par Strauss. Duisbourg, 1836.*

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres. Le 1^{er} renferme l'examen du principe qui sert à Strauss de point de départ et l'appréciation de ce principe. Nous en avons déjà parlé avec une certaine étendue.

Le 2^e chapitre a pour titre : *Examen du point de vue mythique de Strauss.* Ce chapitre contient quelques considérations intéressantes.

L'opinion de la formation mythique des évangiles renferme une contradiction fondamentale. *Lange* l'a formulée en ces termes : *Les mythes ont formé la communauté chrétienne, mais elle a aussi formé les mythes.* La pensée de l'auteur est de mettre en relief, par une expression rigoureuse des résultats du système de son adversaire, tout ce qu'il a d'étrange et d'impossible. On ne peut expliquer

¹ Voir le 9^e article au n^o précédent, tome xii, p. 121.

en effet la formation de l'Église primitive après la mort de Jésus-Christ, si l'on suppose que les apôtres n'avaient pas de sa personne et de sa vie d'autres idées que celles de Strauss. On est donc obligé, pour comprendre toute leur manière d'agir, d'admettre dans leur esprit, des pensées bien éloignées de la réalité. Supposé que les légendes se soient formées dans le développement de la société chrétienne, cela n'explique nullement son point de départ. Le D^r de *Wette* l'a bien compris ¹. Or, quand on vient à examiner le caractère des apôtres, il s'en faut qu'on trouve chez eux la tendance qu'on est obligé de prêter aux organisateurs d'une nouvelle mythologie. Il est impossible d'être moins doué d'imagination qu'ils ne le sont constamment. La foi ne se forme chez eux que paisiblement et par degrés. Leur conduite après la résurrection suffirait seule pour montrer quelles précautions ils prirent avant d'accepter les merveilles qui s'offraient à leurs yeux. Il serait difficile de transformer un homme comme l'apôtre Thomas en esprit visionnaire. D'ailleurs leur situation périlleuse vis-à-vis de la synagogue était bien propre à calmer les imaginations les plus ardentes. On voit dans toute leur vie une tendance sérieuse, positive et pratique qui ne s'accorde guère avec l'habitude des rêveries qu'on veut bien leur prêter ². Ils transmirent en mourant à l'Église primitive ce caractère de simplicité héroïque et d'antipathie pour la poésie légendaire. *Fabulas devita* ³, avait écrit saint Paul, et les premiers chrétiens conservèrent cette devise. Ils écartèrent de la tradition véritable toutes les imaginations arbitraires qui se trouvent dans les Évangiles apocryphes ⁴.

L'histoire de ces légendes, et nous nous proposons de le démontrer un jour, suffit seule pour l'apologie de l'Église primitive. En en faisant un pêle-mêle d'enthousiastes visionnaires on n'a pas assez réfléchi sur le caractère que l'histoire lui conservera toujours. L'éminente sainteté de ses premiers fidèles, leur passion pour la vérité, les dangers qu'il leur fallait courir pour leur foi la leur faisait garder

¹ Voyez *Strauss et les théologiens spéculatifs* dans nos *Annales*, t. XII, p. 192.

² Voir à la fin de l'article l'*Appendice* sur saint Paul.

³ Tim. IV, 7.

⁴ Voir *ibid.*, l'*Appendice* sur les évangiles apocryphes.

avec une admirable vigilance. L'apôtre des nations n'avait-il pas condamné comme sacrilège toutes les altérations de ce dépôt sacré? N'avait-il pas dit encore qu'il ne faudrait pas croire un ange qui prétendrait tenir du ciel un nouvel Évangile ¹? D'ailleurs, il y a un fait décisif qui prouve l'antipathie qu'avait pour les légendes toute l'Église primitive. Si, comme on le suppose, elle s'est plu à suspendre au gibet sanglant du fils de Marie tant de fleurs de poésie, pourquoi n'a-t-elle pas mis d'autres couronnes sur la tête des disciples du Sauveur, compagnons et continuateurs de son œuvre? Pourquoi a-t-elle conservé avec tant de fidélité la dureté de leurs cœurs, la paresse de leur intelligence, le souvenir de leur abandon, enfin tout ce qui dans l'imagination d'une foule amie du merveilleux devait singulièrement rapetisser les proportions de leur caractère?

Ce n'est pas ainsi qu'agit la poésie légendaire. Elle peint *Roland* et *Renaud* tout aussi grands que *Charlemagne*. Les fils d'Odin dans les *Eddas* se placent avec une audacieuse majesté autour du trône formidable du Jupiter des Scandinaves. Ici, les choses se seraient passées tout autrement : l'Église primitive qui avait un si grand intérêt à peindre sous des traits merveilleux les premiers prédicateurs de l'Évangile, leur a laissé toute la rudesse prosaïque, les pensées populaires des rudes pêcheurs galiléens. Il est impossible d'admettre tout à la fois, dans l'Église primitive, une extravagante passion du merveilleux en même tems qu'un sentiment si vif de la vérité historique. M. Edgar Quinet disait à Strauss, en parlant des apôtres : *Ce sont bien là des hommes et non pas des mythes* ²! Et nous, nous ajouterons avec J.-J. Rousseau : La vie et la mort du fils de Marie sont la vie et la mort d'un Dieu ³.

Le 3^e chapitre intitulé : *De la plus haute mythique dans ses rapports avec l'histoire évangélique*, développe l'opinion personnelle de l'auteur. Lange résume dans une phrase la pensée de ce chapitre : Il est peut-être possible d'établir une idée plus élevée du mythe que

¹ Voyez les *Épîtres* à Timothée et aux *Galates*.

² E. Quinet, *All. et Ital.*, t. II.

³ J.-J. Rousseau, *Émile*, prof. de foi du vicaire savoyard; ou *J.-J. Apolog. de la religion chrétienne* dans les *Démonst.* de Migne, t. IX, p. 1136.

celle de Strauss, une notion du *Mythisme pur*, qui non-seulement s'accorderait avec l'histoire évangélique, mais qui s'y trouverait véritablement réalisée. Nous avouerons naïvement n'avoir pas compris toute la portée des considérations *transcendentales* présentées sur cette question par le pasteur de Duisbourg. Nous allons pourtant essayer de traduire en langage ordinaire les points de la discussion qui touchent de plus près à l'histoire.

La vie des peuples enfaus c'est le tems des légendes. Les mythes sont comme un bois sacré qui cache la source profonde des peuples. Quand les nations se séparèrent de la tradition révélée, tout pleins qu'ils étaient de jeunesse, de passions fougueuses et d'imagination, ils produisirent le monde des fables, mélange bizarre des conceptions sensuelles ou sanguinaires. Mais dans le développement de l'histoire, les peuples en vieillissant prennent un caractère positif et pratique. La réalité pâle et sévère déchire les guirlandes fanées de la poésie. Ce n'est pas dans l'âge mûr des nations que se trouvent les vainqueurs des monstres et les Titans audacieux. Auguste n'est pas, comme le fondateur de Rome, allaité par une louve, Thémistocle ne recommence pas les travaux d'Hercule ou de Thésée. Or, la société chrétienne ne s'est pas développée dans la jeunesse enthousiaste d'une nation. Le Christ est né sous Auguste, et il est mort sous Tibère. Il est bien vrai qu'on peut dire que la première communauté chrétienne était aussi un peuple nouveau qui allait verser dans les veines épuisées du genre humain un sang plus jeune et plus pur. L'Eglise de ces tems-là ne peut pas être cependant comparée aux peuples primitifs tout bouillans de passions effrénées et dominés par une imagination tour à tour barbare ou sensuelle. Sa jeunesse n'a pas les rêves de l'enfance. Elle n'a pas grandi dans la profondeur mystérieuse des forêts ou des sanctuaires voilés. Elle est née dans la controverse et dans la lumière par le souffle puissant de l'Esprit divin. Elle a, dès les premiers jours de sa vie, foulé aux pieds toutes les illusions orgueilleuses ou sensuelles qui pesaient fatalement sur l'ancien monde. Les premiers disciples du Christianisme n'étaient pas une horde d'Arabes pillards et cruels qui racontent autour des feux d'un bivouac les grossières légendes du désert. La première communauté chrétienne n'était pas un chœur de bacchantes gorgées de vin et de débauches, faisant retentir l'air du

bruit des cris sauvages et des cymbales barbares. Il y a de fausses comparaisons qui séduisent les esprits vains et superficiels; mais quand on vient à pénétrer jusqu'à la source même des choses, on s'aperçoit bientôt que le Christianisme est né de la vérité, tandis que la mythologie païenne est née de la passion.

Cependant, nous rencontrons ici une objection que nous avons déjà signalée. Il est incontestable, nous disent nos adversaires, qu'il y a entre la mythologie des peuples païens et la théologie du Christianisme des ressemblances profondes et saisissantes. Pierre Le Roux, dans l'*Encyclopédie nouvelle*, a beaucoup insisté sur ces analogies afin de prouver que les fondateurs du Christianisme n'avaient fait que développer et populariser tous les principes de l'ancien dogme païen conservé mystérieusement dans les écoles philosophiques ou bien dans les sanctuaires du sacerdoce. Cette objection, qui paraît très-forte au premier coup-d'œil, ne peut véritablement pas supporter l'examen de la science. Ce qui en fait la force c'est la supposition complètement arbitraire que le Sauveur prétendait annoncer à la terre une doctrine jusqu'alors complètement inconnue. Mais si l'on vient à réfléchir que la religion chrétienne se proposait de continuer les révélations de l'Eden et du Sinaï, l'on comprendra facilement que bien avant Jésus-Christ le Christianisme avait de profondes racines dans l'ancien monde. D'ailleurs, du fond de l'abîme de corruption et de servitude où il était plongé, le genre humain devait rêver sans cesse les merveilles de la réparation future. Il y a tant de sang et de larmes dans toute cette histoire déchirante du vieux monde, qu'on comprend facilement que l'humanité, dans ses rêves ardents, entrevît dans les cieux les premiers rayons du soleil de justice. M. Gerbet, dans son profond ouvrage sur le *dogme générateur*, a fait sentir d'une manière énergique et vive le besoin perpétuel de la présence de Dieu qui dévorait la société païenne. Ce besoin, d'ailleurs, n'avait-il pas sa racine dans une ancienne promesse faite aux ancêtres de la famille humaine ? C'est

1 Voyez sur ce point l'ouvrage de Schmitt qui a pour titre: *De la rédemption du genre humain*, traduction Henrion dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, t. xiii, p. 1082, et dans nos *Annales* les travaux du P. Prémare, de Riambourg, de Grassellini, de Brunati, de B. Bergman, etc., etc., dans les *Tables générales*.

là le principe mystérieux des théophanies et des incarnations. Il est essentiel de remarquer que les peuples qui ont conservé le plus longtemps les souvenirs traditionnels ont donné beaucoup plus de développement que les autres à la théorie de la rédemption divine. Il est étonnant que nos adversaires aient méconnu si complètement un enchaînement d'idées pourtant si facile à saisir. La précipitation avec laquelle ils examinent et jugent le magnifique ensemble des faits qui composent l'histoire de la révélation peut seul expliquer leurs erreurs. Le Christianisme, qui est une chose si grave, est étudié dans les livres de nos savans modernes avec une pétulance déplorable qu'on rougirait d'employer s'il s'agissait de fixer la date d'un Pharaon ou de reconstruire le squelette d'un ptérodactyle. Pourtant il s'agit d'une doctrine qui a construit de ses mains vigoureuses le merveilleux édifice de la société moderne. Il s'agit d'une doctrine de laquelle dépend évidemment la vie morale des peuples, et sans laquelle la force prévaudrait contre le droit, la chair contre l'esprit. Quoi qu'on dise du spiritualisme prétendu de ce siècle, il ne comprend véritablement que les forces matérielles. On voit des hommes qui se disent graves, consumer leur intelligence et leur vie sur une question de statistique, de chemins de fer ou de canalisation. Mais quand il est question des bases les plus profondes de la religion, de l'ordre et des mœurs, ils répondent avec dédain, comme les savans de l'aréopage répondaient à saint Paul : « Un autre jour nous parlerons avec vous de tout cela ! »

Dans le 4^e chapitre, après les préliminaires que nous avons essayé d'exposer, *Lange* aborde enfin la question capitale de son livre, c'est-à-dire la naissance et l'enfance du Sauveur. Ce point de l'histoire évangélique avait été bien longtemps avant *Strauss* combattu par les docteurs de l'exégèse protestante. Comme toutes les circonstances merveilleuses de la vie du Sauveur blessaient fortement la tendance naturaliste des écoles antérieures à *Strauss*, elles admettaient assez volontiers que les deux premiers chapitres de saint Luc devaient être considérés comme de véritables interpolations. La nouvelle critique, dont le point de départ est plus décidé, a positivement repoussé cette hypothèse timide et inconséquente. *Lange* s'adressait à un adversaire

¹ Audiemus te de hoc iterum. *Act. apost.*, XVII, 22.

qui déclare hardiment mythologiques toutes les circonstances merveilleuses de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ. « Il soumet » donc à l'examen, dit *Zeller*, les argumens à l'aide desquels Strauss » s'efforce de représenter l'histoire de l'enfance de Jésus comme une » histoire mythique. Il suit exactement les divisions adoptées par Strauss » dans sa *Vie de Jésus*. Il passe en revue l'annonce et la naissance de » saint Jean-Baptiste ; la descendance de Jésus de David, d'après les » deux arbres généalogiques; l'Annonciation de l'Incarnation de J.-C. ; » la manière d'agir de saint Joseph et la visite de Marie à sainte Elisa- » beth; la naissance et les premiers destins du Messie; son éducation et » premier voyage au Temple. Lange suit pas à pas l'interprétation » mythique de l'histoire évangélique. Il réfute les attaques dirigées » contre la réalité de cette histoire. Souvent il reproduit les opinions » d'Alshausen, mais sans leur ôter leur cachet particulier. Il ajoute » encore des aperçus sur les Anges, sur la Conception, sur les Mages, » et sur leur Etoile. »

Nous sommes obligés de nous borner ici à la simple indication de la marche de l'auteur, parce que nous nous proposons de traiter bientôt avec plus d'étendue quelques-uns de ces points importants, en analysant le célèbre ouvrage du *Dr Tholuck*.

L'abbé F. EDOUARD.

Appendice sur saint Paul.

M. Athanase Coquerel, dans sa spirituelle *Réponse au liere du Dr Strauss*, a démontré invinciblement, en parlant de saint Paul, combien il est impossible d'expliquer par l'hypothèse mythique les premiers prédicateurs de l'Évangile. « Il est vraiment inutile de s'arrêter à examiner si des faussaires auraient réussi, ou non, à imaginer une telle scène que la vocation de Paul sur le chemin de Damas, et à écrire sous son nom telle ou telle de ses épîtres. Il faut considérer saint Paul tout entier, saint Paul juif et chrétien, saint Paul apôtre et écrivain, saint Paul persécuté et martyr, saint Paul au supplice d'Étienne et aux approches de son propre supplice, saint Paul l'auteur de l'éloge de la charité dans son *Épître aux Corinthiens*, et le rigoureux logicien qui compare la Loi et l'Évangile dans l'*Épître aux Romains*; saint

Paul devant l'aréopage d'Athènes, devant le peuple de Jérusalem, devant Félix, devant Agrippa et devant Néron, et l'on se sent alors profondément pénétré de la vérité de la doctrine et de la véracité du docteur. Est-ce donc là un portrait de fantaisie? Quand la crédulité religieuse fait choix de menteurs et d'enthousiastes pour écrire, de héros pour combattre, d'apologistes pour prêcher et de martyrs pour mourir, la croit-on assez habile pour supposer un tel caractère ou pour employer un tel imposteur? Nous parlons d'*individualité* : quelle individualité approche de celle de saint Paul!

» Ce qui rend cette puissante originalité de la gloire de saint Paul si précieuse dans la défense du Christianisme, c'est que son histoire est mêlée à celle du Christianisme d'une manière intime; le nom du Sauveur et celui du plus grand de ses ministres tiennent désormais l'un à l'autre, c'est un lien formé par l'Esprit-Saint et que rien ne peut briser. Le Dr Strauss lui-même ne l'a pas essayé. Ce lien consiste en ce point que le Christ n'a été *envoyé*, ainsi qu'il le déclare, qu'*aux brebis égarées de la maison d'Israël*¹, de sorte que son action immédiate et personnelle n'est pas sortie de la Judée; cependant, dès le principe, le Christ a enseigné l'universalité du Christianisme, et c'est saint Paul qui a été chargé de renverser le dernier mur de séparation entre les Juifs et les Gentils, et de montrer à tous les regards que le *soleil de justice* ne se levait pas seulement pour l'horizon d'Israël, mais pour verser sur le monde sa lumière. Qu'un homme tel que saint Paul se soit laissé tromper ou ait voulu tromper touchant la nature de la religion qu'il exportait du sol juif sur le sol païen, qu'un homme de ce génie, l'auteur des *Épîtres*, que nous possédons dans le Nouveau Testament, ait pris pour des faits contemporains d'anciennes légendes restaurées selon les besoins du tems, ou qu'un homme de ce caractère, en se sacrifiant comme il s'est sacrifié, ainsi que ses lettres le témoignent, se soit rendu le complice d'une si flagrante imposture; dupe ou complice, ce sont là deux impossibilités morales, en opposition directe avec la nature humaine, sans analogue dans les annales de l'humanité, et mille fois plus invraisemblables et plus incroyables que tout l'Évangile. Non, l'homme n'est point fait

¹ Math., xv, 24.

ainsi, et un homme tel que saint Paul n'est pas un témoin qu'on recuse. Mais ne craignons pas de dire qu'en lui l'apôtre prouve l'apostolat; les épîtres prouvent l'individualité de l'écrivain; de sorte (on nous pardonnera cette manière de parler) que si Paul est réel, le Christianisme l'est aussi; si Paul est un apôtre, Jésus est le Messie; si Paul a véritablement *planté*, Dieu a véritablement *donné l'accroissement*. La gloire que le Seigneur a dispensée à cet instrument d'élite retourne à sa source; et l'excellence de l'œuvre est attestée par le choix de l'ouvrier.

» Ces réflexions n'offrent aucune pétition de principes, et ne sont nullement renfermées dans un cercle vicieux; elles reposent sur une alternative irrésistible: si le Christ est le fils de Dieu et le sauveur du monde, s'il est venu réconcilier, non un peuple, mais l'humanité, si l'Évangile est l'histoire réelle et inspirée de sa mission sur la terre, saint Paul se conçoit; on comprend très-bien que, dans le compagnon des bourreaux d'Étienne, le Seigneur ait vu de loin l'auteur des Épîtres et l'apôtre des Gentils; et tout ce qu'il y a dans ce Paul d'extraordinaire, d'unique, d'individuel, vient à l'appui de la tâche qu'il accepte et de la foi qu'il répand. Mais si le Christianisme est une mythologie, l'Évangile un recueil mal assemblé de légendes populaires, et Jésus un moraliste, un philosophe, le Socrate de Nazareth, comme on a voulu le nommer, saint Paul ne se conçoit plus, ni comme un enthousiaste qui est trompé: il a trop de pénétration et de science; ni comme un imposteur qui trompe: il a trop de dévouement et de vertus. En un mot, qu'on nous explique saint Paul avec un christianisme fabuleux, ou un christianisme fabuleux avec saint Paul! Ni l'un ni l'autre ne se peut. Que reste-t-il donc? Il reste la certitude que ses épîtres sont un témoignage vivant de la vérité des Évangiles; il reste la certitude que si, selon ses vives expressions, *Paul est à Christ, c'est que Christ est à Dieu*.

¹ *Cor.*, II, 22 et 23. Voyez aussi Mussard, *Examen du système de Strauss*. — *Paul et ses épîtres* et surtout Paley, *Horæ Paulinæ*, trad. Levade, sous le titre de: *Tableau des preuves évidentes du christianisme*, dans les *Démonst. évang.* de Migne, t. XIV, p. 676, et Lyttleton: *La Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, trad. Guenée, dans les mêmes *Démonst.*, t. IX, p. 644.

Appendice sur les évangiles apocryphes.

Nous nous proposons de traiter un jour dans toute son étendue l'importante question des *Évangiles apocryphes*, nous nous bornons pour le moment à citer ce passage de M. Coquerel qui suffit pour donner une idée de l'importance de la question : « A toutes les époques, il est vrai, la fable s'est mêlée à l'histoire, et le Christianisme n'a pas échappé à cette loi des annales humaines. Dès les premiers tems de l'Église, des *Évangiles apocryphes*, inventés et colportés ou par la crédulité ou par l'imposture, ont disputé la place aux *Évangiles véritables*. Mais quand il s'agit de contrefaire, dans un récit supposé, des événemens d'une nature aussi spéciale que ceux de la mission du Christ, des événemens circonscrits dans un très-court espace de tems et sur une très-petite étendue de pays, des événemens arrivés au milieu de circonstances politiques auxquelles rien n'a ressemblé peu d'années auparavant et après, des événemens enfin qui ont eu pour témoins et pour acteurs un peuple aussi différent de tous les autres que le peuple juif, un sacerdoce aussi fortement caractérisé que le sien, il faut que l'imposture soit exploitée avec une habileté bien rare, ou que la crédulité soit bien servie par le hasard pour que la fraude et la fable ne percent point de tous côtés. La vérité de l'Évangile n'a rien perdu de son éclat, quand des inventions humaines ont tenté de lui faire rivalité. Dans les commencemens de la chrétienté, et lorsque le Christianisme après la chute de Jérusalem et la ruine de la nation juive, s'éloignait de plus en plus de son berceau, un assez grand nombre d'Évangiles apocryphes ont été répandus, dont plusieurs ont trompé quelque tems la foi de quelques Églises. De ces livres, il faut soigneusement distinguer deux espèces : les uns étaient des livres sérieux auxquels sans nul doute saint Luc faisait allusion dans la *préface* de son *Évangile* ¹. Écrits sur des documens, des témoignages, des traditions respectables, ces livres reproduisaient plus ou moins exactement les récits des évangélistes, en y ajoutant des actes et surtout des paroles du Christ, que les évangélistes ont omis.

¹ Voir le verset 1, du chap. 1^{er}, commençant ainsi : « Puisque il y a eu plusieurs personnes qui ont *entrepris* d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous, etc.

Rien ne doit ici étonner la piété la plus timorée. Saint Luc atteste positivement, en terminant sa dernière page, que notre divin maître a dit et fait infiniment plus de choses qu'il n'en rapporte. Saint Paul, dans les *Actes* ¹, cite un mot du Seigneur : *il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*, qui ne se retrouve dans aucun des quatre Évangiles, pas même dans celui de saint Luc. Il est évident que la plupart des entretiens, des réponses de Jésus, ne sont donnés qu'en résumé; un seul exemple montre assez comment des paroles du Christ, non rapportées dans les livres sacrés, ont pu se conserver dans la mémoire des fidèles, et être plus tard consignés par écrit; le Seigneur, sur le chemin d'Emmaüs, conversa longuement avec deux disciples, et, commençant par Moïse, et continuant par tous les prophètes, il leur expliquait ce qui est dit de lui dans toutes les écritures ². Est-il possible de croire que Cléophas et son compagnon, si profondément frappés de cette instruction divine, n'en avaient rien gardé dans leur mémoire, et rien redit dans leurs prédications et leurs entretiens? Il est bien inutile d'ajouter que tous ces ouvrages étaient sans inspiration, sans autorité divine.

» La seconde espèce des livres apocryphes du Nouveau Testament est bien différente de la première; ce sont des recueils d'emprunts faits aux Évangiles canoniques, mêlés de fables, de légendes, de merveilles tellement puériles, grossières, absurdes, quelquefois impures et plus souvent barbares, que la mythologie du Christianisme, si vainement cherchée par l'ingénieuse incrédulité du D^r *Strauss* dans les livres sacrés, est là. Chose remarquable! ce sont surtout les ouvrages de cette seconde classe qui ont échappé au naufrage des tems, et aucun travail d'apologétique, aucune introduction au Nouveau Testament, n'est aussi propre, selon notre conviction profonde, à éclairer un incrédule, s'il ne s'est point perdu dans un système qu'une simple lecture des restes de ce ramas de mensonges comparés à nos Évangiles, quoiqu'ils affectent de reproduire les formes des récits sacrés. La différence est si palpable, si saisissante, qu'elle force la foi, et que, se détournant avec dégoût de ces fables créées par des

¹ *Actes*, xx, 35.

² Saint Luc, xxiv], 27.

imaginations en délire, on se repose avec un pieux délice au milieu de la divine et touchante majesté de la parole de Dieu. Que ne pouvons-nous faire lire les deux recueils, celui où l'esprit du Seigneur a parlé, celui où des inventions d'homme ont osé contrefaire la vérité céleste, à tous les esprits superficiels sceptiques de nos jours, qui ne connaissent pas mieux l'un que l'autre, et qui admirent de confiance le Christianisme, sans le prendre à sa source et sans reconnaître que cette source est une révélation !

» Nous ne pouvons qu'effleurer la question des *apocryphes*, sur laquelle il y aurait à faire un résumé plein d'intérêt, dont tous les éléments sont dans le travail de Fabricius, et qu'indiquer le parallèle si utile à tracer entre les livres saints et ces contrefaçons déplorables ! »

A. COQUEREL.

¹ Réponse au livre du Dr Strauss, p. 33. — 36.

Critique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE
DE LA TRADUCTION DES ÉVANGILES ,
AVEC NOTES ET COMMENTAIRES,
PAR F. LAMENNAIS.

Premier Article.

Au milieu de cette foule d'hommes tristement abusés qui forment aujourd'hui les phalanges pressées de l'incrédulité, il en est un que les Chrétiens distinguent entre tous, et qu'ils suivent de leurs regards, avec un intérêt plein d'anxiété, de douleur et d'un indestructible espoir. Tandis que la masse des errans ne présente, pour ainsi dire, à l'Église que des étrangers, des espèces d'infidèles, dont elle connut à peine la première enfance, le nom de M. de Lamennais lui rappelle les souvenirs les plus chers et les plus sacrés : souvenirs bien tristes aujourd'hui, car rien ne présage à cette mère désolée le retour du fils qu'elle pleure. Mais comment oublierait-elle celui qui fut son soutien, le chef de ses défenseurs ? Il a beau s'égarer au loin, et s'emporter à toutes les extrémités de l'erreur, on ne peut s'empêcher de dire de lui, comme du prince des apôtres, un moment infidèle : *Et celui-là aussi était avec Jésus* ¹.

Du reste nulle crainte, nulle appréhension pour la religion ne se mêlent à ces sentimens si vifs et si vrais des catholiques, pour celui qu'ils ne peuvent plus hélas ! compter dans leurs rangs. En s'exilant *loin de l'Église*, il n'a été suivi d'aucun de ceux qui partageaient ses travaux ; l'impulsion communiquée par l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* à cette élite d'hommes de cœur et de talent, qui s'étaient groupés autour de lui pour mieux défendre l'Église, ne les

¹ Matth , xxvi , 71.

avait pas préparés à le suivre dans ses prodigieux égaremens ; lorsque l'heure de la chute de leur maître a sonné, ils ont dû laisser cet effroyable mystère se passer à l'écart, dans les ténèbres de sa conscience ulcérée. Ainsi il s'est perdu seul, tandis que l'Église continue à recueillir le fruit de ses travaux, en épurant et en perfectionnant les principes de cette noble école d'où sont sortis les Lacordaire, les Gerbet, les Montalembert.

D'un autre côté, bien que le transfuge ait porté à ses nouveaux frères le secours d'une réputation illustre et d'un génie du premier ordre, il s'en faut de beaucoup cependant que ceux-ci aient gagné tout ce que nous avons perdu. Chez nous, M. de Lamennais avait pu fonder une école, se mettre à la tête d'un mouvement de rénovation catholique, dont la place est grande dans les annales religieuses de notre tems, et depuis le moment fatal, il semble condamné à une agitation stérile : il écrit, il produit beaucoup, mais pas du nouveau ; il semble qu'il est arrivé trop tard pour cela, car les sophistes ses aînés ne vivent eux-mêmes que sur leur gloire passée, et lui n'a su que se faire leur disciple et leur écho, tout en se séparant des principaux, des dominateurs, sur des points seulement de pure politique. Ce qui fait aujourd'hui la célébrité de M. de Lamennais, ce n'est donc pas tant le mérite de ses travaux contre le christianisme, que le contraste de son passé et de son présent, et la singularité presque inouïe de sa terrible histoire.

La plus sinistre page de cette histoire est peut-être bien la *nouvelle traduction des Évangiles, avec notes et commentaire*. Ce n'est pas qu'aucune erreur nouvelle se produise dans ce livre, à notre connaissance : le progrès indéfini et la mort de l'Église, le christianisme dépouillé de tous ses dogmes et réduit au précepte de la charité, les miracles et les faits merveilleux expliqués à la façon des exégètes dits naturalistes, la divinité de Jésus-Christ niée, et le pauphéisme se montrant çà et là, voilà tout ce qui s'y trouve, et dont on peut voir la réfutation aussi péremptoire qu'éloquente, dans les *Réflexions sur la chute de M. l'abbé de Lamennais*, écrites il y a bientôt dix ans par M. Gerbet, au sujet du livre des *affaires de Rome* ¹. Mais ce qui est

¹ On trouve ce volume au bureau des *Annales* ; prix, 3 francs.

vraiment inoui et plus grave que tout ce qui se pourrait imaginer, c'est de voir tous ces blasphèmes donnés comme le sens unique et naturel du saint Évangile. On peut croire que le rationalisme d'outre-Rhin n'a rien produit de plus effroyable : les théologiens de Tubingue, comme Strauss et ceux qui lui ressemblent, ne voient dans les livres sacrés des chrétiens que des fictions méprisables, et F. Lamennais s'empare de ces livres dans le pitoyable état où ses émules les ont mis ; il se jette sur ce débris pour l'arracher encore de nos mains. Au lieu de combattre la parole de Dieu, il la fait apostasier avec lui, il la prend pour complice de son impiété. Il fallait un prêtre déchu pour cette profanation extrême ; est-ce que Néron et les défenseurs des idoles s'étaient imaginés de prendre Jésus-Christ pour chef et pour législateur de leurs abominations ?

Un grave personnage allemand, M. de *Schelling*, philosophe en titre de la cour de Berlin, a bien déjà essayé de ce scandale, et pour quelques textes altérés traînés de force en témoignage de ses élucubrations impies, il a gagné le titre ironique de *philosophe de la révélation* ; mais combien il le cède en audace à notre évangeliste breton ! Sans introduction, sans préface, sans appareil scientifique, sans rien qui puisse ressembler à une exposition de doctrines personnelles (c'est le témoignage compromettant que lui rendent ses amis), il entre de plain-pied dans l'interprétation des quatre Évangiles : le texte commence, accompagné de notes, puis viennent les réflexions, absolument comme dans les *Psaumes* de Berthier. Les idées particulières du commentateur ne sont point exposées ni indiquées dans un ensemble méthodique, il ne les produit que selon les occasions, à mesure qu'il les trouve dans le texte, et sous couleur de commentaire et d'explication morale : c'est toujours Jésus-Christ qui parle ou ses apôtres, ceux-ci du moins quand ils ont rencontré juste, ce qui leur arrive quelquefois ; c'est Jésus-Christ qui enseigne ce que tant de modernes penseurs se vantent d'avoir découvert de nos jours. Il faut que M. de Lamennais ait prodigieusement compté sur le pitoyable état de l'opinion publique ; mais, quelque favorable qu'elle puisse lui être, elle ne lui a point enlevé les difficultés, ou pour mieux dire, les impossibilités du sujet : son œuvre est infectée au plus haut point des vices énormes que les théologiens ont relevés dans la polémique voltairienne contre

les livres saints, moins cependant le persiflage. Qu'il nous soit permis de le démontrer en examinant cet ouvrage avec quelques détails.

1. Principes sur l'interprétation et la tradition.

Et d'abord si nous cherchons quels sont les principes d'interprétation proclamés, sinon suivis, par M. de Lamennais, le passage suivant peut nous instruire, sous la forme accoutumée d'accusation contre les faux Chrétiens : « Parmi ceux qui se disent les disciples de Jésus, en » est-il aucun, qui, plus ou moins, ne dénature son enseignement, les » uns en ajoutant, les autres en retranchant, tous en substituant, » selon les préoccupations diverses de leur esprit, à sa pensée leur » propre pensée? (p. 93). » Tous les novateurs, en se séparant de l'Eglise, lui adressent ce reproche, et ne voient pas qu'eux seuls le méritent; mais M. de Lamennais le mérite plus que tout autre. C'est son propre procédé qu'il a caractérisé parfaitement dans ces quelques mots; tout ce que nous avons à dire en est la preuve. En effet, les protestans, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés de l'incrédulité absolue, reconnaissent, à l'origine du Christianisme, une période plus ou moins restreinte pendant laquelle l'enseignement de l'Eglise fut pur et vraiment chrétien; M. de Lamennais n'en accorde pas une minute. Pour remonter à Jésus-Christ, il écarte absolument 18 siècles, de tradition, « dix-huit siècles, dit-il, qui n'ont pas encore vaincu » l'obstacle qu'a rencontré le Christianisme, qui semblent même l'a- » voir rendu plus difficile à vaincre (p. 169). » Il explique au même endroit ce qu'il entend par le vrai Christianisme, et il demande : « Est- » ce là le Christianisme tel qu'il est compris, enseigné, pratiqué? » Non, sans doute. » Et ailleurs : « O Christ! il y a 18 siècles que vous » proclamiez ces maximes. Depuis 18 siècles les générations disent y » croire, et cependant qu'y a-t-il de changé? (p. 82). » Aussi « les » pauvres n'ont pas entendu la bonne nouvelle (p. 229). » « La terre » attend encore Jésus-Christ¹. » Et d'où vient que la mission du *Fils du charpentier* a si complètement échoué? C'est que les premiers disciples n'ont presque pas mieux compris sa parole qu'elle ne l'est aujourd'hui par l'Eglise du passé (p. 169). Saint Jean a fondé et saint Paul a complété le système dogmatique duquel est sortie la philosophie

¹ St Jean, ch. XIII.

chrétienne (p. 339), c'est-à-dire ce qu'on appelle ailleurs l'Évangile de Satan. « Saint Luc raconte, avec des circonstances nouvelles, la naissance de Jean et celle de Jésus, suivant les traditions qui avaient cours parmi les premiers chrétiens. Déjà la foi du peuple avait comme entouré ces deux grands berceaux des merveilles d'une poésie divine (p. 213). » Si du moins cette poésie avait passé pour poésie, comme celles d'Homère et de Virgile, les disciples de J.-C. pourraient encore être mis au niveau des idolâtres pour le bon sens ou la bonne foi, et l'Évangile comparé à l'Énéide; mais il n'en est pas ainsi : ces contes populaires nous ont été donnés comme littéralement vrais et rigoureusement exacts, en sorte que c'est aux sages du jour qu'il appartient de « ramener ces récits au sens caché sous le symbole, et de les dégager des voiles du passé (p. 68). » Ceci n'était pas l'affaire des auteurs du Nouveau Testament, puisque ce sont leurs mains mêmes qui ont tissé ces voiles qu'il s'agit aujourd'hui d'écarter; et que cette révélation ne peut se faire qu'à mesure que s'élargit la sphère de la pensée et de la connaissance (p. 336).)

L'Évangile, selon le nouveau traducteur, n'est donc qu'un obstacle entre l'homme et la vérité; il est clair alors qu'on ne va pas la lui demander comme on demande le jour au soleil. Mais pour affirmer que les écrivains apostoliques n'ont pas compris la pensée de Jésus-Christ, il faut avoir appris soi-même autre part quelle est cette pensée, il faut s'être formé sur le Christ, sur sa mission et sa doctrine, un ensemble complet d'idées, en dehors de l'influence de l'Écriture sainte. C'est bien ce que fait M. de Lamennais, qui substitue à l'Évangile, non à la vérité ses propres pensées, mais toutes les impiétés courantes. Aussi il n'est pas sans avoir compris qu'une pareille opération ne pouvait passer sous le titre de simple traduction, et, afin de suppléer et de sanctionner ce qui manque à son œuvre en fait d'exactitude et de fidélité, il a soin de se décerner une mission d'en haut, il se présente en qualité de prophète et de Messie, et malheur à qui ne l'écouterait pas ! Cette mission, c'est l'Évangile même qui la lui donne; et c'est en cela seul que ce livre est bon à quelque chose.

2. Mission des nouveaux Messies.

« Toute mission divine se produit à l'heure où les besoins des

» peuples l'ont rendue nécessaire, où chacun appelle de ses vagues désirs quelque chose qui manque, où la société entière, dans l'attente, sent tressaillir en soi, comme un fruit mystérieux. Que ce soit là son état présent, qui le nierait ? (p. 347). » A la bonne heure, *le besoin se faisait généralement sentir*, cette formule stéréotypée à l'usage des faiseurs de réclames et de prospectus passe à celui des faiseurs d'Évangiles. Les prodiges de terreur qui, selon le langage allégorique des évangélistes, devront annoncer le second avènement du Christ ont déjà paru, et annoncent M. de Lamennais : « Jésus annonce la fin d'un monde, et l'avènement d'un monde nouveau sur lequel il régnera. Ce monde nouveau, ce monde du vrai Christ, n'est pas loin, car visiblement le vieux monde, le monde des faux Christs, des faux prophètes, s'en va (p. 189). » *Visiblement*, il n'y a pas à contester : alors sans doute, F. Lamennais commence à faire ses préparatifs : du moins « un certain instinct de l'avenir l'avertit plus clairement que d'autres. Il est d'avis qu'il est bon d'être à chaque instant préparé aux grandes révolutions qui renouvellent la face de la terre (ibid). » « Le jour des vengeances divines viendra lorsqu'on ne l'attendra point. Il sera néanmoins annoncé par des signes manifestes; mais les aveugles ne savent rien voir. Déjà ces signes se montrent de toutes parts. .. Les arbres commencent à produire leurs fruits : l'été est proche (p. 318). » « Vous êtes en des tems pareils à ceux qui précéderent la venue de Jésus : même défaillance et même attente (p. 224). » C'est donc la fin du monde qu'on nous annonce comme prochaine : les Chrétiens croiraient plus volontiers à cela qu'à la révélation d'un nouvel Évangile. Du reste nous ne savons si M. de Lamennais aspire au rôle de l'Ante-Christ, mais on verra qu'il prétend aussi faire des miracles. Citons un dernier passage : « Maintenant aussi il y a des voix qui disent : Le règne de Dieu approche. Il viendra, croyez-le bien, et malheur à ceux qui refuseront d'y entrer (p. 261). » D'ailleurs « cette voix ne part point des chaires publiques, des lieux où s'assemblent les hommes pour écouter le bruit stérile d'un enseignement sans vertu (p. 351). » Notons en passant que cet anathème contre tout l'enseignement actuel, comme s'il était tout chrétien, pèche essentiellement par sa généralité même : on connaît trop aujourd'hui les professeurs humanitaires qui ont mis en circulation toutes ces

idées, dont se compose tout le bagage philosophique de M. de Lamennais, pour qu'il ne soit pas infiniment ridicule à lui de vouloir en déguiser l'origine.

3. Preuves de cette mission : les souffrances et les succès.

Mais ce n'est pas tout d'avoir une mission divine : il faut, pour pouvoir l'accomplir, la prouver aux yeux de tous par des caractères distinctifs et incontestables : d'après M. de Lamennais, ces caractères qui distinguent les vrais apôtres et les vrais prophètes des imposteurs et des hypocrites, sont les souffrances endurées pour la vérité et le fruit produit dans les âmes. « Tout ce qui sauve, tout ce par quoi » s'opère l'évolution de l'humanité, son perfectionnement progressif, » ne s'établit que par la souffrance, ne prend racine qu'en elle » (p. 324). » « Jésus donne, par ses souffrances, un exemple à ceux » qui viendront, comme lui, guider les peuples dans la route étroite » du progrès. On vous prendra comme des voleurs. Les juges diront : » Il est digne de mort. Lorsqu'arrivera ceci, ayez confiance, c'est le » dernier signe, le signe que le Père vous a véritablement en- » voyés'. » Il est parfaitement vrai que Jésus-Christ a annoncé à ses disciples les persécutions et les supplices qui les attendaient dans le monde, et l'événement a bien justifié la prophétie. Les Chrétiens n'ont pas été mieux traités que leur divin Maître. Mais si Jésus a été mis au rang des scélérats, par cela même les scélérats ont-ils été rangés avec lui ? il s'agit de ne point les confondre ; il y avait trois croix sur le Calvaire, mais toutes trois n'ont pas sauvé le monde : il faut donc pouvoir distinguer la souffrance de la souffrance. Il n'y avait rien en soi, dans le dernier soupir d'un crucifié, qui fût propre à prouver ni à fonder une religion ; cela nous semble bon à dire dans un tems où tant de sophistes et de rhéteurs emphatiques se plaisent à exalter le mérite et l'effet religieux des souffrances au détriment des miracles qu'ils ne croient pas. M. de Lamennais semblerait assez porté à donner dans ce travers ; cependant, pour que la preuve soit complète, il veut que le supplice soit suivi de la victoire, la mort de la résurrection.

« La Passion de Jésus, c'est l'histoire et la prophétie... Quiconque, en aucun tems, viendra combattre le règne du mal pour établir le règne de Dieu, rencontrera les mêmes obstacles, les mêmes haines implacables.... et souffrira comme a souffert Jésus. Lors donc qu'une voix s'élève, qui presse le peuple de plier ses tentes, pâles de crainte, ils (les Caïphe, les Hérode, les Pilate, les pouvoirs de tout ordre) s'efforcent d'étouffer cette voix importune. Et suivant leur pensée aveugle, que faut-il pour cela? quatre clous et une croix. Cela se trouve toujours; ils ont vaincu; et la victoire qu'est-ce? trois jours de silence dans le tombeau, puis le tombeau s'ouvre, et le crucifié, se dégageant de son linceul, prend possession du monde que sa parole régénérera (p. 121). » « Les apôtres véritables seront comme Jésus, persécutés jusqu'à la mort, et rien ne leur nuira; et le lendemain du supplice, ils seront plus forts, plus vivans que jamais (p. 104). » « Tout prophète, tout homme suscité pour annoncer et préparer l'avenir, est comme Jonas, est comme Jésus, enseveli trois jours et trois nuits, puis il revit. Sa parole, qui a germé dans le tombeau, produit une moisson abondante. C'est là le grand, le vrai signe (p. 46). » Tout homme qui prêche une doctrine aime à montrer les disciples qu'il a gagnés; en gagner beaucoup, tel est le but de tout enseignement, mais le nouvel évangéliste change ce but en moyen, l'effet en cause et en cause unique; au lieu d'enseigner la vérité d'en haut, il la demande à ceux qui voudront bien croire en lui; en sorte que ceux-ci s'assureront qu'ils ne se trompent pas par ce raisonnement: puisque nous croyons ce que notre maître nous dit, il faut bien que ce soit vrai: « Les Juifs, en tuant Jésus, croyaient détruire à jamais le temple nouveau. Mais trois jours après, du pied de la croix partirent ceux qui, propageant la doctrine du maître, introduisirent le peuple dans le temple bâti par lui. Quel signe plus décisif, plus éclatant que celui-là? qui aujourd'hui en demanderait un autre? qui interrogerait le Christ sur l'origine de son pouvoir? qui mettrait en doute sa mission? Or, c'est ainsi, et non autrement que se justifie toute mission divine (p. 347). »

Qui demanderait aujourd'hui un autre signe, dites-vous? Nous répondons: tout homme qui se respecte, qui ne croit pas avoir reçu le

flambeau de la raison pour l'abdiquer entre les mains de tout aliéné ou de tout pervers qui se dit prophète, tout homme qui ne veut pas se faire disciple de Bouddha, de Manès, de Mahomet, etc.; car tous ces imposteurs portent le caractère qui, selon vous, désigne les envoyés de Dieu : ils ont prêché, ils ont combattu et souffert, et après leur mort, des millions d'hommes se sont mis à croire en eux. Cette prétendue règle n'est qu'une grossière substitution du fait au droit, et la ruine de toute religion. Car les religions qui se sont fait une place au soleil, et qui sont assez fortes pour la défendre, sont nombreuses et opposées, et, bien loin que ce fait même de leur existence et de leur établissement puisse servir à distinguer la véritable du milieu de toutes les fausses, il n'est, au contraire, qu'une objection contre celle-là; c'est un trait de ressemblance fâcheux qu'elle a avec le mal et le mensonge, et qui la force à se chercher des marques distinctives. Les cultes pervers couvrent et ravagent la terre, parce que l'ivraie est mêlée au bon grain, et que la séparation éternelle de l'un et de l'autre ne se fait pas ici-bas; ce n'est donc pas assez d'être éclatant, orgueilleux et puissant dans le monde, il faut être puissant pour le bien; l'absolutisme russe seul assure que la force est le bien même. Certes, quand il s'agit de « *jeter bas de son trône Satan prince de la cité de désolation*, » c'est-à-dire du monde prétendu chrétien, le terrible apôtre ne s'inquiète pas que « *sa domination soit affermie par les siècles, consacrée par les habitudes, défendue par des intérêts puissans et unis* (p. 318). » Le mal, pour être ancien et aigu, ne lui paraît pas le bien, et il sait bien dire, en parlant de l'Église, que « *le tems, par l'espèce de fascination qu'il exerce sur les hommes, a prêté à l'erreur une puissance formidable* (p. 169). »

¹ On lit, dans une *Histoire de l'Algérie ancienne et moderne*, par M. Léon Galibert, et illustrée par MM. Rouargue et Raffet, que Mahomet a été bafoué et persécuté par les siens, et que, à cause de cette insignifiante opposition, il devait triompher; et là-dessus, on lui applique sérieusement la règle que F. Lamennais développe ici, et qui n'a d'autre but que de confondre la religion de Jésus-Christ avec toutes les superstitions de la terre. Du reste, ce livre, qui consacre quelques belles pages à l'histoire de saint Augustin, est encore bien plus pompeux et plus louangeur en l'honneur du législateur et du prophète des Bédouins.

Que devient donc cette prétendue marque distinctive du succès qui s'applique au oui et au non ?

Mais ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est de voir ce grand nombre de croyans donné comme preuve d'une religion avant qu'elle soit née, ou du moins lorsqu'elle est encore si faible qu'on peut tout entreprendre contre elle impunément ; certes, si elle a besoin de l'appui de cet argument pour grandir, elle est bien condamnée à rester éternellement à l'état de germe.

Nos objections contre ces preuves assignées par M. de Lamennais à la mission des vrais prophètes n'ont porté jusqu'ici que sur le droit ; mais lors-même qu'il aurait raison sur ce point abstrait, il n'aurait encore rien gagné ; il lui resterait à montrer les souffrances et les succès des modernes prophètes qu'il nous ordonne d'écouter. Or, pour cela il nous étale des sentences philosophiques et historiques fort générales, ou bien il nous renvoie à l'Évangile, comme s'il ne renfermait que l'histoire du tems présent. Quant à du sang versé, à des coups endurés, sans métaphore, par ces messieurs, en témoignage de leur foi, il n'en paraît pas trace, et même, à vrai dire, M. de Lamennais paraît plus disposé à en donner qu'à en recevoir : impossible de découvrir en quel coin du monde s'accomplissent ces martyres invisibles : est-ce à la Chine ou en Russie, là où les fils de Satan, et quelquefois leurs sœurs, sont si rudement traités ? Est-ce dans les contrées civilisées ? il est vrai que M. de Lamennais nous montre les peuples partout opprimés, privés de leurs droits, condamnés par les tyrans à tous les genres de douleurs et de souffrances ; mais ce n'est pas pour le nouvel Évangile que tous ces peuples endurent la persécution, et il serait plaisant que le profit en fût néanmoins pour quelque prophète qui médite à loisir des blasphèmes et des malédictions contre eux. Et cependant, rien n'est lugubre, sombre et désespéré comme le nouvel Évangile : l'auteur est toujours triste comme si la vie n'était pour lui qu'un Gethsémani ou un Golgotha perpétuel, on dirait qu'il souffre mort et passion à tous les instans ; il a bien dépassé la bagatelle de la mélancolie, et la plus noire misanthropie est encore bien rose auprès de ses dégoûts pour le monde, où il ne voit qu'une nuit funeste, pleine d'angoisse et de fantômes sinistres (p. 239). Tout cela peut passer pour des curiosités littéraires d'un assez grand prix auprès des ama-

teurs, c'est un genre dans lequel l'auteur a depuis longtemps fait preuve d'une incontestable supériorité : mais ne peut-on pas y voir aussi les tourmens que cause dans une âme le vide de la foi, l'absence de Dieu indignement chassé? Pas un Chrétien n'en doute : et la *Revue des Deux-Mondes* est presque de leur avis, comme nous le verrons.

Les mêmes observations s'appliquent très-exactement à la preuve tirée du succès des prédications modernes; on peut demander encore où et en quoi le succès se manifeste. M. de Lamennais répond qu'il chasse les démons en masse, qu'il ramène les pécheurs; « Ecoutez la » voix de l'esprit, dit-il,..... sur le passage de cette voix, les » morts se lèvent et marchent vers une terre que leurs yeux ne voient » point (p. 351). » Ces morts qui marchent et qui n'y voient rien, qui les a vus? comment les journaux, qui inventent des nouvelles, plutôt que de n'en pas imprimer, ne nous ont-ils pas conté celle-là? Mais c'est de la métaphore, de l'allégorie! A la bonne heure, et les conversions lamennaisiennes aussi. D'ailleurs le prophète ne cache pas que le fruit de ses travaux et de ses souffrances est encore à venir : « Une génération sème. une autre moissonne (p. 355). » Et la nôtre n'a guère l'apparence d'être la moissonneuse : « Semez, mais en » sachant que vous semez pour un tems que vous ne verrez point. La » plante céleste croîtra, mais son ombre ne recouvrira que vos cen- » dres (p. 144). » Quelle foi robuste! Pour nous, si nous étions des disciples de M. de Lamennais, nous renverrions à l'époque de la récolte pour nous prononcer sur la valeur de la semence.

4. Autres preuves de la mission des prophètes : la pureté du cœur.

Mais M. de Lamennais n'est pas réduit aux preuves qui viennent d'être énumérées, il en a une autre qu'il tient en réserve, comme une petite batterie contre ceux qui le presseraient trop sur ses titres d'envoyé céleste : ils sauront qu'ils courent grand risque de n'avoir pas le cœur droit ni la conscience pure : « L'œil pur de la conscience » reconnaît aussitôt la doctrine de vie, et ne demande point d'autre » preuve (p. 268). » « Est-ce vraiment Dieu qui envoie Jésus? où en » est la preuve? dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans l'instinct de la » multitude, dans l'écho que sa voix éveille au fond des cœurs simples » et droits (p. 139). » « La mission de Jésus et celle de Jean se justi-

» fiaient assez par elles-mêmes, par le caractère intrinsèque de vérité
 » et de sainteté qui frappait la conscience du peuple dont l'acquies-
 » cement achevait d'en former la sanction. On voit ici comment
 » s'opèrent les transformations, les développemens qu'implique la loi
 » du progrès, loi première de l'humanité et de la création toute
 » entière..... La plante nouvelle vient de celui de qui tout
 » vient (p. 179). »

Véritablement, personne, du moins parmi les Catholiques, ne doute que toute plante ne vienne de Dieu, comme la Genèse l'enseigne; mais cela n'empêche pas que certains végétaux portent en eux un poison mortel; de même, si l'on veut, aucune doctrine ne se produit sans la permission de Dieu, et néanmoins bien des doctrines sont la mort de l'âme et de la société: comment les éviter, encore une fois? — Outre la pureté de cœur, on trouve ici un autre moyen, l'interprétation de l'Évangile par les peuples; c'est une vieille idée républicaine qui trouve place dans le nouvel Évangile, mais convenablement corrigée et amendée, comme nous allons le montrer.

5. L'assentiment populaire.

M. l'abbé Gerbet avait fait à ce sujet les réflexions qu'on va lire :
 « Placer le critérium du Christianisme dans la conscience des peuples
 » abandonnés à eux-mêmes, dans ce pêle-mêle d'ignorance, de pas-
 » sion et d'oubli de Dieu... c'est intervertir l'économie de la rédem-
 » tion, en plaçant la règle de la foi qui sauve, *la loi de l'esprit*, dans
 » les jugemens du monde où prédomine *la loi de la chair*. Il y a au
 » fond de cette doctrine une adoration idolâtrique de la nature cor-
 » rompue, une prostitution de la vérité régénératrice..... N'est-ce
 » pas infliger un outrage à la sainte et pudique foi, que de la livrer
 » en proie à je ne sais quel suffrage populaire, dans lequel, sans par-
 » ler de la masse des indifférens, des hommes frivoles, oublieux de
 » leur salut, les Robespierre et les Arétin apporteraient leur voix tout
 » aussi bien que Fénelon et sainte Thérèse, pour interpréter le *ser-
 » mon de la montagne* sur la mansuétude et l'humilité évangéliques, et
 » les maximes de saint Paul sur l'excellence de la virginité ? » M. de

¹ *Réflexions sur la chute de M. l'abbé de Lamennais.* p. 34, 35 et 36.

Lamennais semble avoir peu profité de ces observations, mais, *in vitium ducit culpæ fuga*.

6. Le peuple éclairé par les anges, et l'origine de la mission remontant à celui qui la reçoit.

Ainsi c'est bien toujours l'assentiment du peuple qui forme le critérium de la vérité : « Le Christianisme que les disciples ne comprennent point, le peuple commence à le comprendre (p. 169). » Mais tout ce qui paraît peuple ne l'est pas réellement : « Il y a un peuple qui, au moment suprême, s'est laissé entraîner par les Pontifes à demander la mort de Jésus, et qui les a suivis depuis (p. 197). » « Le vrai peuple se reconnaît à des signes certains, la régularité de la vie, la fidélité aux devoirs, le zèle du bien (p. 218). » Ce peuple n'est point abandonné à lui-même comme le craignait M. l'abbé Gerbet : « C'est au peuple que parlent les Anges, quand ceux qui l'instruisent ne sauraient que l'égarer (*Ibid.*). » Ces anges, ce sont des hommes qui marchent à la tête de l'humanité, la guident dans la voie qu'elle doit suivre, pour arriver au terme qui lui est assigné, et auxquels de vives intuitions des grandes lois des êtres sont providentiellement accordées (p. 370). »

L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* s'est rendu complètement à la brillante argumentation que lui poussait le *Manuel Mallet*; il convient aujourd'hui « qu'il est en dehors des masses, et placées au-dessus d'elles, quelques natures privilégiées auxquelles il est donné de les devancer et de les guider dans la voie de la civilisation et du progrès....; que le rôle de ces apôtres du progrès est d'enseigner les masses et de leur préparer les voies.... Noble et sainte mission, s'écrie-t-on avec enthousiasme, que la Providence a confiée à ces hommes ! » Dans l'économie de l'Église, tous sont enseignés de Dieu, selon la parole évangélique² : les philosophes regrettent cet enseignement divin, comme un opprobre pour la raison humaine ; ils déclarent absolument que l'homme n'a rien à apprendre d'une révélation extérieure et positive, parce qu'il est capable de tout

¹ *Manuel de Phil. : logique*, p. 87.

² Joan., vi, 45.

découvrir tout seul et par ses propres forces ; cela fait , et Dieu étant expulsé , au lieu de rendre la liberté à l'espèce humaine , ils se mettent à la place du Très-Haut. Ils s'érigent en docteurs et en instituteurs suprêmes de ceux qu'ils appellent dédaigneusement les *masses*, et pour ceux-là ce ne sera plus un opprobre de recevoir un enseignement que leur raison n'a pas trouvé , qu'elle n'a pas même songé à chercher , ils seront au contraire trop honorés de suivre fidèlement toutes les variations que le caprice inspirera à leurs maîtres : c'est là l'égalité et la fraternité que l'on prétend inaugurer en religion , pour relever les hommes de l'humiliation où les retient la hiérarchie catholique : le genre humain croira en quelques sophistes , au lieu de croire en Dieu. Mais ce n'est pas ici le lieu de faire le parallèle instructif entre l'Église libérale et l'Église de Jésus-Christ : remarquons seulement que la prétendue interprétation populaire de M. de Lamennais n'est appelée ainsi que parce que le peuple a le bonheur de la recevoir toute faite de ceux qui s'appellent eux-mêmes des *anges*. Cette théorie pourrait servir de base à une démocratie qui serait fort du goût du czar de toutes les Russies. En parcourant tous les degrés par lesquels M. de Lamennais veut qu'on remonte jusqu'à l'origine de sa mission , on arrive toujours jusqu'à lui , mais pas plus haut : il est lui-même l'envoyant et l'envoyé ; or , il dit lui-même : « Si Jésus venait de lui-même , pourquoi l'écouterait-on plus qu'un autre ? Qui vient de soi-même s'en va comme il est venu : c'est ce qui se voit tous les jours (p. 373), » et ce qui se verra dans M. de Lamennais.

D***.



 Polémique Catholique.

DE

QUELQUES NOUVELLES ASSERTIONS THÉOLOGIQUES

DE M. L'ABBÉ MARET,

ET D'UNE

APOLOGIE DE SON SYSTÈME THÉOLOGIQUE,

PAR LE P. DOM GARDEREAU.

 Premier Article.

Il y a longtems que nous aurions cessé de nous occuper de M. l'abbé Maret et de l'école qu'il veut former, si nous n'avions été soutenu par les suffrages des honorables professeurs de théologie et de philosophie qui nous ont écrit sur cette question, ou avec lesquels nous avons pu nous entretenir de vive voix. Mais il n'y en a aucun qui n'ait réprouvé les principes que nous avons attaqués et qui n'ait regardé comme très-dangereuse la voie où l'on veut faire entrer, ou maintenir, l'enseignement et la polémique catholiques, et qui ne nous ait engagé à continuer nos remarques et nos critiques. Dès lors c'est un devoir pour nous de tenir nos lecteurs au courant des publications nouvelles de M. l'abbé Maret, afin de connaître jusqu'à quel point il maintient ou il modifie ses doctrines. C'est ce que nous aurons soin de faire à mesure qu'il expliquera de nouveau sa pensée.

Depuis nos premières critiques, l'honorable professeur de Sorbonne a publié dans le *Correspondant* du 25 avril dernier un travail intitulé : *Le néo-christianisme de M. de Lamennais et sa traduction des évangiles*. M. l'abbé Maret ne parle ici en aucune manière de nos critiques; mais comme il lui est impossible d'écrire quoi que ce soit sur l'apologétique chrétienne sans se déclarer pour ou contre nous, il a été forcé de toucher à la plupart des questions débattues entre nous.

Nous allons faire un petit nombre de remarques sur quelques-unes de ses assertions.

1. Si la raison n'est pas impuissante pour découvrir les vertus surnaturelles, et s'il existe dans l'homme un développement divin.

Constatons d'abord que M. l'abbé Maret fait très-bien remarquer que M. l'abbé de Lamennais, en disant seulement que le Christ a donné à l'homme la règle immuable du *droit et du devoir*, et que c'est là *la voie et la vie* de la race humaine, supprime, dérobe au Christ un de ses principaux caractères, celui d'être aussi la *vérité*; car c'est lui qui a dit de lui-même : *je suis la voie, LA VÉRITÉ et la vie*. Nous le disons comme M. l'abbé Maret, c'est là un acte de révolte contre le Christ, de lèse-majesté divine et humaine; car, de quel droit le traducteur de l'Évangile vient-il ôter au Christ ce privilège, et à l'humanité cette règle divine? N'est-ce pas une inconcevable audace de supprimer ainsi d'un trait de plume cette *vérité* extérieure, palpable, durable, permanente, pour nous donner cette *vérité* flottante, irrésolue, obscure, intérieure, cachée, que l'on appelle le *progrès*?

M. l'abbé Maret fait observer encore avec raison que « M. de Lamennais veut ramener la révélation *surnaturelle* aux lois, aux conditions mêmes du *développement naturel de l'intelligence*. S'il parvenait à cela, ajoute-t-il, dès ce moment la subordination de la raison à la foi et à une autorité *extérieure* serait inconcevable et impossible¹. »

Nous prenons acte de ces paroles que nous approuvons complètement. Mais nous aurons à examiner si, en constituant la raison humaine par une *révélation directe et immédiate de Dieu lui-même*, M. l'abbé Maret, sans le vouloir, ne fait pas rentrer lui-même l'ordre surnaturel dans l'ordre naturel, et rend ainsi impossible la soumission à toute *autorité extérieure*. C'est exactement la thèse que nous avons soutenue, et nous sommes bien aise qu'il la pose ici comme nous; on voit en outre que nous ne nous trompions pas, quand nous disions qu'il était impossible que M. Maret ne finît pas par adopter les mêmes principes que nous.

¹ *Correspondant* du 25 avril, p. 168.

Examinons maintenant les objections faites par M. de Lamennais contre la révélation surnaturelle, et les principes que pose M. l'abbé Maret pour lui répondre.

S'il *existait* réellement, dit M. de Lamennais, une *révélation surnaturelle...* une *révélation supérieure à ma raison*, et dont l'objet serait de la guider, elle dépendrait encore originairement, quant à la *possibilité connue de moi*, et par conséquent aux *motifs premiers* que j'aurais d'y croire, de ma *seule raison*, et participerait dès lors dans sa base et dans ses effets relativement à moi, de l'*incertitude* de cette même raison.

M. Maret lui répond :

« Admirez ici l'influence des premières idées philosophiques de M. de Lamennais sur ses opinions nouvelles. Cette *impuissance absolue* de la raison, incapable par elle-même d'*aucune certitude*, et qui ne peut faire un seul pas assuré sans l'appui de l'autorité, est un dogme particulier à l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*. Jamais les écoles catholiques n'ont admis cette *impuissance absolue de la raison*; ce n'est pas sur elle (l'impuissance absolue) qu'est appuyée la *nécessité* d'une révélation surnaturelle. Elle repose sur l'impossibilité où la raison se trouverait sans elle (sans la révélation surnaturelle), d'*atteindre à toutes ses fins*, et d'*acquérir* toutes les vérités nécessaires à SON DÉVELOPPEMENT DIVIN, et non pas sur l'impuissance absolue, où elle serait de posséder *aucune vérité* ».

Nous en demandons bien pardon à M. le professeur de la Sorbonne, mais tout cet exposé et toutes ces réponses nous paraissent inexacts et bien plus fondées sur les notions de la philosophie rationaliste, dont M. Maret s'est beaucoup nourri, que sur les saines doctrines de la théologie catholique. Reprenons :

Il s'agit ici de la révélation et des vérités *surnaturelles*, de ces vérités qui, selon le langage des philosophes, sont *contraires à la raison*, et selon les théologiens, sont *au-dessus de la raison*; or il n'est pas vrai de dire que les écoles catholiques n'ont jamais admis l'*impuissance absolue de la raison pour découvrir ces vérités*. C'est au contraire l'enseignement unanime de toutes les écoles. Cet ensei-

* *Discussion critique*, p. 55.

2 *Correspondant*, p. 168.

gnement est solidement fondé sur la parole expresse du Christ qui a dit : *Personne ne connaît le père, si ce n'est le fils, et celui à qui le fils a bien voulu le révéler*¹. Cet enseignement est parfaitement conforme au sens commun qui dit : que si nous ne pouvons pas connaître ce qui se passe dans une maison fermée, à plus forte raison nous ne saurions connaître ce qui se passe là où nous ne sommes pas : dans le monde des esprits, le monde qui est dit le séjour de Dieu, le Ciel, où il n'a été donné à personne de pénétrer.

M. Maret en convient lui-même un peu plus loin : « Quoique nous » puissions nous former, dit-il, quelques notions des mystères de » la foi qui se rapportent aux plus hauts secrets de la vie divine, jamais » nous n'aurions découvert ces vérités par les seules forces de la » raison (p. 170). »

Quant à ce que M. l'abbé Maret ajoute que la *nécessité de la révélation surnaturelle* repose sur l'impossibilité où la raison se trouverait sans cette révélation d'atteindre à toutes ses fins, et d'acquérir toutes les vérités nécessaires à son développement divin ; ceci nous paraît encore plus rationaliste que théologique. D'abord aucune des fins découvertes ou plutôt promises par la révélation surnaturelle, n'était la fin naturelle de l'homme ; les fins surnaturelles sont des grâces, des faveurs, des ornemens non dus, mais que Dieu libéralement et librement à sur-concédés à sa créature ; ainsi cela n'était pas primitivement une de ses fins ; cela est devenu une de ses faveurs. Or, la faveur n'est pas la fin d'une chose.

2° Quant à dire que la révélation surnaturelle a mis l'homme en état d'acquérir les vérités nécessaires à son développement divin, nous avouons ne pas comprendre ici M. le professeur de dogme. Qu'est-ce que signifie ce développement divin de l'homme ? est-ce que ce qui est divin a jamais pu se développer ? est-ce que l'homme a jamais pu se diviniser ? développement et divin, ne sont-ce pas deux idées qui s'excluent dans le langage catholique ; elles s'excluent triplement si vous y ajoutez encore l'idée d'homme. Ces termes n'ont de sens que dans le langage panthéiste ; en effet, dans ce système, l'homme arrive sur cette terre petit embryon consubstantiel à Dieu,

¹ Nemo novit patrem nisi filius, et cui voluit filius revelare. Math. XI, 27.

lequel embryon, de développement en développement, devient raisonnable, puis *divin*, et enfin rentre de nouveau dans la substance divine d'où il est sorti. Voilà le fonds de la réponse de M. Maret; voilà quel est le sens naturel et propre de ses paroles. Que les professeurs de théologie qui nous font l'honneur de nous lire veuillent bien ici prendre part à cette discussion; elle est assez importante pour les y décider. Car enfin si le langage théologique n'est pas précis, si l'on ne doit pas le prendre dans son sens propre et naturel, où faudra-t-il que la génération actuelle aille chercher ses instructions?

Quant à l'objection de M. l'abbé de Lamennais que M. l'abbé Maret laisse subsister tout entière, ce n'est qu'une de ces subtilités de paroles que la dialectique élève, quand elle le veut, sur toutes les questions, et auxquelles il est si facile de répondre; elle consiste à dire: « avant de *recevoir la révélation*, ma raison doit juger si elle est » possible; donc la révélation est ainsi soumise à ma raison. »

Examinée de plus près, la doctrine de M. de Lamennais fait en outre dépendre l'*existence* d'une chose extérieure, de la conception de sa *possibilité* par l'esprit de l'homme; d'après ce principe encore l'homme ne devrait admettre comme *existant* que la chose dont il connaît le *comment* de l'existence; nous avons vu, en effet, qu'il applique cette règle même à l'existence de Dieu, qu'il nous a dit être d'abord conçu sous l'*état de possible*; mais nous avons vu aussi par quel paralogisme il arrive à cette conception; puisqu'il est forcé tout de suite ou de supposer une *causalité à Dieu* ou de le faire passer à l'existence *sans cause*, double abîme, ou double absurdité dans laquelle il tombe coup sur coup sans pouvoir l'éviter, et dans laquelle il se repose et se complait de la meilleure foi du monde. Cette théorie ne va à rien moins qu'à anéantir cet axiome, que de l'*existence d'une chose on peut à bon droit en conclure la possibilité*. C'est ce que l'école dit: *Ab actu ad posse valet consecutio* ¹.

Aussi répéterons-nous avec assurance que le raisonnement de M. de Lamennais n'est qu'une de ces toiles d'araignée dialectique à laquelle il ne faut pas faire attention. Tissez votre raisonnement pour prouver qu'il est *impossible* que Dieu parle à l'homme... Et cependant

¹ Voir l'article d'un *théologien* dans notre cahier de mai, t. xiii, p. 299.

Dieu créa l'homme à son image, et puis il lui *parla*, et *ses oreilles entendirent l'honneur de sa voix*¹; et cette communication extérieure de Dieu à l'homme est restée imprimée sur l'humanité qui la conserve encore. — Dites qu'il est *impossible* que Dieu parle à l'homme, et cependant il vient sur le Sinaï s'entourer de tonnerres et d'éclairs, fait trembler la montagne, et il parle à Moïse comme *un ami à son ami*; et cette communication extérieure de Dieu à l'homme est restée imprimée sur un peuple en particulier, qui la conserve encore. — Tissez votre toile, et cependant le Christ promis jadis, attendu par l'humanité, apparaît au milieu des hommes; homme et Dieu, *il parle à l'humanité*, il agit en Dieu, et cette communication divine extérieure est encore empreinte sur l'humanité entière... Allez, prouvez, prouvez que Dieu *n'a pu* parler à l'homme; araignée dialectique, tissez votre toile, c'est contre vous seul que vous travaillez; vous vous séparez de l'humanité, mais vous ne l'anéantissez pas; vous n'anéantissez pas ces grands faits; car ce n'est pas la dialectique qui nous a créés, qui nous régit, qui nous récompensera ou nous punira, c'est celui qui a fait entendre sa voix et qui vous a dit: *Celui qui ne croira pas sera condamné*². Envain, vous vous enfermez dans le cocon que vous tissez autour de vous, ce qui est impossible, c'est à vous de ne *pas avoir entendu cette voix*; ce qui est impossible, c'est de vous dérober à *ce fait*, à ces *révélation*s, patentes, ouvertes, extérieures; ce qui est impossible, ce n'est pas que Dieu ait parlé, c'est que vous n'ayez pas entendu cette voix; vous pouvez la repousser, mais l'ignorer, impossible. Elle produit son effet sans vous, de même que l'humanité. Les objections de Pyrrhon contre le mouvement n'ont empêché ni le monde ni l'homme de marcher.

2. S'il suffit de dire que la révélation est un enseignement divin, direct et immédiat.

M. Maret expose ensuite l'objection des rationalistes qui consiste à dire que l'homme ne saurait jamais s'assurer si la révélation divine vient de Dieu. « En effet, si c'est par un son *extérieur et sensible*, » dit l'abbé de Lamennais, comment l'homme s'assurera-t-il que cette

¹ Et honorem vocis audierunt aures ejus. *Ecclis.* xvii, 11.

² Qui vero non confiderit condemnabitur. *Marc.*, xvi, 16.

» voix vient de Dieu? Si c'est par une communication *interne*, comment la distinguer des autres pensées *mystiques*? » M. Maret se contente de répondre : « Faibles raisonnemens qui refusent à Dieu » d'agir *immédiatement* et *efficacement* sur l'intelligence de l'homme » (p. 169). » Or, en répondant ainsi, c'est passer tout-à-fait à côté de la question. En effet, les rationalistes, et M. de Lamennais en particulier, ne nient point que Dieu ne puisse agir *immédiatement* et *efficacement* sur l'intelligence; c'est au contraire un de leurs dogmes qu'il y a une *union immédiate*, une *action efficace* entre Dieu et l'homme; cette *action* va même jusqu'à *supprimer la liberté humaine*, et cette *union* va jusqu'à l'*identité de substance*, comme le dit un peu plus loin M. Maret. Ce qu'ils nient, c'est que cette action et cette union soient *surnaturelles*, c'est qu'on puisse constater cette *surnaturalité*, c'est-à-dire la *manière*, la *voie*, le moyen employé par Dieu pour faire cette révélation.

Rien n'est plus facile, dans nos principes, que de répondre à ces objections¹.

En premier lieu, il est très-vrai que si l'on ne considère que *l'auteur*, *l'origine*, tout ce que possède la créature est surnaturel; car tout vient de Dieu; et si l'on ne considère que le *sujet* qui reçoit, tout est naturel, dans ce sens que l'homme doit avoir une *capacité*, doit être *susceptible* de recevoir des dons surnaturels de Dieu; cela revient à dire qu'il doit être possible pour l'homme de recevoir les dons surnaturels de Dieu. On peut accorder tout cela à M. de Lamennais; mais tout cela ne touche pas à la question positive, qui est de savoir si Dieu, ayant créé l'homme faillible, mortel, ayant certains dons qui constituent sa fin humaine, ne peut pas y ajouter d'autres dons qui constituent sa fin surnaturelle; d'autres vérités qui constituent la révélation surnaturelle. Que M. de Lamennais entre dans cette question, et on lui répondra.

En second lieu, quant à la manière de connaître cette révélation, cette fin surnaturelle, nous avons dit que les vérités naturelles et les vérités surnaturelles, si différentes pour le fonds et l'objet, avaient été à l'origine révélées à l'homme par un *moyen*, par un *mode* naturel, c'est-à-dire *extérieur*, *positif* et *sensible*, la parole de Dieu et

¹ Voir dans notre t. XI, p. 333, le paragraphe sur la révélation.

la parole du *Christ*¹. Dès lors ce fait *surnaturel* est constaté solidement par les moyens *naturels* que nous avons de connaître, et il n'existe plus aucune difficulté avec les personnes qui reconnaissent dans l'homme une faculté naturelle de connaître.

Mais M. l'abbé Maret n'admet pas cette théorie : il soutient que les vérités surnaturelles sont d'abord révélées à l'homme par un moyen surnaturel, c'est-à-dire par une *communication directe et immédiate*, par une *union directe, immédiate, naturelle, nécessaire, entre la raison humaine et la raison divine*². Dès lors il n'a pas de réponse à faire à ceux qui lui disent qu'il ne pourra jamais distinguer la vraie révélation de l'illumination et du mysticisme. Nous ne nions pas, nous, la *communication directe et immédiate*, mais nous la disons soumise à l'examen de l'autorité extérieure, et la première marque de vérité c'est qu'elle ne contredise pas la *révélation extérieure*³ ; quant à l'*union directe et immédiate*, nous disons qu'elle n'existe que dans un état surnaturel, état qui n'est pas celui de l'homme actuel.

D'ailleurs, en définissant la *révélation*, comme il le fait ici, un *enseignement direct et immédiat*⁴, il ne voit pas qu'il en donne une idée fautive en ce qu'elle est incomplète. Cette définition sera très-bien reçue de M. de Lamennais, de P. Leroux, de Cousin, de Quinet, de Michelet, de Mickiewicz. Tous ces messieurs admettent cet *enseignement divin, direct et immédiat* ; ils ajoutent qu'ils en sont favorisés ; c'est aussi le dogme fondamental du protestantisme. Comment M. l'abbé Maret n'a-t-il pas vu tout cela ? Comment n'a-t-il pas vu qu'il fallait ajouter avec l'Eglise, que c'est encore un *enseignement extérieur et positif* ?

Il est vrai qu'il existe un dernier moyen de reconnaître la révélation surnaturelle, et ce moyen ce sont les *miracles*. M. l'abbé Maret l'appelle justement à son aide. Mais les rationalistes refusent de le reconnaître. Voyons comment M. de Lamennais expose leurs objec-

¹ Voir dans notre t. xi, p. 233, le § sur la révélation.

² Voir les preuves dans notre *Lettre* en réponse à celle de M. Maret, et que le *Correspondant* n'a pas voulu publier, t. xii, p. 66.

³ Voir les preuves dans notre tome xi, p. 337.

⁴ *Correspondant*, p. 176. Cette définition est encore répétée, p. 178 et p. 184 sous le nom d'*intervention divine directe et immédiate*.

tions, et comment M. l'abbé Maret y répond ; nous trouverons encore ici, non sa foi ou ses intentions, mais sa philosophie en défaut.

• Qu'appelle-t-on ordre surnaturel? Dieu et la Création, voilà tout ce qui est ; hors de là rien n'est possible. *Dieu* a son essence et ses lois propres , *la Création* a son essence et ses lois propres, *dérivées de l'essence et des lois de Dieu...* Les relations nécessaires, permanentes, qui existent entre Dieu et la Création, n'allèrent ni l'essence respective, ni les lois de l'un et de l'autre; au contraire elles résultent de ces lois et de cette essence même¹.

On voit du premier coup d'œil où mènent ces principes. Il y a là, malgré la dualité des termes *Dieu* et *Création*, unité de substance sous le nom d'*essence* et de *loi* ; en effet, si la *Création*, dans son essence (ou être) et ses lois, *dérive de l'essence et des lois de Dieu*, si la relation qui existe entre la *Création* et *Dieu* est *nécessaire, permanente*, si elle *résulte* de ces lois mêmes et de cette essence, il est clair que ces lois, cette essence, sont non-seulement unies, mais *identiques* dans leur nature. L'eau, dérivée du ruisseau, en quelque lieu qu'elle se trouve, ne changera pas de nature : ce sera toujours l'eau primitive plus ou moins éloignée de sa source. — Il suit encore rigoureusement de ces principes, que Dieu ne peut *changer l'ordre naturel*. Comment, en effet, peut-il changer une chose qui *dériverait de son essence et de ses lois propres*, ou une relation qui serait *nécessaire et permanente*, une relation qui *résulterait de ses propres lois et de son essence même*? Il ne pourrait changer cette essence, ces lois, pas plus que son être : cela est clair comme le jour.

Que faut-il donc répondre à cet argument, à cette difficulté? ce que nous avons longuement répondu à M. l'abbé Noget, qui soutenait aussi que *l'essence des choses était nécessaire, éternelle*, et que *Dieu même ne pourrait la changer* ; il faut absolument et nécessairement répondre ce que répondait saint Augustin il y a quatorze siècles, c'est que, « de même qu'il n'a pas été impossible à Dieu d'établir toutes les *natures* ou essences qu'il a voulues ; ainsi, il ne lui est pas impossible de changer toutes ces *essences* qu'il a établies... »

¹ Correspondant, p. 173 et *Esquisse d'une philosophie*, t. II, p. 80.

» car il n'est appelé *Tout-Puissant* que parce qu'il fait tout ce qu'il veut ». »

Or, que répond à cette objection M. l'abbé Maret? Après avoir cité ces mêmes paroles de M. l'abbé de Lamennais, il dit : « Certes, » nous n'avons aucun intérêt à CONTESTER ces principes. Et quand » M. l'abbé de Lamennais établit qu'on ne peut *transporter* le fini » en Dieu, ou l'infini dans la création, il est dans le vrai. »

Ce n'est pas là ce qu'établit M. de Lamennais, mais seulement que la création a son essence et ses lois *propres* dérivées de l'essence et des lois de Dieu ; que les relations entre Dieu et la Création sont *nécessaires et permanentes, et qu'elles résultent des lois et de l'essence de Dieu*. Voilà ce que M. de Lamennais veut établir ; ce sont ses paroles : et ce sont celles que vous dites *n'avoir aucun intérêt à contester* ; tous le reste de votre réponse est fondé sur la même méprise. Mais il suffit de vous avoir signalé cet oubli, nous avons l'espoir que vous examinerez de nouveau cette question, et que laissant de côté et Cousin, et Malebranche, et Platon leur chef, qui soutiennent que les essences des choses *sont dérivées, résultent de l'essence de Dieu*, vous reviendrez à l'avis de saint Augustin qui dit que Dieu, qui a *créé* les essences à son gré, peut les *changer* à son gré ; ce qui est conforme à la doctrine de l'église catholique qui nous apprend qu'il n'y a d'*éternel*, de *nécessaire* que Dieu. C'est au reste ce que nous allons encore essayer de vous faire comprendre dans le paragraphe suivant.

6. S'il y a en l'homme créé quelque chose qui ne soit pas créé, c'est-à-dire quelque chose d'éternel, de nécessaire, d'immuable.

Nous ne cesserons de le répéter à M. l'abbé Maret lui-même : trop préoccupé d'études et de lectures purement philosophiques, il ne voit pas que, contre son intention et à son insu, il renverse les notions les plus vulgaires de la foi catholique. S'il y a, en effet, quelque chose de vulgaire, c'est de dire que l'homme est tout entier *créature, ouvrage*

* Voir les textes de ce passage et de plusieurs autres dans l'article où nous critiquons l'enseignement de M. l'abbé Noget, dans sa *Philosophie de Bayeux*, t. XIII, p. 162, cahier de février dernier.

de Dieu, c'est un être contingent, qui n'a d'autre *existence* que celle qu'il a plu à la libre volonté de Dieu de lui donner; rien de ce qui est l'homme n'existait avant l'homme, la matière, comme la forme, le fond comme la surface; tout a été fait, et fait *de rien*, non pas que ce *rien* soit la *chose* dont il est sorti, mais parce que ce *rien* exprime qu'il n'est sorti d'aucune *chose*; il n'est sorti, il ne dépend, il ne vient que de la *volonté* de Dieu, dans laquelle il existait, s'il faut parler le langage de l'école, comme une chose *possible* et *réalisable*, quand il plairait à cette volonté. Ces principes ne sont niés que par ceux qui nient la possibilité de la création. Ce n'est pas à eux que nous avons à faire en ce moment, et tous les catholiques sont d'accord avec nous. Or, cela posé, écoutons ce que dit M. l'abbé Maret, dans une *leçon* professée cette année même, le 4 juin dernier, à l'antique Sorbonne de Paris, et qu'il a publiée lui-même dans le journal *l'Alliance* ¹.

Il y a dans les *écoles philosophiques* une doctrine élevée, généreuse, écho des plus pures, des plus antiques traditions, une doctrine qui donne des ailes^s au génie, qui, toutes les fois qu'elle s'est montrée à la terre, a imprimé à la pensée un mouvement remarquable d'ascension, et déterminé des progrès dans tous les genres; une doctrine commune à tous les grands artistes, aux législateurs les plus profonds, aux publicistes les plus éclairés, à tous les grands hommes; cette doctrine est celle qui *attache les idées à leur éternel principe*, qui nous montre les idées éternelles, nécessaires, immuables, qui sont dans notre esprit comme une participation à la lumière divine elle-même.

Répétons ici les paroles de M. l'abbé Maret en les prenant dans leur sens naturel :

Les *idées* de l'homme sont *attachées* à leur *éternel principe*.

1° Donc elles font une espèce de *corps*, une *chaîne continue*, un tout en un mot avec ce *principe*, Dieu; car si vous prétendiez qu'elles font corps à part, chose à part, n'ayant d'autre attache que celle de la créature au créateur, vous les *détachez*, et alors ce n'est plus votre doctrine que vous soutenez, c'est la nôtre ².

¹ Voir le numéro de ce journal du 10 juin dernier.

² Et de plus notons que le mot *détache* est encore impropre, car on ne peut dire *détachée* une chose qui n'a jamais été *attachée*.

2° Donc, le *principe*, c'est-à-dire le commencement, l'origine, la racine de ces idées sont *éternels*, c'est-à-dire divins; car, si par *principe* vous entendez seulement *création* de ces idées, ce n'est plus votre doctrine que vous soutenez, mais la nôtre.

3° Donc, il y a *en nous* quelque chose (les idées), qui est *éternelle*, *nécessaire* et *immuable*; et ainsi, comme les idées nous sont naturelles, et naturellement, nécessairement unies, nous sommes de ce côté *éternels*, *nécessaires*, *immuables*; car, si nous n'avions qu'une *connaissance*, qu'une *vue* créée, imparfaite, faillible, de ces idées éternelles qui resteraient en dehors de nous, ce ne serait pas votre système que vous soutiendriez, mais le nôtre.

4° Donc enfin, nous sommes *participans*, *co-partageans*, *co-possesseurs* de la lumière divine, et cela par une *participation* au sens strict et naturel du mot; car, si vous voulez dire seulement que notre lumière est une *image*, une *ressemblance créée* et *décolorée* de la lumière divine, ce serait notre système que vous soutiendriez et non le vôtre.

Or, M. l'abbé, je ne crains pas de le dire, la doctrine que vous exposez ici n'est ni *élevée*, ni *généreuse*, ni *pure*; surtout elle n'a jamais *imprimé à la pensée un mouvement d'ascension*; au contraire, cette doctrine s'est montrée dans l'Inde où elle est peut-être née, et où elle subsiste encore; et elle n'y a produit que le panthéisme matérialiste ou spirituel, qui a arrêté tout le mouvement de la pensée, du génie, de la liberté, du patriotisme; car, quel progrès quand d'un coup on se place dans *l'éternel*, le *nécessaire*, l'*immuable*, comme vous vous placez, vous? C'est là une borne et une borne infranchissable. Quand on se croit *divin*, on reste ce que l'on est; on s'y complaît et on a raison. En Grèce ce système a produit les systèmes philosophiques, et en particulier celui de Platon, qui a créé le dualisme de Dieu et des Idées, indépendantes de lui¹. En notre tems, cette doctrine a créé l'éclectisme, l'illuminationisme, le panthéisme; elle

¹ Quelques personnes ont nié cette indépendance des idées dans le système de Platon; mais le dernier traducteur du *Timée*, M. Henri Martin, a prouvé clairement qu'elle y était renfermée. Voir les preuves dans l'*Examen de la critique dirigée par M. Saissel contre l'ouvrage de Mgr l'archevêque de Paris*, dans notre t. XI, p. 229.

désolé et dévaste l'Église et la société. Voilà ses résultats : nous ne voulons vous en citer pour preuve, que ces paroles de M. de Lamennais que vous avez oublié de réfuter : « *L'intelligence* de toutes les » créatures, des plus élevées même, n'est et ne peut être qu'une » *participation finie du Verbe infini*. Quand donc le Christ est venu » rappeler les hommes à Dieu, leur révéler plus parfaitement la loi » qui les *unit à lui*, il était vraiment le *Verbe fait chair*, le verbe » incarné dans la nature humaine, *une plus VIVE SPLENDEUR de cette » lumière incréée, éternelle, qui éclaire tout homme venant en ce » monde* ». Aussi le Christ n'était pas la lumière incréée il n'en était qu'une *splendeur plus vive* que celle qui constitue l'*intelligence humaine*. C'est avec ce système que l'homme devient Dieu, et le Christ-dieu devient un pur homme. Voyez vous-même jusqu'à quel point vos deux doctrines s'accordent.

Continuons votre exposition :

Cette doctrine, dans l'antiquité payenne, reçut le nom du plus grand homme que cette antiquité ait produit, elle reçut le nom de *Platon*, parce que Platon, au milieu de beaucoup de nuages et de graves erreurs, sut l'*entrevoir*, sut l'*exposer mieux qu'elle ne l'avait été auparavant* ; et cette doctrine s'appela le *Platonisme*. Mais quoique présentée par un homme et au sein du polythéisme, cette doctrine, *en elle-même*, et dégagée de toute vue particulière, n'avait rien d'*humain*, elle n'avait rien de *païen*.

Quant à savoir si le *Platonisme, en lui-même*, n'a rien d'*humain* ni de *païen*, on a pu le voir déjà par ce que nous venons de dire de cette doctrine. Mais pour étayer notre jugement, nous allons citer ici ce qu'en dit le Père Baltus dans le *Platonisme des pères*, ouvrage dirigé spécialement contre Platon.

« Platon, aux yeux des Pères, est le plus odieux des philosophes, » par cela même qu'il est le plus séduisant et partant le plus dangereux ; c'est pourquoi ils n'épargnent rien pour donner aux fidèles l'horreur de ce philosophe et de sa philosophie ; ils n'omettent aucune occasion de le censurer, de l'humilier, de le couvrir de confusion. Ils le convainquent perpétuellement de contradictions manifestes, d'ignorances grossières, d'erreurs capitales, d'égarements

* *Traduction des Évangiles avec notes et commentaires*, par F. Lamennais, p. 343

» honteux, de folie même et d'extravagance. Ils ne trouvent rien dans
 » ses livres qui ne soit, ou dérobé ou inutile, ou pernicieux. Au lan-
 » gage près, qu'ils accusent encore souvent d'être ampoulé, obscur,
 » embarrassé et trop diffus, ils lui appliquent continuellement ce que
 » l'apôtre saint Paul a dit des philosophes en général : qu'ils se sont
 » égarés dans leurs vains raisonnemens ; que leur cœur insensé a
 » été rempli de ténèbres, et qu'ils sont devenus fous en s'attribuant le
 » nom de sages '. » Voilà l'homme dont vous égalez la doctrine à celle
 de saint Jean et de Jésus-Christ que vous dites avoir enseigné la
 même chose que lui '. » Cont ous :

Cette doctrine (le Platonisme) était perpétuée sous *ces formes pures*, dans
 la *tradition sacrée* et quand le théologien par excellence, le disciple de l'in-
 telligence et de l'amour, l'apôtre saint Jean voulut raconter au monde la vie
 du Verbe fait chair, il écrivit au frontispice du temple qu'il élevait de ses
 mains inspirées : « *Et le Verbe était Dieu, et le Verbe est la lumière qui*
éclaire tout homme venant au monde. »

L'enseignement de saint Jean, qui était celui de Jésus-Christ lui-même, fut
 reçu par l'Eglise avec des transports d'admiration et d'amour² et tous les
 Pères, tous les docteurs chrétiens, à peu d'exceptions près, ont reproduit cette
 noble et sublime doctrine de l'*origine divine* de la raison. La chaîne com-
 mence à Justin, le martyr, à Origène ; Athanase, saint Augustin en sont
 de glorieux et puissans anneaux. Au moyen-âge elle s'étend par saint An-
 selme, saint Thomas, saint Bonaventure. Dans les tems modernes, elle se per-
 pétue par tout ce qu'il y a de plus illustre : Bossuet, Fénelon, Malebranche.
 Je ne nomme que ce qu'il y a de plus grand : car s'il fallait tout nommer,
 je serais obligé de dérouler à vos yeux la série complète de *tous les Pères*, de
tous les Docteurs, de *tous les théologiens*.

Faisons bien attention aux paroles et à la filiation d'idées de M. Ma-
 ret, et surtout à l'effet qu'elles doivent directement produire dans
 l'esprit de ses lecteurs actuels. Cette doctrine des *idées éternelles*,
nécessaires, il ne la dit point venir d'une révélation extérieure et posi-
 tive ; il l'appelle bien un *écho des plus pures et des plus antiques*

¹ *Du platonisme des pères*, par le P. Baltus, cité par le P. Gardereau dans
 l'*Auxiliaire catholique*, t. 1, p. 215.

² Nous venons de voir ce que dit le P. Baltus de ces *transports d'admiration*
 et d'amour!!

traditions, mais ces mots doivent s'entendre du produit naturel de la pensée humaine, ou de cette révélation directe et immédiate et non positive, qui a constitué la raison humaine. C'est donc avec sa raison seule que Platon l'a *entrevue* et *exposée mieux qu'elle ne l'avait été auparavant*, même par les prophètes et les autres hommes inspirés de Dieu. Or c'est cette même doctrine que M. Maret vient nous dire *enseignée par saint Jean et Jésus-Christ*. On aurait pu croire que saint Jean l'avait tirée de Platon, si l'on n'avait ajouté cette phrase (qui n'est pas écrite en français) *mais inspirées*. Ainsi, d'après M. Maret, ces paroles : *Le Verbe, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, sont identiques à celles-ci qui expriment le Platonisme : *Idées éternelles, nécessaires et immuables, qui sont en nous comme une participation à la lumière divine*. Mais si ces deux propositions renferment la même doctrine, qu'avez-vous à dire à M. Cousin quand il assure que *la raison humaine est une incarnation du Verbe*? Qu'avez-vous à dire encore une fois aux rationalistes et aux panthéistes. Répétons-les encore ces paroles, car nous disons des choses incroyables : *Les idées éternelles sont en nous comme une participation divine*; cette phrase exprime la même chose que *Le Verbe éclairant toute créature*; cela étant, qu'avons-nous besoin d'autre maître, d'autre règle, d'autre révélation extérieure? Ne sommes-nous pas prophètes et messies? N'est-ce pas la réalisation de la promesse : *Vous serez comme des dieux* (critis sicut Dii). Dès lors celui qui a dit ces paroles n'est plus le *menteur*, ni le *père du mensonge*: c'est l'esprit de vérité, la Vérité même.

Et encore voyez l'inconséquence! M. Maret déclare cette doctrine celle de saint Jean et de Jésus-Christ (après Platon); puis il dit que c'est la doctrine de tous les Pères et de tous les docteurs chrétiens, *à peu d'exceptions près*. Mais a-t-on jamais fait un semblable injure aux Pères que de dire que *quelques-uns* n'ont pas suivi la doctrine du Christ et de saint Jean?

Quant à savoir si vraiment tous les Pères ont suivi cette doctrine de Platon, de saint Jean et du Christ, il fallait le prouver, et M. Maret, comme c'est son habitude, trouve plus commode de l'assurer sans preuves. Il a pourtant eu connaissance de certains passages où saint Thomas assure que *l'âme est au commencement toute en*

puissance, que la science est en elle quelque chose de passif, qu'enfin elle est au commencement comme une table rase sur laquelle il n'y a rien d'écrit. Mais tout cela ne vaut pas la peine d'être éclairci; les élèves ne connaissent pas tous ces passages; et MM. les directeurs du *Correspondant*, au nombre desquels est M. Maret, ont eu bien soin de ne pas les faire connaître à leurs lecteurs. Mais M. l'abbé Maret ignore que la plupart de ses lecteurs les connaissent, et que, à l'heure qu'il est, il est peu de professeurs de théologie et de philosophie en France qui ne les sachent par cœur. Et ils s'étonneront quelque peu de voir M. le professeur de dogme se répéter purement et simplement.

Nous ne pousserons pas plus loin ces observations, parce que nous ne voulons pas entrer dans d'autres questions; nous voulons seulement nous restreindre à celle de *l'origine de la raison et des idées*; et pourtant nous ne pouvons résister à l'envie de citer encore le passage suivant, où M. Maret apprend à ses lecteurs chrétiens et déistes, quels ont été les *deux législateurs de la pensée humaine*. Nous le donnons à deviner à tous nos lecteurs, et nous sommes assurés que jamais, jamais ils ne devineront; il est probable même que plusieurs lui renverraient la question en disant qu'il n'y a, qu'il ne peut exister *deux législateurs* de la pensée, etc. Mais voici la réponse de M. l'abbé Maret :

Si le catholicisme se montre si favorable à la raison, dans la question de son *origine*, en est-il de même de ses *droits*? Les *droits* de la raison ont été *proclamés* par deux illustres organes, par les *deux législateurs de la pensée humaine*: ARISTOTE dans l'antiquité, DESCARTES dans les tems modernes. Aristote a *posé* les lois du *raisonnement*, Descartes celles de *l'évidence*; Aristote apprend à l'homme à *bien raisonner*, Descartes lui apprend à ne *céder qu'à l'évidence*, à ne *donner son assentiment qu'aux idées claires et aux faits démontrés*.

Avez-vous bien compris, lecteurs chrétiens, lecteurs humanitaires, déistes, etc.? il existe deux *législateurs de la pensée humaine*; ces deux législateurs sont l'un payen, l'autre chrétien; celui qui est payen, qui n'a jamais pu se dépouiller de l'ombre grossière du paga-

* Voir les textes dans notre tome XII, p. 77.

nisme, celui-là est le législateur qui a *posé les lois du raisonnement*, et qui a *appris à l'homme* (sic) *à bien raisonner*. L'autre, celui qui a mis de côté la tradition entière, qui a posé l'homme isolé comme principe et base de la vérité, celui-là est *celui qui a posé les lois de l'évidence*, et qui a *appris à l'homme à ne donner son assentiment qu'aux idées claires*. etc. Avant Aristote ces lois n'étaient pas posées; avant Descartes on ne savait pas ne donner son assentiment qu'aux idées claires!! Voilà les deux législateurs de la pensée; allez à leur école, jeunes hommes qui cherchez la vérité. esprits indécis et abattus, dont la pensée vague a besoin de règle et de législateurs, allez.

Et c'est un professeur de dogme qui donne crûment de semblables préceptes, sans explication, sans commentaires. Que l'on ne s'étonne plus après cela qu'on trouve tant d'incrédules, tant de gens que le doute et l'erreur dévorent. Qu'a-t-il à dire à ses disciples, quand ils raisonneront comme Aristote, ou qu'ils voudront que la religion repose toute entière sur l'individu, comme Descartes ?

Voilà la théologie de M. l'abbé Maret. Et cependant un auteur grave et de beaucoup de mérite a fait tout récemment, dans le *Correspondant*, un travail tout spécial pour relever le mérite de la théologie de M. l'abbé Maret. Nous devons à nos abonnés de leur faire connaître cette *défense*; car puisque M. l'abbé Maret ne la défend pas lui-même, il est juste, il est de notre impartialité de faire connaître la défense et les éloges que l'on fait de lui; c'est pour cela que dans le prochain cahier nous examinerons en détail l'article que dom *Gardeureau*, bénédictin de Solesmes, a publié sous le titre de *Cours de théologie philosophique de M. l'abbé Maret*, dans le *Correspondant* du 25 juillet dernier. La question que nous débattons ici, est, à notre avis, la plus importante pour la foi catholique, pour le renouvellement des études philosophiques en France. On ne saurait donc la traiter avec trop de soin.

A. B.

* Notez que ce dernier *législateur de la pensée humaine* a été *inhumainement* mis à l'*index* par le pontife des chrétiens.

Nécrologie des auteurs morts pendant l'année 1845,
AVEC LA LISTE DE LEURS OUVRAGES, CLASSÉS PAR ORDRE
CHRONOLOGIQUE.

(Suite et fin.)

Guignes (Chr.-Louis-Jos. de), 8 mars. — 85 ans.

Né à Paris, le 20 août 1759, orientaliste. A laissé : *Mémoire* sur le planisphère céleste chinois et catalogue des comètes connues et observées par les Chinois, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. x, 1785. — *Observations* sur l'ouvrage manuscrit de Masoudi, concernant l'histoire de France, dans *idem*, t. xlv, 1793. — *Réflexions* sur les anciennes observations astronomiques des chinois et sur l'état de leur empire dans les tems les plus reculés dans les Annales des voyages, t. II... — *Réflexions* sur la langue chinoise et sur la composition d'un dictionnaire chinois, français et latin, dans *id.*, t. x. — *Lettre* à M. Millin sur le *Panthéon chinois*, dans le *Mag. encyclop.*, t. II, 1807. — *Voyages* à Peking, Manille et l'île de France, de 1784 à 1801. 3 vol. in-8°, avec atlas de 6 cartes et 59 planches, 1808. — *Observations* sur le voyage de Barrow à la Chine, en 1794; 1809. — *Dictionnaire chinois*, français et latin; grand in-fol., 1813. C'est le premier et c'est encore le seul ouvrage usuel pour la langue chinoise, redigé d'après le manuscrit latin du p. Basile de Glémona.

Lakanal (Joseph), 14 février. — 83 ans.

Ancien vicaire général de l'évêque de Pamiers, député à la Convention, ayant voté la mort de Louis XVI sans appel, ni sursis; récemment reçu à l'Académie des sciences morales et politiques, mort sans réconciliation avec l'Eglise. A laissé: Rapport sur les langues orientales, commerciales et diplomatiques, fait à la Convention, 1794. — Quelques autres *rapports*, — éditeur de quelques écrits posthumes de Rousseau.

Larenaudière (Phi. de), 23 février. — ...

Né à Vire, géographe, coopérateur de la *Décade philosophique* 1894-1797. — Du *Publiciste*, 1797-1810. — *Ode* sur la guerre de la 3^e coalition, 1805. — *Dissertation*, de *Alpibus ab Annibale superatis*, 1823, dans le *Titè-Live* de Lemaire. — *Essai* sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique, et sur les principaux voyages et découvertes qui s'y rattachent, 1826. — *Notice biographique* sur Campe, 1826. — *Traducteur* de *Voyages et découvertes dans le nord*

* Voir le commencement au cahier précédent, t. XIII, p. 459.

et dans les parties centrales de l'Afrique de Denham, avec Eyriès, 1826. — *Co-rédacteur des Nouvelles annales des voyages*, depuis 1827. — *Traducteur* (avec Eyriès) du voyage dans l'intérieur de l'Afrique, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sackatou, de Claperton, 1829. — Editeur du *Traité élémentaire de géographie* de Malte-Brun, 1830.

Lecluse (Fleury), 22 mars. — 71 ans.

Né à....., professeur de littérature grecque et de langue hébraïque à Toulouse, a laissé : — *Manuel de langue grecque* 1^{re} part. *Οδυσσεύς (Ulysse)*, poème héroïque du père Giraudeau; 2^e partie, lexique grec, français, latin, 1802; 1820. — *Essai d'un Télémaque polyglotte* en 12 langues; in-8. de 32 pages, 1812. — *Édition* du Schrevelii lexicon, 1819. — *Édition* de la *Cypédie* de Xénophon, grec, latin, 1820. — De sa *République*, 1821. — De la *harangue* d'Eschine contre Ctésiphon, 1821. — *Extraits* des auteurs grecs rangés par ordre chronologique, 1821. — *Lexique français, grec, latin*, 1823. — *Chrestomathie* grecque, en 10 livraisons, 1825. — La même en latin, 1826. — *Prospectus* d'une bible en hébreu, grec et latin, 1825; non exécutée. — *Dissertation* sur la langue basque, 1826. — *Manuel* de la langue basque, 1826. — *Traduction* du poème Ulysse, 1827. — *Édition* du jardin des racines grecques, 1827. — *Prospectus* d'un dict. basque, espagnol et français, resté inédit, 1827. — *L'Iliade* d'Homère, chants 1 à 4, 1828. — *Id.* de la *vie de Périclès*, avec une *dissertation* sur l'art de traduire, 1828. — De la *Batrachomyomachia* d'Homère en 4 langues, 1820. — *Sermon* sur la montagne, en grec et en basque, précédé du *paradigme* de la conjugaison basque, 1831. — *Panhellenisme*,....

Loriquet (le P. J. N.), 9 janvier. — 78 ans.

Né à Épernay en 1767, jésuite. A laissé : *Éléments* de la *grammaire latine* de Lhomond, revus et mis dans un ordre plus conforme aux principes de la langue française, 1814; 6^e édition, 1825. — *Histoire ancienne* des Egyptiens, etc., 1814, 1833. — *Traité de l'élégance* avec la versification latine, 1817. — *Éléments* de la *grammaire française*; 6^e édition, 1822. — *Recueil de cantiques spirituels*, etc., 1822. — *Sommaire* de la *géographie* des différens âges, etc., 1823. — *Vie* de M. l'abbé Musart, guillotiné à Rheims, en haine de la religion, 1823 et 1827. — *Éléments d'arithmétique*; 7^e édit. 1824. — *Souvenirs* de Saint-Acheul ou *vie* de quelques jeunes étudiants; 2^e édition augmentée, 1830. — *Manuel* du catéchiste, 1832. — *Histoire de France* à l'usage de la jeunesse, 18...; nouv. édit. 1833. — *Histoire ecclésiastique*, *id.*, 1833. — *Histoire Romaine*, *id.*, 1833. — *Histoire sainte*, *id.*, 1833. — *Tableau chronologique* de l'histoire ancienne et moderne; *id.*, 1833. — *Édition* de la *collection de classiques et d'auteurs français*, à l'usage des collèges et maisons d'éducation depuis 1814 jusqu'en 1830. — Tous les ouvrages du P. Lori-

quet portent, au lieu de son nom, les initiales A. M. D. G (*ad majorem Dei gloriam*).

Matin du Thel (M.), mai. —...

A laissé: *Comp d'œil* rapide sur l'instruction publique depuis 1789 jusqu'en 1828. — *Jean-Jacques Rousseau* apologiste de la religion chrétienne, 1828. — *Lettre* aux âmes pieuses, 1828. — *Réponse* au Constitutionnel du 12 mars, 1828. — *Le 19 novembre* à Mgr le duc de Bordeaux, 1829.

Mennechet (Edouard); 25 décembre. — 51 ans.

Né à Nantes, le 25 mars 1794, littérateur. A laissé: *Ode* en latin sur la naissance du roi de Rome, 1811. — *Ode* sur le retour des Bourbons, 1814. — *Caton d'Ulrique*, tragédie, 1815. — *Duché, Vandick, Colardeau*, contes en vers, 1822. — *Épître* à un juré, 1822. — *La renaissance* des lettres et des arts sous François I^{er}, ode, 1822. — *Fielding*, comédie, 1823. — *Lesage et Montmeuil*, conte en vers, 1823. — *Vendôme* en Espagne, drame lyrique, 1823. — *La croix d'argent*, anecdote, 1823. — *L'héritage*, comédie, 1825. — *Contes* en vers et poésies diverses, 1824. — *Chronique de France*; recueil périodique n'ayant duré qu'une année, 1832. — *Seize ans sous les Bourbons*, 3 vol. in-8°, 1832. — *Panorama littéraire* de l'Europe, périodique, ayant duré deux ans, 1833. — *Une bonne fortune*, opéra, 1834. — *Le Plutarque français*, ou vie des hommes et femmes illustres de la France, 1834. M. Mennechet a toujours respecté les mœurs dans ses écrits, et est mort en chrétien.

Royer-Colard (Pierre Paul), 4 septembre. — 82 ans.

Né à Sompuis (Marne), en juin 1763, avocat du conseil de la commune de Paris, du conseil des 500, du conseil établi à Paris par Louis XVIII sous le règne de Bonaparte, professeur d'histoire de la philosophie moderne depuis 1811, directeur de l'imprimerie en 1815, conseiller d'état, président de la commission royale d'instruction publique de 1814 à 1820, président de la chambre de 1827 à 1830, de l'Académie française, philosophe, chef de l'école dite *des doctrinaires*. On cherche vainement les titres de la grande réputation faite à M. Royer-Colard, il n'a laissé que les opuscules suivans: *Discours* prononcé à l'ouverture du cours d'histoire de la philosophie le 4 décembre 1811, in-4°, de 20 pages, 1811. — *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*, 1^{re} leçon de la 3^e année, in-8° de 40 pages, 1813, la seule imprimée. — *Extrait de sa doctrine*, inséré, par M. Jouffroy dans les tomes III et IV des *Œuvres de Reid*. — *Discours* de réception à l'Académie française le 13 novembre 1827, in-4° de 28 pages. — *Cinq discours* lors de la distribution générale des prix de 1814 à 1820. — *Collaborateur* des archives philosophiques, 5 vol., en 1817, et de plus environ 30 *discours* de quelques pages, prononcés à la tribune et

ailleurs. Ce sont les disciples de Royer-Colard qui lui ont fait sa gloire; ajoutons, pour être juste, que comme professeur, Royer-Colard a commencé la réaction spiritualiste qui a eu lieu dans l'enseignement philosophique, et qu'il est mort avec tous les sentimens et les pratiques d'un chrétien.

Senancourt (Etienne Pierre de), 10 janvier. — 75 ans.

Né à Paris, en 1770, littérateur et philosophe. A laissé : *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, etc., 1798, 1802, 1833. — *Obermann*, 2 vol., 1804, 1833. — *De l'amour*, etc., 1805, 1828, 1834, ouvrage profondément immoral. — *Deux lettres d'un habitant des Vosges sur MM. Buonaparte, de Châteaubriand, Grégoire, Barruel*, etc., 1814. — *Simple observations soumises au congrès de Vienne*, 1814. — *De Napoléon*, 1815. — *Quatorze juillet*, 1815. — *Observations critiques sur le Génie du christianisme et sur les écrits de M. de Bonald*, 1816. — Rédacteur du *Constitutionnel*, de 1818 à 1828. — *Libres méditations d'un solitaire inconnu*, 1819-1830. — *Résumé de l'histoire de la Chine*, 1824. — *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses*, 1825-1827, condamné par le tribunal en 1827. — *Résumé de l'histoire romaine*, 1827. — *Isabelle*, etc., 1833. — *Petit vocabulaire de simple vérité*, 1833. — *Fragmens*, 1834.

Sirey (Jean-Baptiste)... — 83 ans.

Né à Sarlat (Dordogne) le 25 septembre 1762; prêtre avant la révolution, puis marié à la nièce de Mirabeau, puis avocat. A laissé : *Du tribunal révolutionnaire considéré à ses différentes époques*; 1797. — *Recueil général des lois et des arrêts en matière civile, criminelle, commerciale et de droit public, périodique*; de 1800 à 1830, 30 vol. in-4°; continué par M. de Villeneuve, de 1831 à 1837, 7 vol. in-4°; jurisprudence du 17^e siècle, ou table triennale de ce recueil général, etc., par M. de Villeneuve; 1830: c'est la plus complète collection de nos lois. — *Lois civiles intermédiaires*, ou collection des lois sur l'état des personnes et les transmissions des biens depuis, le 4 août 1789, jusque en mars 1804, époque du Code civil, 4 vol. in-8, 1806; réimprimées dans la 4^e partie des *tables* du recueil de Sirey pour 1816. — *Table alphabétique et raisonnée du recueil général des lois et arrêts en matière civile criminelle, et commerciale*; de 1800 à 1810, in-4°; 1814. — *Code d'instruction criminelle et Code pénal* annotés; 2 vol. in-8°; 1815. — *Code de commerce* annoté, etc.; 1816 et 1820. — *Code de procédure civile* annoté, etc.; 1816 et 1817. — *Notices annales de législation et de jurisprudence*; 1816; jointes au xv^e vol. du *Recueil général*. — *Code civil* annoté, etc.; 1817. — *Les cinq codes avec notes et traités*, etc.; 1817 et en 1824. — *Du conseil d'état selon la charte constitutionnelle*, ou notions sur la justice d'ordre politique et administratif;

1818. — *Jurisprudence* du conseil d'état depuis son institution, en 1806, jusqu'en 1823; périodique; 1818-23. — *Table alphabétique et raisonnée* du recueil général des lois et des arrêts de 1800 à 1820; in-4°; 1821; refondu et augmenté par M. de Villeneuve en 1834. — *Code forestier* annoté; 1828. — Les six codes annotés; 1829 et 1832.

Soulié (Jean-Eaptiste Auguste), 18 mars. — 65 ans.

Né à Castres; poète et journaliste, mort chrétiennement. Fondateur du *Mémorial bordelais*, en 1814. — De la *Ruche d'Aquitaine* et de la *Ruche politique* à Bordeaux; rédacteur de la *Quotidienne*, de 1820 à 1830. — Traducteur d'un grand nombre de poésies anglaises en vers français; éditeur des *poésies de Charles d'Orléans*, père de Louis XII; 1^{re} édition complète; 1840.

Soumet (Alexandre)... — 57 ans.

Né à Castelnaudary en 1788, poète, de l'académie française. A laissé : *Dithyrambe* au conquérant de la paix; 1808. — A *Napoléon le Grand* et *Marie-Louise*; 1810. — *Le Fanatisme*, poème; 1808. — *L'Incrédulité*, poème; 1810. — *Madame de La Vallière*; 1811. — *Les embellissemens* de Paris; 1812. — *La pauvre Fille*, élégie; 1814. — *Les Scrupules littéraires* de madame la baronne de Staël; 1814. — *La découverte* de la vaccine; 1815. — *Les derniers momens* de Bayard; 1815. — *Oraison funèbre* de Louis XVI; 1817. — *Clytemnestre*, tragédie; 1822. — *Saül*, tragédie; 1822. — *Discours* à l'académie française; 1824. — *La Guerre d'Espagne*, ode; 1824. — *Ode* à Paul Riquet; 1825. — *Cléopâtre*, tragédie; 1825. — *Jeanne d'Arc*, tragédie; 1825. — *Pharamond*, opéra; 1825. — *Le Siège de Corinthe*, tragédie lyrique; 1826. — *Élisabeth de France*, tragédie; 1828. — *Une fête de Néron*, tragédie; 1830. — *Norma*, tragédie; 1831. — *L'Archevêque de Paris* (Mgr de Quélen), dans le livre des *Cent et un*; 1831. — *La divine épouse*, 1814.

Ungarelli (le P. dom Louis), 21 août. — 66 ans.

Voir la notice détaillée que nous avons donnée de ce savant et de ses ouvrages, dans notre tome XII, p. 216.

Thavenet (Jean-Baptiste), 16 décembre 1844. — 82 ans.

Né à Bourges le 4 septembre 1763, mort à Rome le 16 décembre 1844; prêtre sulpicien, ayant longtems habité en Amérique le pays des Algonquins. A laissé : *Grammaire* et *Dictionnaire* en langue algonquine. — *Les évangiles* en cette même langue.

Vaublanc (le C. Vin. Mar. Viennot de), 20 août. — 89 ans.

Né à Montargis, le 2 mars 1756, ancien ministre de l'intérieur. A laissé :

Considérations critiques sur la nouvelle ère, sous la forme d'un discours supposé à la tribune des Cinq-cents, suivi de l'extrait d'un mémoire de l'astronome Delambre sur les moyens de trouver les années sextiles du nouveau calendrier, 1801. — *Rivalité* de la France et de l'Angleterre depuis 1066, jusqu'au traité d'Amiens en 1803; 1808. — *Tables synchroniques* de l'histoire de France, etc., 1818. — *Le dernier des Césars* ou la chute de l'empire romain d'orient, poème en 12 chants, 1819; réimprimé en 1836. — *Du gouvernement* représentatif en France, 1820. — *Opinion* sur le rétablissement du port de Dunkerque, 1821. — *Du commerce* de la France, 1822; *ibid.*, en 1824. — *Du Commerce* maritime, 1828. — *Mémoires* sur la révolution de France, ses causes, ses effets, 1832. — *Essai* sur l'instruction et l'éducation d'un prince au 19^e siècle, suivi d'une réfutation de l'*histoire de la restauration* de M. Capefigue, 1833. — *Discours* en vers sur le courage des Françaises, 1834. — *Fastes mémorables* de la France, 1838. — *Souvenirs*, 2 vol., 1839. — *Cinq tragédies*, 1839.

Warden (David Baillie),... — 68 ans.

Né en 1777, en Irlande, consul général des Etats-Unis à Paris. A laissé : *Dé l'origine*, de la nature, des progrès et de l'influence des établissemens consulaires, publié en anglais en 1813, traduit en français par Barrère, 1815. — *Description topographique et statistique* du district de la Colombie (en anglais), 1816. — *Bibliotheca americano-septentrionalis*, ou collection d'ouvrages écrits en diverses langues, qui traitent de l'histoire, du climat, de la géographie, etc., de l'Amérique septentrionale, 1820. — *Description* statistique, historique et politique des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, depuis l'époque des premiers établissemens jusqu'à nos jours, 5 vol. in-8°, 1820. — *Description* des mines de Palengués dans la province de Guatemala, suivie de *recherches* sur l'ancienne population de l'Amérique, dans le tome II du recueil de la *Société de géographie*, 1827. — *Histoire des deux Amériques* dans la 3^e partie de l'*Art de vérifier les dates*. — *Recherches* sur les antiquités de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud et sur la population primitive de ces deux continents, vol. in-fol. avec planches, formant la 2^e partie des *Antiquités mexicaines* publiées par M. de Saint-Priest, 1831.

 Nouvelles et Mélanges.

 —————

 EUROPE.

ITALIE. — ROME. *Première allocution de sa Sainteté Pie IX aux cardinaux à l'occasion de son élection, le 27 juillet.*

VÉNÉRABLES FRÈRES,

En portant aujourd'hui Nos regards sur Votre auguste assemblée, et au moment de vous adresser la parole pour la première fois dans cette enceinte, Nous sentons renaître dans notre ame le sentiment de trouble dont vous Nous avez vu si profondément agité le jour où vos bienveillans suffrages Nous ont élevé à la place du pape Grégoire XVI de glorieuse mémoire. Nous sommes de nouveau frappé de cette pensée que tant de cardinaux si recommandables parmi nous et au-dehors par la supériorité de leur esprit et de leur sagesse, par l'expérience des affaires et par toutes sortes de vertus, pouvaient adoucir la perte du Pontife défunt, et mériter l'honneur de lui succéder; et cependant, sans tenir compte d'aucune considération de la sagesse humaine, n'ayant en vue, dans l'ardeur et la pureté de votre zèle, que le veuvage et le deuil de l'Eglise catholique, Vous avez appliqué tous vos efforts à la consoler et à la secourir, de telle sorte que par l'impulsion secrète de la divine Providence et par le merveilleux accord de vos volontés, à peine après deux jours de Conclave, vous Nous avez élu pour souverain Pontife, malgré notre indignité, surtout dans ces tems si malheureux pour l'Eglise et pour l'Etat. Mais Nous savons que Dieu manifeste de tems en tems sa puissance dans les choses les plus faibles de ce monde, afin que les hommes ne pouvant rien s'attribuer à eux-mêmes, ne rapportent l'honneur et la gloire qu'à CELUI-LA seul à qui ils sont dus; et plein de vénération pour ses desseins impénétrables sur Nous, nous nous sommes reposé sur l'appui de sa protection céleste. Mais, tandis que nous rendons et rendrons toujours grâces, d'abord, et comme il est juste, au Dieu tout-puissant qui Nous a élevé, quoique indigne, au faite d'une si grande dignité, Nous vous témoignons aussi Notre gratitude à vous qui, interprètes et ministres de la volonté divine, avez porté un jugement si honorable, bien qu'immérité, de Notre humilité. Aussi n'aurons-nous jamais rien de plus à cœur que de vous montrer d'une manière effective l'ardeur particulière de Notre bienveillance à votre égard, ne laissant échapper aucune occasion de maintenir et de protéger les droits et la dignité de votre Ordre, et de vous être agréable autant qu'il sera en Nous.

Pour ce qui vous concerne, Nous attendons avec confiance de votre affection que vous assisterez assiduellement Notre faiblesse de vos conseils, de votre zèle, afin qu'aucune affaire sacrée ou profane ne souffre aucun détriment par suite de Notre élévation. Nous devons travailler dans une intime union à procurer le bien et la gloire de l'Eglise, notre commune mère, à maintenir, d'un courage ferme et persévérant, la dignité du Siège apostolique, enfin, à assurer de tous nos soins, la tranquillité et la concorde parmi le troupeau chrétien, afin qu'avec la bénédiction de Dieu il s'augmente et croisse de jour en jour en mérite et en nombre. Continuez donc, comme vous avez commencé, à bien mériter de Nous, et demandons ensemble à Dieu, par des prières continuelles, que, choisi par Lui, nous marchions sur ses traces, et qu'après avoir imploré le secours de la bienheureuse Vierge Marie, avec l'aide des saints apôtres Pierre et Paul, Nous obtenions, par les plus fervens efforts, de Jésus suprême auteur de la religion et de Notre Apostolat, qu'il jette un regard favorable sur Nous de la Montagne sainte de Sion, et qu'il ait pour agréable la joie que Nous mettrons tous à travailler pour sa gloire, et qu'il rende enfin salutaires et heureux tous Nos actes et tous Nos efforts pour l'Eglise universelle confiée à Nos soins et pour les peuples soumis à notre puissance.

FRANCE. — PARIS. — *Création à Paris d'un collège arménien catholique.* Une ordonnance du roi, rendue sur le rapport du ministre de l'instruction publique, approuve la fondation à Paris d'un collège catholique arménien sous la dénomination de *Collège arménien de Samuel Moorat*, par les soins et aux frais de l'Académie arménienne des Mèkitaristes de Venise. Ce collège est placé sous la protection spéciale du gouvernement français. Il est constitué comme un établissement étranger d'utilité publique, et demeure entièrement libre pour les études et pour la discipline, comme pour l'administration. Il ne pourra y être admis que des élèves de nation arménienne, qui auront été désignés par le supérieur des Mèkitaristes ou par son délégué. L'autorité administrative, la direction et la surveillance de l'établissement appartiennent à un délégué du supérieur des Mèkitaristes, et ce délégué prend le titre de directeur du collège arménien de Samuel Moorat.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

85

Numéro 80. — Août 1846.

Critique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE

DE LA TRADUCTION DES ÉVANGILES ;

AVEC NOTES ET COMMENTAIRES,

PAR F. LAMENNAIS.

Deuxième Article ¹.

7. Négation des Miracles.

Le nouveau prophète se cache derrière Jésus-Christ : il prétend se couvrir de l'Évangile, mais il a eu soin de le déchirer et de l'anéantir auparavant. Quand F. Lamennais parle, pourquoi faudrait-il croire que c'est Dieu ? Est-ce que Dieu n'a pas une voix et une parole distincte et qui le fait reconnaître, comme chacun de nous ici-bas ? et cette voix ne serait-elle pas le *miracle* ? Des miracles ! M. de Lamennais n'en veut pas ; il argumente contre leur possibilité avec non moins de logique et de bon sens que Voltaire et les profonds génies de son école ; et toutefois il a la faiblesse de vouloir, comme signes de la mission divine, des choses un peu extraordinaires, des marques rares et exclusives, ce qui se rapproche tout-à-fait du principe catholique de la nécessité des miracles. Quant à ceux de l'Évangile, il nie leur existence, non à la manière de Voltaire, en accusant les évangélistes de fourberie et d'idiotisme, mais en niant qu'ils en aient raconté aucun : comme cela leur réputation est un peu réhabi-

Voir le 1^{er} article au n° 78, t. XIII, p. 32.

III^e SÉRIE. TOME XIV. — N° 80 ; 1846.

6

lité, et ils pourront passer auprès des grands hommes du jour pour des esprits encore assez éclairés pour leur tems. Examinons comment le nouvel évangéliste s'y prend pour exécuter ce tour.

8. Interprétation allégorique des miracles.

Sa méthode n'a rien de neuf ni de bien distingué : elle consiste à tourner en allégories tous les faits miraculeux, et tout l'Évangile lui-même, en ajoutant quelques réflexions au texte. Un mot d'abord sur cette méthode prise en général. Qu'un auteur s'exprime en allégories et en paraboles, c'est un moyen comme un autre de faire connaître sa pensée : les lecteurs ni les auditeurs ne s'y trompent pas ; ils n'ont qu'à suivre le sens littéral et voulu par l'auteur, dans ces passages comme dans ceux qui sont historiques. Mais, quand le livre est écrit, voir partout où l'on veut des allégories, comme fait notre commentateur, c'est un jeu puéril auquel on pourrait bien laisser le lecteur s'amuser s'il en a fantaisie ; mais fonder sur ces imaginations arbitraires tout un échafaudage de religion et de politique, faire là-dessus le prophète, l'homme inspiré, le révélateur, c'est quelque chose d'aussi sérieux, d'aussi philosophique que les folies fouriéristes.

Mais c'est surtout le détail de la manœuvre qui est instructif, en montrant les pitoyables expédients et les risibles absurdités auxquels l'auteur est condamné par son injustifiable audace : on y voit qu'il est plus facile de traiter l'Évangile comme faisait le *patriarche de Ferney*, que d'en faire un code d'impiété à l'usage des humanitaires.

Commençons par un passage qui donne une idée exacte de toute la manière. Au chapitre X de saint Matthieu, Jésus-Christ, envoyant prêcher ses douze apôtres, leur dit : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, rendez nets les lépreux, chassez les démons. » M. de Lamennais met en note ces mots : « Transformer l'homme sensuel en homme moral, guérir les langueurs, les infirmités, les misères du corps, les faiblesses de l'âme, par la vertu de la charité, d'une charité vivante, active, inépuisable, c'est à ces signes que se font reconnaître les apôtres de Jésus-Christ. Qui n'a pas ces signes, et se dit de ses apôtres, ment, ou Jésus-Christ lui-même aurait menti, en promettant de les leur donner (page 34). » Peut-être l'alternative de ce beau dilemme n'est pas tout-à-fait inévitable, parce que le menteur, sauf

respect, pourrait bien être ici celui qui crie au menteur. Mais cette falsification, doublement impudente, puisqu'elle se présente sous les apparences du respect et d'un zèle intraitable, est caractérisée par une singulière absurdité qui accuse quelque distraction chez le messie de Paris. Il faut bien remarquer, en effet, à quelle occasion Notre Seigneur Jésus-Christ prononce les paroles sur lesquelles est faite la petite note : ce n'est point dans la circonstance solennelle où, apparaissant après sa résurrection aux onze apôtres assemblés sur une montagne de Galilée, il les envoie à la conquête de toutes les nations, et leur promet de confirmer leur parole par des miracles, et d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles¹. Dans un système d'interprétation beaucoup plus industrielle que scrupuleuse, on conçoit qu'il pourrait être tiré parti de ce rapprochement des deux promesses ; on supprimerait le miracle pour substituer oratoirement à son action brusque et décisive le lent travail des principes nouveaux, du dévouement et de la charité, qui, soutenu pendant des siècles, produit certainement des résultats très-importants. Mais ici il ne s'agit que d'une mission de courte durée dans quelques villages de Judée ; on en voit le commencement, l'accomplissement et la fin dans les mêmes chapitres. « Les apôtres partirent et allèrent par les villages, prêchant » l'Évangile, et faisant partout des guérisons. Ils prêchaient qu'on fit » pénitence ; ils chassaient beaucoup de démons, et ils faisaient des » onctions d'huile sur beaucoup de malades qu'ils guérissaient. » Ensuite, ils reviennent et rendent compte à leur maître de ce qu'ils avaient fait et enseigné. Comment avaient-ils opéré ces cures ? S'étaient-ils faits garde-malades, frères hospitaliers ? La charité ne leur manquait pas sans doute, mais le tems ; et, après tout, si vive, active et inépuisable que soit la charité, on peut croire qu'alors aussi bien qu'aujourd'hui, elle avait besoin, non seulement du concours du tems, mais encore et surtout de celui de l'art d'Hippocrate, pour guérir les langueurs, les infirmités, les misères du corps. Il n'y a pas que des sœurs de charité dans nos hôpitaux, on s'y passerait d'elles plus facilement que de médecins. Or, M. de Lamennais ne nous apprend pas

¹ Saint Matthieu, xxviii.

² Matth., x ; Marc, vi ; Luc, ix.

dans quelle faculté du tems les bateliers du lac de Génésareth avaient étudié la médecine. C'est sans doute pour appliquer ses corrections à l'endroit le plus sensible que l'auteur a choisi cette occasion ; et pour lui, s'il a refusé de reconnaître le miracle affirmé dans ce passage, à tort ou à raison, n'importe, c'est pour qu'on juge bien de ce qu'il peut penser des autres, où il est impossible de trouver un concours de circonstances qui excluent plus positivement l'explication allégorique. Aussi, d'après lui, toucher les serpents, c'est toucher les hypocrites gonflés de venin (p. 204) ; chasser les démons, c'est répandre l'esprit de sainteté (p. 129), ou guérir l'épilepsie (p. 165). Les esprits immondes sont les passions sensuelles (p. 146). La croyance aux démons était très-répendue du tems de Jésus-Christ, et elle s'est perpétuée même jusqu'à nos jours, chez quelques personnes crédules (p. 247). La fille de Jaïre, c'est l'humanité (p. 253) ; et ainsi de suite. En vérité les apôtres deviennent des esprits forts tout-à-fait trop avancés ; M. Cousin finirait par en être jaloux ! et enfin supposer qu'ils ont dit sans s'en douter tant de choses profondes et inconnues de leur tems, et que leurs écrits seuls renferment tout ce qui restait à découvrir dans les siècles suivans, c'est supposer un miracle tout aussi étonnant que ceux que l'on rejette, et avec lesquels on éviterait l'inconvénient de tordre les textes et de les faire mentir, et de jeter l'insulte à tout ce qui a porté jusqu'ici le nom de chrétien.

9. Le miracle de la résurrection de Jésus-Christ.

Mais la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ est un miracle trop important dans la religion pour que nous n'examinions pas de quelle manière M. de Lamennais en parle dans son commentaire. Les Juifs étonnés de l'autorité avec laquelle Jésus chassait les profanateurs du temple, lui demandent quel miracle il leur fait voir pour entreprendre de telles choses. Jésus leur répond : « Détruisez ce temple, » et je le rebâtirai en trois jours. » Voilà une parole dont le sens était mystérieux ; saint Jean le détermine ainsi : « Il parlait du temple de son corps. » Quand donc il fut ressuscité, ses disciples firent réflexion que c'était ce qu'il leur disait ¹. A côté de cette explication du *philosophe chrétien*, le philosophe anti-chrétien ne fait nulle difficulté d'en

¹ Joan., II.

mettre une qui la contredit : nous l'avons vue plus haut, dans une citation de la page 347. Les apôtres partant du pied de la croix prêcheraient la doctrine du maître, et introduiraient le peuple dans le temple bâti par lui. La parole du prophète germe dans le tombeau et produit une moisson abondante, voilà comme il revit ; cette manière de résurrection, commune à tous les auteurs dont la réputation survit à la mort, est tout ce qui constitue le miracle que l'Eglise honore par la plus solennelle de ses fêtes. En vain saint Pierre assure « que le » corps de Jésus-Christ n'a pas été sujet à la corruption, à la décomposition du tombeau, à la différence de celui de David » F. Lamennais n'admet pas cette différence ; et, selon lui, le signe de Jonas, que Jésus promet de donner, c'est tout simplement sa parole, sa prédication (p. 268). Mais si cela est, comment excuser les apôtres de mensonge et d'une affreuse imposture, eux qui racontent en si grand détail les circonstances de la résurrection corporelle de leur maître, qu'ils disent être sorti vivant du tombeau, pendant qu'eux-mêmes, dispersés par la frayeur, bien loin de songer à prêcher, ne cherchaient qu'à dérober leur confusion à tous les yeux ? Alors ce sont les Caïphe, les Pharisiens, et F. Lamennais avec eux, qui ont raison de craindre que le bruit mensongèrement répandu de ce faux prodige ne rende la dernière erreur pire que la première ; car c'est exactement ce qui est arrivé : les prédicateurs de l'Évangile n'ont fait entrer les peuples dans le temple nouveau qu'en leur persuadant la résurrection de Jésus-Christ dans le sens charnel et littéral, défendu encore aujourd'hui par les *filis de Satan*.

10. L'Évangile et l'Alcoran.

On le voit donc, jamais œuvre plus impossible que celle-là ne fut entreprise : il serait aussi facile de purger l'*Illiade* du merveilleux que de retrancher les miracles de l'*Évangile* : c'était le cas de braver tout respect humain et de se parer d'ignominie en traitant, comme P. Leroux, le Sauveur du monde de magicien, qui croyait tout de bon guérir les malades par son bain enchanté. Mais c'est une manie de l'incrédulité du 19^e siècle de prétendre rationaliser et purger de tout alliage surnaturel les livres sacrés ou réputés tels par les peuples. M. de Lamartine trouve aussi l'*Alcoran* très-respectable, pourvu

qu'on n'y voie point de miracles. « Le dogme du mahométisme n'est » que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme » *plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de* » *ses semblables*. On a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la » mission de Mahomet ; mais ces miracles des légendes islamiques ne » sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs » éclairés... Le côté philosophique du mahométisme n'est que rési- » gnation à la volonté de Dieu et charité envers les hommes¹. » Met- » tez ici le nom du Christ à la place de celui de Mahomet, et tout cela se rapportera à l'Évangile tel que l'entend F. Lamennais, et la chose lui serait certainement très-indifférente, ainsi qu'au grand poète : car celui-ci ne refuse pas de reconnaître dans le Christianisme quelque chose de ces mérites qui valent à Mahomet ses hommages et son admiration sincère. Le Christianisme lui paraît destiné à se transformer lui-même et à ressortir plus rationnel et plus pur des mystères surabondans dont on l'a enveloppé². Il sera aussi dépouillé de ses miracles, c'est-à-dire de sa nature mauvaise, du faux, qui se trouvent mêlés au vrai dans toutes les religions³. Alors le dogme du Christianisme deviendra identique au dogme du Mahométisme, et la France, aussi glorieuse, aussi savante, aussi indépendante et florissante que la Turquie. O progrès !

11. Triste résultat de l'absence des miracles.

C'est donc une chose arrêtée : la religieuse raison du siècle, pour parler comme M. de Lamartine, repousse les miracles comme déshonorans pour la religion ; nous ne prétendons pas la forcer à les accepter ; nous admettons que J.-C. n'en a point opéré ; car ses successeurs lamennaisiens n'en font point ; or « toutes les qualités que » le Verbe avait reçues pour instruire le genre humain, et l'initier à » la connaissance de la vérité, tout cela passant de lui dans les siens, » ils continueront d'âge en âge son œuvre magnifique⁴. » Donc, si l'on juge de lui par les siens, etc. Bien raisonné ; mais ce que nous con-

¹ *Voy. en Orient par M. de Lamartine*, II, 370-371.

² *Voy.* t. II, p. 254.

³ *Ibid.*, p. 248.

⁴ Saint Jean, ch. I.

testons, c'est que cette œuvre, telle que F. Lamennais la comprend, puisse être dite magnifique. Nous avons déjà vu qu'elle a avorté ; mais les passages du même genre sont nombreux ; en voici d'autres : « La » société que Jésus venait fonder, le royaume de Dieu, est encore » dans l'avenir (p. 174) » « Le monde, c'est la société, telle qu'elle » existait au tems de Jésus, et qu'elle existe encore quant au fond, » car 18 siècles de Christianisme n'en ont pas changé le prin- » cipe, et en ont seulement atténué les effets (p. 416). » On adore J.-C. au lieu de Jupiter ; mais F. Lamennais, pas plus que Jouffroy, ne fait cas de ce changement : pour lui le Christ n'est pas encore descendu de la croix. Écoutons ce blasphème, ce cri de désespoir, qui semble un écho des insultes que les bourreaux et les princes des prêtres faisaient entendre sur le Calvaire : « Je vous le dis, le » Christ est encore sur la Croix, attendant ses apôtres. Qu'ils se » hâtent, qu'ils viennent vite, car l'angoisse est grande: et les yeux se » lassent de regarder à l'horizon pour y découvrir l'aube qui annoncera » le commencement de l'année du Seigneur (p. 229). » Quels étaient donc ces apôtres que nous avons vus tout à l'heure partir du pied de la Croix ? Certainement c'était le *mauvais* qui les envoyait, puisqu'il n'ont fait que fournir aux apôtres modernes matière à destruction, à malédiction. Et c'est sur ce modèle que l'on travaille, c'est de cet exemple que l'on s'autorise ! Trois jours de souffrance, de silence, de mort, répète-t-on à tout instant avec confiance, trois jours et trois nuits, c'est toute l'affaire ; mais c'est vraiment peu encourageant, quand on voit, par la chronologie, que chacun de ces jours est, pour le Christ, non de 24 heures, mais de 600 ans, et que sa résurrection est encore dans le lointain. Nous souhaitons le même succès à l'Évangile de M. de Lamennais.

11. Opinion sur la divinité de Jésus-Christ. — Arianisme et Panthéisme.

Il nous faut consulter maintenant la nouvelle traduction pour apprendre ce que l'auteur pense de Jésus-Christ. Là-dessus il se donne la plus libre carrière, par ce motif parfaitement inventé, que « Jésus ne sait pas qui il est. Cependant il est sûr de soi ; sa » foi en lui est complète, et sans cela comment deviendrait-elle celle du monde ? (p. 362). Ce Christ-là ressemble infiniment

tout à l'ex-Père Enfantin, pour que ce soit celui dont la Foi est devenue celle du monde. Mais enfin ce qu'il ne savait pas sur lui-même, M. de Lamennais nous le révèle. Sur le premier chapitre de saint Jean, il nous apprend que « l'intelligence de toutes les créatures, des plus » élevées même, n'est et ne peut être qu'une *participation finie* du » Verbe infini; quand donc le Christ est venu rappeler les hommes à » Dieu, lui révéler plus parfaitement la loi qui les unit à lui, il était » vraiment le *Verbe fait chair*, le Verbe *incarné dans la nature » humaine*, une plus vive splendeur de cette *lumière in- » créée, éternelle, qui éclaire tout homme venant en ce monde »* (p. 343) », mais nullement cette lumière incréée, éternelle, elle-même dans sa totalité. Il y a là, nous ne nous trompons, un mélange de socinianisme et de panthéisme : et c'est ce qui se retrouve aussi dans tout le cours du commentaire.

Ainsi rien n'est plus éloigné de la pensée du moderne traducteur que de reconnaître la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ comme seconde personne de la Sainte Trinité, consubstantielle au Père, selon la Foi de Nicée : au contraire il affecte de l'appeler le Fils du charpentier, comme faisaient les Juifs incrédules ; preuve édifiante de sa foi aux Évangélistes. Il ne recule pas devant les plus misérables chicanes, pour donner des entorses sociniennes aux textes les plus explicites. « Et maintenant, dit J.-C., glorifiez moi, mon Père, dans » vous-même, de la gloire que j'ai possédée dans vous avant que le » monde ne fût créé. » « Jésus, dit F. Lamennais sur ce passage, était » éternellement destiné de Dieu pour une mission éternellement » accomplie dans ses effets éternellement prévus. » Voilà bien des éternités pour détruire celle de J.-C. De ce galimathias amphigou-rique l'auteur conclut admirablement que, *priusquam mundus es-* *set*, doit être traduit par *avant que je fusse* ; en sorte que J.-C. a possédé la gloire avant que d'exister. Ce divin Sauveur a beau dire : « Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde² : je quitte » aussi le monde et je m'en vais à mon Père, » le fidèle interprète ne consent pas à lui accorder autre chose que cette éternité banale,

¹ Saint Jean, xvii, 5.

² Saint Jean, xvi, 28.

qui appartient à toutes les pensées divines, en tant qu'elles contiennent virtuellement, ou éminemment, tous les êtres possibles. Cette éternité est moins que l'existence elle-même. M. de Lamennais ne ferait nulle difficulté de parler de lui-même absolument dans les mêmes termes : « Si J.-C. se distingue des autres Christs, c'est parce » que sa mission est plus élevée, plus grande qu'aucune autre (p. 324) ; » mais on chercherait en vain un seul passage où on reconnaisse en lui plus qu'un simple mortel.

Mais l'être humain ne se définit pas, dans la doctrine de M. de Lamennais, comme dans celle de l'Eglise : c'est l'homme de Spinoza ou de Hegel, voilà comment J.-C. retrouve sa divinité, c'est en rentrant dans le grand Tout : » Et le Christ et l'Homme, un avec Dieu, » parce que dans l'homme Christ il n'est rien qui ne soit de Dieu, » et qui, étant de Dieu, ne soit Dieu même (p. 425). » On ne retrouve point ici la distinction des deux natures en J.-C., distinction qui exclut éternellement toute identité de substance, toute confusion eutychieenne, pour fournir les élémens irréductibles d'une véritable et hypostatique union. Mais, au contraire, on trouve une espèce d'eutychéisme, étendu à l'humanité et à tout, et devenu le Panthéisme-Car, si J.-C. est Dieu parce qu'il est de Dieu, qu'y a-t-il qui ne soit Dieu ? Est-ce que tout n'est pas de Dieu, par création ? Cela revient à la maxime ecclésiastique et lamennaisienne, que Dieu ne crée qu'avec lui-même, qu'il limite son infini pour produire le fini, sa sagesse pour produire la folie et le mensonge, sa bonté pour produire la méchanceté et le mal, sa sainteté pour produire l'immoralité, etc. C'est la doctrine de l'*Esquisse d'une Philosophie*, au moyen de laquelle M. de Lamennais peut se flatter d'avoir surpassé en absurdité le panthéisme de M. Cousin et de ses maîtres allemands. L'auteur dit en-

« Le dieu de M. Cousin est le Grand-Tout, car, s'il n'est tout, il n'est rien ; il est donc dieu, nature et humanité ». (*Frag. philos.*, t. 1, p. 76). Trois faces du tout, dont la première et la dernière seules nous occupent. En tant que Dieu proprement dit, il n'est que la force indéterminée, le centre cosmique, le point focal, le germe enveloppé et obscur, le dieu néant des Alexandrins et des Hégéliens. Mais il se développe nécessairement, et devient intelligence dans l'humanité, et là seulement : « Le mouvement intérieur des forces de la nature produit de règne en règne, de degré en degré, cet être merveilleux

core : « L'union de l'être créé et de l'être incréé, jamais consommée, »
 « croît perpétuellement, et forme et formera, au-delà de toute durée »
 » mesurable, la béatitude perpétuellement croissante aussi des créa- »
 » tures sentantes et pensantes, auxquelles Dieu n'a communiqué

dont l'attribut fondamental est la conscience. » Or, « l'être absolu, ... for-
 mant, pour ainsi dire, le fond identique de toute chose, ... s'apparaît à
 lui-même dans la conscience humaine (*Cours de philos.* de 1818, publié en
 1836; p. 55). » Et encore : « Partout présent, Dieu revient en quelque sorte à
 lui-même dans la conscience de l'homme (*Frag. philos.*, t. 1, p. 76.) » Voilà
 l'intelligence divine; il n'y en a pas d'autre au monde avec qui nous ayons
 rapport. On voit que, bien loin d'être elle-même le produit d'une cause in-
 telligente et libre, elle n'est que le développement d'une force aveugle; elle
 se dégage péniblement de ses ténèbres originelles, nullement aidée par une
 lumière supérieure, par une providence bienfaisante, qui n'existent pas :
 c'est là la lutte de l'erreur et du mal, qui s'expliquent, aussi bien que tout,
 simplement, brutalement, comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ce re-
 proche, de toutes parts adressé au panthéisme éclectique, que M. de Lamennais
 a voulu écarter : à cet effet, il a apporté, en forme de contingent, de
 solde pour sa bienvenue, un dieu un peu plus dieu. Selon lui, avant de se dé-
 terminer en nature et en humanité : « l'être, la substance indéterminée, de-
 vient puissance infinie, intelligence infinie, amour infini, trois personnes sub-
 sistantes dans l'unité divine. Et nous avons un dieu vivant se suffisant
 pleinement à lui-même, » presque le dieu des Chrétiens, tant M. de Lamennais
 a su retrouver de nobles accents pour parler de la Divinité. Mais combien
 une idée si sublime est déplacée au milieu de ce chaos d'aberrations !
 C'est à ce Dieu, que l'on prétend doué des plus adorables attributs, que,
 non-seulement, il faut rapporter tout le mal du monde, mais encore c'est lui
 qui s'est fait l'humanité si coupable, si perverse, si souffrante : il pèche, il se
 méconnaît, se blasphème, se persécute, et tout cela par une volonté libre et
 éclairée. Certes, Hegel et ses disciples allemands et français ne peuvent pas
 être plus impies; et ils évitent cet inconvénient, que rien ne compense, cette
 superfétation chrétienne, qui, loin de compléter, de perfectionner leur sys-
 tème si fortement conçu, ne fait que le rendre difforme et monstrueux, même
 dans leurs principes si monstrueux. Aussi, il est probable que M. de Lamennais
 abandonnera cette idée peu réfléchie, et reculera à l'hégélianisme pur. Il
 est déjà entré dans cette voie, en donnant, dans son dernier volume de l'*Es-
 quisse*, des explications qui annullent sa doctrine sur la Trinité. Voir l'*Uni-
 versité cath.* et les *Ann. de philos. chrét.* d'octobre 1844, t. 1, p. 259.

» son Etre que pour leur communiquer, autant que le permet leur nature, le sentiment qu'il a de son Etre et qui constitue sa félicité « interne (p. 213). » On le voit, même être et même conscience, identiques en Dieu et en l'homme : au lieu d'être en Lui, nous sommes Lui. D'ailleurs nous avons vu à la citation de la page 343, que toute intelligence n'est et ne peut être qu'une *participation* finie du Verbe infini. C'est le Panthéisme le plus crû.

12. L'Eucharistie d'après le nouvel évangile.

Le chapitre VI^e de saint Jean fournit encore une occasion de profession de foi panthéistique, occasion que M. de Lamennais n'a pas trouvée mais créée, en mettant dans l'Évangile ce qui, de son propre aveu, n'y est pas, et cette addition est tout de même l'Évangile : « On » *sent* que cet enseignement (la promesse de l'Eucharistie) récèle » dans ses profondeurs quelque chose de caché, d'enveloppé, *que* » *Jésus n'a point découvert à ses disciples*, sans doute parce qu'il » leur suffisait de connaître ce qu'il leur en expliquait ; mais aussi » parce qu'il ne venait point proposer des dogmes à l'intelligence, et » enfin par cette raison péremptoire, que le dogme lié à l'institution eucharistique ne pouvait alors être entendu ni des disciples, ni d'aucun » autre, et qu'il ne serait, jusqu'à ce que le tems en eût éclairé le » mystère, qu'un de ces germes destinés à croître avec l'esprit » humain, et à s'épanouir dans un avenir éloigné, une de ces vives » intuitions des grandes lois des êtres, providentiellement accordée » à ceux qui, marchant à la tête de l'humanité, la guident dans la voie » qu'elle doit suivre pour arriver au terme qui lui est assigné... Toutes » les créatures vivent, se nourrissent les unes des autres, et toutes » vivent, se nourrissent de Dieu, aliment nécessaire, aliment éternel » de tout ce qui subsiste hors de lui (p. 370). » Voilà ce que devient, dans ces mains consacrées, le dogme de la présence réelle ; la chair du Dieu Sauveur, le pain des anges, qu'il ne faut pas jeter aux chiens, n'est plus que l'aliment commun et universel : Dieu est confondu avec la créature en qualité d'aliment, c'est toujours à cette odieuse erreur qu'il faut aboutir. Tant de préparatifs, de si pompeuses annonces ne présageaient pas moins. Peut-être voudrait-il mieux tirer le voile sur ces horreurs ; mais il est impossible de ne pas remarquer

que, dans cette interminable phrase, l'absurdité est bien au niveau de l'impénétrabilité.

D'abord, à en croire le philosophe, le Panthéisme, à l'époque où parut J.-C., aurait été quelque chose d'inouï, de merveilleux, d'inconnu, que personne ne se trouvait en état de comprendre. Or, rien n'est plus faux, plus positivement contredit par l'histoire. Les vieilles écoles d'Ionie et d'Elée avaient professé le Panthéisme : l'âme du monde des stoïciens est regardée comme une forme de la même erreur ; Cicéron connaissait toutes ces opinions, et les a rapportées. D'autre part, à peine la prédication évangélique eut-elle retenti dans le monde, que la tourbe impure des sectes gnostiques s'efforça de corrompre le Christianisme, en y mêlant les extravagances de l'*Émanation*. De plus, cette raison péremptoire du silence de Jésus est alléguée par un homme qui soutient que jusqu'à lui l'humanité n'a jamais compris l'Évangile tout entier : quel inconvénient y avait-il donc alors que Jésus ajoutât un énigme de plus à toutes celles qui composent sa doctrine ! Pourquoi, du moins, n'a-t-il pas placé parmi les paroles de l'institution eucharistique quelques mots qui pussent appuyer plus tard l'interprétation des aigles du Spinosisme ? Tandis qu'aujourd'hui ce dogme, auquel M. de Lamennais prétend lier l'institution, en est la négation formelle. Quel rapport, en effet, entre la substance unique et universelle du juif d'Amsterdam, et un aliment que l'homme est libre de prendre ou de ne pas prendre, que plusieurs refusèrent, d'après l'Évangile ; un sacrement dont les deux espèces rappellent le sacrifice de la Croix, où le commentateur n'a rien vu de panthéistique ? Et puis, si l'Eucharistie est si bien le symbole du panthéisme, qu'on nous permette de demander pourquoi l'abbé de Lamennais ne dit plus la Messe depuis qu'il est panthéiste ?

La supposition de l'autre motif, savoir que Jésus n'explique pas ce que c'était vraiment que l'Eucharistie, parce qu'il ne voulait pas dogmatiser, n'est pas moins inconcevable sous la plume de M. de Lamennais. En vingt endroits il se déchaîne, avec une véritable fureur, contre la croyance généralement admise que J.-C. a révélé un ensemble de dogmes positifs, et il représente son système, d'après lequel l'Évangile n'est qu'un simple code pour la pratique, qui n'apprend rien sur les questions qu'enveloppe l'éternel problème de la

nature et de son auteur, comme le seul vrai, comme le résultat d'une longue et laborieuse préparation, sans laquelle il dit qu'il était impossible que le sens profond des enseignemens de Jésus fût saisi. Et voilà qu'oubliant ce principe, un des plus importants de l'Évangile, il prétend mettre sur le compte de Jésus-Christ des dogmes dont il avoue que ce divin Sauveur n'a pas parlé!! Il trouve une institution qu'il juge toute pratique, et, au lieu de lui conserver précieusement ce caractère si rare, il prodigue toutes les ressources de la rhétorique iroquoise du progrès pour la dénaturer dans le sens pervers des dogmatistes, qui eux-mêmes n'avaient pas encore songé à le faire depuis 18 siècles? C'est ici un digne pendant de la suppression des miracles; mais il s'agit de l'honneur du grand Tout, qui soi-même s'adore, on ne doit être surpris de rien; toutes les règles s'effacent.

13. Le progrès indéfini.

Le Panthéisme ne saurait aller aujourd'hui sans le Progrès continu, et on s'attend bien à ce que M. de Lamennais n'oublie pas celui-ci. Il lui donne, en effet, une place immense dans son commentaire; il n'y a guère de chapitre où il ne reparaisse; d'un bout à l'autre, ce n'est qu'une *annonce de la religion future de l'humanité, si on ne peut pas la faire, on la prophétise du moins. On transforme l'impuissance en espérance* (P. Lacordaire). C'est bien là M. de Lamennais: il parle à un siècle qui adore le mot de progrès, et qui se scandaliserait si l'on tentait de le lui prouver; en conséquence il débite des oracles d'un ton doctoral et convaincu, il révèle une religion, il ne compose pas un traité; or Jésus-Christ ne dissertait pas, il enseignait par voie d'autorité, ce qu'il dit est vrai, parce qu'il le dit; et sa parole divine a plus de force pour convaincre que les démonstrations les mieux composées. Tel est le modèle auquel le nouvel évangéliste trouve commode de se conformer: on ne saurait nier que, sous le rapport de la forme, il n'ait réussi autant qu'on puisse le faire; quant au droit, on sait qu'il n'a point oublié de se mettre en règle: il est prophète, il est Messie, il a une mission. Pour nous, faisant abstraction de toutes ces qualités augustes, nous nous proposons de discuter les oracles progressistes, comme s'ils ne venaient pas du ciel, et de les soumettre au modeste contrôle du jugement, qui procède non

par intnitions, par illuminations, par révélations foudroyantes, mais par rapprochemens, oppositions, recherche et examen attentif. Cette tâche, quelque humble qu'elle soit, on ne s'attend pas à la voir remplie ici dans toutes ses exigences ; la question du progrès est une des plus importantes et des plus difficiles. Je dirai non ce qu'il y a de mieux, ni tout ce qu'il y a à dire : mon but est de montrer, en suivant la nouvelle traduction, que l'erreur de la perfectibilité indéfinie est la formule du Scepticisme le plus outré, le plus incurable, la ruine de toute vérité. Cela a été bien souvent démontré invinciblement, mais les progressistes ne sont pas gens à s'inquiéter ; sans descendre jamais à une justification du système, ils ont un moyen d'échapper aux importunités de la logique, qu'ils taxent de dénonciations contre la raison humaine, c'est de se jeter dans l'excès opposé, c'est-à-dire dans un dogmatisme d'autant plus violent et aveugle que toute certitude a été d'abord sapée par la base et rendue impossible. Le nouvel évangile donne en plein et très-fièrement dans ce double et inévitable écueil.

« Cette philosophie du progrès continu, dit le R. P. de Ravignan » est un triste jeu d'imagination : elle n'est pas la raison, l'esprit de la » lutte. Elle n'a fait ni Porphyre, ni Julien, ni Arius, ni Pélage, ni Ma- » homet, ni Luther, ni Voltaire et son siècle impie ; elle n'a pas fait les » attaques, les préventions, les haines présentes contre l'Église¹. » Cela nous semble parfaitement exact : le progrès, considéré en tant qu'une des armes offensives de l'incrédulité, n'est pas le principe de la lutte actuelle, mais seulement une conséquence. M. de Lamennais, aussi bien que Voltaire, repousse et condamne la croyance aux miracles, à la divinité de Jésus-Christ, aux dogmes chrétiens les plus fondamentaux, comme une imagination coupable et chimérique, née de l'ignorance ou de l'oubli des véritables lois de la nature et du monde moral, lois inmuables, et qu'il est toujours mal de méconnaître. L'Église a mal compris, mal enseigné toutes choses. A la bonne heure, ce genre d'attaque s'entend : il est tout entier dans les anciens termes. L'Église y répond ; elle défend par le raisonnement ses décisions que l'on contredit, et si elle refuse d'en abandonner aucune, ce n'est pas pour le

¹ Conf. du 16 mars 1845.

plaisir de rester en arrière, ni par obstination pour une gageure impossible, mais parce que les argumens de ses adversaires ne sont point convaincans. Alors, ceux-ci s'y prennent autrement, et croyant avoir trouvé un moyen tout-à-fait écrasant, ils disent aux Chrétiens : Puisque vous ne voulez pas renier votre foi comme fausse et mensongère, vous la renierez bien, au moins, comme trop vieille, usée et surannée. Tout meurt ici-bas ; l'Église aurait-elle la prétention d'échapper à la loi commune ? S'obstinerait-elle à vivre, à clorre son symbole, à dire : Ce dieu sera mon Dieu, ces lois seront mes lois ; à braver le tems et les oracles de la sagesse du 19^e siècle ? Ce serait là le plus grand de ses forfaits. Il faut marcher ; le définitif est le rêve de l'orgueil et de l'ignorance ; le péché contre le St-Esprit, c'est le combat de certains hommes contre l'amélioration des choses¹. Jusqu'où n'a-t-on pas poussé l'exploitation de cette pauvre trouvaille ? Elle devrait être épuisée, exténuée ; mais voici M. de Lamennais qui, avec un zèle de néophyte, recommence à en tirer de quoi accabler tout-à-fait le vieux monde.

14. Passages du Commentaire et discussion sur les progrès indéfini.

« Il faut que l'homme marche aujourd'hui, demain et le jour » d'après, vers Jérusalem, vers la cité destinée à devenir, quand les » tems seront accomplis, le siège du règne de Dieu. Il faut qu'il marche : » point de repos². « Marchez sans relâche, rien d'immuable. Les dé- » veloppemens et les transformations sont perpétuels. » Du moins, il daigne donner un but à cette course sans relâche ; mais ce but peut-il être atteint ? Non, dans les principes du nouvel Évangile : « Le Christ » n'a point dogmatisé ; il n'a point fondé sur un corps de doctrine théo- » logique et philosophique définie et à jamais fixée la société qu'il venait » établir... Il laisse une liberté entière à la spéculation, au travail perpé- » tuel de la pensée, d'où naît la science, qui, acquérant sans cesse, se » réforme sans cesse ; il n'élève devant l'homme, divinement destiné » à poursuivre le vrai jusque dans sa source infinie, aucune bar- » rière (p. 169). » Il ne prêche que l'amour de la démocratie : la

² *Jocelyn, Médit. sur la Révol., et Voy. en Orient*, t. I, p. 26 ; — t. III, p. 322.

³ Saint Luc, c. XIII ; *Comment.*, p. 281.

vérité ne l'intéresse pas ; mais elle intéresse l'homme : il est destiné à poursuivre le vrai , mais non à l'atteindre , car ces barrières que l'on repousse ne sont autre chose que le vrai ; on ne veut rien de fixé , c'est-à-dire rien qui ne puisse et ne doive être immédiatement nié et rejeté par l'esprit. C'est ce qui nous paraît encore clairement exprimé par les passages suivans : « Le progrès s'accomplit dans l'unité. . . Or , » après 18 siècles , ayant accompli une des phases de sa croissance , » l'humanité tend de nouveau à se transfigurer : les vieux systèmes , » les vieilles sociétés , tout ce qui constituait l'ancien monde croule à » la fois ¹. » Et ailleurs : « Lorsqu'une institution ne peut plus satis- » faire aux besoins des peuples , à cause du progrès qui s'est opéré , » l'esprit qui l'animait se retire d'elles. Il n'en reste que le cadavre » (p. 62). » Et ainsi en est-il de la religion de Moïse et de celle de Jésus-Christ , comme l'auteur l'affirme aussitôt. Il suit de là que la vérité ne peut pas être plus inhérente à une institution que la vie l'est aux corps organisés , et que chacune de ces prétendues phases de croissance est caractérisée par la destruction et la perte de toutes les acquisitions faites dans la période précédente , par un mouvement rétrograde qui , répété tant que l'on voudra , laisse indéfiniment l'humanité à la même place. On tombe dans une série interminable de déceptions et de désaveux , où toujours la vérité fait défaut ; de chute en chute , on roule jusqu'au plus profond de l'abîme du doute. Que sert ensuite de dire que l'esprit enseigne toutes choses , qu'il enseigne toujours ? Ce tout équivaut évidemment à rien , à moins que rien , puisque cet esprit de mensonge , qui est moins chimérique que ses sup pôts ne le disent , se dédit et se condamne perpétuellement lui-même par ses contradictions.

Voici cependant ce passage : « L'esprit , dit Jésus , vous enseignera » toute chose. Jésus donc enseigne une effusion continuelle de lumière , » une progression sans fin. Rien de plus éloigné de sa pensée que » celle d'un état fixe , d'une science immobile , espèce de lac étroit » dont les rives ne s'étendaient jamais , et qui étoufferait l'intelligence » même dans ses eaux stagnantes. Tout croît , tout se développe , et » l'homme et le monde , et l'univers entier ; étonnante ascension de

¹ Saint Mathieu , c. xviii ; *Comment.* , p. 70.

» tout ce qui est vers le principe de tout ce qui est. Rien d'immuable.
» Ecoutez donc l'esprit, et n'écoutez point ceux qui disent : l'esprit a
» tout enseigné ; il ne parlera plus ; car l'esprit parle et enseigne tou-
» jours. Marchez à sa lumière, marchez sans relâche (p. 412). »
Que dites-vous de cette prophétie qu'on dirait extraite mot à mot de
Fourier ? Un pas de plus, et nous entrons, tambour battant, en plein
monde aromal ; déjà on en sent les émanations ; car si tout croît, si
tout se développe, pourquoi cette mer sans rivage que le prophète
veut substituer au lac stagnant du christianisme, ne deviendrait-elle
pas un bol de chocolat, ou de limonade, etc., au choix ? En attendant,
marchons à la lumière de l'esprit, si toutefois nous pouvons la décou-
vrir ; mais il est douteux qu'elle brille quelque part ; car, d'après
notre auteur, comme on le sait déjà, nous sommes dans des tems
pareils à ceux qui précédèrent la venue de Jésus-Christ, or : « Au
» tems de Jésus, l'humanité était en grande souffrance, ses croyances
» étaient éteintes, elle souffrait du vide *ténébreux* qui s'était fait dans
» son âme (p. 362). » De plus, ce monde n'est qu'une nuit *funeste*
pleine d'angoisse et de fantômes sinistres (239) ; et enfin, au cha-
pitre IX de saint Jean, il affirme que ceux-là seuls sont dans le vrai
qui avouent qu'ils sont aveugles, et il damne sans miséricorde ceux
qui iraient y voir. Supposé qu'il n'y ait que nuit partout, nous préfé-
rons celle de l'Église aux fantômes de F. Lamennais ; quand le soleil
luira il sera bien tems de se décider.



Philologie.

TABLEAU

DES PROGRÈS FAITS DANS L'ÉTUDE DES LANGUES
ET DES HISTOIRES DE L'ORIENT

PENDANT L'ANNÉE 1844.

Importance des études orientales pour la religion.

Nous avons assez fait sentir dans le préambule des autres articles que nous consacrons chaque année à ce tableau, les différens avantages que la religion doit retirer et retire déjà de cette étude. C'est un fait déjà acquis à la science sacrée, que plus les langues et la véritable histoire de l'Orient seront connues, plus les faits et les traditions bibliques seront constatés et avérés. Aujourd'hui nous nous contenterons de poser en tête de ce tableau, la conclusion même que M. Mohl, qui en est l'auteur, a placée à la fin de ce travail. Voici comment il s'exprime :

« Toute imparfaite que soit l'analyse que je viens de mettre sous
» vos yeux, elle prouvera néanmoins que la science qui en est l'objet
» est pleine de vie. Il ne se passe pas d'année sans que la curiosité
» des voyageurs ou la sagacité des savans soulève un nouveau coin de
» l'antiquité orientale, et nous fasse connaître des documens du plus
» haut intérêt. Il se prépare ainsi sous nos yeux une histoire du monde
» infiniment plus étendue et plus riche que celle dont nos pères pou-
» vaient avoir une idée, et l'on parvient peu à peu à remplacer leurs
» conjectures par des faits positifs, et à combler les lacunes dont ils
» avaient désespéré. Nous ne sommes qu'à l'entrée de ce nouveau
» monde ; mais les méthodes sont trouvées, les matériaux abondent,
» et votre zèle ne fera pas défaut aux exigences de la science. »

* Voir le tableau des mêmes études pendant l'année 1843 dans notre tome *xii*, p. 221.

1. Progrès dans l'étude de la littérature arabe.

« M. Gottwaldt, à Saint-Pétersbourg, a publié le texte de la *Chronique de Hamzah d'Isfahan* ¹. Cet auteur du 10^e siècle est un des premiers parmi les Arabes qui ait essayé d'écrire une histoire universelle, telle que la comportaient les connaissances de son tems, et de la baser sur un système de chronologie comparée. Son ouvrage devint bientôt célèbre et acquit une grande autorité chez les Arabes. Il est vrai que, lorsqu'on commença à s'en servir en Europe, on lui reprocha un grand manque de critique; mais il est juste de faire observer que l'état des sciences historiques, à l'époque où il vivait, n'offrait à l'auteur que fort peu de moyens pour contrôler les sources dont il se servait, et que des erreurs, même fort graves, dans un sujet aussi vaste et aussi difficile, n'ont pas le droit de nous étonner. De plus, M. Gottwaldt cherche à établir qu'une partie des fautes qu'on a reprochées à son auteur proviennent du copiste du seul manuscrit dont on s'était servi avant lui. Dans tous les cas, les sources où avait puisé Hamzah étant en grande partie perdues, on est trop heureux de retrouver dans son ouvrage les données historiques et chronologiques de ses devanciers, et c'est à la science européenne de les juger et de les mieux coordonner. Hamzah avait attiré de bonne heure l'attention des orientalistes; Reiske, Schultens, Rasmussen et M. Gottwaldt lui-même avaient publié divers chapitres de son ouvrage; mais une édition complète et correcte était un véritable besoin que M. Gottwaldt est venu satisfaire. Il se propose de faire suivre le texte d'une traduction latine et d'un commentaire.

M. Reinaud a réuni en un volume les *extraits d'auteurs arabes et persans relatifs à l'histoire de l'Inde* ² qu'il avait insérés d'abord dans le *Journal asiatique*. Tout le monde sait que le grand défaut de la littérature indienne consiste dans l'absence presque entière de données chronologiques pour les tems un peu reculés. On peut établir par les ouvrages brahmaniques une chronologie relative, déterminer que tel fait est antérieur à tel autre; mais on ne peut leur assi-

¹ *Hamzæ Isphanensis Annalium libri x*, edid. I. M. E. Gottwaldt, t. 1, textus arabicus. Saint-Pétersbourg, in 8°, 1844 (xxviii et 243 pag.).

² *Fragmens arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, recueillis par M. Reinaud. Paris, 1845, in-8° (xxxv et 228 pages).

gner une date absolue. Il est vrai que la littérature des Bouddhistes remédie à un certain degré à ce défaut, et qu'elle donne un nombre considérable de synchronismes; mais dans une matière si vaste tout nouveau secours est précieux. En général, les peuples étrangers ont mal compris l'Inde, et ce qu'ils en disent est ordinairement à côté de ce qui nous intéresse le plus dans l'histoire de ce pays; mais un fait positif, rapporté par un étranger, sert toujours à établir un synchronisme et à donner une date fixe à un nom ou à un incident autour desquels une foule de faits relatifs à l'histoire indigène peuvent se grouper. Quel parti la critique historique n'a-t-elle pas tiré de ce que les Grecs, et plus encore de ce que les voyageurs chinois nous ont dit de l'Inde! Il était donc naturel qu'on s'adressât aussi aux Arabes, quoique venus les derniers. C'est dans cet esprit que M. *Gildemeister* a publié, il y a quelques années, une collection des *passages les plus importants des auteurs arabes sur l'Inde*; et aujourd'hui M. *Reinaud* nous donne le résultat de ses recherches historiques et géographiques sur le même sujet, en les appuyant sur les textes qu'il a découverts. M. *Reinaud* annonce dans sa préface un mémoire étendu sur l'état de l'Inde avant le 11^e siècle de notre ère, mémoire dont il a déjà lu une grande partie dans les séances de l'Académie des inscriptions.

Les ouvrages historiques arabes, dont les commencemens avaient paru dans ces dernières années, ont presque tous fait des progrès; ainsi, M. *Wustenfeld* a publié le septième cahier des *biographies d'Abou Zakariah al-Nawawi*¹, M. *Kosegarten* la cinquième livraison du *Kitab al-aghani*², et le Comité des traductions de Londres est sur le point de faire paraître la première moitié du 3^e volume du *Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan*³, traduit par M. de *Slane*. Ce savant lui-même a été envoyé par le gouvernement français à Constantinople, pour acheter, ou faire copier dans les bibliothèques

¹ *The biographical Dictionary*, by Abu-Zakariya-Yahya el-Nawawi, edited by Wustenfeld. Part. VII, Göttingen, 1844, in-8° (pag. 577 à 672).

² *Alii Isfahanensis Liber cantilenarum*, edidit Kosegarten. Fasc. v. Greifswalde, 1844, in-4°.

³ *Ibn-Khallikan's biographical Dictionary*, translated by baron Mac Guc-
in de Slane. Paris, 1845, in-4° vol. III, part. I (384 pag.).

des mosquées, les manuscrits arabes qui manquent à la Bibliothèque royale, et l'on ne peut qu'applaudir au but de ce voyage ainsi qu'au choix du voyageur.

Avant de quitter la littérature historique des Arabes, je crois devoir annoncer la publication prochaine d'un ouvrage qui est vivement désiré par tous les hommes qui s'intéressent au progrès des lettres : c'est l'édition des *Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun* que prépare M. Quatremère. Ibn-Khaldoun est, de tous les auteurs arabes, celui qui a l'esprit le plus large ; son génie est très-supérieur à celui de son tems et de sa nation, et l'on est tout étonné de trouver, parmi les chroniqueurs et les beaux esprits qui forment les deux classes principales des historiens arabes, un homme recherchant les lois qui gouvernent le développement et décident du sort des races humaines. On a publié depuis plus de vingt ans de nombreux extraits du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun ; le gouvernement piémontais a fait commencer par feu M. Arri une édition de la partie qui traite de l'histoire ancienne ; le gouvernement français a chargé M. de Slane de publier ce qui concerne l'histoire des Berbers ; M. Schultz avait préparé une édition des Prolégomènes, que son voyage en Perse l'empêcha de mettre sous presse ; et aujourd'hui M. Quatremère va publier le texte et la traduction de ces Prolégomènes dans la collection des *Notices et Extraits*. C'est dans cette partie de son travail qu'*Ibn-Khaldoun* a consigné ses principes de critique et ses vues générales, et il n'y a peut-être aucun ouvrage oriental qui soit aussi propre à être goûté par des lecteurs européens que celui-ci, qui est l'œuvre d'un esprit, si je puis m'exprimer ainsi, tout européen.

L'étude du Koran a fait un progrès important par la publication du *commentaire de Beidhawi* que M. Fleischer vient de commencer à Leipsig¹. Beidhawi, auteur du 13^e siècle de notre ère, était un des plus grands grammairiens arabes, et *les Lumières du Koran et les mystères de son interprétation*, (tel est le titre de son commentaire,) sont une mine inépuisable de recherches grammaticales et de traditions musulmanes. On ne pouvait trouver, pour ce livre important et

¹ *Beidhawi commentarius in Coranum, ex codicibus Parisiensibus, Dresdensibus et Lipsiensibus*, ed. indicibusque instruit H. Fleischer. Fascicul. I et II. Leipsig, 1844-1845, in-4° (320 pag.).

difficile, un éditeur plus consciencieux et plus maître de son sujet que M. Fleischer, qui s'est dévoué à ce grand travail pendant un nombre considérable d'années. M. Weil, à Heidelberg, a publié deux petits ouvrages qui se rapportent à l'étude du Koran. Le premier est une *Introduction historique et critique*¹, qui se compose en partie d'un extrait de la vie de Mahomet du même auteur, en partie d'un supplément à cet ouvrage, surtout pour le chapitre qui traite de la critique du Koran, de la formation de ce livre et de la succession chronologique des chapitres et des versets déplacés. Le second ouvrage de M. Weil est intitulé *Légendes bibliques des Musulmans*, d'après des sources arabes et comparées aux traditions juives². Qui-conque a lu une seule page du Koran, sait que ce livre est rempli d'allusions à des légendes juives sur des personnages du vieux Testament. Ces légendes n'ont aucune valeur historique, mais leur connaissance est indispensable à l'intelligence du Koran, et M. Weil a rendu service aux lecteurs de ce livre qui ne peuvent recourir aux commentaires originaux, en les tirant de divers recueils de traditions arabes et en les réunissant dans une espèce de manuel.

Les sciences des Arabes ont été l'objet des études de plusieurs savans ; ainsi, l'*Histoire des mathématiques chez les Arabes* a fourni à M. Sédillot la matière d'un ouvrage dont il vient de faire paraître le premier volume³. L'objet de l'auteur est de prouver, par l'examen comparé des monumens, que l'école de Bagdad a su perfectionner les connaissances en astronomie, en mathématiques et en géographie, dont elle avait reçu le dépôt des Grecs. Il recherche de plus quelle a été la part des Indiens et des Chinois dans les progrès des sciences exactes. Une partie des mémoires qui composent cet ouvrage avaient déjà paru séparément dans divers recueils scientifiques et quelques-unes des opinions émises par M. Sédillot ont donné lieu à une polémique qui ne paraît pas encore épuisée.

¹ *Historisch-kritische Einleitung in den Koran*, von Dr G. Weil. Bielefeld, 1844, in-12 (xxi et 121 pag.).

² *Biblische Legenden der Musulmänner*, von Dr G. Weil. Frankfurt, 1845, in-8° (298 pag.).

³ *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, par M. L. A. Sédillot. Paris, 1845, in-8° (466 pag. Le volume n'est pas achevé).

M. de *Sontheimer*, à Stuttgart, a publié la traduction allemande du 5^e livre du *Canon d'Avicenne*¹, qui traite des remèdes composés des Arabes. Il a complété par cet ouvrage sa traduction du grand *Traité d'Ibn-Beithar sur les simples*. On peut dire que c'est la première fois que cette partie des œuvres d'Avicenne paraît dans une langue européenne, car la traduction qu'en a publiée au 16^e siècle Gérard de Cremona est trop inexacte pour pouvoir être comptée. Les deux ouvrages de M. Sontheimer embrassent toute la matière médicale des Arabes, et fournissent de riches matériaux pour l'appréciation des progrès que ce peuple avait faits dans une science dans laquelle il fut pendant des siècles le maître de l'Europe.

M. *Favé*, capitaine d'artillerie, qui s'occupait depuis longtems d'un ouvrage sur l'histoire de l'artillerie, ayant consulté M. *Reinaud* sur les machines de guerre des Arabes, M. Reinaud lui communiqua les matériaux qu'il possédait sur cette question, et traduisit un ouvrage du 13^e siècle, par *Hassan-el-Rammah*, sur l'art de la guerre. Le résultat du travail des deux collaborateurs fut un traité sur *l'origine de la poudre à canon*², traité qui vient de paraître et qui forme la première partie de *l'Histoire de l'artillerie de M. Favé*. Il ressort de ce travail que, selon toute probabilité, la poudre à base de salpêtre fut inventée par les Chinois, et employée par eux aux feux de guerre; que les Arabes et les Grecs la leur ont empruntée et en ont perfectionné tous les deux les applications; mais que l'artillerie, c'est-à-dire l'emploi de la qualité explosive de cette poudre, ne fut découverte qu'en Europe, vers la fin du 13^e siècle. C'est un livre curieux, dans lequel on trouvera plusieurs données nouvelles sur l'histoire de la chimie chez les Arabes, et où l'on observera avec intérêt la sagacité avec laquelle M. Favé a su appliquer les connaissances pratiques et scientifiques qu'exige son arme à l'explication des textes orientaux et grecs qui traitent des feux de guerre.

¹ *Zusammengesetzte Heilmittel der Araber nach dem fünften Buch des Canon von Ebn-Sina*, übersetzt von D^r Sontheimer. Fribourg, 1845, in-8° (288 pages).

² *Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon*, par M. Reinaud et M. le capitaine d'artillerie Favé. Paris, 1845, in-8° (287 pag. et 17 pl.).

M. le baron de *Hammer* a publié un petit volume en arabe et en allemand, portant le titre de *Rendez-vous de la prière*¹, et contenant sept prières en prose rimée, pour différentes heures de la journée. M. de Hammer ne s'explique pas sur l'origine de ce volume, qui me paraît entièrement composé par lui-même et publié en commémoration d'un deuil de famille. Je passe avec un silence respectueux devant ce monument d'une pieuse tendresse.

Les ouvrages destinés à faciliter la connaissance de la langue arabe sont assez nombreux et témoignent de l'extension croissante que prend cette étude. M. Caussin de Perceval a publié la troisième édition de son excellente *Grammaire arabe vulgaire*². M. Bled de Braine a fait paraître un *Cours d'arabe*³, composé d'une grammaire et d'exercices, et destiné aux Européens établis en Algérie et dans le reste du nord de l'Afrique. Votre bibliothécaire. M. *Kazimirski* de Biberstein, a commencé la publication d'un *Dictionnaire arabe-français*⁴, qui contiendra dans un fort volume in-8° tout ce qui est indispensable pour l'intelligence des textes arabes anciens et modernes. M. *Berggren* a fait paraître, à Upsal, comme supplément à ses voyages en Orient, un *Guide français-arabe*⁵, en forme de dictionnaire, dans lequel il explique les mots et les phrases les plus usitées en Syrie et en Egypte. M. Berggren n'est peut-être pas assez philologue pour faire un dictionnaire parfait, mais son ouvrage donne, néanmoins, plus que n'en promet le titre. Il contient beaucoup de termes tech-

¹ *Zeitwarte des Gebets, in sieben Tageszeiten. Ein Gebetbuch arabisch und deutsch herausgegeben, von Hammer-Purgstall.* Vienne, 1844, in-8° (56 et 76 pag.).

² *Grammaire arabe vulgaire, pour les dialectes d'Orient et de Barbarie, par M. Caussin de Perceval.* Paris, 1844, in-8° (175 pages).

³ *Cours synthétique, analytique et pratique de la langue arabe, où les dialectes vulgaires africains d'Alger, de Maroc, de Tunis et d'Egypte, sont enseignés sans maître, par F. Bled de Braine.* Paris, 1844, in-8°. Dondey-Dupré. (Non achevé, l'ouvrage aura 28 feuilles.)

⁴ *Dictionnaire arabe-français, par Kasimirski de Biberstein.* Paris, 1845, in-8° (il en a paru 2 livraisons.)

⁵ *Gui le français-arabe vulgaire des voyageurs et des Francs en Syrie et en Egypte, par J. Berggren.* Upsale, 1844. in-4° (924 pag.).

niques et une quantité de renseignemens sur les mœurs et la géographie, qu'on chercherait en vain autre part. Ainsi, on trouve sous le mot *cuisine* la description de tous les mets arabes ; à propos des mots *itinéraires*, *Syrie*, *désert* et autres, il entre dans de longs détails géographiques ; il ajoute, de plus, à la fin, un droguier assez étendu et que l'on consultera avec fruit en le comparant à celui que M. de Sontheimer a inséré à la fin de sa traduction d'Avicenne dont je viens de parler.

Enfin, il se prépare au Caire deux grands ouvrages lexicographiques. L'un est une réimpression du *Kamous* ; l'édition de ce dictionnaire, publiée à Calcuta, est devenue extrêmement rare ; celle qu'on dit avoir été lithographiée à Bombay est à peu près inconnue hors de l'Inde, de sorte que la nouvelle édition qu'annonce M. *Walmass*, au Caire¹, sera un grand service rendu aux savans d'Europe. M. *Perron*, directeur de l'école de médecine au Caire, et dont vous connaissez les travaux sur les anciens Arabes, s'est chargé de la rédaction du texte, et, un des plus savaus scheikhs du Caire, *Mohammed el-Tounsy*, s'occupera de la révision des épreuves. Le second ouvrage lexicographique entrepris au Caire, est un grand *trésor de la langue arabe* auquel M. *Lane* travaille depuis quelques années et pour lequel il s'est associé le scheikh *Ibrahim-al-Deisouki*. La parfaite intelligence de la langue, soit ancienne soit moderne, dont M. *Lane* a donné tant de preuves, fait concevoir les plus grandes espérances de ce travail.

2. Progrès dans l'étude des autres langues sémitiques : l'hébreu, le berbère, l'hymiarite.

Il me reste à dire quels sont les travaux qui, pour les autres dialectes sémitiques, ont contribué à enrichir les lettres orientales. M. *Diétrich*, à Marburg, a publié, sous le titre de : *Mémoire sur l'étymologie des mots sémitiques*², un volume contenant trois dis-

¹ Cette édition du *Kamous* sera imprimée à Boulak et formera un volume in-folio. On peut souscrire chez M. Duprat, libraire à Paris. Le prix de souscription est de 75 francs.

² *Abhandlungen für semitische Sprachforschung*, von E. F. C. Dietrich. Leipzig, 1844, in-8° (350 pag.).

sertations qui traitent des noms des herbes et des roseaux, des noms des parties du corps, et de ceux des racines anormales. Les principes de l'auteur, en matière d'étymologie, sont très-sages, et il les applique avec savoir et sagacité.

M. *Kaempf*, à Halle, a fait imprimer le texte et la traduction allemande des premières *Séances du Taschkemouni de Charisi*. C'est un livre curieux sous plusieurs rapports. Jehuda-ben-Salomo-el-Charisi était un juif espagnol du 13^e siècle, élevé dans les écoles arabes, comme tous les savans de son tems et de sa nation ; profondément imbu du goût et du savoir des Arabes, et, en même tems, jaloux de leur prééminence littéraire, il se proposa de prouver que l'hébreu était une langue aussi riche et aussi capable de se prêter à tous les besoins de la littérature que l'arabe, et il composa, sous le titre de *Taschkemouni*, un ouvrage par lequel il espérait réveiller le patriotisme littéraire des juifs. Mais il était lui-même tellement sous le joug de l'esprit arabe, qu'il n'a su faire de sa protestation qu'un pastiche des Séances de Hariri ; il les imita avec beaucoup de bonheur, employa tous les raffinemens de la langue pour égaler son modèle en jeux de mots et en traits d'esprit, et produisit un ouvrage réellement remarquable, mais bien peu propre à émanciper les juifs de la domination savante des Arabes. Le texte hébreu de cet ouvrage a été publié plusieurs fois, mais sans critique et sans commentaire. M. *Kaempf* donne, d'après d'anciens manuscrits, le texte de l'introduction et des premières séances, accompagné de notes et d'une traduction allemande rimée, et précédé d'une préface dans laquelle il traite de la vie de l'auteur, du genre de poésie qu'il cultivait et de la métrique hébraïque.

C'est peut-être ici que je puis le mieux placer la mention du *Dictionnaire berbère*² que le ministère de la guerre fait publier, et dont le premier volume a paru. On se rappelle que le gouvernement a nommé, il y a quelques années, une commission à laquelle il adjoignit

¹ *Die ersten Makamen aus dem Taschkemouni des Charisi*, von D. *Kaempf*. Berlin, 1845, in-8° (180 pag.).

² *Dictionnaire français-berbère, dialecte écrit et parlé par les Kabâiles de la division d'Alger, ouvrage composé par ordre du ministre de la guerre*. Paris, 1844, grand in-8° (656 pag.).

Sidi-Ahmed, imam de Bougie. Cette commission trouva que les différences entre les dialectes berbères étaient assez grandes pour qu'il fût à désirer de publier un dictionnaire particulier pour chacune des grandes divisions de cette population. Le volume qui a paru contient le dialecte des Berbères de Bougie, d'Alger et de la chaîne de l'Atlas, jusqu'à Médéah. Le volume suivant paraît être destiné au dialecte des Berbères de Constantine. On ne pourra juger si ce système est réellement le meilleur que lorsque plusieurs de ces vocabulaires auront vu le jour.

Avant de quitter la littérature des peuples sémitiques, j'ai à dire quelques mots sur ce qui a été fait pour la publication des inscriptions *himyarites* de M. Arnaud. Votre conseil a trouvé nécessaire de faire graver un caractère *himyarite*, et M. Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, toujours empressé de favoriser vos études, a fait exécuter des types qui servent en ce moment à l'impression des inscriptions. Le voyage de M. Arnaud à Mareb, qui a paru dans votre Journal¹, montre combien le Yémen est encore riche en inscriptions qui pourraient mettre la critique européenne en état de rétablir l'histoire ancienne de ce pays. Les difficultés pour les obtenir sont extrêmement grandes; mais, si quelqu'un peut les vaincre, c'est M. Arnaud, à qui ses habitudes permettent de voyager comme un Arabe, et qui, par ses anciennes relations à Sanna, est assuré d'autant de protection qu'on peut en obtenir dans ce pays presque sauvage, et nous ne pouvons que faire des vœux pour qu'il plaise au gouvernement français de le mettre en état de recommencer son exploration du Yémen. Il s'agit d'un chapitre entier, et d'un chapitre très-important, à ajouter à l'histoire ancienne.

3. Progrès dans l'étude des caractères cunéiformes.

En nous tournant vers l'Orient, nous trouvons toutes les questions qui se rattachent aux grands empires de la Mésopotamie et de la Perse soulevées de nouveau à l'aide de matériaux plus abondans. J'ai à

¹ Voy. le Voyage de M. Arnaud dans le *Journal asiatique*, année 1845, mois de mars et d'avril.

peine besoin de vous rendre compte des progrès et de l'achèvement des fouilles de M. Botta¹, qui ont mis au jour tout un palais assyrien. Depuis votre dernière séance générale, les travaux ont marché avec la plus grande rapidité ; des secours plus efficaces, et la présence de M. Flandin, ont permis d'employer jusqu'à deux cents ouvriers, et vous apprendrez avec satisfaction que ces travaux ont nourri pendant une année tout ce qui restait de la tribu nestorienne indépendante, que les Kurdes avaient massacrée. Deux mille mètres de murs couverts d'inscriptions et de sculptures ont été déblayés, 130 bas-reliefs dessinés par M. Flandin, 200 inscriptions copiées par M. Botta, et les sculptures les mieux conservées ont été embarquées par lui sur des radeaux pour descendre le Tigre jusqu'à Bassora, où elles seront prises par une gabare de la marine royale et amenées à Paris. D'après les dernières lettres de M. Botta, tous les radeaux étaient arrivés heureusement à Bagdad, et il ne restait plus à expédier que deux taureaux et deux statues d'hommes étouffant des lions dans leurs bras. Il est à craindre que l'étiage du Tigre soit trop bas en été pour qu'on puisse embarquer avant le printemps prochain ces monolithes énormes. M. Botta va arriver à Paris, où il rédigera la description de sa découverte ; les dessins des sculptures et les copies des inscriptions seront gravés et fourniront à l'étude des savans des matériaux aussi riches qu'inespérés. On ne lit pas encore les inscriptions assyriennes ; mais il est permis d'espérer qu'on y parviendra à l'aide des inscriptions bilingues et trilingues de Persépolis. Il paraît probable aujourd'hui que l'*écriture cunéiforme* a été inventée à Babylone, transportée de là à Ninive et appliquée à la langue *assyrienne*, puis portée, plus tard, à Ecbatane et appliquée à la langue *médique*, et enfin adaptée au *persan*, à Persépolis. Dans chacune de ces applications, cette écriture, originairement syllabique et très-compiquée, paraît s'être simplifiée petit à petit jusqu'à ce qu'elle soit devenue alphabétique à Persépolis.

La nature des choses indique que, pour arriver à la déchiffrer, nous devons remonter en sens inverse, et aller du caractère le plus

¹ *Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, près de Ninive, publiées par M. Mohl. Paris, 1845, in-8° (xi, 72 pages et 55 planches).*

simple au plus compliqué. C'est cette marche qui déjà a été suivie. Depuis que *M. Burnouf* a rendu accessible l'ancienne langue persane, lui et *M. Lassen* l'ont appliquée à la lecture du caractère persépolitain, et cette branche d'études vient de recevoir de grands développemens, et est sur le point d'en recevoir de plus grands encore. *M. Lassen* a publié les *inscriptions persépolitaines*¹ que *M. Westergaard* a rapportées de son voyage, et il les a commentées avec son savoir et sa sagacité ordinaires. Sa publication a été soumise à une critique rigoureuse de la part de *M. Holtzmann*², à Carlsruhe; malheureusement, ce travail, qui n'est pas sans mérite, est écrit avec une acrimonie qu'on ne peut voir sans regret.

On ne possède jusqu'à présent qu'une vingtaine d'inscriptions en caractères cunéiformes *persépolitains*, et elles sont, en partie, frustes ou très-courtes. C'est trop peu pour pouvoir résoudre avec sécurité toutes les difficultés que présente leur déchiffrement; mais nous allons avoir prochainement l'immense *inscription de Bisutoun*, qui à elle seule contient, dans 450 lignes, autant de matière que toutes les autres réunies. *M. Rawlinson*, grâce à des circonstances favorables, a pu copier, il y a quelques années, cette inscription, qui est d'un accès extrêmement difficile. Il en a envoyé une copie, accompagnée d'une traduction, à Londres, où la Société asiatique se propose de la publier. Elle est l'œuvre de Darius Hystaspes, qui l'a fait graver avant son expédition contre les Scythes, et qui y a consigné la généalogie des Achéménides, l'énumération des provinces et des mers de son empire, la liste et les noms des rois qu'il avait vaincus et dont on voit les figures sur le bas-relief qui surmonte l'inscription. Quelque grande que soit l'importance de ce monument pour l'histoire et la langue de la Perse antique, on pouvait espérer qu'il nous rendrait un immense service de plus en offrant une large base pour le défrichement des autres systèmes d'écritures cunéiformes; car

¹ *Die ultpersischen Keilinschriften*, von Lassen. Bonn, 1844, in-8° (188 pag.). Ce mémoire forme le premier cahier du volume VI du journal intitulé : *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlands*.

² *Beiträge zur Erklärung der persischen Keilinschriften*, von A. Holtzmann. cah. I. Carlsruhe, 1845, in-8° (152 pag.).

il se compose de trois colonnes qui contiennent le même texte en persan, en médique et en babylonien. Malheureusement, ces deux dernières ont beaucoup souffert, et M. Rawlinson n'a pu copier que le tiers de la colonne médique et le dixième de la colonne babylonienne. Néanmoins, les 150 lignes qui restent de la seconde colonne offrent encore des matériaux considérables pour le déchiffrement du caractère médique, et M. Rawlinson en a tiré un alphabet qu'il ne publie pas encore, parce qu'il n'en est pas entièrement satisfait, mais qui fournira certainement des élémens considérables pour la lecture de ce système cunéiforme. M. *Westergaard* imprime dans ce moment, à Bonn, un traité sur le même sujet, basé sur les inscriptions *médiques* qu'il a rapportées de ses voyages. Chaque pas qu'on fera dans cette direction rapprochera le moment où l'on pourra aborder la lecture du caractère assyrien ; c'est un problème des plus difficiles à résoudre, et qui défiera peut-être encore longtems la sagacité des savans, mais qui est d'un intérêt extrême à cause de l'antiquité et de la quantité des inscriptions assyriennes que nous devons à Schulz et à M. Botta.

4. Progrès dans l'étude de la langue zend.

L'étude du *zend* a fait quelques progrès. La Société asiatique de Bombay a continué son édition du *Zend Avesta* en caractères guzarati, et nous en a envoyé trois nouveaux volumes contenant d'*Izeschné*¹ et le *Vispered*². M. *Windischman*, à Munich, a publié un travail sur le *Homa*³, et M. Burnouf, avec des matériaux plus amples, a traité le même sujet dans une série d'articles qui paraissent dans le *Journal asiatique*⁴, et dont l'ensemble formera la continuation de

¹ *The Yacna of the Parsis in the zend language but gujarati character with a gujarati translation, paraphrase and comment ; according to the traditional interpretation of the Zoroastrians, by the late Framji Aspandiarji and other Dasturs; lithographed for the Bombay branch of the Royal Asiatic Society, by Appa Rama. 2 vol. in-8°, 1843 (t. I, 500 pag. t. II, 485 pag.).*

² *The Vispard of the Parsis in the zend language but gujarati character, etc. Bombay, 1843, in-8° (137 pag.).*

³ *Ueber den Soaa-Cultus der Aier. von Dr. F. Windischmann, Munich, 1844, in-4° (18 pag.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.*

⁴ *Le dieu Homa* (articles de M. Burnouf, dans le *Journal asiatique* de 1844 et 45).

son commentaire sur le Yaçna. Le *Homa* est effectivement une des parties les plus curieuses de la doctrine de Zoroastre, parce que c'est une de celles qui nous permettent de saisir le plus clairement les rapports entre les Védas et le Zend-Avesta, de fixer le point où la doctrine persane s'est séparée de celle des Védas, et de suivre les phases de la transformation que les prédécesseurs de Zoroastre et Zoroastre lui-même lui ont fait subir.

5. Progrès dans l'étude de la langue pehlewî.

Le *pehlewî* n'a été l'objet que d'une seule dissertation de M. Müller¹, à Munich; mais elle est d'un grand intérêt. L'auteur y examine, d'après les livres pehlewîs, le point principal de la théologie zoroastrienne, c'est-à-dire le rapport entre *Ormuzd* et le *tems infini*. Anquetil avait cru que le *tems* était regardé, par les Persans, comme l'Unité absolue dont procédaient, d'un côté, Ormuzd, de l'autre Ahrimam; mais M. Müller prouve que, dans la doctrine officielle de l'époque des Sassanides, Ormuzd était regardé comme le maître suprême, et le *tems* comme un élément de la création des êtres. Il est à regretter que le manque de caractères pehlewîs ait empêché jusqu'à présent M. Müller de publier l'édition du *Bundehesch* qu'il a préparée, que personne aujourd'hui ne pourrait exécuter aussi bien que lui, et qui relèverait l'étude du pehlewî. Il est assez probable qu'on aura besoin de cette langue pour l'étude des inscriptions cunéiformes; car il est difficile de croire qu'aucun des trois ou quatre idiomes, encore cachés sous le voile des différens systèmes de cette écriture, n'appartienne pas à cet antique mélange des langues sémitiques et ariennes.

6. Progrès dans l'étude de la littérature persane.

La *littérature persane* proprement dite s'est enrichie de quelques travaux. M. *Defrémery* a fait paraître le texte et la traduction de

¹ *Untersuchungen über den Anfang des Bundehesch*, von Dr Joseph Müller, Part. 1. Munich, 1844. in-5° (30 pag.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.

*l'Histoire de la dynastie des Samanides par Mirkhond*¹. M. Wilken avait déjà publié, en 1808, ce même texte ; mais il n'avait qu'un seul et médiocre manuscrit, de sorte que la nouvelle édition, beaucoup plus correcte et accompagnée d'une traduction plus exacte, sera bien reçue par tous ceux qui s'occupent de cette époque curieuse du khalifat, d'autant plus que M. Defrémery a pris soin de compléter le récit très-inégal de Mirkhond par de nombreux extraits tirés d'historiens arabes et persans inédits. Un autre chapitre de Mirkhond, *l'histoire des Sassanides*², a été publié pour faire partie des chrestomathies à l'usage de l'école des langues orientales vivantes de Paris.

M. Bland a publié à Londres le premier cahier de *l'histoire des poètes persans*³, composée sous le titre de *Temple du feu*, par *Lutf Ali Khan*, poète persan du 17^e siècle. M. Bland avait déjà rendu un compte détaillé de cet ouvrage dans le *Journal de la Société asiatique de Londres* ; il a depuis ce tems réuni tous les manuscrits connus du *Temple du feu*, et en a commencé une édition. Lutf Ali Khan traite d'abord des poètes antérieurs par ordre géographique, ensuite de ses contemporains, et finalement de ses propres œuvres poétiques. Il a accumulé ainsi les biographies de plus de 800 poètes et il donne quelques extraits des ouvrages de chacun. La publication de ce livre est une entreprise utile, moins à cause des extraits d'une quantité de poètes oubliés qu'il contient, que parce qu'une collection aussi considérable de biographies renferme nécessairement une foule de dates et de renseignements qui peuvent servir à éclaircir des points douteux dans l'histoire.

Le colonel *Miles* a publié, aux frais du Comité des traductions, la *vie de Tipou Sahib par Mir Huseïn Ali Khan de Kirman*⁴, qui

¹ *Histoire des Samanides*, par Mirkhond; texte persan, traduit et accompagné de notes critiques, historiques et géographiques, par M. Defrémery. Paris, 1845, in-8° (296 pag.).

² *Chrestomathies orientales. Histoire des Sassanides*, par Mirkhond, texte persan. Paris, 1843, in-8° (110 pag.).

³ *The Atesch Kedah, or fire-temple*, by Hajji Lutf Ali Beg, of Ifahan, now first edited by N. Bland. London, 1844, in-8° (40 pag.).

⁴ *The History of the reign of Tipu Sultan*, by Mir Hussein Ali-Khan Kirmani, translated by Colonel Miles. London, 1844, in-8° (291 pag.).

forme la suite de la vie de *Hyder Ali* par le même auteur, dont M. Miles avait déjà donné la traduction. Ces deux ouvrages paraissent avoir été composés sur les instances des fils de Tipou et sont écrits dans le style enflé des panégyristes orientaux. Il n'est pas sans intérêt de voir comment des événemens qui nous sont si bien connus par les rapports des Anglais, sont représentés par un partisan du côté ennemi, et l'histoire de cette époque pourra certainement y découvrir quelques faits nouveaux, ainsi que l'explication de quelques événemens dont on ne possédait pas la clef. Néanmoins il aurait fallu un homme plus intelligent que Mir Ali pour nous donner un tableau fidèle des plans politiques et de l'administration de Tipou, et des causes réelles de sa chute.

M. *Wetzstein*, à Leipzig, a fait paraître la seconde partie de son édition lithographiée du *Dictionnaire arabe-persan de Samakhschari* ; la troisième est promise prochainement, et l'ouvrage sera terminé par un *glossaire alphabétique*, appendice indispensable pour un dictionnaire arrangé selon l'ordre des matières. M. *Duncan Forbes*, à Londres, a publié une seconde édition de sa *Grammaire persane* ², suivie d'une collection de fables et d'un vocabulaire. Ce livre a le mérite de contenir dans un petit nombre de pages tout ce qui est indispensable à un commençant.

Enfin, M. *Chodzko*, qui, pendant son long séjour en Perse, s'est occupé avec beaucoup de suite de la littérature populaire de ce pays, et à qui nous devons la curieuse collection des chants de Kuroglou, a commencé à publier ses *Études sur le théâtre persan* ³. Tout le monde savait que les Persans, seuls de tous les musulmans, avaient une espèce de théâtre, ou plutôt qu'ils jouaient, en commémoration du meurtre des enfans d'Ali, des mystères appelés *taziés*. Mais M. Chodzko est le premier qui se soit donné la peine de recueillir ces pièces et de nous faire connaître l'organisation du théâtre persan,

¹ *Samakhscharii Lexicon arabicum persicum*, edidit Wetzstein. Leipzig, 1841, in-4° (p. 86-179).

² *A Grammar of the Persian language*, by Duncan Forbes. Second edition. Londres, 1844, in-8° (pag. 90, 40 et 24).

³ *Le théâtre en Perse*, par Alex. Chodsko. Paris, 1844, in-8° (48 pag.). Tiré de la Revue indépendante.

ainsi que les différens genres dont se compose son répertoire. Il a rapporté de Perse, outre des farces populaires, une ample collection de *taziés* qui faisait partie de la bibliothèque de Feth Ali Schah, et que le directeur du théâtre de la cour lui céda, et il a publié la traduction de quelques-unes de ces pièces, en promettant de nous donner par la suite de plus amples moyens d'apprécier cette branche singulière de la littérature persane.

7. Progrès dans l'étude des monumens bactriens.

En quittant la Perse, nous touchons à l'*Afghanistan*, qui a été pendant quelques années le théâtre de si grandes découvertes. L'innombrable quantité de médailles et d'inscriptions qu'on y a trouvées tout-à-coup a, grâce au savoir et à la merveilleuse sagacité de M. James Prinsep, versé des flots de lumière sur une des parties les plus inconnues de l'histoire, sur la fin de l'empire bactrien et sur les dynasties tant barbares qu'indiennes qui lui ont succédé. La mort n'a pas permis à M. James Prinsep d'épuiser un si riche sujet; mais son frère, M. Thoby Prinsep, a trouvé dans ses papiers des matériaux inédits dont il a publié la première partie¹, qui forme à la fois un résumé et un supplément de ses mémoires sur les *antiquités bactriennes*, et qui est accompagné des *planches* qu'il avait encore gravées lui-même. M. Prinsep nous fait espérer un autre volume qui contiendra des supplémens posthumes aux mémoires de son frère sur les *antiquités indiennes*. Aujourd'hui les circonstances politiques ont interrompu pour quelque tems le cours des recherches archéologiques dans les pays Afghans; mais la première récolte a été si abondante, qu'elle est loin d'être épuisée, et les collections de M. Masson surtout contiennent encore beaucoup d'inscriptions inédites dont la Société asiatique de Londres est sur le point de publier quelques-unes.

8. Progrès dans l'étude de la littérature indienne.

Dans la *littérature indienne* proprement dite règne une activité qui croît d'année en année et qui promet d'éclaircir, dans un tems

¹ *Note on the historical results deducible from recent discoveries in Afghanistan*, by H. T. Prinsep. Londres, 1841, in-8° (124 p. et 17 planches).

comparativement court, même les parties les plus obscures de ces études. Le grand intérêt qui s'attache à la littérature sanscrite consiste dans les moyens qu'elle nous donne de remonter à l'origine des langues et des idées qui distinguent la race indienne et les peuples qui en descendent de toutes les autres races. Grâce aux travaux de M. Bopp et des savans qui ont marché sur ses traces, on peut suivre aujourd'hui l'histoire des langues indo-germaniques et presque l'histoire de chaque mot; mais l'histoire des idées est encore peu avancée. La race indienne est la seule des races humaines qui ait montré une véritable *aptitude philosophique*, et c'est ce qui explique sa supériorité sur toutes les autres; mais, quelque bien douée qu'elle fût, elle n'a réussi à *créer les idées sur lesquelles repose notre civilisation* que par un travail lent et laborieux, et la forme qu'elle a fini par leur donner se ressent des efforts qu'elle a faits pour y parvenir. Rien n'est plus difficile, mais aussi rien ne peut être plus intéressant que de remonter à leur origine, et heureusement la littérature indienne nous en fournit les moyens. Nous trouvons dans *Védas* les couches presque primitives, si je puis m'exprimer ainsi, de la pensée de cette branche de l'espèce humaine, et de là nous pouvons la suivre grandissant, s'éclaircissant et se formulant dans des *systèmes philosophiques et religieux*, dans la législation, dans la poésie et dans les sciences; formant dans l'Inde même une *société civilisée*, et exerçant sur le reste du monde une influence immense par les peuples qui se sont détachés, en différens tems, de la race mère, et qui ont développé de leur côté et à leur manière les tendances qu'ils en avaient héritées.

On ne peut donc que se réjouir en voyant les efforts qu'on fait au-

Nous serions bien curieux de connaître quelles sont les idées qui servent de base à notre civilisation, et qui ont été créées par les Indiens. C'est là de l'indianisme tout pur, c'est-à-dire des mots sans preuve et sans fondement. Quant à l'*aptitude philosophique* des Indiens, on peut vraiment en juger par leurs *systèmes philosophiques et religieux*. M. Molh, dans la part qu'il fait à l'Inde, a tort d'oublier une chose, la part qui revient à la *tradition primitive*. Les savans indianistes ne peuvent se décider à lui faire sa part légitime; il faudra bien, cependant, qu'ils y arrivent: leurs découvertes même les y forceront. Ils verront aussi que la première *société civilisée* n'a pas été formée dans l'Inde: les fils de Noé, qui ont peuplé l'Inde, étaient *civilisés*. A. B.

jourd'hui de tous côtés pour rendre accessibles les *Védas* et les ouvrages qui s'y rattachent. M. *Wilson* promet la continuation du *Rigvéda*, commencé par Rosen et interrompu par sa mort prématurée; M. *Langlois* s'occupe d'une traduction entière du même Véda, le plus ancien et de beaucoup le plus important de tous. M. *Benfey* annonce une nouvelle édition du *Samavéda*, d'après des manuscrits que M. *Stevenson* n'a pas eus à sa disposition, et il espère qu'elle pourra servir à la critique du *Rigvéda*; car il a fait la remarque que les nombreux hymnes de ce dernier, que contient le *Samavéda*, présentent une rédaction autre, et, à ce qu'il paraît, plus ancienne que le *Rigvéda* dans sa forme actuelle.

M. *Poley* a publié à Bonn le texte de cinq *Upanischads* ¹, dont quatre avaient déjà paru dans l'édition lithographiée qu'il avait autrefois commencée à Paris. Le cinquième, qui était inédit, est le *Vriharanyaka*, un des plus considérables et des plus importants de tous les *Upanischads*. M. *Poley* n'a accompagné son édition que d'un petit nombre de notes; mais il promet une traduction, ce qui est tout-à-fait nécessaire. M. *Windischmann* annonce un travail sur le *Tchandogya*, un des *Upanischads* qui se rattachent au *Samavéda*. *Colebrooke* en a fait connaître quelques fragmens qui permettent d'apprécier toute l'importance philosophique de ce morceau, composé, comme tous les *Upanischads*, dans le but de tirer des hymnes des *Védas* un dogme plus ou moins complet et systématique.

Un autre travail védique d'un grand intérêt est la publication du *Nirukta*, annoncée par M. *Roth* de Tübingen. Dans l'antiquité même, on a senti dans l'Inde l'utilité de commenter les *Védas*, ce qui a produit une suite de travaux d'interprétation, dont les plus anciens sont, sans doute, basés sur le sens attribué par la tradition aux passages qui étaient devenus obscurs, quoique les grammairiens affectent toujours d'en donner des raisons étymologiques. Un des plus anciens de ces ouvrages est le *Nirukta de Yaska*. La forme de ce livre est bizarre; ce n'est pas un commentaire sur les *Védas*, c'est un com-

¹ *Vrihadaranyakan, Kathakam, Iça, Kena, Mundakam, oder fünf Upanishads aus dem Jagur, Sama, und Atharva-Véda*, herausgegeben von Poley. Bonn, 1844, in-8° (142 pag.).

mentaire sur un lexique de mots védiques rédigé par ordre de matières. Le Nirukta cite et commente les passages des Védas dans lesquels se trouvent les mots qui composent le lexique, et forme ainsi indirectement un commentaire sur les Védas mêmes, et un exposé presque dogmatique de leur contenu, entremêlé de discussions grammaticales. Il paraît être antérieur aux commentaires des Védas actuellement en usage, et il est presque indispensable pour l'intelligence des hymnes. M. Roth rend un service incontestable à l'étude des antiquités indiennes en se chargeant de publier et d'expliquer ce livre. Il a pu heureusement mettre à profit un excellent commentaire sur le Nirukta, par Durga Sinha, que la Bibliothèque royale doit aux soins de la Société asiatique de Calcutta.

M. Goldstücker annonce un ouvrage qui se rattache à l'étude des Védas, quoiqu'il ne soit pas strictement consacré à la littérature védique; c'est une *exposition de la philosophie Mimansa*. Chez les Indiens, comme chez tous les peuples dont la civilisation repose sur une base unique, la philosophie et la théologie se tiennent de beaucoup plus près que chez les peuples à civilisation mixte; mais aucun des systèmes philosophiques des Brâhmanes ne se lie aussi étroitement aux Védas que le Mimansa. C'est une espèce de scolastique appuyée sur les termes mêmes des hymnes, et dans laquelle la théorie philosophique commence à se formuler et à rompre, par l'abstraction, le cercle trop rigide de la lettre sacrée. M. Goldstücker publiera les *axiomes de Djaimini*, fondateur du Mimansa, et le *commentaire de Madhava*, ce qui nous donnera la première et la dernière des phases qu'a parcourues cette philosophie.

Parmi les travaux qui se rapportent à la *poésie indienne*, j'ai à annoncer avant tout que le 3^e volume du texte du *Râmâyana*, publié par M. l'abbé Gorresio, est achevé et paraîtra sous peu de tems. M. Gorresio entre avec ce volume dans la partie inédite de son auteur. L'édition entière du texte formera cinq volumes; mais M. Gorresio se propose de commencer maintenant la publication de la traduction italienne, et de faire paraître alternativement les volumes du texte et de la traduction. Le *Mahabharat* aussi paraît à la fin avoir trouvé son traducteur. M. Goldstücker annonce le premier volume d'une traduction allemande complète de cet immense poëme, accompagnée de

notes, de tables de matières et d'une introduction générale. C'est une entreprise colossale ; mais il y a peu d'ouvrages orientaux qu'il soit aussi important de faire connaître que ce grand dépôt de traditions de tout genre. Si M. *Wilkins* avait publié, il y a trois ans, la traduction du Mahabharat qu'il avait à peu près achevée, nous serions plus avancés dans la connaissance de l'Inde antique que nous ne le sommes aujourd'hui. Mais, puisque l'indifférence de l'auteur et celle de ses compatriotes ont oublié ce travail dans la poussière d'une bibliothèque, il est tems qu'un autre plus ardent rende ce service à l'Europe savante.

M. *Stenzler* fait imprimer à Bonn une édition critique et un commentaire du *Mritchakata*. Tout le monde connaît, par la traduction de M. Wilson, ce drame du *Chariot d'argile*, qui est, non-seulement l'un des plus beaux du théâtre hindou, mais une des œuvres les plus gracieuses que la littérature d'aucun pays ait produites. M. *Brockhaus*, qui avait déjà publié le texte du *Tchandrodaya*¹, drame métaphysique et allégorique, et un des poèmes les plus étranges qu'ait pu concevoir un peuple doué d'imagination et nourri de métaphysique, vient de faire paraître un double commentaire sanscrit de ce curieux ouvrage. On ne connaissait jusqu'à présent ce drame que par la traduction de M. Taylor. M. Brockhaus a imprimé le texte du drame en caractère dévanagari, et les scolies en transcription latine. C'est un système très-recommandable, car, quoique la reproduction en caractères latins des textes sanscrits ait de graves inconvéniens, il n'en est pas ainsi des scolies, qui ne sont destinées naturellement qu'aux personnes déjà exercées.

M. *Fates* a publié, à Calcutta, une nouvelle édition du *Nalodaya*² ; c'est un poème moderne dont le sujet est le même que celui de l'épîsôle du Mahabharat, le Nala, que M. Bopp a fait connaître. M. *Be-*

¹ *Prabhalha Chandrodya Krishna Misri Comœdia*, edidit scholiisque instruxit H. Brockhaus, Leipzig. 1845, in-8 (120 et 136 pag.).

² *The Nalodaya, or history of King Nala, a sanscrit poem of Kalidasa, accompanied with a metrical translation, an Essay on alliteration, etc., by W. Yates. Calcutta, 1844, in-8 (xt et 404 pag.).*

nary, à Berlin, en avait déjà publié le texte avec un commentaire. M. Yates a fait précéder son édition d'une dissertation sur la métrique, ce qui est d'autant plus à propos que les artifices de la versification jouent un grand rôle dans ce poëme, rempli d'allitérations, de jeux de mots, de traits d'esprit, et de tous les raffinemens de forme et de langage par lesquels les littératures, dans leurs époques de décadence, cherchent à échapper à la mort qui les menace.

Enfin, M. *Kosegarten*, à Greiswalde, est sur le point de publier le texte sanscrit du *Pantchatantra*. Cet antique recueil de fables est le seul ouvrage proprement populaire de la littérature sanscrite. Il a été traduit dans tous les dialectes de l'Inde, en pehlewî, en arabe, en persan et en turc, et est certainement un des livres dont l'influence s'est étendue le plus loin. On connaissait en Europe presque toutes ces traductions, ou plutôt ces rédactions dans d'autres langues, mais on ne savait de l'original que ce qu'en a dit M. Wilson dans un très-intéressant mémoire inséré dans les Transactions de la Société asiatique de Londres, et qui fait pressentir tout l'intérêt que doit offrir la publication du texte même de cette célèbre production.

Les sciences des Hindous ont été l'objet de plusieurs publications, que j'ai le regret de ne pas pouvoir annoncer, parce que je n'ai pas réussi à me les procurer; ainsi il a paru, à Calcutta, plusieurs travaux que l'on dit importans, sur l'astronomie indienne, mais je ne pourrais pas même en indiquer les titres avec une exactitude suffisante; le seul ouvrage qui traite d'une science indienne, et qui soit venu à ma connaissance, est la traduction latine du *Susruta*¹, dont M. Hessler a publié la première partie à Erlangen. La Société asiatique de Calcutta avait publié le texte de ce curieux système de médecine, qui date d'une antiquité fort haute, quoiqu'on ne puisse pas lui assigner une date exacte. Ce livre a joué dans l'Inde le rôle que les ouvrages d'Hippocrate ont joué en Europe; c'est le produit d'observations traditionnelles sur les maladies et les remèdes, réduites en système par un esprit philosophique; il remplit, non seulement une

¹ *Susrutas Ayurvedas, id est medicinæ systema à venerabili d'Hanvantare demonstratum, à Susruta discipulo compositum, nunc primum à sanscrita in latinum vertit*, Fr. Hessler. Erlangæ, 1844, in-8 (206 pag.).

lacune considérable dans l'histoire des sciences, mais encore il est digne de l'étude attentive de l'historien, parce qu'il contient nécessairement une quantité d'indications extrêmement importantes pour l'histoire de la civilisation indienne.

Cette activité dans les études relatives à la littérature sanscrite suppose naturellement et provoque une activité analogue dans l'étude de la langue même. Aussi, voyons-nous paraître et annoncer de nombreux ouvrages de lexicographie et de grammaire. M. Langlois vient de publier le second volume de l'édition de l'*Amarakôcha*¹ commencée par feu M. Loiseleur-Deslongchamps. M. Langlois donne, dans ce volume, les index alphabétiques, d'abord en sanscrit, ensuite en français, sans lesquels on ne pourrait se servir de l'ouvrage original qu'avec beaucoup de difficulté. C'est le seul dictionnaire sanscrit-français qui existe jusqu'à présent. M. Rieu annonce la publication d'un autre dictionnaire sanscrit original, c'est le *Hematchandra koscha*, dont le texte a paru, il y a une trentaine d'années, à Calcutta, mais sans commentaire et sans traduction; ce texte est d'ailleurs devenu si rare, que cette circonstance seule aurait suffi pour rendre désirable une nouvelle édition d'un livre qui a de l'importance, non-seulement parce qu'il complète et rectifie l'*Amarakôcha*, mais surtout parce que son auteur est bouddhiste et nous indique le sens particulier que prennent certains mots quand ils sont employés par des écrivains de cette secte.

M. Bopp vient de nous donner un nouveau fascicule de la seconde édition de son *Glossaire sanscrit*². Le but de M. Bopp, en publiant cet ouvrage, avait été, avant tout, de faciliter aux commençans la lecture des textes sanscrits imprimés jusqu'alors en Europe. Mais M. Bopp a su donner à cette seconde édition une importance très-supérieure à ce que promet son titre, en y incorporant les résultats principaux de ses travaux sur la comparaison des langues. C'est la grande gloire de M. Bopp d'avoir créé la science des étymologies, de l'avoir tirée de l'arbitraire, réduite à des règles certaines et appliquée

¹ *Amarakôcha*, ou *Vocabulaire d'Amarasinha*, publié par Loiseleur-Deslongchamps Vol. II. Paris, 1845, in-8 (xvi et 360 pag.).

² *Glossarium sanscritum*, à Fr. Bopp. Berlin, 1844, in-4 (174 pag.).

à la comparaison de toutes les langues qui composent la famille indo-germanique. On ne peut assez admirer les progrès qu'on lui doit dans cette science, quand on compare la certitude et, en même tems, la délicatesse des procédés étymologiques d'aujourd'hui à ces comparaisons fantastiques des sons qui passaient, il y a trente ans encore, pour des étymologies.

M. *Desgranges* vient de terminer, à Paris, l'impression du premier volume d'une *grammaire sanscrite*¹, la première qui paraisse en français. L'auteur, un des plus anciens disciples de M. Chézy, a consacré de longues années à la rédaction de cet ouvrage, dans lequel il a réuni tout ce que renferment les grammaires de Carey et de Wilkins. L'étendue fort considérable de ce travail fait espérer qu'il contiendra un système grammatical très-complet.

M. *Bœthlingk* a publié, dans les Transactions de l'Académie de Saint-Petersbourg, trois mémoires très-développés sur autant de points importants de la grammaire sanscrite; le premier sur l'*accent*², le second sur la *déclinaison*³ et le troisième sur la *formation des mots* à l'aide de certains suffixes peu communs⁴. Le système de ce savant consiste à puiser les règles exclusivement dans les œuvres des grammairiens indiens, mais sans s'astreindre à leur méthode; son but est d'arriver ainsi à la composition d'une grammaire sanscrite parfaitement authentique, et, dans l'état actuel de nos connaissances, une pareille tentative est d'une utilité incontestable. Ces mémoires se distinguent d'ailleurs par un savoir sûr et une exactitude rigoureuse; seulement il est peut-être à regretter que M. Bœthlingk ne songe pas assez à faciliter aux commençans, par de plus amples explications, l'accès des documens qu'il réunit et dont l'étude est indispensable pour acquérir une connaissance approfondie de la langue sanscrite.

¹ *Grammaire sanscrite-française*, par M. Desgranges. Vol. 1, Paris, 1845, in-4°. (xlii et 588 pages.)

² *Ein erster Versuch über den Accent im Sanscrit*, von Boethlingk. Saint-Petersbourg, 1843, in-4° (114 pag.). *Mémoires*, t. vii.

³ *Die Declination im Sanscrit*. Saint-Petersbourg, 1844, in-4° (98 pag.). Tiré des *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*.

⁴ *Die Unadi affixe*. Saint-Petersbourg, 1844, in-4° (156 pag.). Tiré des *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*.

La partie bouddhique de la littérature indienne ne s'est enrichie, dans le courant de l'année, que d'un seul ouvrage, mais d'un ouvrage capital; c'est le premier volume de l'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, par M. Burnouf¹. Je ne puis analyser, même sommairement, un livre aussi important, aussi rempli de faits nouveaux, et je suis obligé de me borner à dire quelques mots sur le but que l'auteur s'est proposé, et sur les résultats qu'il a obtenus. Lorsque, il y a vingt ans environ, le bouddhisme commença à attirer l'attention des savans, ils rencontrèrent partout, depuis le Japon jusqu'au lac Aral, depuis la Sibérie jusqu'à Ceylan, des nations bouddhiques, dont ils se mirent à étudier les croyances, chacun dans les livres de la nation qui faisait l'objet spécial de ses études: M. Rémusat chez les *Chinois*, M. Schmidt chez les *Mongols*, M. Turnour à *Ceylan*, M. Csoma de Koros au *Thibet*, M. Hodgson dans le *Népal*. Le résultat fut que le bouddhisme, qu'on avait considéré, pour ainsi dire, comme homogène, ne parut plus avoir aucune unité, et sembla parcourir toute l'échelle des doctrines qui séparent le spiritualisme le plus raffiné du matérialisme le plus grossier. Il était évident qu'on se trouvait en face d'un problème plus compliqué qu'on ne l'avait supposé; mais où en chercher la solution? car la richesse même et la multiplicité des matériaux paraissaient rendre impossible qu'un seul homme pût étudier une littérature si variée, écrite en tant de langues, s'étendant sur la moitié de l'Asie, et embrassant une période de vingt-cinq siècles. On pouvait bien conjecturer que les véritables sources des doctrines bouddhiques ne devaient se trouver que dans les livres sanscrits du Népal, ou dans les livres pâlis de Ceylan; il était évident que les livres sacrés d'une religion née dans l'Inde ne pouvaient être écrits que dans une langue indienne; et, même en réduisant le problème à ces termes, on avait deux corps d'ouvrages rédigés dans les deux dialectes sacrés de l'Inde, mais différant considérablement et ne provenant apparemment pas l'un de l'autre. M. Burnouf sentit que la vérité ne pouvait sortir que de la comparaison critique de ces deux sources, et personne n'était plus

¹ *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, par E. Burnouf, Vol. I. Paris 1844, in-4° (617 pag.).

heureusement placé que lui pour le faire; il avait commencé sa carrière littéraire par une *grammaire pâlie*, et n'ayant jamais abandonné cette étude, il s'était peu à peu procuré un grand nombre d'ouvrages bouddhiques composés en cette langue; d'un autre côté, M. Hodgson avait eu la générosité de donner à votre Société une partie des livres bouddhiques sanscrits qu'il avait découverts dans le Népal; et de faire copier le reste sur votre demande, de sorte que M. Burnouf se trouvait ainsi en possession de tous les élémens de la question. Il se mit alors à classer les ouvrages qui composent les deux collections, à séparer les livres sacrés de ceux qui portent des noms d'auteurs; à les analyser un à un, et à déterminer le point de vue théologique particulier à chaque classe et à chaque ouvrage. Il parvint ainsi à débrouiller ce chaos, à découvrir les phases par lesquelles avait passé la doctrine bouddhique, à fixer les rapports entre les livres sanscrits et pâlis, les uns et les autres également authentiques, mais résultant de rédactions adoptées dans des conciles différens. Il acquit la certitude que les littératures bouddhiques de la Chine, du Thibet et de la Tartarie se rattachaient aux livres sanscrits, et celle des pays méridionaux aux livres pâlis, et il est parvenu ainsi à donner le moyen de classer les ouvrages bouddhiques dans quelque langue qu'ils soient composés. Le volume qui vient de paraître contient l'analyse et la critique des livres du Népal; le second traitera des livres écrits en pâli, de la comparaison des deux collections et de l'histoire des origines du bouddhisme.

9. Progrès dans l'étude de la littérature hindoustanie.

Je n'ai que peu de choses à dire des littératures qui se rattachent au sanscrit. M. Duncan Forbes vient de publier à Londres une nouvelle édition du *Bagh-o-Bahar*, qui est la plus élégante des traductions faites en Hindoustani, de la collection des contes intitulés les *Quatre Derwicks*, et composés originellement en persan, par Khosrou de Dehli.

M. *Shakespear* a fait paraître, aussi à Londres, une nouvelle édition de son *Manuel de la langue hindoustanie*, contenant une

¹ *An Introduction to the hindustani language, by John Shakespear. Londres, 1845, in-8° (564 pag.).*

grammaire et un vocabulaire, des dialogues et des anecdotes en caractères persans et hindous, des instructions pour traduire de l'anglais en hindoustani, et une liste de termes techniques et militaires ; enfin, tout ce qu'il faut pour l'emploi usuel de ce dialecte, autant qu'un livre peut l'enseigner.

M. *Pavie* annonce une traduction française de la *chronique d'Assam*, écrite originairement en persan et traduite en hindoustani, mais qui n'est pas, à proprement parler, une chronique ; c'est l'histoire de l'expédition qu'Aurengzib fit faire, en 1661, dans l'Assam, par Mir Djoumla. Cet ouvrage, à en juger par une notice insérée dans les *Recherches asiatiques*, paraît avoir de l'intérêt pour l'histoire d'une province aussi peu connue que l'Assam.

Enfin, M. *Pott* a publié à Leipzig un travail sur la *langue des Bohémiens*¹, langue que l'on sait, depuis Grellman, être dérivée du sanscrit, mais que l'on n'avait jamais étudiée avec le soin que M. Pott y a mis. Il y a employé toutes les ressources de la grammaire comparée et les richesses des dictionnaires de toutes les langues indo-germaniques, et il faut convenir qu'il a prouvé sa thèse de manière à ce que personne ne soit tenté de la mettre en doute ; toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que les moyens dépassent le but qu'on a voulu atteindre et qu'il y a un peu abus de savoir à consacrer deux gros volumes au dialecte des Bohémiens.

10. Progrès dans l'étude de la littérature malaie.

La littérature malaie n'a été, autant que j'ai pu l'apprendre, l'objet que de deux publications. La première est un poème intitulé *Bidasari*, dont M. *Van Hoevell* a publié le texte et une traduction accompagnée de notes². C'est un conte romanesque, dont la rédaction actuelle est certainement d'une date postérieure à la conversion des Javanais à l'islam, mais dont le fond est peut-être indien, ou date

¹ *Die Zigeuner in Europa und Asien*, von Dr A. F. Pott. Vol. 1. Halle, 1834, in-8° (476 pag.).

² *Sjaïr Bidasari, een oorspronkelijk maleisch Gedicht uitgegeven door, van Hoevell*. Batavia, 1843, in-8 (xlii. 162 et 421 pag.). Tiré des *Mémoires de l'Académie de Batavia*. Vol. xix.

au moins du tems où l'influence et les croyances indiennes étaient encore prédominantes à Java. Ce poëme contient près de 7000 vers, et paraît avoir un mérite de style qui doit donner de la valeur à cette publication pour tous ceux qui s'occupent de la langue malaie. La seconde publication est la *collection des lois maritimes des peuples malais*, par M. Dulaurier. On pouvait s'attendre à ce qu'une population de marins, comme celle des différentes tribus malaïes, ait adopté de bonne heure des règles propres à prévenir ou terminer les discussions qui devaient naître à tout instant. Aussi a-t-on trouvé un assez grand nombre de codes maritimes dans les différens états de l'archipel malai. M. Raffles en avait publié une compilation plutôt qu'une traduction, et les Anglais de Singapour avaient imprimé le texte du code des Bouguis. M. Dulaurier¹ a réuni les codes de Malacca, de Macassar, et celui des Bouguis et les a publiés, accompagnés d'une traduction et d'un commentaire. Ces lois, dont la rédaction actuelle remonte en partie au 12^e siècle, mais dont le fond paraît beaucoup plus ancien, contiennent accessoirement de nombreuses données dont l'histoire aura à tenir compte. Le code des Bouguis est imprimé avec un caractère bougui, que l'Imprimerie royale a fait graver pour cet ouvrage, et qui est le seul que l'on possède en Europe.

11. Progrès dans l'étude de la littérature chinoise.

J'arrive à la littérature chinoise. M. E. Biot travaille depuis longtemps à une traduction du *Tchéou-li* ou *livre des rites de la dynastie des Tchéou*, qui passe pour avoir été composé au 12^e siècle avant notre ère, par *Tchéou-kong* ou par son ordre. C'est un ouvrage d'une grande valeur historique, car on sait que chez les Chinois les rites jouent dans l'état un rôle bien plus important que nulle autre part, et un livre des rites embrasse chez eux nécessairement toute l'organisation du gouvernement. M. Biot ne publie pas encore sa traduction, mais il a commencé à faire paraître une série de travaux historiques, basés sur les données que lui a fournies le *Tchéou-li*.

¹ *Droit maritime de la mer des Indes*, publié et traduit par M. Dulaurier. Paris, 1845. in-4° (95 pag.). Tiré du 6^e volume de la Collection de lois maritimes, par M. Pardessus.

Ainsi il a fait insérer dans les Mémoires des savans étrangers, publiés par l'Académie des inscriptions, un *exposé de la constitution politique de la Chine*, au 12^e siècle de notre ère¹, telle qu'elle fut fondée par les Tchéou. Cette dynastie elle-même ne prétendait que remettre en pratique les anciens usages, comme c'est l'habitude en Chine, où chaque révolution veut n'être qu'une restauration; mais sans aucun doute il se cachait un grand nombre d'innovations sous ce respect pour l'antiquité, et de restauration en restauration l'empire chinois a suivi le sort de tous les états, et a entièrement changé de face dans le courant des siècles. Quoi qu'il en soit, l'arrivée au pouvoir des premiers empereurs de la dynastie des Tchéou formé un excellent point de départ pour faire l'histoire des institutions des Chinois; car, à dater de cette époque, on possède des matériaux positifs pour suivre le développement de l'organisation civile et politique de l'empire. M. Biot annonce la publication prochaine d'une nouvelle partie de ces recherches, qui doit traiter de l'*Histoire de l'instruction publique* en Chine, à partir du 12^e siècle avant notre ère.

M. Pauthier a fait paraître une *esquisse de l'histoire de la philosophie chinoise*². Il divise son sujet en trois époques : les origines de la philosophie, qu'il fait remonter jusqu'à Fo-li; l'époque de Lao-tseu et de Confucius; enfin, l'époque moderne de Tchou-hi et de ses successeurs. C'est un vaste sujet, encore bien peu étudié, car, dans ce que l'on connaît jusqu'à présent des ouvrages des philosophes chinois, il n'y a vraiment que le *Tao-te-king* qui mérite d'être cité comme œuvre philosophique, et il n'est pas certain que les idées qui forment le fond de cet ouvrage ne soient un emprunt fait à l'Inde. La nation chinoise n'est évidemment pas douée d'un sentiment philosophique bien profond, car s'il en était autrement elle ne se serait pas contentée de la morale politique de Confucius; il est néanmoins à désirer que les œuvres des neuf philosophes classiques, qui nous sont

¹ *Memoire sur la constitution politique de la Chine au 12^e siècle avant notre ère*, par M. E. Biot. Paris, 1814, in-4^o (15 pag.). Extrait du tome II des Mémoires des Savans divers.

² *Esquisse d'une histoire de la philosophie chinoise*, par G. Pauthier. Paris, 1814, in-8 (68 pag.). Extr. de la Revue indépendante.

encore inconnues, de même que celles de Tchou-hi, soient traduites, pour que l'on puisse juger exactement comment les esprits d'élite de ce pays ont tâché de résoudre les grandes questions philosophiques.

M. *Endlicher*, à Vienne, a fait imprimer le premier volume d'une *grammaire chinoise*¹, la première qui paraisse en Allemagne. L'auteur a fait un usage très-consciencieux de tous les travaux antérieurs sur cette matière; il traite surtout avec beaucoup de soin la théorie des prépositions, qui est si importante pour la syntaxe chinoise. S'il y a quelque chose à regretter dans cet ouvrage, c'est peut-être les trop grands détails dans lesquels l'auteur est entré au sujet des sons et de l'écriture, qui sont des hors-d'œuvre dans une grammaire.

M. *Schott*, à Berlin, a publié un *vocabulaire chinois*², ou plutôt le catalogue des caractères dont M. Gutzlaff a fait présent à l'académie de Berlin, lesquels d'ailleurs ne sont pas choisis de manière à dispenser, même un commençant, de l'emploi d'un dictionnaire plus ample. Il sera au reste facile à l'académie de Berlin d'augmenter, à mesure des besoins, ce premier fonds de caractères chinois, et de le compléter de manière à ce qu'il puisse servir à l'impression des textes.

Enfin, il a paru à Paris, sans nom d'auteur, et sous le titre d'*Exercices progressifs sur les clefs et les phonétiques de la langue chinoise*³, un petit manuel qui fait partie des chrestomathies destinées à l'École des langues orientales vivantes. Les exercices sont suivis d'un choix de phrases familières et de dialogues. Ce petit livre, convenablement calculé pour servir aux commençans, est lithographié avec beaucoup d'élégance.

L'étude de la littérature moderne des Chinois a fourni cette année des travaux plus considérables que ceux qui ont paru sur la littérature ancienne. M. *Julien* a traduit un roman regardé comme classique, et intitulé *Ping-chao-ling-yen*⁴, ou les *Deux Chinoises*

¹ *Anfangsgründe der chinesischen Grammatik*, von A. Endlicher.. Vienne, 1845, in-8 (280 pag.).

² *Vocabularium sinicum*, concinnavit G. Schott. Berlin, 1844, in-4 (88 pag.).

³ *Exercices progressifs sur les clefs et les phonétiques de la langue chinoise*. Paris, 1845, in-8 (44 pag.).

⁴ Ce roman se publie actuellement dans la Bibliothèque choisie du *Constitutionnel*.

lettrés. C'est un livre d'un raffinement littéraire extraordinaire, dans lequel il n'y a presque pas d'action, l'auteur dédaignant les moyens vulgaires de frapper le lecteur, et faisant rouler tout l'intérêt du roman sur le mérite de quelques sonnets, qui deviennent une affaire d'état. On n'y trouve que défis littéraires, dans lesquels deux enfans, les héroïnes du roman, confondent par leur savoir tous les grands personnages de l'empire. L'empereur et sa cour y sont tout occupés à composer et à juger des poésies légères, et on y voit les hommes les plus puissans commettre toute espèce de bassesses et de crimes par dépit littéraire. La grâce et la délicatesse du style de ce livre font depuis deux siècles en Chine l'admiration de tout homme qui prétend à quelque culture; mais ces qualités sont nécessairement perdues pour nous, car, quelque parfaite que soit la traduction, il est impossible que nous puissions sentir les allusions délicates qui font le charme de cet ouvrage. Ce n'en est pas moins un livre extrêmement curieux à cause de l'étrange tableau de mœurs qu'il nous présente et qui nous fait comprendre comment la culture excessive et exclusive des lettres a pu amener l'empire chinois au degré de faiblesse où nous le voyons aujourd'hui. Si un Européen était auteur de ce roman, on croirait qu'il a voulu faire la satire des Chinois, et montrer la puérilité du savoir auquel toutes les forces vitales de la nation sont sacrifiées systématiquement; mais il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est bien sérieusement et comme l'idéal de la civilisation que l'auteur chinois présente cet étrange tableau, et tout l'empire l'a accepté.

Enfin, M. *Pavie* a commencé à publier la traduction d'un autre roman chinois non moins célèbre mais d'un genre tout différent; c'est le *San-koué-tchi*, ou l'*Histoire des trois royaumes*¹. Ce n'est pas un roman épique comme *Antar* ou les romans du moyen âge, car il ne repose pas sur la tradition; c'est un roman historique ou une histoire pittoresque, exactement comme on en fait aujourd'hui en Europe. L'auteur a choisi dans les annales de son pays une époque pleine d'agitation, et l'a entourée d'incidens romanesques, de détails

¹ *San-koué-tchy, Histoire des trois royaumes, trad. par Th. Pavie. Vol. 1. Paris, 1845, in-8 (LXII et 350 pag.).*

d'invention, tout en conservant le cadre entier de l'histoire et le caractère des personnages qui y ont joué un rôle. Ce roman date du 11^e siècle; il a eu un succès immense, qui dure encore, et, selon le proverbe chinois, tout homme doit l'avoir lu au moins une fois. Pour les Chinois, c'est un tableau animé et souvent tout à fait dramatique d'une partie importante de leur histoire, rempli d'enseignemens politiques, et un peu exagéré dans la peinture des vices et des vertus, comme il convient à un livre destiné à une grande popularité; pour nous, c'est un commentaire plein de vie des annales, un peu sèches, de l'empire, un moyen d'étudier les sentimens nationaux et la morale publique des Chinois. Le *San-koué-tchi* est un ouvrage d'une grande étendue, et il est vivement à désirer que M. Pavie se trouve assez encouragé par un succès mérité, pour qu'il puisse aller jusqu'au bout de sa tâche.

12. Progrès dans l'étude de la littérature mongole.

Quant aux littératures qui se rattachent, par un lien quelconque à celle des Chinois, il n'y a que la littérature mongole qui ait fourni un ouvrage à citer : c'est le premier volume du *dictionnaire mongol-russe-français* de M. Kowalewski, professeur à Kasan. L'intérêt qu'offre l'étude de la langue mongole est, en général, plutôt ethnographique que littéraire; car la plus grande partie des ouvrages mongols sont des traductions de livres tibétains, traduits, en général, eux-mêmes du sanscrit. Néanmoins les Mongols ont joué un trop grand rôle dans le monde, pour que tout ce qui peut contribuer à les faire mieux connaître ne soit pas d'une grande valeur, et les encouragemens du gouvernement russe, qui désire, par des raisons politiques, rendre la langue mongole accessible, font faire des progrès rapides à cette étude. M. Kowalewski a demeuré longtems parmi différentes tribus mongoles, et il s'est déjà distingué par plusieurs publications importantes relatives à la littérature de ce pays. Une première édition de son Dictionnaire avait été brûlée lors de l'incendie de Kasan, il y a quelques années; mais le gouvernement russe a

¹ *Dictionnaire mongol-russe-français*, par J. E. Kowalewski. T. 1. Kasan 1844, in-4 (591 pag.).

mis l'auteur en mesure de réparer cette perte. M. Kowalewski donne, au commencement, la liste, très-nombreuse, des sources où il a puisé, et il indique, dans le corps de l'ouvrage, en général, les passages d'où sont tirés les mots qu'il explique; il en marque l'origine quand ils sont étrangers, et donne la transcription de ceux qui viennent du turc ou du tibétain.

13. Progrès de la langue ossète.

Enfin, il me reste à dire un mot d'un ouvrage que je ne saurais faire entrer dans aucune des familles de langues dont j'ai eu occasion de parler : c'est la *grammaire et le vocabulaire ossète* de M. Sjögren. Les langues du Caucase n'ont aucune importance littéraire, mais elles sont dignes de tout intérêt sous le rapport historique. Les peuples barbares n'ont d'autres annales que leurs langues, qui, par leur structure, prouvent l'origine de la race qui les parle, et, par leur vocabulaire, témoignent des influences étrangères que ces peuples ont subies; elles fournissent sur ces points des données historiques très-incomplètes, mais d'une antiquité et d'une authenticité supérieures à tout ce que pourrait contenir des livres. D'après des indications très-vagues et réunies avec peu de critique par Klaproth, on avait généralement classé les Ossètes parmi les peuples indo-germaniques. M. Sjögren, forcé de résider dans le Caucase pendant plusieurs années, s'est proposé d'étudier à fond cette langue, et il livre aujourd'hui au public savant le résultat de ses longues et pénibles recherches. Il s'abstient de communiquer ses conclusions sur l'origine de la race ossète; mais son ouvrage doit contenir tous les matériaux nécessaires pour décider ce point curieux d'ethnographie².

Jules MONL, membre de l'Institut.

Ossëtische Sprachlehre nebst kurzem ossëtisch-deutschem Wörterbuch, von Sjögren. Saint-Petersbourg, 1844, in-4 (XLIX et 542 pag.).

² Extrait du *Journal asiatique*, juillet 1845. Pour nous mettre au courant, nous donnerons dans le prochain volume le tableau des études de 1845, qui vient de paraître.

Publication Catholique.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE M. LE BARON GUIRAUD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Les œuvres de M. le baron Guiraud ayant été analysées et jugées successivement d'après l'ordre de leur publication, au lieu d'une critique détaillée, nous nous bornerons à présenter une appréciation sommaire de l'ensemble des travaux du noble écrivain. Cette appréciation, nous la tirons des paroles mêmes de l'auteur qui, dans son discours de réception à l'Académie française, insiste sur la connexion intime de la morale avec les lettres, et nous trouvons qu'il a très-bien prouvé par ses écrits, *que le talent et la vertu ont le même principe*. Quelques réserves ont été faites au sujet de *Flavien et de Césaire*, romans où des peintures trop vives ont paru à certains esprits dangereuses pour de jeunes imaginations ; peut-être faudrait-il rappeler que le devoir d'un écrivain n'est pas de s'adresser à une classe spéciale de lecteurs, mais à la société en général avec ses qualités et ses défauts, pourvu que la vérité soit toujours scrupuleusement gardée et le mal sévèrement condamné. S'imaginer d'ailleurs qu'une œuvre d'où les passions sont entièrement exclues porte plus de cœurs au bien que celles où la lutte du bon et du mauvais est sagement établie, c'est à notre avis se faire une étrange illusion, tous les jours démentie par les faits qui nous environnent. — L'homme qui écrit pour être lu doit refléter le monde tel qu'il est, sauf à le rendre tel qu'il doit être. Ne rien dire des passions, ce n'est pas empêcher qu'elles existent, c'est les rendre au contraire plus funestes ; le mal qu'on n'avoue pas fait plus de ra-

vages que celui qui cherche à s'effacer devant les clartés de la sagesse; *æ soli!*... il ne saurait donc y avoir matière à reproche contre un homme religieux qui peint les passions sans descendre aux grossièretés du vice, aux appétits des sens, aux égaremens du crime; on doit lui savoir gré plutôt d'attirer le lecteur à la pratique des vertus en tenant compte des orages de la chair révoltée contre l'esprit. Qu'il existe des caractères assez faibles pour s'effaroucher au moindre tableau profane, c'est une exception; la masse veut des émotions, et veut reconnaître dans l'écrivain qu'elle adopte cette science du cœur humain qui fait qu'on a foi dans son jugement et qu'on se rend à ses décisions. Tel est, en effet, l'état actuel des esprits, que nul de la génération actuelle ne peut être sûrement taxé d'ignorance en ce qui constitue l'homme pervers et le sceptique. Les passions malheureusement sont un livre ouvert où chacun peut lire sans changer de place et de tous côtés; jamais les caractères n'ont été plus sensuels, les esprits plus raisonneurs; leur donner des écrits qui nient le mal, c'est une ingénuité qui les fait sourire; ne leur en pas parler, c'est s'exposer à voir son œuvre délaissée pour faire place à ces romans d'aujourd'hui où les mauvais penchans se montrent dans toute leur nudité et cela sans aucun contre-poids; pour tout dire en un mot, ne serait-il pas venu le temps d'inspirer aux chrétiens cette vertu mâle et robuste qui sait voir sans rougir, entendre sans frémir, parler sans grimacer à la manière de Tartufe? Qu'on ne s'y trompe pas, ces dévotions inquiètes qu'un pli de rose meurtrit ne sont pas celles qui dérivent d'une foi sincère et d'une piété éclairée; qu'on apprenne à chercher dans tout le côté élevé, le côté vrai, le côté divin, et l'on trouvera Dieu là où plusieurs croient voir l'ange de ténèbres. M. le baron Guiraud est dans ces idées larges et saines qui conviennent à tout esprit élevé, à toute raison supérieure. En peignant dans *Flavien* les désordres de Rome, il porte d'une main le fouet de Juvénal et de l'autre la croix du Dieu mort pour tant d'iniquités. S'il est historien dans les détails, il est moraliste sévère dans l'action principale et dans les conclusions. En mettant à nu d'autre part le cœur de *Césaire*, il développe avec beaucoup d'art et de bonheur cette parole de l'Écriture: « *l'or éprouvé dans la fournaise est agréable au Seigneur.* » *Césaire* est une création qui vivra parce qu'elle est vraie; et qu'elle ne saurait pro-

voquer aucune larme qui n'ait devant Dieu la pureté d'un repentir. Si nous jugeons d'après nos propres impressions, ces deux lectures ont réveillé en nous les plus douces émotions, et ont parfaitement justifié à nos yeux cette pensée de l'auteur qui est aussi la nôtre : « C'est que l'homme a deux natures en lui : le moment où elles luttent dans son âme est profondément dramatique, et une grande instruction naît de ce grand intérêt ; car le spectacle de ces combats fortifie les plus courageux et inspire aux plus timides la prudence de les éviter. »

Indépendamment du charme répandu dans ces deux romans dont l'un rappelle *les Martyrs* par ses descriptions poétiques, si nuancées ; l'autre *René* par ses peintures profondément étudiées du cœur humain, nous avons été frappé de cette vérité locale donnée aux scènes décrites soit en Espagne, soit en Italie.

De cette érudition sérieuse jetée à pleines mains au milieu des fleurs d'une imagination toute méridionale ; et de cette conviction religieuse planant sans cesse sur le récit pour le ramener sagement au but moral qui doit être son dénouement ; l'impression toute religieuse produite sur plusieurs par ces deux lectures, et différentes pour d'autres qui ont cru devoir faire des réserves, prouve assez la difficulté qu'il y aurait à porter un jugement absolu sur le danger de tel ou tel écrit qui n'offense pas ouvertement la morale ; le mieux, dans ce cas, est d'avoir un sage conseiller, ou de s'habituer à se juger sainement soi-même pour savoir donner à son esprit la nourriture qui lui convient.

Si du romancier nous passons à l'auteur dramatique, M. Giraud offre à nos éloges mérités sa tragédie *des Machabées*, dans laquelle la grandeur du sujet s'allie à la solennité de l'action, qui repose tout entière sur la narration sublime de la Bible. Le théâtre de M. Guiraud, composé de trois tragédies, celle que nous venons de citer, *le comte Julien* et *Virginie*, est conçu dans des données classiques peu en vogue aujourd'hui. L'auteur, on le voit, a cherché plutôt un succès littéraire qu'un succès scénique.

Ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface d'une de ses pièces dont Talma devait fonder à lui seul la réussite, ses personnages ont la gravité imposante de ceux de Racine ; l'intrigue sur laquelle repose l'action, est simple, bien conduite, se développant sans incidens exagérés,

et dans les termes voulus d'unité de tems et de lieu. Les vers sont sonores, sans déclamation visant à l'enflure, tels qu'ils conviennent à la diction si pure de Rachel, et tels qu'ils devaient convenir au jeu si naturel de Talma. Ce sont de ces tragédies qui demandent, de la part de l'acteur, autant d'intelligence qu'il en a fallu à l'auteur pour les composer, parce qu'elles s'adressent plus à l'esprit qu'elles instruisent qu'aux yeux qu'elles ne cherchent point à étonner. Bien plus, ce sont des œuvres sérieusement pensées, sérieusement écrites, faisant du théâtre une école de bonnes mœurs, et des acteurs qui les interprètent, des hommes honorables, s'élevant au-dessus de la profession de comédien pour atteindre la dignité d'éducateurs du peuple. Si les écrivains ne sont pas encore arrivés à comprendre l'avantage qu'il y aurait pour eux à puiser toujours aux sources du bon, du beau et du vrai, comment les artistes chargés de nos plaisirs, montant chaque soir sur les tréteaux pour égayer ou émouvoir des milliers de spectateurs, ne sentent-ils pas la nécessité, dans leur propre intérêt, de ne prêter leur concours qu'à des pièces utiles, instructives pour le fond, pures de forme, vraisemblables pour l'invention, morales pour le dénouement? Leur talent tout d'abord y gagnerait; c'est un fait reconnu, que plus les pensées sont élevées, plus l'acteur, quelque inintelligent qu'il soit, acquiert en les traduisant de charme dans son débit et de vérité dans son jeu. La nécessité de remplir sa profession est là il est vrai, et plusieurs jouent par force, exprimant hautement le désir d'être associés à des œuvres marquées au coin de la moralité et du bon goût. Aussi, la résurrection de la bonne école tragique s'est vue saluée des plus vives acclamations, soit de la part du public, soit de la part des acteurs eux-mêmes, heureux de voir ainsi réhabiliter leur condition, et de remonter aux sévères prescriptions de l'art. Pour nous qui avons vu Rachel dans *Polyeucte*, nous sommes étonné qu'elle n'ait pas songé à créer le rôle de *Salomé* dans les *Machabées*; elle qui trouve de si beaux mouvemens dans *Pauline*, et dans les imprécations de *Camille*, électriserait à coup sûr l'auditoire en récitant cette belle apostrophe de la mère d'Ephraïm, à Antiochus qui l'envoie au supplice avec son septième et dernier fils :

Tu tomberas aussi, tu tomberas sans gloire,
 Précipité tremblant de ton char de victoire.
 Dieu signale à mes yeux tes horribles destins,
 Et j'en frémis moi-même... Écoute ! Ils sont certains.
 Aux cris de mes enfans sa justice éternelle
 Montre à l'ange de mort ta tête criminelle.
 C'en est fait de ton règne, et tes jours sont passés ;
 Et les vers du cercueil sous ta pourpre amassés
 Y réclament déjà leur pâture vivante.
 Tu pâlis, roi timide, et ton cœur s'épouvante !
 Écoute jusqu'au bout : je n'ai plus qu'un moment ;
 Mais toi, tu dois mourir long-tems et lentement...
 Ta puissance finit et la mienne commence.
 Entends-tu la révolte armer un peuple immense ?
 Le lion de Juda pousse des cris vainqueurs ;
 Ephraïm expiré revit dans tous les cœurs.
 Ce peuple a recueilli notre exemple suprême ;
 Il se lève, il saisit ton sanglant diadème...
 Tremble ! Je te maudis, et mon dernier adieu
 Te laisse palpitant entre les mains de Dieu...

Ces vers, qui peuvent à bon droit prendre place parmi les plus beaux de la langue française, nous serviront d'avenue pour arriver au cloître de *Villemartin*, où M. Guiraud, que nous venons de voir romancier et auteur tragique, abrite son luth de poète vibrant aux suaves inspirations du chrétien fidèle, du père de famille heureux dans ses foyers et du citoyen dévoué à la gloire de son pays. La poésie du noble châtelain de Limoux est le reflet des contrées où elle est éclosée. Ses vers ont le laisser aller et le naturel de la fleur des champs ; ses tableaux sont accidentés comme ces grands paysages des Pyrénées ; ses images ont la fraîcheur des coteaux de *Thuyr* ; ses pensées ont cette vitalité qui veut le grand air des montagnes, et la charmante simplicité des bons pèlerins de la chapelle s'élevant

..... Au pied des hautes Pyrénées,
 Où l'Aude se promène en un vallon riant,
 Sur des plaines au loin de pampres couronnées.

Pas un chant qui ne révèle une âme généreuse, une foi sincère, un

amour chaste. On découvre l'artiste dans le soin que le poète a porté à restaurer un vieux cloître en débris, et dans la sainte admiration que lui inspirent les monumens si radieux du moyen-âge. Sa piété filiale perce à chaque page, et la tendresse du père se dévoile ainsi dans ces vers adressés à la perle de sa maison, le jour de sa première communion :

Ma fille! Mon premier enfant!
 Toi qu'après de vives alarmes
 Ta mère présenta d'un regard triomphant
 A mes baisers mêlés de larmes.

Ma fille, Dieu le sait, de quels transports d'amour
 Nous bénîmes l'instant qui marqua ta naissance ;
 Mais il connaît aussi tous ceux qu'en ce beau jour
 Fait monter jusqu'à lui notre reconnaissance.

Dieu le sait qu'aujourd'hui te voyant vers l'autel,
 Le cœur palpitant, l'œil humide,
 Comme entre les confins de la terre et du ciel
 Sous tes longs voiles blancs marcher d'un pas timide.

Dieu lit au fond de moi que je t'en aime mieux,
 Et que, sous ce maintien devenu presque austère,
 Je suis fier de trouver sur le chemin des cieus
 L'ange enfant que j'avais introduit sur la terre...

Que n'aurions-nous pas à citer encore; mais M. Guiraud est de ceux dont les vers sont dans plus d'une mémoire; et le plus jeune enfant interrogé sur les poésies qu'il sait le mieux répondra presque toujours : *Pauvre petit, pars pour la France*, ou : *Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne*, deux touchantes élégies où la plus exquise sensibilité s'unit au naturel le plus gracieux.

Ainsi, pour résumer notre aperçu sur les œuvres soumises à notre examen, nous dirons que l'auteur doit être jugé plus encore avec le cœur qu'avec l'esprit. C'est un écrivain sérieux auquel il faut des sympathies, bien plus que des éloges. Ame expansive qui cherche des échos, pensée pénétrante qui donne la vie à tout ce qu'elle embrasse; parole abondante et facile, se pliant sans effort aux caprices de la

réverie comme aux élans de l'inspiration; imagination ardente, bridée par des convictions religieuses et par la volonté bien formelle de ne jamais dépasser le but : tel nous apparaît M. Guiraud, et tel nous croyons pouvoir le juger après la lecture attentive des cinq volumes que nous avons entre les mains. Nous laissons à des critiques plus compétens le soin d'apprécier sa *philosophie catholique de l'histoire*; nous ne doutons pas que le philosophe ne soit aussi digne d'éloges que le poète, le romancier, l'auteur tragique, et l'on pourra toujours, prononçant sur l'ensemble des écrits du noble académicien, lui appliquer l'épithète du poète latin : *vir bonus dicendi peritus*, tant il met de soin à réaliser cette maxime : *que le bien-dire doit être le moyen de rendre le bien-faire agréable.*

Claudius HÉBRARD.

 Traditions Antiques.

 ESSAI

 SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

 TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD.

 Cinquième Article.

1. Causes de la décadence du Christianisme dans l'Inde.

La décadence de la religion chrétienne dans les Indes doit être attribuée en grande partie aux progrès également rapides et étonnans de l'Islamisme dans la Syrie, dans la Perse, dans l'Égypte et dans l'Arabie. Séparés ainsi de leurs frères de l'Inde, les Chrétiens des contrées que nous venons de nommer n'y envoyèrent plus de pasteurs, comme nous l'apprend une lettre écrite au 7^e siècle et qui existe encore selon Turner; nous y voyons le patriarche nestorien *Jesujabus* d'*Abiabéne* reprochant au métropolitain de Perse d'avoir fait cesser l'imposition des mains épiscopales pour plusieurs peuples de l'Inde, et que la hiérarchie sacerdotale avait été interrompue depuis les frontières de la Perse jusqu'à *Colon* ou *Coilan*, espace d'à peu près 1200 *farsangs*.

Cela se rapporte avec ce que racontent les écrivains Musulmans qui disent que sous le règne du Calife *Abdulmalec*, dans la dernière partie du 7^e siècle, les Chrétiens de l'Inde envoyèrent demander à *Simon*, patriarche, jacobite et syrien d'Alexandrie, de vouloir bien leur envoyer un évêque.

La communauté des Chrétiens de St-Thomas, selon Wredre, était, ainsi que celle des anciens *Aryyas*, composée des convertis des plus hautes classes, et ces Chrétiens étaient presque sur le même pied que les *Brahmanes* et les *Nairs*, c'est-à-dire que les prêtres et les

• Voir le 4^e article au N^o 79 ci-dessus, p. 7, et dans les *Ariatic Research*, t. X, p. 80.

nobles du pays. Ils furent anciennement très-respectés par les Hindous et leurs princes, ils les considéraient comme étant d'un rang égal aux Brahmanes et aux Naïrs, et ayant droit aux mêmes privilèges. Plusieurs d'entre eux conservent encore aujourd'hui la manière de vivre des Brahmanes, comme la propreté personnelle et l'abstinence de toute nourriture qui a eu vie. Les missionnaires Romains, arrivant dans ces contrées, adoptent généralement le même régime afin de gagner la confiance des indigènes.

2. Etat et privilèges des chrétiens de Saint-Thomas, d'après Lacroze.

« Les princes infidèles nous dit Lacroze dans son *Histoire du Christianisme des Indes*, accordèrent de grands privilèges aux Chrétiens de la côte, entre autres *Ceram Peroumal*, empereur de tout le Malabar et fondateur de la ville de *Calecut*, prince si vénéré qu'il est mis au nombre des dieux de l'Inde. En vertu des privilèges accordés par lui aux Chrétiens, ceux-ci jouissent de tous les droits de la noblesse du pays : ils ont le pas sur les Naïrs qui sont les seuls nobles qu'il y ait parmi ces nations infidèles. Et ce qui est plus considérable que tout le reste, ils ne dépendent, à proprement parler, que de leur évêque, tant pour le temporel que pour le spirituel. »

C'est pour cela, sans doute, c'est parce que les évêques des Chrétiens étaient en quelque sorte leurs rois, que Wilford vient de nous dire que, les anciens Chrétiens des Indes en avaient plusieurs, ainsi que plusieurs capitales, c'est-à-dire métropoles ; preuve de plus qu'ils étaient nombreux. Mais laissons parler Lacroze :

« Les privilèges de *Péroumal* aux Chrétiens de l'Inde étaient écrits dans la langue du pays sur des lames de cuivre, et se sont conservés jusqu'à la venue des Portugais dans les Indes. Ils furent perdus dans un des magasins de ces étrangers, par la faute d'un commis. Cette suite de prospérités rendit les Chrétiens hindous si puissans qu'ils secouèrent le joug des princes infidèles, et s'éluèrent un roi de leur

¹ J'ajoute moi-même ce passage de Lacroze et de Gouvea au Mémoire de Wilford, car il me paraît important de compléter les données de l'auteur anglais sur les chrétiens de Saint-Thomas.

² Lacroze, *Hist. du Christ. des Indes* ; t. 1, p. 66-72.

nation. Le premier qui porta ce nom s'appelait *Baliarté*. Il se donnait le titre de *roi des Chrétiens de St-Thomas*. Les Chrétiens se conservèrent pendant quelque tems dans l'indépendance sous leurs propres rois jusqu'à ce qu'un d'eux qui, selon une coutume établie dans les Indes, avait adopté pour fils le roi de *Diamper*, mourut sans enfans, et ce roi payen lui succéda dans tous ses droits sur les Chrétiens des Indes. Ils passèrent ensuite, par une adoption semblable, sous la juridiction du roi de *Cochin*, auquel ils étaient soumis pour la plus grande partie lorsque les Portugais arrivèrent dans les Indes...

« En 1502 l'amiral Vasco de Gama y ayant débarqué, ces Chrétiens lui envoyèrent des députés par lesquels ils lui représentaient que puisqu'il était vassal d'un roi chrétien, au nom duquel il venait pour conquérir les Indes, ils le priaient de les honorer de sa protection et de celle de son roi, duquel, dès lors, dit *Gourea*, historien portugais, ils se déclaraient les vassaux. Ces députés présentèrent à Vasco un bâton de bois, dont les extrémités garnies d'argent étaient surmontées de trois clochettes. C'était, disaient-ils, le sceptre des rois qu'ils avaient eus par le passé et dont le dernier n'était mort que peu de tems avant l'arrivée des Portugais. L'amiral reçut ces députés avec beaucoup d'affection, et leur donna de bonnes paroles pour l'avenir, n'étant pas alors en état de les assister d'une autre manière. (p. 72).

« Nous avons déjà dit que l'autorité des évêques des Chrétiens de St-Thomas s'étendait également sur le temporel et le spirituel. Ils sont juges nés de toutes les causes civiles et ecclésiastiques de leur diocèse. En vertu de leurs privilèges qui ne sont point contestés, les princes et les juges payens n'ont rien à voir chez eux, si ce n'est en matière criminelle : outre le tribut qu'ils payent à leurs princes, ils ne sont obligés qu'à leur fournir un certain nombre de troupes pendant leurs guerres qui ne sont ni fréquentes ni de longue durée ; ajoutez à cela la vaste étendue de leur diocèse qui contient encore aujourd'hui plus de 1400 églises et autant de *bourgs* ou de *bourgades* ».

Nous venons de voir ce qu'était l'ancienne Constitution religieuse et politique des chrétiens de St-Thomas ; voyons maintenant ce qui concerne leur personne et leurs mœurs. Ce sera encore Lacroze qui

nous en fournira la peinture d'après le portugais Gouvea, le premier Européen qui, dans les tems modernes, ait porté la parole de Dieu dans ces contrées.

3. Mœurs et coutumes des chrétiens de Saint-Thomas.

De tous les Malabares, les chrétiens de Saint-Thomas sont les plus ingénieux et les plus ornés de tous les dons naturels, tant du corps que de l'esprit. Ils sont ordinairement de belle taille, fort agiles et bien proportionnés. A leur air on les distingue d'abord entre les gentils ; leur couleur qui tire sur le noir est un peu plus claire que celle des autres Indiens. Ils sont divisés en deux parties : les habitans du Nord sont appelés *Baregumpagan*, en langue du pays, et ceux du Midi se nomment *Tegumpagan*. Cette division de la nation chrétienne de St-Thomas vient, dit-on, de son père et de son chef primitif qui avait deux femmes, l'une légitime et l'autre qui ne l'était pas ; de là sont sorties deux branches qui se sont toujours tenues séparées. Les chrétiens du Midi ont peu d'églises ; mais ils passent pour les plus nobles et ne contractent jamais de mariages avec les autres.

« Les églises de Diamper, de Cotatte, de Taugouli, de Carturté sont situées dans leur pays, et ce sont presque les seules qu'ils possèdent. Ils sont plus blancs que les autres, pour lesquels ils ont quelque éloignement, n'ayant jamais de maison en commun avec eux, et ne donnant aucun emploi à leurs ecclésiastiques. Cependant, lorsqu'il s'agit des intérêts de la religion ils s'unissent tous, en sorte qu'ils paraissent ne faire qu'un cœur et qu'une âme.

« Ces chrétiens sont en général fort industrieux, même sans étude, capables de donner de bons conseils dans le besoin. Il sont outre cela adroits, polis, cérémonieux et fort prolixes dans leurs discours, où ils emploient avec beaucoup de grâce des proverbes, des histoires et des fables à la manière des orientaux.

« Devant leurs pères, leurs mères, leurs frères aînés, leurs ecclésiastiques et leurs supérieurs, ils ne s'asseyent jamais qu'il ne leur soit commandé, et quand ils sont une fois assis ils ne se lèvent point qu'on ne leur donne leur congé.

« Dans leurs assemblées il n'y a que les plus anciens et les plus élevés en dignité qui parlent ; les autres n'osent ouvrir la bouche à moins

qu'ils ne soient interrogés. Lorsque les pères parlent à leurs enfans, et les maîtres à leurs disciples, ceux-ci tiennent la main gauche devant leur bouche, ce qui est parmi eux une marque de respect. Quand ils se rencontrent deux en chemin, l'inférieur étend son bras et présente sa main à l'autre en s'inclinant : cette infériorité n'est que par rapport à l'âge, excepté toutefois les dignités séculières et ecclésiastiques. Cette politesse ne contribue pas peu à entretenir la tranquillité et l'union ; c'est une des sources de la douceur des mœurs qui est propre à cette nation.

Les chrétiens malabares sont fort curieux, et ils écoutent avec une avidité surprenante tout ce qu'on leur raconte de curieux et de nouveau. Leurs corps sont d'une souplesse merveilleuse : dès l'enfance on leur dénoue les membres, que l'on frotte auparavant avec de l'huile de cocos pour leur amollir les nerfs. A l'exemple des autres orientaux ils sont fort adonnés aux augures et aux présages : le Mardi et le Vendredi passent entre eux pour des jours malheureux. Leurs femmes sont fort gracieuses, extrêmement modestes, dévotes et retirées.

« Nonobstant la chaleur du pays et le libertinage de leurs voisins, ils mènent une vie chaste et exempte de tout reproche ; à quoi ne contribue pas peu la coutume qu'ils ont de se marier dès qu'ils ont atteint les premières années de leur puberté.

« Les hommes sont nus, à la réserve d'une pièce d'étoffe blanche qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; la seule qualité de cette étoffe distingue les pauvres d'avec les riches. Ceux-ci, dans l'église et lorsqu'ils se trouvent en présence de leur évêque ou des princes indiens, sont revêtus d'une chemise en forme de surplis, brodée sur les côtés, sur les flancs et sur le dos. Ils laissent croître leurs cheveux, personne ne les coupe sinon les vieillards, ceux qui renoncent au mariage et ceux qui ont été en pèlerinage à Meliapour, au sépulcre de saint Thomas. Ils ne laissent pourtant pas flotter leur chevelure sur le corps ; mais ils l'attachent en nœuds sur le haut de leur tête, et y joignent une croix d'or ou d'argent, ou bien quelque autre ornement. Quand ils se marient ils y mettent des roses d'or ou d'argent ; ce qui n'est permis dans le Malabar qu'aux personnes les plus distinguées.

« Ils ne portent point de chapeau, mais ils se couvrent la tête d'un

mouchoir de soie, dont ils laissent tomber les deux extrémités sur l'épaule gauche. Ils aiment fort la propreté; et dans les jours solennels ou de visite ils se frottent tout le corps de parfums. Sur les reins ils portent une toile peinte, qui le plus souvent est rouge; dans l'extrémité de laquelle ils mettent leur argent et leur *Bellé*; les plus riches les portent dans une bourse sous leur bras droit. Sur le devant de cette bande ils ont un grand couteau en forme de poignard, fort bien travaillé, avec un grand manche d'argent d'où pendent quelques chaînes du même métal, à l'une desquelles est attaché un fer trempé qui sert à aiguiser le couteau, et à une autre la boîte où est la chaux dont ils se servent pour couvrir les feuilles du *Betlé*, qu'ils mâchent continuellement.

Aux autres chaînes pendent les pincettes pour arracher le poil, et d'autres instrumens pour nettoyer les dents et les oreilles. Ils portent au bras droit de gros anneaux d'or et d'argent, très-bien travaillés, ordinairement vides et remplis de petites pierres qui font du bruit quand ils remuent les bras.

« Ils marchent nu-pieds, tant les hommes que les femmes, et celles-ci portent à l'extrémité de leurs jambes de gros anneaux d'argent. L'étoffe dont elles sont couvertes leur va jusqu'au milieu de la jambe. Elles ont sur le haut du corps une camisole de toile qui couvre leur poitrine. Quand elles vont à l'église, ou qu'elles visitent leurs prélats, elle se couvrent toutes d'un drap blanc, qui, posé sur le haut de leur tête, descend jusqu'à terre et ne laisse paraître que leur visage.

« Les hommes marchent toujours armés, les uns de mousquets, dont ils savent parfaitement bien se servir, les autres d'une lance, le long de laquelle il y a des anneaux d'acier qui font un son assez agréable quand la lance est en mouvement. La plus grande partie ne portent que l'épée nue à la main droite, et le bouclier à la gauche. Avec toutes ces armes, il est très-rare qu'on entende jamais parler entre eux de querelles, encore moins de meurtres.

« Quand ils entrent dans l'église, ils laissent tous leurs armes sous le porche, qui paraît alors un vrai corps de garde, et quand il s'agit de les reprendre cela se fait sans désordre : chacun retrouve les siennes et se retire paisiblement.

« Ils apprennent tous à faire des armes depuis l'âge de huit ans jusqu'à

vingt-cinq, ce qui fait qu'ils sont bons chasseurs et bons soldats. Plus un prince payen a de chrétiens dans ses états, plus il est craint et estimé de ses voisins. C'est pour cela autant que pour leur fidélité et leur attachement à dire toujours la vérité en toutes choses, que ces princes les chérissent extrêmement.

« Leurs richesses viennent du trafic du poivre qui croit en leur pays, et des palmiers qu'ils cultivent auprès de leurs maisons. Dans le commerce ils sont d'une fidélité et d'une sincérité sans exemple. Ils sont outre cela très-charitables, et ils traitent leurs esclaves avec tant de bonté, que souvent ils les adoptent pour leurs enfans lorsqu'ils n'en ont point d'autres; et lorsqu'ils en ont ils leur laissent, outre la liberté, quelques legs par leur testament.

« Ils sont extrêmement sobres : leurs repas consistent dans un peu de riz cuit à l'eau et au sel avec du gingembre et du petit lait, ou dans une espèce de bouillon qu'ils appellent *caril*, composé de drogues aromatiques. S'ils joignent à cela un peu de sucre noir, de beurre, et de poisson salé, c'est alors un grand régal. Ils mangent rarement de la viande, parce qu'ils n'en mangent jamais qu'elle ne les incommode. Selon eux il n'appartient qu'à la canaille de boire du vin : ceux qui ont quelque égard à leur réputation n'en goûtent jamais. Cette sobriété, qui ne les incommode point parce qu'ils s'en sont fait habitude, leur conserve la santé, sans aucun usage ni connaissance de la médecine, et les conduit à une profonde vieillesse.

« Dans les causes criminelles ils dépendent des princes gentils desquels ils sont tributaires : mais les causes civiles sont soumises à la juridiction de l'Evêque, qui conjointement avec l'Archidiacre décide tous leurs différends en qualité de juge et de pasteur. Si quelqu'un osait appeler de sa sentence il serait sévèrement puni.

« Les chrétiens sont les protecteurs des Orfèvres, des Fondeurs, des Charpentiers et des Forgerons. Les Payens qui cultivent les palmiers composent la milice des chrétiens. Si un payen de toutes ces tribus reçoit quelque mauvais traitement, il a recours aux chrétiens, qui le prennent sous leur protection et lui procurent une satisfaction convenable.

« Ils ne dépendent point des gouverneurs des provinces, mais immédiatement du prince ou de son ministre. Si on exige d'eux quelque

chose qui soit contraire à leurs privilèges, ils s'unissent pour les défendre. Si un gentil frappe un de leurs chrétiens, il faut qu'il meure ou qu'il porte lui-même dans l'église du lieu l'offrande d'une main d'or ou d'argent selon la qualité de la personne qui a été offensée. Pour conserver les droits de leur noblesse, ils ne touchent jamais les hommes des tribus inférieures à la leur, non pas même les Nairs. Dans les rues ils crient de loin pour se faire donner le pas : si quelqu'un le leur refuse, fut-il un Nair, ils sont en droit de le tuer. Ces Nairs, qui sont la milice et la noblesse de la côte de Malabar, doivent donc respecter fort les chrétiens de St-Thomas; ils se font un grand honneur d'être regardés comme leurs frères.

« Les privilèges de ces chrétiens sont en si grand nombre qu'il serait ennuyeux de les déduire ici plus au long. Je n'en rapporterai plus que quelques uns, qui sont si considérables qu'ils les égalent en quelque manière à leurs souverains. Il n'est permis qu'aux Brahmaes et à eux d'avoir des clôtures fermées devant leurs maisons. Ils ont droit de monter et de voyager sur des Eléphants, ce qui n'est permis qu'à eux et aux héritiers des Princes. Ils s'asseyent en présence du roi et de ses ministres d'état, même sur des tapis de pied, ce qui ne se pratique qu'à l'égard des Ambassadeurs. Le Roi de *Paru* ayant voulu dans le siècle passé accorder ce dernier privilège aux Nairs de cet état, les chrétiens lui déclarèrent la guerre et l'obligèrent à laisser les choses sur l'ancien pied.

« Toutes ces exemptions et ces honneurs rendent fort considérable la dignité de leur Evêque. Il est craint et estimé autant qu'un Roi. »

Voici un autre trait de mœurs de ces chrétiens de St-Thomas, qui n'est pas moins curieux. Pour délasser Menerès, l'archevêque portugais de Goa, qui s'était livré à de grands travaux pendant la fameuse tournée apostolique qu'il fit parmi les chrétiens de St-Thomas, ils lui donnèrent un bal à leur manière. Ce fut quelque chose de si singulier que je m'imagine qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici la description.

« Ces sortes de danses ne se font ordinairement que la nuit. Celle-ci commença à huit heures du soir, c'est-à-dire à deux heures de nuit, le soleil se couchant en ces lieux-là tous les jours de l'année à six heures

¹ *Histoire du Christianisme des Indes*, t. 1, par M. V. Lacroze, p. 144.

après-midi ; elle ne finit qu'à une heure après minuit. Les hommes seuls dansent à l'exclusion des filles et des femmes, et c'est quelque chose de merveilleux que leur modestie et leur retenue. Avant que d'entrer dans la danse ils font tous le signe de la croix, et chantent l'oraison dominicale suivie d'un cantique en l'honneur de saint Thomas. Leurs autres chansons ne roulent alors que sur les belles actions de leurs ancêtres, ou les vertus de leurs saints. En un mot ce divertissement a tout l'air d'un acte de dévotion, sur quoi l'historien-missionnaire portugais Gouvea prend justement occasion d'invectiver contre les chansons profanes des Européens qui ne semblent composées que pour inspirer la débauche et l'impudicité¹.

4. Quelques pratiques religieuses des chrétiens de Saint-Thomas, d'après Lacroze.

Les payens des Indes adorent toutes sortes de statues et d'images, et même celles de l'Eglise romaine. Il y a vers le cap Cormorin une vieille statue de François Xavier, vers laquelle les gentils même vont en pèlerinage, ils l'appellent la pagode de *Parapadri*, c'est-à-dire pagode du Grand-Père.

Les Brahmanes qui forment la tribu sacerdotale de la nation prétendent que leur religion ne diffère de la religion chrétienne que par l'abstinence de la chair des animaux, et surtout des bœufs et des vaches, abstinence que la religion des Brahmanes prescrit, et que celle des chrétiens ne prescrit pas.

Voici ce qu'en dit Manuel Godinho dans son voyage des Indes en Portugal en 1663. « Une des plus grandes erreurs des Brahmanes, » c'est de croire que notre religion et leur secte ne diffèrent que » par l'abstinence de la chair des vaches : car, disent-ils, pour ce qui » est des mystères et des préceptes, nous sommes en tout conformes. » Les chrétiens adorent un seul vrai Dieu, et nous aussi. Ils disent que » dans la divinité il n'y a qu'une seule essence et trois personnes : c'est » précisément notre doctrine. Ils appellent ces personnes le Père, le » Fils et le Saint-Esprit, et nous les appelons, nous, Rama, Vichnou » et Crichna ; ils gardent les commandemens, et nous ne les violons » jamais, car nous adorons Dieu ; nous ne jurons point, nous ne tra-

¹ Lacroze, *Hist. de Christian. des Indes*, t. II, p. 22-23.

« vaillons point les jours de fêtes, nous honorons nos pères et mères, » nous ne tuons pas même une fourmi, nous ne volons point. En un mot, nous ne transgressons aucun de leurs commandemens. »

Parmi les peuples que visita l'archevêque portugais Menezès, il faut noter ce qu'il vit chez les habitans de *Todamala*. Cet endroit était à 50 lieues des plus prochaines églises du diocèse, dans une situation écartée sur les terres du *Samorin*. Ces peuples, d'après l'historien, étaient là dès le temps de la dispersion de *Meliapour*, c'est-à-dire avant la mission des Syriens dans les Indes. Leur éloignement et leur négligence leur avait fait perdre toute connaissance du Christianisme, dont il ne leur restait plus que le nom. Ils disaient eux-mêmes, qu'autrefois ils avaient eu des *Caconares* (prêtres) et des livres, mais que tout s'étant perdu, ils se trouvaient réduits à l'état où ils étaient alors. Tout leur culte consistait dans l'adoration d'un tableau ou étaient peints un vieillard, un jeune homme et un oiseau. Deux *Caconares* qui visitèrent ce pays-là, selon les réglemens du synode de *Diumper*, demandèrent à ces bonnes gens ce qu'ils concevaient par cette Idole. Ils répondirent que c'était leur Dieu *Bidi*, l'auteur de toutes choses. Ce mot *Bidi* signifie le *Destin* dans la langue de ce pays-là, qui est un peu différente de celle de Malabar. Les *Caconares* leur donnèrent une autre explication de leur image. Ils leur enseignèrent que le vieillard signifiait le Père, le jeune homme le Fils, et l'oiseau le Saint-Esprit; ce que ces pauvres gens écoutèrent avec beaucoup de plaisir. Ils consentirent aisément à recevoir le baptême, et à se soumettre à ce qu'on leur prêchait. L'historien portugais tire de là un argument pour établir l'antiquité du culte des images; celle de ces Gentils lui paraissant venir de la prédication et de la pratique de l'apôtre saint Thomas, à qui la tradition des Indes attribue la fondation de l'église de *Meliapour*.

5. Suite du mémoire de Wilford. — Les chrétiens appelés bouddhistes, et le Christ Boudhæ, dans l'Inde.— Brahmanes ouvriers, c'est-à-dire chrétiens.

Maintenant reprenons le texte de Wilford, et disons avec lui: « que ces chrétiens de l'Inde étaient très-proprement dénommés *Aryyas* et *Tacchacas*, ou *Peiché-caras*, *Brahmanes*: ce furent probable-

² *Ibid.*, tom. II, p. 48.

ment ces chrétiens et leurs rois qui introduisirent l'ère chrétienne dans leur pays. De même que leur sainteté et leur puissance future dans l'Inde avaient été prédites dans les *Pourana*, de même aussi leur chute y est mentionnée : leur tems est venu, dit le compilateur du *Vâyou-pourana*, les *Aryyas* passeront comme le reste.

Ces bons *Aryyas* sont appelés *Salwas*, *Salavas* et *Salyas* dans le *Coumarica-chanda*. On les appelait ainsi parce qu'ils étaient, les sectateurs de *Sala* ou du *Crucifié* dont nous avons parlé plus haut.

A Ceylan ils sont encore appelés *Saca-raja-vansas*, et *Sala-vansas*. Ils sont maintenant devenus sectateurs de Bouddha, et sur le continent de la péninsule indienne, les chrétiens sont même compris sous la dénomination commune de *Bouddhistes*, et leur divin législateur est considéré, avons-nous dit, comme une des formes de Bouddha. Le chef des *Salyas* ou *Aryyas* est appelé *Aryya-Sira* par les sectateurs de Bouddha. Il fut renversé par Bouddha, et cependant il est encore appelé *Pra-aryya-sira*, le *vénérable sire* ou le *chef des aryyas*.

Les Musulmans et les Manichéens, sur l'autorité de l'évangile apocryphe de l'enfance de Jésus, et sur celui de saint Barnabé dont ils ont des copies en arabe, en persan, et même en langue des parties occidentales de l'Afrique, représentent le Christ comme le plus complet *Tacchaca* ou artiste qui ait jamais existé. Il n'était pas seulement un excellent charpentier et statuaire, il était même fort habile dans la combinaison de toutes sortes de couleurs : c'est pour cette raison que l'ingénieur Henri Syke, qui nous a traduit de l'Arabe l'évangile de l'enfance de Jésus avec quelques fragmens de l'original grec, dit qu'en Perse les teinturiers considèrent le Christ comme leur Patron. Il paraît en effet que la plus grande partie des chrétiens de l'Arabie et de la Perse étaient hommes de métier et qu'en conséquence ils étaient appelés *Peiché-caras*.

Selon d'Herbelot, les disciples du Christ étaient appelés en arabe

* En cela rien d'étonnant. La religion chrétienne est par excellence la religion du travail. Le Christ a travaillé, et les apôtres, pour vivre, faisaient des tentes et des nattes en évangélisant. On conçoit alors qu'ils aient dit que qui travaille prie. En effet, le travail est une prière, et en même tems une réparation.

et en persan *Kassarins*, ou *kassaruns*, et *havaryuns*, c'est-à-dire foulons et blanchisseurs.

Les prêtres des chrétiens de Saint-Thomas sont aussi appelés jusqu'à ce jour *Kassanars*, peut-être pour *kassaruns*.

Joinville, dans son travail sur Ceylan, dans les *Recherches asiatiques*¹, fait mention de l'arrivée en cette île de plusieurs de ces *Peiché-caras*, et déclare qu'ils étaient tous artisans, hommes de métiers, comme l'indique leur nom qui est d'origine persane. Quoique usité dans toute l'Inde septentrionale, on le prononce généralement *Peiche-raz*. Selon Hyde, les *Parsis* de l'Inde sont tous artisans.

Il y eut jadis des *Brahmanes* dans l'Inde, dit le même auteur, qui étaient des hommes de métiers, tels que tisserands en étoffes mélangées d'or, d'argent et de diverses couleurs. De là ils étaient nommés *Peich-cari* Brahmanes, *Brahmanes-ouvriers*. Mais ces Brahmanes ne pouvaient être des prêtres de Brahma ; car les métiers de tisserands et de teinturiers sont absolument incompatibles avec les préjugés de cette caste sacerdotale.

Dans une extrême détresse un Brahmane peut vendre des étoffes, mais même dans ce cas, ce n'est jamais qu'avec des restrictions particulières.

Cependant ces ouvriers ou du moins leurs prêtres pouvaient s'appeler Brahmanes, sans *impropriété* d'expression ; car tout prêtre est réellement Brahmane dans sa propre religion.

Quelques Brahmanes véritables, c'est-à-dire prêtres de Brahma, ont bien pu devenir tisserands, mais alors il perdaient leur caste, et il est impossible qu'un corps nombreux de Brahmanes ait suivi cette profession. Il est donc bien plus probable que ces *Peiché-caras* n'étaient pas, à parler strictement, Brahmanes d'origine hindoue, mais sectateurs d'une nouvelle religion introduite par les étrangers, par les disciples d'un *Peiché-caras* ou grand artiste, et eux-mêmes *Peiché-caras* après lui.

Leur première arrivée à Ceylan eut lieu à peu près vers l'an 1845, après la fameuse guerre entre *Rama* et *Ravana*, appelé *Ravana-youdha*... époque qui correspond à peu près à la 77^e année du Christ. *Vijaya*, selon le capitaine Mahony, fut le premier roi de Ceylan,

¹ *Asiatic. Res.*, tom. VII, p. 433.

après cette période de 1845, durant laquelle l'île fut désolée et envahie par les Démons. « Or, ajoute le même auteur, les chrétiens indigènes prétendent que le roi *Vijaya* fut couronné 77 ans après la naissance de notre Sauveur. » Le roi *Vijaya* n'était point *Bouddhiste*, le 9^e roi qui vint après lui fut le premier qui embrassa cette religion, et son nom était *Deveni-pati*.

Tous les missionnaires en Chine étaient, dans le sens le plus strict du mot, de véritables *Taccharas*, ou *Peiché-caras* Brahmanes; c'est-à-dire de véritables ouvriers; de véritables *Brahmanes-ouvriers*, aussi bien et même plus que les frères Moraves. Paul, l'apôtre, était aussi un *Tacchaca* et un Brahmane *Peiché-cara*. D'après les renseignemens que nous ont donnés *Wrède* et autres sur les chrétiens de Saint-Thomas, ils étaient aussi des *Peich-caras*. « car, » dit-il, ils étaient dans le fait, les seuls ou du moins les principaux « marchands du pays avant l'arrivée des Arabes. »

L'ingénieur Joinville dit que parmi ces Brahmanes *Peich-caras* répandus dans la Péninsule indienne, il y avait des rois jusqu'au nombre de 35. Le nom de leurs royaumes, ou plutôt de leurs cités-métropolitaines, étaient : 1^o *Solo-patan*; 2^o *Maha-patan*, maintenant *Patan*, la *Baitana* de Ptolémée dans le Décan, sur les bords du Godaveri; 3^o *Curu*, maintenant *Cauri* ou *Coyr*; 4^o *Gadahare* ou *Gauda*; 5^o *Macanda*, maintenant *Mahacunda-pilli*; 6^o *Casi*.

Ceci est confirmé dans les *Bhagavata*, *Vayou* et *Brahmanda pouranas*; dans lesquels il est dit que *Arriyya*, *Saca* et *Saluva* était le nom d'une dynastie de rois de l'Inde, qui devaient être immédiatement remplacés par l'invasion de nombreux essaims de tribus étrangères, et qu'il y avait 25 rois de la dynastie de ces *Sacas* selon les *Pouranas*; dans leurs chapitres intitulés, de l'*Avenir*.

Solo-Patan était, selon Cosmas, un port de mer, vers le milieu du 6^e siècle, sur la côte du Malabar. Il y avait, dit-il, sur cette côte six ports fameux pour le commerce; ce fut, nous le savons, à *Solo-Patan*, aujourd'hui *Cranganor*, que débarqua saint Thomas et qu'il convertit *Sajana*, fils du roi de ce pays.

Nous lisons dans l'*Histoire des chrétiens de saint Thomas* qu'ils avaient des rois de leur propre religion, que le premier fut *Baliarte*,

et qu'ils n'eurent de rois payens que lorsque le dernier roi de cette dynastie chrétienne, se voyant mourir sans enfans, adopta le fils du roi de *Diamper*, quoique idolâtre, pour son successeur.

Or, qu'une société de *Peiché-caras*, d'ouvriers et de tisserands, quelque nombreuse qu'elle fût, eût un roi de sa propre caste, c'est ce qui est inadmissible, à moins que cette société ne fût sur un pied semblable à celui sur lequel étaient jadis dans la Péninsule les chrétiens de saint Thomas.

Aussi les *Pouranas* déclarent-ils qu'il y avait dans l'Inde une dynastie de rois *Aryya*. Le nom d'*Avaryya* n'était donc pas inconnu dans la Péninsule, et l'on y a encore en grande vénération une certaine Sibylle d'origine divine, très-pieuse, très-bonne, et appelée *Avyar*. Une traduction de quelques-unes de ses *Sentences morales* se trouve dans le 7^e volume des *Recherches asiatiques*. A la tournure de ces sentences, on voit que l'auteur avait des rapports avec les chrétiens du pays; car parmi ses proverbes, il en est plusieurs qui s'éloignent fort du style habituel des Hindous.

6. Les chrétiens appelés sectateurs de *Salavahana*, ou du *Crucifié*.

Il est question des descendans ou sectateurs de *Salavahana* dans le commentaire sur le *Kalpa-douma*. En matière religieuse et particulièrement en Orient, on appelle les partisans d'un réformateur ou d'un législateur ses descendans. Dans le commentaire dont on vient de parler, *Salavahana* est dit être un *Jaina*, c'est-à-dire un partisan ou une forme de *Jina*. Il est aussi appelé un *Sravaca* ou *Savaca*; c'est-à-dire un *Peich-cara*. Dans les parties orientales de l'Inde, comme par exemple le Gurjarat, on appelle tous les hommes de commerce, bannyans, etc., etc., des *Savacas* ou *Sabacas*.

Le fameux *Calicacharya* est supposé avoir visité *Salavahana* à *Pratichtana* dans le Décan; selon le commentaire ci-dessus, il naquit 993 ans après l'ascension de *Jina*, ou 43 ans avant le Christ. Il parcourut toute la péninsule, enseignant et expliquant la doctrine de *Jina*, particulièrement parmi les *Sabacas*.

On suppose qu'il apprit à *Salivahana* quelques rites particuliers

¹ Voyez le *Brahmanda* et le *Vayou-Pourana*, section de l'*Avenir*.

qu'il devait célébrer à la pleine et à la nouvelle lune. Il promit d'enjoindre la même pratique à ses descendans ou à ses partisans. La postérité d'un *Sabaca* ou *Peich-cara*, dans l'Inde surtout, était nécessairement *Peich-cara* et *Sabaca*. Une dénomination patronymique leur était aussi donnée, car ils étaient appelés dans le *Coumarica-chanda*, *Salavas* et *Salbas*, répondant à l'expression arabe d'*Ashab-al-Salib*, ou *Salb*, les *partisans de la croix* ou de celui qui a été crucifié.

Selon Abraham Roger¹, il y a encore dans le Décan une tribu considérable d'hommes appelés *Salavadis*, du sanscrit *salavadicas*, les *Salavas* ou partisans de *Sala*.

Dans le *Vayou-pourana*, ils sont appelés *Sacas*, et dans un passage ce nom est employé pour celui d'*Aryya* que l'on trouve dans d'autres *pouranas*, et il y est déclaré qu'ils paraîtraient avec les *Andhras* et les *Poulindas*. La dynastie des premiers commença dans l'année 191 après le Christ; et il est visible par le contexte, que la dynastie des *Sacas*, des *Aryyas* ou *Salvas* était contemporaine de celle des *Andhras* et des *Poulindas*, quoique nous ne puissions pas fixer précisément le tems où elle commença. Par *Poulindas*, on entend les dynasties des rois de la plus basse des classes dans l'Inde...

Je fus très-agréablement surpris, il y a quelque tems, d'apprendre d'un très-respectable pandit, qu'il y avait encore dans un district de Bénarès et dans la province d'Oude, une tribu de *Rajapoutras* qui se vantaient de descendre de *Salarahana*, et le chef de cette tribu était considéré comme une divinité vivante héréditaire et comme une forme de *Vichnou* de même que leur père *Salarahana*.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que ce chef fait tout ce qu'il peut pour cacher sa divinité, et pour faire croire au peuple qu'il n'en est rien. Mais malgré ses efforts, des circonstances particulières l'ont parfois trahi, et il en arriva, dit-on, un exemple le siècle dernier. Cette tribu descend sans doute d'un autre *Salarahana*, d'un Manichéen ou de Mandès lui-même, comme je l'ai remarqué ci-dessus.

Wilford désigne par ces derniers mots son essai sur *Vicramaditya*. Nous traduisons et plaçons ici le passage de cet essai, qui

¹ Voir l'ouvrage de Roger intitulé *Porte ouverte*, etc.

ajoute aux détails qu'il donne sur les Manichéens dans l'Inde. Ces détails aussi peu connus que curieux ne méritaient pas d'être omis.

« Alors, par la grâce de *Siva*, dit l'*Agni-pourana*, doit paraître à Pratichtana, dans le Décan, *Salivahana* : *Mahal-balé*, grand et puissant; d'*Harmatma*, l'âme et l'esprit de droiture et de justice; *Satyavaca*, dont la parole est la vérité même; *Anasuyaca*, libre de dépit et d'envie; *Rajyam, uttanam-critavan*, dont l'empire s'étendra sur le monde entier; *Nara-vahana*, le convoyeur des âmes (aux lieux de l'Eternel bonheur), et il régnera 84 ans.

« *Nara-vahana* signifie à la lettre le convoyeur des hommes, ce qui est la même chose, car ce mot sanscrit admet aussi très-bien le sens de *convoyeur des âmes*; c'est ainsi que le Christ est représenté par les Manichéens quand ils l'appellent *animarum vector, in majore navi*, le nautonnier des âmes dans la Grande barque¹.

« Des chronologistes hindous font durer la dynastie des rois *Salivahanas* (ou chrétiens selon Wilford), depuis le 4^e jusqu'au 14^e siècle, époque de l'invasion de Tamerlan, appelé dans l'Inde comme en Turquie Timour-lenk (Timour le boiteux). Ce prolongement de la dynastie des *Salivahana* à Delhi jusqu'à une époque si moderne quoique étrange, n'est pas sans fondement. Tieffen Thaler, en parlant des *Subahs* de Dilhi ou Delhi, fait mention de deux rois du nom de *Salivahana*, d'après quelques écrivains persans qu'il ne cite pas. J'ai vu ce bon vieillard à Luknow: c'était un homme de mœurs austères et incapable de tromper.

Les *Bhats* ou *Bhatiques* (bergers), qui vivent entre Delhi et le Pandjab, prétendent qu'ils descendent d'un certain roi appelé *Salivahana* qui avait trois fils, *Bhad*, *Maya* ou *Moyé*, et *Thaimar* ou *Théma*. Moyé s'établit à Pattialeh, et c'était un *Thanovi* (ou Manichéen). Quand Timour envahit l'Inde en 1398, il trouva à Toclökpoor, au nord-ouest de Dilhi ou Delhi, une tribu appelée *Saloun* ou *Salouan*, qui était aussi *Thanovi* ou Manichéenne. Il les fit massacrer tous et brûler leur ville². Le mot *Salivahana* est généralement prononcé *Salouan* et *Salban* dans l'ouest, et Niebuhr écrit *Shah-lavan*.

Ces Manichéens étaient Chrétiens, et quand le père de Mon-

¹ On dit aussi la Barque de Pierre.

² De Guignes, *Histoire des Huns*, t. v, p. 5.

serrat était à Dilli à la cour d'Akbar, il fut informé qu'après et au sud-ouest de cette métropole, et par conséquent à Toclokpoor, maintenant Toclokabad, non loin de Pithaura, la résidence ordinaire des anciens rois de cette cité, il y avait certaines tombes que l'on assurait être celles des anciens rois de Dilli, qui étaient Chrétiens et vivaient un peu avant l'invasion des Musulmans. Si ces tombes existaient réellement, elles n'appartenaient point à des Hindous qui n'en élèvent jamais. Il est difficile aussi qu'elles aient appartenu à des Musulmans, car il est presque impossible que les Musulmans ne les eussent pas reconnues, puisque les tombes de ceux d'entre eux qui tombèrent dans la bataille ou qui moururent autrement, au commencement de leur invasion, sont regardées comme des lieux d'adoration. Ceux qui ont des tombes passent pour être des martyrs ou des saints. En parlant des tombes et des autres monumens ou événemens de l'Inde, le P. de Montserrat dit avec beaucoup de candeur : « on me » dit cela dans le pays » ou bien : « des personnes respectables me » l'assurèrent ; mais qu'il en soit ainsi ou non, c'est ce que je ne puis » affirmer. »

Il s'explique en ces termes à l'égard des treize figures en bas-relief sur les rochers de Goualior, qu'il visita en allant de Surate à Dilli, et que les Chrétiens de l'Inde supposaient représenter notre Sauveur et ses Douze Disciples, vu que la figure du milieu est un peu plus haute que les autres. Montserrat dit qu'elles étaient si fort défigurées qu'on n'eût pu en tirer aucune conséquence si elles n'avaient été au nombre de treize.

Le Cap. WILFORD,

Traduit et annoté par M. DANIELO.

* Voir son ouvrage, p. 161.



Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — Nouvelles des Missions catholiques,
extraites du n° 107 des Annales de la Propagation de la Foi.

1. Lettre de M. *Luquet* des Missions étrangères, datée de *Sorakelpathon*, 6 avril 1844, dans laquelle il parle de l'état de la mission. — Dans le synode tenu en janvier, on a décidé qu'on traduirait en vers les mystères chrétiens pour les faire chanter au peuple, qui a un goût particulier pour la musique et les chants des poésies païennes. — Le missionnaire trouve les preuves de la communauté d'origine des peuples dans la musique, l'architecture, les mœurs domestiques des Indiens, et dans leurs *dolmens*, ou pierres levées comme en Bretagne. Comparaison entre les mœurs légales du paganisme et la foi de l'Évangile. — État abject de la femme; sacrifices humains qui se continuent.

2. Lettre de M. *Jarrige* des Missions étrangères, datée de *Trivanderam*. Détails sur l'Église de la province de Cochin. Les anciennes églises portugaises ont été rasées par les Hollandais; mais à leur place, et de tous côtés dans les campagnes, sont des églises nouvelles. Les chrétiens sont ou *Latins* ou *Syro-chaldaïques*: c'est l'ancienne chrétienté qui se prétend fondée par *saint Thomas*. Devenue nestorienne vers le 6^e siècle, à l'arrivée des Portugais, elle rentra en grande partie dans l'unité catholique: elle a conservé son rit. A *Verapoly*, où réside le vicaire apostolique, il y a un séminaire pour des élèves latins et syriaques. Les schismatiques, en petit nombre et misérables, ont été obligés, pour avoir un évêque, d'user d'un singulier expédient: ils ont pris les mains de l'évêque mort et les ont imposées sur la tête d'un prêtre, qui a été ainsi sacré évêque.

3. Lettre de Mgr *Bonnand* des Missions étrangères, datée de *Pondichéry*, 18 novembre 1845. — Détails sur une visite pastorale; solennelle réception faite par les naturels; visite aux montagnes de *Nilaguery*, dont les habitans sont des descendans des Juifs ou des Romains.

4. Lettre du P. *Brissaud*, jésuite, datée de *Tutucurin* (Malabar), 12 février 1845. — Détails sur les secours et les prévenances qu'il a reçus de la part de plusieurs officiers anglais protestans ou catholiques. Dévouement du missionnaire.

5. Lettre du P. *Trincal*, jésuite, datée de *Trichinopoly*, 25 mai 1845. Réception faite par les fidèles en passant à l'île de Ceylan. — Arrivée à la mis-

sion. Zèle et foi des Indiens. — Détails sur le climat. — Cérémonies des stations de la Croix sur la place publique le vendredi saint.

6. Lettre du P. *Saint-Cyr*, jésuite, datée de *Dindigul*, 3 mars 1844. Détails sur la mission du Maduré et sur le dieu *Palani* et son temple, un des cinq lieux sacrés de l'Inde. Prodiges supposés par les brahmanes; revenus de sa divinité, affermés par les Anglais 150,000 fr.; biens adjugés à la Compagnie, qui ne se mêle plus de l'entretien du temple ni des prêtres. — La marche du char monstrueux défendue. — Description du temple vraiment magnifique. — Les adorateurs ne savent ce que c'est que ce dieu; ils répondent toujours : *C'est le seigneur de Palani*. On croit que c'est un fils de *Siva*.

7. *Mission de la Chine*. Lettre de Mgr *Rizzolati*, datée de *Ou-tcham-fou* (Hou-kouang), 20 oct. 1845. Détails sur l'arrestation et les tortures du P. *Tien*, prêtre chinois, élève de la maison de Naples, et de son catéchiste. Accusation de crever les yeux aux malades, que l'on dit spécifiée par l'empereur et n'avoir pas été réfutée par M. *Lagrenéc*. — Autres détails sur ses courses. — Village et Mandarin trouvant un catéchisme et voulant le conserver. — Réceptions publiques et solennelles dans quelques villages. — Persécution à *Ou-tcham-fou*; arrestation de 13 étudiants et d'un maître dans le séminaire de cette ville. Ils se confessent chrétiens, et ils sont mis en liberté au bout de 22 jours de détention. — Quelques autres persécutions locales.

8. *Mission des îles Lieou-licou*. Lettre de M. *Forcade*, des Missions étrangères, datée de la *Bonzerie d'Amiku*, 12 août 1845. Détails sur la fondation de cette mission. A son débarquement, le 6 mai 1844, il fut parfaitement reçu des autorités qui l'établissent dans une bonzerie, l'entourent de toutes les commodités, mais lui donnent un grand nombre de suivans et de domestiques, de manière qu'il ne pouvait ni sortir ni rien faire sans être strictement accompagné et surveillé. — Le missionnaire réclame la liberté commune sous la surveillance de la loi; après bien des contestations, on la lui accorde ou plutôt il la prend. Demande du libre exercice de la religion. Faible refus vaincu par le missionnaire. Il apprend la langue du pays, qui est la *Japonaise*; on refuse d'abord, puis des enfans l'aident à ce travail. Il a recueilli un dictionnaire de 6000 mots et quelques dialogues. Il sert d'interprète avec les officiers Anglais. Pauvreté de la langue pour exposer les dogmes chrétiens; il demande les livres composés anciennement par les Jésuites. — Bonnes dispositions du peuple. — Détails historiques sur la position politique du royaume de *Iu-Chu*; tributaire de la Chine depuis 473 ans, mais bien plutôt dépendant du Japon, qui est seul à commercer avec lui. — Les mandarins prétendent que jamais la religion n'y a été prêchée, mais tout porte à croire qu'elle y a été connue; on l'y appelle la *religion de Jésus*, comme au Japon. — Visite de deux frégates anglaises: prévenances et politesses des officiers,

9. Lettre de M. *Rossat* annonçant la mort du P. *François*, capucin de Lyon, chargé d'ouvrir la mission du *Lahore*, et ayant succombé dans la bataille livrée par les *Seiks* à l'armée anglaise, le 18 décembre 1845. Il est mort donnant ses soins aux blessés du 50^e régiment de la reine, regretté des catholiques et des protestans.

10. Lettre de M. *Hillereau*, lazariste, datée de *Constantinople*, 17 mai 1846, racontant les souffrances inouïes infligées par les Turcs à 21 familles chrétiennes albanaises, qui, après avoir feint quelque tems de professer l'islamisme, avaient cru, sur la foi des concessions faites par le sultan aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, qu'elles pouvaient revenir à la religion Chrétienne. Les ambassadeurs chrétiens prennent leur défense.

Bibliographie.

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE CHINOISE VULGAIRE, contenant un choix de dialogues familiers, de différens morceaux de littérature ; précédés d'une introduction grammaticale et suivis d'un vocabulaire de tous les mots renfermés dans le texte ; à l'usage des élèves de l'école royale des langues orientales vivantes, des missionnaires, des commerçants et des voyageurs en Chine ; par Louis Rochet, membre des Sociétés Asiatique et Orientale de Paris. A Paris chez Marcellin Legrand, rue Cherche-Midi, n. 99. Un volume grand in-8°. Prix broché : 15 fr.

L'impossibilité de se procurer des textes chinois, et la rareté des livres nécessaires à l'étude de cet idiome, ont été, sans nul doute, jusqu'à ce jour, les seuls obstacles à la culture d'une langue unique dans le monde, par son écriture et son système grammatical, langue curieuse et bizarre comme le peuple qui la parle ; aussi doit-elle lixer l'attention non-seulement de toutes les personnes qui s'intéressent aux travaux de philologie, mais encore de toutes celles qui ont été frappées des nouvelles relations et des nombreux débouchés que les derniers événemens accomplis dans le Céleste Empire vont ouvrir au commerce européen.

C'est dans la pensée d'aplanir les difficultés de toutes sortes qui viennent embarrasser l'étudiant au commencement des études des langues orientales, mais surtout du chinois, que l'auteur a entrepris la publication de ce manuel, où se trouve rassemblé tout ce qui est indispensable à l'étude d'une langue, c'est-à-dire texte, grammaire et dictionnaire.

Pour donner une idée approximative du contenu de l'ouvrage, nous joignons ici un sommaire de la table des matières.

Le texte est composé de :

- 1° Vingt dialogues familiers, soit sur la langue chinoise même, soit sur le commerce, soit sur les choses les plus importantes de la vie ;
- 2° Dix historiettes de différens styles ;
- 3° Cinq fables d'Ésope, traduites récemment en Chine, comme exemple du style le plus contemporain ;
- 4° L'oraison dominicale et le symbole des apôtres ;
- 5° Une suite de proverbes chinois.

Puis un vocabulaire donnant non seulement l'explication de tous les mots contenus dans ce texte, mais aussi toutes les expressions composées, toutes les locutions, tous les idiotismes qui peuvent embarrasser l'étudiant ; plus encore, un tableau des clefs chinoises, une table des caractères dont le radical

est difficile à reconnaître, en un mot, toutes ces facilités d'études qui peuvent mettre toute personne à même de traduire le chinois, sans aucun autre secours, et sans plus de difficulté que s'il s'agissait d'une de nos langues européennes.

Enfin, le tout est précédé d'une introduction grammaticale complète et remplie d'exemples en caractères chinois, dont l'explication se trouve également dans le dictionnaire.

Quant à la partie typographique de cet ouvrage, nous dirons seulement que les quinze mille groupes chinois employés dans ce manuel font partie de la collection des caractères gravés sur acier et fondus en types mobiles, dont M. Marcellin Legrand, graveur de l'Imprimerie Royale, vient d'enrichir la typographie française, et dont il possède les poinçons, et des fontes assez amples pour permettre l'impression et la publication de tous les textes chinois. Ces caractères, qui viennent d'être introduits récemment en Chine par les missionnaires, nous donnent la meilleure preuve de leur élégance et de leur exactitude rigoureuse. Les lecteurs des *Annales* les connaissent depuis bien longtemps, car ce sont ceux qu'elles emploient dans toutes les citations chinoises déjà en grand nombre dans ce recueil.


VIE DE M. PAUL ARNAUD-DARGENTEUIL, ancien élève du séminaire de Saint-Sulpice, fondateur et supérieur du séminaire de Saint-Jean-d'Angely; par M. Rainguet, chanoine honoraire. 1 vol. in-8. Paris, chez Martin. Prix, 5 francs.

M. Dargenteuil, quoique enlevé à la fleur de l'âge, a fourni une longue carrière de vertus. Homme de Dieu, il marcha toujours en sa présence, et fit autant l'admiration du séminaire de Saint-Sulpice, où il fut ordonné prêtre en 1809, que du diocèse où il passa et finit le reste de ses jours précieux devant le Seigneur. Depuis longtemps, ses amis et ceux qui l'avaient connu et admiré au séminaire, où il a laissé de si précieux souvenirs, et ailleurs, où il fut constamment un modèle, désiraient voir publier sa vie si édifiante, vie d'oraison, vie de mortification, vie de prière, vie de charité, vie d'humilité ou de modestie, vie d'un prêtre qui vécut et mourut consumé par le beau feu de l'amour divin : leurs désirs sont satisfaits. Cette vie, écrite sur les mémoires fournis par la famille et les amis du saint prêtre, a paru avec l'approbation de Mgr de La Rochelle. On a eu le soin de conserver, le plus qu'on a pu, ses propres paroles; on croit l'entendre, le voir : on apprécie l'homme.

COLLECTION DES SOURCES OU TÉMOIGNAGES concernant l'histoire du Canon du Nouveau Testament jusqu'à saint Jérôme, par Jean Kirchhofer, professeur de théologie et diacre à l'église Saint-Jean de Schaffouse.

1^{re} partie, 1842. — 2^e partie, 1843. — 3^e partie, 1844. Zurich, chez Meyer et Zelles. Paris, chez A. Frank, rue Richelieu, 69.

Ce recueil semble faire suite à celui que nous analysions en tête de ce Bulletin. L'auteur se propose d'y rassembler tous les matériaux d'un ouvrage qu'il prépare sans doute sur l'importante et curieuse histoire de la canonicité. Il a réuni, avec la patience de l'érudition allemande, tous les témoignages des quatre premiers siècles, qui touchent de près ou de loin à la formation du canon du Nouveau Testament. Il commence par la série des canons eux-mêmes, depuis celui que Muratori a exhumé de la Bibliothèque ambrosienne, et qu'on attribue au prêtre romain Caius, disciple de saint Irénée, jusqu'à celui de saint Jérôme; il donne ensuite les témoignages concernant l'ensemble du Nouveau Testament, puis les quatre Évangiles et les Synoptiques; pour établir en particulier la canonicité de chaque partie du Nouveau Testament, il détache soigneusement de tous les monuments de l'Église grecque et latine les témoignages qui se réfèrent à chacun de ses livres; cette chaîne imposante parcourue, en forme de complément et par surabondance, il apporte, à l'appui de la tradition catholique, les passages des païens et des hérétiques: d'une part, Lucien, Celse, Porphyre, Amélius; de l'autre, Marcion, Valentin, Ptolémée, Héracléon, Théodote, Marc, Bardesane, Basilide, Apelles, Carpocrate, les Ariens, les Manichéens, les auteurs des Évangiles apocryphes, deviennent des témoins à charge contre les rationalistes allemands. Cet appel à la tradition, ce livre imprimé à Zurich où Strauss voulut ériger la chaire de sa nouvelle exégèse, est un acte d'accusation contre le professeur de Tubingue, et peut être fort utile à ceux qui, n'ayant pas à leur disposition une vaste bibliothèque, désireraient avoir sous la main les témoignages de la tradition sur le point traité par l'auteur. Il serait à souhaiter qu'on fit sur d'autres sujets un bon nombre d'ouvrages semblables. Toutes les notes et les titres d'encadrement sont en allemand; c'est peut-être un tort, mais le livre n'en est pas moins accessible même à ceux qui ne connaissent pas l'allemand.



ANNALES

DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 81. — Septembre 1846.

Critique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE

DE LA TRADUCTION DES ÉVANGILES ;

AVEC NOTES ET COMMENTAIRES,

PAR F. LAMENNAIS.

Troisième Article ¹.

15. Preuves de la décadence du Christianisme tirées de l'analogie ; comparaisons réfutées.

Mais voici les motifs qui doivent engager le monde à renoncer de suite au Christianisme : « Déjà les peuples n'habitent que des décombres. Ils sentent en eux comme une grande angoisse. Pour vous, à l'aspect de ces ruines, de ces morts accomplies ou prochaines, dites : La vie n'est pas loin. Ce qui s'en va, c'est le vêtement usé de l'Être impérissable : ce qui tombe, c'est la feuille d'automne, le soleil baisse, l'hiver approche ; mais après l'hiver, le printemps, le souffle qui ranime. Cette fosse ténébreuse où les peuples descendent, c'est le tombeau d'où le Christ sortit vivant le troisième jour¹. » Ces comparaisons, ornées des étranges parures de cette littérature prophétique, bien loin de pouvoir servir la cause pour laquelle on les emploie, se prendraient volontiers pour de véritables méprises, pour des bévues. Bien certainement, en effet, M. de Lamennais ne veut pas que les feuilles nouvelles, le printemps et le soleil

¹ Voir le 2^e article au n^o 80, ci-dessus, p. 85.

² St Matth., ch. xvii, *Comment.*

qui doivent apparaître bientôt, ressemblent à ceux qui tombent aujourd'hui sous le poids de ses malédictions; et cependant, c'est là l'ordre invariable de la nature. On y trouve succession et renouvellement d'individus, mais jamais changement d'espèces ni de propriétés : nous ne sommes plus au tems où l'on croyait à l'alchimie ; toutes les sciences physiques reposent sur la constance des lois du monde matériel ; ce n'est donc pas là qu'il faut aller chercher des analogies pour le progrès.

D'autres prennent pour type l'être individuel lui-même, le gland, par exemple, qui devient un chêne : mais il faut absolument à M. de Lamennais des trépas, des ruines, des cadavres, de la décomposition putride, pour élémens de son système de perfectibilité ; or, dans tout le cours du développement végétal, il y a accroissement, vie sans interruption, mais point de mort, de pourriture ni de destruction ; ce n'est donc pas ce qui lui convient.

Maintenant quelle est cette distinction qu'on veut établir dans l'âme, entre une existence impérissable, et des perceptions perpétuellement changeantes, comme entre le corps et les habits qui le recouvrent ? Ici le premier vêtement de cet être est l'affirmation de sa durée sans fin ; mais s'il n'y a que des vêtemens périssables, cette affirmation s'usera, l'être ne pourra plus être dit impérissable, il doit donc périr aussi. Notre grand raisonneur ne s'entend pas lui-même : il fait des accouplemens de mots qui s'entrechoquent, et n'aboutissent à rien d'intelligible.

16. La Vérité mobile.

Poursuivons cependant cet examen ; si toutes les religions, toutes les opinions sont destinées à être prises pour des erreurs, chacune à leur tour, elles sont toutes égales et indifférentes actuellement, il n'y a point de différence entre le vrai et le faux : c'est certes là une bien vieille question, elle est épuisée et sans intérêt. Cependant les sophistes modernes l'ont un peu rajeunie, en en faisant le fameux système de la vérité changeante : nous avons vu que, selon M. de Lamennais, l'esprit, qui ne peut guère aimer que la vérité ou ce qui la remplace, abandonne les institutions vieilles et passe aux institutions opposées et négatives des premières. C'était encore ce que lui prêchait, ainsi qu'à l'école théocratique, le *Manuel philo-*

sophique déjà cité. On y lit : « La vérité est une, mais ses formes sont » diverses. Aucune époque n'en a été déshéritée. Elle s'est montrée à » tous les siècles sous la forme la plus propre à se faire reconnaître » de chacun et dans la mesure de son intelligence (p. 88). » Ainsi c'est un visage toujours masqué, un trésor à jamais fermé, une lumière toujours sous le boisseau ; mais comme le masque, le coffre, fort et l'éteignoir varient de formes et de couleurs, et deviennent, dit-on, de plus en plus parfaits ; nos pontifes humanitaires bénissent les dieux d'y voir si clair, d'être si riches et si rassasiés de vérité. Aimeraient-ils aussi beaucoup les biens de ce monde ainsi déguisés sous des formes diversifiées, et ne se laissant jamais toucher en eux-mêmes ?

Mais, comme nous l'avons dit, « la vérité apparaît sous différentes » formes aux différens siècles, moins voilée et plus entière à mesure » que l'humanité croît en âge et en raison. » (*Ibid*). C'est ravissant ; mais ces approximations prétendues ayant lieu sur une échelle infinie, au bout de laquelle, bien qu'elle n'ait pas de bout, la vérité est censée se tenir, l'homme est toujours infiniment éloigné de cette vérité, qu'il poursuit bien inutilement : il est ballotté entre les fantômes de son imagination, dont pas un ne mérite qu'il s'y arrête une minute. C'est une maladie chronique où le mieux succède au mieux sans jamais arriver au bien ; avec cela, on peut rester toute sa vie cloué dans un lit, ou incapable de vaquer à ses affaires. On dit encore : « La raison avance graduellement, toujours combattue par l'esprit du passé, mais toujours triomphante ». Par le passé, notez bien, et non par l'erreur : c'est que le passé a été jadis l'avenir, relativement au plus-que-passé, et que le présent d'aujourd'hui deviendra le passé à son tour ; ce sont des êtres de même sorte, qui ne diffèrent que par l'âge : mais patience ! la jeunesse, qui est la vérité en électicisme, est un défaut dont on se corrige tous les jours.

Mais revenons à notre comparaison : Il y a des habits variés de couleur, de forme, de valeur, et il y a le manque d'habits ; de même il y a des intelligences pourvues de la vérité à des degrés inégaux ; ainsi, un Bossuet ne diffère pas moins d'un laboureur par l'étendue et la supériorité des connaissances, même en religion, que par le costume ; toutefois, ils adorent tous deux le même Dieu, récitent le

même symbole, usent des mêmes sacremens ; ils ont, en un mot, la même foi et la même espérance : l'un ne nie rien de ce que l'autre affirme. Mais aussi il y a des intelligences à qui la vérité manque par leur faute : qu'on les compare, si l'on veut, au sauvage dans sa nudité ; mais elles se font illusion sur leur état, au moyen même de ce qui en est la cause, c'est-à-dire des misérables haillons de l'erreur ; cette illusion ne peut pas avoir lieu au sujet des vêtemens, c'est un des points par où la comparaison est défectueuse. Mais c'est par tous les points qu'il y a opposition entre les deux termes mis en présence. D'un côté, tous les habits s'usent, les bons comme les mauvais : ils ne peuvent servir que quelque tems ; de l'autre, une doctrine qui s'use est celle qui ne résiste pas à l'épreuve du tems, d'un examen impartial et approfondi, d'une science perfectionnée ; c'est celle que l'ignorance et les passions ont introduite, et que la raison rejette ; elle n'est pas capable de faire avancer l'humanité, elle ne fait que la retarder et la détourner de son but : on peut dire à quoi sert un vêtement qui s'use, on ne saurait découvrir quelle espèce de bien produit une doctrine périssable. Dans ce système, on observe que l'homme a besoin de se couvrir, et il se fait des habits qui le garantissent du froid, et on assimile à ce procédé celui par lequel, ayant besoin de vérité, il se fait des religions qui seraient bonnes s'il avait besoin de mensonge. Le bon habit s'use, mais la bonne religion ne s'use pas plus que la bonne géométrie, la bonne physique, la science digne de ce nom. Tout cela n'est donc qu'une jonglerie très-grossière, dont un regard sérieux fait justice ; pour y avoir foi, il faut une disposition particulière d'esprit nullement digne d'envie ; aussi voyons-nous que ceux qui font le plus d'usage de ces pauvres moyens ne sont pas des hommes à qui, je ne dis pas la philosophie, mais l'erreur même et l'irréligion soient beaucoup redevables : ce sont les Christs, les Voyans du jour, les Simoniens et les Fourieristes, gens peu graves selon nous, qui se signalent au premier rang dans les annales de la faiblesse humaine. Qui pourrait féliciter un Lamennais d'une pareille ressemblance ?

Mais ce n'est pas tout encore : toutes ces comparaisons pèchent essentiellement par leur bassesse et leur matérialité : c'est ici que l'on comprend bien que l'esprit humain, être simple, et ses opérations, sont en dehors de toute assimilation avec les substances composées. En effet,

pour peu que l'on veuille bien étudier ces hautes questions de perfectionnement philosophique, social et religieux, on est forcé de s'élever aux plus pures considérations du monde moral et intellectuel; mais quoi de plus contraire à cet essor nécessaire de la pensée que ces viles comparaisons qui l'enchaînent dans les basses régions de la matière et de la nature physiques? Notre Evangéliste assimile l'esprit humain à la pierre, à l'herbe des champs, aux liquides et aux gaz, soumis à mille variations suivant les saisons, les heures du jour, l'état de l'atmosphère. Mais l'homme n'est pas l'égal, il est le dominateur de tout cela : toutes les révolutions physiques sont pour le servir, non pour l'asservir ni pour fixer sa destinée, comme s'il n'était que le frère des brutes. Le chrétien se rappelle sur quel modèle il a été formé, et il n'entend pas qu'on le renvoie aux feuilles mortes ou aux haillons; il repousse avec horreur ces théories dégradantes qui ont pour but de le dépouiller de sa ressemblance avec la Cause suprême, et de le ravalier au niveau des phénomènes nécessités du monde inférieur. Mais où trouveraient-ils ailleurs des types de perfection, et comment conserveraient-ils la dignité de leurs rapports avec le reste de la création, ceux qui ont renié la gloire de leur céleste origine, et qui, semblables à des réprouvés, se tiennent en dehors des divines communications dont le Seigneur a honoré sa créature raisonnable? Dites à ces incrédules si vainement superbes, que, dès le monde présent, Dieu s'est mis avec l'homme dans un rapport *positif et extérieur*; que dès aujourd'hui il veut être et il est pour cet être qu'on a bien pu appeler l'animal religieux, plus qu'il n'est pour la plante et le cheval, ils répondront que, *à priori* et sans qu'il faille descendre jusqu'à l'examen du fait, cela est avilissant pour la raison; qu'y a-t-il d'étonnant ensuite qu'ils finissent par penser qu'eux aussi ne sont pas plus devant Dieu que l'être privé de raison? N'est-ce pas le cas de dire: « L'homme était comblé d'honneur, mais il a manqué d'intelligence, » il s'est comparé aux animaux privés de raison, et il est devenu semblable à eux¹. »

¹ Homo cum in honore esset, non intellexit: comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis? (*Psau.* XLVIII, 21).

17. Preuves bibliques apportées en preuve du progrès indéfini philosophique.

Cependant c'est dans l'Évangile que M. de Lamennais a appris, ou du moins trouvé tout cela ; on sait avec quelle facilité il y découvre tout ce qui lui plaît, et par quelle magnifique indépendance du sens naturel et grammatical son interprétation se distingue : voyons-le encore à l'œuvre en deux autres occasions où il veut prouver que Jésus-Christ a enseigné le *progrès indéfini*. Poursuivi de son idée fixe, il voit dans les larmes de la pécheresse aux pieds de Notre-Seigneur, le baptême de l'avenir, le signe du progrès social et politique et de l'avènement de la démocratie, avec grand accompagnement de poésie radicale, sur la chute des oppresseurs et des tyrans (p. 243). — Au chap. XVI de saint Jean, v. 25, on lit ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Je vous ai parlé de ces choses en paraboles, voici le tems que je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous annoncerai clairement ce qui regarde mon Père. » Voici maintenant le commentaire : « Jusque-là, ce qu'il a dit du Père il l'a dit en paraboles, en termes enveloppés et mystérieux : mais vient l'heure où il en parle ouvertement, et cette heure est celle de sa mort, l'heure où va cesser son enseignement direct et personnel. Qui parlera donc ? L'Esprit qui enseigne toute vérité, l'Esprit qui est la voix perpétuelle de Dieu dans l'humanité progressive (p. 420). » Ici nous avons à choisir entre l'évangéliste français et les apôtres juifs qui entendirent Jésus-Christ. Ils ne comprirent pas, eux, que ses paroles ne commenceraient à être claires et sans figures que lorsqu'il serait mort ; ils pensèrent, au contraire, qu'il avait exécuté immédiatement sa promesse, en leur parlant, car quelques lignes plus bas on voit qu'ils lui répondent ainsi : « Vous parlez là clairement, et vous ne vous servez point de parabole. Nous sommes convaincus présentement que vous savez toute chose, et que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge, c'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu. » Et Jésus leur répond : « Vous croyez maintenant. » Mais c'est justement ce que le commentateur refuse de croire, voilà pourquoi il voit encore des paraboles là où les apôtres n'en voyaient point.

1 St Jean, xvi, 29-31.

Il est vrai cependant que cet enseignement devait avoir pour auteur, en partie, le Saint-Esprit, que Jésus-Christ avait promis ; et c'est ce qui fait la fortune de M. de Lamennais. Puisque l'Esprit devait venir enseigner après Jésus, il est de toute évidence qu'il faut écouter aujourd'hui M. de Lamennais et tous les docteurs de l'impiété moderne ! Il n'est certes pas le premier qui se présente au même titre, et qui prétende déposséder Jésus-Christ et l'Eglise au nom de l'Esprit promis. Mais ces trop confiants prédicateurs oublient que Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres que l'Esprit viendrait démentir tout ce qu'ils auraient enseigné, renverser tout ce qu'ils auraient édifié, et les convaincre qu'au lieu d'être ses disciples ils n'étaient réellement que les *filz de Satan*. Bien au contraire, puisqu'il leur dit : « L'Esprit vous » enseignera toute chose ; » c'est à eux et non à leurs adversaires que la véritable intelligence du Christianisme a été donnée, c'est chez eux seulement que cette voix de Dieu se fait perpétuellement entendre pour guider les hommes, et c'est aussi en vertu de cette promesse que l'Eglise catholique croit à l'infailible assistance du Saint-Esprit. Quand on examine de près les argumens de M. de Lamennais, on voit qu'ils se réduisent à une incroyable confiance en lui-même ; mais tout homme qui s'exaltera au même degré peut en faire usage avec autant de raison que lui, quelles que soient ses opinions.

Le *Nunc dimittis* fournit encore au commentateur un magnifique argument en faveur du progrès. Il était à craindre là-dessus que chacun s'imaginât aussi pouvoir *mourir en paix*, et que l'humanité elle-même en vînt à se figurer qu'elle n'a plus d'autre félicité à attendre que celle de la vie future, parce que son Sauveur est venu et l'a rachetée et éclairée ; et alors que deviendraient les messies modernes ? Si M. de Lamennais a reçu une mission de son *Dieu substance unique et universelle*, ce n'est que pour combattre une idée si pernicieuse ; aussi n'y manque-t-il pas dans une occasion si pressante : il corrige si bien le cantique du saint vieillard, que sa note, comme presque toujours, n'est plus que la négation formelle du texte. Qu'on en juge : « Le genre humain tout entier (les soi-disant chré- » tiens, aussi bien que les parias et les sauvages), attend sa consola- » tion, et, comme le vieillard d'Israël, il ne mourra point qu'aupara- » vant il n'ait vu le Christ du Seigneur, la lumière qui chassera les

» ténèbres où il est assis, et dissipera l'ombre de la mort. Ayez foi et » priez, déjà l'orient commence à blanchir (p. 216). » Ayez foi et priez ! et vous verrez tomber le christianisme !!! vit-on jamais abus plus criminel de la parole sainte ? et l'infâme Voltaire a-t-il jamais rien dit de plus odieux ? Jésus-Christ n'est donc pas le Sauveur, celui que le vieillard tenait dans ses bras n'a donc pas éclairé le monde ! quels blasphèmes exécrables !

Il y a dans tout cela un caractère de mépris outré pour l'Évangile, mais aussi pour le plus vulgaire bon sens ; on sent que notre siècle est descendu de Voltaire à Fourier. Combattre le bien et le vrai, lutter avec lui corps à corps, bon gré malgré, cela grandit l'iniquité. En la voyant s'attaquer si haut on peut la croire redoutable, mais quand la lutte cesse, toutes les apparences scientifiques et rationnelles s'évanouissent, et la bacchanale devient sans frein et sans honte ; on ne conserve plus de formes : puisque le fond est transformé, il faut que l'extérieur le soit aussi : « Quand l'impie est descendu dans les profondeurs du mal, il méprise tout ». Au 18^e siècle, les libres penseurs n'auraient pas souffert des prophètes pour aides, aujourd'hui les prophètes nous inondent.

18. Le progrès selon le *Manuel de Philosophie universitaire*.

Cet absurde progrès qui consiste à ne rien admettre en religion ni en philosophie, à fuir toujours la lumière, sous prétexte de lui courir après, et qui aboutit à l'état sauvage, par un chemin dont Jean-Jacques ne s'était pas avisé, n'est pas moins gênant pour l'erreur que pour la vérité, et ses prôneurs devraient bien en être les premières victimes. Ce n'est pas ce qu'ils prétendent, ni leur bon public non plus ; on les voit donc avec plaisir secouer l'embarras des principes les plus fastueusement établis par eux et proclamer l'éternelle domination, la vérité exclusive et absolue de leurs propres systèmes. M. de Lamennais ne manque pas pour sa part de sacrifier de la même sorte ses principes à sa personne : nous demandons la permission de nous aider encore, dans cette partie de notre travail, du *Manuel de philosophie*

déjà cité ¹ ; il procède dans son mouvement de volte-face avec la plus franche naïveté.

D'après ce fidèle écho *des esprits supérieurs, des natures privilégiées, des précurseurs de l'avenir*, etc., la vérité n'apparaît que sous des formes changeantes et opposées : « Ce fait, dit-il, l'histoire nous le dévoile dans le passé, et une rigoureuse induction nous le révèle dans l'avenir. Tel a été le passé de l'humanité ; tel aussi sera son avenir (p. 88). » Ainsi on en appelle au passé et à l'avenir : l'un est aussi facile que l'autre quand on s'en tient à des affirmations ronflantes. J'avoue bien volontiers que je n'ai pas scruté bien profondément le passé, et que, surtout en ce qui tient à l'histoire des progrès de l'esprit humain, il renferme pour moi bien plus de secrets que de leçons claires ; cependant je me refuse totalement à y voir cet accroissement de lumières, ce progrès de la vérité et du bien que l'on prétend être la loi suprême et absolue. Tout le monde sait, en effet, que des peuples de l'Afrique, de la Perse, de l'Inde, ont échangé leurs superstitions variées contre celle de Mahomet, et, bien que le mahométisme fût le plus récent, il ne serait pas facile de montrer ce qu'ils y ont gagné. M. de Lamennais dit : « Les peuples qui ont cru à la parole de Jésus ont passé de la mort à la vie, et c'est ainsi que le monde a été sauvé (p. 360) ; » et un économiste dit avec non moins de raison : « *L'extinction graduelle des races ottomanes, au milieu des plus beaux pays de la terre, a deux causes bien évidentes, le despotisme et la polygamie* ². » Ces deux causes se réduisent à une, qui est la face de vérité qu'on appelle l'islamisme. Les familles chrétiennes éparses dans ces contrées représentent le passé et la résistance, leur religion est la plus ancienne, et par conséquent la plus imparfaite, aux yeux des progressistes, aussi sont-elles les plus fécondes et les plus valides, d'après le même économiste, tant les faits répondent exactement à la théorie ! Les Grecs et les Romains avaient à profusion des penseurs qui donnèrent à la vérité toute la variété de formes qu'ils

¹ Il faut se souvenir que cet ouvrage, dont le titre est : *Manuel de Philosophie à l'usage de ceux qui suivent les cours de l'Université*, par M. Mallet, a été mis à l'index le 5 avril 1845. Voir nos *Annales*, t. xi, p. 324.

² *Revue des Deux-Mondes* ; 1^{er} avril 1846, p. 42.

purent imaginer, et au lieu de passer du bien au mieux, ces peuples, les premiers de la terre, gouvernés par une corruption et un aveuglement toujours croissants, aboutirent à une dissolution finale, périrent en entier, et furent balayés de la terre que leurs débris souillaient. Si le Christianisme n'était venu mettre un terme à toutes ces variations, l'Occident, ravagé par les barbares, serait peut-être aujourd'hui plus dévasté que l'Orient.

19. Le Christianisme selon les progressistes.

Mais, selon les rationalistes, le Christianisme est une phase du progrès humanitaire : il a fait son œuvre dans les esprits, seulement il est tems aujourd'hui qu'il se retire (*Jouffroy*). Du moins fait-on cas de cette œuvre dans le passé? Il ne semble pas : les seuls personnages historiques que l'on estime, que l'on affectionne, sont les hérétiques, les athées, les révoltés de toutes les époques ; ils ont été vaincus, mais la philosophie moderne les regarde et les respecte comme les martyrs de sa propre cause, elle travaille avec ardeur à les venger ; elle ne lit et ne raconte pas les récits de leurs hauts faits avec moins de sympathie que les Chrétiens n'en ont pour les martyrs des trois premiers siècles. Aucun préjugé chrétien, aucun respect humain ne l'arrête dans ce choix qu'elle fait des siens ; elle va les disputer hardiment même aux anathèmes des saints apôtres ; qu'on entende M. Lerminier : « Saint Paul et les autres docteurs travaillèrent à » soumettre l'intelligence aux croyances enseignées..... Mais l'indé- » pendance est dans la nature de la raison : pour vivre elle a besoin » d'être sa loi à elle-même ; elle s'insurge pour ne pas mourir ¹. » Ce docteur, jadis si fougueux, comprend aujourd'hui ce qu'il appelle la nécessité politique d'une Église, d'opposant il est devenu ministériel ; mais cela n'empêche point qu'il n'admette encore la légitimité de *l'indépendance de l'esprit humain, et d'une indépendance qui permet de choisir entre Kant et Spinoza* ². Ce n'est donc pas assez, pour ces ennemis de Dieu, de proclamer que sa révélation est absurde et usée ; qu'elle n'est qu'un assemblage de superstitions inventées

¹ Cours de 1834.

² Revue des Deux-Mondes ; 1^{er} février 1846, p. 386.

par l'abrutissement des peuples; que saint Vincent de Paul ne surpasse point en moralité je ne sais quel Bonze qui, « à force d'im-
 » mobilité, laisse les ongles d'une de ses mains pénétrer et se faire jour
 » dans la chair de l'autre (*Le professeur Charma*); que c'est en vain
 qu'on a entrepris de ramener au fond des cœurs la croyance aux
 dogmes chrétiens, « parce que Dieu n'a pas voulu que l'humanité soit
 » semblable à l'animal immonde qui se nourrit une seconde fois de ce
 » qu'il a vomi. » (*Le professeur Gatién-Arnoult*); non, tout cela ne suffit
 pas, car cela ne s'adresse qu'au Christianisme d'à-présent. Or, il faut
 que les outrages montent jusqu'à Jésus-Christ lui-même; on déclare
 donc que Jupiter est aussi adorable que lui. L'idée de Jupiter n'a
 jamais rien représenté de bon ni de vrai, rien qui ne fût fort au-
 dessous des idées morales et religieuses des païens instruits et honnêtes.
 Du reste, on se tromperait complètement si l'on regardait ce blasphème
 fameux comme un cri échappé à l'irritation d'un instant, il caracté-
 rise, au contraire, exactement la philosophie irréligieuse de notre
 siècle et en est l'inévitable conclusion. Il faut donc que les progres-
 sistes changent de langage et surtout d'opinion sur Jésus-Christ et
 sa religion, ou qu'ils renoncent à la représenter comme un pas en
 avant dans la voie du perfectionnement.

20. Abandon du progrès indéfini.

Nous avons voulu donner un aperçu des faits dont l'école théocra-
 tique tient compte dans l'histoire, n'en déplaise au docte univer-
 sitaire; là nous avons marché seuls, à notre grand regret; sur l'his-
 toire de l'avenir notre *Manuel* est plus explicite, et notre curiosité
 pourra se satisfaire complètement. Demandons-lui donc quelle philo-
 sophie professeront nos descendants, à qui ils appartiendront. Belle
 question vraiment: et à qui pourraient-ils appartenir, qu'à M. Cousin

La comparaison de l'ancien professeur de Toulouse, que nulle expression
 de réprobation et d'horreur dans le langage humain ne saurait flétrir comme
 elle le mérite, a cependant une portée plus générale; elle dit très-clairement
 que le Christianisme, loin d'être une nourriture saine et bienfaisante, est une
 maladie de la société humaine, une espèce de poison qui provoque les nausées,
 et que la conscience rejette sans en profiter. La philosophie grecque a-t-elle
 été jamais ainsi traitée?

et à l'éclectisme ? « L'éclectisme demeurera et vivra.... Le présent » est à lui, nous croyons que l'avenir aussi lui appartient (p. 215). » L'oracle nous avait déclaré, à la page 88, qu'une rigoureuse induction nous révèle dans l'avenir la perpétuité du fait des variétés de formes dans la vérité : l'éclectisme aurait donc risqué d'être une forme passagère et provisoire. Mais il était bien tems, à la fin du livre, de glorifier M. Cousin, de lui ériger un trône éternel *sur les ruines de tous les systèmes antérieurs* : l'humanité ou l'université, ce qui est tout un, doit bien savoir apprécier son bonheur, d'avoir produit cette lumière des lumières, cette autorité des autorités, cet homme prodigieux qui tient la clé de tous les mystères, et qui introduit l'esprit humain dans le sanctuaire de la vérité, autour duquel il n'avait fait jusqu'ici que rôder en tâtonnant. De même que nos traités de philosophie *théocratique, mystique et fanatique*, se terminent par une dissertation sur la religion chrétienne qui est comme le terme sublime de la raison, le complément indispensable et la solidité de toute spéculation ; de même les philosophies du monopole aboutissent à l'apothéose de M. Cousin : à lui toutes les variations, et les contradictions s'arrêtent, parce que la véritable loi du monde est trouvée. « C'est » l'erreur qui est diverse et contradictoire, la vérité est une.... Sous » les divergences et les erreurs des systèmes qui s'entre-détruisent est » un ensemble harmonique de vérités qui ne passent point, et l'histoire » de la philosophie contient une philosophie vraie, et, comme dit Leib- » nitz, *perennis philosophia*, une philosophie immortelle, cachée et » non perdue dans les développemens excentriques des systèmes.... » Nous vivons dans la vérité, et de la vérité, *pour ainsi dire* (pour- » quoi, *pour ainsi dire* ? est-ce qu'on peut vivre d'autre chose que » de la vérité, et l'erreur n'est-elle pas encore plus meurtrière que » périssable) ? Et il suffit de dégager ce fond immortel des formes dé- » fectueuses et variables qui l'obscurcissent à la fois et le manifestent » dans l'histoire, pour atteindre à la vraie philosophie (*Manuel Mallet*, » p. 214 et 215). » On reconnaît M. Cousin à ce patois prétentieux, dans lequel s'est obscurcie la langue philosophique de notre pays, jadis si lucide ; après tout la forme vaut bien le fond. Voici maintenant son thuriféraire : « Ainsi, l'histoire de la philosophie doit aboutir » à des *conclusions dogmatiques* dans un esprit d'éclectisme. L'éclec-

» tisme demeurera et vivra , parce qu'il équivaut à la vérité , dans l' » mesure où il est donné à l'homme de la posséder et de l'attein- » dre (*id. ibid.*). » La conversion ne saurait être plus entière : il faut dire maintenant : La parole , non pas du Seigneur , mais du père de l'éclectisme , demeure éternellement ; c'est lui qui est hier , aujourd'hui et dans tous les siècles. C'est le fétichisme pour ce philosophe , qui a produit ce miracle , dans le *Manuel* , mais à l'insu de l'auteur lui-même : il suit son maître avec un touchant abandon , sans regarder même où on le mène. Du reste , rien n'est plaisant comme de relire , après dix ans , ces promesses d'éternité que le ridicule semble s'être chargé d'exécuter.

21. Le véritable progrès dans la vérité.

Cependant on peut profiter de ces aveux , ou de ces désaveux , pour se faire l'idée d'une théorie de progrès un peu raisonnable ; au milieu de ce fatras de vulgarités anticatholiques , et de serviles adulations pour l'erreur régnante , dont on sature les jeunes esprits , sous prétexte de philosophie , les dernières paroles citées semblent une lueur de bon sens. Oui sans doute , l'homme possède la vérité , mais dans certaines limites , entre certaines bornes : la vraie religion , la vraie philosophie , n'est pas celle qui ne renferme point d'obscurités , mais celle où aucune vérité n'est niée , aucune fausseté affirmée , et où l'ignorance n'est pas exagérée ni affectée. C'est ce qui constitue l'héritage des idées , des vérités essentielles et des préceptes moraux que l'humanité a reçu avec la parole , avec la raison , et qu'elle doit cultiver avec soin , pour l'agrandir , pour croître vraiment en raison en même tems qu'elle croît en âge. Hors de là il y a erreur et désordre ; la loi du développement ne lutte pas avec assez de succès pour empêcher la décadence de la société. Il peut y avoir mouvement , ébranlement , mais comme dans un édifice qui s'écroule : selon la théorie des crises périodiques de renouvellement qui emportent tout le passé , fidèlement adoptée par M. de Lamennais , l'humanité ne peut pas plus se perfectionner , qu'un enfant ne prendrait d'accroissement , s'il perdait toujours exactement autant de nourriture qu'il en prendrait ; elle serait semblable à un marchand qui , chaque année , en faisant son inventaire , jetterait ses bénéfices à la rivière ; elle se condamnerait au labeur de Sisyphé.

Sans doute si on a le malheur d'être dans l'erreur, il faut bien renoncer à ses vieilles croyances, à ses fausses idées; mais cela ne doit se faire que pour la *vérité positivement et extérieurement révélée de Dieu*, autrement on perd même la ressource d'une connaissance quelconque, et il ne reste plus qu'à ériger en système le Nihilisme le plus fou, comme font les Hégéliens et les Hindous; la métaphysique de ceux-ci ne parle aussi que de transformations perpétuelles, et Dieu sait comme elle favorise le progrès.

C'est ainsi que l'exagération et l'altération d'une vérité conduisent au même résultat que sa négation absolue : l'extrême mouvement n'est pas moins funeste à la science que l'extrême engourdissement, d'autant plus qu'ils ne manquent jamais de se fondre ensemble dans le néant. Le Christianisme évite ces excès, il ne condamne pas le progrès, qui est son ouvrage, mais il confond absolument sa cause avec celle des principes révélés, qui sont son unique objet, la seule loi, le seul guide de la conscience dans tous les cas. Ainsi on ne voit pas qu'aucun perfectionnement, dans aucune branche de connaissances ou d'industrie, s'obtienne par de stériles et bruyantes professions de foi au progrès; nul changement n'est opéré ni même proposé qu'au nom du bien et du vrai : après comme avant la découverte du progrès, la liberté humaine est toujours soumise à la même loi, elle a toujours à choisir entre l'erreur et le vrai. Un nouveau motif de croire en Jésus-Christ et à l'Église est ajouté aux autres, voilà tout le changement produit. Mais le vrai et le bien ne passent ni ne changent dans toute la durée des siècles, ils survivent à toutes les révolutions; il n'y a que le faux qui périt. Que M. de Lamennais se rappelle ce qu'il dit lui-même : « Celui qui a mal écouté, mal compris, même ce qu'il » croit avoir, sa conception imparfaite et fautive lui est ôtée, elle s'en » va comme tout ce qui n'est pas le vrai-même (p. 248). » Et ailleurs : « Ne rejetez rien parce qu'il est nouveau, rien parce qu'il est ancien. » Ainsi, dans la grande catastrophe de l'idolâtrie antique, tout ce qui constituait l'ancienne société n'a pas péri : les chrétiens n'étaient pas persécutés comme mauvais citoyens, mais comme ennemis des faux dieux, et d'un culte abominable, qui était la cause de mille horreurs :

• Sur saint Matth., xiii, 32.

quant à la frugalité, à la probité, au respect de l'indissolubilité du lien du mariage, et à toutes les vertus qui avaient fait la force des Romains primitifs, bien loin d'être condamnées, elles ont été sanctionnées et rendues obligatoires par la nouvelle religion¹.

De plus, la langue, la littérature, la logique, les formes libérales de politique des anciens ont conservé plus qu'une valeur historique. L'Église est romaine par autre chose encore que par le siège de son chef suprême. Que les chantages de l'*humanitarisme* cessent donc de nous peindre le tems comme un destructeur aveugle, qui renverse tout indistinctement, qui emporte en *poussière* « empires, lois, autels, » dieux, législations, » sans exception; non ce n'est pas là le *mot* de Dieu, ce n'est pas ce qui *perce de sa sagesse*, c'est l'aveuglement de ceux qui reconnaissent que *l'homme ne fonde que le néant*, que son travail aboutit à quelque chose comme du fumier², et qui soutiennent en même tems qu'il est le seul fondateur, le seul révélateur. Mais pour le tems, rien n'est plus intelligent et plus instructif que son action; ce n'est pas lui qui a introduit la mort dans le monde, l'apôtre dit que c'est le péché; mais de l'épreuve qu'il fait subir à tout ce qui se montre sortent les leçons de l'histoire, qui sont les mêmes que celles de la religion.

Du reste, l'Église en repoussant toute altération, toute atteinte portée à l'intégrité du dogme, ne condamne pas l'esprit humain à l'immobilité, elle l'établit dans une voie lumineuse, où il avance sans faire

¹ Ce serait s'exprimer extraordinairement mal que de dire, avec les Saint-Simoniens, que la vertu chrétienne avait succédé à la vertu païenne : les excès qui ruinèrent le paganisme ne peuvent pas être appelés des vertus, et ce qu'il y avait de bien chez lui n'a pas été remplacé, mais conservé. Mais les Saint-Simoniens ne parlaient pas ainsi sans motifs; ils voulaient persuader qu'en renversant toutes les lois de la pudeur ils ne faisaient qu'établir une morale nouvelle, une vertu plus parfaite.

² Combien de fois la terre a-t-elle secoué,
Comme un arbre au printemps, ses arides feuillages,
Les croyances, les lois, les dieux des autres âges!
C'est demander combien de feuillages flétris
Ont engraisé le sol formé de leur débris.

Jocelyn; cité dans les *Annales de philos. chrét.*; 1^{re} série, t. XII, p. 203.

de chutes. Ce qu'elle craint, ce n'est pas tant la nouveauté que l'abandon des vérités que Dieu a révélées et dont elle est la dépositaire; non-seulement elle permet aux théologiens et aux philosophes de pénétrer aussi avant qu'ils pourront dans la compréhension de ces vérités, mais encore elle les y encourage, et les pousse toujours en avant; elle leur inspire en même tems ce respect pour les anciens qui les empêche de s'imaginer follement que la vérité commence à eux; et surtout qu'ils l'ont *inventée*. L'esprit humain marche; mais, à la différence des organes grossiers et corruptibles qui lui servent d'instrumens, il n'abandonne pas à chaque pas le terrain précédemment parcouru, il profite de tout ce qui varie et passe, pour se faire un trésor qui ne passe point; mais M. de Lamennais, qui lui crie sans cesse : marche, marche, comme à une bête de somme, n'a pas l'air d'y voir autre chose qu'une paire de jambes : marcher n'est pas apprendre, ni comprendre, ni savoir. «Le dogme a ses phases, il se transforme, dit-il (p. 330)»; c'est donc comme la lune, non pas celle qui nous éclaire et qui est morte, mais celle de Fourier, qui se multiplie, et varie indéfiniment ses couleurs. Penserait-on que l'un est plus insensé que l'autre? Nous demanderons seulement si l'on a jamais osé dire que la doctrine de Platon se transforme, et devient, par exemple, celle d'Aristote. Mais l'Évangile doit à son nouveau traducteur un bien admirable privilège : celui d'avoir à subir éternellement des interprétations contradictoires dans sa partie dogmatique, c'est-à-dire de ne rien signifier. On ne saura jamais s'il a dit oui ou non; alors il n'y aura plus besoin en effet de chercher le Christ dans le sépulcre du passé; toutes les absurdités qu'il plaira au premier venu de débiter seront le Christianisme.

Ce sont là de petits mensonges convenus dans le monde des dieux et des fils de Voltaire, et par lesquels ils s'imaginent vexer terriblement leurs adversaires : ils sont tous les meilleurs chrétiens du monde, et les catholiques ne le sont pas du tout. Le nouvel Évangile est une tentative, pour ainsi dire, désespérée dans ce sens.

D***



Exégèse Biblique.

DES ADVERSAIRES ET DES DÉFENSEURS
DU
PENTATEUQUE EN ALLEMAGNE.

Avant-propos. — I. Trois opinions sur l'origine du Pentateuque. — Première opinion : elle nie l'origine mosaïque. — Ses représentans. — Deuxième opinion : elle admet partiellement l'origine mosaïque. — Ses représentans. — Troisième opinion : elle prouve l'origine mosaïque. — Ses représentans. — II. Opinions innombrables des rationalistes sur le caractère historique du Pentateuque.—Emploi arbitraire du mythe : Eichhorn, Bauer, Berthold, etc. — Emploi conséquent et rigoureux : de Vette, Baur, Watke, etc. — Pré-tention des partisans du sens mythique rigoureux à remplacer l'histoire mosaïque par une *poésie sacrée*. — Divergence entre les partisans du sens mythique rigoureux. — Pêle-mêle d'opinions sur les livres du Pentateuque. — Conclusion.

A force d'entendre dire à certains rationalistes français ou de lire dans leurs livres, que les catholiques ont bien mauvaise grâce à attaquer leurs adversaires, tandis qu'ils sont enfermés dans *le cercle de fer de la science*, de cette science allemande qui a été signalée comme ayant arraché, une à une, toutes les pages des Écritures, on serait presque tenté de se demander si l'Église n'a plus qu'à mettre bas les armes, et, blessée au cœur, à s'envelopper stoïquement dans sa robe comme le dictateur romain. Ces philosophes ont, en effet, répété si souvent : « Il est naïf maintenant de conserver l'ancienne foi ; il faut au plus tôt » la déraciner de son âme ; le dogme chrétien n'aura plus désormais » de rayon assez vif pour percer les nuages amoncelés autour de lui et » dans lesquels ses lucurs, depuis longtems mourantes, vont enfin » s'éteindre. » Mais ce qu'ils font croire inévitablement, c'est que les exégètes rationalistes composent, en Allemagne, un aréopage vénérable par sa droiture et son savoir ; un jury incorruptible, d'une conscience

éclairée par des études opiniâtres et prolongées ; en un mot, un jury scientifique, dont les votes, de l'unanimité la plus imposante, sont fondés sur d'irrécusables argumens, en grand nombre et les mêmes, et sur une infinité de considérations, aussi les mêmes pour tous. Néanmoins, c'est une erreur : l'homme a plus la volonté du mal qu'il n'en a la puissance. Ce recueil a déjà publié des travaux qui ont fait voir que *le cercle de fer* est tout simplement un énorme tissu de toiles d'araignées couleur de ce métal ; en d'autres termes, que la science incrédule en Allemagne, est, touchant le Pentateuque, encore plus effrontée et non moins superficielle qu'ailleurs. Ce sera continuer cette tâche, que de montrer, les textes à la main, que, dans le même pays, les opinions sur ce livre s'accordent d'une manière frappante, à mesure qu'elles se rapprochent de la foi catholique, et qu'elles varient d'une manière scandaleuse, à mesure qu'elles s'en éloignent. Au lieu de nous opposer les rationalistes, on ferait mieux de les avertir charitablement de s'entendre et de n'avoir pas au moins une opinion par tête d'exégètes. Il paraît que l'on consent très-volontiers, chez nos voisins d'au-delà du Rhin, à perdre sa personnalité après la mort, mais que l'on y tient suffisamment pendant la vie. Les savans allemands qui ont attaqué les écrits de Moïse ne s'accordent donc que sur un seul point, à les attaquer. C'est, comme on voit, le protestantisme dans la science.

Que les rationalistes français en soient bien convaincus, s'ils ne le sont déjà : la révélation chrétienne n'est pas aussi dangereusement atteinte qu'ils le croient ou qu'ils le disent. Il y a dans la science, telle que nos pères et les véritables exégètes l'ont faite, de quoi confondre la fausse science qu'on préconise ; de quoi montrer que l'espace et le tems sont encore à nous. La cause de nos livres sacrés est tellement bonne et facile à défendre, qu'on la fera toujours triompher au jugement d'un esprit impartial. Sans doute, l'attaque est vive, mais elle est déjà repoussée, et nous avons le droit et le loisir d'étudier les livres et de signaler les assertions dangereuses des soi-disant philosophes.

On va voir tout-à-l'heure pourquoi nous ne nous croyons pas obligés de nous interdire l'exercice de la pensée et de la parole parce qu'on aura cité contre nous quelques rationalistes allemands. Il y a

dix-huit cents ans qu'on ne tremble plus, à Rome, au seul nom des Germains : l'Eglise, dont nous sommes membres, est autrement impérissable que la société que défendaient les légions de Varus!

Voici donc les opinions des principaux exégètes d'Allemagne relativement au Pentateuque : Nous empruntons fidèlement cet exposé au docteur Hengstenberg, homme d'une science incontestable et universellement incontestée : c'est un témoin instruit, et il ne sera suspect à personne. Il va nous apprendre d'abord ce que les écrivains dont il est question pensent de l'origine mosaïque du Pentateuque ; ensuite, ce qu'ils pensent du caractère historique de ses récits.

L'abbé C.-M. REDNA.

I.

Il y a maintenant, en Allemagne, touchant l'origine mosaïque du Pentateuque, trois opinions principales :

1° Il en est qui prétendent que ce livre, dans toutes ses parties ou à peu près, n'est véritablement pas de Moïse. Cette idée a le docteur de Wette pour premier représentant et pour premier défenseur. Il y a fait quelques modifications très-légères dans les éditions les plus récentes de son *Introduction*¹. Ainsi, d'après ces concessions peu compromettantes, les seuls cantiques du livre des *Nombres*² seraient certainement de Moïse, et il n'est pas possible de nier que, parmi les lois mosaïques, il ne s'en trouve probablement d'anciennes et d'authentiques ; mais ce serait une vaine présomption de vouloir les distinguer, le Décalogue lui-même, dans sa forme actuelle, ne peut pas être de Moïse, car il y en a, dans le Pentateuque, une double paraphrase. Hartmann, Bohlen et Vatke se groupent autour du docteur de Wette, et soutiennent la même cause. Vatke rejette jusqu'à l'authenticité des cantiques du livre des *Nombres* que de Wette a été forcé de reconnaître. On ne sait si Gésénius est de cette opinion, et même s'il est d'aucune. Quand il dit³ : « C'est encore une question » controversée, en critique, de savoir si le Pentateuque vient en entier, ou seulement en partie, de Moïse, » il paraît regretter d'avoir

¹ § 149.

² Chapitre XXI.

³ Dans la 10^e édition de sa *Petite grammaire*, etc., 1831 ; Avant-propos.

adopté précédemment et d'une manière absolue les conclusions de de Wette et de Vater. Si seulement les malencontreux miracles, les fatales prophéties et l'irascible Dieu des Juifs n'existaient pas ! On pourrait s'abandonner sans prévention aux impressions que l'on éprouve comme historien et comme linguiste ! Ces impressions ont dû énergiquement réclamer, chez cet auteur, en faveur de l'authenticité du Pentateuque, puisque, malgré les présuppositions rationalistes dont sa manière de voir lui avait fait une obligation, il n'a pu complètement s'en défendre. C'est un aveu qui fait honneur à sa franchise.

2° Il en est d'autres qui soutiennent que plusieurs parties très-importantes et très-étendues du Pentateuque sont d'origine mosaïque. A leur tête se présente Eichhorn. Dans les premières éditions de son *Introduction*, cet écrivain déclara que l'ouvrage était authentique, à l'exception de certains passages, très-courts et de peu d'importance, qui auraient été intercalés. Mais dans la dernière édition de ce livre, il a expliqué et modifié son opinion, de telle sorte que les parties essentielles du Pentateuque auraient été formées de Mémoires, écrits tantôt par Moïse lui-même, tantôt par quelques-uns de ses contemporains. Ces Mémoires, auxquels seraient joints plusieurs Appendices, auraient été réunis en un corps d'ouvrage complet par un compilateur venu plus tard, probablement entre Josué et Samuel². — La cause de ces variations d'Eichhorn a été la crainte de ne pouvoir résoudre, par l'interprétation pure et simple, les difficultés que des idées préconçues lui faisaient voir dans le Pentateuque³. Il désespère ouvertement d'arriver à cette solution, quand il dit, à propos de la relation des plaies de l'Égypte : « Si celui qui agissait, si Moïse » eût lui-même écrit ces événements, la manière dont ils sont exposés » dans l'Écriture serait une énigme⁴. » En général, on ne nie l'origine mosaïque du Pentateuque que dans les choses où il ne s'accorde pas avec les présuppositions rationalistes qu'on a d'abord posées.

¹ Dans son *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques*.

² Eichhorn, *Introduction*, p. 334.

³ Voyez, p. xxvii.

⁴ P. 255.

Après Eichhorn vient Staudlin, qui, sans se prononcer sur la partie historique, pour laquelle il lui aurait fallu concevoir d'après ses idées préconçues, certaines antipathies, a défendu vigoureusement l'origine mosaïque des lois ¹. Cet homme loyal a fort bien vu que l'aversion de plusieurs pour le Pentateuque prenait sa source ailleurs que dans le domaine de la critique et de l'histoire. Il fait remarquer quelque part ² que « sa critique s'est incontestablement ressentie de » la haine qu'ont pour la Bible un grand nombre de nos contemporains. » En exploitant, en faveur de l'authenticité du Pentateuque, les connaissances acquises de nos jours sur l'Égypte dans les tems les plus reculés, il a donné un bon exemple, il a commencé une excellente œuvre. Nous disons qu'il *a commencé*; car il n'a point remonté aux sources il s'est borné à travailler sur les idées de Heeren. Il faut avouer, toutefois, que dans les travaux de Staudlin, il y a des observations qui feraient conclure que son intelligence manquait de profondeur; celle-ci, par exemple: « Une chose frappante, dit-il, c'est que la » circoncision ne fut point pratiquée pendant le voyage de quarante » ans à travers le désert: on crut peut-être que, pendant cette » marche, cette opération aurait été dangereuse ³. » S'il avait compris la signification de cette cérémonie, le rapport qu'elle avait avec l'alliance de Dieu et de son peuple, il aurait abandonné cette base d'interprétation, qui est la base tout externe de Le Clerc et des exégètes de sa trempe.

Nous rangerons dans la même classe Herbst, que, par une grande erreur, quelques personnes mettent au nombre des défenseurs de l'authenticité de tout le Pentateuque ⁴. Nonobstant les graves repro-

¹ D'abord dans les deux *Commentationes de legum mosaïcarum momento et ingenio, collectione et effectibus*; Gott., 1796-97; ensuite, dans l'*Histoire de la doctrine morale de Jésus*, t. 1, p. 118 et suiv.; enfin, dans la *Défense de l'authenticité des lois mosaïques*, journal d'Ammon et de Berthold; part. 3^e, p. 225 et suiv.; p. 337 et suiv., part. 4^e, p. 1 et suiv.; p. 113 et suiv. C'est là qu'il déclare que les paroles du Deutéronome sont authentiques.

² *Défense*, etc., part. 3^e, p. 281.

³ *Défense*, etc., part. 4^e, p. 15.

⁴ A cause de ses *Observationes quædam de Pentateuchi quatuor librorum posteriorum auctore et editore*, Erlangen, 1817, réimprimé dans le tome 1 des *Comment. theol.* de Rosenmuller, Fuldner et Maurer.

ches qu'il doit faire à la critique moderne, il ne saurait se décider à abandonner complètement le terrain sur lequel elle s'est placée. Son respect pour les principaux rationalistes protestans est excessif : il s'incline profondément toutes les fois qu'il prononce le nom de l'un d'eux, et il supplie humblement qu'on lui pardonne d'être assez hardi pour les contredire en quelque chose. Selon lui, les Mémoires mosaïques, d'abord éparés¹, ont été recueillis par un auteur postérieur. Cet auteur en a formé un ouvrage complet ; et il l'a enrichi d'additions tellement nombreuses et tellement importantes, qu'il ne suffit pas d'admettre, avec Jahn, que ce soit un simple glossateur. Afin de n'être pas accusé d'aimer la nouveauté, Staudlin désigne Esdras comme étant cet auteur. Pour soutenir sa thèse, il s'appuie, avec quelque apparence de raison, sur les Pères de l'Église. Mais les textes des Pères sur les rapports d'Esdras et du Pentateuque ont incontestablement un sens bien différent de celui qu'il leur attribue, avec Vater, Bohlen et autres. Les raisons dont il se sert pour démontrer l'authenticité des parties qu'il regarde comme étant de Moïse, sont faibles. Il est permis de croire que cet écrivain, mort récemment, aura grandi son horizon et se sera placé à un point de vue plus élevé dans la suite de sa vie ; car le livre auquel nous faisons ici allusion fut une œuvre de sa jeunesse.

Il faut enfin citer, comme se rattachant à cette opinion, Bleck², qui, dans ses recherches, est parvenu à ces conclusions : « La législation contenue dans le Pentateuque est véritablement de Moïse, aussi bien par ses tendances générales que par son caractère ; elle n'est pas authentique seulement sous le rapport des prescriptions concernant les mœurs communes ; elle l'est aussi pour ce qui regarde les lois lévitiques particulières aux sacrifices et aux purifications, qui en forment une partie si importante. La conséquence immédiate de ceci est que, en général, nous nous trouvons, à l'égard de ces livres, sur un terrain historique ; que ces lois présupposent le peuple hébreu dans des circonstances absolument semblables aux circonstances dans lesquelles la partie historique les a placés (p. 501). » — Ce résultat est d'autant

¹ Il tient fermement, comme on voit, au $\pi\rho\omega\tau\epsilon\nu\ \psi\epsilon\delta\delta\epsilon\varsigma$ de la nouvelle critique, à la composition fragmentaire du Pentateuque.

² Bleck a publié dans deux mémoires ses *Matériaux pour servir aux recherches*

plus remarquable qu'il a été obtenu au moyen des seules preuves internes, c'est-à-dire au moyen des preuves que les adversaires de l'origine mosaïque déclarent invincibles et auxquelles leurs idées doivent, disent-ils, toute leur force. Ce serait pourtant bien autre chose encore si les raisons externes étaient exploitées en même tems que les raisons internes, déjà si efficaces par elles-mêmes, comme nous venons de le voir !

sur le *Pentateuque*; le premier est inséré dans le *Répertoire exégétique de la Bible*, par Rosenmüller, t. 1, Leipsig, 1824, p. 1 et suiv.; le second dans les *Etudes et critiques*, 1831, p. 488 et suiv. Ce dernier mémoire présente une grande amélioration dans les idées de l'auteur.

La préférence à peu près exclusive accordée par certains auteurs modernes, aux critères internes, considérés comme les seuls recevables, sur les critères externes, tombés dans le discrédit le plus profond, vient de ce que chacun ne reconnaît comme vrai que ses propres convictions (Voy. les observations de Kleinert, *Authenticité d'Isaïe*, p. LXXXVI et suiv.). On devrait pourtant savoir à présent où l'on peut être conduit, lorsqu'on méconnaît la valeur naturelle et respective de ces deux sortes de critères. Si Hamaker, Gésénus et autres, avaient commencé par demander à voir certaine pierre à une inscription phénicienne récemment découverte, ils n'auraient pas été, comme ils l'ont éprouvé, l'objet de la risée universelle. Gésénus aurait découvert, comme il l'a fait, mais trop tard, que cette prétendue inscription phénicienne n'était qu'un mauvais jargon semi-maltaï, semi-arabe. Si, au lieu de rechercher quel accord existait entre les noms propres du fameux Sanchoniathon que M. Wagenfeld prétendait avoir découvert et ceux que lui donnent les inscriptions phéniciennes, ce même Gésénus eût tenu à voir le manuscrit grec de Sanchoniathon, il n'aurait pas été forcé, après une pénible expérience, d'avouer publiquement qu'il est très-fâcheux de placer toute sa confiance dans les seules preuves internes. Puisse cet échec lui avoir été profitable pour ses travaux critiques sur la Bible! On le doit désirer d'autant plus ardemment que sa mauvaise habitude l'a suivi jusque dans ses études sur la littérature profane.

S'il était permis de donner un conseil à ceux qui jugent si lestement la Bible, en s'appuyant sur les seuls critères internes, ce serait de faire préalablement l'essai de l'infailibilité de ces critères, en les appliquant à des productions littéraires anonymes et toutes récentes; car on aurait alors, pour cette application, des données beaucoup plus nombreuses. Celui qui leur donne ce conseil sait déjà, par les expériences multipliées qu'il a faites à l'occasion de la feuille périodique qu'il publie, comment ces critères subiraient

3°. Enfin, il en est qui défendent l'authenticité du Pentateuque tel que nous l'avons; mais, en même tems, quelques-uns prétendent que cette épreuve. Voici un des cas les plus récents. Le professeur Baur, qui nie avec tant d'assurance, en dépit de tous les critères externes, l'authenticité de quelques épîtres de saint Paul, l'authenticité des deux épîtres de saint Pierre, a attribué, avec la même assurance, au docteur Hengstenberg, l'article sur *l'avenir de notre théologie*: il se fondait pour cela sur la concordance évidente des idées de l'article avec celles de l'avant-propos. Maintenant qu'on lui a assuré qu'il s'est mépris, sa perspicacité de critique va découvrir les différences de style, de méthode, de point de vue, etc., en un mot, tout ce qui distingue l'article de l'avant-propos. — On peut voir encore, et d'une manière frappante, dans le livre intitulé: *Vie et action littéraire de K. L. Reinhold*, par E. Reinhold (Jéna, 1825), jusqu'à quel point les critères internes sont trompeurs. On y lit (p. 161): « A peine le livre anonyme intitulé: *Critique de la révélation*, eut-il paru (en 1792, à la foire de Pâques, à Kœnisberg) qu'il fut annoncé dans les *Petites affiches* avec cette annotation: « Quiconque a lu le plus succinct des ouvrages par lesquels le philosophe de Kœnisberg s'est acquis des droits éternels à la vénération de l'humanité, reconnaîtra sur-le-champ l'illustre auteur de cet ouvrage. » Le co-éditeur des *Petites affiches*, G. Hufeland, professeur de droit à Jéna, fit, en rendant chaleureusement compte de cet ouvrage, la même présupposition. Mais, lorsque Kant eut annoncé, dans le n° 102 de la même feuille, que l'auteur était le candidat de théologie Fichte, qui était venu à Kœnisberg dans le cours de l'année précédente et y avait passé quelque tems, Hufeland rejeta son erreur, dans le n° 133 des *Petites affiches*, sur ce que « tous les disciples de Kant à Jéna, entre autres huit professeurs de l'Académie, ainsi que tous les partisans et tous les adversaires de sa philosophie en Allemagne, avaient eu la même opinion sur ce livre, à cause de sa concordance parfaite avec les écrits de Kant, non-seulement dans le style, mais encore dans la marche des idées. » Plus tard, Fichte publia un autre ouvrage, en gardant pareillement l'anonyme (*Documentus propres à redresser les jugemens portés sur la révolution française*). Dans une lettre à Reinhold, il disait qu'il ne craignait aucunement d'en être reconnu l'auteur; car « pas un de nos critiques n'attribuera le style de cet ouvrage à celui qui a écrit la *Critique de la révélation*. » Puis il ajoute: « Je comptais fermement qu'on ferait de cela un argument, si le libraire se permettait, par hasard, quelque indiscretion sur le nom de l'auteur, et je ne me suis point trompé sur notre public. On devrait pourtant sentir le peu de certitude d'une pareille conclusion; mais il est peut-être préférable qu'on ne le sente pas, afin que l'incognito soit gardé plus facilement par les écrivains éloquens. Lors qu'on sut que Kant n'était point l'auteur de la *Critique*

l'on y a introduit des gloses, ou commentaires ; quelques autres, que l'on y a fait d'importantes interpolations. Jahn, particulièrement, va si loin, que ses concessions en ce genre présentent aux adversaires plus d'un côté vulnérable. Malgré la différence de leur symbole religieux, de leurs opinions théologiques et de leurs convictions personnelles, tous ces défenseurs de l'authenticité se rencontrent en un point ; c'est qu'ils sont supernaturalistes. Deux membres de l'Église catholique, comme Jahn, sont venus depuis se joindre à lui : ce sont l'habile Hug et Movers¹. Ce dernier a fait voir, par des prophéties d'une date antérieure à la découverte du livre de la Loi, que Jérémie et Sophonie connaissaient le Pentateuque². On peut citer dans l'Église d'Allemagne depuis le commencement de ce siècle : Kelle³, Fritzsche⁴, Scheibel⁵ et Kanne⁶ ; Rosenmüller⁷, Sack⁸, Ranke⁹,

« de la révélation, je fus accusé d'avoir adroitement imité son style ; aujourd'hui, je serais accusé d'avoir aussi adroitement déguisé le mien propre, et cependant, il serait possible que je publiasse encore cinq ou six écrits sur des styles différents, dans lesquels les juges ordinaires ne retrouveraient plus la manière des précédens, sans que j'eusse aucunement cherché ce résultat en les composant. »

¹ Hug, dans deux dissertations sur ce sujet ; Movers, dans un mémoire intitulé : *De la découverte du livre de la loi sous Josue* : dans les *Matériaux propres à servir aux recherches sur le Pentateuque*, journal de philosophie et de théologie catholiques, 12^e liv., Cologne, 1834, p. 79 et suiv. ; 13^e liv., p. 87 et suiv.

² Movers, dans le *Journal de philosophie et de théologie catholiques*, 12^e et 13^e livraisons.

³ *Appréciation impartiale des écrits de Moïse* (ouvrage peu important), Fribourg, 1811.

⁴ Fritzsche, *Examen succinct des raisons récemment alléguées contre l'authenticité des livres de Moïse*, Leipzig, 1814.

⁵ Scheibel, *Recherches sur la Bible et sur l'histoire de l'Église*, 1^{re} partie, Breslau, 1816.

⁶ Kanne, *Traité sur la Bible*, Erlangen, 1819. La 1^{re} partie de cet ouvrage contient des observations contre le traité de Vater ; la 2^e partie en contient contre la dissertation du Dr de Wette, et présente aussi de nouvelles raisons contre Vater.

⁷ *Commentaire sur le Pentateuque*, 3^e édition.

⁸ Sack, *Apolog.*, p. 56 et suiv.

⁹ Ranke, *Recherches sur le Pentateuque*, Erlangen, 1834. — Nous nous proposons bien de publier ici, prochainement, cet excellent travail. (*Le Réd.*)

Dettinger ¹ et Bauer ². Kanne ne s'est occupé que de points isolés, principalement des contradictions apparentes et des anachronismes; si ses jugemens sont quelquefois arbitraires, ses remarques ont souvent quelque chose de frappant. Sack a reconnu, avec raison, que le renversement de cette hypothèse, que le Pentateuque serait composé de fragmens, doit servir de base à la défense de son authenticité. Il a signalé quelques raisons, qu'on n'avait pas encore aperçues, contre le caractère mythique; la plus forte, c'est que les personnages qui paraissent sur la scène sont peints avec tant de vérité, qu'aucune composition mythique ne pourrait les reproduire aussi fidèlement. Ainsi, « le caractère de Moïse se dessine de la manière la plus précise; et il » est constamment identique, depuis le premier moment où le senti- » ment du droit de son peuple s'éveille en lui, jusqu'à celui où, rem- » plissant les fonctions de juge, il prononce son dernier arrêt. » Ranke, en écrivant les *Recherches sur le Pentateuque*, a composé le meilleur ouvrage qui ait encore paru en faveur de son authenticité. Dettinger a démontré solidement que le reproche adressé au début du livre de Moïse, de manquer de liaison, de porter le cachet de légende fabuleuse, a sa raison, et toute sa raison, uniquement dans le défaut d'études ou dans des connaissances par trop superficielles. — Nous devons mentionner encore ici les auteurs étrangers dont les travaux se rattachent aux recherches faites en Allemagne. Or, nous ne trouvons que deux noms, l'évêque danois Hertz ³ et Pareau ⁴. Celui-ci mérite, surtout à cause de sa dissertation *sur l'interprétation mythique des livres saints*, d'être étudié avec soin; et l'Allemagne lui a refusé, de propos délibéré, son attention!

II.

Le caractère historique du Pentateuque est aussi, avons-nous dit, l'objet d'une grande divergence d'opinions parmi les exégètes adver-

¹ *Traité sur le paragraphe 1er de Moïse (Journal de Tubingue, 1835, 1^o liv.)*

² *Defense de l'origine mosaïque de la législation du Pentateuque, dans le journal de Théologie spéculative, t. 1, p. 140 et suiv. Berlin 1836.*

³ *Traces du Pentateuque dans le livre des Rois, Altona, 1822.*

⁴ *Instît. interpret. Vet. Test., Utrecht, 1622; Disputatio de mythicâ sacri codicis interpretatione, Utrecht, 1824.*

saires de ce livre. Cette divergence existe parmi ceux qui s'accordent à rejeter tout ce qui est surnaturel, et même l'authenticité de tous les écrits de Moïse, ou à peu près.

Quelques-uns cherchent à conserver comme historique ce qui n'est point en opposition avec leurs idées préconçues : ils ont nettement établi en principe que tout ce qui dépasse le cours ordinaire des choses est mythique ; mais que tout le reste présente les conditions de la véritable histoire. Les partisans de cette idée sont : Mayer¹, Eichhorn, Bauer, Meyer, Berthold et aussi Gésénius, du moins à en juger par la nature des citations qu'il emprunte au Pentateuque.

Vater a préparé la transition vers une opinion plus décidée. Il ne s'est point posé comme attaquant formellement et en principe le caractère historique des écrits de Moïse ; mais il s'est contenté de leur opposer, en général, un simple *peut-être*, soutenant toujours qu'on ne pouvait rien déterminer de certain à leur égard : en un mot, il a pris une position tout à fait sceptique. Mais de Wette a précisé cette idée que Vater laissait vague et indécise. D'après de Wette, le Pentateuque ne peut en aucune façon être considéré comme une source historique² ; aucun fait ne s'y trouve solidement établi, tout y est mythique ; et il ne lui a manqué jusqu'ici que d'être écrit en vers pour qu'on reconnût ses droits au titre de poème. Baur, de Bohlen, Vatke et plusieurs autres partagent l'opinion du D^r de Wette³.

¹ *Apologie de la composition historique du Pentateuque*, Sulzb..., 1811, p. 113.

² Voyez les *Résultats critiques*, p. 397 et suiv.

³ Vatke est un des habiles dans l'art de saisir le mythe : voici qui peut donner une idée de son savoir-faire. « Il y a, dans la Genèse, si peu de chose dont l'histoire puisse tirer parti, que ce livre ne fournit rien de certain sur la patrie ni sur la généalogie des patriarches (page 184). Les rapports qui sont présentés comme ayant eu lieu entre Aaron et Moïse sont à rejeter, parce qu'ils sont contraires aux règles de l'histoire (page 227). Le gouvernement de Moïse n'a nullement un caractère historique (pages 204 et suiv.). Moïse n'a point fondé un culte bien régulier ; il n'a point institué une race sacerdotale qui y fût spécialement consacrée (page 218). Il est douteux que, dans les anciens tems, les Lévités aient été la souche d'un peuple, dans le sens attaché à ce mot quand il s'agit des autres races (page 223). Au nombre des jours saints, il ne reste que le Sabbat, et peut-être aussi la Néoménie ; les trois fêtes prin-

Que cette opinion soit plus conséquente que la première ; qu'il ne soit plus permis de la repousser logiquement et sans se poser des limites adversaires , quand on a une fois mis le pied dans le domaine mythique ; cela est d'une telle évidence qu'il serait inutile d'y insister. Et pourtant la première a pu naître ; elle se maintient encore, quoiqu'on ait mis à nu ce qu'elle a d'arbitraire, quoique la seconde ait été formulée ; elle se représente obstinément et conserve toujours des partisans, même surtout parmi ceux qui sont, en principe, aussi sévères et aussi rigoureux que possible. Qu'en conclure, sinon que c'est un argument invincible contre la composition mythique du Pentateuque ? Il faut que ce livre ait un cachet historique bien sensible et bien profond, puisque des esprits d'ailleurs très-exigeans se fixent au milieu d'une palpable inconséquence. Meyer, l'un des défenseurs de l'opinion qui s'arrête ainsi au milieu de cette pente si rapide, explique lui-même, de cette manière, ce qui a donné naissance à ce système et ce qui fait qu'il se soutient : « La nature toute particulière de » quelques-unes des traditions consignées dans ce livre ; les tems et » les lieux auxquels elles se rapportent d'une manière si spéciale, leur » liaison intime avec certains faits postérieurs et avérés ; tout cela » proclamait hautement , dans le sentiment confus de ces exégètes » mythiques, que tout ce à quoi le mythe était applicable ne pouvait » nullement être une pure fable ¹. »

C'est un progrès très-heureux que cette marche conséquente de l'opinion mythique , que cet acheminement rapide vers son développement complet et naturel. En effet , elle est en opposition directe et nécessaire avec le sens historique le plus raisonnable. Or, en général, l'erreur doit achever entièrement sa révolution, atteindre jusqu'à ses dernières limites avant de commencer son retour vers la vérité. Les partisans du système mythique poussé jusqu'à ses dernières conséquences ont prétendu que, eux du moins, ils s'occupaient encore des

principales n'existent que plus tard, comme fêtes des moissons ; et ce fut postérieurement aussi qu'elles furent rapportées à l'histoire primitive des Hébreux ; etc., etc., etc. » Vatke oublie pourtant encore une chose : c'est de sommer ses adversaires, à l'exemple de Voltaire (*Questions sur l'Encyclopédie*, § 127), de prouver qu'un homme appelé Moïse ait jamais existé.

¹ Meyer, *loc. cit.*, page 16.

droits de la religion, puisque, à la place d'une histoire commune, ils mettaient une *poésie sacrée* ! Ce serait encore là un symptôme d'un prompt retour à la vérité, si ces efforts pour remplacer par une poésie sacrée une histoire ordinaire étaient vraiment sérieux. En effet, si l'histoire considérée comme de la poésie vient à éveiller un sentiment religieux qui touche et qui édifie, l'éloignement opiniâtre que l'on éprouvait disparaît, et l'on est déjà disposé à reconnaître à ce qui est historique sa nature et ses droits. La nature humaine, à cause d'un de ces besoins qui demandent impérieusement à être satisfaits, ne saurait vivre entièrement dans les régions abstraites de l'idéal : elle aspire ardemment à voir l'idée se réaliser par des faits. Il lui faut un terrain historique sur lequel seulement elle peut avoir la garantie que Dieu n'est pas éloigné d'elle, qu'il s'abaisse avec amour jusqu'à nous, qu'une vie sainte est possible dans ce monde du crime. Mais si le principal défenseur du sens mythique se met parfois en demeure de remplir sa promesse², en somme, il faut le dire, ses efforts ne sont pas heureux, ils tendent uniquement à transformer l'histoire ordinaire en poésie commune. On doit *apporter* à l'étude des écrivains hébreux ce bon goût *éveillé* par les poètes grecs et romains chez leurs lecteurs et leurs commentateurs³. Le mythe de la malédiction de Chanaan est une invention maladroite, et un effet des passions nationales des Hébreux⁴. Le plaidoyer d'Abraham en faveur de Sodome ne fait pas

¹ Voici, par exemple, ce que dit de Wette sur cette opinion, émise par Eichhorn, que la circoncision avait eu pour but de faire cesser la stérilité d'Abraham : « Que diraient nos anciens, nos pieux théologiens, ces hommes » pleins de foi, s'ils entendaient comme nous une pareille assertion ! C'étaient » de vrais théologiens, et nous, nous ne le sommes pas (page 67). » Il dit aussi (page 116), en parlant du message relatif au mariage d'Isaac : « En lisant ce » récit, un Hébreu y attachait un sens poétique ; il y voyait un but religieux » et théocratique ; enfin, il le considérait comme un mythe. Et nous, le lirons- » nous dans un autre esprit ; consentirons-nous à flétrir cette tendre fleur » idyllique, à la dépouiller de son parfum, à l'écraser sous le poids d'une dis- » sertation historique tout à la fois inutile et inconvenante ? »

² Par exemple, dans ses *Observations sur le sacrifice d'Isaac*, p. 103 ; dans sa polémique *Contre la grossière déduction de la croyance aux anges*, p. 108.

³ P. 82.

⁴ P. 76.

beaucoup d'honneur au goût du narrateur¹. Le récit relatif aux filles de Loth est une fiction inconvenante et qui ne mérite que le mépris². Il parle aussi de *contes saints* et de *tirades de morale*³.

Mais les partisans du sens mythique le plus rigoureux nes'entendent pas eux-mêmes entre eux. Les uns, comme de Wette, se contentent de détruire et protestent chaudement contre toute espèce de reconstruction ; les autres, au contraire, Baur⁴ et Vatke, par exemple, entreprennent de tout reconstruire. Il faut, pour cela un courage et une témérité extraordinaires ; il serait difficile de rencontrer l'exemple d'une semblable tentative dans le domaine de l'histoire profane. Chacun d'eux reconnaît, en effet, que, sans matériaux, on ne peut rien élever qu'un édifice eu l'air. Mais aussi, ce ne sont que des *historiens ordinaires*. L'historien philosophique connaît les lois d'après lesquelles l'histoire doit se développer. La nécessité d'être implique la réalité ; et la réalité n'a pas besoin de témoignages particuliers. Au fond, ces témoignages ne sont que des obstacles nuisibles, et l'on doit s'applaudir quand il n'en existe pas. Car ceux que l'on rencontre sont, en général, en désaccord avec les lois nécessaires de l'histoire, et l'on a alors la peine de les tailler, de les ajuster, de corriger leurs formes, de les changer, de les écarter entièrement. Il va sans dire, en effet, qu'il n'est pas permis de modifier les lois d'après ces témoignages. La science et les pontifes de la science ne tiendront donc aucun compte d'une contradiction qui n'aura pas d'autre base⁵. La critique ordinaire n'est capable que d'ôter la vie, la critique philosophique peut aussi la donner : elle possède tout en elle-même et s'écrie : « C'est moi seule » qui suis la critique ; il n'y en a plus d'autre ! »

Il faut encore distinguer, parmi les adversaires de l'authenticité, ceux qui prétendent que le Pentateuque, sous sa forme actuelle, est

¹ P. 92. — Et ce pauvre Laharpe, qui a eu la naïveté de penser et de dire que cette page de la Bible sullirait pour en prouver la divinité ! (*Le Rédacteur.*).

² P. 94.

³ Prem. part., page 259 et page 279.

⁴ Baur, *Sur la Pâque et sur la Circoncision*, Journal de Tubingue, 1^{re} liv., p. 140 et suiv.

⁵ V. Vatke, p. 7.

dû, en grande partie, à l'intention formelle de tromper, et ceux qui repoussent sourdement, autant qu'il leur est possible, cette opinion. Au point de vue de ces adversaires, on est dans la nécessité de supposer une fraude; ils rendent donc involontairement témoignage en faveur du livre qu'ils combattent, lorsque la plupart cherchent à échapper à cette conséquence; les efforts qu'ils font pour la dissimuler prouvent au moins qu'ils n'ont pas la conscience tranquille ¹. On voit clairement que Vatke, malgré ses précautions pour ne pas laisser percer sa pensée, considère le Pentateuque comme provenant d'une substitution frauduleuse ². Gramberg ³ et de Bohlen sont les seuls qui se déclarent ouvertement pour cette opinion.

Enfin, si l'on recherche la pensée des adversaires du Pentateuque sur les rapports des différents livres qui le constituent, sur l'époque de leur composition respective, de leur réunion et de leur publication en un seul corps d'ouvrage, on a sous les yeux comme un flux et un reflux perpétuels, un pêle-mêle d'opinions. L'opinion du docteur de Wette, que le Deutéronome est le dernier de ces livres et, pour ainsi dire, la clef de voûte dans la construction mythique, commence à disparaître pour céder sa place à l'opinion diamétralement opposée, à celle qui considère le Deutéronome comme la plus ancienne composition du Pentateuque ⁴.

On assiste véritablement au triomphe solennel du *grand principe de l'indépendance de la pensée*. Parmi les critiques les plus célèbres, vous n'en trouverez pas deux qui soient d'accord sur la solution des problèmes les plus importants. C'est une véritable guerre de tous contre tous. Nous avons eu d'abord l'idée de faire passer sous les yeux de nos lecteurs le spectacle risible de ces discussions, afin que, par le chaos des résultats positifs de la nouvelle critique, qui a toute sa raison d'être uniquement en ce qu'elle laisse libre de dogmatiser chacun à sa manière, la certitude si vantée des résultats négatifs pût

¹ Voyez, par exemple, de Wette, t. 1, p. 178 et suiv.; t. 11, p. 405 et suiv.

² Par exemple (page 220), lorsqu'il prétend que Jérémie a déjà accusé les prêtres de cette substitution.

³ *Hist. des idées de la Religion*, t. 1, p. 63.

⁴ Voyez *George*, p. 7 et suiv.

être clairement appréciée. Mais nous avons été saisis d'un dégoût invincible, et nous ne nous sommes pas senti le courage d'entrer dans ce domaine de l'arbitraire, de réunir la masse d'idées étranges qu'on y rencontre à chaque pas. Aussi bien, chacun est en demeure de combler cette lacune : il suffit de prendre quelques-uns des livres dont il s'agit et de les comparer entre eux. L'impression que l'on éprouvera sera à peu près celle que l'on ressent dans une école juive.

Le docteur HENGSTENBERG.

Traduit librement de l'Allemand.

 Polémique Catholique.

DE

QUELQUES NOUVELLES ASSERTIONS THÉOLOGIQUES

DE M. L'ABBÉ MARET,

ET D'UNE

APOLOGIE DE SON SYSTÈME THÉOLOGIQUE,

PAR LE P. DOM GARDEREAU.

 Deuxième Article ¹.

 1. Attaque du P. dom Gardereau, contre la doctrine insérée dans les *Annales*.

Le P. dom Gardereau est membre de cette précieuse famille de bénédictins réunis à Solesmes sous la direction de l'Abbé dom Guéranger, à laquelle nous devons déjà plusieurs ouvrages de grande importance, tels que : les *Origines de l'Église romaine*, les *Institutions liturgiques*, les *Offices de l'Avent et de Noël*, et tout récemment, la *Vie de saint Léger, évêque d'Autun*, par dom Pitra. Dom Gardereau s'est fait connaître lui-même par plusieurs articles de haute critique philosophique qui ont pour titre : *De la Philosophie catholique au moyen-âge*, et qui ont paru l'an dernier dans l'*Auxiliaire catholique*. Nous les avons lus avec un vif intérêt, et nous pouvons dire, avec profit ; car il nous avait paru que dom Gardereau était tout-à-fait d'accord avec nous sur la plupart des questions philosophiques que nous avons discutées dans nos articles de polémique catholique.

Nous le regardions donc tout-à-fait comme notre auxiliaire et même comme notre guide dans la direction meilleure que nous avons cru devoir conseiller aux apologistes catholiques, quand nous avons lu

¹ Voir le 1^{er} article au n° 79, ci-dessus, p. 60.

avec surprise, dans le cahier du 25 juillet du *Correspondant*, une apologie complète de la méthode de M. l'abbé Maret, de la méthode *purement rationnelle*, et tout le vieil attirail d'*emanation divine*, d'*idées innées*, de *vue intuitive des perfections divines*, ressuscité, préconisé et conseillé non seulement aux laïques, mais encore aux théologiens : c'est-à-dire un essai de réfutation complète de tout ce que nous avons écrit sur ces questions.

Les *Annales de philosophie chrétienne*, il est vrai, ne sont pas nommées une seule fois dans cette apologie de M. l'abbé Maret ; mais il est facile de voir que tout l'article est dirigé contre elles. En effet, on y insiste 1° sur la bonté de la méthode philosophique et théologique de M. l'abbé Maret ; 2° on y préconise le système des idées innées, émanées de Dieu, celui de Malebranche et de Descartes, sous le nom de saint Bonaventure ; 3° enfin, on est allé chercher un texte de saint Thomas parlant de *connaissances innées*, que l'on met en opposition avec celui du saint docteur que nous avons cité, et où il dit que *l'âme est, au commencement, une table rase sur laquelle il n'y a rien d'écrit*. Malgré notre désir de ne pas rencontrer de nouveaux adversaires, il nous était impossible de ne pas nous reconnaître dans cette attaque de dom Gardereau ; force nous est donc de répondre à toutes ces assertions, qui, nous l'espérons, seront aussi facilement réfutées ou expliquées que celles de M. l'abbé Maret lui-même ; et notre réponse sera d'autant plus facile que, presque toujours, nous n'aurons besoin que de citer le P. Gardereau ; non pas, il est vrai, celui du *Correspondant*, mais celui de l'*Auxiliaire*. Or, si quelqu'un nous demandait comment il se fait que le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* ne parle pas comme le P. Gardereau du *Correspondant*, nous pourrions bien, si nous voulions, lui en dire quelque chose, expliquer comme quoi les articles prennent des *couleurs* différentes, souvent à l'insu de l'auteur, en passant par les bureaux des journaux ou littéraires ou politiques ; mais nous préférons garder le silence ; et laisser au P. Gardereau lui-même le soin d'expliquer l'énigme, si toutefois il juge utile de le faire : contentons-nous d'exposer ici ses raisonnemens.

20 Justification de la Méthode théologique et philosophique de M. l'abbé Maret.

Nos lecteurs connaissent déjà assez bien la méthode philosophique et théologique de M. l'abbé Maret. La première consiste à soutenir que la raison humaine est un *écoulement de la lumière qui éclaire Dieu lui-même*; que cette raison ne subsiste que par une *union directe, immédiate, réelle, naturelle et nécessaire* avec la *raison divine*; qu'elle est, en un mot, une *participation divine*¹. Voilà sa méthode philosophique; quant à sa méthode théologique exposée dans sa *Théodicée*, que le P. Gardereau entreprend ici de défendre, un *théologien* a pris soin de la définir clairement à nos lecteurs; elle consiste à dire que la première *conception* que nous avons de Dieu consiste à le considérer seulement *comme possible*, puis à concevoir une *puissance* qui réalise en Dieu la substance; après vient la conception de l'*intelligence*, enfin celle de l'*amour*, lesquelles trois facultés constituent *trois principes* dans l'unité divine². Ce sont, nous osons le dire, après le *théologien* (et d'après un grand nombre d'autres théologiens qui nous en ont dit leur avis), ce sont, dis-je, ces *énormités*, qui constituent proprement la méthode théologique de M. l'abbé Maret, et que cependant le P. Gardereau défend non point directement, il est vrai, mais indirectement, en défendant la méthode qu'il a employée dans sa *Théodicée*. Nous allons entendre ses paroles.

3. Dom Gardereau loue M. Maret de vouloir transformer la théologie dogmatique en théologie philosophique.

Nous l'avouons, nous n'avions pas remarqué toute la portée des travaux de M. l'abbé Maret; le P. Gardereau vient de nous la signaler. C'est un *Cours de théologie philosophique*, qu'il veut mettre à la place des *vieilles habitudes de l'enseignement théologique*. C'est une *exposition rationnelle du dogme chrétien*. Pour lui, *philosophie catholique* et *théologie philosophique*, sont deux noms ayant à peu près le même sens et la même valeur. Nous croyions, nous,

¹ Voir notre lettre en réponse à celle de M. Maret, p. 36, et dans les *Annales*, t. XII, p. 49 et 66.

² Voir l'examen de *quelques expressions théologiques* de M. l'abbé Maret, par un théologien, dans notre cahier d'avril, t. XIII, p. 294 et suivantes.

avec saint Thomas, qu'il n'y avait qu'une seule méthode à suivre pour l'enseignement des dogmes et des mystères chrétiens, celle de prouver qu'ils ont été *vraiment révélés de Dieu*; c'est même parce que le *rationalisme*, pénétrant dans l'intérieur de nos dogmes, veut les faire et les refaire à sa guise; qu'il nous paraissait urgent de le déloger de cette position, de le ramener forcément au fait positif et traditionnel d'une révélation extérieure; contre lequel tous ses efforts sont impuissans. Mais le P. Gardereau loue M. Maret d'abandonner cette méthode pour celle qui consiste à admettre le rationalisme dans nos dogmes, puis de s'y établir avec lui, de s'y asseoir, pour ainsi dire, afin de discuter la valeur et la vérité de ces mêmes dogmes. Écoutons ses paroles :

Il est vrai que dans son essence toujours immuable, toujours une, la doctrine de vérité est susceptible d'évolutions nouvelles; par conséquent aussi la manière de la proposer: *non nova, sed novè*. Dans tous les tems identique à elle-même, elle demande quelquefois à être développée sous de nouvelles faces, et surtout quand l'erreur prend de nouvelles formes. Or, le rationalisme a, de nos jours, singulièrement élargi le champ de la controverse; il ne faut donc pas s'étonner qu'un écrivain catholique déroge, pour mieux le combattre, aux vieilles habitudes de l'enseignement théologique, réduise aux proportions d'une simple analyse l'exposition dogmatique de son cours, et que, concentrant toutes ses forces dans la lutte contre une doctrine qui résume toutes les hérésies, il descende du terrain de la foi sur celui de l'erreur, pour la vaincre avec les seules armes qu'elle veuille avouer, celles de la raison et de la philosophie.

Pendant le père Gardereau convient que :

La méthode qui propose les vérités chrétiennes d'une manière purement rationnelle, a ses dangers. En suivant cette méthode, le philosophe religieux s'expose à laisser trop dans l'ombre le principe même de l'autorité et de la foi. Cet inconvénient même n'est pas le seul, dit-il; mais quand la méthode elle-même se trouve imposée par les nécessités du tems, la question est de savoir si, tout en lui demeurant fidèle, l'écrivain a su en prévenir les mauvais effets et les neutraliser. Or, ajoute-t-il, nous croyons que de ce point de vue il est facile de justifier l'auteur dont nous apprécions les écrits, et de répondre aux reproches divers qui lui sont adressés, (p. 188).

On le voit, M. Maret se sert de la *méthode purement rationnelle*, et cependant le P. Gardereau le justifie *pleinement* de s'en être servi, et annonce qu'il se fait fort de répondre aux *reproches* qui lui ont été faits. On devait s'attendre à le voir répondre quelque chose aux graves accusations dirigées par des théologiens dans la *Bibliographie catholique* et dans les *Annales*, mais c'est en vain qu'on y cherche un mot sur ces questions ; on dirait que le P. Gardereau ne les connaît pas, ou ne les a pas aperçues dans le livre ; mais alors pourquoi dire qu'on va répondre aux *reproches qui lui ont été faits*? Cela est bon pour les lecteurs du *Correspondant* auxquels on a caché ces reproches ; mais ceux qui les connaissent, au contraire, que penseront-ils ? Examinons, en attendant, l'apologie qu'il apporte de la méthode philosophique de M. Maret.

Nous venons déjà de voir que la première excuse de cette méthode est tirée des *nécessités du tems* ; nous croyions, nous, que c'étaient les excès même du rationalisme, l'état actuel de la polémique catholique qui *nécessitaient* l'abandon de la *méthode purement rationnelle*, c'est tout le contraire aux yeux du P. Gardereau du *Correspondant*, il fait remarquer que

Si M. l'abbé Maret, chargé de faire un cours de *théologie dogmatique* à la Sorbonne, a donné pour titre à ses leçons imprimées : *Cours de théologie philosophique*, c'est que ce nom leur convient beaucoup mieux ; et que s'il a suivi cette méthode, c'est que, comme il le dit lui-même dans sa *préface*, son auditoire se compose de *jeunes laïques* appartenant aux diverses écoles spéciales (droit, médecine, école normale, école polytechnique), et que les *ecclésiastiques* n'en font qu'une très-petite minorité, (p. 189).

Pour nous, nous croyions que, si jamais la méthode traditionnelle est nécessaire à connaître, c'est à cette jeunesse des *écoles spéciales*, qui n'en ont probablement jamais entendu parler. On leur a donné une religion toute philosophique ; on leur a fait, dans l'Université et dans plusieurs écoles catholiques, un dieu et des dogmes tirés de leur raison : ils sont platoniciens, cartésiens, kantistes, cousinistes, etc., et c'est à eux que vous venez dire que la *méthode purement rationnelle* est bonne et solide. Mais c'est plutôt à eux qu'il faut prouver, surtout, que cette méthode ne peut *inventer*, ne peut *trouver seule* ni dieu ni âme, ni dogme ni morale. Le P. Gardereau approuve cepen-

dant cette méthode ; il soutient, en particulier, que l'on fait bien de montrer surtout, si l'on peut le dire, *le côté humain de la religion*, au lieu de dire bien haut et ferme que le côté *humain de la religion* n'a aucune valeur, aucune base, aucune consistance. Ce n'est pas assez : suivant les traces de M. l'abbé Maret, il dit avec lui :

Nous croyons fermement que les *progrès de la théologie*, en France, sont attachés à l'adoption d'une méthode semblable à celle que nous avons cru devoir suivre... Il serait utile, nécessaire même, de joindre à la scholastique une méthode d'exposition plus en harmonie avec l'état et le besoin des esprits (p. 190).

Le P. Gardereau répète ces paroles, et n'osant les adopter complètement (bien que tout son article soit dirigé dans ce but), il répond *peut-être* ; en convenant toutefois que ce *cours*, loin de pouvoir être appelé *cours de théologie*, est bien plutôt une *préparation* à la philosophie catholique que la philosophie catholique elle-même. C'est déjà quelque chose qu'une telle concession, et au lieu d'inviter tout le monde à aller entendre M. Maret, il eût été meilleur, ce semble, de prouver que, malgré son titre, ce n'était là ni un *cours de théologie*, ni une *philosophie catholique* : c'est ce que précisément nous faisons nous-même. Nous ajoutons que ce n'est pas non plus une *préparation* à une philosophie catholique, mais bien plutôt une *philosophie rationaliste toute pure*, et nous le prouvons. Ainsi, quand M. Maret vient nous dire ici que cette méthode est plus en harmonie avec l'état et les besoins des esprits, nous disons expressément tout le contraire. La méthode *rationnelle* est celle dans laquelle ont été nourris les esprits ; s'en servir, c'est les confirmer, les rassurer dans cette méthode ; les esprits ont donc *besoin* d'une autre méthode ; il est *nécessaire* de leur montrer que, dans tout ce qui regarde les dogmes, les croyances, l'esprit de l'homme, quel qu'il soit, non-seulement n'a aucune autorité d'enseignement ou de loi, mais encore n'aurait jamais pu inventer ces dogmes, imposer cette morale ; Dieu seul, qui connaît ce qu'il est, qui a fait l'autre monde, peut nous dire ce qu'il est lui-même, ce qui se passe ou se passera dans l'autre monde ; Dieu seul peut nous imposer, et cela d'une manière positive et extérieure, une loi à suivre. Voilà en peu de mots la méthode qui convient aux besoins des esprits actuels, et l'on voit qu'elle est dia-

métralement opposée à celle que M. Maret et le P. Gardereau conseillent non-seulement pour les laïques, mais encore pour les ecclésiastiques.

Enfin, pour en finir avec la pensée du P. Gardereau du *Correspondant* sur la méthode de M. Maret, après avoir fait quelques observations insignifiantes, il conclut par ces paroles :

Les écrits de M. l'abbé Maret, par leur solidité, leur méthode précise et logique, leur mérite d'exposition et la lucidité constante de la polémique, nous semblent appelés à devenir de vrais *manuels philosophiques* pour le *clergé* et la *jeunesse chrétienne*... En attendant, nous ne saurions trop engager les jeunes gens, et même les hommes, dont le nombre est si grand de nos jours, qui n'ont pas de la doctrine catholique une *connaissance suffisante*, à suivre les *leçons orales de M. l'abbé Maret* (p. 208).

Nos lecteurs connaissent succinctement l'opinion du P. Gardereau, du *Correspondant*, sur la *méthode théologique et philosophique* de M. l'abbé Maret; ils connaissent aussi cette méthode et notre opinion sur sa valeur et ses conséquences. Il nous reste à présent à leur faire connaître l'opinion du P. Gardereau, de l'*Auxiliaire* : 1° sur le danger d'*appliquer la méthode purement rationnelle* à l'enseignement des vérités révélées; 2° sur la *méthode théologique et philosophique* qu'il est le plus important, ou plutôt qu'il est d'une nécessité indispensable de suivre.

4. Danger d'appliquer la méthode rationaliste à l'enseignement des vérités révélées.

Pour prouver ce danger, nous n'avons besoin que de citer quelques-unes des autorités que le P. Gardereau a recueillies en grand nombre dans l'*Auxiliaire*.

Voici d'abord *saint Grégoire de Nazianze*, qui s'exprime ainsi :
 » Par ces vains raisonnemens, on réduit le grand mystère de notre
 » foi aux proportions de quelque *étroit système*... Les formes subtiles
 » et astucieuses du raisonnement, les problèmes des sophistes, le oui
 » et le non pyrrhonien et les objections qui en découlent, les solutions
 » syllogistiques selon l'invention de Chrysippe, l'artifice *pervers d'A-*
 » *ristote*, et le dangereux prestige de l'éloquence *platonicienne*,
 » sont autant de plaies d'Égypte qui ont fait irruption dans l'Église

» de Dieu... A cette manière perfide, entortillée, de discuter sur
 » Dieu, on reconnaît, comme l'arbre à ses fruits, le ténébreux esprit
 » du mal, qui souffle ses mensonges à la faveur de l'obscurité des
 » disputes' »

« Notre prédication, dit saint *Cyrille de Jérusalem*, ne consiste
 » pas dans les phrases insinuant de la sagesse humaine, dans cet
 » art sophistique qui s'attache tour à tour à créer, puis à résoudre
 » des énigmes. Nous n'armons point les mots les uns contre les au-
 » tres pour faire jaillir de leur conflit quelque solution ingénieuse,
 » mais nous prêchons Jésus-Christ crucifié, *tel que nous l'ont peint*
 » *les prophètes* ; recevez leurs témoignages pour les sceller au fond
 » de votre cœur². »

Saint *Ambroise* n'est pas moins précis : « Evitons, dit-il, d'être
 » insensé avec le siècle, et n'ayons rien de commun avec la philo-
 » sophie, de peur qu'elle ne nous enlève l'intégrité de notre foi.
 » Ainsi l'ont trahie les Ariens, qui ont cru pouvoir expliquer la gé-
 » nération du Christ par les idées de ce siècle ; ils ont quitté l'apô-
 » tre, ils suivent *Aristote* ; ils ont quitté la divine sagesse pour se
 » prendre aux lacets de vaines disputes, aux pièges de mots dressés
 » selon l'artifice de la *dialectique*, et cependant l'Apôtre leur crie :
 » *Que nul de vous ne s'abuse au moyen de la philosophie*³, etc. »

Écoutons encore un témoignage, celui de saint Jean *Bouche-d'Or* :
 « Ce *Platon*, que l'orateur romain appelait le dieu de la philoso-
 » phie, est aujourd'hui profondément oublié ou humilié partout,
 » et Jean l'Évangéliste, ce pêcheur obscur, a l'univers entier pour
 » théâtre de sa gloire. Parmi les philosophes, deux seulement peu-
 » vent être nommés : *Pythagore et Platon* ; et ceux-là même n'ont
 » su dire de sensé, touchant la divinité, que ce qu'ils ont appris
 » des Hébreux. Mais le christianisme a fait tomber tout le prestige
 » de leur gloire ; il les a voués au ridicule ; il a élevé fort au-dessus

¹ Greg. Naz. *oratio*, 26, 33 et 34. Vid. *carm. de vitâ suâ* ; dans l'*Auxi-
 laire*, t. 1, p. 344.

² Cyrill. Hierosol., *catech.* xiii. — Cité *ibid.*, p. 345.

³ Ambrosius, *offic.* 1, 13 ; *de fide*, 1, 5. — in *psal.* xviii ; *octon.* 22 ; *hexaem.*
 v. 24. — Cité *ibid.*, p. 346.

» d'eux les femmes et les petits enfans ; il a fait paraître au grand
 » jour l'incohérence de leurs doctrines, la puérité de leurs fables,
 » l'infamie de leur morale. . . De notre sagesse chrétienne à celle des
 » philosophes, il y a tant de distance que de l'*Esprit-saint*, notre
 » maître, à *Platon*, qui est le leur' . »

» Selon *Théodore*, rien de pire que les doctrines de *Platon*, si ce
 n'est celles d'*Aristote* : « Celui-ci s'est montré plein d'audace à l'é-
 » gard du premier, sans cependant valoir mieux que lui, bien au
 » contraire. Mais il ne faut nullement s'étonner de leurs disputes,
 » puisque tout est *contradiction dans la philosophie* ; car l'erreur
 » n'est pas seulement en guerre avec la vérité, mais encore avec
 » elle-même ; tandis que la *tradition catholique demeure toujours*
 » *une, toujours pure, toujours identique* à elle-même en traver-
 » sant tant de siècles, et en passant par tant d'organes divers². »

» Que si quelques Pères ont donné quelques éloges à certains philo-
 sophes, dom *Gardereau* répond à cela qu'il faudrait bien se garder
 de voir quelque contradiction avec les textes qu'il vient de citer. « En
 » *proscrivant sans ménagement le principe rationaliste* qui domine
 » dans la science payenne, on ne prétendait pas rejeter les *débris de*
 » *vérité* conservés par elle au milieu de tant d'ignorances et d'erreurs.
 » On reconnut qu'il y avait dans *son fumier* de l'or et des pierres pré-
 » cieuses ; on les lui enleva *au nom de la tradition*, qui les revendi-
 » quait comme sa *possession légitime*, et au nom d'une sagesse plus
 » haute que la sagesse humaine, *source première* de tout bien et de
 » toute vérité. Mais en approchant ainsi de la *philosophie* comme on
 » *approche du cadavre d'un pestiféré*, pour le dépouiller, le Chris-
 » tianisme n'oubliait pas de mettre ses enfans à l'abri de la con-
 » tagion ; et on ne touchait à ces richesses *souillées et suspectes*
 » qu'avec des précautions infinies³. »

Maintenant nous connaissons bien les idées et les croyances de dom
 Gardereau sur toutes les questions que nous avons soulevées dans nos

¹ J. Chrys. in *joan.*, t. 1, II, XXIV.—In *act.*, hom. IV.—In *rom.*, hom. t. III,
 —In *psal.* CXV.— Cité *ibid.*, p. 348.

² Theod. *ad grec.* l. II, VII, IX.—*De nat. hom.* serm. V.—Cité *ibid.*, p. 350.

³ *Auxiliaire cathol.* t. 1, p. 354.

Annales, sur l'origine de la vérité; sur la source où avaient puisé les philosophes grecs, sur la cause de l'autorité qu'on peut leur accorder, sur le danger de leurs théories. Qui pourrait croire que c'est le même écrivain qui loue M. l'abbé Maret de vouloir fonder une théologie, qui rejetant les *vieilles habitudes de l'enseignement théologique*, pose pour base une méthode *purement rationnelle*?

5. Méthode historique seule à suivre dans l'enseignement de la théologie. — Preuve que nos dogmes viennent d'une révélation extérieure de Dieu. — Qu'il n'y a de vrai dans les dogmes philosophiques que ceux reçus de la tradition.

Sur ces trois points qui forment la base de notre polémique, avec M. l'abbé Maret et avec le P. Gardereau du *Correspondant*, nous allons voir le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* complètement d'accord avec nous.

Et d'abord voici ce qu'il dit sur la théologie telle quelle doit être enseignée dans les séminaires.

« On a souvent émis le vœu de voir l'enseignement religieux, et spécialement celui des séminaires, *entièrement établi sur la base historique* : c'est la méthode que semble avoir suivie la Providence elle-même pour instruire le genre humain ; car elle s'est toujours plu à développer le plan de la religion par la succession des faits, des exemples et des symboles. Mais cette entreprise est au moins d'une exécution difficile, et le tems n'est pas mûr. Ce qu'on peut demander dès maintenant, à part toute manie d'innovation, c'est de voir créer, au sein des séminaires, un cours d'histoire aussi suivi et aussi étendu que le sont ceux de théologie et de philosophie. Il serait même permis de souhaiter que ce cours d'histoire indiquât pour ainsi dire en germe ce que les autres cours devront développer en détail : car comme tout est DE TRADITION dans l'enseignement sacré, tout s'y lie à des questions d'histoire ; et l'on peut même dire que, quelle que soit la variété de cet enseignement, tout, à certains égards, y dérive de la source historique¹. »

Ainsi : 1^o l'enseignement des séminaires doit être *entièrement établi sur la base historique* ; et de plus

¹ *Auxil.*, n^o 14, juin 1846, t. III, p. 68.

2° Toute controverse se ramène aujourd'hui aux questions d'origine (p. 72).

3° Pour ne pas *déraisonner*, il ne faut pas *dévier* de la ligne de la tradition et de l'enseignement (p. 78).

La raison *ne possédant pas* dans son propre fonds la *source de la lumière*, elle comprit qu'elle devait allumer son flambeau à celui de la *révélation*; car il ne saurait y avoir de philosophie *indépendante* du Christianisme (t. I, p. 91).

Tels sont les principes du P. Gardereau de l'*Auxiliaire*; qui se serait attendu à le voir conseiller dans le *Correspondant*, une méthode de *théologie philosophique et rationnelle*? Écoutons-le encore :

5. *Autorités des saints Pères pour prouver la nécessité de la méthode traditionnelle*; — c'est-à-dire l'origine des dogmes dans la parole *extérieure* de Dieu.

Voici les différens textes choisis et exposés avec beaucoup d'érudition et de tact par D. Gardereau de l'*Auxiliaire*: nous les transcrivons un peu au long parce qu'ils entrent tous dans le sens des doctrines des *Annales*, et parce qu'ils ont été beaucoup trop négligés par les *philosophies* et même par les *théologies* catholiques.

« Les Pères voulaient une philosophie qui eût sa *source* dans la parole de Dieu, et à laquelle tous les systèmes apportassent comme tribut une étincelle de cette vérité dont le foyer est situé bien au-dessus de la raison humaine¹. »

« Les Pères ont condamné dans la *philosophie*, sous le nom de *sagesse humaine*, la révolte de la raison confiante en elle-même et affectant l'indépendance à l'égard de la révélation *extérieure*, en un mot ce que nous appelons aujourd'hui le *rationalisme*². »

« Lactance s'attache à démontrer l'insuffisance de la raison humaine, pour *trouver* les grandes vérités, et par conséquent l'impossibilité d'une philosophie *purement humaine*, fruit du seul raisonnement humain (p. 341). »

« Par *divins oracles*, Lactance n'entend pas le canon des écri-

¹ *Auxil. cath.*, n° 6, t. I, p. 341.

² *Ibid.*, n° 8, t. I, p. 470.

» tures, mais toute *parole* de Dieu, toute révélation *extérieure*, y
 » compris la *révélation primitive*, que les sectes philosophiques ou
 » méprisaient ou défigurait (p. 470).

» Il n'est point de sagesse humaine, dit ce même père, si elle pré-
 » tend parvenir *par elle-même* à la vérité et à la science... L'homme
 » ne saurait la *conquérir* ni par les réflexions, ni par les disputes. Il
 » ne l'*apprendra* que de celui qui la possède seul, et seul peut l'en-
 » seigner....; et c'est ce qui prouve que toutes les sectes philoso-
 » phiques sont éloignées de la vérité; car elles ont *toutes été* fondées
 » par des hommes sujets à l'erreur, et ne peuvent avoir de base
 » solide n'étant pas *appuyées sur les divins oracles* ! »

« Les Pères disent tout d'une voix que ce qui a attiré leur atten-
 » tion sur la philosophie grecque, ce sont bien moins les *découvertes*
 » ou les brillantes *spéculations* que l'*héritage des vérités* qui lui
 » sont venues des *traditions patriarcales* et des oracles des pro-
 » phètes; en un mot des *enseignemens de la parole* de Dieu con-
 » servés purs et lumineux dans le canon des *écritures* chez les
 » Juifs, et par la *tradition*, mais corrompus et obscurcis, chez les
 » autres peuples, surtout en Orient (p. 474). »

Comme nous, le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* soutient que les
 philosophes n'ont fait que *recueillir les anciennes traditions*,
 « qu'ils accordent eux-mêmes cela quand ils disent que les *Barbares*
 » *avaient été leurs maîtres* (*Ibid.*). »

Saint Augustin dit à ce sujet comme Lactance, « que les hautes
 » vérités qui brillent dans les livres des philosophes ne leur sont
 » parvenues que par le canal d'une *tradition orale*.... Il n'y a
 » qu'une voix, ajoute-t-il, chez tous les saints docteurs, pour
 » référer l'origine de toutes les vérités à la *tradition primitive*,
 » *patriarcale, judaïque et chrétienne* (p. 475). »

Et pour preuve qu'il ne s'agit pas de cette *lumière intérieure*
excitée à chaque instant par la société dont parle le P. Gardereau
 du *Correspondant*, dom Gardereau de l'*Auxiliaire* ajoute en
 note: « Cet aveu est de Brucker, qui a encore la bonne foi de remar-
 » quer, quelques pages plus loin, que quand les Pères de l'Église

• Lact., *Div. inst.*, l. VII, c. 2. — Cité dans l'*Aux.*, t. I, p. 470.

» veulent indiquer la *première source des hautes vérités* contenues
 » dans les écrits des philosophes payens, ils en font beaucoup plus
 » honneur à la *révélation extérieure et à la tradition* qu'à cette
 » *illumination INTÉRIEURE du verbe divin* dont parlent quel-
 » ques saints docteurs¹, et que l'école de M. Cousin voudrait faire
 » passer non-seulement pour une *incarnation de la raison divine*
 » *en l'âme humaine*, mais pour l'unique *révélation céleste*, et le
 » seul *principe* de toute philosophie (p. 476).

« L'éclectisme des Pères de l'Église, dit-il encore, consistait à tirer
 » et à recueillir du sein de chaque doctrine *philosophique* ce qui
 » portait à leurs yeux le caractère d'une vérité *traditionnelle*,
 » d'une vérité *révélée*. — Ils n'ont cherché que deux choses
 » dans la philosophie : les *débris de la tradition*, et les avantages
 » de la *forme* :.

7. Ce qu'il faut penser de ceux qui se servent des expressions philosophiques
 dans l'exposition de la foi catholique.

Nous avons vu ci-dessus le P. Gardereau du *Correspondant* louer
 M. l'abbé Maret de se servir d'une méthode *purement rationnelle*,
 de montrer le *côté humain de la religion*, sous le prétexte que
 c'est le côté par lequel elle a encore prise sur les âmes....
 Écoutons le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* sur le danger et la faus-
 seté de cet amalgame.

« Peut-être, dit-il, pourrait-on croire que les saints Pères si *éloï-*
 » *gnés* par le *fond* même de la doctrine, par le *sentiment*, et par la
 » *pensée* (c'est le cas de M. Maret) des *sages du paganisme*, s'ac-
 » commodaient mieux de leurs *procédés*, de leur *terminologie*, si
 » familière depuis au moyen-âge...? » A cette question il répond :
 « Qu'en en juge par la manière dont saint Basile de Césarée
 » réfute l'hérétique Eunomius : « Voyez à quelle source il puise ses
 » *expressions*.... Vous l'entendez qui parle de *privation* et d'*ha-*
 » *bitude*.... Ne sont-ce pas là les termes d'*Aristote*? Vérifiez-le

¹ Notons bien ce blâme infligé à cette opinion de quelques saints docteurs
 que le P. Gardereau du *Correspondant* veut cependant donner pour exemple
 et pour règle de la philosophie catholique.

» plutôt dans les *catégories*. Il suffirait de lui répliquer que ces
 » manières de parler ne *viennent pas de la doctrine* de l'Esprit
 » saint, mais de la sagesse des princes de ce siècle¹.

« Saint Grégoire de Nazianze tient le même langage² : Par ces *vains*
 » *raisonnemens* on réduit le grand mystère de notre foi aux propor-
 » tions de quelque *étroit système*... Les formes subtiles et astucieuses
 » du raisonnement..., l'artifice pervers d'*Aristote*; et le dangereux
 » prestige de l'éloquence *platonicienne*, sont comme autant de plaies
 » d'Égypte qui ont fait irruption dans l'église de Dieu.³ »

« Les anciens Pères, à l'exemple des saints Apôtres, nous repré-
 » sentent sans cesse les *hérésies* comme émanées des conceptions
 » d'une *philosophie mensongère* constamment appliquée à créer des
 » *oppositions* aux progrès de la vérité, *sous le nom trompeur* de
 » la science, et par des *nouveautés profanes* et des subtilités de
 » mots⁴. Et partout ils nous représentent la *philosophie* comme un
 » arsenal où l'esprit de secte, quelque nom qu'il adopte, va choisir
 » ses armes, et comme l'école où il enseigne *l'art d'égarer la droi-*
 » *ture des esprits faibles*, par une fausse science et par le sophisme.
 » A ce titre c'est surtout la *dialectique*, c'est l'art fallacieux d'*Aris-*
 » *toté* qu'ils dénoncent comme source du mal⁵. Mais toute la philo-
 » sophie de la Grèce, tous les systèmes, et en particulier les plus spé-
 » cieux, *ceux de Platon*⁶, sont tour à tour, sans exception, attaqués
 » avec la même énergie⁶. »

« Les plus fortes et les plus anciennes attaques des pères Chré-
 » tiens ont été dirigées contre la *philosophie de Platon*; parce que
 » presque toutes les anciennes hérésies ont été inventées et défendues
 » par des *platoniciens*, ou bien parce que, entremêlées de leurs fa-
 » bles, elles en tirent leur origine. En effet, cette secte en inspirait
 » par je ne sais quelle ressemblance, en ce qu'elle avait quelques dog-

¹ Bas., *Ad. Eum.*, I, 111^r, p. 312, Goume; — Cité. 1, n° 6, p. 343.

² Greg. Naz., *Orat.*, 26, 33, 34.

³ *Aux Coloss.*, II, 8. — *1. Tim.*, VI, 20.

⁴ Voy. Launoy, *de variâ Aristotelis fortuna*, etc., c. II.

⁵ Voir Petau, *Dog. théol.*, prol. c. III, n. 2.

⁶ *Aux. N.*, I, 11, p. 214.

» mes semblables aux nôtres ; c'est pourquoi les fabricateurs d'hérésie
 » et tous les imposteurs, pour corrompre la sincérité de la foi, y en-
 » tremèlèrent surtout les inventions platoniciennes.¹ »

« Aucun des Pères ne se déclare avec plus d'insistance que saint
 » Ephrem contre l'orgueil de la raison, qui prétend se faire l'arbitre
 » de la révélation chrétienne et la soumettre à ses vaines lumières
 » ou à ses raisonnemens captieux. (—N'est-ce pas ce que M. Maret
 » appelle une *théologie philosophique* ?.) »

« Saint Epiphane nous représente les hérétiques comme aspirant à
 » longs traits le *virus d'Aristote* : comme si le royaume des cieux
 » pouvait être conquis par les argumens et par les syllogismes.² »

Le P. Gardereau continue à citer les paroles des autres Pères, qui
 tous s'accordent à repousser complètement la méthode philosophique,
 lorsqu'il s'agit d'établir l'origine, ou l'invention, ou la sanction des
 dogmes qu'il faut croire ou des préceptes qu'il faut pratiquer. Nous
 renvoyons à l'*Auxiliaire* ceux qui voudraient les connaître. Nous
 terminerons par cette citation qu'il a empruntée à Tertullien, et qui
 montre sans réplique pourquoi il faut repousser la méthode philoso-
 phique, même quand elle enseigne les mêmes choses que la tradition.

« La philosophie étale avec complaisance un art de discourir qui
 » colore le faux comme le vrai, et qui fascine par les mots plus
 » qu'il n'instruit par un vrai fond de doctrine. Formes factices, équa-
 » tions, privations, inductions hasardées, rapprochemens arbitraires,
 » définitions équivoques, tout lui sert ; elle enchaîne à ses vaines
 » formules la liberté divine, et érige ses propres opinions en lois
 » de la nature.³ Enfin, quoique la curiosité paraisse avoir amené
 » tous ces sages à étudier les saints Prophètes, au fond vous trouverez
 » plus de différence que de conformité entre leurs enseignemens et

¹ Pétau, *Dog. theol.*, prol. c. III, n. 2. — Cité *Aux.*, n. 4, t. 1, p. 215.

² Ephrem, *Opér.*, t. II et III ; on y trouve 87 sermons *adversus scrutatores* et 56 *advers. hæreses*, où il n'est presque pas question d'autre chose.

³ Epiph. II, *hæres.*, 69, l. III. *Hæres.*, 76. — Cité. *Ibid.*, n. 6, p. 345.

⁴ C'est ce que font tous ceux qui ont inventé la doctrine que les *essences* des choses sont immuables, et que Dieu ne peut les changer ; doctrine que nous avons combattue dans MM. Noget et Maret.

» *ceux des oracles divins*; d'autant qu'ils s'en séparent là même où
 » ils affectent de leur ressembler le plus. *Car ce qui serait vrai,*
 » *d'ailleurs, et d'accord avec les Prophètes, ils l'APPUIENT sur*
 » *de faux principes, ou le détournent à mauvaise fin, humiliant*
 » ainsi étrangement la vérité, qu'ils réduisent à se faire ou la cliente
 » ou la patronne de l'erreur. Or, cela met un abîme entre nous et
 » les philosophes; car ou il mêlent à ces doctrines, qui nous seraient
 » communes avec eux, l'alliage de leurs propres systèmes, ou ils ne
 » prennent de ces mêmes doctrines que ce qui peut, et par un côté
 » seulement, s'agencer avec leurs systèmes; si bien que de toute
 » manière ils ont presque entièrement chassé la vérité de la philoso-
 » phie, à force de l'empoisonner par le venin de leurs erreurs ».

De toutes ces citations nous pouvons, ce semble, conclure avec assurance que le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* est bien différent de celui du *Correspondant* qui, comme nous l'avons vu, approuve la méthode *purement rationnelle* dont se sert M. l'abbé Maret, loue ce dernier d'avoir fait un cours de *théologie philosophique*, pousse le clergé à adopter *cette méthode*, et convie tous les jeunes gens à aller entendre le professeur qui l'expose.

8. Nouvel appui apporté par le P. Gardereau à la méthode philosophique de M. l'abbé Maret. — Influence de la philosophie païenne sur la scholastique. — Saint Bonaventure. — Exposition arbitraire de sa doctrine.

Après avoir loué la méthode nouvelle, la *méthode philosophique* que M. l'abbé Maret veut introduire dans la *théologie*, Dom Gardereau cherche des défenseurs et des autorités pour venir en aide à son protégé, et en première ligne il lui offre *saint Bonaventure*.

Avant de discuter l'analyse qu'il offre de la méthode de ce saint docteur et les éloges qu'il donne à cette méthode, cherchons ce que le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* pense de la *Scholastique* proprement dite et de ses effets sur l'enseignement catholique.

« Nous sommes loin de prétendre que la philosophie païenne n'ait
 » jamais exercé qu'une influence *heureuse* sur celle du moyen-âge.

¹ *Auxil.*, n. 14, t. III, p. 471, et Tertull., *De animâ*, c. II, t. II, p. 648 de l'édition de Migne.

» Indépendamment des *aberrations* dont nous venons de parler, la
 » scolastique eut ses péripiéties et ses phases de décroissance; après
 » la période des *grands hommes*, il en vint une qu'à beaucoup d'é-
 » gards nous pourrions appeler celle des *sophistes*, et nous verrons
 » dans la suite s'introduire au sein de l'école des *abus d'autant plus*
 » *funestes* qu'ils frayent une voie indirecte au *rationalisme mo-*
 » *derne*; or une des causes les plus actives *de ces abus* et de *cette*
 » *décadence*, fut, à n'en pas douter, l'engouement général pour
 » *Aristote*, et pour sa *dialectique*¹. »

Dom Gardereau précise encore mieux le défaut capital de la scho-
 lastique dans les paroles suivantes : » Quelques écrivains *mirent de*
 » *côté* et à dessein les preuves de *l'écriture* et de la *tradition*. Nous
 » en avons un exemple dans le *monologue* de saint Anselme. Toute-
 » fois, en aucun cas, le philosophe ne se croyait dispensé *d'avoir*
 » *devant les yeux*, la doctrine de *l'Eglise* et de s'y confor-
 mer²? »

Nous faisons le même reproche à la méthode *purement rationnelle*
 de M. l'abbé Maret, à laquelle le P. Gardereau donne ses éloges et son
 approbation dans *le Correspondant*; d'ailleurs nous convenons avec
 lui que pour le fond la scholastique reposait toujours en dernière ana-
 lyse sur le *principe d'autorité*, et qu'elle supposait toujours la *su-*
prématie de la foi, reconnue *juge et maîtresse de la raison*. Elle
 consistait à « développer par le mouvement propre de la raison hu-
 » maine, le fond *traditionnel dû à la parole de Dieu* et à l'expé-
 » rience des siècles³. »

¹ *Auzil. cath.* N° 2, t. 1, p. 97.

² *Ibid.* N° 2, t. 1, p. 90.

³ *Auzil.* N° 2, t. 1, p. 86. Le P. Gardereau dit ailleurs que le but de la scho-
 lastique était de *rendre un compte analytique* de toutes les vérités et de les
convertir en idées (p. 88) Nous avons ne pas trop comprendre cette dernière
 expression : qu'est-ce que *convertir des vérités en idées*? comment rendre
 compte des vérités avant qu'elles soient des *idées*?

Il y a bien au reste quelques autres principes du P. Gardereau que nous ne
 saurions admettre : par exemple quand il dit que ce qui caractérise la scho-
 lastique, « c'est précisément de faire de la sagesse profane la matière et l'instru-
 • ment qui meut à son gré la sagesse sacrée (t. 1, p. 96). » Qu'est-ce qu'un ins-

Toutes ces pensées sont judicieuses, mais il y a loin de là à l'éloge exclusif de la scholastique tel que nous allons le voir formulé dans le *Correspondant*.

Voici donc le système de saint Bonaventure d'après le P. Gardereau. Nous disons d'après le P. Gardereau ; car il faut savoir que, tandis que le P. Gardereau de *l'Auxiliaire* cite exactement les propres paroles des Pères, celui du *Correspondant*, imitant en cela M. l'abbé Maret, rapporte les opinions de saint Bonaventure sans préciser, sans citer, en se contentant de donner le titre de l'ouvrage où il prétend que se trouvent les citations. Dans une discussion aussi importante, où les termes mêmes doivent être analysés et sérieusement pesés, nous disons que c'est un manque d'égards et pour le saint docteur et pour les lecteurs ; ceux-ci se trouvent par là forcés ou d'accepter l'analyse du P. Gardereau, ou de recourir au texte, long à lire, et que peu de personnes peuvent se procurer, car il est très-rare, même dans les grandes Bibliothèques. Nous aurions pu y recourir nous-même, mais nous ne voulons pas le faire ; ce serait favoriser une paresse, un sans façon de preuves qui ne peut convenir à la polémique actuelle, qui veut des textes précis et non des analyses plus ou moins infidèles. Nous nous contenterons de faire les réserves suivantes.

1° Nous allons examiner la doctrine exposée par le P. Gardereau, comme étant du P. Gardereau lui-même et non du saint docteur ; mais nous soutiendrons en outre que, si ces paroles étaient de saint Bonaventure, il faudrait dire de lui ce que les pères Kilber et Canus ont dit des saints pères en général : « que l'autorité de quelques-uns, ou même de plusieurs, ne donne pas un argument certain » dans les questions philosophiques ou des sciences naturelles ; cette » autorité prouve tout autant que la raison naturelle le persuade. Il

trument qui meut à son gré la sagesse sacrée ? Nous croyons qu'on ne pourrait dire cela que de la plus mauvaise dialectique et du plus dangereux rationalisme. Demême (*ibid.*), qu'est-ce que c'est que ce souffle vivifiant de l'intuition mystique dont il loue le docteur séraphique ? Il faut s'expliquer : il nous a dit que l'origine des vérités divines ne venait que d'une révélation extérieure ; vient-elle aussi de l'intuition mystique ? Mais alors à qui attribuer ce privilège, à qui le refuser ? Il fallait donner une règle : mais ce sera un *lapsus cogitativus*.

« en est de même pour les questions théologiques qui n'ont point
 « rapport à la foi ; car s'ils avaient existé de notre tems, il y a bien
 « des choses qu'ils diraient et feraient d'une manière différente. »
 Nous avons déjà cité ces paroles dans notre polémique , et l'on sait
 que c'est une opinion reçue en théologie ¹.

Nous dirions en particulier de saint Bonaventure ce que dit le
 P. Gardereau de *l'Auxiliaire* des pères en général : « Les protestans...
 » se prévalent de certaines phrases détachées çà et là dans les écrits
 » des pères, où ils prétendent reconnaître des expressions *platon-*
 » *ciennes* ; expressions équivoques, douteuses et qui, prises dans le
 » mauvais sens, prouveraient tout au plus que tel père (St-Bonaventure,
 » par exemple). en telle ou telle circonstance, ne s'est pas servi de
 » termes assez précis pour exposer tel ou tel dogme. Cela ne tirerait
 » pas même à conséquence contre l'orthodoxie de ce père ; à plus
 » forte raison contre celle de toute l'Église ². »

Voici donc le système attribué par le P. Gardereau à saint Bonaventure :

Dans *l'itinéraire de l'âme à Dieu*, les philosophes actuels peuvent trouver décrits, avec une *précision* inimitable, les divers moyens de la connaissance, les principes premiers, les conditions réelles de la certitude, les degrés par lesquels *l'âme s'élève jusqu'à la possession de l'immuable vérité*, le monde extérieur et les sens, le monde interne et la conscience, l'activité de l'intelligence et celle du cœur, qu'au moyen-âge on tâchait de ne point séparer, et la parole de Dieu, la *révélation chrétienne repandant partout sa lumière, donnant à tous la vie et la fécondité*.

Nous ne nions pas qu'il n'y ait un côté vrai dans ces principes , mais dans l'état actuel de la polémique catholique contre le *rationnalisme*, le P. Gardereau aurait dû noter par *quels moyens l'âme*

¹ Voir le texte de ces citations dans notre tome XII, p. 47, dans notre *lettre* en réponse à celle de M. l'abbé Maret.

² Nos 10 et 11, p. 131. — On sait au reste très-bien que saint Bonaventure a pu se tromper surtout en philosophie, témoin le passage suivant : « Tous les philosophes ont adoré un seul Dieu. De là le destin de Socrate. Comme il défendait de sacrifier à Apollon, et qu'il n'adorait qu'un seul Dieu, il fut mis à mort (*In hexæm, Serm. v.*) »

s'élève jusqu'à la possession de l'immuable vérité ; il aurait dû faire observer qu'elle ne *s'y élève pas toute seule*, sans l'aide de la *société* ; et s'il s'agit de la possession *surnaturelle* de Dieu, comme il est probable, il aurait dû dire que ce n'est par *aucune de ses facultés*, aucune de ses *forces*, qu'elle arrive à cette *possession*, mais par un secours de faveur et surnaturel, la grâce. Venir dire purement et simplement aux rationalistes actuels que *l'âme s'élève jusqu'à la possession de la vérité*, c'est, ou ne pas toucher la question qui est en litige, ou leur donner gain de cause. Nous pouvons encore demander compte au P. Gardereau de sa dernière phrase, où il ne semble reconnaître pour *parole de Dieu* que la *révélation chrétienne*. Est-ce que Dieu n'a pas *parlé* avant le Christ ? N'y a-t-il pas des peuples qui ne doivent qu'à cette parole primitive les faibles lueurs qui les guident ? et quand il dit que cette parole donne à tous *la vie et la fécondité*, il n'a pas pensé, sans doute, à ceux qui ne la connaissent pas. Nous le répétons, ce ne sont point ici des questions futiles ou inutiles, ce sont les seuls points importants de la polémique actuelle.

— Continuons :

Là ressort d'une manière admirable, dans son unité primitive et dans ses développemens merveilleux, l'éclat de la *lumière innée*, qui, d'abord *latente* et à l'état d'*idée informe*, tant que l'*éducation sociale* n'a pas ouvert les yeux de l'*âme* qui la portait mystérieusement *en soi* ; jaillit soudain au contact de la *parole humaine*, se lève, pour ainsi parler, comme une faible aurore à l'horizon de l'intelligence, grandit ensuite, l'inonde de ses rayons, et lui *révèle successivement* toutes les vérités que l'homme est capable de comprendre.

Sauf preuves contraires nous croyons que ceci n'est en aucune manière le système de saint Bonaventure, c'est plutôt *du Maret* tout pur. En effet, cette *lumière innée* d'abord *latente*, et à l'état d'*idée informe*, cette *éducation sociale* ouvrant les yeux de l'*âme*, cet éclat de *lumière interne* jaillissant au contact de la *parole humaine* ; tout cela constitue cet amalgame d'idées platoniciennes, mélangées avec celles de Malebranche, que M. l'abbé Maret a voulu nous donner pour une théorie catholique ; quant à cette *lumière innée*, qui *révèle successivement* à l'homme *toutes les vérités* qu'il peut comprendre, c'est du Cousin, et du Saisset, et non du saint Bonaventure. Au

moins-pouvons nous assurer que ce n'est pas le système de dom Gardereau de l'*Auxiliaire* qui nous a dit que la *révélation intérieure* ne révélait aucune des vérités essentielles à l'homme, que ces vérités étaient révélées primitivement par une parole extérieure de Dieu et conservées par la tradition, etc. On peut voir les paroles expresses du P. Gardereau que nous avons citées ci-dessus¹. Continuons la prétendue exposition du système de saint Bonaventure.

Car *l'homme voit tout dans cette clarté primitive*, qui illumine même les objets finis dont l'âme acquiert la connaissance par l'intermédiaire des sens; il voit tout *en elle*, et cette lumière *innée* est, dit saint Bonaventure, la *lumière émanée de l'Être infini*, quoique reçue dans l'âme d'une manière objective et finie. Plus le séraphique docteur plonge son regard d'aigle au sein de ce soleil (au sein de Dieu!) que pourtant il ne peut fixer, plus il y reconnaît ou y pressent de merveilles; cette clarté l'accable et le déborde de tous côtés, elle lui apparaît comme un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

C'est encore ici le système de *Malebranche* mis en suspicion par l'Église et cependant repris en sous-ordre par M. l'abbé Maret, qui voudrait le réhabiliter. Nous n'avons pas à chercher jusqu'à quel point c'est celui de saint Bonaventure; le docteur n'a ici que sa valeur philosophique. Avant de le citer le P. Gardereau aurait dû prouver comment il peut dire d'une manière orthodoxe, qu'il y a en l'homme quelque chose, que ce soit *lumière* ou *idée*, qui *émane de l'être infini*. C'est la question du moment, c'est l'erreur qui se propage et nous gagne, c'est le fond du rationalisme et du panthéisme; et de plus, comment un prêtre peut-il venir dire sans explication, sans distinction et sans restriction, qu'il y a en nous une *lumière* nous *révélant* toutes les *vérités compréhensibles*, laquelle *lumière* est *émanée de Dieu*...? Non, non, cela n'est plus soutenable, et nous sommes assurés que le saint docteur, ou ne l'a pas dit dans le sens qu'on lui attribue, ou du moins ne le dirait plus en ce moment. Saint Bonaventure savait ce que c'est que l'*émanation*: il avait lu ce texte de saint Augustin: « Ce qui *émane*, procède de la *substance*

¹ Voir page 209.

« d'un autre, exactement comme l'eau du ruisseau ». Or, il n'a jamais pu entrer dans sa pensée de dire que les idées *humaines émanent de la substance de Dieu*. Maintenons donc que cette citation est inexacte ou incomplète. D'ailleurs se fût-il servi de cette expression, nous ajouterons avec le P. Kilber, « qu'aujourd'hui il ne s'en servirait plus » ; et le P. Gardereau, ainsi que M. l'abbé Maret, ont tort de venir remettre en usage ces expressions.

Ajoutons une considération toute philosophique sur ce système *malebranchiste*. On dit que Dieu donne à l'homme une *lumière innée*, etc., etc. Il semble qu'il était naturel d'ajouter que c'est *avec* cette lumière que l'homme voit les objets extérieurs et les vérités intellectuelles fournies par la parole sociale ; mais non ; on bouleverse toutes les notions pour dire un non sens, en disant non pas que l'homme voit *avec* cette lumière, mais *dans* cette lumière : c'est exactement comme si l'on disait que dans l'obscurité d'une chambre, un homme porte une lanterne, non pas pour éclairer *avec* elle les objets, mais pour voir les objets *dans* elle ! — Poursuivons encore, nous allons retrouver *du Cousin* tout pur, mis sur le compte du saint docteur.

Dans cette image de l'infini, il a *entrevu* comme un éclair de l'essence de Dieu *pénétrant la pensée humaine* ; il a reçu comme une *intuition directe* de l'existence du Très-Haut, qui déjà s'était *révélé* de la même manière au génie de saint Ambroise. Alors, reprenant en sous-œuvre et développant d'une manière excellente, dans son style rapide et mystique, la preuve si incomplète qu'avait créée l'abbé de Notre-Dame-du-Bec, comme lui il *assied* en peu de mots ; *sur la simple idée de l'infini, toute la connaissance de Dieu*, celle de l'homme, les fondemens métaphysiques, l'unité radicale de toute la science humaine, et la distinction de ses rameaux. Mais aussi, comme l'abbé du Bec, le docteur Séraphique se garde bien de s'arrêter à cette région inférieure de la spéculation : la philosophie du 13^e siècle étudiait pour une fin plus élevée que la science. L'âme, une fois *enrichie* (par la simple *idée de l'infini*) de la connaissance du souverain bien, ne doit pas s'en tenir à une vide et stérile considération. De degré en degré, Bonaventure *l'élève* à la plus haute contemplation mystique (toujours *assis* sur l'*idée naturelle* de l'infini), et ne prend

* Quod enim emanat maximè sicut rivus, de substantiâ alterius procedit. *De animâ.*

congé d'elle que quand il l'a, pour ainsi dire, *conduite dans les cieux, jusqu'à la pleine jouissance de la vérité.*

Nous nous adressons ici aux honorables professeurs de théologie et de philosophie qui suivent notre polémique, et nous les prions de nous dire ce qu'ils pensent des expressions suivantes que nous venons de lire :

1° L'homme par ses seules forces naturelles *entrevoit l'essence de Dieu* ;

2° L'essence de Dieu pénètre la *pensée humaine* ;

3° L'homme connaît par une *intuition directe* l'existence de Dieu ;

4° Toute la connaissance que nous avons de Dieu ou de l'homme, les fondemens métaphysiques, etc., sont assis sur *la simple idée de l'infini* ;

5° Enfin, c'est par cette voie, toute rationnelle, que l'âme est *élevée et conduite dans les cieux jusqu'à la pleine jouissance de la vérité.*

Oui, que l'on nous dise s'il est possible d'accumuler en moins de lignes plus de principes *rationalistes*. C'est en vain que pour dissimuler le danger éminent de ces principes, le P. Gardereau a introduit les correctifs « *comme un éclair, comme une intuition, etc.* » Ces mots ne sauvent rien. Les principes sont rationalistes et restent tels, c'est-à-dire dans la question présente, des origines de la vérité, dangereux et faux. Ce sont ces principes que les catholiques doivent repousser comme le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* nous a appris que les Pères de l'Eglise les avaient toujours repoussés. Les dangers sont les mêmes en ce jour, la question polémique est la même aussi. C'est le P. Gardereau de l'*Auxiliaire* qui nous en prévient encore, et il a complètement raison. « La discussion aujourd'hui, dit-il en » termes exprès, est entre la méthode catholique et la méthode » rationaliste ; entre la méthode *purement explicative* (dans l'ordre » rationnel) des vérités *primitivement reçues de la parole de Dieu,* » puis *transmises* d'âge en âge dans la famille humaine, et la mé- » thode qui se propose pour but *la recherche de la vérité, de la vé-* » *rité inconnue, la méthode sceptique*; tel est le débat aujourd'hui, » tel il était dès le commencement¹. »

¹ *Auxiliaire catholique*, n° 4, t. I, p. 204.

Nous ne disons pas autre chose, aussi sommes-nous profondément étonnés à la lecture de cet article du P. Gardereau, et refusons-nous de croire qu'il soit tel qu'il est sorti de sa plume, si toutefois il en est sorti.

9. Dernières observations. — Erreur sur la méthode de saint Augustin. — Erreur sur la révélation; si elle n'a fait qu'ouvrir les yeux de l'âme.

Nous terminerons nos observations, qui pourraient être encore plus étendues, en notant deux passages où M. Maret et le P. Gardereau ne nous paraissent pas avoir assez pesé la valeur de leurs expressions.

Le premier est relatif à la méthode de saint Augustin pour démontrer l'existence de Dieu. Cette méthode que M. Maret expose fort au long se résume à dire : « ce n'est pas le monde qui nous peut donner » la vérité, parce qu'il est changeant; ce n'est pas l'âme non plus, » parce qu'elle est imparfaite, enveloppée de ténèbres, etc.; d'ailleurs le monde et l'âme ne se sont pas faits eux-mêmes, donc il y a » un Dieu qui les a faits et nous a donné la vérité. » Nous admettons, comme ces messieurs, la validité de cet argument; nous ne différons qu'en un point capital, le voici : après cette exposition, M. Maret auquel s'associe le P. Gardereau, s'écrie : « Voilà le PREMIER degré, » par lequel saint Augustin s'élève à Dieu. » Considérant, nous, que saint Augustin ne fait, et n'a pu faire cet argument que lorsqu'il a été favorisé de tous les dons de la société qui l'ont fait homme et savant, nous disons : « Voilà le CENTIÈME ou le MILLIÈME degré par lequel il s'élève à Dieu. » Nos lecteurs doivent voir la portée et la différence des deux opinions, qu'ils jugent.

2^o Le P. Gardereau croit encore, avec M. l'abbé Maret, « que le » Christianisme a prodigieusement *épuré le regard* de l'âme, de » telle manière qu'il l'a rendue *capable* (non de recevoir la révélation de Dieu même; mais) de *contempler, presque face à face,* » Dieu dans son ESSENCE ». »

Où nous nous trompons fort, où toutes les notions les plus communes de la théologie sont ici confondues dans un dangereux pélemêle de vérités et d'erreurs. Les paroles citées ci-dessus feraient croire que le Christianisme n'a fait qu'épurer le *regard* de l'âme, en

sorte que l'homme n'a eu qu'à *ouvrir* des yeux meilleurs *pour voir Dieu jusque dans son essence*. Cela suppose donc que le Christ n'a pas *révélé* positivement et *extérieurement*, en formules claires et naturelles, la connaissance plus grande qu'il nous a donnée de Dieu ; mais que c'est l'homme qui a plongé et plonge encore son regard en Dieu, en sorte que *Dieu* est un point de mire accessible à l'homme, suivant qu'il aura une vue plus perçante, ou plus nette. Or, nous croyons que c'est là précisément et complètement la notion que le Rationalisme donne de Dieu et de l'esprit de l'homme, et nous la croyons complètement erronée. Car le Christ a dit : « Personne ne » connaît le père, si ce n'est le fils, et celui à qui le fils a voulu le » révéler. » — Jamais personne n'a vu Dieu ; c'est son fils unique, » qui est dans le sein du père, qui nous a raconté, » ce que nous en savons ».

Car, comme dit un père de l'Église, « La raison pour laquelle le » Christ est venu, pour laquelle il a revêtu notre infirmité, c'est afin » que l'homme pût prendre, recevoir, un *enseignement oral* (locutionem) *assuré de Dieu*, portant notre infirmité ».

Dans un prochain article, nous discuterons le texte de saint Thomas que D. Gardereau cite pour soutenir la doctrine des *idées innées*, et il nous sera facile de prouver qu'il n'a pas compris la doctrine du saint docteur.

A. BONNETTY.

¹ *Neque patrem, quis novit, nisi filius, et cui voluerit filius revelare* (Mat., xi, 27.) — *Deum nemo vidit unquam; unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Jean. i, 18).

² *Ideo enim venit, ideosuscepit infirmitatem nostram ut possis firmam locutionem capere Dei* portantis infirmitatem nostram. August. *Sermo* 117 dans l'édition de Migne, Tome v, p. 670.

 Traditions Antiques.

ESSAI

SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

 TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD.

Sixième Article'.

1. Suite de l'essai sur *Vicramaditya*.— Manès dans l'Inde prend le rôle de Christ et se fait appeler *Bouddha*. — Ses disciples prennent aussi ce nom.

I. L'hérésie des Manichéens se répandit dans tout l'occident de l'Inde et dans Ceylan, dès un tems fort ancien, en conséquence d'une violente persécution en Perse durant laquelle les sectateurs de Manès s'enfuirent en grand nombre et à plusieurs fois dans l'Inde. Il est même hautement probable que *Manès* demeura longtems caché dans cette contrée dans le fort d'*Arabion* sur la rive orientale de la rivière *Strangha*, nommée maintenant *Chitrangha* et *Caggar*. La *Mésopotamie* dont fait mention l'évêque *Archelaüs* en parlant de *Manès*, est une des cinq *Antarvedis* ou des *Mésopotamies* du *Pandjab* appelées communément les cinq *Bhèdes* ou *Bhèdies*.

Manès se donna comme étant le Christ et il avait aussi douze disciples. Dans son caractère de Christ il devint, dans l'Inde, *Salivahana*. Il eut trois disciples élevés au-dessus des autres; *Bouddha* ou *Adda*, *Hermas* ou *Hermias*, et *Thomas*, que je crois être les mêmes que *Bhat*, *Maya* ou *Moyé* et *Thaimaz* ou *Thamaz*, les fils supposés ou plutôt les disciples du roi *Salivahana* dont nous venons de parler.

Il y avait en Egypte un certain *Scythianus* qui avait étudié ce semblé à Alexandrie et visité les anachorètes de la Thébaïde. Selon saint *Epiphane* il alla par terre dans l'Inde et en rapporta quatre livres

Voir le 5^e article au N^o précédent ci-dessus, p. 142.

contenant les notions les plus extravagantes. Mais il mourut vers la fin du 2^e siècle avant d'avoir pu prêcher sa nouvelle doctrine. Il eut pour successeur son disciple *Térébinthe* qui vint en Palestine; mais il fut obligé de fuir en Perse où il déclara qu'il était un autre *Boudda* ou *Bouddha* et né comme lui d'une vierge, et enlevé par les anges sur de certaines montagnes. Peut-être un nouveau nom était-il caché dans son ancien nom *Térébinthe* dérivé de l'Arabe *Daru-botam*. *Botam* en arabe, et *Boutam*, ou *Bouthem* en Chaldéen signifie un *Térébinthe* en général.

Mais la plus grande et la meilleure sorte est appelée dans l'ancien langage *Daru-botam* qui peut avoir quelque rapport avec le *Bouddham-gach'h*, ou *Bouddham-teru* des Ceylanais et des Bouddhistes, en général, et qui signifie *l'arbre de Bouddha*; car *Gach'h* dans les dialectes parlés et *Teru* ou *Dru* en sanscrit, signifie un arbre. Il dit, quand il entra dans sa mission, qu'il n'était plus le *Térébinthe*, mais un autre *Bouddha* ².

Le *Térébinthe* est inconnu dans l'Inde, excepté au-delà de l'Indus, où l'on m'a dit qu'il y en avait des forêts de l'espèce qui produit les pistaches appelés *Pista* dans cette contrée et dans toute l'Inde. Ce nom de *Térébinthe* lui fut probablement donné dans son enfance par *Scythianus* familier avec les notions des Hindous. Ayant rencontré une forte opposition en *Perse* de la part du sacerdoce, il fut obligé de se cacher dans la maison d'une veuve, où il se cassa le cou en tombant de son lit, et mourut. Ses écrits tombèrent entre les mains d'un fils adoptif de la veuve qui devint un séide de ses opinions. *Cédrenus* et *Suidas* disent que ce *Térébinthe* était *Brahmane* de naissance, bon musicien et peintre excellent. Il soutint qu'il était le *Paraclet* et le Christ; et les chrétiens ignorans prétendaient, ainsi que ses disciples, que c'était *Bouddha* lui-même, mais *Bouddha* régénéré; et il fut régénéré dans la suite de la même manière que le *Lama* dans la personne de son disciple, *Bouddas-ada*, ou *Ada-manès*, qui, après y avoir échappé plusieurs fois avec peine, fut mis par le roi de *Perse* à

¹ C'étaient peut-être les quatre *Vedas* qui, parfois sublimes, ne sont pas mal extravagans parfois.

² Salmasius de *Homonymis*; et *l'Alphabetum Thibetanum*, p. 370.

une mort très-cruelle. Ses partisans alarmés quittèrent le pays et plusieurs d'entre eux, selon d'*Herbelot*, se retirèrent dans l'Inde.

Ceci est confirmé par le témoignage d'un des voyageurs mahométans de Renaudot qui passa par Ceylan au 9^e siècle, et dit que dans cette île il y avait plusieurs Manichéens et *Thanoviens*, car c'est ainsi qu'on les appelait en *Perse*.

De *Guignes* fait voir que *Manès* propagea sa doctrine en *Tartarie* où il était révééré comme un Dieu. Dans l'un des pays de cette contrée, à *Chegil*, souvent cité avec *Khoten* dans les livres Persans, il bâtit plusieurs temples qu'il orna de peintures. Son habileté comme peintre est fort célébrée par les écrivains arabes et persans, ainsi que sa fameuse collection de dessins dans un livre intitulé *Erteng*; et c'est le nom que l'on donne encore à toute collection de peintures.

Ce fut jadis l'opinion générale que *Manès* était Hindou, et son père un *Brahmane*. Il était aussi appelé *Cubricus*: *Cubri* en *Hindou* veut dire *bossu*. Le nom de son père était *Patekius*, et même encore aujourd'hui c'est un nom très-commun dans l'Inde.

Les manichéens disent que le Christ était le *serpent primitif* qui illumina l'esprit d'Adam et d'Eve: c'était le créateur, le conservateur et le destructeur; le sauveur de l'âme et l'artiste de l'instrument par lequel s'est effectué le salut de l'âme. Il naquit de la terre, et fut pour la rédemption du genre humain suspendu à tout arbre, car ils le voyaient crucifié sur le premier arbre venu parmi les branches.

La doctrine de *Manès* ne pouvait pas manquer de rencontrer de grands admirateurs dans l'Inde, où il apparut en qualité de *Bouddha*, de Christ et de *Salivahana*. La transmigration était un de ses dogmes; et la règle de la vie et des mœurs de ses disciples était sévère et rigoureuse. Ils s'abstenaient de chair, de poisson, d'œufs, de vin, etc., etc. Le chef de chaque district (l'évêque) et le président de leur assemblée était considéré comme le Christ; vers le 6^e siècle ils avaient acquis une grande influence en Orient. Ils s'appellent *Vaisyas* de *Salivahana*, *Saca-raja-vassan*, *Saca-raja-cumaras*, c'est-à-dire la race royale de *Saca* ou *Salivahana*. Tous les membres de cette tribu soutiennent que leur chef est réellement une incarnation de *Vichnou* en qualité de *Saca* ou de *Salivahanarégénéré*, comme les présidens et les chefs des Manichéens. C'est ce que ce

chef, avec une modestie affectée, semble ne pas vouloir reconnaître ; mais en dépit de cette affectation pour cacher sa divine origine, des circonstances particulières le trahirent et de nombreuses légendes courent à cet égard dans toute la tribu¹. »

Ici se termine l'emprunt fait à l'essai de Wilford sur *Vicramaditya et Salivahana* et le texte de l'essai sur l'origine et la chute de la religion dans l'Inde continue.

2. Il y a eu des Brahmanes Chrétiens. — Cette profession ne fesait point perdre la caste, quoiqu'on l'ait prétendu.

« Comme ces *Rajpouts* s'appellent *Vaisyas*, mot synonyme de *Stravaca* ou homme de commerce, *artisan*, il semble qu'originellement ils suivaient cette profession. On dira peut-être que si les *Saca-rajacamaras* avaient été chrétiens jadis, ils eussent dû perdre leur caste. C'est en effet, ce qui arriverait aujourd'hui ; mais je ne crois pas qu'il en fût ainsi jadis. Dans tous les cas, les *Pouranas* nous fournissent une réponse immédiate ; dans le chapitre sur l'avenir, il est déclaré que les rois de *Magadha* éléveraient les hommes des plus basses classes au rang de Brahmanes et d'autres castes supérieures, exactement comme *Jéroboam* et les autres rois d'*Israël*. Cette prophétie devait se réaliser après la chute de la dynastie des *Andhras* dans le 7^e siècle².

En outre, tout un district, toute une tribu peut embrasser une autre religion sans perte de caste, le plein exercice de ses privilèges se renfermant toujours en elle-même, car il ne faut pas croire que toutes les personnes d'une même caste communiquent entre elles dans toute l'Inde, mangent ensemble et des mets préparés par une autre caste. Les communications réciproques se bornent à un petit nombre de familles voisines qui se reconnaissent pour strictes observatrices des règles relatives à leur caste : tout le reste de la tribu est pour elles comme s'il était hors de caste. Cet incroyable attachement au point d'honneur de caste, provient en grande partie, ce me semble, de l'accroissement rapide de la religion de *Bouddha*, du

¹ *Essay on Vicramaditya et Salivahana*. *Asiat. research.*, t. ix, p. 273-211-222.

² Voir les *Brahmanda* et *Vajou* pouranas, section de l'avenir.

Christ, de *Mahomet* et de l'hérésie de *Manès* dans le nord-ouest de l'Inde et sur les côtes du *Malabar* et de *Ceylan*.

Parmi les chrétiens de l'Inde, qu'ils soient protestans, catholiques romains ou nestoriens, il y a des *Brahmanes* qui sont presque sur le même pied que les autres *Brahmanes*, et quand ils se rencontrent ils ne manquent jamais de se rendre les civilités d'usage, parmi les gens bien élevés. Les *Brahmanes* chrétiens s'abstiennent très-rigoureusement du bœuf et de nourriture qui a eu vie, bien qu'ils disent qu'ils pourraient en manger. En *Perse*, dans le *Touran* et près *Bakou*, les *Brahmanes* mangent du bœuf, mais jamais de vache à l'exemple des anciens Égyptiens. Il y a plusieurs de ces *Brahmanes* établis à *Bénarès*, et ils sont reconnus pour tels, bien que peu respectés et frappés du sobriquet de *Veda-brachtas* (ou *Brise-véda*.)

Ainsi un *Brahmane* peut être hérétique, sans perdre sa caste qui n'est pas si fort inhérente à son symbole qu'on pourrait le croire. En un mot, les hindous reconnaissent eux-mêmes, et il paraît d'après leurs livres sacrés, que jadis ils mangeaient du bœuf; mais ils ont eu soin de m'informer aussi que jamais ils n'ont mangé de vache. On dit aussi que les races primitives de la seconde caste, les guerriers *Kchattriyas*, n'existent plus, et cependant ceux qui ont été élevés à cette caste, des castes inférieures, sont traités par les *Brahmanes* comme s'ils étaient de vrais *Kchattriyas*.

Nous lisons dans les *Lois* de *Manou* que les *Chasyas* ou habitans des montagnes neigeuses (*l'hymalaya*) ont perdu leur caste. Il faut qu'ils l'aient recouvrée, car il y a de nombreuses familles de *Brahmanes* dans ces contrées, particulièrement à *Almorah* ou *Comanh*. Ces *Brahmanes* sont très-respectés à *Bénarès* et ils ne considèrent nullement ceux des habitans qui sont *Chasyas* comme *Outcasts* (hors-caste); ils m'ont assuré au contraire qu'ils les considéraient comme appartenant à la seconde classe: et ils sont traités comme tels par les *Brahmanes* en dépit de *Manou* et des *Pouranas*.

Supposons dans l'Inde un district étendu habité par des Européens entièrement disposés à se conformer en tout à la religion de *Brahma* et aux mœurs des Hindous: leur résolution serait hautement approuvée par tout *Brahmane*, et bientôt ils auraient des *Brahmanes* à volonté pour officier et prier pour eux, moyennant le salaire de leur

peine. Ajoutons-y de nombreuses concessions de terres, de villages, d'honneurs, de privilèges, et une entière soumission à leur volonté, ils ne tarderaient pas à les traiter comme des *Khattriyas*, comme ils traitent à présent les *Rajpouts*.

Il est vrai qu'ils ne pourraient jamais se marier ni manger avec les Hindous, mais les Hindous eux mêmes des quatre grandes castes ne mangent ni se marient ensemble. Cela ne se fait qu'entre les familles d'une même caste. Après quelques générations, les Brahmanes diraient de ces Européens ce qu'ils disent à présent des *Rajpouts* et des *Mahrattes*, qu'ils n'étaient point originellement *Kchattriyas* ni *Brahmanes*, et qu'ils sont d'une race bâtarde.

Voilà ce qui arriverait à un groupe nombreux d'Européens ; il n'en serait pas ainsi, il est vrai, d'un seul individu qui se trouverait isolé et entièrement perdu dans ce pays s'il ne se hâtait de prendre le caractère d'un anachorète ou d'un pénitent. J'ai eu sur ce sujet de longues conversations avec de savans pandits, et ils pensaient ce que je viens de dire : ils ajoutaient que le groupe d'Européens que nous venons de supposer dans l'Inde pourrait avoir des *Brahmanes* pris parmi eux en étudiant les livres sacrés de l'Inde, et en acquérant, ce qui serait peu difficile, les connaissances nécessaires. Quant aux ancêtres qui auraient mangé du bœuf, ce n'est point un obstacle, vu qu'il n'est pas un Hindou dont les ancêtres n'en ait mangé jadis.

« Tout homme, disent les savans, qui pratique les devoirs (*carma*) d'un *Kchattriya*, vous devez le considérer comme *Kchattriya*. »

Mais ce qui met fin à la controverse, du moins dans mon humble opinion, c'est que les *Mahrattes*, tribu nombreuse de *Brahmanes* et de *Kchattriyas* sont reconnus dans toute l'Inde pour être des étrangers de l'occident de la Perse, qui abandonnèrent, il y a 1,200 ans, leur pays natal, comme je le ferai voir dans l'*appendice*; mais cette origine attribuée aux Mahrattes, fût-elle même reconnue fautive ; l'aveu universel de cette origine serait encore très-fort en faveur de mon opinion.

3. Discussions publiques longtems en usage chez les Brahmanes avec les sectateurs des autres religions. — Persécutions et guerres entre les diverses sectes.

Les partisans de *Brahma* et ceux de *Bouddha* n'étaient nullement indifférens au progrès des croyances étrangères. Sou-

vent ils ont donné ordre que des conférences fussent tenues où les principes de ces religions et l'histoire de leurs fondateurs fussent examinés : c'est ce qui eut lieu à *Ceylan* au 9^e siècle, selon les *deux voyageurs musulmans* cités par Renaudot ¹. Les Brahmanes sont unanimes à reconnaître que tel fut aussi leur usage autrefois avec les *Bouddhistes*, que ces conférences étaient appelées *Carchas* (*recherches*), et que les villes désignées à cet effet s'appelaient *charchita-nagari* (villes des recherches). Il est fait mention d'une de ces villes dans le *Coumarica-chanda* ; il y est dit : « Dans l'année 3291 du Kali-
youga (ou 491 ans après le Christ) le roi *Sudraca* régnera dans la
ville de *Charchita - nagara* et détruira les artisans d'iniquité. » Ce passage indique une persécution en matière religieuse à une époque très-ancienne.

Ces conférences se terminèrent, d'après l'aveu même des Brahmanes, par des flots de sang et par les persécutions les plus cruelles et les plus acharnées contre les *Bouddhistes*. Ils étaient liés pieds et mains et jetés ainsi dans les rivières, les lacs, les étangs. Les *Bouddhistes* ne manquaient pas d'user de représailles, dès qu'ils en avaient le pouvoir. Le docteur *Buchanan* me fait savoir que dans le *Décan* les *Jainas* se vantent des cruautés qu'ils ont exercées à différentes fois contre les *Brahmanes*, et qu'il y avait même des inscriptions encore existantes où elles étaient rappelées.

Cette persécution générale fut commencée par un Brahmane appelé *Coumarilla-Bhattacharya* ² et continuée par *Sancaracharya* qui extermina presque tous les *Bouddhistes*. Il est difficile de dire quand cette persécution eut lieu ; mais comme il y avait un grand nombre de *Bouddhistes* dans la Péninsule, dans les provinces du *Gange* et dans le *Gujarat* aux 9^e, 10^e et 11^e siècles, cette proscription générale ne put avoir eu lieu à ces époques ³.

¹ Voir la nouvelle traduction de M. Reynaud, tome 1, p. 127 et 128.

² *Bhatta-charya* ne voudrait-il pas dire tueur d'*Aryyas* ou de Chrétiens ? Toujours est-il que *Bhata* ou *Bhada* veut dire *mort* en sanscrit.

³ On pense que c'est vers le 10^e siècle que finirent dans l'Inde les guerres de religion. S'il s'y trouvait alors beaucoup de *Bouddhistes*, c'est donc qu'ils y étaient revenus ou qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils fussent tous exterminés,

Il est très-probable que les chrétiens furent enveloppés dans ces persécutions, vu que les *chrétiens* de *Saint-Thomas* sont considérés comme Bouddhistes dans le *Décan*, et leur divin législateur ou leur apôtre *Thomas* comme une forme de Bouddha.

4. Notions vagues de *trinité* et *d'unité*. — Puissance et combinaison des nombres 3 et 1 dans l'Inde. — 3 et 1 sont une seule et même chose. — Accord du cycle de *Salivahana* avec l'ère chrétienne.

Les Hindous et plus particulièrement les *Bouddhistes* et les *Jainistes*, disent qu'il est des mystères cachés dans certains nombres. Il en était ainsi dans l'ouest autrefois parmi les *Païens*, les *Juifs* et les *Chrétiens*. Dans le monde entier les nombres 1 et 3 étaient considérés comme radicaux, et leur combinaison était sujette à des règles fantastiques. Ils n'étaient point pour être ajoutés ensemble, car 1 et 3 dans le sens mystique ne font qu'une seule et même chose. Nous pouvons supposer que le carré et le cube de 3 seraient les nombres sacrés, mais ce n'est nullement le cas. 8 est le nombre mystique, et 3 fois 8 ou 24 est un nombre sacré. Multiplié par 3, son produit est mystique aussi; c'est le nombre des années de la vie de *Jaina*. La raison en est que 1 se tient dans le centre représentant *Jaina* qui est 3 et 1; 8 formes s'en élancent vers les 8 coins du monde, et chacune de ces formes est 3 et 1; mais nous ne pouvons dire que ces 8 formes avec l'original 1 dans le centre produisent 9 ou 27, car bien que chacune de ces formes soient parfaitement distinctes l'une de l'autre, cependant chacune est individuellement la même que l'original 1.

C'est sans doute en conséquence de ces chiffres cabalistiques que dans les tems anciens des sectaires répandaient d'étranges notions concernant le nombre des années que le Christ vécut caché, accomplit les devoirs de son ministère, et en dernier lieu sur la fin de sa vie. Ils s'imaginaient que tout ce qui avait rapport à un personnage si sublime était mystérieux. Quelques-uns prétendirent qu'il vécut

comme on le dit quelquefois. Cela est probable. Les sectes comme les partis finissent par se reposer de guerre lasse, et se souffrir par fatigue de se tuer.

30, 33, 40, et presque 50 ans. *Étienne Gobarus* a réuni plusieurs de ces vaines notions dans les extraits de *Photius*.

Je ne vois pas bien pourquoi on a fait vivre *Salivahana* 84 ans ; mais il me semble que ce nombre était en quelque sorte une période sacrée parmi les premiers Chrétiens de même que parmi les Juifs, et fut introduite pour régulariser le *jour de Pâques*. Et c'est l'opinion des savans que cette période a commencé 5 ans avant l'ère *Chrétienne*, et la 5^e année de ce cycle était réellement la 5^e du Christ ; mais la 1^{re} seulement de sa manifestation en ce monde, selon les *évangiles apocryphes* ; aussi était-elle également la 1^{re} de l'ère *chrétienne*. Après cela le cycle de 84 ans finit en l'an 79 de l'ère chrétienne qui était la première de l'ère de *Salivahana*. Ce cycle fut probablement pris par erreur pour la période de sa vie. Saint *Épiphane* qui vivait au milieu du 4^e siècle fait mention de ce même cycle ¹.

Le cap. WILFORD.

Traduit et annoté par M. DANÉLO.

¹ Voir Basnage, *Hist. des Juifs*, p. 436.

Littérature Catholique.

HISTOIRE SAINTE D'APRÈS LA BIBLE,

PAR M. VICTOR DURUY,

Professeur d'histoire au collège royal de Henri IV¹.

Depuis plusieurs années M. Duruy travaille à une *Histoire romaine* ; deux volumes ont déjà été publiés. Laissons-le nous apprendre lui-même comment il a été conduit à interrompre ces études pour composer l'ouvrage que nous annonçons. « Arrivé à l'empire, à cette société immense qui a reçu toutes les civilisations antérieures, tous les cultes, toutes les doctrines, comme un océan où seraient venus tomber tous les fleuves du monde, nous avons dû étudier les influences les plus actives, remonter, si j'ose dire, chacun de ces grands courans d'idées et de croyances. Celui qui part du Sinaï et du Golgotha est le plus profond et le plus rapide ; il a tout inondé, tout recouvert. Pour le mieux comprendre, nous avons rouvert la Bible ; mais lorsque nous nous sommes retrouvé en face de ces grandes figures de Moïse, de David et des prophètes, il nous est arrivé ce que les serviteurs de Godefroy de Bouillon racontaient de leur maître. Quand le pieux duc entrait dans une de ces églises aux riches sculptures et aux vitraux resplendissans, quelque affaire qui le pressât, il restait à contempler les vénérables images, et il oubliait les heures à lire les devises des saints, à se faire raconter les merveilleuses légendes ; il regardait, il écoutait et ne parlait plus². »

M. Duruy s'est donc, lui aussi, laissé surprendre au charme de la Bible ; il a mis de côté pour quelque tems son histoire romaine, et le voilà qui déroule à notre regard les annales du peuple juif. Remar-

¹ 1 vol. in-12, chez Hachette. L'auteur a publié un abrégé de cet ouvrage, 1 vol. in-18. Prix : 75 centimes.

² *Preface*, p. 10. Cf. Guillaume de Tyr, l. ix, c. 2.

quons d'abord l'intérêt tout particulier que présente son ouvrage ; Prenez presque tous les *abrégés d'histoire sainte* qui ont vu le jour depuis Lemaistre de Saci (1672), vous y trouverez, il est vrai, dans leur ordre et avec leurs détails, les événemens des deux Testamens ; ils reproduisent aussi leur esprit moral et religieux ; mais vous regrettez trop souvent que la forme vive, animée et pittoresque du récit ait disparu. Il n'en va pas ainsi avec M. Duruy : il conserve sa physionomie poétique et grandiose, son allure tantôt simple, tantôt majestueuse et toujours originale. Aussi sa narration offre-t-elle un attrait qui vous plaît, vous séduit et vous enchante. Quand vous avez ouvert le livre, vous en poursuivez la lecture sans fatigue, avec une sorte de curiosité ; vous avez sous les yeux un spectacle plein de vie, à chaque instant de nouveaux personnages apparaissent sur la scène ; c'est un vaste drame avec son commencement, son développement, ses complications et son dénouement, et ce drame vous présente un intérêt toujours croissant. Vous le concentrez d'abord sur un seul être, puis vous le partagez entre Adam et Eve. Une chute profonde se fait, vous tremblez pour le genre humain ; mais bientôt une promesse du Ciel vous rassure, et vous accompagnez les deux coupables dans leur exil. Déjà ils ne sont plus seuls ; une postérité nombreuse se presse sur la terre. Et alors vous entendez une voix disant : « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, parce qu'il n'est plus que chair... » J'exterminerai tout de dessus la surface de la terre, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du Ciel. » Et quand vient le déluge, avec quelle anxiété ne voyez-vous pas flotter sur les eaux l'Arche qui renferme les restes échappés au naufrage ! Enfin elle touche au port, et Noé fait monter vers le Ciel l'encens du sacrifice. Vous assistez ensuite à la construction de Babel, à la dispersion des peuples, aux commencemens de l'idolâtrie, à la vocation du fils de Tharé. Quels noms que ceux d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, du saint homme Job ! Quelles mœurs douces et pures ! Quelle vie pleine d'une ravissante poésie. Voici maintenant les descendans des patriarches en Egypte, puissans d'abord, puis persécutés par les Pharaons, délivrés par Moïse, errans au milieu du désert, recevant au pied du Sinaï les Tables de la Loi, introduits enfin dans la terre de Chanaan. Josué, et après lui les Juges les conduisent à la victoire, tandis

qu'ils restent fidèles au Seigneur ; mais lorsque par leur désobéissance ils attirent ses châtimens, alors la verge de sa fureur les frappe. Mais déjà ils ne veulent plus pour Roi le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; il leur en faut un qui soit semblable à celui des nations voisines, pris parmi les hommes, et Saül leur est imposé. Nous touchons aux grands règnes de David et de Salomon, à la construction du Temple. Elle est triste et lamentable l'histoire du peuple juif sous les successeurs de ces deux princes ; on voit que la main de Dieu s'appesantit de jour en jour sur lui. Des hommes justes, de saints rois, des figures angéliques vous apparaissent encore ; mais il semble que les méchans dominent. Et voilà pourquoi Dieu siffle la mouche d'Égypte et la guêpe d'Assyrie, et elles viennent et elles remplissent toutes les vallées du pays, les cavernes et les creux des rochers. Vous avez donc le schisme des dix tribus et les meurtres et le sang qui souillent les royaumes d'Israël et de Juda, et la dure captivité de Babylone. Mais, au milieu de leurs misères, des voix prophétiques s'élèvent qui leur annoncent le retour dans la patrie. Et, en effet, Cyrus, leur libérateur, vient de paraître ; ils partent donc pour Jérusalem, où ils vont attendre le grand Libérateur du genre humain, le Messie promis à leurs pères, Jésus-Christ.

M. Duruy nous fait entendre la voix des prophètes qui l'annoncent, et qui domine le fracas des empires. Quels hommes que ces envoyés de Dieu ! Ils ne rédigent pas seulement les annales du peuple juif, ils se font en quelque sorte les historiens du genre humain tout entier. Voulez-vous savoir d'où il vient ? Interrogez Moïse et il vous dira son origine ; d'autres vous révéleront son présent et son avenir. Et ce n'est pas assez pour eux de nous apprendre les grands événemens qui se sont accomplis, ils veulent aussi nous en donner l'intelligence. Cherchez-vous à découvrir les desseins de Dieu sur le monde ? Ouvrez le chapitre dans lequel Daniel déroule à nos regards la succession des quatre grands empires qui doivent précéder la venue du Messie.

Et ces hommes dont l'œil pénètre dans l'avenir pour lui dérober ses secrets, sont aussi, dans toute la force du mot, les vrais amateurs de la sagesse. Ils n'ont pas, il est vrai, comme les philosophes d'Athènes et de Rome, une doctrine pour le vulgaire, et une autre

pour les initiés ; ils n'enseignent pas, celui-ci une chose, et celui-là tout le contraire. Loin de là : depuis Adam qui reçut la première promesse du Rédempteur jusqu'à saint Jean-Baptiste qui nous le montre descendu sur la terre, ils annoncent toujours la même doctrine. Et pourquoi ne trouvez-vous pas dans leurs écrits tous ces systèmes opposés qui pullulent dans les livres des philosophes d'Athènes et de Rome ? C'est qu'ils ont été instruits par la parole de Dieu, c'est que leur sagesse vient du ciel et ne connaît pas le changement. Aussi, quand ils entendent la voix du Très-Haut qui les appelle, s'empresment-ils de lui répondre : Seigneur, nous voici. Consolans ou terribles, ils vont partout porter ses ordres ; souvent la mort est là qui les menace, ils n'en reprochent pas moins leurs prévarications aux grands et aux petits. Ainsi firent et feront toujours les vrais envoyés de Dieu. Pour lui, ils se laissent persécuter, honnir, flageller, enchaîner, torturer et scier ; — ou bien vous les voyez encore, quand les jours sont mauvais, errer au milieu des forêts et des déserts, se cacher sur le sommet des montagnes, dans les antres et les cavernes, dénués de tout et revêtus à peine de quelques peaux de chèvres et de brebis. N'avons-nous pas maintenant nos missionnaires qui nous rappellent la vie de plusieurs des prophètes d'Israël ?

Et puis, lorsque ceux-ci se font ainsi les interprètes de Jéhovah, comment, demande M. Duruy, « n'être pas frappé du sentiment poétique qui colore si vivement leurs pages ? Les muses grecques habitent la terre ; la poésie hébraïque vit par delà les nuages et les étoiles, elle nage dans l'infini. Aussi, en élévation, en pureté morale et grandeur, rien ne lui est comparable. Que Pindare est loin d'Isaïe ! où trouver un rival à Job ? quelle élégie, dans aucune langue, vaut les prières d'Ézéchias et de David, les plaintes des captifs ou les lamentations de Jérémie ! et ces chants à la fois si éclatans et si lugubres ! dans l'histoire, ces scènes imposantes du désert, ces entretiens avec l'Éternel, cette continuelle et majestueuse intervention du Très-Haut qui voit, anime, dirige la création tout entière, et qui, pour parler avec Moïse, porte et conduit son peuple « comme l'aigle lorsqu'il étend ses ailes puissantes et qu'il instruit ses aiglons à prendre leur essor. » (P. VII.)

Et ce que les prophètes célèbrent avec le plus d'enivrement et

d'enthousiasme, c'est l'apparition future du Messie, avec toutes les circonstances de sa vie et de sa mort... Dieu vient de promettre à David que le Rédempteur du monde sortira de sa race; mais comment le reconnaître parmi ses descendants qui seront aussi nombreux que les sables de la mer? Prêtez l'oreille: voilà que dans le lointain des âges des voix s'élèvent pour nous donner son signalement; le roi-prophète le premier saisit sa harpe, et il nous chante ce que l'esprit d'en-haut lui inspire. Regardez: vous ne trouvez d'abord, il est vrai, que quelques traits sur la toile qui doit représenter le Christ du Seigneur; mais laissez les tems s'écouler, les peintres se succéderont sans interruption, et bientôt viendront les grands coups de pinceau qui achèveront le tableau.

M. Duruy nous montre le Messie apparaissant au tems marqué par les prophètes. On connaît l'histoire: Auguste est seul maître de Rome, de Rome, la maîtresse des nations. Il a fermé le temple de Janus; l'univers vit en paix sous sa puissance. Et Jésus-Christ vient alors au monde.

On dirait que M. Duruy a voulu protester, au nom du bon sens et de la vérité, contre les rêveries des exégètes allemands. Il prend donc, dans sa sublime simplicité, le récit évangélique; tous les faits que *Strauss* s'est efforcé de transformer en mythes, il les accepte, sans paraître douter un instant de leur réalité... Ainsi, nous sommes transportés d'abord au berceau de Bethléem.... puis, quand les jours que le Messie doit passer dans la retraite sont écoulés, nous le voyons commencer sa mission divine, passant sur la terre en faisant le bien. Il guérit les malades, redresse les boiteux, rend le mouvement aux paralytiques, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts, en un mot, il sème les prodiges sur ses pas: les miracles ne semblent pas effrayer M. Duruy. La croix s'élève sur le Golgotha, Jésus expire; on veut le sceller dans un tombeau, mais il en brise la pierre, et monté au ciel, il envoie le Saint-Esprit à ses apôtres. La transformation qui s'opère en eux, M. Duruy nous la fait remarquer. Ce ne sont plus ces hommes timides qui tremblaient à la voix d'une servante, vous avez devant vous des conquérans intrépides qui partent pour aller soumettre le monde à la croix.

Un prophète avait dit: « Toutes les nations connaîtront le Sei-

» gneur, tous les rois de la terre l'adoreront, nulle région, nul pays ne sera soustrait à sa puissance »! (Ps. LXXXV.) Quel est donc ce héros qui doit pour toujours enchaîner les peuples à son char de triomphe? Prenez les conquérans dont nous parle l'histoire; arrêtez-vous devant les deux ou trois grands noms que le flot des siècles n'a pas engloutis avec tous les autres dans son sein : voici Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon. Sans doute, ils ont rempli le monde du bruit de leur nom; ils ont fondé des empires immenses. Mais que reste-t-il maintenant de toutes leurs conquêtes? Trouvez-vous encore existantes les limites de leurs royaumes? Non; tout a disparu avec eux : et cependant ils disposaient de forces gigantesques; la terre tremblait sous les pas de leurs soldats, et si le sang des hommes pouvait rendre leurs œuvres durables, ils en ont assez versé.

Il n'en est pas ainsi du Messie. Il a fondé un empire qui depuis dix-huit siècles va s'agrandissant sans cesse, reculant ses limites jusqu'à ce qu'il ait embrassé dans son sein toutes les nations de la terre. Et pourtant il n'a eu sous ses ordres, pour jeter ses premiers fondemens, que douze bateliers, douze marchands de poisson. Il les prend un jour sur le bord d'un lac de la Galilée, et c'est de là qu'il les envoie à la conquête du monde. Il a aussi, pour féconder son œuvre, répandu du sang; mais ce n'était pas celui des hommes, c'était celui d'un Dieu. Et voilà pourquoi il a produit des fruits si nombreux, des fruits que le tems ne peut flétrir. — Ce sang, il nous l'offre chaque jour; voulons nous acquérir la couronne de l'immortalité? Allons le recevoir. Si nous le repoussons, il nous donnera en échange sa malediction. Ainsi fit-il à l'égard des juifs. Ils avaient dit : que son sang retombe sur nous et sur nos enfans; et il y retomba pour leur perte et leur ruine. Les Romains vinrent et entourèrent leur ville de triples retranchemens; ils saisirent leurs enfans et leur brisèrent la tête contre les pierres. — Pour le sang du juste que ces déicides avaient versé, ils exigèrent le leur : on sait avec quelle abondance, il coula. Les hommes procèdent toujours ainsi : ils tuent, sans pouvoir élever rien de durable; Jésus-Christ, au contraire, s'est laissé crucifier par les Juifs, et son empire compte déjà plus de dix-huit siècles d'existence.

L'histoire de M. Duruy se termine à la destruction du temple

de Jérusalem. Il a voulu nous donner une analyse fidèle des livres saints, et ce but, il l'a atteint, nous le croyons.

Nous voudrions pouvoir approuver les motifs qui paraissent l'avoir porté à rejeter de son ouvrage toute espèce d'explications et de commentaires. Si nous comprenons bien sa pensée, il semble craindre qu'un examen attentif ne soit fatal aux faits miraculeux de l'Ancien-Testament. Pourquoi nous parle-t-il ici « des poétiques commence- » mens des peuples, des vives et brillantes allures du style oriental, et » des littératures moins sévèrement régulières, moins *humaines*, si » j'ose dire, que celles de Rome et d'Athènes ? » Voudrait-il expliquer par ce moyen tout le merveilleux de la Bible ? Que M. Duruy songe à la gravité de ce doute : il met en question l'authenticité, la véracité, l'intégrité, l'inspiration des livres de l'Ancien-Testament², et la puissance même de Dieu. Il ne pourrait donc jamais, pour l'accomplissement de ses desseins, faire sortir la nature de ses lois les plus constantes, ou instruire les hommes de cette dérogation !!! Nous ne nous arrêterons pas à discuter ces divers points avec M. Duruy : les apologistes chrétiens les ont traités tant de fois depuis dix-huit siècles !

Voici encore une remarque. D'après M. Duruy, *la notion de la vie à venir, seule sanction véritable des dogmes et de la morale, n'apparaît que fort tard chez les juifs*. Pour toute réponse, nous le condamnons à lire la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle* : c'est le traiter noblement, ce me semble³.

Les taches que nous venons de signaler disparaîtront, nous aimons à le croire, quand l'auteur nous donnera une nouvelle édition de son ouvrage. On regrette de les trouver jointes dans sa *Préface* à de hautes considérations sur l'esprit moral de la Bible et sur le caractère de la loi mosaïque.

L'abbé V.-D. CAUVIGNY.

¹ *Préface*, p. 5.

² Nous croyons que la remarque de M. Duruy porte sur ces livres seuls aussi nous ne rétractons pas ce que nous avons dit relativement aux faits miraculeux du Nouveau Testament.

³ Voir aussi sur cette croyance un travail fort instructif de M. Munk, dans notre tome XIII, p. 166 (2^e série).

 Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. — PARIS. — *Nouvelles des Missions catholiques*,
 extraites du n° 108 des *Annales de la Propagation de la Foi*.

1. *Mission des Etats-Unis*. — Lettre des Pères du 6^e concile de Baltimore aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi, dans laquelle ils reconnaissent que c'est à leurs aumônes que l'on doit de voir en ce moment dans ce pays 23 évêques, se réunissant librement en concile pour régler la discipline de leurs églises, bienfait refusé aux églises-mères d'Europe. Les Pères exposent les besoins de leurs nombreux enfans et les recommandent à la charité de leurs frères de l'ancien monde.

2. *Mission de l'Océanie centrale*. — Lettre du P. *Rougeyron*, mariste, datée de la *Nouvelle Calédonie*, 1^{er} oct. 1845. Quoique habitant seuls, depuis plus de 20 mois, chez ces peuples cruels, les 5 missionnaires n'ont rien eu à souffrir de leur part. — Difficulté du langage calédonien; nullité des vocabulaires publiés par les voyageurs. — Détresse et imprévoyance de ce peuple, qui souffre pendant 9 à 10 mois de la faim au milieu d'un pays assez fertile. — Les missionnaires commencent par se défricher des terres et se construire une habitation. — Extrême détresse des missionnaires; arrivée de la corvette *le Rhin*, dont le capitaine, M. Berard, leur laisse des vivres pour un an. — Mœurs des Calédoniens; tout est commun chez eux; de là leur extrême paresse et leurs pillardises. Chaque village a un roi; sa faiblesse; les femmes esclaves et avilies; tous les travaux sont à leur charge; dans leurs maladies, elles sont chassées de leur maison et exposées en plein air; les habitans sont antropophages, et continuellement en guerre entre eux: ils sont sans culte, sans prêtre, presque sans Dieu. — Espoir du missionnaire, qui a appris leur langue.

3. Lettre du P. *Viard*, mariste, datée du bord de la corvette *le Rhin*, 27 octobre 1845. Le missionnaire retourne à *Sidney* où l'appelle son évêque, Mgr Pompallier. Détails sur l'état de la mission dans la *Nouvelle Calédonie* qu'il laisse. — La population est de 50,000 âmes. En peu de mois il parvient à traduire le *Pater* et l'*Ave* et à composer quelques *cantiques*; premières prédications; un des chefs lui sert d'interprète. — Les naturels commencent à comprendre la cause et l'objet de l'arrivée des missionnaires. Ils leur sont

affectionnés. Un jour, comme M. Viard avait conversé avec eux toute la nuit, le matin en s'éveillant il trouva en cadeau pour son déjeuner, *une jambe humaine.*

4. *Mission de Tonga.* — Lettre du B. *Calinon*, mariste, datée de Tonga, octobre 1845. Mœurs des habitans; paresse; indolence: la faim abrège la vie du plus grand nombre; la cause est une espèce d'hospitalité générale, qui met tout en commun, ou plutôt un droit général de prendre et de ne rien apporter. Abandon des malades et des vieillards. Les chefs, despotes absolus, disposent des biens, des personnes et de la vie de leurs sujets. Etat des missionnaires; ils ont été obligés d'entrer dans la communauté de biens des habitans, c'est-à-dire que ceux-ci regardent comme à eux tout ce qui appartient aux missionnaires, même leur personne, et *vice-versa*; mais eux n'ont rien, et ne travaillent pas, de là une oppression intolérable aux missionnaires. — Projet de changement; renoncer à la communauté; se procurer des vivres au moyen d'échanges, verroteries, perles, etc., se faire donner des terres pour y construire des bâtimens qui seront respectés. — Efforts des ministres protestans pour faire croire que les prêtres français en veulent à leur indépendance et à leur vie. — Cependant quelques conversions sincères ont eu lieu; l'esprit de la jeunesse commence à changer. Bon espoir du missionnaire.

5. *Missions du Canada.* Lettre du P. *Aubert*, mariste, datée de *St-Boniface*, 26 août 1845. Description de la contrée et du voyage qui a duré 20 jours. Ils arrivent à la plus haute source du fleuve *St-Laurent*, sur le plateau qui sépare le Canada de la baie d'Hudson. Ils y trouvent Mgr de Provenchère, vicaire apostolique du pays, une petite communauté de Chrétiens et un grand nombre de tribus sauvages qui n'attendent que des missionnaires pour le devenir.

6. Lettre du P. *Laverlochère*, mariste, datée de *Longueil*, 22 sept. 1843. Détails sur une mission faite aux sauvages de l'*Ottawa*, avec le P. Garin. Foi et religion des sauvages; sur 625 personnes qui avaient promis de ne plus boire de l'eau-de-vie, une seule, pendant toute l'année, a manqué à sa parole. — Partout, dans ces vastes solitudes, les sauvages demandent des robes noires pour être instruits de la prière.

7. Lettre du P. *Hanipaux*, jésuite, datée de la mission de *Ste-Croix* (île *Manitouline*), 14 sept. 1845. C'est une peuplade d'à peu près 700 néophytes, tous bien contents de posséder un Père parmi eux.

8. *Mission du Tong-King.* Lettre de M. *Charrier*, des Missions étrangères, datée du 20 juillet 1845, dans laquelle il raconte son retour dans la mission, et l'accueil public que lui ont fait les chrétiens. Le ministère apostolique ne s'exerce plus d'une manière occulte; mais au vu et au su des payens et des

magistrats. Un élan incroyable est donné à la foi, une ère nouvelle commence pour ce pays.

9. *Départ de missionnaires.* Nom des nouveaux vicariats apostoliques confiés aux soins de la société des *Missions étrangères* de Paris. — 1. Le *Lea-Tong*, en 1840, dirigé par Mgr Verolles, évêque de Colombie. — 2. La *Malaisie*, en 1841, dirigée par Mgr Boucho, évêque d'Atalie. — 3. Le *Yun-nan*, en 1841, dirigé par Mgr Ponsot, évêque de Philomélie. — 4. La *Cochinchine occidentale*, en 1844, dirigée par Mgr Lefebvre, évêque d'Isauropolis. — 5. Le *Kouy-tcheou*, en 1846, dirigé par Mgr Desfleches, évêque de Sinite. — 6. Le *Japon*, en 1846, dirigé par Mgr Forcade, évêque de Samos. — 7. Le *Tongking méridional*, dirigé par Mgr Gauthier, évêque d'Emaus.

ASIE.

TURQUIE. — BAGDAD. *Nouvelles découvertes dans les ruines de Ctésiphon.*

Des fouilles viennent d'être entreprises par les soins du consul de France à Bagdad dans les ruines de Ctésiphon, et elles ont présenté déjà des résultats intéressans. Cette ville, qui fut autrefois la résidence des rois parthes, et qui, sous leurs successeurs, les princes Sassanides, fut, par son commerce, une des cités les plus riches et les plus florissantes de l'Asie-Mineure, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade à laquelle les gens du pays donnent le nom de *Soliman-Takht*. On y voit les restes d'un grand édifice situé à une faible distance du Tigre, que la tradition considère comme le palais de Kosroës-le-Grand, dont le règne date de l'an 531 avant Jésus-Christ.

C'est dans cet endroit que des fouilles ont été dirigées : on a découvert tout récemment une grande salle au milieu de laquelle s'élève un vaste trône en bois de sandal incrusté de lames d'or ; les murs sont en mauvais état, et ils ne présentent aucunes traces d'inscriptions. En creusant la terre, on a trouvé des débris de vases précieux et un casque en fer surmonté d'un animal d'une forme bizarre, dont il est difficile de préciser l'espèce. On continue les travaux, et on espère arriver à d'autres résultats. En général, le monument indique une grande hardiesse de construction, mais il est peu remarquable sous le rapport de l'art.

Nouvelles et importantes découvertes faites sur les ruines de Ninive. — Les découvertes archéologiques de M. Botta dans les environs de Mossoul sont certainement les plus importantes dont le monde savant ait eu à se glorifier depuis longtems. Le gouvernement français l'a pensé ainsi, comme il l'a prouvé par la manière généreuse dont il a indemnisé M. Botta de ses dépenses et récompensé son zèle. La somme d'environ 750,000 fr. votée par les

Chambres, ne sera pas sans doute regardée comme exorbitante, si l'on considère les grandes difficultés qu'il a fallu surmonter pour assurer les débris ensevelis d'un ancien empire aux musées de France.

» Les découvertes de M. Botta ont frayé la route à d'autres plus récentes; les unes et les autres ne seront pas sans profit pour l'histoire de la religion et pour la science; elles serviront à jeter quelque lumière sur une des époques les plus obscures de l'histoire, à mieux éclaircir quelques passages des prophètes, et il se peut même qu'elles nous fournissent quelques nouveaux matériaux relatifs à l'histoire du peuple de Dieu.

» C'est M. Layard qui a succédé à M. Botta dans les recherches archéologiques en Assyrie, et il a continué l'œuvre de son prédécesseur avec un zèle et une persévérance dignes des plus grands éloges. Le terrain d'exploration de M. Botta était à *Khorsabad*; celui de M. Layard est dans un lieu voisin appelé *Nimroud*. Il y a bientôt un an que M. Layard a commencé ses fouilles: sous un tertre qu'il fait creuser dans ce moment-ci, il a découvert un temple magnifique qui, comme celui de *Khorsabad*, paraît avoir été la proie des flammes.

« A la date des dernières nouvelles, il était déjà parvenu à découvrir 15 chambres et à en tirer 250 bas-reliefs. Pour se rendre compte de la position topographique de ces ruines, on n'a qu'à consulter *Xénophon*. Cet auteur dit qu'après avoir franchi le *Zab*, les Grecs de l'expédition ont trouvé, à peu de distance des bords de ce fleuve, des ruines d'une ville sur les bords du *Tigre*. Dans cette ville, appelée *Larissa*, autrefois habitée par les Mèdes, il y avait une grande pyramide.

» Cette description répond parfaitement à la position des ruines de *Nimroud*; le style pyramidal, quoique aujourd'hui enseveli sous terre, se laisse découvrir partout. Les dimensions données par *Xénophon* correspondent également à celles des ruines, et la distance de *Zab* dont il parle est à peu près la même, seulement le *Tigre*, qui autrefois passait sous les murs de la ville, a quitté son ancien lit: actuellement il est à un mille et demi des ruines.

« On a cherché à prouver que la ville nommée *Larissa*, chez *Xénophon*, n'était autre que *Resen*, ville plus ancienne encore, et même une des plus anciennes du monde post-diluvien. Et le seul argument allégué en faveur de cette hypothèse, était que le *Resen* est rendu dans la version samaritaine par le nom *Lachissa*.

» M. Rawlinson, consul britannique à Bagdad, et d'autres autorités très-compétentes en la matière, rejettent cette hypothèse et regardent *Nimroud* comme l'ancienne *Ninive*, capitale du premier empire assyrien qui a fini avec Sardanapale. De bonnes raisons militent en faveur de cette opinion. Les

traditions en Orient ne sont pas sans un grand poids, surtout lorsqu'il s'agit de la position géographique des lieux.

« Presque tous les points de quelque importance dans cette partie du monde ont été déterminés d'après l'autorité des traditions; les erreurs sont fort rares à cet égard. Or, toutes les traditions du pays s'accordent à regarder *Nimroud* comme une ville primitive d'Assyrie et comme capitale de ce pays, pendant que les ruines qui se trouvent vis-à-vis de *Mossoul* et que l'on appelle *Nineveh* passent pour avoir appartenu à une ville plus récente; sous le rapport d'antiquités, tous les restes et monumens du pays ne peuvent pas être comparés avec ceux de *Nimroud*.

« Le major Rawlinson s'occupe dans ce moment-ci du déchiffrement des inscriptions découvertes par M. Layard; elles sont toutes en caractères *cunéiformes*.

« Un bas-relief découvert récemment offre l'histoire complète de l'art militaire chez les Assyriens, et prouve qu'ils se sont servis de machines de guerre dont l'invention a été attribuée aux Grecs et aux Romains, comme le béliér, la tour à roues, la catapulte et autres. Le bas-relief en question occupe la muraille d'une salle longue de 150 mètres et large de 30, et fait partie de tableaux de batailles, de sièges, des chasses aux lions.

« La plupart de ces précieux restes sont dans un état parfait de conservation et exécutés avec un art infini. La grande salle offre plusieurs issues, toutes formées par des lions ailés ou des taureaux ailés. Toutes les issues communiquent aux chambres, qui, à leur tour, conduisent à d'autres chambres dans une succession infinie. Les chambres sont construites en longues plaques couvertes d'inscriptions. Et, à propos d'inscriptions, on sait déjà que le major Rawlinson a le premier fait copier et a déchiffré *l'inscription trilingue du tombeau de Darius à Persépolis*, qui contient les noms de tous les pays alors tributaires de la Perse. »

CONSTANTINOPLE. — Quelques ouvrages anciens qui se trouvent encore dans la Bibliothèque de Constantinople.

D'après une opinion acéréditée de tems immémorial, on pensait qu'il existait dans les bibliothèques du Sérail une grande quantité de manuscrits grecs et latins que le fanatisme cachait aux étrangers. Ces livres restaient enfouis dans le sérail, et nul étranger n'avait été admis jusqu'ici à les voir de près ni de loin.

Le sultan actuel, mû par un sentiment de civilisation qui l'honore, et par le désir de contribuer à la propagation des lumières, vient d'ordonner que tous les livres soient soigneusement recueillis et transportés dans un endroit convenable, afin que les hommes compétents puissent en prendre connaissance.

Nous ne ferons pas mention des ouvrages imprimés, mais on lira avec curiosité le catalogue des manuscrits :

Pindare, *odes, poésies*;

Histoire des anciens empereurs grecs de Constantinople, datée du treizième siècle;

Géographie de Ptolémée; Tour du monde, par Denis;

Une histoire depuis le commencement du monde jusqu'aux derniers empereurs grecs;

Diogène Laërce, *Vie des Philosophes grecs; Grammaire grecque*;

Dogmes pythagoriques exposés en vers, et une traduction des Pensées de Caton, par Planudes;

Traité de navigation entre le roi de Suède et le sultan, Mustafa;

Dialogues et recueils de mots grecs;

Grammaire latine versifiée;

Dictionnaire grec-latin, 1 volume;

Commentaires sur la théogonie et la physiogonie d'Hésiode;

Manuscrit juif;

Géographie de l'archipel de Constantinople, avec des cartes et l'Art de la navigation;

Fragmens de différens auteurs : d'Aristote, de Proclus; la *Géométrie pneumatique*, de Héron; Jean Philopon, sur l'*Astrolabe*, et la *Physionomie* d'Adamantion (sophiste) :

Des parties des animaux, par Aristote; de la naissance des animaux et la longueur et la brièveté de la vie, du même auteur;

Harpoeration, d'Alexandrie: Qualités naturelles des animaux, des plantes et des pierres, 1 volume; continuation du même auteur.



Bibliographie.

Nous avons déjà dit notre opinion sur l'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE, qui vient de faire paraître deux nouveaux volumes, et dont la marche se poursuit avec une grande activité. C'est incontestablement l'œuvre encyclopédique la plus remarquable de notre époque par ses doctrines, comme par le talent de ses directeurs et rédacteurs. C'est aussi l'ouvrage le mieux exécuté et le plus habilement combiné pour satisfaire au besoin si général d'une bonne *Encyclopédie*. Avec un pareil livre dans sa bibliothèque, on peut, dans une infinité de cas, suppléer un juriconsulte, un médecin, un agronome, un mécanicien, et rendre autour de soi des services sans cesse renouvelés. C'est d'ailleurs une satisfaction de chaque jour d'avoir à sa portée un *musée* toujours prêt à résoudre toutes les questions scientifiques, historiques et littéraires, en un mot, à combler toutes les lacunes et les vides qui existent dans les éducations les plus complètes. Sous ce rapport, l'*Encyclopédie du 19^e siècle* est un travail consciencieux qui répond parfaitement aux vœux du public. C'est ce qui explique son succès, et nous devons dire que nous n'en connaissons pas de plus légitime.

Une mesure qui obtient le plus légitime succès vient d'être adoptée par l'administration de l'*Encyclopédie du 19^e siècle*, et lui a acquis un nouveau titre à la confiance et aux sympathies des catholiques appelés particulièrement à en profiter.

Cette mesure consiste à faire pour les 1500 premiers souscripteurs des avantages réservés aux fondateurs.

SOUSCRIPTION A L'OUVRAGE. — PRIX DES VOLUMES :

Papier fin, 7 fr. — Vêlin superfin, 8 fr. — Théorie des sciences (*Introduction*), 1 fr.

Le nombre de 52 vol. étant invariable, l'ouvrage complet coûtera 364 fr. papier fin, et 416 fr. sur vélin. Le souscripteur qui autorise l'administration à faire traite pour le prix des vol. publiés les reçoit *franco*; en outre, il ne paiera les vol. suivans que de six en six, et seulement après les avoir reçus.

Il est offert à tout souscripteur offrant, par sa position, des garanties de solvabilité, la faculté de solder les vol. par mois, par trimestre, par semestre ou par année, pourvu qu'il ne soit pas versé moins de 60 fr. par an, et que le paiement total soit complété un an après la publication du dernier volume.

Le 52^e volume formera une table méthodique des sciences, indiquant l'ordre dans lequel il faudra les étudier pour faire de chacune un cours particulier. Deux volumes se relient en un tome contenant au moins 1,600 colonnes, et plus de matières que huit volumes de l'in-8 ordinaire qui coûteraient 60 fr.

ANNALES

DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 82. — Octobre 1846.

Polémique Philosophique.

MANUEL DE PHILOSOPHIE

A L'USAGE DES COLLÈGES,

PAR MM. AM. JACQUES, SIMON, EM. SAISSET.

Premier Article.

Importance de l'enseignement de la philosophie. — Elle n'est pas, comme le dit le *Manuel*, la première science. — Fausseté de la maxime : Ce qui excède les limites de notre esprit n'est rien pour nous. — Ordre à suivre : étude de l'homme. — La morale ne peut être imposée que par Dieu. — La *théodicée* doit donc précéder la *morale*. — La connaissance de Dieu ne peut venir de l'homme. — Nécessité de poser en fait une révélation extérieure de Dieu à l'homme.

Il y a plusieurs mois, MM. Am. Jacques, J. Simon, Em. Saisset ont publié un *Manuel de philosophie à l'usage des collèges*. Présenter à la partie intelligente de la jeunesse un livre dont les doctrines seront comme le couronnement de ses études, le symbole de sa croyance, la règle de sa conduite, c'est faire une démarche grave et sérieuse; — l'autoriser comme la base de l'enseignement public, c'est assumer une grande responsabilité. Qu'on y songe sérieusement : au tems où nous vivons, un professeur de philosophie exerce une influence incalculable. D'autres tracent sur la terre des lignes qui rap-

* 1 vol. in-8°, chez Hachette. Prix : 8 fr.

prochent les distances ; ou bien, ils animent la toile et le marbre, ils demandent à l'histoire des enseigneimens pour l'avenir, ils élaborent péniblement, dans le silence de la retraite, les lois qui régiront la société. Sans doute, leur part d'action est importante ; sans doute, ils méritent de l'humanité, lorsqu'ils lui consacrent ainsi leurs veilles, leurs travaux, leur repos et leurs talents. Mais il est, ce nous semble, une mission plus belle encore et plus sublime, plus féconde en résultats heureux quand on veut la bien remplir. Lorsqu'elles viennent se presser autour de la chaire d'un professeur, les jeunes intelligences sont dociles et confiantes. Il agitera devant elles les problèmes les plus importans que l'esprit humain puisse soulever, et, s'il possède à un certain degré le don de la parole, il se sera bientôt emparé de leur attention ; alors il les dominera, il les tiendra sous sa puissance ; tous ses discours, elles les accepteront comme les maximes de la sagesse, toutes ses convictions, bonnes ou mauvaises, il les fera passer dans leur âme. Et, tandis que l'artiste, avec son ciseau, polit le marbre et le façonne, il travaille, lui, sur un être vivant ; son enseignement est comme un moule dans lequel il le coule : il en gardera la forme. Un historien prête cette expression au plus grand homme des tems modernes : « l'avenir d'un enfant est toujours » l'ouvrage de sa mère ; » il faut, ce nous semble, étendre cette pensée et dire : l'avenir d'un jeune homme est souvent l'ouvrage de son maître.

Mais qu'est-ce donc qu'un jeune homme ? Ce n'est pas seulement l'espérance de la famille et de la société, la patrie qui se perpétue et comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur ; — ce n'est pas seulement un être qui grandira, fera plus ou moins de bruit dans le monde, paraîtra sur un théâtre plus ou moins élevé, avec des connaissances plus ou moins vastes, puis s'évanouira tout entier dans la tombe. Aux yeux de la philosophie éclairée par la religion, un jeune homme a des destinées plus grandes, destinées qui le rendent digne d'un respect et d'un dévouement sans bornes. Et voici pourquoi :

L'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu même¹. Ce n'est pas tout : s'il marche droit sur la terre ; — si ses pieds ne

¹ Et creavit deus hominem ad imaginem suam. *Genes.* 1, 27.

foulent jamais le sentier du mal et de l'erreur, quelle que soit sa condition ici-bas, une couronne l'attend au sortir de cette vie ; à son entrée dans l'autre monde, un *sceptre sera remis entre ses mains* ¹. Voilà comment la doctrine catholique comprend la nature et les destinées de l'homme ; voilà comment elle le respecte et l'honore : son enseignement en vaut bien un autre, et nous devons en être fiers. Il pensait, sans doute, à cet avenir du jeune homme, le sage du siècle dernier, qui disait : « J'ai passé ma jeunesse à respecter les » vicillards, il faut que je passe ma vieillesse à respecter les jeunes » gens. » Et on les respecte, quand on travaille à les rendre dignes de leur destinée. Hâtons-nous de le proclamer : tous les efforts d'un maître qui comprend sa mission tendent vers ce but. En leur faisant entendre le langage parfois sévère, mais toujours persuasif, de la philosophie, il ne se propose pas seulement de préparer des *bacheliers*, de leurs suggérer des réponses à des questions spéculatives de *psychologie*, de *logique*, de *théodicée* et de *morale* ; il sait, pour nous servir des expressions d'un païen, « que la philosophie n'est pas une » pièce de montre ; qu'elle ne s'arrête pas seulement aux paroles » mais aux choses ; qu'on ne la prend pas pour se divertir quelque » journée, ou pour se désennuyer quand on a du loisir. Elle doit » former l'esprit, ordonner la vie, régler les actions, montrer ce qu'il » faut faire ou ne pas faire, tenir le gouvernail et conduire le vais- »seau dans les passages dangereux ². » Le but est noble et élevé : toute philosophie qui n'y aspire pas usurpe un nom qu'elle est indigne de porter.

MM. Jacques, Simon, Saisset partagent ce sentiment, nous en sommes persuadé. En publiant leur *Manuel*, ils n'ont pas eu seulement « pour but d'exposer une doctrine qui leur fût propre ; ni » d'offrir aux jeunes gens qui se disposent à subir un examen, un » moyen facile et prompt de s'y préparer sans le secours d'un profes- » seur ³ ; » ils ont compris, sans doute, qu'après avoir fait, pendant neuf mois, de cet ouvrage l'objet de leurs méditations, ces jeunes gens se répandront par le monde. Appelés à y jouer un rôle quelconque, ils y porteront sur l'origine, la nature et les destinées de

¹ *Sinite parvulos ad me venire; talium est enim regnum caelorum.* Math. xix, 14.

² Seneca, *Epist.* xvi.

³ *Avertis.*, p. v.

l'homme, sur ses rapports avec son créateur, et avec ses semblables des enseignemens dont l'influence sera grande. Aussi MM. Jacques, Simon, Saisset ont-ils voulu « propager des doctrines pures et sévères : » la spiritualité et l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, la morale « du devoir, la Providence de Dieu' ». »

Nous nous empressons d'applaudir à ces intentions. Voyons comment elles ont été remplies. Et d'abord, nous regrettons de voir les auteurs du *Manuel* se renfermer dans le cadre du programme officiel. Depuis longtems on reconnaît le besoin d'une modification, on la demande, on la sollicite. Pourquoi, avec leur intelligence élevée, ne l'ont-ils pas essayée? Pourquoi se sont-ils condamnés à ne pas sortir de la voie qu'ils trouvaient tracée? Ils pouvaient la quitter, ils le devaient même dans l'intérêt de la jeunesse. Ils n'auraient peut-être pas non plus subi l'influence de certaines idées qui nous paraissent fausses et dangereuses. Force nous est de les combattre.

M. Jacques a écrit l'*Introduction* et la *Psychologie*. On y remarque, en général, une grande clarté et une grande netteté de style, une certaine élévation de pensée; il sait, par la forme qu'il lui donne, rendre agréable l'étude de cette science. Mais nous ne devons pas nous arrêter à cette forme: il faut percer l'enveloppe et considérer le corps qu'elle recouvre.

La première question à résoudre était celle-ci: *Qu'est-ce que la philosophie?* — M. Jacques a-t-il déterminé son objet d'une manière claire, précise, incontestable? Examinons: il nous montre l'homme aspirant tout d'abord à la science universelle. Mais telle est la faiblesse de son intelligence: il ne peut d'un seul coup d'œil embrasser l'ensemble des êtres! Quand l'objet de ses études devient un peu vaste, il lui faut nécessairement le décomposer: il crée ainsi successivement toutes les sciences en les détachant les unes des autres. Cependant, au-dessus de ces sciences particulières, il en est une à laquelle « il reste de l'ambition primitive de *tout expliquer*, celle au » moins de *tout dominer*. » C'est la *Philosophie*. M. Jacques la définit: « L'expression du désir de savoir, à son degré le plus haut, et » sous sa forme la plus pure; — la science des premiers principes et

¹ *Avertissement*, p. vi.

» des *premières causes, des raisons dernières et suprêmes des*
 » choses, la science de ce qu'il y a de plus élevé, de plus scientifique,
 » de plus général en tout ; — la recherche d'une explication défini-
 » tive, qui, prêtant sa lumière à toutes les autres, n'ait pas besoin
 » d'être expliquée à son tour ; — d'une science des sciences, d'une
 » science souveraine, régulatrice, indépendante, d'une science pre-
 » mière, en un mot (p. 5). »

Un grand vague plane, ce nous semble, sur cette définition. Nous doutons fort qu'après l'avoir lue les jeunes gens puissent se faire une idée nette de l'objet de la Philosophie. — Et puis, quelles sont ces *Causes premières* dont nous parle M. Jacques ? Nous ne connaissons, nous, qu'une seule Cause première, Dieu ; nous ne pouvons regarder l'homme comme tel, bien que M. Jacques nous dise : « la matière de
 » la philosophie, c'est tout ce qui, étant *premier* et universel, élève
 » l'esprit au-dessus de la multitude des choses et des sciences parti-
 » culières et le porte aux sources mêmes de l'existence et du savoir.
 » Or, il y a deux grands objets qui ont par excellence cette vertu... ; ces
 » deux objets sont Dieu et l'*Homme* (p. 5-6) ». — Il règne dans ces expressions une déplorable confusion. Sans doute Dieu et l'homme sont l'objet de la philosophie, mais non point au même titre ; vous ne pouvez les ranger dans la même classe. Si vous étudiez Dieu comme être premier, il n'en va pas ainsi de l'homme. Pour lui, il demeure toujours frappé d'un caractère de contingence ; son existence est et sera toujours une existence empruntée. — Enfin, vouloir faire de la philosophie la science des *raisons dernières et suprêmes des choses*, n'est-ce pas un rêve irréalisable ? En vain *ambitionne-t-elle une suprématie universelle*, le *comment* et le *pourquoi* de tout lui échapperont toujours ; il lui faudra toujours, bon gré, malgré, se prosterner devant des mystères impénétrables pour elle. Nous avons beau nous grandir, prêter l'oreille à cette parole du tentateur : *Vous serez comme des Dieux* ; — la prédiction ne se réalise pas. Plus nous avançons, plus les difficultés augmentent et deviennent insolubles ; la lumière, au lieu de se faire dans notre intelligence, semble s'obscurcir, et l'éblouissement, comme dit Montaigne, nous saisit. On peut bien répéter à la jeunesse ces paroles qui flattent l'orgueil : « Tout ce qui ne tombe
 » pas sous l'entendement humain, tout ce qui *excède la limite de*

» *ses facultés* tout cela est pour lui comme s'il n'était pas, et, à son
 » égard, n'est rien (p. 6). » Ces paroles, elle les acceptera peut-être ;
 peut-être jurera-t-elle sur l'autorité du maître : *Magister dixit*.
 Mais alors le maître l'induit en erreur.

M. Simon revendique aussi cette *suprématie universelle* pour la philosophie. « *La philosophie, nous dit-il, ne suppose rien au-dessus de soi. L'indépendance est son caractère spécifique*. » Ce sont là des assertions, mais point de preuve. Que MM. Jacques et Simon nous permettent d'opposer à leur ton tranchant quelques extraits de saint Thomas: l'autorité de l'Ange de l'école en vaut bien une autre. D'ailleurs, il ne se contente pas, lui, d'affirmer, il raisonne. Au commencement de sa *Somme théologique*, il se pose donc cette question : *Est-il nécessaire qu'il y ait une autre science que les institutions philosophiques ?* Nous recommandons sa réponse à ceux qui prétendent que *la philosophie ne suppose rien au-dessus de soi*.

« Saint Paul a dit : *Toute écriture, divinement inspirée, est utile pour enseigner, argumenter, reprendre et instruire*¹. »
 » Je réponds donc affirmativement, c'est-à-dire il est nécessaire qu'il y ait une autre science que les institutions philosophiques :

» Le salut de l'humanité, en effet, dépend d'une *doctrine de révélation divine* et non pas d'une science qui soit le *produit de la raison humaine*. L'homme est ordonné pour Dieu comme pour sa fin véritable ; or, cette fin excède les forces rationnelles ; car le prophète a dit : « Depuis l'origine des siècles, les hommes n'ont point compris, l'oreille n'a point entendu, aucun œil n'a vu, excepté vous, Seigneur, ce que vous avez préparé à ceux qui vous aiment². »
 » Il faut pourtant que la fin préparée soit connue de l'homme pour qu'il y dirige ses désirs et ses actions. Voilà donc la nécessité pour le salut, que ce qui excède les puissances de la raison soit enseigné à l'homme *par la révélation divine*.

» Quant à ce que la raison pourrait elle-même trouver de ce qui se rapporte à Dieu, il est encore nécessaire que l'humanité en soit

¹ *Manuel, etc.*, p. 216.

² II *Tim.*, III, 16.

³ *Isaïe*, LXIV.

» mieux instruite *par la révélation* ; parce que la *vérité divine* que
 » l'intelligence peut atteindre ne serait d'abord que l'apanage d'un
 » très-petit nombre, qu'il faudrait de longs efforts, et puis, qu'elle
 » n'arriverait, cette vérité, que mêlée et perdue dans une multitude
 » d'erreurs humaines. Or, de sa connaissance pure dépend le salut,
 » qui est Dieu lui-même. Donc, pour que la créature intelligente
 » arrive dignement, et avec certitude, à sa fin suprême, il est néces-
 » saire qu'elle soit éclairée par le rayon divin de la révélation ¹.
 » Donc enfin la philosophie ne suffit pas, il faut en outre une doc-
 » trine sacrée, c'est-à-dire une science révélée ². »

MM. Jacques, Simon, Saisset disent « avoir composé leur *Manuel*
 » tout entier avec des pensées consacrées par la triple autorité du
 » tems, du sens commun et du génie. » C'est une précieuse garantie
 pour leurs lecteurs. On est ordinairement un guide sûr, on ne con-
 duit pas à l'erreur ceux dont on dirige les pas, lorsqu'on se borne à
 reproduire les *meilleures pensées* des grands maîtres. Eh bien ! il
 nous semble que M. Jacques ne les avait pas présentes à la mémoire,
 quand il a écrit cette singulière phrase : « *Tout ce qui excède les*
limites de nos facultés est pour nous comme s'il n'était pas,
et, à notre égard, n'est rien. » Nous prendrons donc la liberté de lui
 rappeler quelques paroles de Leibnitz : nous les trouvons dans une
 édition de ses *œuvres* publiée par M. Jacques lui-même. « Il faut
 » admettre, dit ce grand philosophe, la distinction qu'on a coutume
 » de faire entre ce qui est *au-dessus de la raison* et ce qui est
 » *contre la raison* ; car ce qui est contre la raison est contre les
 » vérités absolument certaines et indispensables, et ce qui est au-
 » dessus de la raison est contraire seulement à ce qu'on a coutume
 » d'expérimenter et de comprendre. C'est pourquoi je *m'étonne* qu'il

¹ *Eclairée par le rayon divin.* Cette expression renfermant le principe de la *communication directe*, et même une sorte de *panthéisme*, ne se trouve pas dans saint Thomas, qui dit plus clairement et plus exactement : *Il est nécessaire qu'elle soit instruite des choses divines par une divine révélation* (*necessarium fuit quod de divinis per divinam revelationem instruerentur*). *Summa*, pars. 1, q. 1, art. 1, t. 1, p. 459. édition Migne. (Note du Dir.)

² Saint Thomas, *Somme théologique*, Trad. de M. le D^r Sales-Girons, t. 1, p. 2.

» y ait des gens d'esprit qui combattent cette distinction. Elle est
 » assurément très-fondée. Une vérité est au-dessus de la raison quand
 » notre esprit, ou même tout esprit créé, ne la saurait comprendre,
 » et telle est, à mon avis, la sainte Trinité, tels sont les miracles
 » réservés à Dieu seul, comme, par exemple, la création. Mais une
 » vérité ne saurait jamais être contre la raison; et bien loin qu'un
 » dogme combattu et convaincu par la raison soit incompréhensible,
 » l'on peut dire que rien n'est plus aisé à comprendre ni plus mani-
 » feste que son absurdité. Car, par la raison, on n'entend pas ici les
 » opinions et les discours des hommes, ni même l'habitude qu'ils ont
 » prise de juger des choses, mais l'enchaînement inviolable des vé-
 » rités¹... L'incompréhensibilité ne nous empêche pas de croire même
 » des vérités naturelles; par exemple, nous ne comprenons pas la
 » nature des odeurs et des saveurs, et cependant nous sommes per-
 » suadés, par une espèce de foi que nous devons au témoignage des
 » sens, que ces qualités sensibles sont fondées dans la nature des
 » choses, et que ce ne sont pas des illusions². »

Il n'est pas même nécessaire de sortir du domaine de la philoso-
 phie pour rencontrer des faits dont l'explication nous échappe, et
 qu'il faut cependant bien admettre. Si nous voulons chercher le *com-*
ment des plus simples phénomènes psychologiques, le mystère nous
 arrête. Que sera-ce quand nous nous trouverons en présence des
 grands problèmes de la philosophie? Bientôt l'évidence et le raison-
 nement auront rencontré leurs limites, et cependant notre intelligence
 ne sera pas satisfaite, nous ferons effort pour arriver à une solution
 plus complète. Impossible! qui donc nous viendra en aide? La foi,
 c'est-à-dire la révélation divine. « Sachez-le, dit un grand orateur,
 » elle ajoute à la raison, bien loin de la restreindre. Elle est un besoin
 » placé dans le fond même de la nature intelligente par son auteur.
 » Devant la pensée de Dieu et des choses divines, en présence de l'infini,
 » que la pensée recule, c'est faiblesse; qu'elle avance, elle s'égaré.
 » Mais si elle saisit l'autorité, l'autorité divine elle-même qui s'est mou-

¹ *OEuvres de Leibnitz, Discours de la conformité de la foi avec la raison*, 2^e série, p. 39, édit. Am. Jacques.

² *Ibid.*, p. 48.

» trée à l'homme et qui fonda la foi, l'homme alors marche d'un pas
 » assuré à la conquête et parcourt en vainqueur les régions invisibles.
 » Quelques uns peut-être prennent en pitié ceux qui croient. Prenez
 » garde ! Croyans, nous admettons comme vous la raison ; comme
 » vous et avec elle, nous allons jusqu'à ses limites, nous admettons
 » tout ce qu'elle admet. Mais là où vous vous arrêtez, nous avançons :
 » là où vous vous épuisez en vain, nous poursuivons nos conquêtes ;
 » là où vous balbutiez, nous affirmons ; là où vous doutez, nous
 » croyons ; là où vous languissez incertains, malheureux, nous
 » triomphons et nous régnons heureux ¹. »

Voilà donc deux points clairement établis, ce nous semble : 1° la philosophie doit reconnaître une science qui la domine, qui lui est supérieure ; 2° elle doit appeler la foi à son secours, si elle veut avancer et ne pas tomber dans l'erreur. M. Jacques a une intelligence trop élevée pour ne pas reconnaître, après une mûre réflexion, la justesse de ces remarques. — Pour notre part, nous avons lu avec peine sa définition obscure, inexacte, prétentieuse de la philosophie. Il fallait nous montrer tout simplement l'objet, le but et les moyens de cette science. Or, que se propose-t-elle ? Elle recherche d'abord les phénomènes par lesquels l'âme se manifeste, afin de déterminer ses facultés et sa nature. Mais remarquons-le bien : cette étude n'est en quelque sorte qu'un moyen. La philosophie ne doit pas se borner à dresser l'inventaire des facultés de l'homme. Lorsque l'observation psychologique les lui a livrées, une grande et sublime mission commence pour elle. Il s'agit de les employer à réaliser la fin pour laquelle le Créateur nous les a données. Elle s'efforcera donc de diriger l'intelligence, la sensibilité et la volonté dans la recherche du vrai, du beau et du bien. Ce n'est pas assez : elle doit leur inspirer de la répulsion, une vive horreur pour l'erreur, pour le laid et pour le mal. Mais pour que la *Morale* se fasse entendre de l'homme, pour que sa voix ne soit pas repoussée, lorsqu'elle imposera des règles à sa volonté, un frein à ses passions, il faut qu'elle lui parle au nom d'une

¹ Le P. de Ravignan, *Conférences de 1844 sur les droits et les devoirs de la raison*, dans les *Ann. de phil. ch.*, t. IX, p. 308 (3^e série).

autorité suprême, au nom de Dieu. Elle aura donc pour antécédent nécessaire la *Théodicée*.

Il ne suffit pas d'indiquer l'objet des diverses parties de la philosophie ; il faut aussi faire connaître l'ordre dans lequel on les disposera. Or, cet ordre est loin d'être arbitraire et indifférent. Il y a sur ce point tel système que nous croyons inadmissible. Nous allons dire pourquoi. Comme M. Jacques, nous plaçons dans l'*étude de l'homme* le point de départ de la philosophie. « Nous ne connaissons rien » que par le moyen de l'âme, dit M. Ancillon ; il faut donc savoir avant toutes choses comment l'âme connaît et ce qu'elle peut connaître. — « Non pas, ajoute M. Rattier, que l'âme soit la mesure de tout, non pas qu'il faille la considérer comme l'échelle à laquelle tout doit se rapporter », mais parce qu'en définitive, l'âme étant l'instrument de toutes nos connaissances, si nous voulons le bien employer, nous devons commencer par le bien étudier. — Et puis, il faut à toute science un point de départ certain, incontestable. Or, on a tout révoqué en doute, tout nié ; mais le scepticisme est toujours venu se briser contre notre existence personnelle, celle de notre pensée, et contre la conscience que nous en avons ; jamais il n'a pu détruire la croyance à ces faits. — D'ailleurs, n'est-il pas évident que l'homme, avant de porter son attention sur les objets placés en dehors de lui, doit d'abord étudier ce qui se trouve être le plus en rapport avec lui-même ? Mais qu'y a-t-il de plus proche de nous, de plus à notre portée que nous-mêmes ? Enfin ceux qui suivent un ordre inverse de celui que nous indiquons adoptent cependant implicitement notre méthode. Qu'on ouvre les anciennes logiques, celles de *Lyon* et de *Port-Royal* : on les voit commencer par des dissertations sur la *perception*, sur l'*idée*, sur le *jugement*, sur la *réflexion*, sur le *sens intime* ; mais toutes ces questions sont du ressort de la *psychologie*. Elle doit donc précéder la *logique*, dont elle est comme la base.

Celle-ci révélera à l'esprit humain les procédés à suivre pour arriver à la démonstration de la vérité. Lorsqu'une fois nous connaissons la nature de nos facultés, ne faut-il pas demander à la science du rai-

* Voir *Cours complet de philosophie*, t. 1, p. 71.

sonnement les moyens de les bien conduire? Jusqu'ici nous sommes d'accord avec M. Jacques et avec les éclectiques¹; mais nous ne pouvons pas les suivre plus loin.

- A les entendre, la *règle morale* se tire de la raison; c'est elle qui l'*aperçoit* « qui la *proclame*, qui lui donne son caractère obligatoire; » c'est à elle, et *non point aux dogmes religieux*, qu'il faut la *de-*
 » *mander* ². » — Admet-on ces principes? Voici les conséquences qui en résultent pour le classement de la *morale*. Comme on la constitue avec les seules révélations de la raison, sans avoir nul recours à Dieu, on la place après la *logique*, avant la *théodicée*. — Quant à nous, nous repoussons les principes de l'école éclectique; car nous croyons que « la morale n'est rien, si elle n'est pas une loi émanée » d'un pouvoir supérieur à l'humanité entière ³. » Nous devons donc aussi adopter un autre ordre. — « Or, de même que nous avons » donné pour base et pour principe à la législation logique de l'intel- » ligence et de la raison, la connaissance approfondie de la constitu- » tion de l'esprit humain, nous donnerons pour base et pour fonde- » ment à la législation morale de l'homme et de sa volonté, aux prin- » cipes qui doivent régler l'exercice de sa liberté, la connaissance de » Dieu, de ses attributs et de la fin pour laquelle il nous a fait naître. » Ainsi, la *morale* aura son antécédent et sa raison dans la *théo-*
 » *dicée*, comme la *logique* a la sienne dans la science de l'âme, de » ses facultés et de ses lois, c'est-à-dire dans la *psychologie*.

» En effet, la cause des devoirs de l'homme n'est pas en lui, mais » hors de lui, dans une *volonté supérieure*, qui, en le créant, a fixé » souverainement les conditions de son existence. La logique appuyée » uniquement sur la psychologie n'aurait donc pas tous les élémens » nécessaires pour déterminer les obligations morales de l'homme, » puisque tous les rapports de l'homme ne seraient pas connus, puis-

¹ Qu'on n'outrepasse pas notre pensée : il s'agit seulement ici de l'ordre dans lequel il faut disposer la *psychologie* et la *logique*; nous ne parlons pas encore des questions qu'elles doivent embrasser : nous pourrions bien alors n'être pas toujours d'accord avec les éclectiques.

² Cf. M. Cousin, *OEuvres de Platon*, Argument de l'*Entyphron*, t. 1, p. 3 et 5.

³ Mgr l'archevêque de Paris, *Introduction à l'étude du Christianisme*, p. 56.

» qu'il ignorerait ceux qui le rattachent à son auteur. Or, qui oserait
 » nier que ces derniers ne soient véritablement la règle et la mesure
 » de tous ceux qui lient l'homme aux divers êtres qui l'entourent.
 » Supposons que Dieu n'existât pas, la raison de mes devoirs ne pour-
 » rait être qu'en *moi* ou dans la *société*. Si on dit qu'elle n'existe
 » qu'en *moi*, on fait du *moi* le souverain du monde, on lui substitue
 » le genre humain tout entier, on place le principe de la morale dans
 » l'égoïsme absolu, et c'est la loi de jouissance qui devient la règle de
 » nos actions. Si on dit qu'elle n'existe que dans la *société*, on sacri-
 » fie toutes les individualités à l'intérêt de la nation, de la corporation,
 » du parti, de la secte ; il n'y a plus de droits individuels, parce qu'il
 » n'y a plus de loi suprême au-dessus du caprice des pouvoirs, des
 » gouvernemens, des multitudes ; il n'y a plus de justice, il n'y a plus
 » que la nécessité, et le droit de la force qui s'appuie sur elle. Donc,
 » il est nécessaire de placer la raison du devoir au dessus des pas-
 » sions et des intérêts mobiles des hommes, c'est-à-dire dans une
 » volonté immuable et souverainement équitable à laquelle l'individu
 » puisse en appeler des injustices de la société, et la société elle-
 » même de l'égoïsme des individus ¹. »

Nous n'avons ni l'intention, ni même la pensée de nous laisser aller à de misérables invectives contre la raison ; nous ne voudrions cependant pas qu'on lui attribue une puissance qu'elle n'a pas. Trop souvent, pendant le cours des siècles, repoussant les vérités morales qui nous viennent d'en haut, elle a voulu leur en substituer d'autres. L'histoire nous apprend combien ses essais ont été malheureux et coupables. Elle a aussi d'autres enseignemens à nous donner, opposant au système que nous combattons l'autorité de tous les siècles. « Quelles que
 » soient, en effet, les altérations que la révélation a subies chez les dif-
 » férens peuples, tous, dit M. l'abbé de Salinis, ont admis une révéla-
 » tion ; tous ont reconnu qu'il existe nécessairement un ordre de véri-
 » tés et de devoirs que l'homme n'a pas inventé, mais qui lui a été
 » imposé d'en haut ; jamais l'humanité ne conçut la religion autrement
 » que comme une loi originairement révélée de Dieu et conservée
 » d'âge en âge par la tradition.

¹ V. M. Rattier, *Cours complet de philosophie*, t. 1, p. 76-77.

» Ceci seul serait décisif contre le système éclectique. Il fait un
 » appel à la raison de l'homme, il la proclame seul arbitre de la foi
 » religieuse comme de la morale, et la raison de tous les peuples, de
 » tous les siècles, se lève pour protester que la source des croyances
 » religieuses (et de *la morale*) n'est pas dans l'homme, mais en Dieu¹.
 » Que faut-il de plus que ce solennel démenti ? »

« Ce principe une fois posé, il ne reste rien d'obligatoire dans l'or-
 » dre religieux, rien de certain ; la société religieuse se dissout dans
 » l'anarchie ; la base de la foi s'écroule dans le scepticisme. En effet,
 » supposez que Dieu, seul pouvoir légitime de qui l'homme relève
 » dans l'ordre de la pensée, ne se soit pas *manifesté* aux hommes,
 » que voyez-vous dans le monde des intelligences ? La triste image de
 » l'*état sauvage* ; des esprits radicalement indépendans les uns des
 » autres, entre lesquels il ne saurait exister aucune loi commune,
 » obligatoire. La pensée d'un homme, la pensée même de tous les
 » hommes qu'est-ce ? L'expression d'une raison finie, de la même
 » nature que la mienne, qui ne peut par conséquent, sans une ab-
 » surde usurpation, prétendre limiter ma liberté, et s'imposer en
 » souveraine à ma pensée. Donc il y aura des opinions individuelles ;
 » mais point de dogmes. »

M. l'abbé de Salinis nous montre ensuite comment le système éclec-
 tique conduit au Déisme. « En quoi consiste le déisme ? Le déiste re-
 » connaît avec le catholique et le protestant qu'il existe un Dieu et de
 » rapports nécessaires entre l'homme et Dieu. Mais l'ensemble de ces
 » rapports, qui constituent la religion, le déiste veut qu'on en recher-
 » che le principe et la règle, non dans la raison de Dieu, manifestée
 » par la révélation, mais dans la raison de l'homme.

» En sorte que dans cette société entre Dieu et l'homme, en quoi
 » consiste la religion, ce n'est pas à Dieu, c'est à l'homme qu'est at-
 » tribué le pouvoir législatif, essence de la souveraineté. Ce n'est pas
 » Dieu qui dicte à l'homme ce qu'il doit croire pour que sa raison
 » devienne participante de sa raison infinie, ce qu'il doit faire pour
 » réaliser en lui sa souveraine volonté ; c'est l'homme qui dit à Dieu :

¹ V. *Cours de théologie*, 3^e leçon, Université catholique, 2^e série, t. II, p. 107.

» Voici ce que mon intelligence déclare vrai et les conditions de son
 » union avec ton intelligence ; voici ce que ma conscience proclame
 » juste et les règles par où elle prétend se mettre en rapport avec ta
 » sainteté.

» On le voit, c'est le principe de la démocratie qui se trouve intro-
 » duit dans cette immortelle société des esprits, dont l'Être infini est
 » le nécessaire monarque ; le sceptre est arraché à Dieu pour être
 » remis aux mains de chaque homme ».

Pour échapper aux conséquences de ce système, pour n'avoir point à subir le démenti solennel de l'histoire, il faut donc proclamer Dieu notre législateur. Avant de parler de *Morale*, on doit donc aborder la *Théodicée*.

Mais comment procéderons-nous dans l'étude de Dieu ? Deux systèmes sont en présence : d'un côté, l'école éclectique fait sortir la *Théodicée* de la *Psychologie* ; de la connaissance de l'homme elle prétend s'élever à celle de l'Être-Suprême : « Il ne s'agit que de
 » porter à l'infini ce que nous trouvons en nous de borné, qui
 » pourtant la comportera ». Or une étude approfondie de la nature de l'homme nous découvre en lui certains attributs, l'intelligence, la liberté, la puissance, la sagesse, la justice, la bonté, etc. Ces attributs, il les possède, il est vrai, à un degré borné, mais dégagez-les de leurs limitations, purifiez-les de tout alliage impur, concevez-les dans toute leur plénitude et dans toute leur infinité, puis supposez-les réunis dans un seul être : cet être sera Dieu. Avant d'employer ce procédé, vous n'aviez de la divinité qu'une notion obscure, incomplète ; mais vous avez jeté vos regards sur l'homme, vous y avez trouvé certains éléments de perfection que vous reportez sur l'Être-Suprême. Ainsi votre notion s'éclaircit, s'agrandit, se développe ; ainsi, vous vous élevez à la connaissance de Dieu. — Un pareil procédé a de quoi séduire : il plaît par un air de puissance, il apporte une jouissance à l'orgueil ; on contemple avec fierté ce Dieu qu'on a créé soi-même³, que l'on

¹ M. l'abbé de Salinis, *ibid.*, p. 106

² M. Jacques, *Manuel*, etc., p. 9.

³ On sait qu'un philosophe allemand a, dans ces derniers tems, commencé

perfectionne en lui donnant de nouveaux attributs.

Par malheur, ce système nous paraît exposé à de graves objections. Et d'abord si, comme on le prétend, la psychologie n'a pas encore atteint tout son développement, si, partant tous les attributs de la nature humaine n'ont pas encore été découverts, nous ne pouvons donc pas nous dire en possession de la vraie notion de Dieu?... En second lieu, les anciens, à plus forte raison, ne devaient pas avoir de lui une connaissance aussi étendue que nous : ils n'avaient pas pénétré aussi profondément dans le secret de notre nature. Ne possédons-nous pas maintenant en France celui qui se donne pour le fondateur de la *psychologie*? Mais laissons ces difficultés : en voici d'autres non moins sérieuses : « Quelles que soient, dit M. Jacques lui-même, les » beautés de cet univers (et les perfections de l'homme?), quelque » grandeur, quelque ordre et quelque harmonie qu'une observation » attentive y découvre, elle n'y trouve point Dieu, parce que rien de » fini ne le constitue ni ne l'égalé, et parce que toutes les plus grandes » magnificences des choses créées sont encore, réunies, infiniment » distantes de son infinie perfection. L'esprit peut bien rencontrer » dans le monde des traces de la sagesse divine ; mais c'est à la con- » dition qu'il *la comprend déjà*, et ces quelques traits affaiblis du » parfait modèle de toutes choses, il serait incapable de les reconnaître, » si le modèle lui-même ne lui était présent¹. »

Ici M. Jacques a raison : en vain des traces de la sagesse divine éclateraient-elles dans le monde et dans l'homme, l'esprit ne les comprendrait pas si le parfait modèle de toutes choses ne lui était présent. Et voilà pourquoi, dès le commencement, il a été *donné* à l'humanité; voilà pourquoi Dieu lui a *parlé* sur son berceau ; voilà pourquoi plusieurs fois encore, pendant le cours des siècles, il lui a *fait connaître* sa nature et ses attributs. Cette révélation, il est vrai, ne s'est pas conservée pure sur tous les points du globe ; mais alors même que le tems, les passions, les préjugés l'ont altérée, il en est resté des traces

une leçon par ces étranges paroles : *Aujourd'hui, je vais créer Dieu. Il mettait en pratique le système que nous exposons.*

¹ M. Jacques, *Manuel de philosophie à l'usage des colléges*, p. 24-25.

dans les esprits. Ce sont là des *faits attestés par l'histoire*. Eh bien ! ces faits qu'il faut admettre bon gré malgré, renversent le système de l'école éclectique. Elle place, en effet, l'homme en dehors de la société, dans un état d'isolement et d'ignorance qui n'a jamais existé. Elle oublie l'enseignement et elle nous dit : « Tout ce que nous savons » de Dieu, sans l'étude de son ouvrage, c'est qu'il est, et que, pour » être, il n'a besoin que de lui-même. Ce qu'il pense et ce qu'il veut, » ce qu'il a résolu dans sa sagesse, exécuté par sa puissance, réglé » dans sa justice et dans sa bonté, les desseins enfin qu'il a eus sur sa » création et les moyens qu'il a appropriés à ses vues, *j'ignore tout* » *cela de prime-abord*. Pour l'apprendre, il faut que je commence » par considérer le monde ¹. »

Voilà, certes, d'étranges paroles. Quoi ! « *tout ce que nous savons de Dieu, sans l'étude de son ouvrage, c'est qu'il est, et que, pour être, il n'a besoin que de lui-même.* » Mais que faites-vous donc de la triple révélation adamique, mosaïque et chrétienne ? Ne nous apporte-t-elle que ce peu de connaissances sur la Divinité ? Si elle est plus explicite, pourquoi la mutilez-vous ? Pourquoi ne l'admettez-vous pas dans son entier ? Est-ce que Dieu aurait laissé à l'homme la liberté de choisir entre ses enseignemens, d'accepter les uns et de rejeter les autres ? Il est vrai, trop souvent on agit ainsi : mais est-ce bien la droite raison qui conseille ce procédé ? Prenons-y garde ; toutes les paroles de Dieu s'imposent à nous avec la même autorité. En repousse-t-on quelques unes, on tombe dans l'erreur. — Vous ajoutez : « Ce qu'il (Dieu) pense et ce qu'il veut, ce qu'il a résolu dans » sa sagesse, exécuté par sa puissance, réglé dans sa justice et dans sa » bonté, les desseins, enfin, qu'il a eus sur la création et les moyens » qu'il a appropriés à ses vues, *j'ignore tout cela de prime abord.* » Vous ignorez tout cela ? Mais pourquoi ? Parce que vous ne voulez pas écouter Dieu qui vous l'apprend. L'enfant qui fréquente nos catéchismes ², sait, lui, tout cela de *prime-abord* ; dès l'âge le plus ten-

¹ *Manuel*, p. 9.

² • Il y a, dit M. Jouffroy, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfans, et sur lequel on les interroge à l'Église; lisez ce petit livre, qui est le catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées,

dre, il possède la solution de toutes ces grandes questions. Cette solution, vous l'avez reçue aussi : Qu'est-elle devenue ? La conduite des philosophes est vraiment étrange ! Ils se prosternent d'admiration devant les ouvrages de *Lao-tseu*, de *Platon*, d'*Aristote*, de *Descartes*, de *Kant*, etc. ; ils consomment leurs forces à les traduire, à les analyser, à les méditer ; ils en font, malgré les erreurs qu'ils renferment, leur nourriture de chaque jour... et le livre de Dieu qui est là, sous leurs mains, qui leur donnerait la vérité sur tous les points, ils daignent à peine y jeter un regard ! Son enseignement, ils semblent l'estimer moins que celui d'un simple mortel ! S'il les effraie parce qu'il vient de Dieu, eh bien ! qu'ils oublient ce caractère que nous lui reconnaissons, nous, croyans, et qu'ils le reçoivent au même titre qu'ils acceptent la parole de l'homme. Il y a là pour leur intelligence une question de vie ou de mort. En dehors de ce livre, ils trouveront l'erreur ou la mort ; qu'ils le saisissent, et ils auront la vérité ou la vie. C'est une remarque faite depuis longtems. Quand les philosophes nous présentent sur Dieu et sur ses rapports avec le monde des doctrines acceptables à la raison, ils sont l'écho de la tradition et de l'enseignement chrétien ; qu'au lieu de prendre leur point de départ

de toutes sans exception. Demandez au Chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort ; il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira, il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore de rien ; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du Christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. — *Mélanges philosophiques*, p. 424-425 de la 2^e édition.

dans une notion obscure, vague, incomplète de la Divinité, ils aillent donc désormais le chercher là. Ils pourront alors pénétrer, sans crainte de s'égarer, dans l'étude du monde et de l'homme; *et les traces de la sagesse divine, ils les comprendront, car le modèle sera présent à leurs regards.* Telle est la marche que suivent les catholiques.

L'abbé V.-D. CAUVIGNY.

Critique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE
DE LA TRADUCTION DES ÉVANGILES ,
AVEC NOTES ET COMMENTAIRES,
PAR F. LAMENNAIS.

Quatrième Article ¹.

22. Dogmes des messies nouveaux immuables en dépit du progrès.

Mais nous avons vu que les partisans même les plus rigides du progrès indéfini n'ont pas coutume de pousser la fidélité à leurs principes jusqu'à l'abnégation et à la duperie, comme disent nos libéraux antiprêtres; aussitôt qu'ils pensent que l'arme a fait son effet et abattu l'ennemi, ils la jettent de côté : ils oublient que rien n'est fixé ni immuable, que les institutions et les systèmes n'ont qu'un tems pour servir au progrès, et ils formulent dès à présent la loi qui régit éternellement les intelligences, et à laquelle les siècles ne donneront jamais un démenti. Du reste qu'on se garde bien de croire qu'ils prétendent entraver par là la marche ascendante de l'humanité; au contraire ils lui ouvrent la voie : le progrès s'opérera, puisqu'ils l'ont décidé, mais surtout comme ils l'ont décidé; il n'usera pas leurs systèmes, mais les confirmera de plus en plus. On sait bien qu'il n'y a pas jusqu'aux miraculeux phalanstériens qui ne prétendent régénérer le monde, au milieu des pots, et avec mille drôleries, plus plaisantes que la théologie homérique, et tout aussi bien fondées. M. de Lamennais apporte aussi son explication des choses; il révèle sans broncher ce qui se passe dans le monde qui commence pour chacun de nous au tombeau : les justes « jouissant des biens promis,

¹ Voir le troisième article au n° précédent ci-dessus p. 165.

» poursuivront la carrière sans terme, où ils doivent avancer tou-
 » jours (p. 14). » Mais tous ne méritent pas de jouir de suite d'un si
 grand bonheur, c'est pourquoi, « aux infirmes, aux malades est ou-
 » vert comme un grand hospice où se guérissent leurs plaies, où leur
 » âme affaissée se renouvelle par le feu purificateur, afin qu'après
 » cette rude expérience du mal et des suites du mal, ils reprennent
 » leur bâton de voyage, et s'acheminent avec plus d'ardeur sur la
 » route éternelle qui conduit à Dieu. » Du reste, « le supplice éternel est
 » le remords, la souffrance, qui serait sans terme, si le mal, qui ne
 » saurait prévaloir nulle part, n'avait son terme nécessaire. » Et ce
 dogme de la non-éternité des peines est également bien prouvé, dans
 le nouvel Évangile, par la parabole de l'enfant prodigue, où le retour
 du pécheur à Dieu, pendant cette vie, nous est donné en exemple,
 et par celle du mauvais riche, auquel Abraham répond, que les ré-
 prouvés et les élus sont tellement séparés qu'on ne peut pas aller du
 séjour des uns à celui des autres, ni réciproquement (p. 295). Il est
 dit encore que, dans cette course sans fin, la personnalité humaine se
 dilatera indéfiniment, mais ne s'anéantira pas; il nous importe peu
 actuellement de comprendre, d'approuver ou de réfuter tout cela; ce
 qu'il faut remarquer, c'est l'assurance avec laquelle l'auteur assigne
 à ses conceptions particulières l'éternité même pour durée: certes
 l'inconvénient d'une science immobile, pour laquelle il témoigne un
 effroi si ridicule, revient ici bien caractérisé, dans cette affirmation
 d'un ordre permanent et invariable. N'est-il pas inconcevable qu'on
 ose régler d'avance le mouvement éternel, qu'on prétende enchaîner
 non le présent ou l'avenir, mais la durée infinie, par une formule
 inventée d'hier, comme si chaque siècle ou chaque période ne devait
 pas, en vertu du progrès indéfini, produire son système propre, tota-
 lement opposé à tous ceux qui l'ont précédé, et dont par conséquent
 il n'est pas possible de se faire aujourd'hui une idée? Pas du tout;
 M. de Lamennais sait au fond ce qui sera, il n'ignore que le quand et
 le comment (p. 334). Autrement on ne pourrait plus parler; cepen-
 dant il est dit que, « le feu qui renouvelle les sociétés, en consumant
 » les restes arides du passé, ne s'éteint jamais, sans quoi le genre
 » humain s'éteindrait lui-même dans la corruption (p. 221). » Mais
 quand le nouvel Évangile aura converti tous les hommes, ce qu'on

ne saurait lui refuser pour l'avenir, d'après l'auteur, sans un blasphème absurde, le feu consumant s'éteindra donc et le genre humain aussi? La chose est indubitable, si l'impiété du *misérable* Spinosa s'établit sur les ruines du Christianisme, comme l'espèrent bien vainement ses trop nombreux adeptes.

23. Le Christianisme progressif.

Mais le progrès indéfini nous paraît désavoué encore plus explicitement; car voici avec quelles réserves il est appliqué à la religion de Jésus-Christ : « Le plus divin caractère de la doctrine de Jésus est » qu'également vraie, également parfaite, quel que soit le développement de l'humanité, le tems n'y peut rien ajouter, n'en peut rien retrancher. Soumise à la loi du progrès, seulement dans ses applications, elle reste immuable en elle-même, différente en cela de tout ce qu'y peuvent joindre les hommes, des conceptions, variées suivant l'état de l'esprit et de la science, par lesquelles ils cherchent à l'expliquer à la raison. Le dogme, en ce sens, a ses phases, il se modifie, il se transforme (p. 330). » Qui oserait se flatter de comprendre tout ce que signifie ce jargon barbare, cet entortillage indéchiffrable d'idées vraiment monstrueuses? Qu'est-ce, en effet, que ce *respect du tems*, qui consiste à ne rien ajouter ni retrancher à une doctrine, et qui est le caractère spécial de celle de Jésus-Christ? Connaît-on beaucoup de livres dont le tems ait métamorphosé les mots, les phrases, la langue et les formes grammaticales, et par conséquent le sens, en ajoutant le prodige de faire qu'il soit différent et le même? N'est-ce pas l'histoire du couteau de Guillaume? Dans quelle philosophie apprend-on que des propositions, une fois exprimées et déterminées, matériellement ou seulement par la pensée, sont susceptibles de se transformer et de changer comme une intelligence vivante? En vérité M. de Lamennais parle comme un *Bôdhissattva*, qui aurait étudié la *Bôdhi*, sous *Çakia-mouni* ¹. Et puis, qu'est-ce que ce fond immuable toujours différent de tout ce que les hommes s'imaginent? Est-ce là la perfection et la vérité du christia-

¹ Voir *Université catholique*, Avril, 1846. 13^e leçon de l'*Hist. de la Philosophie*, tom. 1, p. 326 (2^e série).

nisme? Non, car cette vérité paraît à M. de Lamennais consister à exclure le dogme de la religion de Jésus-Christ : « Comme il faut, » pour avancer, tenter plus d'une route, Jésus-Christ ne veut pas » que la diversité inévitable des opinions divise ceux que l'amour doit » unir. La foi qu'il exige n'est pas la foi aux solutions doctrinales des » problèmes qu'enveloppe l'éternel problème de la nature et de son » auteur, mais la foi aux préceptes, et à celui qui aide à les prati- » quer (p. 169-170). » Si Jésus-Christ avait enseigné quelque chose, il voudrait qu'on le crût ; mais : « Il n'est point venu enseigner la » science qui se développe incessamment, et se développera sans » fin (p. 92). » « Demandez à ces millions d'hommes qui s'appellent » Chrétiens, ce que c'est que le Christianisme, ils vous répondront » que c'est adhérer à une certaine doctrine.... Si c'était là vraiment » le Christianisme, comment Jésus aurait-il été le libérateur, le sau- » veur des peuples, celui qu'attend le genre humain (p. 228)? » Question digne de F. Lamennais. Ainsi, point de dogmes dans le Christianisme : avec eux est enlevée la matière première du progrès, et il ne reste que la charité, qui est la doctrine toujours également vraie et également parfaite ; et partant point de progrès en religion, du moins de progrès indéfini.

Mais il ne faut pas oublier que si le vrai Christianisme repousse tout vieux dogmatisme, quelque exclusif qu'il paraisse, ce n'est que pour laisser la place à ceux du nouvel évangéliste, tels que le panthéisme et la démocratie ; d'un bout à l'autre il interprète les paroles du Christ dans ce sens qui est le vrai même, et ne variera jamais.

Peut-être a-t-il pris en considération ce qui se passe actuellement : l'expérience, en effet, donne une grande leçon aux partisans de la perfectibilité indéfinie. Ceux qui, séduits par cette erreur si grossière cependant, se sont mis à supprimer, à changer, à réformer en religion, au gré des exigences et des caprices du moment, au lieu de parvenir à un développement religieux plein de grandeur et de lumineuses satisfactions pour la raison, sont tombés dans le dénûment le plus affreux de dogmes ou d'opinions religieuses, dans l'irréligion théorique absolue ; et nul n'est content de ce qui existe ; tous attendent des prophètes, des sauveurs, pour tirer le monde de ses ruines. M. Cousin, qui a déclaré que le feu christianisme est la dernière des religions,

qu'après lui il n'en peut plus exister, attend encore la philosophie qui le doit remplacer ¹. Dans une livraison beaucoup plus récente du même recueil, celle du 1^{er} février 1846, un admirateur décidé du Rationalisme allemand reconnaît que l'esprit philosophique « n'a rien fait nulle part pour satisfaire les besoins religieux des âmes, » qu'il a presque abandonné cette tâche précieuse aux croyances antiques, aux cultes positifs, et il l'engage à se mettre à l'œuvre (p. 510). » Comment se persuader après un tel résultat que les réformateurs progressistes et les libres penseurs aient trouvé la voie de la vérité religieuse ? Si cela était, ils seraient arrivés à la vie, et la religion a péri entre leurs mains ; car on ne peut pas appeler vie la haine du Catholicisme, qui est le seul dogme qu'ils osent formuler, et qui n'est que le symbole de la négation universelle. Certes, si la science physique en était au même point, si le travail des savans des trois derniers siècles n'avait eu pour fruit que d'effacer progressivement toute connaissance de la nature et de ses lois, et d'anéantir les procédés de l'industrie, on ne pourrait pas penser qu'ils eussent suivi la bonne méthode, ou bien on conclurait qu'elle n'existe pas, et qu'il n'y a pas à s'occuper de science. Les savans auraient beau alors fraterniser et s'aimer tendrement, la science n'en serait pas moins perdue ; mais si les divisions doctrinales sont tellement irrémédiables, que M. de Lamennais se croit obligé de déclarer tous les dogmes étrangers à la religion, pour rendre possible l'union et la charité entre les hommes ; la science qu'on appelait religieuse est elle-même condamnée absolument, car elle n'a d'existence possible qu'à la condition d'être une, et la proclamer laïque, mondaine, non évangélique, n'est pas un expédient pour la tirer de la désorganisation où l'ont jetée les divisions de ceux qui la cultivent.

24. La charité remplaçant les dogmes.

Mais peu importe au nouvel évangéliste, il s'est mis en tête que la charité n'existe pas sur la terre, et qu'il est suscité pour l'y établir. Pour atteindre ce but, sa grande intelligence n'a pas trouvé d'autre moyen

¹ Travail sur *Jaqueline Pascal* ; *Revue des Deux-Mondes*, n. du 15 juin 1845.

que de sacrifier le dogme, moyen depuis longtems proposé par les ennemis de Dieu et de l'évangile, par les sophistes, partisans de l'indifférence en matière de religion, jadis si bien combattue dans un fameux *essai*. La charité, selon saint Augustin, est la seule voie qui conduise à la vérité; M. de Lamennais ne nous persuadera pas que ce qui nous éloigne à jamais de la vérité mérite un si beau nom, c'est tout simplement de l'impiété; on ne peut pas appeler autrement le mépris voulu de la révélation de Dieu. Cependant c'est l'Évangile, comme toujours, qui a enseigné cela au nouveau commentateur, et c'est à l'interprétation abusive de quelques textes qu'il prétend rattacher cet obscurantisme maudit.

25. Prétendues preuves bibliques que la charité doit remplacer les dogmes.

Dans ses *Considérations*, citées plus haut, M. l'abbé Gerbet disait : « A celui qui aurait le courage de soutenir que le Christ n'a » ni enseigné des dogmes, ni recommandé la foi, il n'y a qu'une » question à faire : Savez-vous lire ? Aussi, avant de réfuter une aber- » ration de ce genre, il convient d'attendre que quelqu'un se soit » dévoué, non pas seulement à la mettre sur le compte des *peuples*, » mais à la prendre publiquement sur son propre compte (p. 53-54). » Le défi était porté, il a été accepté avec empressement; un excès, une folie ne saurait être indiquée à F. Lamennais, sans qu'il se fasse un devoir de s'y jeter résolument : il pense sans doute que la force de l'erreur consiste à ne reculer devant aucun abîme; le monde moderne est assez grand et assez formé, pour qu'on ne lui ménage rien. Nous avons donc à suivre M. de Lamennais dans la discussion de quelques textes, où, avec son audace bien connue, il prétend trouver des argumens pour cette nouvelle thèse. C'est d'abord la vieille histoire du jugement dernier, où les hommes sont jugés sur la charité fraternelle, et non sur ce qu'ils pensent; et il faut admirer ici avec quelle rigidité l'auteur exige l'interprétation littérale, lui qui se donne si libre carrière en tant d'occasions. Mais nous nous trompons; cette interprétation n'est pas littérale, car Jésus-Christ n'a jamais dit que les hommes ne seraient jugés sur aucun autre point, et M. de Lamennais lui-même condamne fortement et souvent le vice impur, dont il n'est pas question cependant dans la sentence du jugement; de plus, il

dit qu'il faut croire à celui qui aide à pratiquer les préceptes, or, est-ce que tout le monde a cette foi, et ceux qui sont infidèles en ce point, n'auront-ils pas de châtement à subir ?

Mais c'est sur les samaritains et samaritaines que l'auteur argumente, ou plutôt invective vivement les intolérans dogmatistes : Voici la foudroyante tirade que lui inspire la parabole du bon samaritain : « Ce » samaritain, cet excommunié, cet homme rejeté par la synagogue ; » en horreur aux Juifs, est celui que Dieu regarde avec complaisance... Et maintenant séparez-vous, condamnez-vous les uns les » autres, à raison de vos croyances diverses, prêchez l'évangile de » Satan, faites tout cela, puisqu'il faut que le Christ soit renié, mais » ne vous dites pas de ses disciples, ne vous dites pas chrétiens » (p. 264). » Comment oser ouvrir la bouche après un tel arrêt ? Et surtout comment oser se mettre soi-même en avant ? Nous avons cependant à faire une réflexion qui nous semble bien simple. Parmi les intolérans, par excellence, et parmi ceux qui regardent le nouvel évangile comme une horrible impiété, digne des flammes éternelles, il y a des hommes et des femmes qui dévouent leur vie entière au service des pauvres et des malades, qui, semblables au bon samaritain, pansent les plaies de ceux dont le culte ou le manque de foi leur sont en abomination, et dont les actions charitables pourraient peut-être être données en exemple, même à un sauveur et à un illuminé comme M. de Lamennais, pour l'exciter à faire de même, quoique bien sûrement cela ne soit pas nécessaire; eh bien! penserait-il alors que la religion de ces fils de Satan est la bonne? voudrait-il signer leur symbole, ou simplement renoncer à le combattre ? Ce qu'il répondrait à cela, pourquoi ne le répondrions-nous pas à son argumentation ? Que si, comme il est plus probable, il prenait le parti de nier l'existence de cette bienfaisance, penserait-il qu'il est plus tolérant et plus charitable d'accuser les sectateurs de la religion qui a produit Vincent de Paul, d'être des êtres égoïstes et inhumains par essence, que de leur reprocher la fausseté de leur foi ? Mais M. de Lamennais ne choisit pas entre ces deux, il fait l'une et l'autre.

Passons maintenant à la Samaritaine: M. de Lamennais prétend que Jésus-Christ, dans les paroles qu'il adresse à cette femme, condamne également les juifs et les samaritains, dans la querelle religieuse qui les divise : n'est-ce pas le cas de demander au raisonneur: savez-vous

lire ? Le divin Sauveur, en effet, dit : « Vous adorez ce que vous ne » connaissez pas ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons ; » et l'on prétend qu'il ne fait pas plus de cas de Jérusalem que de Garizim ! c'est passer toutes les bornes et se moquer du lecteur. Puis on remarque triomphalement que le Christ ne renvoie pas la Samaritaine au temple de Sion. A quoi faut-il qu'on soit réduit pour étaler de telles pauvretés ! Non, il ne la renvoie pas à Jérusalem, mais il fait plus, il l'appelle à lui ; cette femme attend le Messie, et Jésus lui dit : « C'est moi, qui vous parle, qui le suis : alors le tems vient et il » est même venu où l'on n'adorera plus le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, mais en esprit et en vérité. » Y a-t-il dans tout cela un mot qui signifie que toutes les religions sont bonnes et plaisent à Dieu ? Et si cela est, pourquoi M. de Lamennais conclut-il en disant : « le Père cherchait les adorateurs au tems de Jésus, » il les cherche encore. Quand donc les trouvera-t-il ? Quand viendront-ils au puits de Jacob (p. 356) ? En d'autres termes : quand achèteront-ils mon évangile ? quand s'affilieront-ils à quelque club où je prêche ?

26. La charité chez le nouvel Évangéliste.

En attendant cet heureux moment, on ne renonce point du tout au droit d'excommunication : « Ceux qui ont en eux-mêmes l'Esprit, à » qui Jésus l'a communiqué, exercent au milieu des nations une justice » divine ; ce qu'ils remettent est remis, ce qu'ils retiennent est retenu, car ils remettent et retiennent selon la volonté du Père promulguée par le Fils (p. 439). » Du reste il paraît que ce droit d'excommunication renferme celui de faire une rude guerre aux adversaires du nouvel Évangile ; ce serait une chose vraiment curieuse de faire un recueil de toutes les aménités que la charité inspire à son fervent apôtre, au nouveau saint Jean. Son *commentaire* s'ouvre dignement par des professions de foi progressistes, entremêlées d'anathèmes contre les partisans du passé, qualifiés en cet endroit de *race de Caïn* ; et, de ce premier chapitre de saint Mathieu, jusqu'au dernier de saint Jean, c'est un débordement de sainte colère qui s'échappe de ce cœur embrasé d'amour, comme d'une source intarissable. Ce courroux est sans aucun doute toujours noblement exprimé ; mais il se distingue surtout par sa violence réfléchie, sa pro-

fondeur et sa persévérance; nul emportement d'oubli ou de légèreté, tout est d'un sérieux qui fait peur. Les fureurs et le fanatisme des partis nous ont bien accoutumés à tout cela, et de plus, c'est parfaitement dans le génie de M. de Lamennais; personne ne s'étonnera que sa parole soit dure et sanglante; mais comment toute cette acerbe rhétorique se greffe-t-elle sur la parole de celui qui est doux et humble de cœur, qui aime si tendrement ses enfans et ses disciples? Rien n'inspire l'horreur et la compassion comme cette traduction d'un livre tout divin faite par la haine: on cherche le bon Pasteur, l'auteur de la paix, le bienfaiteur indulgent, et on ne trouve que le maudisseur des pharisiens, une espèce de frénétique qui prêche la guerre, le mépris et la haine des ennemis. Ce n'est pas cependant que l'auteur n'ait compris que l'Évangile est plein d'une céleste mansuétude. « Les derniers actes de Jésus, dit-il, ses dernières paroles ont un caractère de tendresse divine, de suave douceur, d'onction pénétrente, auquel on ne saurait rien comparer ¹. » Qui se figurerait que cette incomparable douceur n'ai pu inspirer au traducteur qu'une des pages les plus virulentes et les plus désespérées qui se puissent lire? Eh bien! il ne sait nous donner, pour commentaire de ce chapitre XIII, que des reproches amers de haine et de discorde, des portraits affreux des mauvais chrétiens. « Ils se repoussent, se maudissent l'un l'autre, c'est là leur salut fraternel. Qui d'entre eux ne semble occupé à creuser un enfer pour quiconque ose avoir des pensées différentes des siennes? Et ces enfers, tous unis ensemble, c'est le monde tel qu'ils l'ont fait; car s'ils se repoussent de secte à secte, de société à société, en chacune d'elles ils ne sont pas moins séparés, moins ennemis les uns des autres. » On n'entend que « cris de douleur, voix de détresse, plaintes lugubres. Plaintes des faibles opprimés par les forts, cri d'une multitude affamée, à qui ses maîtres ont donné des chaînes pour vêtemens; des vieillards, des femmes, des enfans que moissonne la hideuse misère. » Et comment en serait-il autrement, comment le monde lamennaisien ne serait-il pas un enfer, puisque « la terre attend encore Jésus-Christ? » C'est là le bouquet de cette révoltante méditation. Admirable moyen de chan-

¹ St Jean, XIII, 5, p. 405.

ger cet enfer en un séjour de paix et de fraternité, que d'y jeter le feu à pleines mains ! M. de Lamennais veut adoucir le vinaigre avec du poivre ; si les passions humaines étaient assoupies aujourd'hui, ses déclamations seraient faites pour les réveiller.

27. La guerre sainte prêchée.

Cette charité, on en conviendra, ressemble peu à celle dont saint Paul trace les caractères : celle-ci est patiente et bonne, elle ne s'irrite pas, et ne pense pas le mal ; elle souffre tout et supporte tout. La remarque serait de peu d'importance si la différence n'était que dans l'expression, dans la forme, et si le nouvel amour fraternel était encore plus bienfaisant que bourru ; mais les adversaires du nouvel évangile ne sont pas seulement appelés *fils de Satan*, et autres noms odieux que l'on croirait empruntés au vocabulaire luthérien ; on ne se contente pas de les qualifier d'hypocrites pervers et dangereux, de réprouvés incorrigibles, qui mourront dans leurs péchés, de dire qu'ils ne sont que des cadavres dont il faut laisser pourrir les lambeaux au fond des sépulcres, sans espoir d'en rien tirer pour le monde futur ; la guerre leur est déclarée ouvertement, presque à toutes les pages. L'Apôtre est fort occupé à haranguer ses fidèles et à leur souffler la fureur qui le dévore : il leur dit sans cesse « qu'ils ont à ruiner les » temples et les cités présentes, qu'ils sont l'armée de Dieu destinée à » se choquer bientôt contre l'armée de Satan (p. 29) ; qu'ils ont à se » préparer au combat de demain, qui sera rude et long (p. 277). » Tandis que Jésus-Christ ordonnait à ses disciples de fuir de Jérusalem lorsque l'heure de sa ruine aurait sonné, le nouveau Mahomet, s'appuyant sur ce précédent, sans faire attention qu'il n'est que le copiste des romains idolâtres, des Césars oppresseurs d'un peuple libre, lance ses hordes sur le vieux monde, et il jure qu'il ne périra pas d'une autre main que de la sienne ; à sa voix il a la confiance que la terre produit des guerriers armés, « si un tombe, dix le remplacent (p. 9). » Aussi, c'est merveille de voir comme les dominateurs et les oppresseurs sont agités d'effroyables visions, serrent convulsivement les chaînes qui leur échappent (p. 184) ; les pouvoirs du passé sont en proie aux terreurs d'une fin prochaine, et déjà saisis des affres de la mort (p. 185) ; expression qui plaît beaucoup au nouveau traducteur ;

ce ne sont que sourds murmures, craquemens sourds, bruits souter- rains, bruits de guerre grondant sourdement à tous les points de l'horizon; en un mot, tout le vacarme charivarique et assourdissant des *Paroles d'un croyant*: les tambours ne sont point crévés, ni les cymbales fêlées, seulement les oreilles y sont trop accoutumées; néanmoins cela nous révèle le cœur de notre évangéliste.

Il est donc trop évident que la nouvelle charité, loin de ne voir partout que des frères, proscriit une bonne partie du genre humain; ses partisans ne devraient pas lui donner d'autre nom que celui de *justice implacable*. Mais ceux dont elle veut faire ses victimies se révoltent légitimement contre de telles prétentions. Qui a donné mission et autorité à ces prophètes pour changer l'ordre du monde et soumettre toute créature raisonnable au joug de leurs formules arbitraires? De quel droit prétendent-ils emprisonner le genre humain dans une cité et dans un temple bâtis de leurs mains, et sur les ruines des cités et des temples actuels (p. 103)? Il y a longtems qu'on supplie ces maçons de vouloir bien bâtir leur société nouvelle en face de la vieille, et n'user que de persuasion; certes personne ne prétend soumettre la nouvelle religion aux épreuves que rencontra le Christianisme naissant; mais les religions anciennes souhaiteraient que leur future sœur poussât la tolérance jusqu'à se contenter d'une place en rapport avec le nombre de ses fidèles; c'est beaucoup trop demander, parce que la nouvelle religion n'est pas un dogme, ni une morale pour la conscience, mais une organisation politique, c'est un parti qui ne veut venir à la majorité que pour gouverner tout, pour être maître absolu.

28. La démocratie.

M. de Lamennais poursuit toujours l'établissement de la démocratie. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ce sujet: M. Gerbet disait: « Nous ne croyons pas plus que M. de Lamennais que le » despotisme soit l'avenir des sociétés chrétiennes. Mais, si nous » pouvions le craindre, nous le craindrions dans le triomphe de son » parti. Lisez les manifestes de ce parti. Qu'y trouvez-vous? La même » fureur de domination, les mêmes arrière-pensées de terrorisme, » la même incorrigible habitude de mettre la liberté dans les mots, » la violence dans les actes. La race des hommes despotiques, la voilà

» et le bon sens public ne s'y trompe pas ¹. » Le nouvel Évangile ne fait rien pour dissiper ces trop justes craintes ; il n'est qu'un appel au fanatisme religieux, qui doit maintenant venir en aide à son frère le Rationalisme pour consommer l'œuvre du saccagement universel. L'auteur n'entre dans aucun développement sur ses plans d'organisation sociale ; il aura toujours assez fait s'il parvient à effacer de la terre cette Eglise dont la présence l'obsède ; il se pose en prophète, il fait parler le ciel en faveur de ses violences et de ses animosités ; il nourrit et envenime sa mauvaise humeur et sa misanthropie, en ne voyant partout dans le livre sacré que la sanctification de ses griefs contre la société ; cela est beaucoup plus aisé que de justifier ses théories, au tribunal de la prudence et de la raison, que de réfuter les magnifiques démonstrations des Gerbet et des Lacordaire en faveur du droit de propriété, droit consacré par Jésus-Christ, comme le nouvel Évangéliste semble le reconnaître. Il semble s'apercevoir que la lumière se fait, et qu'elle vient d'en haut sur ces questions qui gagnent prodigieusement en intérêt, en élévation, en grandeur, à mesure qu'elles sortent du domaine exclusif des esprits rétrécis et bornés à la terre. Les Chrétiens n'ont rien à apprendre dans ces manifestes sommaires et impérieux, non plus que dans la fumier des romanciers et des simoniens arriérés.

29. Si elle est le but suprême de l'homme ?

Mais quelle que pût être la valeur intrinsèque des idées de réforme sociale du nouvel évangéliste, elles ont le tort immense et radical d'être proposées comme le but unique et final de l'homme ; elles ne sont qu'une idole qui veut supplanter le Seigneur ; fût-elle aussi admirablement travaillée que celles de la Grèce, elle est marquée du sceau du crime. M. de Lamennais appartient à cette déplorable école qui ne voit la liberté que dans la ruine de la Révélation. Quel bienfait nous apporte-t-il en compensation d'une pareille perte ? Hélas ! il fait depuis longtems l'office de Satan auprès du peuple qu'il prétend aimer. Souhaitons cependant qu'en récompense de ses bonnes intentions,

¹ *Consid. sur la chute de M. de Lamennais*, p. 152-153.

quoique traduites d'une si coupable manière, pour les classes souffrantes, il obtienne, par leurs prières, le retour en son cœur de cette foi qu'il veut leur arracher ; la cause de la liberté n'y perdrait rien ¹. Mais pour le moment, il faut bien le dire, quoique la chose soit horrible et infernale, le nouvel évangile est un manifeste de matérialisme et d'athéisme pratique.

30. Elle remplace l'amour de Dieu, celui de Jésus-Christ.

L'auteur s'évertue à prouver et à inculquer que toutes les promesses et les exhortations de Jésus-Christ concernant la vie future n'ont pour objet que l'établissement ici bas d'un monde enchanté, d'où seront bannis, avec les dogmes religieux, la souffrance, le combat et le mal, et où se réalisera l'idéal de perfection et de sainteté révélé par les exemples et les enseignemens du Christ. C'est à ce but tout terrestre que doivent tendre les facultés de l'homme, nullement à la beauté incréée, ni à cet état où la possession de Dieu seul et sans partage doit faire toute l'occupation de la créature glorifiée. Nous avons vu que l'union de la créature et du créateur n'est jamais consommée ; l'homme se promène éternellement à travers le contingent, le fini, le périssable, l'imparfait et même l'erreur, il ne trouve jamais son Dieu pour se reposer en lui, dans l'unité de l'amour ; qu'il se contente de l'identité fatale, corporelle, que lui accorde l'abominable *panthéisme* ; qu'il sache qu'il n'aura jamais affaire qu'au Dieu créé ; s'il pouvait voir une fois le Dieu créateur, il verrait aussitôt que ce n'est que lui, il se perdrait dans le grand-tout, et sentirait s'évanouir sans retour cette ombre d'existence personnelle que les Brahmanes de ce pays, moins conséquens que leurs frères de l'Inde, ne consentent pas encore à sacrifier. M. de Lamennais ne prêche pas le *yoguisme* hindou, et il combat expressément la piété chrétienne, dans son principe

¹ Le pauvre peuple catholique connaît M. de Lamennais et s'intéresse à son salut. Il existe dans une de nos cathédrales de France un monument bien touchant de cette pieuse sollicitude : c'est une chapelle que des serviteurs de l'un et de l'autre sexe ont eu spontanément l'idée de faire élever et dédier à saint Joseph, pour obtenir, par son intercession, la conversion du prêtre dont la lamentable histoire est parvenue jusqu'à eux,

unique, l'amour et la connaissance surnaturels de Dieu : il est bien forcé d'avouer que cet amour premier est compris dans la notion de la charité, mais je ne sais pas s'il en parle deux fois, et plus longuement que cela. Dans son système il n'est le motif, ni la cause, ni le but, ni l'objet de rien ; quelle théorie, quelle religion ! L'amour de Jésus-Christ n'est pas soupçonné dans le nouvel Evangile ; ce divin Sauveur y fait si pauvre figure, il y est réduit à la taille et à la mesure de tous les Sauveurs qui paraissent aujourd'hui sur la scène, jaloux de déraisonner une minute ; il n'a pas plus racheté le monde qu'eux ; sa mort fut l'effet prévu et accepté de la malice de ses ennemis ; elle n'a pas plus de mystère que celle de Socrate. Mais si les Messies du jour n'étaient venus féconder et élucider sa parole, quels fruits aurait-elle produits ? Elle serait restée la loi des tyrans, des imposteurs et des bigots, tant elle est indécise entre le bien et le mal. En un mot Dieu ne fait plus rien dans le monde transformé : on semble lui accorder un bout de Purgatoire, mais ce n'est que pour roussir un peu ceux qui déplaisent au nouveau Christ. Quant à Dieu lui-même, comme il n'a pas promulgué le moindre article de loi, on ne voit pas trop pourquoi il aurait à s'occuper de châtimens et de peines ; et après tout, lorsque le règne du nouvel Evangile sera établi sur la terre, et que tous ses ennemis auront mordu la poussière, le mal ancien ayant disparu, et la parfaite organisation de la société prévenant son retour, il n'y aura plus besoin d'un lieu d'expiation.

31. Plus de zèle pour son salut.

On sait que M. de Lamennais n'est point du tout favorable à la piété, à la vertu qui a pour but le salut individuel ; dans le nouvel Evangile il appelle cela de l'égoïsme ; uniquement préoccupé de la réalisation de ses idées, il ne permet pas qu'aucune force s'emploie pour un but étranger à celui-là. Il ne concevrait pas que la conversion d'une âme fût un objet digne d'occuper Jésus-Christ. La pécheresse pleurant aux pieds du Rédempteur ne serait rien si elle n'était la société. C'est fort bien ; mais il y a d'autres faits dans l'Evangile ; nous aurions été bien aises de savoir ce que représente le bon larron, par exemple. Voilà un homme qui se préoccupe de son salut indivi-

duel ; l'égoïste ! Ne devait-il pas lui suffire d'être une manifestation de la justice sociale qui punit le crime ? C'était certes bien pour Jésus-Christ le moment de nous apprendre tout cela. Eh bien, tout au contraire, il daigne exercer pour ce pendu les fonctions de son sacerdoce éternel, il donne l'exemple à ces prêtres qui se dévouent au plus désolant et au moins glorieux des ministères, en accompagnant jusque sur les échafauds les misérables que la justice humaine a frappés (au grand scandale du grave et sérieux Sismonde, dont l'austérité se révolte de tant d'indulgence pour les criminels) ; il lui promet son Paradis pour le jour même, sans attendre que F. Lamennais soit venu le fabriquer. Aussi celui-ci n'est-il pas fort content de cela : il consent bien à reconnaître que Jésus a calmé bien des souffrances par la promesse d'une meilleure patrie, il pousse même la bonne grâce jusqu'à le remercier pour le bien fait aux siens, mais il finit par lui montrer la porte. Cela, d'après lui, était une douce chansonnette au moyen de laquelle le Christ, comme une tendre nourrice, endormait les bonnes gens sur son sein. Est-ce clair ? Le 19^e siècle ne tête plus, il renvoie sa nourrice, il lui faut autre chose que les historiettes du Paradis. C'est du Henri Heine tout pur ; mais ce poète obscène et athée, qui fait les délices de l'Allemagne progressiste et démagogique, et ne déplaît point à la France humanitaire, ne se prétend point Chrétien, quoiqu'il ait ajouté à sa circoncision rabbinique le baptême de Luther ; il serait jaloux que quelqu'un pût se dire plus impie que lui, il revendique hautement le titre de païen, et il ne l'a pas volé. Le Christ disait : « Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à » perdre son âme ? » L'Anté-Christ dirait : Que sert de sauver son âme si l'on ne sauve pas le monde entier ? Cette parole est celle du nouveau traducteur. Sa doctrine est le contre-pied de celle de J.-C., et elle risque grandement de n'être guère morale.

Qu'est-ce qui fait en effet la vraie grandeur de l'homme, toute sa dignité et la grandeur et la dignité de tous, si ce n'est la pureté de cœur, le respect pour soi-même et la gloire proportionnée au mérite ? La parole sortie de la bouche de celui qui est la bonté suprême, avertit l'homme d'éviter toute souillure pour n'être pas repoussé du séjour où rien d'impur n'entrera ; mais si la règle morale du bien, du moins la règle suprême, ne consiste qu'à

ne point faire du tort à la société, l'homme n'est tenu qu'à diriger ses actes à l'utilité commune de la société où il trouve sécurité et protection, c'est-à-dire à lui-même en définitive; il doit fuir par penser qu'il suffit de nettoyer le dehors du vase, et c'est sans motifs que M. de Lamennais condamne les mauvaises pensées. Voilà donc où aboutit cette absurdité du salut social opposé au salut individuel : c'est un poison qui s'attaque au cœur, à la partie la plus noble et la plus intime de l'âme, et qui désorganise la morale, bien plus sûrement que si l'on se contentait d'en nier quelque précepte, si important qu'il soit.

D***

 Polémique Catholique.

 LE D^R STRAUSS ET SES ADVERSAIRES.

 LE D^R KLAIBER.

Point de Christianisme sans le *Christ historique*. — Le doute est une marque de faiblesse d'esprit, et non une preuve de science. — Strauss n'a pas inventé, il n'a fait que répéter certaines objections. — Sa critique est bornée et incomplète. — Absurdité du Christianisme humanitaire de Hegel. — Efforts des théologiens protestans pour limiter le libre examen.

On croirait, au premier coup d'œil, que le royaume de Wurtemberg, qui a produit *Strauss*, est de tous les pays protestans le plus avancé dans la voie du Rationalisme. On s'imaginerait volontiers que la Faculté luthérienne de Tubingue, où *Strauss* a composé son livre, doit être un foyer d'incrédulité. Il est au contraire à remarquer que cette partie de l'Allemagne a mieux résisté que les autres à cette renaissance de l'esprit païen qui s'intitule *philosophie*. Depuis l'invasion des doctrines rationalistes dans les écoles protestantes, plusieurs théologiens du Wurtemberg se sont prononcés contre les nouvelles opinions avec une certaine décision. On doit, selon *Zeller*, nommer avant tous les autres *Storr*, *Flatt*, *Susskind* et *Bengel*. Le livre de *Strauss* qui devait rencontrer plus tard de nombreuses marques de sympathie, fut accueilli dans le Wurtemberg avec une défaveur qui dut être très-pénible à l'ancien professeur de Tubingue. Le docteur *Klaiber* appartenait comme *Strauss* au clergé de ce royaume; il était pasteur dans le Remsthal. Le livre qu'on a publié sous son nom a été formé de notes trouvées dans son secrétaire, et surtout à l'aide d'un travail qu'il avait inséré dans le IX^e volume des *Études du clergé évangélique de Wurtemberg*. Il a paru à Stuttgart en 1836, sous ce titre: *Remarques sur la vie de Jésus au point de vue critique du D^r Strauss*. L'auteur de ce livre n'était pas exempt de toute espèce de préventions rationalistes. Cependant il a toujours considéré la

doctrine de la Rédemption comme la base essentielle de tout Christianisme véritable. Il ne pouvait s'habituer, comme le font beaucoup de théologiens protestans, à comprendre un Christianisme dont le Fils de Marie ne fût pas la pierre angulaire. Pourtant il n'est pas rare, même en France, de rencontrer ce *Christianisme décapité*, dont M. Edgar-Quinet s'est si spirituellement moqué dans le *Génie des religions* ¹.

Parce qu'on a un sentiment vague de la grandeur morale du Christianisme, parce qu'on se plaît à rêver, le soir, sous la voûte sombre des cathédrales gothiques, parce qu'on ne veut pas traîner aux gémonies le sacerdoce catholique, on se proclame audacieusement et facilement Chrétien. Mais il n'y a point de Christianisme pour qui n'accepte pas les humiliations de la crèche et les angoisses du Golgotha. Le Christ n'est pas une *abstraction platonicienne* ou bien une *entité de la scholastique*, c'est un fait, un fait réel. On ne peut déchirer en lambeaux le tissu divin de sa vie merveilleuse. S'il n'est pas le fils de Dieu, il ne peut être rien à nos yeux. On croit le relever en le proclamant bien plus grand que Socrate. On ne s'aperçoit pas qu'en se contentant de le présenter comme le plus grand des hommes, on ne fait que le réduire au rôle d'un imposteur. Quand donc les adversaires de la révélation auront-ils le courage complet de leur odieux système ? Sans doute, en les voyant descendre plus avant dans l'abîme du scepticisme, nous ne pourrions nous empêcher de gémir encore sur l'avenir de leur âme égarée. Mais n'en résultera-t-il pas pourtant une grande leçon pour toute la société moderne ? Ne saura-t-on pas voir enfin que si l'on veut obstinément repousser le Christ *historique*, on ne saurait rien garder de ces vérités chrétiennes qu'on reconnaît pourtant comme la base sainte et solide de tout le monde nouveau ?

Klaiber, lui, ne comprend pas le Christianisme sans le *Christ historique*. Dans un jugement général qui sert d'*introduction*, il s'indigne, avec une sorte de pétulance qui fait plaisir, contre les prétentions de l'exégèse nouvelle : « Le scepticisme, dit-il, a bien grandi » dans le livre de *Strauss*. Il veut, comme un géant, s'élever jus-

¹ Edgar Quinet, *Génie des religions*, p. 92.

» qu'au ciel : mais il tombera brisé par la science et par la foi comme les Titans du paganisme. » Nous sommes aussi de ces gens qui ne s'effraient pas des prétentions de l'esprit novateur. La foi chrétienne est si forte et si belle, elle a jeté dans tous les cœurs purs des racines si profondes, elle satisfait si bien tous les besoins intimes des natures distinguées, qu'il n'y a pas de puissance au monde qui puisse l'arracher des intelligences véritablement convaincues. La religion des Athanase, des Justin, des Augustin, des François de Sales traversa naguères des tempêtes beaucoup plus formidables. La vérité et la pureté du cœur soutiennent les âmes chrétiennes dans les rudes combats de la vie. Mais, sur quelles vertus s'appuient ces esprits qu'a saisis la frénésie du doute ? Quelles saintes et nobles pensées les inspirent et les guident ? Est-ce la défiance de soi-même, le respect de Dieu, la prière continuelle qui marchent devant eux dans l'existence ? *Klaiber* ne pense pas que ces esprits qui n'ont que la puissance du doute soient véritablement des esprits éminens. Loin de regarder cette tendance comme le privilège d'une nature supérieure, il la regarde plutôt comme une faiblesse. Il est vrai, les doutes qui semblaient invincibles à *Voltaire* n'effrayaient pas *Pascal* ; et le profond génie de *Leibnitz* regardait en pitié les objections de *Bayle*, tout aussi fortes pourtant que celles de *Strauss*. C'est que le Christianisme est une chose si élevée que toutes les âmes ne se trouvent pas, du premier coup, à la hauteur de son intelligence. Saint Augustin avouait, avec cette admirable naïveté du génie, qu'il n'avait pas compris, d'abord, sa splendeur éternelle : *Serò te cognovi, serò te amavi!* Heureuses les âmes qui, par la pureté de leurs idées et de leurs affections, se préparent à comprendre de bonne heure les profonds mystères du ciel. Dieu, qui dédaigne souvent l'orgueil des *sages*, se révèle quelquefois à elles avec une plénitude qui fait leur force et leur grandeur. Quand il s'agit d'entendre l'Évangile, il faut autre chose que la *science* de Hégel. Il manque au chef de la nouvelle exégèse ce qui manquait aux Celse, aux Julien et aux Porphyre : le sentiment des choses divines. Sans cela, l'Évangile est un livre fermé. De même que la maladie du corps fait voir, comme revêtus de deuil, tous les miracles de la nature, les infirmités intimes de l'âme font voir aussi sous un jour faux toutes les merveilles du Christianisme !

Voici la première question dont s'occupe *Klaiber* après le jugement général qui précède son ouvrage : *Sur quelles raisons et sur quelles preuves est basée l'opinion mythique de Strauss ?* C'est sur la supposition si complètement insoutenable que les Évangiles ne sont pas authentiques. Au premier coup d'œil, Strauss paraît être le premier qui ait soumis cette question capitale à un examen véritablement sérieux. *Klaiber* s'étonne avec raison que, dans tout son livre, il se pose comme s'il avait découvert, pour ainsi dire, tout un monde de difficultés nouvelles. Cependant *Porphyre* avait fait contre les évangiles précisément le même travail que lui. Parmi les exégètes contemporains on en trouve un grand nombre qui ont approfondi la question de l'authenticité du Nouveau Testament au point de vue des critères externes et internes. Ils n'avaient pas été aussi effrayés que Strauss paraît l'être des difficultés qu'on rencontre en examinant attentivement les faits de l'Évangile. Ils n'ont pas été surpris de trouver dans l'histoire, comme dans les dogmes de la révélation, des choses embarrassantes pour une critique superficielle. Dans l'ordre de la nature, les véritables savans ne prennent pas la loupe pour saisir dans l'ensemble merveilleux de l'univers quelque coin ténébreux, comme faisait l'athéisme moqueur du dernier siècle. De même, les théologiens doués d'un esprit profond comprennent toute l'unité des Évangiles sans s'arrêter avec obstination sur certaines circonstances plus ou moins insignifiantes qui peuvent présenter quelque obscurité. Telle n'a pas été la méthode du Dr Strauss, et *Klaiber* soutient avec sévérité qu'elle n'est ni *légitime*, ni *réfléchie*, ni *impartiale*. Cette critique, selon lui, mérite avant tout le grave reproche d'être *bornée et incomplète*, en ne plaçant pas également dans la même balance toutes les données qui peuvent servir à décider la question, et en particulier celles qui eussent pu amener un résultat contraire au scepticisme. L'auteur arrive ensuite aux détails.

Strauss ferme l'oreille à la voix si claire et si pressante de la vérité historique. Au lieu de rétablir l'harmonie générale par un examen impartial, il s'efforce d'annihiler l'histoire de la vie de Jésus par la critique la plus violente et les paralogismes les plus choquans. De cette conduite il est facile de conclure que la première idée qu'il apporta à l'examen des Évangiles était le désir de trouver moyen de

contester leur authenticité. *Klaiber* montre ensuite par quels procédés *Strauss* tend à son but : préméditation révoltante, présomptions sans fondement, combinaisons arbitraires, exagération des différences et des difficultés ; il évite les explications les plus simples, il emploie des sophismes de toute espèce, il voit dans l'Évangile ce qui ne s'y trouve pas, il le mutile arbitrairement. *Klaiber* déclare, après l'énumération de ces erreurs capitales du système mythique, qu'il est sans exemple qu'un sujet historique ait jamais été traité comme *Strauss* a envisagé la vie du Rédempteur. Pour lui Jésus n'est qu'un rabbin juif, rien de plus ; dans ses paroles et dans ses actions, tout ce qui s'écarte de la donnée la plus banale est déclaré *tradition populaire* ! Il rend les miracles ridicules en les défigurant et en essayant de leur donner un caractère d'extravagance. *Klaiber* se croit autorisé, après l'énumération de défauts aussi graves, à reprocher à *Strauss* des vues courtes et bornées. Il fait remarquer que les théologiens de cette école ne sont pas exigeants en fait de preuves quand il s'agit d'opinions conformes à leurs tendances secrètes. *Strauss* a nié la personnalité de Dieu et l'immortalité des âmes¹. On a le droit de s'étonner que des hommes qui subissent aussi facilement des hypothèses tellement contraires à la raison et à la tradition tout à la fois, nous reprochent d'accepter Jésus-Christ sans avoir de sa divinité des preuves solides et convaincantes !

Klaiber examine ensuite, dans une nouvelle question, si le *Christianisme peut subsister après les résultats de la critique nouvelle*. La prétention de *Hégel*, c'est, après avoir abandonné l'Évangile, de conserver comme une vaine ombre le *Christianisme de la philosophie*. Tout en sapant profondément les bases de la révélation, on rend au Sauveur crucifié des honneurs dérisoires. On lui enlève son aurole de Fils de Dieu pour la mettre sur le front de l'Humanité divinisée. Cependant on proclame la révélation chrétienne impérissable comme *science* et comme *idée*. Il est vrai que pour atteindre ce but sublime, on est obligé de torturer la parole divine *pour en faire sortir la déraison*². Les formules sacrées, qui cachaient naguère la

¹ Dans sa *Dogmatique chrétienne en lutte avec la science*.

² Expression de *Strauss*.

profondeur des mystères chrétiens, n'expriment plus que les ténébreuses rêveries du panthéisme ressuscité. On fait sortir de la bouche du Fils de Dieu les affreux blasphèmes de l'ancien paganisme. On fait violence pour retourner ainsi vers le passé, aux résistances les plus légitimes de la conscience chrétienne.

Qui pourrait croire que de pareilles chimères ont pu tenir quelques années devant le bon sens français? Qui s'imaginera, dans quelques années, que les compatriotes de Bossuet et de Pascal ont écouté, avec quelque sang-froid, dans une école française, ces vaines imaginations germaniques? Pourtant on ne saurait dissimuler maintenant que, dans son cours de 1828, M. Cousin n'ait transformé en dogme panthéistique les principaux mystères de la révélation chrétienne. Il osa mettre dans la bouche de Leibnitz et de Bossuet l'immorale et scandaleuse doctrine que *Hégel*, avant lui, professait à Berlin. Mais ce prétendu Christianisme débarrassé des exigences rigoureuses de l'histoire, se prête à toutes les transformations que veut bien lui faire subir la mobile inconstance du rationalisme contemporain. M. Saisset a trouvé plus convenable de voir dans le Christianisme bien entendu la profession de foi du *vicaire savoyard*¹. Quand donc se lassera-t-on de ces odieux mélanges? Quand donc aura-t-on le courage audacieux et triste en même tems d'avouer vis à vis de la société chrétienne toutes ces antipathies et toutes ces rancunes? Si vous ne voulez pas de l'Évangile, abandonnez franchement le Christianisme tout entier.

Dans la troisième question, *Klaiber* commence par faire observer que toute la révélation chrétienne est basée sur le *Christ historique*. Il essaie d'incompréhensibles efforts pour enchaîner, dans les liens de la tradition, l'audacieux novateur qu'il combat. Il ne trouve ni naturel ni raisonnable que le pasteur d'une église protestante puisse à son gré troubler la foi des masses par les hypothèses théologiques les plus arbitraires et les plus révoltantes. En confiant à un de ses membres

¹ Voyez Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, et dans les *Annales* la spirituelle et profonde analyse que M. Gatién Arnoult a donnée de ce cours, t. vi, p. 49 et 121, 3^e série.

² *Essai sur le Christianisme et la philosophie, sur l'Introduction de Mgr de Paris.*

le gouvernement spirituel des fidèles, la communauté chrétienne a le droit d'exiger qu'on ne vienne pas à chaque instant contester la vieille foi des ancêtres. *Tholuck* aussi ne juge pas légitime la communication que l'on fait aux laïques d'une hypothèse théologique quelconque. De pareilles réclamations sont un véritable cri de désespoir que les déchiremens de l'anarchie arrachent aux plus éminens docteurs de l'Église protestante. Est-ce qu'on veut renouveler les incroyables contradictions du synode de Dordrecht? Est-ce que le *libre examen* peut avoir sa limite? Est-ce qu'après avoir suivi *Luther* il sera défendu de reconnaître pour maître *Schelling* ou *Hégel*? Bayle répétait avec obstination qu'il était protestant et bien protestant, et Bayle avait raison. Les hommes qui n'ont pas voulu de l'autorité du Catholicisme n'accepteront jamais les décisions d'un synode de pasteurs. Cröyez-vous qu'en refusant d'écouter le Christ qui parle par la bouche de son vicaire, ils iront, brebis dociles, courber leur front obéissant sous la houlette des docteurs *Neander* et *Hengstenberg*! On est obligé de l'avouer tout en détestant leurs excès, les écrivains protestans qui réclament une indépendance effrénée en matière théologique sont les véritables enfans de *Luther* et de *Zwingle*. Leur logique, je le sais, est impitoyable et fatale, mais ils sont logiciens. *Klaiber* a beau menacer *Strauss* de l'autorité d'un vain fantôme d'église, *Strauss* n'est pas de ces hommes auxquels on fait peur en leur montrant des ombres. Il a trop d'esprit pour ne pas savoir qu'il use du droit qu'on appelle dans son Église la *liberté chrétienne*. Je comprends pourtant qu'en face de pareils désordres qu'ils ne savent comprimer, les chefs du protestantisme se prennent à regretter, comme *Mélancthon*, l'unité déchirée. En contemplant la paix majestueuse et tranquille de l'Église catholique, ils se disent peut-être, comme *M. Macauley* : *Utinam noster esses, quum talis sis*! Puisse l'exemple des *Frédéric de Schlegel*, des *Werner*, des *Stolberg*, des *Haller*, des *Hurter*³, ré-

¹ *Tholuck, Crédibilité de l'Histoire de l'Évangile.*

² *Macauley, Revue d'Édimbourg*; voir dans les *Annales*, tome v, p. 405.

³ *Rohrbacher, Tableau des conversions du 19^e siècle*, et voyez dans les *Annales* (1^{re} série), *Galerie catholique de l'Allemagne*, par M. l'abbé Foisset, et (3^e série), *Conversion du célèbre Hurter*. Ce pieux et profond savant vient de

veiller dans l'âme des protestans d'Allemagne quelque souvenir et quelque espérance des véritables sentimens chrétiens!

Dans la quatrième et dans la cinquième question, Klaiber montre les conséquences étranges qui résultent du système de Strauss soit par rapport à l'histoire générale de l'humanité, soit par rapport à la certitude historique elle-même.

L'abbé ÉDOUARD CHASSAY,

Professeur de philosophie au séminaire de
Sommervieu.

fonder avec d'autres professeurs de Munich un recueil destiné à combattre le protestantisme et le rationalisme.

Enseignement Catholique.

DE LA NÉCESSITÉ D'INTRODUIRE DANS LES CLASSES
L'ÉTUDE DES GRANDS ÉCRIVAINS

LATINS ET GRECS

QUE LE CHRISTIANISME A PRODUITS.

Dès leur apparition en 1830, les *Annales* se sont attachées à montrer la funeste influence que les études exclusivement *païennes*, adoptées depuis près de trois cents ans dans les classes *chrétiennes*, avait exercée sur les esprits. Elles ont cherché à prouver que si les esprits sont descendus à peu près au niveau des sociétés païennes, c'est à ces études principalement qu'on le doit. Elles avaient prévu, en outre, que cette anomalie ne pouvait durer. Bien plus, elles avaient tracé les premières voies, et indiqué un plan d'études où entrerait la connaissance des auteurs chrétiens; différens efforts et essais ont été tentés depuis lors dans cette voie. Mais voilà qu'un des prélats les plus distingués de l'Église de France vient de mettre la main à l'œuvre, et commencer cette refonte si nécessaire, si impatiemment attendue. Cet essai ne sera pas isolé; les autres évêques ne peuvent que suivre un si louable et si utile exemple. Nous allons citer ici le beau mandement de Mgr de Langres; nous le ferons suivre de la liste des travaux des *Annales* sur cette question.

A Messieurs les supérieurs, directeurs et professeurs de notre petit séminaire.

MESSIEURS,

« Depuis longtems, et bien avant même que nous eussions l'honneur d'être placé à la tête de ce diocèse, des doutes sérieux agitaient notre âme au sujet des auteurs exclusivement païens donnés pour unique

sujet d'études à la jeunesse chrétienne dans tout le cours de ses humanités grecques et latines.

» Nous étions encore assis sur les bancs du collège que déjà nous nous demandions comment il se pouvait faire que l'esprit de mensonge eût seul reçu le privilège des grâces du langage ; et lorsque ensuite nous fûmes chargé nous-même d'enseigner à d'autres cet art de bien dire, qui, considéré dans sa source première, est une *emanation* merveilleuse du Verbe de Dieu, nous nous refusions à croire que ce Verbe fait chair, qui avait bien voulu donner ce talent en partage à ses ennemis, comme il le fait souvent pour tous les autres dons de la nature, l'eût cependant refusé à cette Église qu'il s'est *acquise par son sang*¹ et qu'il s'est unie au point que, selon l'étonnante expression de saint Jean, il *en a fait son épouse*².

» Oh ! combien de fois nous avons gémi d'être réduit à concentrer tout notre enseignement littéraire dans les souvenirs tout idolâtriques d'Athènes et de Rome, et à faire exclusivement admirer, pour la forme, dans l'application journalière de l'intelligence, ce que nous étions pourtant obligés de faire mépriser, pour le fond, dans les lumières et les sentimens de la conscience chrétienne.

» Combien de fois avons-nous regretté amèrement dans nos auteurs classiques l'absence totale de pensées sanctifiantes et de ce nom adorable et béni, de ce nom au-dessus de tout nom, dont notre admirable saint Bernard a dit : « Que toute nourriture spirituelle est fade et sans suc si elle n'en est pénétrée, que tout livre est vain et que tout discours est insipide s'ils n'en sont assaisonnés ; de ce nom qui est, dit-il, un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille ; une ineffable suavité à l'âme. » *Aridus est omnis animæ cibus si non oleo isto infunditur. Insuper est si non hoc sale conditur. Si scribas, non sapit mihi nisi legero JESUM : si disputes aut conferas, non sapit mihi nisi sonuerit ibi JESUS. JESUS mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*³.

¹ Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo. *Act.* xx, 28.

² Venit unus de septem Angelis, dicens : Veni et ostendam tibi sponsam, uxorem Agni. Et ostendit civitatem sanctam Jerusalem descendantem de caelo à Deo. *Apoc.* xxi, 9 et 10.

³ *In Cantico. Serm.* xv, 16.

« Voilà quelles étaient nos pensées, Messieurs, à une époque de notre vie où, sous l'empire de préventions conçues dès notre bas âge, nous ne pouvions pas encore apprécier les trésors littéraires de l'Église, que d'ailleurs nous connaissions à peine.

» Mais à mesure que nous élevant au-dessus de nos propres convictions, nous avons examiné avec une impartialité calme et consciencieuse les écrits de nos docteurs et de nos Pères dans la foi, notre étonnement a changé d'objet. Nous nous sommes demandé, non plus comment l'Église de Dieu n'avait pas eu les hautes qualités du langage tout aussi bien que les églises de Satan, car nous avions sous les yeux et sous la main la preuve manifeste du contraire, mais comment il était arrivé qu'au sein même du Christianisme on eût dédaigné, méconnu, et, du côté de l'éducation, tout à fait oublié les nombreux et incontestables chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne, pour n'étudier, n'admirer, et, humainement parlant, n'adorer que les œuvres littéraires du paganisme.

» Certainement ces dernières ont bien aussi leur mérite supérieur, et, comme nous l'avons dit, le talent de parler et d'écrire est un don de la nature que laisse en commun à tous les enfans des hommes celui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, qui répand sa pluie fécondante sur la terre des pécheurs comme sur celle des justes⁴. Mais ce que nous ne pouvons admettre, et ce que cependant on a longtems laissé croire, c'est que ce don précieux soit le privilège de l'erreur. Nous savons, pour la consolation de notre foi, et nous proclamons aujourd'hui, pour l'acquit de notre conscience, qu'il n'en est pas ainsi.

» Mais avant d'introduire dans l'enseignement classique de notre petit séminaire une modification essentielle pour laquelle nous allons vous demander votre concours, nous avons voulu, Messieurs, vous en présenter les motifs, en vous faisant voir :

» 1° Combien l'étude exclusive des auteurs païens est dangereuse, surtout pour la foi.

» 2° Combien l'étude des auteurs chrétiens présente d'avantages, même sous le rapport littéraire.

⁴ Qui solem suum oriri facit super bonos et malos : et pluit super justos et injustos. Matt. v, 15.

§ I^{er}.
 « Il faut être juste envers tous, ainsi le veut la droite raison. N'applaudir qu'aux œuvres de ses ennemis, même quand il ne s'agit que d'art ou de talent; ce n'est pas de la générosité, c'est de la folie et de l'injustice.

« Avouons-le donc avec douleur et avec honte, Messieurs, l'ennemi du Seigneur et de son Christ a dû se réjouir de toute sa joie infernale quand il a vu pendant plusieurs siècles des peuples tout chrétiens donner le *Parthénon* ou le *Colysée* comme les seuls vrais modèles du beau et du grand, et ces mêmes peuples chrétiens déclarer unanimement que les *Basiliques* élevées dans les âges de foi n'étaient que des monumens de décadence et de mauvais goût.

« Mais, soyons en sûrs, il s'est réjoui bien plus encore en voyant toutes les jeunes générations qui se succédaient pendant le cours de ces siècles, élevées dans l'habitude d'un dédain absolu pour le langage des grands génies et des grands saints qui ont été les colonnes de l'Église de Dieu; et, à cet âge où les impressions sont si profondes, livrées à l'admiration exclusive des œuvres littéraires conçues sous le règne de toutes les erreurs et de tous les vices.

« Cet ennemi de nos âmes sait mieux que nous encore combien, en fait de langage, la forme tient au fond, et combien facilement le discredit de la doctrine est produit par la déconsidération de la parole.

« Nous ne jugeons et surtout nous ne condamnons personne; nous gémissons sur les égaremens de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que si nous avions vécu un siècle plus tôt, nous eussions malheureusement partagé toujours nous-même ceux que nous déplorons ici. Mais nous voulons, Messieurs, vous faire remarquer ce qui s'est passé alors, hélas! et ce qui se passe encore presque partout.

« Pendant près de 300 ans on a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société: « Formez votre
 » goût par l'étude des bons modèles; or, les bons modèles grecs et
 » latins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes.
 » Quant aux Pères, aux Docteurs et à tous les écrivains de l'Église,
 » leur style est defectueux et leur goût altéré, il faut donc bien se
 » garder de se former à leur école. » Voilà ce qu'on a dit et surtout

ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants, à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature.

« De là, Messieurs, qu'est-il arrivé? Ce qui devait arriver nécessairement, c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, - et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions.

« En effet, n'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les *sept Sages de la Grèce* presque autant que devant les *quatre Évangélistes*; à s'extasier sur les *pensées* d'un *Marc-Aurèle* et sur les œuvres philosophiques d'un *Senèque*, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les *livres saints*; enfin à valter les *vertus de Sparte et de Rome* au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes?

« Croit-on, Messieurs, que de pareils enseignemens, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire *baisser le sentiment de la foi* et *surexciter démesurément l'orgueil de la raison*? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la *Révélation*, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, on préparait les voies au règne de ce *rationalisme effronté* qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même? Et si, pendant ces jours d'anarchie où la dépravation qui fermentait dans les entrailles de la société put paraître sans pudeur et sans frein; si, dans ces jours de révélations horribles, cette *Raison*, arrivée au paroxysme de son orgueil, reçut sous les traits d'une *déesse impure* l'encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu, n'est-il pas permis de dire que deux siècles d'un enseignement littéraire tout païen avaient pu disposer de loin les esprits à ces scènes hideuses renouvelées du paganisme, et ainsi, contrairement sans doute aux intentions de ceux qui en étaient les instrumens inattentifs, préparer quelques-uns des élémens de ce culte abominable.

Ce que Mgr Parisis dit ici avec tant de raison de l'influence de l'étude de la *littérature* sur les esprits, nous nous permettons de le dire en ce moment sur celle de la *philosophie*, dans la thèse que nous soutenons contre MM. les abbés Maret et Noget, et contre les *cours de philosophie classique* en général. Il n'est que trop vrai, depuis environ 300 ans, on a eu la prétention de faire

« Il est bien vrai que les hommes vénérables et profondément chrétiens, qui pendant ces mêmes siècles ont présidé à l'éducation publique, que ces hommes si éclairés d'ailleurs et si admirablement dévoués à la jeunesse, n'omettaient rien pour détruire, par les enseignemens les plus solides et les plus assidus de la foi, les impressions fâcheuses qui pouvaient être produites par leurs cours littéraires.

« Mais ces impressions, dont on devait d'autant moins se méfier qu'elles tenaient à l'accomplissement même des devoirs de tous les jours, ces impressions, qui s'adressaient directement aux facultés les plus actives et aux sentimens les plus vifs de l'âme, à l'imagination, à l'esprit, à la raison pure, à la curiosité, à l'orgueil, à l'indépendance, hélas! et à d'autres passions plus terribles encore, ne devaient-elles pas l'emporter, au moins chez un grand nombre de jeunes gens, sur des enseignemens toujours sérieux, qui demandent avant tout la soumission absolue de la raison et la répression constante de tous les mauvais penchans?

« Quoi qu'il en soit, Messieurs, et sans vouloir discuter plus long-tems sur un passé très-malheureux, selon nous, de ce côté, quoique très-respectable sous tant d'autres rapports, nous vous avouerons que nous avons eu l'expérience personnelle de ce que peut produire sur de jeunes et vives intelligences l'admiration constante des modèles païens.

« Après l'étude exclusive de ces *De Viris illustribus*, de ces *Selectæ e Profanis* dont on avait rassasié notre adolescence, après la lecture de ces *Voyage du jeune Anacharsis* et de ces *Morale en action*, avec lesquels on voulait former notre cœur, nous avons vu un *cours de sagesse*, dans lequel on établissait les *dogmes et la morale*, en faisant une *exclusion* expresse de toute *révélation extérieure et positive*. Dans quelque tems, malgré les noms vénérés qui ont établi ou suivi cette méthode, on ne voudra pas croire à cette anomalie absurde et fautive. Comme Mgr de Langres, nous vénérons, nous excusons les auteurs, mais nous démontrons le danger de la méthode et en demandons le changement. Que nous serions heureux si un homme distingué comme Mgr Parisis voulait examiner à fond cette question, et prendre en main la cause de la *révélation extérieure*, contre cette prétendue *révélation intérieure individuelle*, qui n'est autre que la raison humaine avec sa faiblesse, ses contradictions et ses obscurités. A. B.

des jeunes gens jusque-là calmes dans leur foi, et purs dans leurs mœurs, qui, venant à réfléchir sur cette sagesse tout humaine et cependant, selon nos auteurs, si admirable et si parfaite, sur ces vertus de l'homme livré aux seules inspirations de la nature, et cependant si héroïques et si sublimes, se sont demandé avec effroi : « quel besoin » alors l'humanité pouvait avoir de la Révélation chrétienne, de la grâce » surnaturelle, de la venue si étonnante du Fils de Dieu dans le monde, » et ce que devenaient ces paroles si souvent citées pour faire comprendre la grande miséricorde de Dieu sur les hommes : « La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort ¹. » Et ces autres : « Il se sont tous éloignés de lui ; ils sont tous devenus » inutiles ; il n'en est plus qui fasse le bien ; il n'en est plus un seul ². »

» Voilà, Messieurs, les impressions pénibles ou, pour mieux dire, les tentations affreuses produites, à notre connaissance, sur de jeunes esprits par le Paganisme empreint dans toutes leurs études littéraires, et par l'admiration dont on les avait pénétrés pour les productions intellectuelles et morales de ces siècles idolâtriques.

» Il leur a fallu travailler longtems contre eux-mêmes, pour découvrir, pour comprendre et pour croire combien est vaine cette sagesse, et combien sont fausses ces vertus dont, à l'aide des prestiges du langage, on les avait éblouis. C'est qu'en effet ces *Selectæ à profanis*, vus de près, ne sont autre chose que des recueils d'éléments, il est vrai, profanes, mais disposés par une main chrétienne, et dépouillés de leur alliage primitif avec la supériorité d'intelligence morale que donne la foi seule. C'est comme un temple élevé au vrai Dieu par des ouvriers catholiques avec les débris des temples païens, mais sur lequel on a eu l'imprudencé de laisser le *nom et la figure des idoles*, tellement que c'est à ces idoles impuissantes que les hommages s'adressent.

» Quand on étudie ces anciens Sages dans leurs propres écrits, et qu'on les voit au naturel dans leur entier, il est facile de reconnaître que, en fait de vérité, ils sont tous des ignorans et des aveugles qui

¹ Sedentibus in regione mortis lux orta est eis. Math. iv, 16.

² Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. *Psal.* cxiii, 3.

hésitent et trébuchent à chaque pas sur des questions qui sont aujourd'hui faciles, claires, précises et sûres pour le commun des fidèles et même pour le petit enfant bien instruit de son catéchisme; en sorte qu'il est très-évident qu'en répandant sur le genre humain les lumières pures et fixes de la Révélation, N. S. Jésus-Christ a véritablement accompli à la lettre ces paroles de son Apôtre. « *Je perdrai la sagesse des sages? C'est en disant qu'ils étaient sages qu'ils sont devenus insensés.* » Voilà ce qu'il n'est pas permis à un chrétien instruit d'ignorer ou de méconnaître, et voilà ce que l'étude exclusive des auteurs païens tend à lui déguiser.

» Il en est de même de ces *vertus païennes* dont on a fait tant d'éclat, surtout à la fin du dernier siècle. Réunies en faisceau et présentées avec art, elles peuvent produire quelque effet; mais vues dans le cours des âges et dans l'exacte vérité, ce ne sont d'abord que les produits plus ou moins fardés d'une ostentation que le Christianisme n'admet pas au nombre des vertus, parce qu'elle ne prend pas sa source dans le véritable amour du bien; et encore, même dans cet état d'imperfection, ce ne sont que des faits extrêmement rares et comme des phénomènes insolites brillant au sein d'une nuit profonde: tandis que, dans le Christianisme, les actes de ces mêmes vertus sont des événemens ordinaires, et, surtout à certaines époques, des œuvres pratiquées en masse.

» Ainsi, pour un *Cincinnatus* païen, le christianisme présente des myriades de solitaires et de religieux volontairement dépouillés de tout; pour un *Régulus*, des millions de confesseurs et de martyrs; pour une *Lucrece* suicide et quelques Vestales contraintes, des légions de vierges pures et de circoncis volontaires réduisant leurs corps en servitude; enfin pour un *Aristide le Juste*, des multitudes innombrables de saints de toutes les classes, vivant dans l'habitude, non-seulement des plus hautes vertus de l'antiquité païenne, mais de toutes celles qui lui furent même inconnues: de l'humilité, de la charité, de la mort à soi-même, du pardon des injures; vertus

¹ Perdam sapientiam sapientium .. . I Cor. 1, 19.— Isaïe, xxix, 14.

² Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt. Rom. 1, 22.

impossibles à la nature et que Jésus-Christ a rendues, non pas accessibles à des âmes privilégiées, mais praticables pour tous. Voilà ce que l'histoire révèle, et voilà encore ce que les auteurs classiques, exclusivement païens, tendent à faire entièrement méconnaître¹.

» Or, s'il est infiniment regrettable et s'il a été très-malheureux que, même dans des siècles de foi, on ait exposé toute la jeunesse étudiante à perdre de vue ces vérités si importantes et si glorieuses pour notre sainte Religion, combien n'est-il pas désirable que l'on sorte enfin de cette voie funeste dans des jours où les dons de la foi sont si méconnus, et où le rationalisme, qui n'est que le résumé abstrait de l'idolâtrie, tend à nous envahir de toute part? Il faut donc, dans l'intérêt de la foi, que l'étude des grands écrivains latins et grecs produits par le Christianisme marche dans les classes littéraires concurremment avec celle des auteurs païens.

» Mais le goût de la saine littérature n'en sera-t-il pas altéré? C'est à cela que nous allons répondre en second lieu.

§ II.

» Établissons d'abord, Messieurs, que s'il fallait choisir entre les intérêts de la foi et ceux du goût, les premiers devraient incontestablement l'emporter dans nos âmes chrétiennes et sacerdotales. Mais on va voir que nous n'aurons à faire aucun sacrifice de ce genre.

» Remarquons ensuite que cette accusation de mauvais goût, formulée sans exception contre le style des Docteurs et des Pères de l'Église, ne date que de l'époque où l'on entra dans la voie que nous déplorons, époque où l'on concentra toutes les études littéraires sur

¹ Tout le monde applaudira à ces hautes et justes pensées de Mgr de Langres. Nous-même nous l'avons dit plusieurs fois, ce sont malheureusement des Chrétiens qui ont travaillé à ressusciter le Paganisme, en le rendant supportable, et pour cela, en morale, on a caché ses turpitudes, et, éclairé de l'Évangile, on en a extrait les pensées morales du milieu du cloaque de ses immoralités; et l'on a édité cette morale sous le nom d'*extraits choisis des auteurs profanes*; pour le dogme, on a donné une forme, une espèce de symbole à une religion qui n'avait ni unité, ni fixité, ni généralité, et on a édité ce symbole sous le nom de *Cours de mythologie*: c'est à ne pas y croire.

les productions du *paganisme*. Personne jusque-là n'eût osé concevoir et surtout n'eût osé mettre au jour un tel jugement.

» Observons, enfin, que ceux qui ont ainsi jugé les grands écrivains du Christianisme ont jugé, blâmé, condamné aussi sévèrement tous les arts tels que le Christianisme les avait modifiés conformément à ses principes, à ses mœurs, à ses pratiques saintes. Aujourd'hui, l'opinion de tout ce qu'il y a d'éclairé en France infirme ou casse leur jugement sur ce dernier point : elle déclare, par exemple, que notre *chant liturgique*, loin d'être coupable de mauvais goût, est, au contraire, le vrai langage de l'Église louant et priant la divine Majesté. Elle proclame que nos *vieilles cathédrales*, loin d'être des œuvres de mauvais goût, sont des prodiges d'intelligence, de talent et de génie. Or, puisque ces mêmes hommes, dans une accusation identiquement semblable, se sont si grossièrement trompés en ce qui concerne l'*art chrétien*, n'est-il pas très-possible, n'est-il pas même très-présumable que, en ce qui concerne la *littérature chrétienne*, ils soient tombés dans quelques erreurs plus ou moins importantes? Voyons donc s'il n'en aurait pas été ainsi :

» Tout catholique sait que le Christianisme a renouvelé, réformé, régénéré totalement sur la terre le *monde moral*. Cette réforme s'est faite en répandant parmi les hommes des idées généralement méconnues ou même tout-à-fait ignorées surtout chez les païens. C'était une lumière nouvelle, un ordre de conception et de sentiment nouveau; enfin, comme le dit saint Paul, « toutes choses nouvelles pour » de nouvelles créatures¹. »

» Il est évident que, pour rendre ces idées nouvelles, il a fallu de nouvelles expressions, et que pour tout cet ensemble de nouveaux aperçus intellectuels et moraux, il a fallu tout un nouveau langage.

» Alors, qu'a fait le Christianisme? Il a pris les idiômes en usage dans le monde; il a pris surtout le grec et le latin comme étant les plus répandus, et il les a transformés à son usage. Il n'a pas ou presque pas créé de nouveaux mots, parce que c'eût été un obstacle à l'intelligence des peuples; mais il a donné à tous les mots dont il

¹ Si qua ergo, in Christo nova creatura, vetera, transierunt : ecce facta sunt omnia nova. II Cor. V, 17.

avait besoin un sens qu'on ne leur avait pas attribué jusque-là, un sens incomparablement plus riche, plus élevé, plus parfait. Qui oserait dire, par exemple, que les mots *redemptio*, *justificatio*, *gratia*, *caritas*, *humilitas*, *conscientia*, etc., n'ont pas dans saint *Paul* une signification plus haute et en même tems plus positive, plus satisfaisante que dans *Cicéron* ou dans *Quintilien*, ou dans tout auteur du siècle d'*Auguste* qui les aurait employés ? Et qui oserait dire ensuite que, par cette acception nouvelle et vraiment divine de mots anciens, le Christianisme a fait dégénérer la langue de l'ancienne Rome ? Et cependant, combien de fois ne l'a-t-on pas dit ! Combien de fois n'a-t-on pas enseigné à de jeunes Chrétiens que tel mot pris dans tel sens était d'une basse latinité uniquement et précisément parce qu'il appartenait et devait appartenir à la latinité chrétienne !

» Or, il en est des langues comme des sociétés : tout finit par y subir l'influence des idées principales qui les dominent. Les mots les plus importans, ceux qui devaient désormais faire le fond du discours, ayant reçu une signification nouvelle, il en résulta naturellement quelque modification dans la forme et la contexture des phrases, comme dans tout l'ensemble du langage. Mais en quoi ces modifications, quand on y respecte toutes les règles grammaticales, seraient-elles l'œuvre d'un goût dépravé ?

» Comment ! on accorde sans réclamation à chaque auteur éminent le droit d'avoir sa manière d'écrire, et on ne l'accorde pas à l'*Église de Dieu* ! Est-ce que la phrase de *Tite-Live* ne diffère pas sensiblement de celle de *Tacite* ? Est-ce que la poésie d'*Horace* n'a pas une physionomie bien différente de celle de *Virgile* ? Qui a jamais pensé à taxer l'un de mauvais goût uniquement par sa comparaison avec l'autre ? Et cependant, n'est-ce pas là ce que l'on a fait dans la réprobation absolue et collective des *Tertullien*, des *Cyprien*, des *Lactance*, des *Ambroise*, des *Augustin*, des *Jérôme*, etc. ; puis des *Grégoire de Nazianze*, des *Basile*, des *Chrysostome*, etc. ? On a cherché dans les uns la phrase *cicéronienne*, et on ne l'a pas trouvée ; dans les autres les formes de *Démosthène*, et on ne les a pas trouvées non plus ; et sur cela seul, on a conclu que ces auteurs étaient d'un goût dégénéré, sans se demander si, dans leur manière spéciale d'écrire, ils ne renfermaient pas des beautés tout-à-fait pures

et d'un ordre supérieur ? Mais depuis quand le genre d'un écrivain fait-il loi absolue en littérature ? On donne à étudier en même tems plusieurs auteurs païens, quoique de genres très-divers : pourquoi cela, sinon pour que le goût se forme et que chaque talent naissant se détermine précisément par cette comparaison ? Quel est donc l'*esprit de mensonge* qui n'a pas voulu que depuis 300 ans on suivît, en ce qui concerne les écrivains de la sainte Église, ces règles si générales et si naturelles ?

» Messieurs, on croirait laisser une lacune énorme dans l'enseignement de la littérature, si par exemple on en excluait *Cicéron*, quoiqu'on y expliquât *Tite-Live* : eh bien ! nous ne craignons pas de dire qu'on y a fait, même au point de vue de la science littéraire, une lacune beaucoup plus large encore, en excluant tout à fait des *études classiques* les écrivains latins et grecs du Christianisme.

» Certes, nous ne chercherons pas à rabaisser la gloire de l'orateur romain, et, malgré notre peu d'estime pour ses lumières philosophiques aussi bien que pour son caractère personnel, nous lui reconnaitrons très-volontiers le sceptre de l'éloquence latine.

» Cependant, après tout, qu'est-ce que sa parole a produit dans le monde ? Elle a fait un peu de bruit de son vivant, puis elle a contribué pour sa part à former quelques écrivains dans le cours des siècles.

» Mais qu'est-ce que ce résultat peut avoir de comparable aux grands et merveilleux effets opérés sur le genre humain par la langue latine de l'Église ? Qui ne sait qu'elle y a régné seule en Occident pendant près de quinze siècles ? que seule elle y a renversé toutes les idoles, foudroyé toutes les erreurs, civilisé tous les peuples, fondé toutes les institutions ? Qui ne sait que c'est dans cette langue qu'ont été rédigées en Occident toutes les bulles de tous les papes, tous les actes de tous les conciles, toutes les formules de toutes les liturgies catholiques, et de plus, des milliers de lois civiles, de capitulaires, d'ordonnances, de décrets en matière toute profane, et que, encore une fois, cet immense empire de la langue toujours parlée et toujours écrite a duré le quart des siècles écoulés depuis l'origine du monde !

» Sans doute tous ceux qui en ont fait usage pendant cette longue période ne l'ont pas parlée purement : chacun sait qu'il y a de mauvais auteurs dans toutes les langues ; mais est-il possible de mécon-

naître que cette langue de l'Eglise, si féconde en prodigieux et bien-faisants effets, a eu, comme les autres, ses beaux siècles, et que dans ces siècles brillent d'admirables écrivains, et que dans ces écrivains se trouvent surtout certains passages qui surpassent pour tout chrétien, et qui égalent au moins pour tout homme de goût, les plus magnifiques morceaux des auteurs du paganisme ?

» Nous disons donc que n'avoir pas expliqué ces grands et saints auteurs, que n'avoir pas connu par leurs écrits le caractère et le génie de ces beaux siècles, que n'avoir pas, enfin, étudié la langue du Latium dans la modification merveilleuse et dans les richesses incomparables qu'est venu lui apporter le Christianisme, c'est ne la connaître qu'imparfaitement.

» C'est, de plus, s'exposer à tomber soi-même dans le mauvais goût quand on veut s'en servir.

» Les peuples modernes vivent d'idées chrétiennes, ils en vivent, quoi qu'ils fassent. Les hommes mêmes qui sont assez malheureux pour blasphémer les mystères et pour enfreindre habituellement les devoirs du Christianisme, respirent cependant son atmosphère et vivent de son esprit. Ainsi, quand nous pensons à la vertu, à l'innocence, à la conscience, à la Providence, à la religion, etc., ce n'est jamais à la manière des païens; c'est toujours, même à notre insu, avec les lumières qui nous viennent ou directement ou indirectement de la révélation chrétienne.

» Or, nous avons vu, et c'est d'ailleurs une vérité de toute évidence, que les idées de la foi ne peuvent se rendre exactement dans une langue venue toute entière du Paganisme. Lors donc que l'on veut tenir exclusivement à cette forme de langage païen, il arrive ou que la forme emporte le fond, et alors la littérature redevient tout à fait païenne, avec tout le cortège des *faux dieux* et des *idées sensualistes*, au point que sans ce honteux aliment il n'y a plus ni poésie, ni grâce de style, comme il en fut trop souvent dans les deux derniers siècles; ou bien que l'on manque de naturel et de vérité, comme il arrive toujours dans le langage, quand la pensée n'est point conforme à la parole, ni la parole assortie à la pensée.

» C'est là, pour le dire en passant, ce qui explique tout à la fois et

l'un des vices radicaux des *liturgies modernes*, et l'engouement dont elles furent cependant l'objet.

» On prit le langage de toutes les erreurs pour louer la vérité éternelle. On voulut chanter au Dieu de toute sainteté des hymnes calquées sur celles qui s'adressaient aux divinités impures du fabuleux Olympe : et comme il était convenu que ce genre de langage était le seul vraiment beau, on crut, en immolant à cette idole déguisée les antiques formules de l'Eglise, faire un sacrifice agréable au Seigneur et au Christ.

» On commence à se demander si tout ce travail n'aurait pas eu pour unique résultat, même au point de vue de l'art, d'opérer des *mutilations sacrilèges* et de produire des *œuvres bâtarde* . Mais beaucoup ne le croient pas encore, dominés qu'ils sont par le souvenir exclusif de leurs auteurs classiques païens ; et on ne le croira et surtout on ne le comprendra généralement que lorsque les études littéraires auront embrassé, selon leurs proportions, avec les écrivains profanes qu'elles ont déjà depuis longtemps adoptés, les Docteurs et les Pères de l'Eglise.

» Il s'en faut bien, Messieurs, que par ces aperçus généraux nous ayons épuisé ce riche sujet, qui sera certainement plus tard savamment exploité par d'autres. Peut-être aurons-nous occasion d'y revenir nous même, et de mettre en jour quelques-uns de ses détails : mais nous en avons dit assez pour vous faire apprécier la conséquence pratique que nous allons en tirer.

» Pour obtenir un résultat, il faut en prendre les moyens. Nous voulons que l' *explication des Pères et des Docteurs* de l'Eglise fasse désormais partie du *cours de grammaire, d'humanités et de littérature* dans cette maison. Mais pour cela, il faut avant tout les rendre classiques, ce qui doit s'obtenir surtout par des *extraits* choisis avec intelligence et gradués selon la force des classes.

» Eh bien ! Messieurs, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de vous charger de ce travail. Nous connaissons trop votre zèle et votre bon esprit pour craindre la moindre hésitation de votre part : qu'il nous suffise de vous indiquer comment vous pourriez vous entendre dans cette opération collective.

» Vous vous partageriez, selon l'attrait de chacun, les écrivains ecclésiastiques qui seraient déterminés ; vous en choisiriez les passages qui

vous sembleraient le mieux convenir à telle ou telle classe; puis vous vous réuniriez un jour ou deux par semaine pour soumettre vos indications personnelles au jugement de vos confrères. Les recueils de ces morceaux choisis s'appelleraient : *Selecta è sacris scriptoribus*.

Ainsi, Messieurs, vous aurez contribué puissamment à une amélioration essentielle dans les études littéraires, en même tems que, par ces laborieuses recherches, vous aurez enrichi le trésor de vos propres connaissances. »

P.-L., Evêque de Langres.

Qu'on nous permette de rappeler ici ce qui a été dit dans les *Annales* sur cette question, et les travaux qui ont été déjà faits pour les mettre à exécution.

1^o *Projet d'améliorations dans les études cléricales*, par M. l'abbé Foisset; six articles qui se trouvent dans les tomes II, 233, 432; III, 123, 388; IV, 131, 314; (première série). Dans ces articles se trouvent démontrés, comme le fait aujourd'hui Mgr de Langres, les dangers de l'introduction des auteurs profanes dans les classes chrétiennes, et les avantages d'y faire entrer les auteurs sacrés, non point à l'exclusion des premiers, mais en les y accompagnant. On y indique le choix à faire pour chaque classe. Mgr l'évêque actuel du Mans prit part à cette polémique, avec sa haute raison et son expérience.

* C'est au commencement du mois de novembre (1845) que nous adressions à messieurs les supérieurs directeurs et professeurs de notre petit séminaire cette invitation raisonnée, mais toute paternelle. Ces bons et studieux ecclésiastiques se sont aussitôt mis à l'œuvre et le travail s'avance. Toutefois, il n'y a encore de paru que le recueil ou *Selecta* latin destiné à la Rhétorique *. Celui de la Seconde paraîtra bientôt, et ensuite, pour que les élèves des classes supérieures puissent mieux se rendre compte de la littérature chrétienne, on publiera quelques ouvrages entiers, comme l'Apologétique de Tertullien et le Traité de Lactance *De morte persecutorum*. Nous prions le Dieu des sciences de daigner agréer et bénir le faible hommage de ces petites œuvres, entreprises uniquement pour sa plus grande gloire.

* A Langres, chez Laurent fils et C^e, libraires, imprimeurs de l'évêché. — A Paris, chez Lecoffre, libraire, rue du Vieux-Colombier, 29.

2° Quelques réflexions sur un commencement de publications de *Morceaux choisis des saints pères de l'Église grecque* dans notre tome VIII, p. 69 et 309 (première série), fait par les supérieurs du Petit-Séminaire de Beauvais, sous la direction de M. l'abbé Poulet, ce prêtre distingué, que la mort vient d'enlever à la défense de la religion.

Nous conseillerons aux personnes qui désirent trouver des morceaux choisis avec beaucoup de goût et de discernement, la lecture de la *Rhétorique* du P. Caussin, jésuite, gros in-4°, portant pour titre *De Eloquentiâ sacrâ et humanâ*, lourd de composition sous le rapport de la forme, mais renfermant un *trésor* de morceaux choisis des auteurs sacrés et profanes.

M. l'abbé Congnet a donné aussi d'excellents extraits grecs, de *Joseph, Ruth et Tobie* *

Voir en outre les dernières considérations de M. l'abbé Édouard Chassay sur l'*Éducation ecclésiastique*, dans nos tomes XII et XIII (3^e série).

* Chez Poussielgue et Hachette, 4 vol. in-12. Prix : 10 fr.

* Vol. in-12, à Lyon et à Paris chez Périsse, libraires.



 Polémique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE

D'UNE APOLOGIE DU SYSTÈME THÉOLOGIQUE

DE M. L'ABBÉ MARET,

 PAR LE P. DOM GARDERAU.

 Troisième Article ¹.

1. Du sentiment de saint Thomas sur les idées innées.

On se souvient que M. l'abbé Maret, voulant défendre le système des *idées innées* dans le sens de Platon et de Malebranche, avait prétendu que c'était aussi le sentiment de saint Thomas. Comme il affirmait cela de son autorité privée, nous lui indiquâmes le passage où saint Thomas assure que « l'âme humaine est au commencement » comme une table rase sur laquelle il n'y a rien d'écrit, par la » raison que, dès notre première existence, l'intellect étant une *puissance passive*, nous sommes intelligens en *puissance* et non en *acte* ². » Dom Gardereau voulant diminuer la portée de cette citation et justifier en ceci M. Maret, est allé compulser à grand peine saint Thomas, et a détourné un texte où il prétend qu'il soutient les *idées innées* dans le même sens que M. l'abbé Maret ³.

¹ Voir le deuxième article au n° précédent ci-dessus p. 197.

² Voir notre n° 67, t. XII, p. 77.

³ Voir *Correspondant* du 25 juillet dernier, t. XV, p. 195.

Si la chose était vraie, si saint Thomas, après avoir soutenu dans sa *Somme* que l'intellect humain est en *puissance* et non en *acte*, soutenait dans ses *Questions sur la vérité*, qu'il a, en *acte*, des *connaissances*, des *idées innées*, il faudrait en conclure qu'il se contredit, ou plutôt nous en concluons que ce dernier traité n'est pas de lui. Nous rappellerions à cette occasion ce que dit le cardinal Bona « qu'au commencement les ouvrages du saint docteur n'étaient qu'au nombre » de 7; qu'ensuite ils furent portés jusqu'à 20; puis jusqu'à 58, et » qu'enfin en 1277 ils parurent au nombre de 128 et même de 170¹. »

Mais heureusement nous n'en sommes pas réduit là, et l'on peut parfaitement expliquer les deux textes de saint Thomas, seulement il faut bien saisir le sens de sa doctrine, ce qui nous semble avoir échappé au P. Gardereau.

« Les grands scholastiques, nous dit-il, conciliaient parfaitement » la doctrine des idées ou vérités-principes *innées*, quoique à l'état » *informe*, avec les deux axiomes célèbres, qu'ils avaient reçus » des anciens, surtout d'Aristote : celui de la similitude avec la *table* » *ruse*, et : *il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait été auparavant* » *dans le sens*. Ils s'expliquent eux-mêmes fréquemment sur le *mode* » de cette conciliation². »

Il semble que c'était là le cas de dire un mot de ce *mode de conciliation*, ou d'indiquer un de ces fréquens passages; mais non, dom Gardereau est ici avare de sa science; comme M. l'abbé Marét, il se contente de nous donner seulement sa parole, et ajoute : « Leurs ex- » plications sont trop longues et trop métaphysiques pour entrer dans » cette note³. » Cependant, comme il cite le texte qu'il nous oppose, où il est parlé de *conceptions universelles* et de *cognition innée*,

¹ Opera d. Thomæ, ut constat ex Egidio romano in suo *defensorio librorum d. Angelici*, initiò erant tantum 7; deinde creverunt usque ad 20; postea ad 58; tum emererunt 128 et 170, anno 1277. Paulò post ejus obitum quædam ejus propositiones Parisiis damnatæ fuerunt, ut ex eod. Alva, in *nodo indissolubili* (Bruxellis 1661), p. 168. Vide *chron. trivelli*. in *spicilegio* Lucae Dacheri, t. viii, p. 632. J. Bona, *epist. selectæ, analecta liturgico-sacra*, p. 357, Turin, 1754. in-fol.

² Dans le *Correspondant*, *ibid.*

³ *Correspondant* du 25 juillet, p. 194.

force nous est d'expliquer ce que dom Gardereau a laissé inexpliqué aux lecteurs du *Correspondant*.

Pour donner cette explication complète et sans surprise, nous avons cru qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de traduire les chapitres mêmes où le P. Gardereau a puisé ses objections, et que saint Thomas a intitulés : *Si l'âme humaine reçoit la connaissance des choses sensibles et si un homme peut enseigner un autre homme, ou bien si Dieu seul peut être appelé maître*. Il nous a paru utile de mettre ces deux chapitres sous les yeux de nos lecteurs pour plusieurs raisons.

1° Parce que saint Thomas y donne l'analyse des systèmes antérieurs, ce qui nous permettra de voir si la question a beaucoup gagné en clarté, ou seulement avancé d'un pas jusqu'à nos jours.

2° Parce qu'on pourra faire facilement la comparaison de ces systèmes avec ceux des écoles modernes, et en particulier des écrivains catholiques, et l'on reconnaîtra que plusieurs n'ont fait que ressusciter de vieilles questions, déjà usées, ainsi que leur réponse.

3° Enfin parce qu'on comprendra alors, autant qu'elle est possible d'être comprise, l'opinion de l'ange de l'école, et on pourra la comparer à celle que nous défendons ici.

Au reste, nous ne prétendons pas expliquer en tout, ou adopter les théories de saint Thomas. Que l'on se souvienne du départ de notre discussion ; « Nous soutenons qu'il faut adopter le *fait* de la transmission de la connaissance, par la parole, sans en rechercher le *comment*. » Voilà la *méthode* que nous avons conseillée aux philosophes catholiques. Puis, nous avons voulu prouver que M. Maret avait tort quand il assurait que saint Thomas était de son avis. — Nous croyons que la lecture des passages suivans du docteur angélique nous confirmera de plus en plus dans notre sentiment¹.

¹ Nous nous sommes permis un seul changement au texte du saint docteur. On sait comment il procède : 1° il expose les objections ; 2° il émet son opinion avec ses preuves ; 3° il répond aux objections. Nous commençons par établir son sentiment, puis nous exposons chacune des objections en la faisant suivre immédiatement de sa réponse. Nous avons cru que cela serait plus clair.

SI L'ÂME HUMAINE REÇOIT LA CONNAISSANCE DES CHOSES SENSIBLES¹.

2. Thèses sur la question de l'acquisition de la connaissance; elle nous vient des sens.

« Comme le dit Aristote et comme l'expérience le prouve, *celui qui est privé d'un sens est en même tems privé d'une science*²; comme les aveugles qui sont privés de la science des couleurs. Or cela ne serait pas, si l'âme recevait la science de quelque autre part que des sens; il l'a reçoit donc des choses sensibles par le moyen des sens.

» 2^o Toute notre connaissance consiste originairement dans la notion des premiers principes indémontrables. Or la connaissance de ces principes prend naissance en nous par le sens, comme cela est démontré à la fin des *Postérieures*³; notre science vient donc des sens.

» 3^o La nature ne fait rien d'inutile, et ne manque jamais dans les choses nécessaires. Or les sens auraient été donnés inutilement à l'âme, si elle ne recevait par leur moyen la connaissance des choses.

3. Historique de la question. — Exposition des divers systèmes avec leur réfutation.

» Les opinions des anciens, sur cette question ont été multiples.

» En effet, quelques-uns établirent que l'origine de notre science venait totalement d'une cause extérieure séparée de la *matière*. Ceux-ci sont divisés en deux écoles.

» Quelques-uns, comme les *platoniciens*, enseignèrent que les *formes* des choses sensibles étaient séparées de la matière, et ainsi étaient intelligibles *en acte*, et que, de leur *participation* par la matière sensible, étaient formés les individus dans la nature, et que c'était par leur *participation* que les âmes humaines avaient la science. — Ainsi, ils pensaient que ces *formes* étaient le principe de la génération et de la science, comme le dit Aristote⁴.

¹ C'est le titre de l'art. vi de la question x, intitulée: *de l'esprit* (de mente) du livre de saint Thomas, portant pour titre: *Questions sur la vérité* (Questions de veritate), dans le t. viii, p. 358 verso, des *œuvres*, édition in-folio de Rome, 1570.

² *Analyt. poster.*, lib. 1, tex. 33, l. 1.

³ In line. 2, *postercom. ult. circa med. t. 1*,

⁴ *Met. l. 1, Com. vi, l. iii.*

« Mais cette thèse a été suffisamment réfutée par ce philosophe , qui montre que l'on ne peut poser les formes des choses sensibles , que dans la matière sensible ; de même qu'aussi les formes universelles ne peuvent être comprises dans l'universel sans matière sensible, comme un homme camus qui ne peut être compris sans nez.

On voit ici le système des Platoniciens purs, qui font les formes éternelles, immuables, séparées de Dieu, et en réalité créent deux Dieux. Cette opinion, vers laquelle penchent plusieurs rationalistes modernes, a été réfutée avec beaucoup de clarté par Mgr de Paris, dans son *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*¹. Il sera utile de lire la partie de la *métaphysique* d'Aristote où ce même système est réfuté². Il sera bon d'y remarquer ce que dit le philosophe de Stagyre : que Platon est le premier qui a changé le principe de la science, en soutenant que les êtres subsistent par *une participation* des idées ; avant lui les pythagoriciens disaient seulement que les êtres subsistaient par *une imitation des nombres*. C'était là la vraie notion, la notion traditionnelle de cette vérité révélée, que les êtres sont une *image de Dieu*, selon cette parole de la Genèse : *Dieu fit l'homme à son image et ressemblance*³. Sur cette question, si essentielle à notre époque, il est à remarquer que saint Thomas emploie toujours le mot de *participation de ressemblance* ; ce qui est parfaitement exact. On sait que M. Maret, dans son culte pour Platon, se sert toujours du mot panthéistique de *participation*. Ce que nous devons relever ici, c'est qu'ayant eu à citer un texte de saint Thomas, il n'a pas manqué de le tronquer en traduisant l'expression *participat Dei similitudinem*, qu'il cite, par celle-ci *participe à Dieu*⁴.

Dans l'état actuel de la polémique entre les catholiques et les panthéistes, il faut que ces deux expressions soient strictement distinguées.

» 2° Aussi d'autres philosophes, ne supposant aucunes formes des choses sensibles séparées d'elles, mais seulement des *intelligences*, que nous appelons *anges*, assurèrent que l'origine de notre science venait totalement de ces substances séparées (les anges). C'est de là qu'Avicenne dit⁵ que de même que les formes sensibles ne sont acquises dans la matière sensible que par l'influence d'une intelligence agissante, ainsi les formes intelligibles ne sont *imprimées*

¹ Page 115 de la 4^e édition.

² On le trouve dans le t. 1, p. 30, de la traduction donnée par MM. Pierron et Zévort, et p. 150, de celle de M. Cousin.

³ *Creavit deus hominem ad imaginem suam. Genèse, 1. 27.*

⁴ Voir *Théodicée chret.* p. 362.

⁵ *Mét.* l. ix c. 2, 4 et 5.

dans les esprits humains que par une intelligence agissante qui n'est point une partie de l'âme, mais une substance séparée. Cependant, l'âme a besoin des sens comme agens excitans et disposant à la science, de même que ces agens inférieurs préparent la matière à recevoir sa forme par l'intelligence agissante.

Cette opinion d'Avicenne est précisément celle de M. Maret, avec cette différence que ce ne seraient pas les *anges*, mais *Dieu*, qui aurait imprimé les *idées* dans l'âme humaine. Qu'on fasse attention à la réfutation de saint Thomas, qui est très-claire.

» Mais cette opinion ne paraît pas *raisonnable*, parce que, dans cette supposition, il n'y aurait pas une dépendance nécessaire entre la connaissance de l'esprit humain et les qualités ou vertus des êtres, tandis que le contraire est manifeste ; d'abord, parce que la privation d'un sens prive aussi de la science des choses sensibles à ce sens ; ensuite, parce que notre esprit ne peut réfléchir ou *penser actuellement*, même aux choses qu'il sait *habituellement*, si ce n'est en s'en formant une *image*, un *fantôme* ; en outre, on sait que, lorsque l'organe d'une *image* est lésé, la *pensée* en est supprimée. — De plus, il faut observer que si toutes les choses inférieures reçoivent leurs formes intelligibles et sensibles immédiatement d'une substance séparée (de l'ange ou de Dieu), cette supposition supprime les principes prochains des choses.

Toutes ces preuves sont frappantes de vérité ; nous ferons observer en particulier sur la dernière, que ceux qui soutiennent cette opération directe de Dieu sur nous, lequel aurait *imprimé*, comme avec un cachet¹, la règle du *vrai* et du *bon*, c'est-à-dire les *dogmes* et la *moralité* dans notre âme, suppriment, comme le dit ici saint Thomas, les *principes prochains* dans les choses créées. Il n'y aura plus de *causes* ni de *principes* créés ; il n'y aura que des *empêchemens* ou des *conditions*. Ce système, poussé dans ses dernières conséquences, contre le gré de leurs auteurs, supprime le mérite et le démérite, qui sont inséparablement liés à l'idée de causes et de principes.

» 3^e Une autre opinion est celle de ceux qui pensent que l'origine

¹ Tous les partisans de ce système se prévalent de ce texte : SIGNASTI *super nos lumen vultus tui Domine* (psaume *iv*, 7). Nous avons prouvé qu'ils commettaient un contre-sens en traduisant par : *vous avez imprimé en nous* ; le seul sens est : *vous avez signalé au-dessus de nous*, en dehors de nous, comme on le dit d'un *étendard*. Voir nos *Annales*, t. *xv*, p. 214.

de notre science vient *totalément* d'une *cause inférieure* ; laquelle opinion se divise aussi en deux sectes.

» Quelques-uns, en effet, ont pensé que les âmes humaines contenaient en elles mêmes la notion de toutes choses, mais que cette connaissance était *obscurcie* par leur union avec le corps. Aussi disaient-ils que nous avons besoin de l'étude et des sens, pour éloigner les obstacles de notre science, en sorte que, selon eux, *apprendre* pour nous n'était autre chose que nous *ressouvenir* ¹, et ils en apportaient pour preuve, de ce que les choses que nous entendons et que nous voyons nous font ressouvenir de celles que nous savions auparavant.

» Mais cette supposition ne *paraît pas raisonnable* ; car si l'union de l'âme avec le corps est *naturelle*, il ne peut se faire que cette union empêche totalement sa science *naturelle* ; et ainsi, si cette opinion était vraie, nous n'ignorerions pas *totalément* les choses dont nous n'avons pas le *sens*. D'ailleurs, cette opinion est conforme à celle qui suppose que les âmes ont été créées avant les corps, et puis après unies à ces corps ; alors l'union du corps et de l'âme ne serait pas *naturelle*, mais *accidentelle* seulement du côté de l'âme, opinion qu'il faut réproucher et selon *la foi*, et selon les *axiomes* des philosophes ².

» Une 4^e opinion suppose que l'âme *est à elle-même la cause de sa science* ; car, disent ils, elle ne reçoit point la science des choses sensibles dans ce sens que, par leur action, les images de ces choses *arrivent* en quelque sorte *à elle* ; mais c'est l'âme même qui, en présence des choses sensibles, *forme en soi* les images de ces choses.

» Mais cette opinion ne paraît pas entièrement raisonnable.

» Car aucun agent ne peut agir que selon ce qu'il est *actuellement* ; que si donc l'âme forme en soi les images de toutes choses, il faut qu'elle ait *actuellement en soi ces sortes d'images* ; et ainsi cette

¹ On sait que le *Correspondant* a soutenu cette doctrine dans son cahier du 25 janvier 1844, p. 416.

² Que répond à cela M. Maret, qui s'est fâché de ce que nous nous étions étonné de retrouver cette doctrine dans un recueil qui le compte dans son comité de rédaction ?

opinion rentre dans celle qui suppose que la science de toutes choses est *naturellement imprimée dans l'âme*.

4. Exposition de l'opinion de saint Thomas sur l'origine de notre science.

» 5° Aussi, au-dessus de toutes les opinions que nous venons d'exposer, la plus raisonnable nous paraît celle d'Aristote, qui suppose que la science de notre esprit vient en partie de l'*intérieur* et en partie de l'*extérieur*, non-seulement des choses séparées de la matière, mais des choses sensibles elles-mêmes.

» Car lorsque notre esprit est comparé aux choses sensibles qui sont hors de l'âme, il se trouve être à leur égard dans une double disposition ou double rapport (*habitus*). Le premier, comme celui de l'*acte à la puissance*, en ce sens que les choses qui sont hors de l'âme sont *intelligibles en puissance*¹. Or, l'esprit lui-même est *intelligible en acte* (c'est-à-dire doué *actuellement* de la faculté de comprendre), d'où on suppose en lui un *intellect agissant* qui fait passer en *acte* les choses intelligibles. Le second rapport est celui de *la puissance à l'acte*, en ce sens que, dans notre esprit, les formes des choses sont déterminées seulement *en puissance* (ou en possibilité, ou en faculté), formes qui, dans les choses, sont *en acte* hors de l'âme; d'où on suppose dans notre âme l'*intellect possible* dont la fonction est de recevoir les formes abstraites ou tirées des choses sensibles, et faites intelligibles *actuellement* (notez ce commencement d'acte, d'existence, de réalité venant après l'action des sens) par la *lumière* de l'intellect agissant. (Écoutez ce que c'est que cette lumière). Or, cette *lumière* de l'intellect agissant dans l'âme raisonnable, vient, comme de sa première origine, des substances séparées, principalement de Dieu.

» On voit donc en quel sens il est vrai que notre esprit reçoit la science des *choses sensibles*; et en quel sens aussi notre âme *forme en soi les images des choses*, lorsque, par le moyen de la lumière de l'intellect agissant, les *formes tirées des choses sensibles* devien-

¹ Faisons attention à toutes ces expressions; c'est ce que nous disons nous que l'âme a la *faculté de les percevoir*.

ment *intelligibles actuellement*, afin qu'elles puissent être reçues dans l'*intellect possible*.

Notons la formation de la connaissance selon saint Thomas : les formes sensibles sont transmises par les sens à l'*intellect agissant*, et celui-ci par la force d'une lumière interne *transforme* ces formes sensibles en formes *intelligibles*, et les transmet ainsi à l'*intellect possible*. On voit donc qu'en dernière analyse, la connaissance est *reçue des sens*, et que ce n'est que par une opération subséquente que la lumière intérieure les transforme pour les placer dans l'*intellect possible*, ou qui a la capacité de les recevoir. — Nous ne nous chargeons pas de justifier cette théorie ; s'il fallait même dire notre sentiment, nous croyons que ce sont là de ces *mots* par lesquels les scholastiques voulaient *expliquer* toutes choses. Or, en allant au fond, on voit que nous n'y apprenons rien sur le *comment* de nos connaissances ; en effet, qu'est-ce que c'est que cette lumière qui *transforme* les choses *sensibles* en choses *intelligibles*, et puis les livre à l'*intellect possible* ? Une lumière *éclaire, montre*, mais ne *forme* ni ne *transforme*. Nous disons, nous, les sens, la parole surtout, portent avec certitude la connaissance des choses sensibles et intellectuelles dans l'âme, voilà le *fait*, nous ne savons pas le *comment*. Saint Thomas fait un pas de plus pour arriver au même résultat que nous. Il dit : Les sens portent les formes à l'*intellect agissant*, celui-ci a une lumière qui transforme les choses sensibles en *intelligibles* ; voilà le *fait* (il devrait dire : voilà mon système, car c'est un système), mais je ne sais pas le *comment*. On le voit, il n'a ajouté qu'un mystère à un mystère.

» C'est aussi dans ce sens que l'on peut dire que dans la *lumière de l'intellect agissant* (c'est-à-dire dans notre *force* ou *faculté* de transformer les formes *après* qu'elles nous ont été transmises par les sens), toute science nous a été, en quelque sorte, donnée dans notre origine. (C'est exactement ce que nous disons de la *capacité*, de la *faculté*.) Au moyen des conceptions universelles, qui sont connues de suite par la lumière de l'*intellect agissant*, et par lesquelles, comme par des *principes universels*, nous jugeons des autres choses, et nous les connaissons d'*avance* en elles.

» Et c'est en ce sens qu'il y a quelque vérité dans l'opinion qui dit que les choses que nous apprenons ont été auparavant dans notre connaissance (ou *faculté de connaître*).

Nous aussi nous disons que l'esprit possède dans ses *facultés*, dans sa *capacité*, dans ses *prédispositions*, toutes les choses qu'il saura dans la suite ; mais cette connaissance n'est pas *actuelle* ou en *acte*, elle est seulement *pos-*

sible ou en puissance; elle est seulement virtuelle, toutes expressions employées par saint Thomas.

Ajoutons une dernière considération sur tout ce système de saint Thomas, qui, comme on le voit, le tenait lui-même d'Aristote; c'est que les termes mêmes dont il se sert pour l'établir sont vides de sens, quand on les presse un peu; ce sont de ces *entités* dont les scholastiques avaient peuplé le monde, et qui n'existaient que dans l'imagination de leur inventeur. En effet, qu'est-ce que c'est EN RÉALITÉ que ces formes, ces trois intellects qui sont la base de tout le système? rien que des mots. Que signifient ces formes partant des choses sensibles, reçues par l'intellect agissant, là subissant une transformation ou changement de qualité ou de substance; et cet intellect agissant donnant à un autre intellect appelé possible, etc. etc.? Nous le répétons, ce sont là des mots que l'on ne connaît pas, pour expliquer des choses également inconnues. L'acte de la connaissance est l'acte le plus simple et le plus instantané possible; posée l'action des sens, posée la parole, aussitôt l'âme sent, aussitôt elle apprend; c'est là tout ce que nous savons avec certitude. Ce que vous y ajoutez n'explique rien; ce sont des mots et non des choses.

5. Objections et réponses.

» 1^{re} Objection. Il ne paraît point que l'âme humaine reçoive la connaissance des choses sensibles. En effet, les choses qui ne conviennent point en matière ne peuvent avoir ni action, ni passion l'une à l'égard de l'autre, comme le montrent Boèce¹ et Aristote². Or, notre esprit ne communique point en matière avec les choses sensibles; donc ces choses ne peuvent agir sur notre esprit, pour qu'il puisse en tirer une connaissance.

» Réponse. — Les formes sensibles ou abstraites des choses sensibles ne peuvent agir sur notre esprit qu'autant qu'elles ont été rendues immatérielles par la lumière de l'intellect agissant, et ainsi elles deviennent, en quelque sorte, homogènes à l'intellect possible sur lequel elles agissent.

Nous n'avons pas à juger cette réponse; c'est un système que nous avouons être à nos yeux aussi difficile à comprendre que l'objection. En effet, qui me dira ce que c'est que ces formes sensibles, transformées en immatérielles, et qu'est-ce que c'est qu'une lumière qui rend les formes sensibles immatérielles,

¹ Dans son livre des deux natures, vers le milieu.

² Dans son traité de la génération, l. 1, com. 55 et 54 du t. II.

par exemple, la forme d'une tour, *homogène* à l'intellect possible. Ce qui prouve que le savant docteur trouvait lui-même la chose obscure, c'est le mot *en quelque sorte* qu'il ajoute, sans dire ce que c'est que *cette sorte*. Nous le répétons, nous n'entrons pas dans cette question que nous croyons *insoluble*; ce que nous soutenons seulement, c'est le *fait*. Il y a des *objets sensibles*; ils se présentent à nos yeux; immédiatement nous en avons l'idée, nous les connaissons. La *parole* nous nomme Dieu, l'infini, le Dieu de la création; immédiatement nous les connaissons. Voilà le *fait* que personne ne peut nier. Le *comment* nous échappe et nous échappera toujours, à moins que Dieu ne nous l'apprenne.

» 2^e *Objection*. — L'objet de l'intellect est ce que chaque chose est (ou l'essence de la chose)¹; or cette essence (*quidditas*) de la chose ne peut être perçue par les sens; donc la connaissance de l'esprit ne peut venir des sens.

» *Réponse*. — Il faut observer qu'à l'égard de la même chose, la vertu supérieure et inférieure n'opèrent pas d'une manière semblable, mais la supérieure avec un mode plus élevé. De là vient que, par la forme qui est reçue des choses, le *sens* ne connaît pas aussi bien la chose que l'*intellect*, mais cette forme conduit le sens à la connaissance des accidents extérieurs, et par cette même forme l'intellect parvient à la propre essence (*nudam quidditatem*) de la chose en la séparant de toutes les conditions matérielles. D'où il suit que l'on dit que la connaissance de l'esprit tire son origine du sens, non point en ce sens que tout ce que l'esprit connaît soit appréhendé par le sens, mais parce que de ce qui est appréhendé par le sens, l'esprit est conduit en quelques choses *ultérieures*; de même que les choses sensibles, comprises, conduisent à ce qu'il nous est possible de comprendre (*intelligibilia*) des choses divines.

Nous ferons à peu près la même réponse qu'à l'objection précédente: il est certain que nous avons connaissance des choses sans que nous sachions le *comment*. D'ailleurs, nous ne comprenons pas l'essence des choses, et le saint docteur est forcé de ne pas expliquer *ces choses ultérieures* auxquelles il dit que l'intellect est conduit par la forme.

» 3^e *Objection*. — Saint Augustin dit en parlant de la connaissance des choses intelligibles, « elles étaient dans mon esprit avant que je les apprise; mais elles n'étaient pas dans ma mémoire². »

¹ Arist. *de animâ*, com. 26, t. II.

² *Confessions*, l. X, ch. 10.

« Réponse.— Les paroles d'Augustin doivent se rapporter à la *précognition* par laquelle nous *préconnaissons* les choses *particulières* dans les *principes universels*; dans ce sens, il est vrai de dire que les choses que nous connaissons étaient déjà dans notre âme. »

Voici les paroles de saint Augustin : « Les réalités mêmes exprimées par les sons de la parole, je ne les ai perçues par aucun sens corporel, je ne les ai vues nulle part que dans mon esprit, et c'est elles-mêmes, non leur image, qui habitent dans ma mémoire... Elles étaient donc en moi avant que je les connusse... ; elles étaient dans ma mémoire, mais ensevelies au loin... »

Saint Augustin veut encore expliquer le *comment*, et l'on voit qu'il donne une explication qui approche du système platonicien. Ajoutons que si saint Augustin avait pu voir ce qui se passe de nos jours, il aurait avoué qu'il ne faut rien dire sur cela, par la raison que nous n'en savons rien. — La réponse du docteur angélique est ambiguë, et ne touche guère à la question, elle semble même contredire ce qu'il a posé, que *connaître n'est pas pour nous se ressouvenir*.

Au reste, que l'on se souvienne des principes si clairs du saint docteur, qu'en fait de *connaissance* il n'y a rien d'*actuel* dans l'âme, que tout y est en *puissance*, c'est-à-dire à l'état, non pas de *chose cachée*, mais à l'état de *chose possible*, et on verra que cette *précognition* n'est autre chose que ce que nous appelons *faculté*, *capacité*, que nous reconnaissons être dans l'âme avant toute connaissance ou notion actuelle et positive. Cela ne peut former l'ombre d'un doute, et nous sommes assurés que le P. Gardereau le reconnaîtra avec nous.

« 4^e Objection.— Saint Augustin prouve que l'âme ne peut aimer que ce qui lui est connu ; mais avant d'apprendre une science on l'aime, puisqu'on la cherche par l'étude ; donc, avant d'apprendre une science, on la possède dans sa notion ; donc ce n'est pas des choses sensibles qu'on la reçoit.

« Réponse.— Quelqu'un peut aimer une science avant de l'acquérir, en tant qu'il la connaît par une *certaine connaissance universelle*, en connaissant l'utilité de cette science, ou par la vue ou par quelque autre manière.

Nous répondrions plus directement que personne n'aime une chose qu'il ne connaît pas. Quand on cherche une science, c'est qu'on nous a donné une

¹ *Confess.*, l. x, ch. 10, p. 338, de la traduction de M. Moreau.

• *De trinitate*, lib. x.

idée de son utilité ou de sa nécessité. Les sourds-muets ne cherchent pas Dieu, n'ont jamais cherché par eux-mêmes le plaisir de la musique, etc.

» 5^e *Objection*. Saint Augustin fait observer ¹ que l'image du corps n'est pas faite par le corps dans l'esprit, mais par l'esprit même en soi avec une célérité admirable, qui n'a aucun rapport avec les procédés si lents du corps. Donc l'esprit ne reçoit pas des sens les formes sensibles, mais il les forme lui-même en soi.

» *Réponse*. Il faut observer que l'âme se forme elle-même en ce sens que, par l'action de l'intellect agissant, les formes étant devenues intelligibles, forment alors l'*intellect possible*, comme cela a été dit. C'est ainsi que la force *imaginative* peut former les formes de diverses choses sensibles, ce qui appert principalement lorsque nous *imaginons* des choses que nous n'avons jamais perçues par les sens.

Nous avons encore voir ici plus de *mots* que de *choses*. Qu'est-ce que cet intellect agissant qui rend les formes intelligibles, et qu'est-ce que les formes intelligibles qui forment l'intellect possible... *Obscurum per obscurius*. Nous ne saurions non plus faire accorder cette force d'imaginer des choses qu'on n'a jamais vues, lorsque pourtant on soutient que toutes ces formes ou images viennent des sens? Mais probablement que saint Thomas n'entend par choses que nous n'avons jamais vues, que celles que l'imagination forme au moyen de *parties diverses*, vues déjà chacune séparément.

» 6^e *Objection*. Saint Augustin fait observer ² que notre esprit juge des formes corporelles selon les raisons incorporelles et éternelles; or, les raisons reçues des sens ne peuvent être dites incorporelles et éternelles, donc elles ne sont pas reçues des sens.

» *Réponse*. Les premiers principes, dont la connaissance nous est innée, sont certaines ressemblances ou images de la vérité incréée; d'où il suit que lorsque nous jugeons avec elles des autres choses, nous sommes censés juger des choses par des raisons immuables, ou par la vérité incréée. Au reste, ce que dit ici Augustin doit être rapporté à la *raison supérieure*, qui s'attache à la contemplation des choses éternelles, laquelle raison, bien que première en dignité, est cependant postérieure dans son opération, parce que, comme dit

¹ De *Genesi ad litteram*, lib. XII.

² Voir De *Trinitate*, I. XII.

saint Paul : « Les choses invisibles de Dieu sont entrevues lorsqu'elles » ont été comprises par le moyen des choses créées ¹. »

C'est ici le texte qui nous est opposé par le P. Gardereau. Nos lecteurs, qui ont lu déjà tout l'ensemble de la doctrine du saint docteur, voient maintenant s'il peut être ici question de ces *vérités*, de ces *idées*, ou *connaissances innées*, *imprimées* dans nos âmes, dans le sens de Malebranche et de M. l'abbé Maret. Ils savent si le saint docteur est d'avis que l'action extérieure n'est pas *cause*, si elle ne fait qu'*éloigner* les obstacles, ou *éclairer* ce qui est obscur, comme le pensent ces auteurs. Nous avons vu au contraire que le saint docteur réproouve expressément tous ces systèmes, et les range parmi les erreurs qu'il réfute. Le P. Gardereau, qui a lu sans doute, comme nous, tout ce chapitre, n'aurait pas dû *isoler* ce texte, et lui donner un sens opposé à celui de son auteur.

» 7^e *Objection* Si l'esprit reçoit la connaissance des choses sensibles, cela ne peut se faire si ce n'est en ce que l'image qui est reçue des choses sensibles excite l'intellect possible. Mais cette image ne peut exciter l'intellect possible. Car elle ne peut le mouvoir, 1^o existant encore dans la *phantaisie* ² (*phantasia*) ; car tant qu'il n'existe que là, il n'est pas encore intelligible *en acte*, mais seulement *en puissance*. De même, 2^o elle ne peut mouvoir l'intellect possible lorsqu'elle existe dans l'intellect *agissant*, lequel n'est réceptif d'aucune espèce d'image, autrement il ne différerait pas de l'intellect *possible* ; 3^o ni lorsqu'elle existe dans l'intellect possible, parce que quand la forme inhère au sujet elle ne meut pas le sujet, mais elle se repose en quelque sorte en lui ; 4^o ni parce qu'elle existe en elle-même, puisque les espèces intelligibles ne sont pas des substances, mais seulement des accidens. Ainsi, d'aucune manière, notre âme ne peut recevoir la science des choses sensibles.

» *Réponse*. Je réponds que, dans la manière dont l'intellect possible reçoit les espèces des choses, des *phantasmes* ³, ces phantasmes agissent

¹ Saint Paul aux *Romains*. 1, 20.

² La *phantaisie* est le sens interne perceptif des objets même absents, perçus auparavant par le sens externe. *Aristote, de l'âme*, l. II. Extrait des *Définitions philosophiques* du D. Jean Thierry, Paris 1662.

³ Le *phantasme* est l'idée de l'objet perçu par le sens externe, lequel est retenu dans la *phantaisie*. *Arist., Ibid.*

comme un agent instrumental et secondaire; et l'intellect *agissant*, comme l'agent principal et premier. C'est pour cela que l'effet de l'action est laissé dans l'intellect *possible*, selon la condition de l'un et de l'autre, et non selon la condition de l'un seulement; c'est pour cela encore que l'intellect *possible* reçoit les formes, comme intelligibles *actuellement* par la vertu de l'intellect *agissant*, mais comme la ressemblance des choses déterminées d'après la connaissance des *phantasmes*. Ainsi les formes, intelligibles en acte ne sont *existantes* par elles-mêmes, ni dans la *phantaisie* ni dans l'intellect *agissant*, mais seulement dans l'intellect *possible*.

Que l'on note bien ces dernières paroles, les *formes* des choses ne sont *existantes* par elles-mêmes que dans l'intellect *possible*; c'est ce que nous disons expressément de la *faculté humaine*.

» 8^e *Objection*. L'agissant est plus noble que le patient, comme le prouvent saint Augustin¹ et Aristote²; mais celui qui reçoit est à l'égard de ce qu'il reçoit comme le patient à l'égard de l'agissant. Comme donc l'âme est plus noble que les choses sensibles et que les sens même, elle ne peut en recevoir la connaissance.

» *Je réponds* que quoique l'intellect *possible* soit en réalité plus noble que le *phantasme*, cependant, en un sens et par un côté on peut dire que le *phantasme* est plus noble, c'est-à-dire en ce que le *phantasme* est *en acte* la ressemblance de cette chose, tandis que l'intellect possible ne l'est qu'en *puissance*. Ainsi, il peut en quelque sorte agir sur l'intellect possible en vertu de la *lumière* de l'intellect agissant, de même que la couleur peut agir sur la vue en vertu de sa lumière corporelle.

Nous rappellerons seulement ici, à propos de cette *lumière* sur laquelle saint Thomas ne s'explique pas, ce que nous avons fait observer à M. l'abbé Maret, que la *parole* est non seulement une *semence* selon les paroles du Christ: « La parole de Dieu est une semence »; mais encore qu'elle est une *lumière*, selon ce qui est dit: « Votre parole est un *flambeau* pour mes pieds, et une *lumière* pour mon sentier³. »

¹ *Genesi ad litt.*, l. XII.

² *De animâ*, l. III.

³ *Seinen est verbum adei... Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis. Luc. VIII, 11; Psal. CXVIII, 105.*

» 9^e *Objection*. Aristote dit ¹ que l'âme devient savante dans le repos. Or elle ne pourrait recevoir la science des choses sensibles sans être mue par elles, donc, etc,

» *Réponse*. Le repos dans lequel se fait la science exclut le mouvement des passions naturelles, et non le mouvement et la passion, pris dans leur sens ordinaire, d'après lequel tout acte de recevoir est nommé passion, et être mu. C'est ce que dit expressément Aristote ² que *comprendre est une sorte de passion*. »

Tel est le chapitre entier de saint Thomas sur la question de savoir *si la connaissance nous vient des sens*; avant de faire nos dernières remarques, nous devons citer un autre passage de la question XI- intitulée *Du maître*, qui nous est encore opposé par le P. Gardereau.

Cette *question XI-*, que discute saint Thomas, est encore, suivant nous, de ces questions oiseuses autour desquelles aimaient à tourner et à s'amuser les philosophes et principalement les scholastiques. c'est-à-dire qu'il examine *si un homme peut apprendre quelque chose à un autre homme, en sorte qu'il puisse être appelé maître, ou bien si Dieu seul peut prendre ce titre*.

Nous disons que poser une semblable question, c'est la résoudre. Et pourtant, comme quelques auteurs catholiques ont repris, comme au tems de saint Thomas, cette thèse avec toutes les subtilités qui peuvent la soutenir ³, nous allons transcrire ici, non les *objections* et les *réponses* que détaille le saint docteur, mais seulement l'*exposé* qu'il fait de l'*historique de cette question* et de sa *propre opinion*.

¹ *In physic. lib. vii.*

² De l'âme, l. iii.

³ M. l'abbé Maret semble professer cette doctrine quand il nous cite ces paroles de saint Augustin : « Le maître est au dedans de nous; si celui qui enseigne n'est pas au dedans de nous, notre parole est vaine. Ne croyez pas qu'un homme puisse rien apprendre d'un homme.; il n'y a qu'un maître qui est le Christ. » Voir l'examen critique de sa lettre dans nos *Annales*, t. xii, p. 76 et p. 35.

Nous espérons que l'on en conclura ce que nous avons déjà dit, qu'il est inutile de refaire encore ce que l'on a déjà fait, qu'il faut renoncer à expliquer le *comment* de notre science qui est, et restera un mystère, et nous borner à parler du *fait* qui ne peut être nié par personne : à savoir que supposé un homme qui ignore une chose, la parole le lui dit, et le voilà sachant et connaissant.

SI UN HOMME PEUT ENSEIGNER UN AUTRE HOMME, ET ÊTRE APPELÉ
MAÎTRE, OU SI CE TITRE APPARTIENT A DIEU SEUL.

5. Historique de la question.

« Quand on veut rechercher ces trois choses, la *production des formes de l'être*, l'*acquisition des vertus*, et l'*acquisition des sciences*, on trouve la même diversité d'opinions sur chacune de ces questions :

» 1° Quelques-uns ont soutenu que les formes sensibles venaient toutes du dehors, c'est à-dire d'une substance ou d'une forme séparée, qu'ils appellent la *donneuse (datorem)* des formes, ou l'intelligence agissante, de manière que tous les agens naturels inférieurs ne sont que comme des agens qui préparent la matière à la susception de sa forme. C'est ainsi qu'Avicenne dit dans sa *métaphysique* que la cause d'une habitude honnête n'est point notre action, mais que notre action empêche le contraire et nous prépare à telle fin, que cette habitude dérive de la substance qui perfectionne les âmes humaines, laquelle est l'intelligence agissante, ou une substance qui lui est semblable. C'est ainsi aussi qu'ils soutiennent que la science ne se fait en nous que par un agent séparé ; d'où Avicenne soutient dans son livre des *choses naturelles*¹, que les formes intelligibles *découlent (effluunt)* dans notre esprit de la part d'une intelligence agissante.

On voit ici le système de l'école philosophique actuelle qui soutient que non seulement les *idées* sont *innées*, mais encore que la *morale* ou les *vertus*, et la *science*, sont *imprimées, innées* dans nos âmes par Dieu, qui est la substance séparée. On retrouve même ici l'*écoulement* de M. l'abbé Mâret,

¹ Voir les *OEuvres* même vol. VIII, p. 367 verso.

² Lib. IV; ch. 2, VI^e vers le milieu.

et cette communication *directe et immédiate de Dieu à l'homme*, laquelle constitue le *rationalisme*, et même le *panthéisme*; on voit que nos auteurs modernes ne donnent guère du nouveau.

» 2° D'autres, au contraire, ont pensé que ces trois qualités, les *idées*, les *vertus*, les *sciences* nous étaient *inhérentes* (indita) et n'avaient point leur cause dans une chose extérieure; mais seulement qu'elles nous étaient manifestées (indiquées), par une cause extérieure. Car, en effet, quelques-uns ont soutenu que toutes les formes naturelles étaient *en acte* cachées (ou à l'état *latent*) dans la matière, et que l'agent naturel ne fait rien autre chose que de les tirer de cet état caché, et les mettre au jour.

» 3° De même aussi, quelques-uns ont pensé que les *habitudes* (ou *dispositions*, ou *instincts*) de toutes les vertus ont été mises en nous par la nature; mais l'exercice des œuvres éloigne les obstacles qui cachaient en quelque sorte les susdites dispositions, de même que l'action de la lime enlève la rouille, pour que l'éclat du fer apparaisse au dehors.

» 4° D'autres encore ont soutenu que la science de toutes choses est *concrée* avec l'âme, de manière que l'enseignement ou les aides extérieurs de la science ne font rien autre chose que conduire l'âme à la souvenance ou à la considération, ou contemplation, des choses qu'elle savait auparavant; d'où ils disent qu'*apprendre n'est autre chose que se ressouvenir*.

6. Réfutation de ces diverses opinions.

» Or, dit le saint docteur, chacune de ces opinions est *sans raison* (absque ratione).

» Car la première opinion exclut les *causes prochaines*, puisqu'elle attribue aux seules *causes premières* tous les effets qui surviennent dans les choses inférieures; en cela elle déroge à l'ordre universel qui résulte de l'ordre et de la connexion des causes, tandis qu'au contraire il est certain que la première Cause, par l'éminence de sa bonté, donne aux autres choses, non seulement d'être, mais encore d'être *Causes*.

» La seconde opinion retombe à peu près dans le même inconvénient; car comme le moteur qui détourne l'empêchement n'est qu'un mo-

teur par accident, comme le dit Aristote¹, si les agens inférieurs ne font rien autre chose que de conduire de l'état caché à l'état manifeste en éloignant les empêchemens par lesquels les formes et les habitudes des vertus et des sciences étaient cachées, il s'ensuivra que tous les agens inférieurs n'agissent que par accident.

7. Opinion de saint Thomas.

« C'est pourquoi, selon ce que dit Aristote¹, il faut tenir une voie moyenne en toutes les choses dont nous venons de parler.

« En effet, les formes naturelles préexistent, à la vérité, dans la matière, mais non en *acte*, comme le disent ces auteurs, mais seulement en *puissance*; et de cet état (de *puissance*, de *possibilité*), ils sont conduits à l'*acte*, à la réalité, par l'agent extérieur prochain, et non pas seulement par l'agent premier (ou Dieu), comme le soutient la deuxième opinion. »

Arrêtons-nous ici; voilà donc la pensée de saint Thomas. Quelles que soient ses expressions de *premiers principes*, *conceptions universelles*, *cognitions innées*, ces choses n'existent qu'à l'état de *puissance*, de *possibilité*, de *disposition*, d'*instinct*; et elles ne passent en *acte*, en *réalité*, en *existence*, que par l'action réelle d'un agent extérieur qui n'est pas premier, c'est-à-dire Dieu, ou séparé, c'est-à-dire l'ange, mais *secondaire*, lequel n'éloigne pas seulement les empêchemens, n'éclaire pas, ne *désigne* pas la chambre où se *trouvent* les idées, mais est *cause réelle*, par un effet de la permission de Dieu, comme nous l'avons dit.

Quand donc le P. Gardereau nous oppose ce que dit un peu plus bas le saint docteur, que la *connaissance des conceptions universelles nous est naturellement innée*, il aurait dû ajouter, ce que dit ici expressément le texte, qu'elles nous sont innées à l'état de *puissance* ou de *possibles*, et non à l'état d'*acte* ou de *réalité*; et c'est encore ce que dit le saint docteur dans la fin de la phrase que le P. Gardereau a négligé de citer en entier.

¹ *Physique*, l. VIII.

² *Physique*, l. I, et comm. 78, l. II.

Mais avant de finir, faisons une observation, c'est que saint Thomas dans toute cette discussion n'a pas nommé une seule fois la *parole humaine*, comme *source* ou *cause* de la science ; or, c'est principalement sur elle que repose toute notre polémique. Saint Thomas dit seulement que notre connaissance vient des *choses sensibles* ; nous, nous disons que la connaissance des *choses sensibles* vient de ces choses par nos organes sensibles, et que la connaissance des *choses intellectuelles* nous vient par la parole, que nous ne comptons pas *tout-à-fait* au nombre des choses sensibles. C'est sur ce dernier point que la philosophie catholique nous semble avoir fait un vrai progrès, sur celle de saint Thomas.

CONCLUSION.

Nous terminerons ici ce trop long article ; nous espérons qu'il n'aura pas été lu sans profit par nos abonnés, et surtout par les honorables professeurs qui enseignent à la jeunesse actuelle ce que l'on appelle la *philosophie*. Ils y auront appris ce que l'on doit penser de tous ces principes *rationalistes* qui se sont glissés dans l'enseignement public. Il nous semble qu'ils concluront, comme nous l'avons déjà conseillé,

Qu'en ce qui concerne cette origine de nos connaissances, il faut offrir à la jeunesse actuelle :

1° L'historique de toutes les opinions et de tous les systèmes qui ont été inventés pour l'expliquer ;

2° Leur montrer le vide de ces opinions ;

3° Débarrasser la philosophie catholique de tout ce vieil attirail, en n'adoptant aucun de ces systèmes, mais en posant pour base de notre philosophie, le simple *fait* de la *transmission de la science par la parole*.

A. BONNETTY.

 Nouvelles et Mélanges.



EUROPE.

FRANCE. — ALGÉRIE. — *Prospérité des établissemens des Trapistes fondés à Staouëli.* — Etablis en ce pays il n'y a que deux ans avec une concession de terres incultes et une subvention de 62,000 fr., c'est-à-dire une somme ne représentant guère plus de 3,000 francs de rentes, les Trapistes ont créé un revenu qui peut être évalué maintenant à 25,000 francs. Et cependant ils ont une vaste hôtellerie gratuite pour les voyageurs, reçoivent dix visiteurs par jour. Tous les colons sans ouvrage, les convalescens des hôpitaux, les indigens sont sûrs de trouver là du travail, un abri et du pain; personne n'a jamais été refusé. Les Trapistes ont donné à leur fonds une augmentation de valeur de 400,000 fr. Ils vendent un excédant de bétail qui est vivement recherché, et la viande de Staouëli est partout reconnue pour la meilleure.

Ils ont planté 3,000 mûriers, 1,000 arbres fruitiers et un essai de vigne d'un hectare. Ils ont en outre cultivé et ensemencé 300 hectares dont 180 défrichés et convertis en prairies, 45 en céréales, 11 de broussailles aménagées en bois-taillis, et enfin 10 de guérets, jachères et terres préparés. Ils élèvent 1,097 animaux, dont 50 bœufs, taureaux et vaches d'Afrique ou d'Europe, 600 béliers, brebis et agneaux, 9 chevaux, 78 porcs et 150 volailles. Ils nourrissent journellement 100 individus, dont 60 religieux, 30 ouvriers civils et 10 visiteurs.

Ils ont élevé un monastère construit sur quatre faces, une grande et très-belle chapelle, une ferme, des moulins, divers ateliers de forge, serrurerie, charronnage, menuiserie, tourneur, boulangerie, magasins, buanderie, formant ensemble une construction de 48 mètres de long, fours à chaux, enfin sur la grande route une vaste hôtellerie pour les voyageurs; la valeur de toutes ces constructions s'élève à plus de 500,000 fr.

ALLEMAGNE. — TUBINGUE. — *Supériorité des études des écoles catholiques sur celles des écoles protestantes.* — Les journaux ont déjà fait connaître la supériorité remarquable des études théologiques catholiques dans l'Université *mixte de Bonn*, sur celles de la faculté protestante. Le fait était incontestable, puisque d'ailleurs presque tous le prix sur des questions posées par cette dernière faculté avaient été remportés par des

élèves catholiques. Alors on en appela à la prochaine distribution de prix d'une autre université mixte, celle de *Tubingue*. Or voici le résultat de cette seconde épreuve :

Le sujet proposé aux candidats protestans, par leur faculté théologique, était celui-ci : *Développement de l'idée néo-testamentaire du royaume de Dieu*. Pas un seul élève n'avait même osé l'aborder; et on ne trouva à décerner pour quelques-uns d'entre eux que des prix de compositions homélitiques et catéchétiques, auxquels aucun théologien catholique ne pouvait concourir. En revanche, ceux-ci remportèrent huit prix, parmi lesquels on distingue ceux de philosophie, de droit canon et de philologie, et quatre mentions honorables sur des sujets proposés non pas seulement par la faculté théologique, mais aussi par la faculté philosophique. Tous les lauréats, sans exception, étaient des élèves du séminaire de Rottenbourg ou du *convictorium* catholique de Tubingue. C'étaient là deux réponses péremptoires et pratiques à l'affirmation banale de la supériorité des lumières et de la science protestante sur le savoir *routinier*, produit de l'enseignement catholique.

TUNIS. — *Établissement d'écoles publiques pour les garçons et les jeunes filles dirigées par des ecclésiastiques et des religieuses.*

— Tunis possède plusieurs écoles primaires et secondaires dues au zèle de M. l'abbé Bourgade, aumônier de la chapelle Saint-Louis, à Carthage. Celles des garçons sont dirigées par des *ecclésiastiques*, et celles des filles par des *Sœurs de Saint-Joseph*. Aidé de ces pieuses filles et du concours des Européens résidant à Tunis, M. l'abbé Bourgade est parvenu, de plus en plus, à fonder un *college* que lui-même dirige, et où les enseignemens sont à peu près les mêmes que ceux des collèges royaux de France. L'hôpital est spécialement destiné à recevoir les Européens malades ou infirmes, soit résidens à Tunis, soit ceux qui, comme les marins, ne s'y trouvent que momentanément.

Mais ces bienfaisantes fondations n'ont pu être créées sans recourir à la générosité publique; et bien que ses nobles efforts aient été couronnés de succès inattendus, M. l'abbé Bourgade avait cru devoir s'adresser à la famille royale et au gouvernement pour obtenir des subsides. Le roi et la reine lui ont donné 1,000 fr. à titre de secours aux établissemens de Saint-Louis à Tunis; M. le ministre des affaires étrangères a bien voulu accorder une subvention au collège Saint-Louis, et, enfin, M. le ministre de l'instruction publique gratifie ce collège d'une bibliothèque.

S. A. le bey de Tunis protège, encourage, dans l'intérêt de la civilisation française, dont il apprécie toute l'importance pour son pays, les diverses institutions d'instruction publique fondées par M. l'abbé Bourgade et par les *Sœurs de Saint-Joseph de L'Apparition*, instituées par madame Vialard.

Numéro 83. — Novembre 1846.

Une prière adressée à nos Amis.

Dieu, dans sa miséricorde, nous avait donné un père et une mère, tels qu'il en accorde quand il veut enrichir une famille de ses dons, et bénir des enfans dans les auteurs de leurs jours. Jamais, en effet, bénédictions plus grandes ne sont descendues sur les premières années d'aucuns enfans. Amour dévoué, surveillance quotidienne, sollicitude de jour et de nuit, oubli de soi, peines, sacrifices, vie d'honneur et de probité, exemple de vertus chrétiennes, tout a été prodigué pour élever dans la crainte de Dieu trois frères et deux sœurs, et leur donner une éducation au-dessus d'une modeste fortune.

Dieu nous retira notre père il y a 14 ans, au moment même où nous aurions pu lui rendre quelques-uns des soins qu'il avait pris de nous. Il nous restait notre mère, femme forte, dévouée, ne connaissant pas le moi humain, chrétienne sincère, sur laquelle se reposait notre amour sur cette terre. Séparé d'elle par presque toute la longueur de la France, nous nous consolions à la lecture de ses lettres et par une visite annuelle que nous dérobiaient à nos travaux. Or Dieu vient encore de nous en priver : il l'a appelée à lui le 26 de ce mois, et elle est entrée dans l'éternité munie du viatique des Chrétiens, et collant sur ses lèvres le crucifix indulgencié que S. S. Grégoire XVI avait bien voulu bénir pour elle et pour cette heure dernière.

Et maintenant que nous les avons tous deux perdus, il nous reste le regret de n'avoir pu, à cause de nos travaux, ne nous acquitter qu'imparfaitement des devoirs que nous imposaient notre amour et notre reconnaissance. Car, nous le disons avec vérité, si, dans ce siècle incrédule ou indifférent, nous avons eu le bonheur de rester fidèle aux croyances chrétiennes, c'est, après Dieu, à notre père et à notre mère

que nous le devons, à leurs exemples, à leurs conseils, à l'éducation toute chrétienne que nous en avons reçue.

Si donc dans le cours de ces 16 années que nous avons consacrées plus à nos lecteurs qu'à nos parens, il nous est arrivé d'écrire quelque chose qui ait pu raffermir dans la foi, ou donner une seule pensée chrétienne, nous prions ici avec instance ceux qui nous lisent, ou qui nous liront dans la suite, de vouloir bien nous en témoigner leur reconnaissance en adressant au Dieu de Miséricorde une prière pour le repos de l'âme de

GABRIEL BONNETTY,

NOTRE PÈRE,

Mort le 19 mai 1832,

Agé de 68 ans et 16 jours ;

Et de

MARIE BONNETTY, née LIONS,

NOTRE MÈRE,

Morte le 26 novembre 1846,

Agée de 76 ans, 1 mois et 26 jours.

Et maintenant, que Dieu veuille nous donner la force de continuer les travaux que nous allons reprendre, et réunir un jour les trois frères et les deux sœurs qui restent aux parens bien aimés qu'ils ont perdus.

A. B.



Enseignement Catholique.

— o o o —

LETTRE ENCYCLIQUE DE N. SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX

A TOUS LES PATRIARCHES,

PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES.

PIE IX PAPE.

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

1. Préambule.

« Depuis plusieurs années Nous tâchions, Vénérables Frères, de remplir avec vous, selon Nos forces, la charge si laborieuse et pleine de sollicitude de l'Épiscopat. et de paître sur les montagnes d'Israël, au milieu des eaux vives et des plus riches pâturages, la portion du troupeau du Seigneur confiée à nos soins, quand, par suite de la mort de Notre très-illustre prédécesseur, Grégoire XVI, dont la mémoire et les glorieuses actions, gravées en lettres d'or dans les fastes de l'Église, feront toujours l'admiration de la postérité, Nous avons été,

*Sanctissimi domini nostri Pii divina providentia papæ IX
epistola encyclica ad omnes patriarchas, primates, archiepiscopos et episcopos.*

PIVS PP. IX.

Venerabiles frates salutem et apostolicam Benedictionem.

« Qui pluribus jam abhinc annis una Vobiscum, Venerabiles Fratres, episcopale munus plenum laboris, plenum sollicitudinis pro viribus obire, ac Dominici gregis partem curæ Nostræ commissam pascere nitebamur in montibus Israel, in rivis et pascuis uberrimis, ecce ob mortem clarissimi Prædecessoris Nostri Gregorii XVI, cujus certe memoriam, atque illustria et gloriose facta aureis notis inscripta in Ecclesiæ fastis semper admirabitur poste-

contre toute Notre attente et par un impénétrable dessein de la divine Providence, élevé au Souverain Pontificat, non sans une très-grande inquiétude d'esprit et une vive appréhension. En effet, si la charge du Ministère Apostolique a toujours été regardée avec raison, et doit être regardée comme fort grave et périlleuse, c'est surtout dans les conjonctures si difficiles où se trouve engagée la république chrétienne qu'elle est à redouter. Aussi, connaissant Notre faiblesse et considérant les devoirs extrêmement importants de l'Apostolat suprême, surtout dans des circonstances aussi fâcheuses, Nous n'aurions pu que Nous abandonner à la tristesse et aux larmes, si Nous n'avions placé toute Notre espérance dans le Dieu Notre Sauveur, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en Lui, et qui, pour faire éclater la grandeur de sa puissance, emploie de tems en tems au gouvernement de l'Église les instrumens les plus faibles, afin que tous connaissent de plus en plus que c'est Dieu lui-même qui, par son admirable providence, gouverne et défend son Église.

» Une autre consolation éminemment propre à Nous soutenir, c'est de penser que, dans Nos efforts pour le salut des âmes, Nous vous avons pour aides et coopérateurs, vous, Vénérables Frères, qui, appelés à partager Notre sollicitude, vous appliquez avec tant de soin et de zèle à remplir votre ministère et à combattre avec courage.

ritas, præter omnem opinionem cogitationemque Nostram, arcano divini Providentiæ consilio, ad Summum Pontificatum, non sine maxima animi Nostri perturbatione ac trepidatione evecti fuimus. Etenim si semper grave admodum et periculosum Apostolici ministerii onus merito est habitum atque habendum, hæc quidem difficillimis christianæ reipublicæ temporibus vel maxime formidandum. Itaque infirmitatis Nostræ probe conscii, et gravissima supremi Apostolatus officia, in tanta præsertim rerum vicissitudine, considerantes tristitiæ et lacrymis Nos plane tradidissemus, nisi omnem spem poneremus in Deo salutari Nostro, qui nunquam derelinquit sperantes in Eo, qui, ut potentiæ suæ virtutem ostendat, ad suam regendam Ecclesiam infirmiora identidem adhibet, quo magis magisque omnes cognoscant Deum ipsum esse, qui Ecclesiam admirabili sua providentiâ gubernat atque tuetur.

» *Illâ etiam consolatio Nos vehementer sustentat, quod in animarum salute procuranda Vos socios et adjuutores habeamus, Venerabiles Fratres, qui in sollicitudinis Nostræ partem vocati, omni curâ et studio ministerium vestrum implere, ac bonum certamen certare contenditis.*

» Aussi, du moment où, placé, sans mérite de notre part, sur cette Chaire sublime du Prince des Apôtres, Nous avons reçu, dans la personne du bienheureux Pierre, du Prince éternel des Pasteurs, la charge divinement imposée et si importante de paître et de gouverner, non-seulement les *agneaux*, c'est-à-dire tout le peuple chrétien, mais encore les *brebis*, c'est-à-dire les Évêques, Nous n'avons rien eu tant à cœur que de vous faire entendre à tous l'expression de Notre tendresse et de Notre charité.

» C'est pourquoi, à peine avons-Nous, selon l'usage de Nos prédécesseurs, pris possession du Suprême Pontificat dans notre Basilique de Latran, que Nous vous adressons ces Lettres, pour exciter votre éminente piété, afin que, redoublant d'activité et d'efforts pour veiller nuit et jour sur le troupeau confié à vos soins, et combattant avec une fermeté et une constance épiscopale contre le terrible ennemi du genre humain, vous formiez, en vaillans soldats de Jésus-Christ, comme un rempart inexpugnable pour la défense de la Maison d'Israël.

2. Énumération des erreurs inventées contre la Révélation.

» Nul d'entre vous n'ignore, Vénérables Frères, que, dans ce siècle déplorable, une guerre furieuse et acharnée est faite au Catholicisme par des hommes qui, liés entre eux par une société criminelle, repoussant les saines doctrines et fermant l'oreille à la voix de

» *Hinc ubi primum in sublimi hac Principis Apostolorum Cathedra licet immerentes, collocati in persona Beati Petri gravissimum munus ab ipso æterno Pastorum Principe divinitus tributum accepimus pascendi ac regendi non solum agnos, universum scilicet Christianum populum, verum etiam oves, hoc est Antistites, nihil certe Nobis potius, nihil optabilius fuit, quam ut intimo caritatis affectu Vos omnes alloqueremur.*

» *Quamobrem vixdum ex more institutoque Decessorum Nostrorum in Nostra Lateranensi Basilica Summi Pontificatus possessionem suscepimus, nulla interposita mora has ad Vos Litteras damus, ut eximiam vestram excitemus pietatem, quo majore usque alacritate, vigilantia, contentione custodientes vigilias noctis super gregem curæ vestræ commissum, atque episcopali robore et constantia adversus teterrimum humani generis hostem dimicantes, veluti boni milites Christi Jesu, strenue opponatis murum pro Domo Israel.*

» *Neminem vestrum latet, Venerabiles Fratres, hac nostra deplorenda ætate acerrimum ac formidolosissimum contra catholicam rem universam bellum ab*

la vérité, produisent au grand jour les opinions les plus funestes et font tous leurs efforts pour les répandre dans le public et les faire triompher. Nous sommes saisi d'horreur et pénétré de la douleur la plus vive, quand nous réfléchissons à tant de monstrueuses erreurs, à tant de moyens de nuire, tant d'artifices et de coupables manœuvres, dont se servent les ennemis de la vérité et de la lumière, si habiles dans l'art de tromper, pour étouffer dans les esprits tout sentiment de piété, de justice et d'honnêteté, pour corrompre les mœurs, fouler aux pieds tous les droits divins et humains, ébranler la religion catholique et la société civile, et même les détruire de fond en comble, s'il était possible.

3. Les dogmes chrétiens n'ont pu être inventés par la raison. — Ils sont révélés de Dieu.

» Vous le savez, en effet, Vénérables Frères, ces implacables ennemis du nom chrétien, emportés par une aveugle fureur d'impiété, en sont venus à ce degré inouï d'audace : *ouvrant leur bouche aux blasphèmes contre Dieu*¹, ils ne rougissent pas d'enseigner publiquement que les augustes mystères de notre religion sont des erreurs et des *inventions des hommes* ; que la doctrine de l'Eglise catholique

is hominibus conlari, qui nefaria inter se societate conjuncti, sanam non sustinentes doctrinam, atque a veritate auditum avertentes, omnigena opinionum portenta e tenebris eruere, eaque totis viribus exaggerare, atque in vulgus prodere et disseminare contendunt. Horrescimus quidem animo et acerbissimo dolore conclicimur, cum omnia errorum monstra, et varias multiplicesque nocendi artes, insidias, machinationes mente recogitamus, quibus li veritatis et lucis osores, et peritissimi fraudis artifices omne pietatis, justitiæ, honestatis studium ih omnium animis restinguere, mores corrumpere, jura quæque divina et humana perturbare, catholicam religionem, civilemque societatem convellere, labefactare, immo, si fieri umquam posset, funditus evertere commoliuntur.

• Noscitis enim, Venerabiles Fratres, hos infendissimos Christiani nominis hostes, cæco quodam insanientis impietatis impetu misere raptos, eo opinandi temeritate progredi, ut inaudita prorsus audacia, *aperientes os suum in blasphemias ad Deum*¹, palam publiceque edocere non erubescant, commentitia esse, et hominum inventa, sacrosancta nostræ religionis mysteria, catholicæ

¹ *Apocalyp.* XIII, 6.

est opposée au bien et aux intérêts de la société, et ainsi ils ne craignent pas de renier le Christ lui-même et Dieu. Et pour mieux tromper les peuples et entraîner avec eux dans l'erreur les esprits inexpérimentés et sans science, ils feignent de connaître seuls les voies du bonheur ; ils s'arrogent le titre de philosophes, comme si la philosophie, dont le propre est la recherche des vérités naturelles, devait rejeter ce que Dieu lui-même, auteur suprême de la nature, a daigné, par un insigne bienfait de sa miséricorde, *révéler* aux hommes pour les conduire dans le chemin du bonheur et du salut.

» C'est en violant ainsi toutes les règles du raisonnement qu'ils ne cessent d'en appeler à la puissance, à la supériorité de la *raison humaine*, qu'ils élèvent contre la *foi sainte du Christ*, et qu'ils ont l'audace de prétendre que celle-ci est opposée à la raison humaine. On ne saurait certainement rien imaginer de plus insensé, de plus impie, de plus contraire à la *raison elle-même* ; car, quoique la Foi soit *au-dessus de la raison*, il ne peut jamais exister entre elles aucune opposition, aucune contradiction réelle, parce que toutes deux viennent de Dieu même, source unique et immuable de l'éternelle vérité : et ainsi elles se prêtent un mutuel secours, de cette manière que la *droite raison* démontre, protège et défend la vérité de la Foi,

Ecclesiæ doctrinam humanæ societatis bono et commodis adversari, ac vel ipsum Christum et Deum ejurare non extimescant. Et quo facilius populis illudant, atque incautos præsertim et imperitos decipiant, et in errores secum abripiant, sibi unis prosperitatis vias notas esse comminiscuntur, sibi que philosophorum nomen arrogare non dubitant, perinde quasi philosophia, quæ tota in naturæ veritate investiganda versatur, ea respuere debeat, quæ supremus et elementissimus ipse totius naturæ auctor Deus singulari beneficio et misericordia hominibus manifestare est dignatus, ut veram ipsi felicitatem et salutem assequantur.

» Hinc præpostero sane et fallacissimo argumentandi genere numquam desinunt humanæ rationis vim, et excellentiam appellare, extollere contra sanctissimam Christi fidem, atque audacissime blaterant, eam humanæ refragari rationi. Quo certe nihil dementius, nihil magis impium, nihil contra ipsam rationem magis repugnans fingi, vel excogitari potest. Etsi enim fides sit supra rationem, nulla tamen vera dissensio, nullumque dissidium inter ipsas inveniri umquam potest, cum ambæ ab uno eodemque immutabilis æternæque veritatis fonte Deo Optimo Maximo oriantur. atque ita sibi mutuam opem ferant, ut

et la Foi affranchissant la raison de toutes les erreurs, l'éclairant, l'affermissant par la *connaissance des choses divines*.

« C'est avec la même perfidie, Vénérables Frères, que ces ennemis de la *révélation divine*, vantant sans mesure le *progrès humain*, voudraient, par un attentat téméraire et sacrilège, l'introduire dans la religion catholique, comme si cette religion était l'œuvre, non de Dieu, mais des hommes, ou une *invention philosophique* susceptible de perfectionnemens humains. Les auteurs de ces misérables délires méritent le reproche que Tertullien adressait aux philosophes de son tems, qui voulaient donner au monde un *Christianisme stoïcien, platonicien et dialecticien*¹. Puisqu'il est certain que Notre Très-Sainte Religion n'a pas été *inventée par la raison humaine*, mais que c'est Dieu même qui l'a fait connaître aux hommes dans son infinie clémence, chacun comprend sans peine que cette religion emprunte toute sa force de l'autorité du même Dieu qui l'a *révélée*, et qu'elle ne peut être ni diminuée ni perfectionnée par la *raison de l'homme*. La raison humaine, il est vrai, pour n'être pas trompée dans une affaire de telle importance, doit examiner avec soin *le fait de la révélation divine*, afin d'être assurée que Dieu *a parlé*, et afin que sa soumission à sa parole divine *soit raisonnable*, comme l'en-

recta ratio fidei veritatem demonstrat, tueatur, defendat; fides vero rationem ab omnibus erroribus liberet, eamque divinarum rerum cognitione, mirifice illustret, confirmet atque perficiat.

• Neque minori certe fallacia, Venerabiles Fratres, isti divinæ revelationis inimici humanum progressum summis laudibus efferentes, in catholicam religionem temerario plane, ac sacrilego ausu illum inducere vellent, perinde ac si ipsa religio non Dei, sed hominum opus esset aut philosophicum aliquod inventum, quod humanis modis perfici queat. In istos tam misere delirantes percommode quidem cadit, quod Tertullianus sui temporis philosophis merito exprobrabat: *qui stoïcum, et Platonicum, et Dialecticum Christianismum protulerunt*². Et sane cum sanctissima nostra religio non ab humana ratione fuerit inventa, sed à Deo hominibus elementissime patefacta, tum quisque vel facile illigit, religionem ipsam ex ejusdem Dei loquentis auctoritate omnem suam vim acquirere, neque ab humana ratione deduci aut perfici unquam posse. Humana quidem ratio, ne in tanti momenti negotio decipiatur et erret, divinæ revelationis factum diligenter inquiret oportet, ut certo sibi constet, Deum esse loquentum, ac Eidem, quemadmodum sapientissime docet Aposto-

¹ Tertull. *de præscript.* cap. vii, dans la *Patrologie* de Migne, t. II, p. 20.

seigne avec une grande sagesse l'Apôtre ¹. Qui ignore, en effet, ou peut ignorer que la *parole de Dieu* mérite une foi entière, et que rien n'est plus conforme à la raison que cet acquiescement et cette soumission inébranlable aux révélations d'un Dieu qui ne peut ni être trompé, ni tromper!

» Qu'elles sont nombreuses, qu'elles sont admirables, qu'elles sont éclatantes les preuves qui doivent convaincre entièrement la *raison humaine* que la religion du Christ est divine, et que *toutes nos croyances ont leur première racine dans le Seigneur des Cieux*², de sorte qu'il n'y a rien de plus certain que notre Foi, rien de plus digne de notre confiance, rien de plus saint, rien qui repose sur des principes plus solides! C'est là, en effet, cette foi, vraie maîtresse de la vie, guide sûr dans les voies du salut, victorieuse de tous les vices, mère et nourrice féconde des vertus, confirmée par la naissance, la vie, la mort, la résurrection, la sagesse, les prodiges, les prédictions de son divin auteur et consommateur Jésus-Christ; brillant de toutes parts de la lumière d'une doctrine supérieure, enrichie des trésors des richesses célestes, illustrée par les oracles de tant de Prophètes, par l'éclat de tant de miracles, par la constance de tant de Martyrs, par la gloire de tant de Saints; portant partout les lois salutaires du

lus, *rationabile obsequium exhibeat*¹. Quis enim ignorat, vel ignorare potest omnem Deo loquenti fidem esse habendam, nihilque rationi ipsi magis consentaneum esse, quam iis acquiescere firmiterque adherere, quæ à Deo qui nec falli nec fallere potest, revelata esse constiterit?

» Sed quam multa, quam mira, quam splendida præsto sunt argumenta, quibus humana ratio luculentissime cvinci omnino debet, divinam esse Christi religionem, et *omne dogmatum nostrorum principium radicem desuper ex calorum Domino accepisse*², ac propterea nihil fide nostra certius, nihil securius, nihil sanctius extare, et quod firmioribus innitatur principiis. Hæc scilicet fides vitæ magistra, salutis index, vitiorum omnium expultrix, ac virtutum secunda parens et altrix, divini sui auctoris et consummatoris Christi Jesu nativitate, vita, morte, resurrectione, sapientia, prodigiis, vaticinationibus confirmata, supernæ doctrinæ luce undique refulgens, ac cælestium divitiarum ditata thesauris, tot Prophetarum prædictionibus, tot miraculorum splendore, tot Martyrum çon-

¹ *Ad Rom.* XIII, 1.

² S. Joan. Chrysost. *Homil. I in Isai.* dans l'édition de Migne, t. VI, p. 14.

Christ, et acquérant toujours de nouvelles forces au sein des plus cruelles persécutions, elle s'est répandue dans tout l'univers, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, armée du seul étendard de la Croix; et foulant aux pieds les idoles, dissipant les ténèbres des erreurs, triomphant d'ennemis de tout genre, elle a éclairé des lumières de la connaissance divine tous les peuples, les nations les plus barbares, les plus différentes de caractère, de mœurs, de lois et de coutumes; elle les a soumises au joug si doux du Christ, leur a donné à toutes la paix, les a comblées de biens. Ces événemens portent tellement l'empreinte de la sagesse et de la puissance divines, qu'il n'est pas d'esprit qui ne puisse aisément comprendre que la Foi chrétienne est l'œuvre de Dieu. Aussi, *la raison humaine*, convaincue par tant de preuves évidentes que Dieu est l'auteur de la Foi, ne doit pas s'élever plus haut; mais, méprisant les difficultés et repoussant tout doute, il faut qu'elle se soumette à la Foi, persuadée que celle-ci ne propose rien à la croyance et à la pratique des hommes qu'elle n'ait reçu de Dieu.

4. La raison n'ayant pas inventé les dogmes, ne peut pas les interpréter; nécessité d'une autorité extérieure et vivante, celle de l'Eglise.

» On voit aussi par là combien est grande l'erreur de ceux qui, abu-

stantia, tot Sanctorum gloria, vel maxime clara et insignis, salutare proferens Christi leges, ac majores in dies ex crudelissimis ipsis persecutionibus vires acquirens universum orbem terra marique, a solis ortu usque ad occasum, uno Crucis vexillo pervasit, atque idolorum profligata fallacia, errorum depulsa caligine triumphatique cujusque generis hostibus, omnes populos, gentes, nationes utcumque immanitate barbaras, ac indole, moribus, legibus, institutis diversas, divinæ cognitionis lumine illustravit, atque suavissimo ipsius Christi jugo subjecit, annuntians omnibus pacem, annuntians bona. Quæ certe omnia tanto divinæ sapientiæ ac potentia fulgore undique collucet, ut cujusque mens et cogitatio vel facile intelligat christianam fidem Dei opus esse. Itaque humana ratio ex splendidissimis hisce, æque ac firmissimis argumentis clare aperteque cognoscens Deum ejusdem fidei auctorem existere, ulterius progredi nequit, sed quavis difficultate ac dubitatione penitus abjecta atque remota, omne eidem fidei obsequium præbeat oportet, cum pro certo habeat a Deo traditum esse quidquid fides ipsa hominibus credendum, et agendum proponit.

» Atque hinc plane apparet in quanto errore illi etiam versentur, qui ratione

sant de la *raison*, et traitant les oracles divins comme une œuvre de l'homme, osent les expliquer à leur gré et les interpréter témérairement, quand Dieu lui-même a établi *une autorité vivante* pour enseigner et maintenir le vrai et légitime sens de sa céleste *révélation*, et pour terminer par un jugement *infaillible* toutes les controverses en matière de foi et de mœurs, afin que les fidèles ne tournent pas à tout vent de doctrine, entraînés dans les pièges de l'erreur par la perversité des hommes. Or, cette autorité vivante et *infaillible* n'existe que dans cette *Eglise* que le Seigneur Christ a bâtie sur Pierre, chef, prince et pasteur de toute l'Eglise, et à qui il a promis une foi toujours infaillible; Eglise qui a toujours vu les Pontifes légitimes se succéder sans interruption depuis Pierre sur sa chaire, comme héritiers et défenseurs de sa doctrine, de sa dignité, de son honneur et de sa puissance. « Et parce que là où est Pierre, là est l'Eglise¹, et parce » que Pierre parle toujours par le Pontife Romain², qu'il vit toujours » dans ses successeurs, juge par eux³, et offre la vérité de la foi à ceux » qui la cherchent⁴; il est nécessaire d'entendre les divins oracles dans

abutentes, ac Dei eloquia tamquam humanum opus existimantes, proprio arbitrio illa explicare, interpretari temere audent, cum Deus ipse vivam constituerit auctoritatem, quæ verum legitimumque cælestis suæ revelationis sensum doceret, constabiliret, omnesque controversias in rebus fidei, et morum *infallibili* judicio dirimeret, ne fideles circumferantur omni vento doctrinæ in nequitia hominum ad circumventionem erroris. Quæ quidem viva et *infallibilis* auctoritas in ea tantum viget Ecclesia, quæ a Christo Domino supra Petrum, totius Ecclesiæ Caput, Principem et Pastorem, cujus fidem numquam defecturam promisit, ædificata, suos legitimos semper habet Pontifices sine intermissione ab ipso Petro ducentes originem, in ejus Cathedra collocatos, et ejusdem etiam doctrinæ, dignitatis, honoris ac potestatis hæredes et vindices. Et quoniam *ubi Petrus ibi Ecclesia*¹, *ac Petrus per Romanum Pontificem loquitur*², *et semper in suis successoribus vivit, et judicium exercet*³, *ac præstat quærentibus fidei veritatem*⁴, iccirco divina eloquia eo plane sensu sunt accipienda, quem tenuit ac tenet hæc Romana

¹ S. Ambros, in *Psal.* xl, n. 30; dans la *patrol.*, t. I, p. 1082.

² *Concil. Chalced.*, Act. 2.

³ *Synod. Ephes.*, Act. 3.

⁴ S. Petr. Chrysol. *Epist. ad Eutichen*, dans *ibid.*, t. LII, p. 71,

» le sens qu'a retenu et retient cette Chaire Romaine du bienheureux
 » Pierre, laquelle, mère et maîtresse de toutes les églises¹, a toujours
 » conservé pure et inviolable la foi reçue du Seigneur Christ, et l'a
 » enseignée aux fidèles, offrant à tous le chemin du salut et l'ensei-
 » gnement d'une vérité exempte de corruption. Là est cette Eglise
 » principale d'où sort l'unité du sacerdoce²; là est cette métropole de
 » la piété, dans laquelle se trouve la pleine et parfaite solidité de la
 » religion chrétienne³, dans laquelle a toujours subsisté dans sa force
 » la primauté de la Chaire Apostolique⁴, à laquelle, à cause de sa
 » prééminence, toute Eglise, c'est-à-dire les fidèles, quelque part
 » qu'ils se trouvent, doivent recourir⁵, et avec laquelle quicon-
 » que refuse de recueillir, est par là même convaincu de dissi-
 » per⁶. »

Nous donc, qu'un impénétrable jugement de Dieu a placé sur cette chaire de vérité, Nous faisons de vives instances dans le Seigneur à votre éminente piété, Vénérables Frères, pour que vous travailliez avec toute l'ardeur du zèle à prémunir et exhorter les fidèles confiés

Beatissimi Petri Cathedra, quæ omnium Ecclesiarum mater et magistra¹, fidem a Christo Domino traditam, integram inviolatamque semper servavit, eamque fideles edocuit, omnibus ostendens salutis semitam, et incorruptæ veritatis doctrinam. Hæc siquidem principalis Ecclesia, unde unitas Sacerdotalis exorta², hæc pietatis metropolis, in qua est integra christianæ religionis ac perfecta soliditas³, in qua semper Apostolicæ Cathedræ viguit Principatus⁴, ad quam propter potiorem principalitem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est qui sunt undique fideles⁵, cum qua quicumque non colligit, spargit⁶.

» Nos igitur, qui inerustabili Dei iudicio in hac veritatis Cathedra collocati sumus, egregiam vestram pietatem vehementer in Domino excitamus, Venerabiles Fratres, ut omni sollicitudine et studio fideles curæ vestræ concreditos assidue monere, exhortati connitamini, ut hisce principiis firmiter adhæren-

¹ *Concil. Trid. Sess. vii, de Baptis.*

² S. Cyprian. *Epist.* 55, *ad Cornel. Pontif. Ibid.*, t. III, p. 818.

³ *Litter. Synod. Joann. Constantinop. ad Hormisd. Pontif. et Sozom. Histor. Lib. III, Cap. 8.*

⁴ S. Aug. *Epist.* 162 (ou 43), n. 7; *ibid.*, t. II, p. 163.

⁵ S. Irenæus, *contra hæreses*, Lib. III, cap. 3.

⁶ S. Hieronym. *Epist.* 15, n. 2, *ad Damas. Pontif.*; *ibid.*, t. I, p. 365.

à vos soins, afin qu'affermis dans ces principes, ils ne se laissent pas tromper et entraîner dans l'erreur par ces hommes qui, livrés à des passions détestables, et sous prétexte de favoriser le *progrès humain*, mettent tout en œuvre pour détruire la foi, la soumettre, ainsi que la *parole divine*, par un renversement impie, à la *raison*, et ne craignent pas d'outrager ainsi le Dieu qui, dans son infinie bonté, a daigné, par sa céleste religion, ouvrir aux hommes la route du bonheur et du salut.

5. Erreurs provenant des prétentions de la raison ; — les sociétés bibliques ; — l'indifférence en matière de religion ; — ligue contre le célibat ; — méthodes philosophiques ; — le communisme.

» Déjà vous connaissez, Vénérables Frères, les autres monstrueuses erreurs et les artifices par lesquels les enfans de ce siècle font une guerre si acharnée à la religion catholique, à la divine autorité de l'Eglise, à ses lois, et s'efforcent de fouler aux pieds les droits de la puissance soit ecclésiastique, soit civile. Tel est le but des coupables manœuvres contre cette Chaire Romaine du bienheureux Pierre, sur laquelle le Christ a établi le fondement inexpugnable de son Eglise. Tel est le but de ces sectes secrètes, venues du sein des ténèbres pour la ruine et de la religion et des Etats, sectes déjà plusieurs fois frappées d'anathème par les Pontifes Romains Nos prédécesseurs, dans leurs *lettres Apostoliques*¹, lesquelles, par la plénitude de Notre puissance

les, numquam se ab iis decipi, et in errorem induci patiantur, qui abominabiles facti in studiis suis humani progressus obtentu fidem destruere, eamque rationi impie subjicere ac Dei eloquia invertere contendunt, summamque Deo ipsi injuriam inferre non reformidant, qui caelesti sua religione hominum bono atque saluti clementissime consulere est dignatus.

» Jam vero probe noscitis, Venerabiles fratres, alia errorum monstra et fraudes, quibus hujus sæculi filii catholicam religionem, et divinam Ecclesiæ auctoritatem, ejusque leges acerrime oppugnare, et tum sacræ tum civilis potestatis jura conculcare conantur. Huc spectant nefariæ molitiones contra hanc Romanam Beatissimi Petri Cathedram, in qua Christus posuit inexpugnabile Ecclesiæ suæ fundamentum. Huc clandestinæ illæ sectæ e tenebris ad rei tum sacræ, tum publicæ exitium et vastitatem emersæ, atque a Romanis Pontificibus Decessoribus Nostris iterato anathemate damnatæ suis Apostolicis Litteris¹, quas Nos Apostolicæ Nostræ potestatis plenitudine confirma-

¹ Clemens XII, Const. *In eminenti*. — Bened. XIV, Const. *Providas*. — Pius VII. *Ecclesiam & Jesu Christo*. — Leo XII. Const. *Quo graviora*.

Apostolique, Nous confirmons, voulant qu'elles soient observées avec un grand soin. Tel est le but de ces très-insidieuses *sociétés bibliques* qui, renouvelant l'ancien artifice des hérétiques, ne cessent de répandre, à un très-grand nombre d'exemplaires et à grands frais, les livres des divines Écritures traduits, contre les très-saintes règles de l'Eglise, dans toutes les langues vulgaires, et souvent expliqués dans un sens pervers. Ces livres sont offerts gratuitement à toute sorte de personnes, mêmes aux plus ignorans, afin que tous, rejetant la divine tradition, la doctrine des Pères et l'autorité de l'Eglise catholique, entendent les oracles divins selon leur *jugement particulier*, en pervertissent le sens et tombent ainsi dans les plus grandes erreurs. Grégoire XVI, de glorieuse mémoire, à qui Nous avons succédé malgré notre indignité, suivant en cela l'exemple de ses prédécesseurs, a réprouvé ces sociétés par ses *Lettres Apostoliques*¹, et Nous voulons aussi qu'elles soient condamnées.

» Tel est le but de cet épouvantable système d'*indifférence pour toute religion*, système absolument opposé aux lumières de la raison elle-même, et à l'aide duquel les apôtres de l'erreur, ôtant toute dis-

mus, et diligentissime servari mandamus. Hoc volunt vaferrimæ Bibliæ societates, quæ veterem hæreticorum artem, renovantes, divinarum Scripturarum libros contra sanctissimas Ecclesiæ regulas vulgaribus quibusque linguis translatos, ac perversis sæpe explicationibus interpretatos, maximo exemplarium numero ingentique expensa omnibus cujusque generis hominibus etiam rudioribus gratuito impertiri, obtrudere non cessant, ut divina traditione, Patrum doctrina, et catholicæ Ecclesiæ auctoritate rejecta, omnes eloquia Domini privato suo judicio interpretentur, eorumque sensum pervertant, atque ita in maximos elabantur errores. Quas societates suorum Decessorum exempla amulans recol. mem. Gregorius XVI, in cujus locum meritis licet imparibus suffecti sumus, suis Apostolicis Litteris reprobavit¹, et Nos pariter damnatas esse volumus.

• Huc spectat horrendum, ac vel ipsi naturali rationis lumini maxime repugnans de cujuslibet religionis indifferentia systema, quo isti veteratores, omni virtutis et vitii, veritatis et erroris, honestatis et turpitudinis sublato

¹ Gregor. XVI. In *Litteris Encyclicis* ad omnes Episcopos, quarum initium *Inter præcipuas machinationes*. (Voir la traduction dans notre tome 1, p. 77.)

inction entre la vertu et le vice, la vérité et l'erreur, l'honnêteté et la turpitude, prétendent que les hommes peuvent obtenir le salut éternel dans quelque religion que ce soit, comme s'il pouvait jamais y avoir accord entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial. Tel est le but de cette infâme *conjuratio* contre le sacré célibat des clercs, laquelle, ô douleur ! trouve faveur même dans quelques ecclésiastiques qui, misérablement oublieux de leur propre dignité, cèdent lâchement aux attraits des voluptés. Tel est le but de cette perverse manière d'enseigner surtout les sciences philosophiques, laquelle trompe déplorablement une jeunesse inexpérimentée, la corrompt et lui verse le fiel du dragon dans la coupe de Babylone.

» Tel est le but de l'exécration dite du *Communisme*, doctrine totalement contraire au droit naturel lui-même, et qui ne pourrait s'établir sans que les droits, les intérêts, les propriétés de tous, et la société humaine elle-même fussent renversés de fond en comble. Tel est le but des menées profondément ténébreuses de ceux qui, cachant la rapacité du loup sous la peau de brebis, s'insinuent adroitement dans les esprits, les séduisent par les dehors d'une piété plus élevée, d'une vertu plus sévère, les enchaînent doucement, les tuent dans l'ombre, détournent les hommes de toute pratique

discrimine; homines in cujusvis religionis cultu æternam salutem assequi posse comminiscuntur, perinde ac si ulla umquam esse posset participatio justitiæ cum iniquitate, aut societas lucis ad tenebras, et conventio Christi ad Belial. Huc spectat fœdissima contra sacrum clericorum cœlibatum conspiratio, quæ a nonnullis etiam, proh dolor! ecclesiasticis viris fovetur, qui propriæ dignitatis misere obliti, se voluptatum blanditiis et illecebris vinci et deliniri patiuntur; huc perversa in philosophicis præsertim disciplinis docendi ratio, quæ improvidam juventutem miserandum in modum decipit, corrumpit, eique fel draconis in calice Babylonis propinat.

» Huc infanda, ac vel ipsi naturali juri maxime adversa de *Communismo*, ut vocant, doctrina, qua semel admissa, omnium jura, res, proprietates, ac vel ipsa humana societas funditus everterentur; huc tenebrosissimæ eorum insidiæ, qui in vestitu ovium, cum intus sint lupi rapaces, mentita ac fraudulenta purioris pietatis, et severioris virtutis, ac disciplinæ specie humiliter irrepunt, blande capiunt, molliter ligant, latenter occidunt, hominesque ab

religieuse, égorgent et mettent en pièces les ouailles du Seigneur.

» C'est là, enfin, pour ne rien dire d'une foule d'autres choses qui vous sont assez connues, c'est là que tend cette peste effroyable de *livres et de libelles* qui surgissent de toutes parts pour enseigner le mal, livres habilement écrits, pleins de fourberie et d'artifice, et qui répandus en tous lieux à grands frais, pour la ruine du peuple chrétien, disséminent partout des doctrines empoisonnées, pervertissent les esprits et les cœurs, surtout des ignorans, et causent à la religion un mal immense.

» Au milieu de ce déluge général des erreurs et de cette licence effrénée dans les pensées, dans les discours, dans les écrits, les mœurs se perdent, la très-sainte religion du Christ est méprisée, la majesté du culte divin méconnue, la puissance de ce Siège Apostolique est vivement assaillie, l'autorité de l'Église est attaquée et réduite en une *honteuse servitude*, les droits des évêques sont foulés aux pieds, la sainteté du mariage est violée, tous les pouvoirs sont ébranlés; ces maux et tant d'autres qui pèsent sur la société soit chrétienne, soit civile, Nous obligent, Vénérables Frères, à confondre nos larmes avec les vôtres.

omni religionis cultu absterrent, et dominicas oves mactant atque discerpunt.

» Huc denique, ut cetera, quæ Vobis apprime nota ac perspecta sunt, omnittamus, teterrima tot undique volantium, et peccare docentium voluminum ac libellorum contagio, qui apte compositi, ac fallaciæ et artificii pleni, immanibusque sumptibus per omnia loca in christianæ plebis interritum dissipati, pestiferas doctrinas ubique disseminant, incautorum potissimum mentes animosque depravant, et maxima religioni inferunt detrimenta.

» Ex hac undique serpentium errorum colluvie, atque effrenata cogitandi, loquendi, scribendique licentia mores in deterius prolapsi, sacetissima Christi spreta religio, divini cultus improbata majestas, hujus Apostolicæ Sedis divexata potestas, Ecclesiæ oppugnata atque in turpem servitatem redacta auctoritas, Episcoporum jura conculcata, matrimonii sanctitas violata, cujusque potestatis regimen labefactatum, ac tot alia tum christianæ, tum civilis reipublicæ damna, quæ communibus lacrymis una Vobiscum flere cogimur, Venerabiles Fratres.

6. Appel à tous les évêques catholiques pour conserver la foi et l'union avec le centre d'unité ; — et prêcher l'Évangile.

» Dans des conjonctures aussi critiques pour la religion , vivement frappés de l'obligation où nous sommes devant Dieu de veiller au salut de tout le troupeau du Seigneur, il n'y a rien certainement dans le devoir de Notre ministère Apostolique que nous ne soyons disposé à entreprendre pour procurer, selon nos forces, le bien de toute la famille chrétienne. Mais nous faisons un pressant appel dans le Seigneur, à votre insigne piété, à votre courage, à votre prudence, Vénérables Frères, pour que, appuyés sur le secours du Ciel et unissant vos efforts aux Nôtres, vous défendiez avec intrépidité la cause de Dieu et de sa sainte Église, selon le poste que vous occupez et la dignité dont vous êtes revêtus. Vous comprenez avec quelle générosité vous devez combattre, instruits comme vous l'êtes du nombre et de la grandeur des blessures de l'Épouse sans tache de Jésus-Christ, et de la violence des assauts que lui livrent ses ennemis. Et d'abord vous savez qu'il est de votre devoir de *soutenir*, de défendre avec toute la vigueur épiscopale la *doctrinè catholique*, et de veiller avec le plus grand soin à ce que le troupeau qui vous est confié y demeure inébranlablement attaché, puisque, *à moins de l'avoir conservée dans son intégrité et sa pureté, nul ne peut éviter la perte éternelle*¹. Tournez donc toute votre sollicitude pastorale vers le maintien

» In tanta igitur religionis, rerum ac temporum vicissitudine de Universi Dominici gregis salute Nobis divinitus commissa vehementer solliciti, pro Apostolici Nostri ministerii officio nihil certe inausum nihilque intentatum relinquemus, quo cuncta christianæ familiæ bono totis viribus consulamus. Verum præclaram quoque vestram pietatem, virtutem, prudentiam summo-pere in Domino excitamus, Venerabiles Fratres, ut cælesti ope freti una Nobiscum Dei, ejusque Sanctæ Ecclesiæ causam pro loco, quem tenetis pro dignitate, qua insigniti estis, impavide defendatis. Vobis acriter pugnandum esse intelligitis, cum minime ignoretis quibus quantisque intemerata Christi Jesu Sponsa vulneribus afficiatur, quantoque acerrimorum hostium impetu divexetur. Atque in primis optime noscitis, vestri muneris esse catholicam fidem episcopali robore tueri, defendere, ac summa cura vigilare, ut grex Vobis commissus in ea stabilis et immotus persistat, *quam nisi quisque integram, inviolatamque servaverit, absque dubio in æternum peribit*¹. In

¹ Ex Symbolo *Quicumque*.

et la conservation de cette foi, et ne cessez d'en soigner l'instruction dans tous, d'affermir les chancelans, de reprendre ceux qui osent s'élever contre, de fortifier ceux qui s'y montrent faibles, et ne souffrez rien de ce qui pourrait tant soit peu altérer la pureté de cette foi.

« Ce n'est pas avec moins de zèle vous devez entretenir dans tous l'*union avec l'Église catholique*, hors de laquelle il n'y a point de salut, et l'obéissance envers cette *Chaire de Pierre*, laquelle est comme le fondement inébranlable sur lequel repose tout l'édifice de notre très-sainte religion. Travaillez avec la même constance à faire observer les *saintes lois de l'Église*, éminemment propres à faire fleurir la vertu, la religion, la piété. Mais comme un des principaux devoirs de la *piété est de démasquer les ténébreuses menées des impies, et de combattre en eux le démon, dont ils se font les instrumens* ¹, nous vous conjurons de mettre tout en œuvre pour découvrir au peuple fidèle les embûches, les fourberies, les erreurs, les artifices, les machinations si multipliées des hommes ennemis, et le détourner de la lecture de leurs écrits pestilentiels; exhortez-le assiduellement à fuir, comme il ferait à la vue d'un serpent, les factions et les sociétés des impies, et à éviter très-soigneusement tout

hanc igitur fidem tuendam, atque servandam pro pastorali vestra sollicitudine diligenter incumbite, neque unquam desinite omnes in ea instruere, confirmare nutantes, contradicentes arguere, infirmos in fide corroborare, nihil unquam omnino dissimulantes ac ferentes, quod ejusdem fidei puritatem vel minimum violare posse videatur.

« Neque minori animi firmitate in omnibus fovete unionem cum Catholica Ecclesia, extra quam nulla est salus, et obedientiam erga hanc Petri Cathedralis, qui tamquam firmissimo fundamento tota sanctissimæ nostræ religionis moles innititur. Pari vero constantia sanctissimæ Ecclesiæ leges custodiendas curate, quibus profecto virtus, religio, pietas summopere vigent et florent. Cum autem *magna sit pietas prodece latebras impiorum et ipsum in eis, cui serviunt, diabolum debellare* ¹, illud obsecrantes monemus, ut omni ope et opera multiformes inimicorum hominum insidias, fallacias, errores, fraudes, machinationes fideli populo detegere, eumque a pestiferis libris diligenter avertere atque assidue exhortari velitis, ut impiorum sectas, et so-

¹ S. Leo *Serm.* viii, cap. 4, dans l'édition de Migne, t. 1, p. 163.

ce qui porterait atteinte à l'intégrité de la foi, de la religion et des mœurs.

» C'est pourquoi, ne vous laissez jamais de *prêcher l'Évangile*, afin que le peuple chrétien, toujours plus pénétré des très-saintes maximes de la loi chrétienne, avance dans la science de Dieu, évite le mal, fasse le bien et marche dans les voies du Seigneur. Et parce que vous savez que vous êtes les représentans du Christ, qui s'est toujours montré doux et humble de cœur, et qui est venu appeler, non les justes, mais les pécheurs, nous donnant l'exemple et nous invitant à marcher sur ses traces, ayez soin de corriger et de reprendre, dans un esprit de douceur et de mansuétude, par des avis et des conseils paternels, ceux que vous verrez transgresser les commandemens de Dieu et s'écarter du chemin de la vérité et de la justice; employez les prières et les réprimandes en toute bonté, patience et doctrine, sachant que *souvent, dans les corrections, la bonté obtient plus que la sévérité, l'exhortation plus que la menace, la charité plus que l'autorité*¹. Faites aussi tout ce qui dépendra de vous, Vénérables Frères, pour que les fidèles pratiquent la charité, cherchent la paix, et ne négligent rien pour les conserver, de sorte que, étouf-

cietates fugiens, tamquam a facie colubri, ea omnia studiosissime devitet, quæ fidei, religionis, morumque integritati adversantur.

» Qua de re numquam omnino sit, ut, cessetis prædicare Evangelium, quo christiana plebs magis in dies sanctissimis christianæ legis præceptionibus erudita crescat in scientia Dei, declinet a malo et faciat bonum, atque ambulet in viis Domini. Et quoniam nostis Vos pro Christo legatione fungi, qui se mitem et humilem corde est professus, quique non venit vocare justos, sed peccatores, relinquens nobis exemplum, ut sequamur vestigia ejus; quos in mandatis Domini delinquentes, atque a veritatis et justitiæ semita aberrantes inveneretis, haud omittite eos in spiritu lenitatis et mansuetudinis paternis monitis et consiliis corripere atque arguere, obsecrare, increpare in omni bonitate, patientia et doctrina, cum *sæpe plus erga corrigendos agat benevolentia, quam austeritas, plus exhortatio, quam comminatio, plus caritas, quam potestas*¹. Illud etiam totis viribus præstare contendite, Venerabiles Fratres, ut fideles caritatem sectentur, pacem inquirant, et quæ caritatis et pacis sunt sedulo exequantur, quo cunctis dissentionibus, inimicitiis,

¹ *Concil. Trident. Sess. XIII. Cap. I, de Reformat.*

fant toutes les dissensions, les inimitiés, les rivalités, les rancunes, ils se chérissent mutuellement, s'unissent dans une même pensée, un même sentiment, une même volonté en Jésus-Christ Notre Seigneur. Appliquez-vous à inculquer au peuple chrétien l'obéissance et la soumission dues *aux princes* et aux *puissances*, en lui enseignant, selon l'avis de l'Apôtre ¹, qu'il « n'est point de pouvoir qui ne vienne » de Dieu, et que ceux-là résistent à l'ordre établi de Dieu et provoquent leur condamnation, qui résistent au pouvoir » et, par conséquent, que nul ne peut violer sans crime le précepte d'obéir au pouvoir, à moins qu'on ne lui commande des choses contraires aux lois de Dieu et de l'Église.

7. Qualités du prêtre, la piété et la science; — devoirs des prédicateurs.

Mais, comme *rien ne contribue tant à former les autres à la piété et au culte de Dieu que la vie et l'exemple de ceux qui se sont consacrés au divin ministère* ², et que la conduite du peuple est le plus souvent la reproduction de celle des Prêtres, vous comprenez, dans votre haute sagesse, Vénérables Frères, que vous ne sauriez travailler avec trop de zèle à faire briller dans le clergé la gravité des mœurs, la pureté de vie, la sainteté et la science, à maintenir

æmulationibus, simultatibus penitus extinctis, omnes se mutua caritate diligant, atque in eodem sensu, in eadem sententia perfecti sint, et idem unanimis sentiant, idem dicant, idem sapiant in Christo Jesu domino Nostro. Debitam erga Principes et potestates obedientiam ac subjectionem christiano populo inculcare satagite, edocentes juxta Apostoli monitum ¹ non esse potestatem nisi a Deo, eoque Dei ordinationi resistere, adeoque sibi damnationem acquirere, qui potestati resistunt, atque iccirco præceptum potestati ipsi obediendi a nemine umquam citra piaculum posse violari, nisi forte aliquid imperetur, quod Dei et Ecclesie legibus adversetur.

» *Verum cum nihil sit, quod alios magis ad pietatem, et Dei cultum assidue instruat, quam eorum vita et exemplum, qui se divino ministerio dedicant* ², et ejusmodi sunt Sacerdotes, ejusmodi plerumque esse soleat et populus, pro vestra singulari sapientia perspicitis. Venerabiles Fratres, summa cura studio Vobis esse elaborandum, ut in Clero morum gravitas, vitæ integritas, sanctitas, atque doctrina eluceat, et ecclesiastica disciplina ex Sacrorum Canonum præscripto diligentissime servetur, et ubi collapsa fuerit, in pris-

¹ *Id Roman.*, xii, 1, 2.

² *Concil. Trid. Sess. xxii, Cap. 1, de Reform.*

l'exacte observation de la discipline ecclésiastique établie par les Saints Canons, et à lui rendre sa vigueur et son éclat là où elle serait tombée. C'est pourquoi, comme vous le savez, en vous gardant d'*imposer trop tôt les mains à qui que ce soit*, selon le précepte de l'Apôtre, vous ne devez initier aux saints ordres et appliquer aux fonctions saintes que ceux qui, après d'exactes et rigoureuses épreuves, vous paraîtront ornés de toutes les vertus, recommandables par leur sagesse, propres à servir et honorer vos diocèses, éloignés de tout ce qui est interdit aux Clercs, appliqués à l'étude, à la prédication, à l'instruction, capables *de servir de modèle aux fidèles dans le discours, dans la conduite, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté* ¹, capables encore d'inspirer le respect à tous, de former, d'exciter, d'enflammer le peuple à la pratique de la religion chrétienne ; *car il vaut certainement mieux*, ainsi que l'observe Notre prédécesseur, Benoit XIV, d'immortelle mémoire, *n'avoir que peu de prêtres, mais bons, capables et utiles, que d'en avoir un grand nombre qui ne seraient pas propres à édifier le Corps du Christ, qui est l'Eglise* ².

» Vous n'ignorez pas que vous devez vous enquerir avec plus de

tinum splendorem restitatur. Quapropter, veluti præclare scitis, Vobis sumopere cavendum, ne cuiquam, juxta Apostoli præceptum, cito manus imponatis, sed eos tantum sacris initiatis ordinibus, ac sanctis tractandis admoveatis mysteriis, qui accurate exquisiteque explorati, ac virtutum omnium ornatu et sapientiæ laude spectati, vestris dioecesibus usui et ornamento esse possint, atque ab iis omnibus declinantes, quæ Clericis vetita, et attendentes lectioni, exhortationi, doctrinæ *exemplum sint fidelium in verbo, in conversatione, in caritate, in fide, in castitate* ¹, cunctisque afferant venerationem, et populum ad christianæ religionis institutionem fingant, excitent, atque inflamment, *Melius enim profecto est*, ut sapientissime monet immortalis memoriæ Benedictus XIV Decessor Noster, *pauciores habere ministros, sed probos, sed idoneos atque utiles, quam plures, qui in ædificationem Corporis Christi, quod est Ecclesia, nequidquam sint valituri* ².

» Neque vero ignoratis, majori diligentia Vobis in illorum præcipue mores,

¹ *Ad Timo.*, iv, 12.

² *Bened. xiv, in Epist. Encycl. ad omnes Episcopos, cujus initium, Ubi primum.*

soin encore *des mœurs* et de la *science* de ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, afin que, comme de fidèles dispensateurs des divers trésors de la grâce de Dieu, ils s'appliquent continuellement à nourrir et assister le peuple qui leur est confié, par l'administration des sacremens, par la prédication de la parole divine, par l'exemple des bonnes œuvres, et que, en le pénétrant de l'esprit et des maximes de la religion, ils le fassent marcher dans le sentier du salut. Vous savez que, dans les curés, l'ignorance de leurs devoirs ou la négligence à les remplir a pour conséquence la corruption des mœurs dans le peuple, le relâchement de la discipline ecclésiastique; l'abandon des pratiques religieuses, l'irruption dans l'Eglise des désordres et de tous les vices. De peur que la parole de Dieu, qui, *pleine de vie, de puissance, et plus pénétrante que le glaive à deux tranchans* ¹, a été établie pour le salut des âmes, ne devienne infructueuse par la faute de ses ministres, ne vous laissez jamais. Vénérables Frères, d'exiger des *prédicateurs* de la parole divine que, se pénétrant bien de l'extrême importance de leurs fonctions, ils s'appuient, dans l'exercice du ministère évangélique, non sur la force des raisonnemens de la sagesse humaine, non sur les efforts et les artifices d'une vaine et fastueuse éloquence, mais sur l'assistance de l'esprit et de la vertu

et scientiam esse inquirendum, quibus animarum cura et regimen committitur, ut ipsi tanquam fideles multiformis gratiæ Dei dispensatores plebem sibi concreditam sacramentorum administratione, divini verbi prædicatione ac bonorum operum exemplo continenter pascere, juvare, eamque ad omnia religionis instituta, ac documenta informare, atque ad salutis semitam perducere studeant. Intelligitis nimirum Parochis officii sui ignavis, vel negligentibus, continuo et populorum mores prolabi, et christianam laxari disciplinam, et religionis cultum exsolvi atque convelli, ac vitia omnia et corruptelas in Ecclesiam facile inveni. Ne autem Dei sermo, *qui vivus, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti* ¹ ad animarum salutem est institutus, ministrorum vitio infructuosus evadat, ejusdem, divini verbi præconibus inculcare, præcipere numquam desinite, Venerabiles Fratres, ut gravissimum sui munus officium animo reputantes, evangelicum ministerium non in persuasibilibus humana sapientiæ verbis, non in profano inanis et ambitiosæ eloquentiæ apparatu et lenocinio sed in ostensione spiritus et virtutis religiosissime exer-

¹ *Ad Hebr.*, iv. 12.

d'en haut ; que, traitant dignement la parole de vérité et prêchant le Christ crucifié, au lieu de se prêcher eux-mêmes, ils annoncent aux peuples, d'un style clair et intelligible, mais plein de gravité et de noblesse, les dogmes et les préceptes de notre sainte religion, selon la doctrine de l'Eglise catholique et des Pères; que, par des explications détaillées des devoirs particuliers de chacun, ils les détournent tous du crime, les portent à la piété, et qu'ainsi les fidèles, imprégnés et nourris de la parole de Dieu, s'abstiennent de tous les vices, pratiquent les vertus, et puissent éviter les peines éternelles et obtenir la gloire céleste. Dans votre sollicitude épiscopale, avertissez assidûment tous les ecclésiastiques, et exhortez-les à considérer mûrement le ministère qu'ils ont reçu de Dieu, qu'ils s'adonnent sans relâche à la prière, à la récitation des heures canoniales conformément au précepte de l'Eglise, dans la vue d'obtenir le secours divin pour l'accomplissement de leurs si importants devoirs, d'apaiser Dieu et de le rendre propice au peuple chrétien.

8. Quelle doit être l'éducation ecclésiastique ?

» Comme vous n'ignorez pas, Vénérables Frères, que la *bonne éducation des clercs* est le seul moyen de procurer à l'Eglise de bons ministres, et qu'elle exerce une grande influence sur tout le cours de

ceant, ut recte tractantes verbum veritatis, et non semetipsos sed Christum Crucifixum prædicantes, sanctissimæ nostræ religionis dogmata, præcepta juxta catholicæ Ecclesiæ et Patrum doctrinam gravi ac splendido orationis genere populis clare aperteque annuncient, peculiaria singulorum officia accurate explicent, omnesque a flagitiis deterreant, ad pietatem inflamment, quo fideles Dei verbo salubriter imbuti atque reflecti vitia omnia declinent, virtutes sectentur, atque ita æternas pœnas evadere, et cœlestem gloriam consequi valeant. Universos ecclesiasticos viros pro pastoralis vestra sollicitudine et prudentia assidue monete, excitate, ut serio cogitantes ministerium, quod acceperunt in Domino, omnes proprii muneris partes diligentissime impleant, domus Dei decorem summo opere diligant, atque intimo pietatis sensu sine intermissione instent obsecrationibus et precibus, et Canonicas horas ex Ecclesiæ præcepto persolvant, quo et divina sibi auxilia ad gravissima officii sui munera obeunda impetrare, et Deum christiano populo placatum ac propitium reddere possint.

» Cum autem, Venerabiles Fratres, vestram sapientiam minime fugiat, idoneos Ecclesiæ ministros non nisi ex optime institutis clericis fieri posse,

la vie, continuez à faire tous vos efforts pour que les jeunes clercs soient formés dès leurs tendres années à la piété, à une vertu solide, à la connaissance des lettres, à l'étude des hautes sciences, surtout des sciences sacrées. C'est pourquoi n'avez rien tant à cœur que d'établir des séminaires pour les clercs, selon les préceptes des Pères de Trente¹, là où il n'y en aurait pas, d'augmenter, s'il est besoin, ceux qui existent, de leur donner d'excellens supérieurs et maîtres, et de veiller incessamment à ce que les jeunes clercs y soient élevés dans la crainte du Seigneur, dans l'amour de la discipline ecclésiastique, qu'ils y soient formés à la connaissance surtout des sciences sacrées, selon la doctrine catholique et sans aucun danger d'erreur, des traditions de l'Eglise, des écrits des saints Pères, des cérémonies et des rites sacrés, afin que par là vous ayez de courageux et habiles ouvriers qui, animés de l'esprit ecclésiastique et formés par de bonnes études, puissent cultiver le champ du Père de famille et soutenir avec gloire le poids des combats du Seigneur. Dans la conviction où vous êtes que rien n'est plus propre à entretenir et conserver la dignité et sainteté de l'ordre ecclésiastique, que la pieuse institution des *exercices spiri-*

magnamque vim in recta horum institutione ad reliquum vitæ cursum inesse, pergite omnes episcopalis vestri zeli nervos in id potissimum intendere, ut adolescentes clerici vel a teneris annis tum ad pietatem solidamque virtutem, tum ad litteras severioresque disciplinas, præsertim sacras, rite informentur. Quare vobis nihil antiquius, nihil potius esse debet, quam omni opera, solertia, industria clericorum Seminaria ex Tridentinorum Patrum præscripto¹ instituere, si nondum existunt, atque instituta, si opus fuerit, amplificare, eaque optimis moderatoribus et magistris instruere ac intentissimo studio continenter advigilare, ut inibi juniores clerici in timore Domini, et ecclesiastica disciplina sanete religioseque educantur, et sacris potissimum scientiis juxta catholicam doctrinam ab omni prorsus ejusque erroris periculo alienis, et Ecclesiæ traditionibus, et sanctorum Patrum scriptis, sacrisque ceremoniis, ritibus sedulo, ac penitus excolantur, quo habere possitis navos atque industrios operarios, qui ecclesiastico spiritu præditi, ac studiis recte instituti valeant in tempore dominicum agrum diligenter excolere, ac strenue proeliari proelia Domini. Porro cum Vobis compertum sit ad ecclesiastici ordinis dignitatem, et sanctimoniam retinendam et conservandam pium spiritualium exer-

¹ *Concil. Trid., Sess. xxiii, Cap. 18 de Reform.*

tuels, favorisez de toutes vos forces cette œuvre salutaire, ne cessez pas d'exhorter tous ceux qui ont été appelés à l'héritage du Seigneur à se retirer dans quelque lieu propre à ces exercices, afin que, libres des affaires extérieures et entièrement appliqués à la méditation des vérités éternelles et divines, ils puissent se purifier des souillures contractées au milieu de la poussière du monde, se retremper dans l'esprit ecclésiastique, se dépouiller du vieil homme et de ses œuvres, et se revêtir de l'homme nouveau, qui a été créé dans la sainteté et la justice.

» Si nous vous avons parlé un peu longuement de l'éducation et de la discipline du clergé, que ce soit sans regret de votre part, car vous n'ignorez pas qu'il y a une foule d'hommes qui, dégoûtés de la divergence, de l'inconstance et de la mobilité des erreurs, sentent la nécessité de professer notre sainte religion, et que, avec le secours de Dieu, ils se décideront d'autant plus facilement à embrasser la doctrine, les préceptes et les pratiques de cette religion, qu'ils verront davantage que le clergé se distingue du reste des hommes par la piété, la pureté de vie, par la réputation de sagesse et l'exemple de toutes les vertus.

9. Exhortation aux évêques; — promesse de concours.

» Enfin, Très-Chers Frères, Nous avons la douce conviction que,

citiorum institutum vel maxime conducere, pro episcopali vestro zelo tam salutare opus urgere, omnesque in sortem Domini vocatos monere, hortari ne intermittatis, ut sæpe in opportunum aliquem locum iisdem peragendis exercitiis secedant, quo, exterioribus curis sepositis, ac vehementiori studio æternarum divinarumque rerum meditationi vacantes, et contractas de mundano pulvere sordes detergere, et ecclesiasticum spiritum renovare possint, atque expoliantes veterem hominem cum actibus suis, novum induant, qui creatus est in justitia et sanctitate.

» Neque Vos pigeat si in Cleri institutione et disciplina paulo diutius immorati sumus. Etenim minime ignoratis multos existere, qui errorum varietatem, inconstantiam, mutabilitatemque pertæsi, ac sanctissimam nostram religionem profitendi necessitatem sentientes, ad ipsius religionis doctrinam, præcepta instituta eo facilius, Deo bene juvante, amplectenda, colenda adducuntur, quo majori Clerum pietatis, integritatis, sapientiæ laude, ac virtutum omnium exemplo, et splendore ceteris antecellere conspexerint.

» Ceterum, Fratres Carissimi, non dubitamus, quin Vos omnes ardenti erga

embrasés, comme vous l'êtes, d'une ardente charité envers Dieu et les hommes, enflammés d'un grand amour pour l'Eglise, enrichis de vertus presque angéliques, doués d'un courage épiscopal et de prudence, animés tous d'un même et saint désir, marchant sur les traces des apôtres, imitant, comme il convient à des Evêques, celui dont vous êtes les ambassadeurs, Jésus-Christ, modèle de tous les pasteurs, devenus par votre union la forme et la règle du troupeau, éclairant des rayons de votre sainteté le clergé et le peuple fidèle, ayant des entrailles de miséricorde, et compatissant vivement au sort de ceux qui s'égarerent dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, Nous avons la douce conviction, disons-nous, que vous êtes disposés, suivant l'exemple du Pasteur de l'Evangile, à voler avec amour à la recherche des brebis qui se perdent, à les charger avec une tendresse paternelle sur vos épaules, à les ramener au bercail, et que vous n'épargnez ni soins, ni conseils, ni travail pour remplir religieusement les devoirs de la charge pastorale, pour mettre à l'abri de la rage, des attaques et des embûches des loups ravisseurs les brebis rachetées par le sang précieux de Jésus-Christ, confiées à vos soins et qui Nous sont toutes bien chères, pour les détourner des poisons de l'erreur, les conduire dans les bons pâturages et les faire aborder, à force de soins, d'instructions et d'exemples, au port du salut éternel.

Deum et homines caritate incensi, summo in Ecclesiam amore inflammati, angelicis pene virtutibus instructi, episcopali fortitudine, prudentia muniti, uno eodemque sanctæ voluntatis desiderio animati, Apostolorum vestigia sectantes, et Christum Jesum Pastorum omnium exemplar, pro quo legatione fungimini, imitantes quemadmodum decet Episcopos, concordissimis studiis facti forma gregis ex animo, sanctitatis vestræ splendore Clerum populumque fidelem illuminantes, atque induti viscera misericordiæ et condolentes iis qui ignorant et errant, devias ac pereuntes oves ex angelici Pastoris exemplo amanter quærere, persequi ac paterno affectu vestris humeris imponere, ad ovile reducere, ac nullis neque curis, neque consiliis, neque laboribus parcere nunquam velitis, quo omnia pastoralis muneris officia religiosissime obire, ac omnes dilectas Nobis oves pretiosissimo Christi sanguine redemptas, et curæ vestræ commissas a rapacium luporum rabie, impetu, insidiis defendere, easque ab venenatis pascuis arcere, ad salutaria propellere, et qua opere, qua verbo, qua exemplo ad æternæ salutis portum deducere valeatis.

» Procurez de toutes vos forces, Vénérables Frères, la gloire de Dieu et de l'Eglise, et, par votre activité, votre zèle, votre vigilance et votre accord, faites que, toutes les erreurs étant dissipées et les vices extirpés, la foi, la religion, la piété, la vertu prennent chaque jour de l'accroissement en tout lieu, et que tous les fidèles, renonçant aux œuvres de ténèbres, se conduisent d'une manière digne des enfans de la lumière, cherchent en tout le bon plaisir de Dieu et s'appliquent à produire toutes sortes de bonnes œuvres. Au milieu de tant de graves embarras, de difficultés et de dangers inséparables, surtout en ces tems, de votre charge épiscopale, ne vous laissez pas abattre par la crainte, mais cherchez votre force dans le Seigneur, et confians en la puissance de sa grâce, pensez que du haut du Ciel *il a les yeux fixés sur ceux qui combattent pour la gloire de son nom, qu'il applaudit à ceux qui s'y présentent avec générosité, qu'il aide ceux qui combattent et couronne les vainqueurs*.

Comme Nous vous chérissons tous bien vivement dans les entrailles de Jésus-Christ, et que Nous ne désirons rien tant que de vous aider de Notre amour, de Nos conseils, de Notre pouvoir et de travailler avec vous à la gloire de Dieu, à la défense et propagation de la foï

» *In majori igitur Dei et Ecclesiæ gloria procuranda viriliter agite, Venerabiles Fratres, et omni alacritate, sollicitudine, vigilantia in hoc simul elaborate, ut omnibus erroribus penitus depulsis, vitiisque radicibus evulsis, fides, religio, pietas, virtus majora in dies ubique incrementa suscipiant, cunctique fideles abjicientes opera tenebrarum, sicut filii lucis ambulent digne Deo per omnia placentes, et in omni opere bono fructificantes. Atque inter maximas angustias, difficultates, pericula, quæ a gravissimo episcopali vestro ministerio hisce præsertim temporibus abesse non possunt, nolite unquam terreri, sed confortamini in Domino, et potentia virtutis Ejus, qui nos in congressione nominis sui constitutos desuper spectans, volentes comprobat, adjuvat dimicantes, vincentes coronat*.

» *Cum autem Nobis nihil gratius, nihil jucundius, nihil optabilius quam Vos omnes, quos diligimus in visceribus Christi Jesu, omni affectu, consilio, opera juvare, atque una Vobiscum in Dei gloriam et catholicam fidem tuendam, propagandam toto pectore incumbere, et animas salvas facere, pro quibus vitam*

¹ S. Cyprian. *Epist.* 77, *ad Nemesianum et ceteros martyres*, dans la *Patrol.* de Migne, t. III, p. 418.

catholique, et au salut de ces âmes pour lesquelles Nous sommes prêt à sacrifier, s'il le faut, Notre vie, venez, Nous vous en conjurons, V. Frères, venez avec un cœur ouvert et une entière confiance à ce Siège du bienheureux Prince des Apôtres, centre de l'unité catholique et faite de l'épiscopat, d'où l'épiscopat tire lui-même son origine et toute son autorité; venez à Nous, chaque fois que vous croirez avoir besoin du secours et de la protection de Notre autorité et de celle de ce Siège.

10. Avis aux princes chrétiens.

» Nous avons la confiance que Nos très-chers Fils en Jésus-Christ, les Princes, se rappelant dans leur piété et religion que *la puissance royale leur a été donnée, non-seulement pour le gouvernement du monde, mais surtout pour la défense de l'Eglise*¹, et que Nous soutenons en même tems la cause de l'Eglise, celle de leur Royaume et de leur salut, pour qu'ils jouissent en paix de leur autorité sur leurs provinces², ils favoriseront, par leur secours et leur autorité, les vœux et les désirs que Nous formons en commun, et qu'ils défendront la liberté et la prospérité de l'Eglise, afin que la droite du Christ prenne la défense de leur Empire³.

ipsam, si opus fuerit, profundere parati sumus, venite, Fratres, obtestamur et obsecramus, venite magno animo, magna fiducia ad hanc Beatissimi Apostolorum Principis Sedem, Catholicæ unitatis centrum, atque Episcopatus apicem, unde ipse Episcopatus, ac tota ejusdem nominis auctoritas emersit, venite ad Nos quotiescumque Nostræ et ejusdem Sedis auctoritatis ope, auxilio, prasidio Vos indigere noveritis.

» In eam porro spem erigimur fore, ut Carissimi in Christo Filii Nostri Viri Principes pro eorum pietate et religione in memoriam revocantes *regiam potestatem sibi non solum ad mundi regimen, sed maxime ad Ecclesiæ prasidium esse collatam*¹, et Nos cum *Ecclesiæ causam tum eorum regni agere, et salutis, ut provinciarum suarum quieto jure potiantur*², communibus nostris votis, consiliis, studiis sua ope et auctoritate favcant, atque ipsius Ecclesiæ libertatem incolumitatemque defendant, ut *et Christi dextera eorum defendatur imperium*³.

¹ S. Leo *Epist.* 156 (al. 125), ad *Leonem Augustum*, dans l'édit. de Migne, t. 1, p. 1130.

² Idem, *Epist.* 43 (al. 34), ad *Theodosium Augustum*; *ibid.*, p. 826.

³ Idem *ibid.*

11. Invocation.

» Pour obtenir l'heureux accomplissement de ces choses, allons avec confiance, Vénérables Frères, au trône de la grâce, et pénétrés tous d'un vif sentiment d'humilité, adressons sans relâche au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation les plus instantes prières, pour que, par les mérites de son Fils unique, il daigne répandre sur notre faiblesse l'abondance des dons célestes, qu'il terrasse nos ennemis par sa vertu toute-puissante, qu'il fasse fleurir partout la foi, la piété, la dévotion, la paix, et que, en dissipant toutes les erreurs et toutes les oppositions, l'Eglise jouisse d'une tranquillité si désirable, et qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

» Mais, pour que le Dieu très-clément écoute plus facilement nos prières et exauce nos vœux, recourons à l'intercession de la très-sainte Mère de Dieu, l'immaculée Vierge Marie, notre très-douce mère, notre médiatrice, notre avocate, notre espérance la plus ferme, la source de notre confiance, et dont la protection est ce qu'il y a de plus puissant et de plus efficace auprès de Dieu. Invoquons aussi le prince des Apôtres, à qui le Christ a remis les clefs du royaume des cieux, qu'il a donné pour pierre fondamentale à son Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir, et son collègue dans l'Apostolat, Paul, ainsi que tous les saints habitans du Ciel,

» *Quæ omnia ut prospere, feliciterque ex sententia succedant, ad eam cum fiducia, Venerabiles Fratres, ad thronum gratiæ atque unanimes in humilitate cordis nostris Patrem misericordiarum, et Deum totius consolationis enixis precibus sine intermissione obsecremus, ut per merita Unigeniti Filii sui infirmitatem nostram omnium cælestium charismatum copia cumulare dignetur, atque omnipotenti sua virtute expugnet impugnantes nos, et ubique augeat fidem, pietatem, devotionem, pacem, quæ Ecclesia sua sancta, omnibus adversitatibus et erroribus penitus sublatis, optatissima tranquillitate fruatur, ac fiat unum ovile, et unus pastor.*

» *Ut autem clementissimus Dominus facilius inclinet aurem suam in preces nostras, et nostris annuat votis, deprecatricem apud Ipsum semper adhibeamus sanctissimam Dei Genitricem Immaculatam Virginem Mariam, quæ nostrum omnium dulcissima mater, mediatrix, advocata, et spes fidissima ac maxima fiducia est, cujus patrocinio nihil præsentius. Invocemus quoque Apostolorum Principem, cui Christus ipse tradidit claves regni cælorum*

déjà couronnés et en possession de la palme, afin qu'ils fassent descendre sur tout le peuple chrétien les trésors de la miséricorde divine.

» Enfin, comme présage des dons célestes, et en témoignage de notre grande charité pour vous, recevez la bénédiction apostolique que Nous donnons du fond de Notre cœur à vous, Vénérables Frères, à tous les ecclésiastiques et aux fidèles laïques confiés à vos soins.

» Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 9 novembre, l'an 1846, de Notre Pontificat le 1^{er}. »

quemque Ecclesie suæ petram constituit, adversus quam portæ inferi prævalere numquam poterunt, et Coapostolum ejus Paulum, atque omnes Sanctos cœlites, qui jam coronati possident palmam, ut desideratam divinæ propitiationis abundantiam universo christiano populo impetrent.

» Denique cœlestium omnium munerum auspiciu, et potissima Nostræ in Vos caritatis testem, accipite Apostolicam Benedictionem, quam ex intimo corde depromptam Vobis ipsis, Venerabiles Fratres, et omnibus Clericis, Laicisque Fidelibus curæ concreditis amantissime impertimur.

» Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, die ix Novembris, Anno MDCCCXLVI, Pontificatus Nostri Anno Primo. »



Archéologie Égyptienne et Biblique.

EXAMEN

DE L'OUVRAGE DE M. LE CHEVALIER DE BUNSEN

INTITULÉ :

LA PLACE DE L'ÉGYPTE DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

Deuxième Article.

La langue sacrée, l'écriture et la religion égyptienne ont précédé Ménès.— Différences entre l'idiome antique et la langue copte.— Analogie de la langue sacrée avec l'hébreu. — Écritures, classification des caractères. — Union des sons avec les symboles. — Lettres antiques les plus usitées. — Caractères syllabiques ; caractères mixtes. — La religion est encore peu connue. — Triades de Champollion.— Les trois cycles d'Hérodote. — Les dynasties divines de Manéthon et du Papyrus de Turin. — Autorité des documens égyptiens en général.

D'après le vaste plan que s'est proposé M. de Bunsen, son étude, loin de se restreindre aux faits qui constituent l'histoire proprement dite, doit s'attaquer hardiment aux grands caractères primordiaux qui composent la physionomie particulière du peuple égyptien, dès qu'on peut apercevoir les premières traces de son existence nationale. L'étude des origines est toujours séduisante, quoiqu'elle produise ordinairement plus de suppositions que de notions véritables ; mais celle qui nous occupe présente un attrait tout particulier, et en même tems un appui plus solide aux recherches dans les sanctuaires antiques où nous pouvons pénétrer à la suite de Champollion. Les monumens des premières dynasties sont venus attester cette grande

§ Voir le 1^{er} article au n. 78, t. XIII, p. 432.





unité de la figure égyptienne qui avait tant frappé Platon ; sans doute, des différences remarquables sont déjà signalées, et pourront plus tard être nettement définies entre les arts, la religion et le langage des diverses phases de cette longue existence ; trente siècles au moins d'une vie accidentée par des conquêtes et des revers également importants, n'ont pu rouler dans le même cercle sans en altérer la circonférence ; mais ces perturbations de détail n'en font que mieux ressortir l'immobile unité du centre.





La langue, la religion, l'écriture, ces trois fidèles témoins, paraissent avoir assisté dans leur état complet à l'établissement du royaume de *Ménès*. Dans cette partie de son ouvrage, M. de Bunsen se propose seulement de faire connaître la forme la plus ancienne de ces trois monumens des tems antéhistoriques ; c'est dans le dernier volume qu'il se réserve de mettre en œuvre ces matériaux pour tracer la généalogie humaine de la race des bords du Nil. Cette partie, qui contient l'exposition d'une grande quantité de faits, pour la plupart déjà publiés dans d'autres ouvrages, se prêterait difficilement à l'analyse, nous nous bornerons à examiner les points de vue particuliers proposés par M. de Bunsen.

1. La langue sacrée ou langue antique des Egyptiens.

Trouver les mots d'une langue inconnue au moyen d'une écriture qu'on ne connaît pas davantage, paraît un problème insoluble ; c'est pourquoi l'on doit savoir gré à M. de Bunsen d'avoir retracé en détail la méthode parfaitement certaine à l'aide de laquelle *Champollion* est parvenu à constater la valeur d'environ 500 mots, noyau précieux que de semblables moyens peuvent enrichir chaque jour. La transcription des noms grecs ou romains a fourni la plupart des lettres ou caractères phonétiques ; ceux-ci groupés en racines bien constatées, après en avoir soigneusement séparé les flexions grammaticales, la comparaison avec des racines coptes souvent identiques, ou ayant subi de légers changemens conformes aux règles de la linguistique, donnait un sens que, le plus souvent encore, des caractères figuratifs ou symboliques, et quelquefois des traductions grecques venaient éclaircir et confirmer. C'est ainsi que *Champollion* prit réellement possession de la langue égyptienne.

Un des caractères les plus frappans de cette langue est certainement la propriété inhérente à chaque mot racine, de jouer les rôles de verbe, de substantif et d'adjectif sans subir aucune transformation; le mot *moui*, par exemple, signifie également *briller, brillant et éclat*. Ce sera l'immortel honneur de Champollion d'avoir complètement exposé le mécanisme qui rassemblait ces élémens, et sa *grammaire égyptienne*, le seul ouvrage qu'il ait pu terminer, fait voir à quel degré de hauteur serait parvenu entre ses mains l'édifice élevé sur une base aussi solide.

M. de Bunsen en reproduit toute la substance et ne pouvait mieux faire; il adopte cependant une correction proposée par M. Lepsius et qui constitue une différence bien tranchée entre la langue antique et les idiomes comparativement modernes. Champollion avait établi que, dans les textes hiéroglyphiques, la racine abstraite était d'abord écrite, sauf à mettre à la suite du mot les marques grammaticales de tems, de genre et de nombre qu'exigeait l'enchaînement du discours; de sorte que l'hiérogrammate écrivait, p. ex., *mai ek*, littéralement *aimes tu*, là où le copte dit *ek mai, tu aimes*. Il remarquait encore que les articles souvent omis dans l'écriture, avaient néanmoins dû se prononcer: c'est ce que prouve entre autres le nom biblique de l'eunuque *Putiphar* dont les élémens hébraïques représentent exactement le nom propre fort usité *Pé té ph ra* =  =  |, et dont la prononciation ne pouvait pas varier pour le même individu, quoiqu'il s'écrivit tout aussi souvent   | sans l'article = *ph*. Champollion concluait de ces faits et d'autres semblables que l'on devait à la lecture rétablir les particules omises et les flexions grammaticales dans l'ordre où le copte les présentait.

M. Lepsius observe au contraire que l'article féminin *t*  est seul écrit après le substantif, tandis que le masculin *p* ou *ph* =  précède toujours lorsqu'il est exprimé; si donc on écrivait =  | *le soleil* et  | *la mère*², c'est que l'on prononçait *ph ra* et *mau t*, comme le prouvent les transcriptions antiques de ces deux mots.

¹ Exprimée symboliquement par un *vautour*.

² *Mouth* dans Plutarque, *Isis et Osiris*, n. 56.

M. Lepsius en conclut que l'ordre des caractères indiquait exactement la prononciation et que les flexions grammaticales ont subi dans le copte un déplacement considérable. Champollion a parfaitement établi que très-souvent l'ordre des caractères est légèrement altéré, soit pour la régularité du dessin, soit à cause de la prééminence accordée à certains caractères, tels que les *noms divins*, qui dans les cartouches royaux occupaient régulièrement la première place, même lorsqu'ils se prononçaient à la fin ; le nom *Mei amoun*, par exemple, qui nous a été conservé par l'histoire, présente dans toutes ses variantes le nom du dieu *Ammon* avant le verbe *mei* ou *mai*, aimer. Cette règle pouvait justifier les idées de Champollion, mais il faut observer que l'écriture hiéroglyphique véritable tachygraphie de l'écriture monumentale et qui, ne songeant plus au dessin, se rapproche davantage de la prononciation, remet en général ces caractères dans leur ordre naturel ; or, comme elle place aussi certaines flexions grammaticales après la racine, il faut bien en conclure que la prononciation suivait la même règle, et que l'égyptien disait *mai ek*, ou *maik*, quoique le copte ait dit plus tard *ek mai*, *tu aimes*. Pour les *pronoms possessifs*, l'ancienne langue paraît avoir connu deux formes distinctes : 1° une série d'articles possessifs conservés en copte *pai*, mon, *pek*, ton, *pef*, son, etc., comme dans *pek son*, *ton frère* ; 2° des suffixes exprimant le même rapport, comme dans les langues sémitiques, ex., *son ek*, ou *son k ton frère*. Nous ajouterons à ces réflexions de M. de Bunsen qu'une partie de ces formes avait persisté dans la langue, jusqu'au tems des Ptolémée, comme l'a prouvé l'excellent travail de M. de Saulcy¹, sur le texte démotique de l'inscription de Rosette.

La physionomie de la langue sacrée est donc tranchée autant par des différences grammaticales, que par le changement ou l'abandon de quelques racines, et, comme nous le verrons, par l'adoucissement et la confusion de quelques articulations. Cette question si agitée de l'existence des deux dialectes, sacré et vulgaire, nous paraît sortie maintenant du domaine des systèmes établis *à priori*, les faits la préciseront mieux chaque jour, et Champollion, tout en

¹ *Analyse du texte démotique de l'inscription de Rosette*. Didot, 1845.

niant la langue sacrée, en a fourni par ses travaux les principaux caractères. Elle se trouve en définitive un peu plus loin du copte qu'il ne l'avait pensé, mais aussi bien plus rapprochée que ne l'auraient jamais soupçonné ses adversaires, qui la lui opposaient comme une fin de non-recevoir. L'assimilation que Champollion avait signalée entre les élémens grammaticaux des langues sémitiques et ceux de la langue des hiéroglyphes, est devenue plus complète encore par ces corrections; la conjugaison s'est rapprochée et les pronoms suffixes sont presque identiques avec l'hébreu, surtout pour le singulier :


Ma mère,	en égyptien	<i>Maut i,</i>	en hébreu	<i>Emm i</i>
Ta mère	—	<i>Maut k</i>	—	<i>Emm ka.</i>
Sa mère	—	<i>Maut f'</i>	—	<i>Emm ou</i>

C'est sans doute à cette grande analogie qui se retrouve également dans la syntaxe et les articulations des deux langues, que nous devons l'extrême exactitude avec laquelle sont transcrits les noms égyptiens que nous a conservés la Bible.

M. de Bunsen s'écarte encore de Champollion sur un point important; dès que l'illustre savant eut approfondi la langue copte, il émit l'assertion fondamentale que la langue égyptienne était essentiellement monosyllabique, et que les grands mots coptes étaient de pures agrégations; ce principe que l'étude des racines antiques n'avait fait que confirmer est entièrement rejeté par M. de Bunsen, en vertu de considérations générales qui lui ont fait adopter en principe que chaque élément de la parole et surtout de l'écriture a primitivement représenté la valeur d'une syllabe; mais ces considérations abstraites ne nous paraissent pas devoir remplacer l'idée de Champollion, qui ne cherchait pas ce qu'avait dû être la langue à une époque inconnue, mais qui travaillait sur les faits et en acceptait les conséquences.

2. Les trois écritures égyptiennes.

M. de Bunsen ne pouvait se dispenser de présenter l'histoire du

¹ Le caractère  qui représente le pronom de la 3^e personne est entièrement analogue au \aleph *Haw* hébreu, qui joue le même rôle; il est comme lui la seule lettre qui soit tantôt consonne, tantôt voyelle, représentant *ou, v. f.*

déchiffrement des trois écritures égyptiennes, et c'est ce qu'il a fait en rendant justice à chacun avec une louable impartialité. Sans nier les services que *Young* a rendus à la science, il remarque combien ses lectures étaient malheureuses, et, ce qui est plus important, combien les principes qu'il en avait déduits étaient faux, et sont par conséquent restés inapplicables. Aussi ne comprenons-nous pas comment on peut en connaissance de cause, parler (comme *M. Leemans*, par exemple) de la découverte de MM. *Young* et *Champollion*. Ce savant paraît s'être au reste occupé spécialement des textes démotiques. On en connaissait un certain nombre accompagnés de traductions grecques; il détermina par le tâtonnement et la comparaison, le sens d'une quantité de groupes démotiques, et le résultat de ses travaux parut après sa mort sous la forme d'un *Essai de dictionnaire*. Rien ne constatera mieux l'état dans lequel il a laissé cette partie de la science que la traduction d'un passage de l'inscription de Rosette, telle qu'a pu la faire *M. Lepsius* en 1837¹, après les publications d'*Young* et les travaux bien supérieurs de *Kosegarten*. *M. Lepsius* transcrit ainsi le surnom de Ptolémée Épiphane ΝΟΥΤΕ ΟΥΝΗΣ ΝΑΚΟΥΣΥ *noute ouñh nanóuf*; là où la savante analyse de *M. de Sauley* fait lire avec certitude : Π (une sigle) ϩ ϩ ΕΤΙΕ ή Δερζιρτ, *pé* (dieu) *hem em etpé en khertjirt*, ce qui se traduit avec une grande vraisemblance : *Le dieu régnant dans les parties supérieures par sa munificence*. Ce rapprochement suffit pour prouver que si *Young* avait souvent bien deviné le sens des mots, en définitive il n'avait rien lu, et par conséquent peu avancé la science. *M. de Bunsen* n'a pas connu le bel ouvrage de *M. de Sauley*, mais nous dirons à sa place qu'à l'aide des nouveaux alphabets plus complets, et où la valeur de chaque lettre est déduite par une méthode rigoureuse, on peut enfin lire la plupart des mots démotiques et se livrer au travail philologique qu'exige leur interprétation.


C'est avec bonheur que nous constatons que ce pas si important a encore été franchi par un Français; la lecture et l'appréciation de


¹ *Lettre à Finckler*; *Annales de l'Institut archéologique*, 1837, pl. II.


quelques groupes pourraient être contestées, mais l'ensemble restera comme un modèle de bonne critique, de vues ingénieuses et d'une bonne foi littéraire bien précieuse en de semblables études.

Les diverses classes d'*hiéroglyphes* qui composent l'écriture sacrée ont été distinguées il y a bien des siècles par Clément d'Alexandrie, et le passage de ce savant père de l'Église reste la base de toute leur classification. D'après l'excellente interprétation qu'en a donnée M. Letronne¹, après avoir mentionné l'écriture *vulgaire* et l'écriture *hiératique*, il reconnaît d'abord dans l'écriture sacrée deux grandes classes de caractères, 1^o les *lettres* ou premiers élémens alphabétiques (*πρώτα στοιχεία*); 2^o les caractères *symboliques* qu'il divise eux mêmes en trois espèces : la 1^{re} contient l'*image* même des objets et il ne s'agit pour l'interpréter, que de reconnaître surement l'objet représenté. La 2^e est celle des véritables caractères *symboles* qui représentent un mot à l'aide de rapports vrais ou imaginaires entre l'objet représenté et l'idée souvent abstraite à laquelle on l'a rattachée. A la 3^e classe Clément rattache les idées enveloppées et cachées, pour ainsi dire, par les prêtres sous certaines *énigmes*; c'est, à ce qu'il semble, celle que l'on peut reconnaître particulièrement dans les représentations *astrologiques*.

Les auteurs anciens ont laissé des documens qui aident à reconnaître la valeur des signes employés symboliquement; et souvent encore ils figurent comme éclaircissement d'un groupe alphabétique, de sorte que l'on a tout à la fois et la prononciation du mot et une


métaphore qui s'y rapporte. Le groupe , par exemple, contient d'abord les deux consonnes du mot copte *ⲪⲁⲪⲁ* *chôch*,


égaliser, équilibrer; et puis un *niveau* comme *symbole*. Champollion appelle ces caractères *déterminatifs*; il en a distingué deux espèces; les uns ne s'appliquent qu'à une seule idée, les autres, au contraire, semblables aux *clés chinoises*, s'appliquent à toute une série. 


une *peau*, par exemple, désigne tous les quadrupèdes. Le *bras* tenant une massue  accompagne toutes les idées qui se rattachent

¹ Voir *Précis du système hiéroglyphique*, 2^e édition, p. 277.

à une action de force. Le nombre de ces déterminatifs précieux s'est enrichi depuis Champollion ; M. de Bunsen donne un tableau qui en contient 120.






Il accorde encore une attention particulière à une sorte de caractères dont la valeur une fois fixée, peut servir à exprimer diverses racines semblables par le son et qui ne paraissent cependant pas liées par un rapport d'idées : l'*œil*, par exemple,  sert également à exprimer le mot *œil*, *iri* (d'après Plutarque), le mot *iri*, *faire*, en copte $\epsilon\iota\rho\epsilon$, et l'idée *fil* ¹.


M. de Bunsen voit ici la trace des premiers pas d'une écriture phonétique, de la première tentative de reproduire le son des mots, sans avoir égard à l'idée offerte par le symbole. Cela lui semble marquer une époque dans le développement des écritures. Cette opinion découle de la méthode admise par M. de Bunsen et par beaucoup d'autres savans, en vertu de laquelle ils considèrent *à priori* toutes les écritures comme s'étant développées dans un ordre constant ; le pur *symbolisme* d'abord, ensuite une écriture *syllabique*, et puis enfin la décomposition complète des élémens *phonétiques*. Mais il faut reconnaître que ces idées, d'ailleurs très-naturelles, ne trouvent aucun appui dans l'étude de l'écriture égyptienne des plus anciennes époques. Elle nous apparaît sur le cercueil de *Menchérés* comme un tout parfaitement complet et avec la même proportion d'éléments phonétiques. L'espèce de *rébus* présenté par le mot  *iri*, *faire*, et par quelques autres, nous paraît dériver du désir d'exprimer la parole par tous les moyens possibles, qui domine tout le système hiéroglyphique. C'est au même désir qu'il faut attribuer la complication de certains groupes qui contiennent de véritables pléonasmes. Nous citerons en exemple les noms fort voisins de deux divinités très-différentes, le dieu *Set* et la déesse *Sati*. Le premier dieu fort riche en noms et surnoms pompeux, au tems de sa plus grande vogue, qui correspond à la 18^e dynastie, est celui que les Grecs ont appelé


Typhon ; il est plus particulièrement désigné par le groupe 

¹ Ce n'est peut-être que le mot *fait*... ; car il s'applique particulièrement à la filiation paternelle.

² Champollion *Dict.*, p. 391, p. 115 et p. 123. Ces trois passages prouvent

qui se compose des deux lettres  s et  t donnant la syllabe *set*, d'une pierre taillée , et de la figure du Dieu avec sa tête symbolique de *Griffon*. La présence de la pierre a embarrassé quelques personnes, mais si l'on compare ce groupe avec celui qui représente, le nom de la pierre calcaire :  *Set*, on peut se convaincre que la pierre n'est dans le nom du Dieu qu'un surcroît de précaution, pour en fixer la prononciation sans doute identique dans les deux groupes. On remarquera aussi tous les moyens qu'employait l'hérogammate pour se faire plus sûrement comprendre; après les deux lettres *s t*, il a mis encore une *pierre* déterminatif général et puis un *couteau*, (déterminatif spécial de la pierre calcaire), peut-être pour exprimer la facilité du travail²; il parlait ainsi tout à la fois aux yeux, à l'oreille et à l'intelligence. Dans le nom du Dieu, au contraire, la *pierre* ne paraît jouer qu'un rôle *phonétique*, et lorsque nous le trouvons écrit ³, la pierre est un véritable rébus qui avertit de prononcer *Set* et non pas *Noubi*, ou tout autre nom du même Dieu. On voit que si quelques groupes cachent un profond symbolisme, d'autres ont une origine beaucoup plus simple.

Le nom de la déesse *Sati*, Σατι; des inscriptions grecques, est écrit le plus habituellement par le groupe ⁴ : les deux


que Champollion avait fort bien distingué trois animaux symboles de *Typhon-set*, l'âne, l'aigle-griffon et l'orix. Il nous paraît donc souverainement injuste d'attribuer, comme M. de Bunsen, la lecture de ce mot et de plusieurs autres à Salvolini, détenteur du *Dictionnaire hiéroglyphique*. Le passage de Salvolini (*Papyrus*, Sallier, p. 21) contient d'ailleurs une erreur grossière: parce qu'il a trouvé le nom du dieu *Seth*, sur une figure à tête d'âne, il ne veut voir qu'un âne dans l'orix , malgré ses cornes gigantesques.

² Champ. *Dict.* p. 320.


























³ Le grès est aussi spécifié par un instrument particulier. Ch. *Dict.*, p. 394.

⁴ *Revue archeolog.* mars 1846; M. Prisse traduit ce groupe, *Patchi-Noubi*.

⁵ Champ. *Dict.*, p. 342.

derniers caractères, l'*œuf* et l'*article* τ, sont les signes du féminin, la *flèche* (en copte *sati*) est évidemment la prononciation du nom de la Déesse, car on la trouve quelquefois simplement nommée 

Sati, flèche. Le caractère qui est traversé par la flèche dans le premier groupe représente, suivant Champollion, une espèce de projectile; outre la prononciation évidente de la flèche, *sati*, ce mot contient donc encore quelque idée symbolique.

Le même groupe avec le déterminatif *lumière*,     si- signifie *rayons, éclat*, en copte CΣΤΕ *sate, splendere, flammeus*; il contient encore ici tout à la fois et la prononciation et une métaphore évidente : *flèche-rayon*; et cette idée n'est sans doute pas étrangère au nom de la Déesse qui porte souvent une coiffure ornée de deux longues cornes, symbole de lumière et de gloire, dont l'usage s'est étendu bien au delà de la vallée du Nil. Un caractère composé extrêmement voisin de celui-ci est écrit au-dessus de deux gazelles dans Rosellini ²; il sert de déterminatif à un groupe phonétique, et le tableau ne peut laisser aucun doute que la phrase ne signifie : *fécundation de la femelle*.                     ; les deux premiers caractères *s*, *t*, représentent la racine *sat* ³; puis vient le caractère  qui dans tous les textes signifie *épouse*; le dernier groupe se compose d'une *flèche* pénétrant la partie inférieure d'une peau, symbole général des quadrupèdes, allusion fort claire, comme l'a dit Salvolini, et où la prononciation de la racine est encore indiquée par la flèche. Ce n'est pas par hasard que ce groupe rappelle tellement le précédent; et l'affinité originelle des idées et des racines a servi comme à plaisir les intentions symboliques des hiéroglyphes.

Cette digression servira peut-être à justifier les espérances que fonde M. de Bunsen sur les fruits que la linguistique générale

¹ Wilkinson, *Manners and Customs*, plate 21.

² *Mon. civil.*, t. II, p. 90.

³ C'est le mot copte CΣΤ *serere*; copte sahidique CHΤ *penis*.

doit retirer de l'étude plus intime des caractères hiéroglyphiques. Elle fera concevoir en même tems à quel point cette écriture était intimement liée à la langue du pays. Nous sommes loin maintenant du tems où l'on prétendait que les hiéroglyphes avaient pu se lire dans toutes les langues, le symbolisme lui-même y est au contraire souvent lié avec le son du mot de telle manière que le symbole transporté dans une autre langue y perdrait une partie de sa valeur. Parmi les caractères qui désignent l'*âme* nous trouvons, par exemple, un *bélier* ; Or l'*âme* au témoignage d'Horapollon se disait *Bai*. C'est le cri de cet animal ; de sorte que ce caractère est probablement une onomatopée écrite, dont on n'apercevrait plus aucune raison s'il s'agissait de reproduire le mot *âme* au lieu du mot *bai*.

Les hiéroglyphes phonétiques, ceux qui sont particulièrement destinés à noter des articulations ont fourni à M. Lepsius la matière d'un travail remarquable qui sert de base à la classification qu'en fait M. de Bunsen. L'immense quantité de variantes alphabétiques qu'on trouve employée dans les noms propres Grecs et Romains, compose un alphabet bien plus nombreux que celui des premières dynasties ; Champollion, obligé de baser son déchiffrement sur les monumens de la dernière époque, dut comprendre d'abord dans son alphabet tout ce que le néologisme et la décadence des lettres égyptiennes y avait introduit. Mais ces véritables *fautes* des écrivains des basses époques, ne pouvaient échapper à son regard perçant ; aussi posa-t-il de bonne heure les bases d'une distinction chronologique ; il remarqua même des changemens introduits dès la 20^e dynastie. M. de Bunsen, allant plus loin, croit pouvoir restreindre le véritable alphabet antique à 32 caractères qui forment le tableau suivant :

* *Annales de l'institut archéolog.*, 1837.

*Tableau de l'ancien alphabet égyptien comparé à l'alphabet
hébreu et copte.*

	Egyptien.	Hébreu. Copté.
A		א א
OU		ו ו
I		י י
B		ב ב
F		פ פ
P		פ פ
M		מ מ
N		נ נ
R		ר ר
S		ס ס
T		ת ת
H		ח ח
K		כ כ
CH (dur)		ח ח
SCH		ש ש

• Les *Annales* ont déjà publié deux alphabets égyptiens : 1° celui que Champollion inséra dans son *Précis du système hiéroglyphique* (voir notre tome II, p. 430), et celui que M. Champollion-Figeac a publié dans son *Histoire de l'Égypte* (voir notre tome I, p. 299 (3^e série)).

Ces caractères seuls, d'après M. de Bunsen, auraient été employés dans le plus ancien style comme de simples lettres ; tous les autres caractères employés alphabétiquement dans les époques postérieures auraient dû avoir une valeur idéale ou syllabique. Nous avons ajouté à l'alphabet primitif égyptien de M. Bunsen les articulations correspondantes dans les alphabets copte et hébreu.

Ce tableau fournirait matière à de nombreuses observations ; et d'abord cette division assez séduisante en ce qu'elle réduirait de beaucoup le nombre des signes alphabétiques, peut bien être acceptée comme faisant connaître les signes les plus usités, mais non pas certainement comme une règle absolue de l'écriture antique ; les exceptions seraient trop nombreuses. M. de Bunsen n'admet, comme on le voit, que 15 articulations distinctes. Ce système ne pourrait avoir une grande valeur que s'il résultait de l'étude complète des racines et des caractères employés habituellement comme homophones. Il nous a paru, au contraire, découler de principes généraux qui peuvent être utiles, quand on veut rechercher les phénomènes qui ont présidé à la formation des langues, mais qui doivent céder la place aux faits, lorsqu'il s'agit de déterminer les articulations dont se composait une langue arrivée à un certain degré de son développement, et telle qu'elle nous est parvenue. N'est-il pas bien prématuré, par exemple, d'affirmer qu'une seule articulation a toujours correspondu à toutes les voyelles vagues, lorsqu'on sait déjà que l'aigle initial répond souvent à une *aspiration* plus prononcée. La division absolue des sons voyelles en *a, i, ou*, est une supposition du même genre : c'est un fait incontestable que l'écriture sacrée s'écrivait aux tems historiques avec des voyelles vagues, et l'on ne voit pas trop comment avec son immobilité de langue sacrée une pareille innovation aurait pu s'y introduire. Nous croyons pouvoir signaler une lacune encore plus importante :

On remarque que les lettres coptes \propto et ζ sont confondues avec d'autres articulations ; ces deux lettres correspondent ordinairement dans les mots au même élément, \propto pour le dialecte memphitique et ζ dans le dialecte thébain.





M. *Schwartz*e, qui a publié un travail très-étendu sur les affinités

de la langue copte ¹, a joint à l'ouvrage de M. de Bunsen un *appendice* très-remarquable, où il prouve d'une manière très-satisfaisante que ces deux lettres sont dans la langue copte le produit de l'altération des deux consonnes primitives *k* et *t*, ou plutôt d'une articulation voisine du *t* et de l'*s*. Les hiéroglyphes prouvent cette double affinité, car d'une part dans une quantité de racines coptes, les lettres X et C correspondent aux lettres \blacktriangle et — *k*, des hiéroglyphes; et de l'autre le caractère — ; qui répond toujours au X dans les mots égyptiens, a la valeur de la lettre *t* dans les noms propres étrangers: mais il ne s'en suit pas que l'ancienne articulation qui correspondait au — fût exactement un *t* comme le veut M. de Bunsen. Il est à remarquer que toutes les langues sémitiques possèdent des consonnes qui répondent aux sons *t* et *d* plus ou moins intenses ou nuancés par l'articulation sifflante; en hébreu, à côté du — et du — , nous trouvons le — *z* et le — *ts*; la langue arabe nous offre le — *z* et le — analogue au *th* anglais et puis encore 5 autres nuances distinctes — , — , — , — , — . Il ne paraît pas probable que l'idiome égyptien, qui a tant d'analogies grammaticales avec la souche sémitique, en ait été complètement privé; le nom de la ville de *Tanis* semble en offrir la preuve. Le nom copte est $\text{X}\text{C}\text{K}\text{I}$, *Tjani*. Les Grecs ont rendu la première consonne par un *t*, ne pouvant en approcher davantage; les Juifs, au contraire, l'écrivaient — par un *ts*, quoiqu'ils possédassent deux nuances du *t*; ils y voyaient donc une consonne bien distincte: cette prononciation a amené le mot — *Fhân*, nom arabe du même endroit.

A l'époque du décret de Rosette, l'articulation X du dialecte memphitique se rapprochait plus de son autre origine *k*; car elle remplaçait le — dans les noms grecs ², valeur que nous retrouvons dans la transcription copte du nom de *Melchisedek* $\text{U}\text{E}\lambda\text{X}\text{I}\text{C}\text{E}\Delta\text{E}\text{K}$. Il résulte néanmoins des témoignages très-contradictaires que les coptes ont laissés sur la prononciation de ces deux lettres, qu'elle de-

¹ Schwartz, *Das alte Egyptum*.



² Sauley, *Inscript. de Rosette*, p. 85.


vait extrêmement varier dans les divers nômes; la valeur *ts*, bien constatée pour le ζ sahidique, ou le Ϝ , la représenterait convenablement dans un système logique de transcription. Pour l'avoir rayée des articulations égyptiennes, M. de Bunsen se trouve entraîné à des lectures contradictoires. Le mot  *tjatf*, qui est le mot copte Ϩϩϩϩϩ , *reptile*, est lu par le savant auteur : *ketfi*, tandis que son alphabet donnerait *tetfi*. Le mot  *polir*, répond exactement aux mots coptes ϬλϨϩ ou ϬλϩϩλϨϩ emphitiques, ϬλϨϩλϨϩ sahidique. M. de Bunsen le lit *sréka* entraîné par l'évidence de la racine copte; son alphabet donnerait *sreta*. Il en est de même du *carquois* que Champollion avait si bien reconnu pour un Ϩ dans  *mastjer*, *oreille*. M. de Bunsen transcrit ce mot *mescher*, en donnant au *carquois* la valeur d'un *ch* ou *k*, et cependant le *carquois* est un *t* dans une variante du nom grec *Sóter*²; ces deux faits constatent parfaitement sa valeur intermédiaire entre le *t* et le Ϩ égale à celle du *serpent* . Cette division en 15 articulations nous paraît donc incomplète et tout à fait prématurée dans l'état actuel de la science.



Les autres caractères phonétiques appartiennent à deux classes déjà


¹ Ce mot curieux à étudier se compose de la lettre ϩ , qui rend transitifs les verbes neutres, et d'une racine *letja*, en copte λϨϨϨϨ et λϨϨϨϨ *letjeh* et *lotsah*, lécher, de λϨϩ *las*, langue; d'où ϬλϨϩ *stétj*, polir et ϬλϨϩ *stati*, glissant. On peut étudier ici les consonnes très-voisines dans lesquelles s'est transformée l'articulation Ϩ . Le groupe est déterminé par l'*outil du sculpteur*. C'est aussi le cas de remarquer que la consonne égyptienne intermédiaire entre l'*r* et l'*l* devait, d'après les transcriptions bibliques, être plus voisine de l'*r* que de l'*l*.



² *Mus. Britannicæ*, sarcophage de Sóter.


observées par Champollion; mais que M. Lepsius nous paraît avoir plus nettement définis. Les premiers ont une véritable valeur syllabique; , par exemple, se prononce régulièrement *men, stable*, tout comme lorsqu'il est écrit  *m n*: M. de Bunsen en compte environ 70. La seconde espèce signalée par M. Lepsius se compose des caractères mixtes; l'objet lui-même ou le symbole de l'action désignée fait partie nécessaire du groupe en tenant la place de la première lettre, et c'est là seulement qu'il peut régulièrement représenter un son.


C'est ce que Champollion avait appelé caractères *initiaux*; dans 

Nofré, bon, par exemple;  le *luth*, symbole de l'idée *bonté*, ne devait régulièrement être employé comme un *n* que dans ce seul mot. M. Lepsius a ajouté une remarque qui nous paraît fournir une réponse à des questions assez difficiles; c'est que en pareil cas on ajoutait quelquefois au signe initial une lettre ordinaire qui n'avait d'autre effet que d'en mieux fixer la prononciation. C'est le rôle que joue incontestablement l'*n* initial dans le mot  *Nacht, fort, vainqueur*,

qui s'écrit aussi , et c'est ainsi que l'on trouve quelquefois


 *Nouter, Dieu*, à la place du groupe habituel  *t*.

Le nom du dieu *Tmou* ou *Atmou* s'écrit également  ou

 *t m*. Chaque caractère ne se tient pas toujours exactement dans la limite d'une de ces classes; mais au fond cette division nous paraît être juste et introduire un ordre utile dans l'étude des caractères.

A partir de la 20^e dynastie, les hiérogammates se permirent des licences qui rendent l'écriture beaucoup plus difficile à interpréter. *Salvolini* a remarqué que non contents de grossir l'alphabet en

¹ Ce qui me semble parfaitement prouver qu'il faut lire: *Nouter* avec Champollion, et non *Ter* avec Salvolini; si la *hache divine* était ici déterminatif, elle serait à la fin du groupe.

employant d'autres objets pour la première lettre de leur nom, par un jeu d'esprit de mauvais goût, ils leur donnent encore la valeur de la première lettre du mot qu'ils expriment symboliquement. C'est ainsi que le groupe  répond dans l'inscription de Rosette au nom des Grecs. *Houinn*, bien constaté d'ailleurs, et identique dans le texte démotique; c'est l'hébreu יון *Ioun*, grecs IONIENS. Salvolini a remarqué que c'était une flatterie d'avoir déterminé le nom des Grecs par le caractère *homme*, réservé aux seuls Egyptiens, au lieu de la *massue*, symbole des Barbares; c'en est peut-être une seconde d'avoir employé pour les deux *n*, la *corbeille*, symbole du mot *Neb*, *seigneur*, et qui n'est jamais alphabétique, de sorte que le nom des Grecs semble ici renfermer l'idée : *les seigneurs du Nord*¹. On voit à quel misérable rôle le symbolisme antique était réduit entre les mains des prêtres Alexandrins.

Le premier volume est terminé par un précieux tableau des hiéroglyphes déchiffrés jusqu'à ce jour; la plupart des lectures nouvelles appartiennent au savant M. Birch; toutefois, M. de Bunsen a omis dans le tableau des noms égyptiens des racines parfaitement constatées par Champollion, et il nous semble avoir admis des sens fort douteux.

3. De la religion Égyptienne.

Si l'écriture hiéroglyphique suppose nécessairement la langue qu'elle a reproduite, elle apporte encore avec elle la preuve de l'antiquité des principales formes du culte égyptien. Cette portion de la science est de beaucoup la moins avancée, le *Panthéon* que publia Champollion, pressé par l'impatient désir du public savant, ne peut être considéré que comme un premier pas, mais il suffit pour montrer quel principe devait guider désormais, c'est-à-dire mettre de côté, jusqu'à plus ample informé, toutes les assimilations arbitraires de fonctions divines, à l'aide desquelles les Grecs ont fait entrer dans l'*Olympe* toutes les divinités du *Nil*. Cette confusion provenait-elle des vagues souvenirs grecs sur les colonies égyptiennes, ou d'un désir assez raisonnable de trouver une unité telle quelle, dans le poly-

¹ Le premier signe, la plante de *Papyrus*, est le symbole du *Nord*.

théisme ? En tout cas, il est certain que le règne d'Alexandre consumma cette union ; *Jupiter* vainqueur se montra bon prince et revendiqua le nom d'*Ammon*, comme un souvenir égaré. L'antique réputation de la sagesse égyptienne en imposait aux Grecs ; mais il n'était pas dans leur esprit de l'étudier à fond. La seule source grecque qu'accepte M. de Bunsen comme la plus ancienne et la plus sincère ; *Hérodote*, lui fournit la notion fondamentale de *trois cycles de dieux successifs*. Hérodote nous apprend aussi que chaque dieu avait pour ainsi dire son domaine particulier, et qu'*Osiris* seul était adoré dans toute l'Égypte. M. de Bunsen pense que les cités diverses, réunies par *Ménès* en un seul empire appartenant à la même famille, devaient avoir des idées religieuses extrêmement semblables ; ces éléments fondus dans l'unité nationale expliqueraient ces répétitions continuelles des mêmes rôles qui compliquent la mythologie d'Égypte et qui ont fait dire à Champollion, dans ses *Lettres* ¹, qu'il voyait le fond de cette religion dans une succession de *Triades* qui se développent depuis *Ammon*, le dieu caché, jusqu'à *Horus*, le dernier anneau de la chaîne divine et le plus rapproché de l'humanité. M. de Bunsen n'attache pas, suivant nous, une assez grande importance aux *Triades* qui constituent un trait fondamental ; il remarque fort justement qu'il ne s'agit pas là d'une *Trinité-une*, ni de trois personnages semblables. La Triade thébaine se compose d'*Ammon*, le dieu caché, le dieu sans père, le roi des dieux ; ensuite vient la mère des dieux, *Mout* ; Ammon considéré comme mari de sa propre mère, produit un fils *Chons* (Hercule pour les Grecs). Un sanctuaire à part était toujours dédié à cet enfant mystérieux ; le jeune dieu y est représenté comme un enfant, le doigt dans la bouche, ce qui n'empêche pas de reconnaître la même individualité, lorsqu'il se présente ailleurs avec les caractères de son développement complet. Toutes les triades étaient modelées sur celle-ci ; le jeune dieu prenait le surnom de *Peschère* ou *Pékrouti*, l'enfant, ou le rejeton ; en copte Ⲭⲣⲟⲩ (*filii, soboles*), où M. Lepsius a parfaitement reconnu le nom du jeune Horus, *Harpocrates*, *Harpékroti*. Notre savant auteur fait remarquer qu'il faut reconnaître la même qualification dans le nom du roi *Semphucrates*,

¹ *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, en 1828 et 1829, p. 156.

traduit par Eratosthène *Heraclès Harpocrates*, et qui, sans doute, signifiait : *Chons à l'état d'enfant*, comme Harpocrate.


On dirait que le divin législateur des Hébreux, instruit dans les sciences de Memphis, avait su y démêler un fond respectable, et c'est peut-être là l'origine de cette parole si singulière avec sa profonde aversion pour l'idolâtrie : *Non detrahes diis* ¹.

M. de Bunsen cherche à n'employer que les plus anciens monuments, et il déplore avec raison que Wilkinson, dans son précieux recueil (*Manners and customs of ancient Egyptians*), n'ait pas cité les époques. L'histoire des révolutions religieuses qu'il sera possible d'établir par les monumens fera voir combien de combats intimes ont été livrés, sous le masque apparent d'une éternelle immobilité.

Après avoir écarté les noms composés qui dénotent une fusion plus moderne, M. de Bunsen définit les principales *figures divines*, et cherche à les ranger dans les trois cycles. Cette division elle-même ne nous paraît pas certaine. *Manethon*, en effet, distingue, non trois cycles de dieux, comme *Hérodote*, mais des *dieux*, des *demi-dieux* et des *héros*. Le premier cycle d'*Hérodote* se composerait 1° d'*Ammon*, le grand dieu thébain; 2° de *Khem*, *Pan*, le dieu de Chemmis; 3° de *Maut*, la mère des dieux; 4° de *Cnoum* ou *Cneph*, *l'Esprit des dieux*, dieu thébain; 5° de la déesse *Sati*; 6° de *Phtah*, le créateur, dieu memphite; 7° de *Neith* la déesse de Saïs, *venue d'elle-même*; 8° de *Ra*, le *soleil*, dieu d'Héliopolis. De cette manière les principales villes d'Égypte auraient fourni au premier cycle leur dieu primordial; cela nous paraît bien logique pour une mythologie. Le titre de *roi des dieux* assure à *Ammon* un rang à part; quand au dieu *Khem* ², nous ne croyons pas du tout à son individualité. A Thèbes, ce n'est

¹ L'expression peut paraître obscure, (*Exod.* xxii, 28); mais Josèphe a ajouté comme commentaire « qu'il n'était pas permis de blasphémer les dieux des autres nations, ni même d'enlever les trésors consacrés à ces dieux. (*Ant. Jud.* l. iv, c. 8, n. 10.)

² C'est le dieu à la représentation indécente qui couvre les plus beaux temples de Thèbes. Son nom, *Khem*, le dieu de *Chemmis*, n'est pas encore bien éclairci. M. de Bunsen pense que le symbole étant un *verrou*; *Khem* doit signifier *fermer*.


évidemment qu'*Ammon* considéré comme créateur, comme fécondant sa mère; les plus anciens monumens lui donnent aussi souvent le nom d'*Ammon dans sa force, Ammon mari de sa mère*, que le nom symbolique  *Khem. Osiris* porte souvent les mêmes titres et Champollion a trouvé à Kalabsché, *Horus* lui-même appelé *fécondateur de sa mère*, qualification habituelle de cette sorte de représentation. Ce n'est donc pas un dieu particulier, mais le principe fécondant dans la triade, et les vues de Champollion sur cette base des mythes égyptiens se trouvent encore confirmées.

Cnoum, Agathodæmon, l'esprit des dieux, joue dans les monumens gnostiques un rôle qui a bien sa source dans les croyances antiques. Un monument de Philæ nous le montre en *potier* tournant l'argile qui doit produire les membres sacrés d'*Osiris*, lambeau de tradition bien remarquable. *L'œuf du monde*, la matière primordiale, sorti de la bouche de *Cneph* et qui produit *Phtah*, *l'enfant informe* (le chaos?) se retrouve dans une inscription du Ramesséum; « *Phtah qui remue son œuf dans le ciel.* »

Nous ne suivons pas notre auteur dans les détails où il entre pour distinguer chaque divinité et la classer dans un des trois cycles; il n'a point d'égard dans cette classification à l'ordre dans lequel ces dieux paraissent dans les dynasties divines. Nous ne comprenons pas, par exemple, comment *Thoth*, le conseiller d'*Osiris*, peut être un dieu de second cycle quand *Osiris* fait partie du 3^e et tout cela nous semble fort hypothétique. Le mythe d'*Osiris* conduit toutefois M. de Bunsen à une conclusion qui le rapproche beaucoup de Champollion; *Osiris* et tout son cortège sont une évidente répétition des allégories et des rapports du premier cycle; seulement l'action cachée d'*Ammon*, les rôles de *Cneph* et de *Phtah* paraissent se rapporter à la création et à la cosmogonie; le second cycle est particulièrement astronomique, *Osiris* au troisième rang agit directement sur l'humanité et reste son juge après la mort. On voit que l'abîme égyptien est à peine exploré, et que l'on ne peut encore que pressentir quelques points principaux.

Nous avons dit un mot de ces regnes des dieux que l'Égypte voulait faire entrer dans l'histoire régulière du monde; sans nous lancer ici

à la périlleuse recherche de l'origine des périodes fabuleuses, il est intéressant de reconnaître comment elles étaient présentées par la tradition sacerdotale. Une récente communication de M. Champollion-Figeac ajoute un grand intérêt aux documens que le papyrus royal de Turin avait déjà fournis à M. de Bunsen. La première colonne contenait des calculs généraux sur la durée des dynasties divines; la seconde colonne a conservé l'ordre successif de l'une de ces dynasties¹. Champollion, qui a vu le papyrus un peu moins dégradé, constate qu'il y avait trois noms de rois avant *Seb-Kronos*; ce sont sans doute *Phtah*, *Ra* et *Cnoum* qui commencèrent cette dynastie d'après Manéthon. La ligne 10^e se traduit, d'après le même savant: *total du règne des dieux, 24,200 ans*²; or Manéthon dans Eusèbe donne pour le même total 24,900 ans; la vieille Chronique en porte la durée à 34,200 ans, dont elle attribue 30,000 au soleil *Ra*. Le papyrus au contraire attribue plusieurs siècles à chaque Dieu et contient en outre divers totaux partiels qui conviennent fort bien aux divisions d'Eusèbe: *dieux, demi-dieux, héros et manes*. Le *Syncelle* donne encore une liste des dieux et demi-dieux dynastes, d'après le livre sur l'étoile *Sothis*, attribué aussi à Manéthon, mais dont M. de Bunsen conteste l'authenticité par de très-fortes raisons. Cette liste a cependant été composée d'après des documens égyptiens et surtout d'après les extraits de Manéthon: car elle nomme exactement, comme Eusèbe, les dieux jusqu'à *Horus*. Après ce dieu, Eusèbe ne donne plus que le

¹ Nous en avons donné le détail dans le premier article (t. XIII, p. 442). Nous rétablissons seulement ici le nom de la déesse de la justice *Ma*, *Tmei* en copte. Le second caractère avait été oublié:  tel qu'il est écrit

dans le Papyrus, il se compose de la *coudée*, emblème de justice; de la syllabe *ma*; de la *plume d'autruche*, second emblème de justice; des signes du *Jé-minin*, et du serpent *Uraeus*, emblème de la divinité. On voit que l'ensemble ne se prononçait que *Ma* ou *Ma t* avec l'article.

² M. de Bunsen a lu d'après Salvolini: « *Rois jusqu'à Horus*. » L'équivoque provient de ce que le papyrus exprime ici le mot dieu par l'épervier, qui est aussi le symbole particulier d'*Horus*; mais Champollion a évidemment raison, puisque l'épervier est suivi du signe hiéroglyphique du pluriel. On ne peut malheureusement pas citer une ligne de Salvolini sans la vérifier.

total des demi-dieux ; l'autre fragment, au contraire, veut entrer dans le détail et il se met aussitôt en contradiction avec le papyrus. Quant à la *vieille Chronique*, si elle a été originairement identique avec les anciennes annales semblables au papyrus de Turin, l'état d'altération où le Syncelle nous l'a livrée lui ôté toute autorité¹.

Ces récits fabuleux donnent lieu à plusieurs réflexions immédiatement applicables à l'étude de l'histoire : la première, c'est que nous avons acquis une preuve de plus de l'extrême véracité de Manéthon, fidèle aux sources antiques même lorsqu'il rapporte les traditions mythiques de sa nation ; il faudrait donc que l'évidence des faits l'exigeât impérieusement pour que l'on osât s'écarter de ses récits. Une autre réflexion porte sur l'autorité du Papyrus lui-même : la première colonne, celle du moins qui a paru évidemment la première à Champollion ainsi qu'à *M. Lepsius*, se compose de totaux partiels ; puis du total général du règne des dieux ; ensuite vient le total de la 1^{re} dynastie. *Les rois du roi Ménès, années 200....*, etc. (la fin du nombre est déchiré). Ensuite *Ménès, 60 ans*, et *Athotis*, son successeur, et par conséquent le détail de sa dynastie, suivant toute probabilité. La seconde colonne contient une ou plusieurs dynasties divines ; on en pourrait donc conclure que les dynasties n'y étaient point rangées strictement dans l'ordre des tems, et cependant en considérant les calculs et les totaux de cette espèce de préambule, on ne peut nier qu'il n'y ait eu là un but chronologique ; aussi nous paraît-il invraisemblable que cette colonne ait été primitivement la première.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire encore une réflexion qui porte tout à la fois sur les annales égyptiennes et sur Manéthon leur fidèle organe. Pouvons-nous avoir une confiance entière dans les documens rédigés par une caste sacerdotale, où la superstition étouffait tellement toute idée de critique, que l'on portait également sur des tableaux chronologiques et les premières dynasties et les époques héroïques et le règne des dieux eux-mêmes ? Il paraît évident que la science égyptienne en était là après l'expulsion des Pasteurs,

¹ M. Champollion Figeac remarque que c'est sans doute pour arriver à son cycle de 36,525 ans que le Syncelle a grossi de 10,000 le total égyptien (*Nouv. Revue Franç.*, juin 1846).

à la glorieuse époque des *Ramsès*. Qui pourrait donc dire où commençaient les véritables annales, lorsque nous voyons calculer avec le même aplomb la dynastie de *Ménès* et celles de *Phthah* ou d'*Osi-ris*? Nous admettons bien avec M. de Bunsen que le roi *Ménès* est une véritable figure historique, et qui a laissé trop de traces de son passage pour être réduite à l'état de mythe ou d'allégorie; mais nous ne sommes pas aussi convaincus que son règne puisse être fixé suffisamment pour y asseoir l'édifice régulier des tems.

Vte E. de ROUGÉ.

 Polémique Catholique.

LE DOCTEUR STRAUSS

ET SES ADVERSAIRES EN ALLEMAGNE.

 DÉFENSE DE L'ÉVANGILE CONTRE LES RATIONALISTES
 CONTEMPORAINS.

 J. G. VAHINGER.

Impossibilité de l'invention mythique prouvée par l'état des esprits païens, — par l'état des esprits juifs. — L'idée d'incarnation n'était pas connue des Juifs. — La perfection de l'idée évangélique est au-dessus de toutes les conceptions contemporaines.

J.-G. Vaihinger, pasteur à Grœtringue, a publié en 1836 une lettre à M. David Frédéric Strauss, docteur en philosophie. Elle a pour titre : *Des contradictions dans lesquelles s'engage l'interprétation mythique des Evangiles.*

Le ton général de ce livre est empreint d'une légère ironie qui fait contraste avec le dogmatisme ardent et absolu des adversaires de l'Evangile. L'auteur se pose naïvement comme un homme qui voudrait connaître au fond les procédés de la science nouvelle. Ce rôle pacifique rappelle d'une manière très-éloignée la fiction des *Provinciales* reproduite depuis contre les rationalistes par le jésuite Barruel. Une pareille méthode permet de poser à ses adversaires, avec les apparences de la bonhomie la moins déconcertante, une infinité de questions insolubles. Elle est singulièrement propre à faire comprendre aux gens du monde incapables d'entrer dans le fond des questions théologiques, tous les inconvénients et toutes les lacunes d'un système. L'auteur des *Pensées* en a singulièrement abusé sans doute, en composant ces lettres que Joseph de Maistre, avec son accablante ironie,

* Barruel, *les Helviennes, Provinciales philosophiques.*

avait surnommées *les menteuses* ; mais le succès rapide et populaire d'un libelle composé sur un fonds si mince prouve combien cette méthode est propre à faire impression sur la masse flottante d'esprits superficiels, qui ne pourra jamais suivre une discussion purement théologique. Il va sans dire qu'on est obligé, quand on adopte une marche de ce genre, d'éliminer les argumens abstraits et compliqués. C'est ce qu'a fait *Vaihinger* ; il se renferme exclusivement dans les raisons psychologiques et historiques : son travail se rattache donc parfaitement au cadre de questions que nous nous sommes tracé. Il semble avoir compris parfaitement le peu d'importance de ces spéculations vagues qui ne font pas avancer d'un pas le problème qu'on soulève. Il ne nous a pas donné, comme le Dr *Kuhn*, de ces spéculations insaisissables sur le Sauveur des hommes, qu'on appelle au-delà du Rhin : *la Christologie* ¹.

La publication du livre de *Strauss* doit-elle être considérée comme un malheur ? Est-ce un inconvénient de voir les théories atteindre avec franchise leurs conséquences extrêmes ? *Vaihinger* ne le pense pas. Il croit que c'est un bonheur que les adversaires de la Foi chrétienne soient poussés irrésistiblement dans les abîmes du scepticisme historique. La guerre hypocrite et sournoise qu'on faisait à la Révélation prend enfin le courage de ses actes et de ses doctrines. Obligées de choisir entre le *Christ historique* et le *pyrrhonisme* le plus absolu dans l'ordre des faits, beaucoup d'âmes reculeront à la pensée d'une si étrange déraison. *Strauss* et son école auront beau dire qu'ils conservent toutes les idées fondamentales du Christianisme, qu'ils *donnent* à la Révélation une réalité scientifique qu'elle ne peut jamais perdre, une escobarderie si naïve n'aura jamais chez nous de succès véritable. On ne comprendra jamais en France ce *Christianisme décapité*, comme l'a dit spirituellement M. Edgar Quinet ². M. Cousin lui-même, malgré l'incontestable talent qu'il a déployé dans son *cours* de 1828, n'a pu réussir à populariser et à répandre cette monstrueuse invention germanique.

¹ *Kuhn, la Vie de Jésus, Introduction. § 36, Exposition scientifique de la Vie de Jésus. § 39, Deduction de l'idée du Christ.*

² A propos de J.-J. Rousseau, *Gén. des religions.*

Après avoir apprécié l'importance de la *vie de Jésus* dans les circonstances particulières où se trouve maintenant placée la controverse chrétienne, *Faihinger* propose enfin à *Strauss* plusieurs contradictions qui lui semblent embarrasser la marche du développement du système mythique.

C'est au siècle d'Auguste qu'on suppose l'invention de l'Évangile. Il y a là une impossibilité radicale que le pasteur de Grœtringue fait sentir avec énergie. *Strauss*, en effet, pour masquer cette difficulté essentielle de sa théorie, a été obligé de peindre en traits fantastiques l'époque de la domination des premiers Césars. Ici, comme toujours, l'*histoire seule* peut saper par la base les vaines théories à priori de l'imagination rationaliste. L'auteur que nous analysons oppose avec précision et vivacité aux utopies de son adversaire la vraie peinture du siècle de Jésus-Christ. On regrette seulement qu'il n'ait pas traité cette question capitale avec plus de vigueur et d'étendue. Il peint l'état du peuple israélite à cette époque, puis celui des disciples et de la basse classe du peuple au milieu de laquelle se formèrent les mythes apocryphes. Mais si le théologien allemand n'a pas donné à ce point capital de la discussion toute l'importance qu'il méritait, on ne peut pas faire le même reproche à M. *Athanase Coquerel* qui nous semble mieux que personne avoir saisi le véritable caractère de cette époque à jamais mémorable. Il montre, avec une grande vivacité d'idées et d'expressions, l'analogie du tems où parurent les premiers prédicateurs du Christianisme avec notre 18^e siècle. Ce qui domine dans les esprits, c'est le sarcasme et l'ironie, le dédain du monde invisible, la passion effrénée du plaisir, le mépris du genre humain poussé jusqu'à ses dernières exagérations¹. C'est dans une pareille situation des idées qu'on est venu proposer au monde l'étrange mystère de la crèche et de la Croix. C'est aux épicuriens successeurs d'*Horace* que les prédicateurs apostoliques venaient annoncer la fraternité universelle, la mortification des sens, l'immolation de l'esprit et du cœur. On n'y veut donc pas songer, l'ami de Mécènes venait de mourir et *Lucien* allait bientôt paraître.

¹ Voy. Chateaubriand, *Études historiques*.—Franz de Champagny, *les Césars*. — Alzog, *Hist. de l'Église*, 1. — I. éland, *Démoult. évang.*

Cependant M. *Coquerel* suppose, en prêtant à ses adversaires les propres ressources de son esprit ingénieux, qu'ils pourraient ainsi sortir de ces inextricables difficultés : « Nous accordons, diraient-ils, que tel était l'état de l'Occident quand on y prêcha l'Évangile ; mais ce n'est pas dans le palais de *Sénèque* ou dans les jardins de *Néron* que le Christianisme est né ; c'est dans l'*Orient mystique* et visionnaire, au milieu de peuples encore enfans et faciles à séduire, qu'il a planté sa croix. Lucien n'était pas à Jérusalem ou à Samarie pour y flageller de ses amères épigrammes les rêveries de quelques pêcheurs galiléens. » Telle est l'objection dans toute sa force ; mais qu'il est facile de la résoudre en examinant les faits avec plus d'attention. L'Orient de ces tems-là ne ressemblait en rien aux sociétés immobiles et serviles de la Haute-Asie et de l'Asie méridionale. Les soldats d'Alexandre et de Rome avaient porté dans toute la région occidentale de cette partie du monde leurs sciences et leur littérature. Paul était citoyen romain, *cives romanus sum ego*. Il citait aux Athéniens leurs savans et leurs poètes. Il y avait à Jérusalem, même sous les yeux du Christ et des apôtres, des épicuriens déguisés qui essayaient de combattre par des sarcasmes ce qu'il disait de la résurrection¹. La domination intellectuelle de Rome, comme cela arrive toujours, s'était étendue avec l'empire de ses armes. Pourrait-on dire que les vaincus d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram ignorassent les idées religieuses des soldats de Napoléon ? Mais quand même il n'en serait pas ainsi, quand même on voudrait, par une fiction insoutenable, comparer l'Asie gréco-romaine aux sociétés immobiles de l'Asie orientale, on n'aurait pas beaucoup gagné. En effet, ce n'est pas à Babylone, ce n'est pas en Perse, ce n'est pas en Arabie que l'Église primitive fait les plus grands progrès. Elle va poser audacieusement sa tente dans les cités les plus savantes, les plus sceptiques, les plus remuantes, les plus gangrenées du monde romain. C'est à Antioche, à Ephèse, à Alexandrie, à Athènes, à Corinthe, à Rome enfin qu'elle va planter aux yeux des philosophes cette croix de bois qui devait sauver et purifier le monde. Était-ce là éviter la lumière ? Était-ce fuir l'examen ? Était-ce chercher les populations imbéciles et crédules ? Est-ce ainsi que se forment les

¹ Voir saint Luc, c. xx, et saint Paul, *1^{re} Cor.* xv.

légendes? N'avons-nous pas le droit de dire avec J.-J. Rousseau : « Les faits de la vie de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Mais seulement, pour sortir de Jérusalem, il fallait que la nouvelle doctrine surmontât d'immenses difficultés. « Le Christianisme, dit très-bien M. Coquerel, est sorti immédiatement de Judée, et s'est avancé triomphant parmi les peuples païens. Or, la Judée à cette époque était comme environnée de science païenne, elle en rencontrait partout sur les frontières. D'un côté, la Judée avait à ses portes en Égypte, la célèbre ville d'Alexandrie, avec ses gymnases, ses écoles, sa fameuse bibliothèque, Alexandrie, remplie alors de Juifs, et dont les relations avec Jérusalem étaient si fréquentes, que dans cette dernière ville, il se trouvait une synagogue des Alexandrins. Alexandrie, dont les docteurs connaissaient la mission de saint Jean le précurseur, et où l'on étudiait alors, encore plus qu'à Athènes. Vers l'orient, la Judée voyait l'Arabie, où une partie de la science de la Grèce s'était réfugiée loin de la conquête et de l'oppression de Rome. Vers le nord, la Judée avait à sa portée les villes de l'Asie-Mineure, presque toutes des foyers de science, Pergame, dont la bibliothèque, longtemps rivale de celle d'Alexandrie, venait sous Cléopâtre d'y être transportée; Tarse, dont saint Paul avait reçu l'enseignement, où la jeunesse même de Rome venait s'instruire, et dont les écoles, selon Strabon, surpassaient celles d'Alexandrie et d'Athènes; Antioche, à qui Cicéron rend en termes si forts, dans son *oraison pour Archias*, le témoignage le plus honorable, à cause du grand nombre d'hommes instruits qui y demeuraient., Antioche où le nom de Chrétien commença d'être mis en usage. Le Christianisme, au sortir de la Judée, avait à traverser ces centres divers de connaissances historiques, critiques et philosophiques du moment; il avait à passer sous ce contrôle; il avait à subir ces jugemens entachés de partialité bien plus que de faveur. » Le spirituel auteur peint ensuite de la manière la plus frappante le caractère investigateur et critique de la science de ce tems là; il se demande comment ces esprits inquiets et curieux, si rapprochés des événemens, n'ont pas pu faire les étonnantes découvertes dont Strauss voudrait se faire honneur ?

¹ J.-J. Rousseau, *apologiste*, dans les *Démonstrations* de Migne.

² Coquerel, *Réponse au livre du Dr Strauss*, p. 22, 23, 24.

De plus avant de se répandre en dehors de la Judée, il était nécessaire que la nouvelle doctrine fût complètement organisée. On est donc obligé de supposer que ce fut au sein des populations hébraïques que s'est formé tout l'ensemble des légendes chrétiennes primitives. Je suis convaincu que J.-J. Rousseau aurait été révolté d'une hypothèse si intolérable : n'avait-il pas été frappé de l'étonnant contraste que produit aux yeux les plus prévenus, l'admirable douceur de l'Evangile et le caractère des Juifs de ce tems-là : « Où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples¹. » Il y a dans ces quelques mots tout le germe d'une puissante objection contre l'hypothèse mythique. Nos adversaires ne devraient pas oublier ce qu'était la nationalité juive au siècle de Jésus-Christ ; sont-ce ces pharisiens orgueilleux, calculateurs, politiques et avides, qui ont fourni à la première communauté chrétienne l'idéal de la vie et les opinions du Rédempteur ? Est-ce dans ces âmes égoïstes et glacées qu'a pu naître un jour la pensée de régénérer l'humanité souffrante et dégradée ? Nous les connaissons, ces docteurs de la loi, juges habiles de chicanes minutieuses. Nous les connaissons ces scribes avides de puissance et d'argent, toute cette aristocratie sans zèle et sans grandeur. Leur portrait est éternellement buriné dans les monumens contemporains. A côté de ces calculateurs hypocrites, s'élevaient aussi dans les grandes positions sociales les Saducéens, épicuriens déclarés². Dédaigneux des traditions anciennes, amis du plaisir et du sarcasme, ils avaient effrontément retranché de la loi tout ce qui faisait sa force et sa grandeur morale. A quel esprit calme et sensé ferait-on jamais croire que cette tourbe d'intrigans, d'hypocrites et de viveurs, ait jamais pu inventer l'Evangile ? Quoi ! les humiliations de la crèche, la vie cachée, la croix qu'il faut porter, le calice d'amertume, l'angoisse du Gethsemani, l'agonie du calvaire, tout cela serait de la poésie inventée par les grands seigneurs juifs, de pures légendes aris-

¹ J.-J. Rousseau, *Emile*.

² Voir Alzog, t. I, 102-111.—Stolberg, IV, p. 499-524.—F. de Schlégel, *Phis. de l'hist.*, I, c. x.

toocratiques ! Il est clair qu'on ne peut pas recourir à de pareilles chimères pour expliquer l'origine de l'Évangile. La seule chose qu'on puisse dire avec une certaine apparence de raison, c'est que cette merveilleuse doctrine n'est que l'écho des prolétaires souffrants, que c'est en elle que se résument les désirs, les misères, les consolations de la foule opprimée. L'Évangile serait l'épopée du peuple, poésie douloureuse et plaintive, pleine de larmes et d'angoisses. La plèbe de Palestine, pour charmer ses douleurs, aurait rêvé l'Évangile, comme la Grèce opprimée répétait ses chants patriotiques et guerriers¹. C'est là le seul raisonnement qu'il soit possible de faire ; mais qu'il est misérable quand on le compare avec l'histoire !

Ce n'est pas ainsi qu'est la poésie du peuple. Elle est pleine de rage et de colère ; c'est une *Marseillaise* foudroyante, chants de guerre retentissans d'éclats et de fureurs. Il n'y a pas de peuple au monde capable d'imaginer jamais les tendres et douces paroles de l'admirable sermon sur la montagne. Comment ! cette plèbe de Palestine qui montra au siècle de Jésus-Christ une rage si exaltée, un fanatisme si invincible, qu'on brisa tant de fois sous les pas des légions, qu'il fallut semer à tous les coins du monde, cette foule-là aurait imaginé la céleste douceur, le calme ravissant, l'irrésistible sérénité qui brille pour ainsi dire dans chaque ligne de nos saints Évangiles ! Le Messie qu'elle rêvait n'était pas le Messie du Prétoire et du Golgotha. Ce peuple de fer n'a jamais compris, ni la crèche, ni le calvaire. Le Christ qu'il lui fallait à lui, c'était un fils terrible de David et d'Aza. Il était prêt à suivre jusqu'au bout du monde le premier fanatique qui voudrait commencer par fouler aux pieds les aigles triomphantes. Voilà les hommes qu'il admirait, qu'il a rêvés ; qu'on lise plutôt Josèphe². Ces idées terrestres et charnelles étaient si profondément enracinées dans tous les cœurs, que le Christ lui-même pouvait à peine les déraciner de l'âme de ses apôtres. L'esprit national, si rude et si ténace, se montre à chaque instant dans leurs pensées, la haine de Rome et le royaume d'Israël paraissent les occuper bien plus que le rétablissement du règne de Dieu dans l'humanité déchue. Bien loin de

¹ Voy. Fauriel, *Chants de la Grèce moderne*.

² Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*.

pouvoir inventer la vie et la parole du Sauveur, ils pouvaient à peine les comprendre.

Le docteur Néander a fait, de ces considérations générales, d'ingénieuses applications à un point très-important de l'histoire évangélique. Nous allons essayer de donner une idée des réponses proposées par le savant professeur de Berlin.

L'histoire de l'Annonciation et de l'Incarnation du fils de Dieu dans le sein de la Vierge, fille de David, est certainement un des passages les plus significatifs de l'histoire de l'Évangile. On sait que c'est à propos de la naissance des grands hommes que l'esprit poétique des peuples enfans développe toutes ses ressources d'imagination. Cependant, il ne faut pas oublier que les fleurs légendaires dont on a couronné le berceau des héros rappellent toujours à l'esprit la nature du sol qui les vit naître. Toute la tendance des mythologies grecques, bouddhistes, chinoises et indiennes, se révèle dans les naissances de *Persée*, de *Bacchus*, d'*Apollon*, de *Sakia-Mouni*, de *Lao-Tseu*, de *Fichnou*, et de *Krichna*. Ce fait est admis de tous les savans et n'a pas besoin de démonstration. S'il en est ainsi, dans le cas où l'Incarnation du Christ serait imaginée par l'esprit populaire, elle devrait avoir un caractère essentiellement judaïque, à moins qu'on ne démontre que ce mythe prétendu est une importation étrangère. Or, qui s'aviserait de dire que ce sont les *Yoguis* de l'Inde ou les prêtres de *Bouddha*, qui ont imaginé la naissance miraculeuse du fils de Marie? Si une telle idée a pu germer dans quelques têtes, le chef de l'école mythique a reculé devant une pareille absurdité. Il a mieux aimé supposer que les Juifs avaient copié leurs traditions sacrées, qu'on avait donné au philosophe de Nazareth une naissance merveilleuse comme celle d'Isaac, de Samson ou de Samuël; mais il n'a pas remarqué une difficulté capitale qui rend tout à fait impossible une explication si superficielle et si intolérable des faits. Qu'on relise avec attention l'Ancien-Testament, ce qu'il raconte de la naissance de quelques grands hommes du peuple élu. Il n'y a pas là un seul mot qui puisse rappeler l'idée d'Incarnation, idée si étrangère aux habitudes et aux préjugés du peuple juif. Bethléem et Nazareth ne sont pas la terre classique

² Néander, *Vie de Jésus*.

des *Avatars*. Il ne faut pas, par une illusion d'imagination, nous transporter d'un seul bond des rives du Jourdain aux bords de la mer du Bengale. Les suppositions de *Strauss* donneraient à croire que les hébreux se faisaient de *Jehovah*, l'Eternel, au nom trois fois saint et incommunicable, la même idée que les *Brahmanes* ont de leur complaisant et facile *Vichnou*, qui descend vingt fois dans les ténèbres de ce monde pour satisfaire les vains caprices de l'imagination indienne. Tel n'était pas le Dieu de Sinaï qui avait fait jaillir les mondes de la nuit profonde du néant. L'idée d'*Incarnation* était, de toutes les conceptions, celle qui devait le moins facilement s'enraciner dans l'esprit du peuple hébreu. Cette nation tenace et rebelle a conservé pour elle toute son antipathie. Est-il donc possible de supposer que la masse ignorante du peuple se soit emparée tout d'un coup d'une idée si étrangère à l'esprit national pour embellir le berceau pauvre et nu de l'enfant de Bethléem? Peut-on supposer encore que cette foule aveugle et crédule se soit plu à faire naître d'une *Vierge* le Sauveur désiré des nations! Est-ce que la virginité était une idée populaire chez les Juifs? Est-ce que les Hébreux ont attribué ce privilège à un seul de leurs grands hommes? Nous ne sommes pas ici dans la patrie du célibat, nous ne sommes plus sur les bords du Gange. C'est par des confusions de ce genre qu'on peut faire illusion aux esprits superficiels et sans instruction positive. Mais la science véritable sait percer ce fragile tissu pour aller jusqu'au fond des choses, pour atteindre les réalités solides et vivantes de l'histoire. La méthode de l'exégèse allemande pourra plus d'une fois séduire les théologiens improvisés de nos *Revues* françaises. Cela n'a rien d'étonnant. La science de la religion est ce qu'il y a de plus rare dans un certain monde qui se pique pourtant d'érudition. Mais, tant qu'il restera sur la terre de France un seul prêtre catholique, il lui sera permis de protester au nom du bon sens national contre toutes les rêveries germaniques. L'admirable intelligence de notre patrie a fait bonne et rapide justice de la métaphysique allemande. *Kant*, *Hegel* et *Schelling* n'ont pas fait oublier chez nous Bossuet et Pascal. Espérons aussi

¹ On peut voir dans la *Revue des Deux-Mondes* ce que M. Saisset pense de ces prétendus grands hommes que M. Cousin appelait il y a quelques années :

que l'esprit si clairvoyant de notre pays appréciera bientôt à leur juste valeur, les *Schleiermacher*, les de *Wette*, les *Paulus* et les *Strauss*.

Après avoir démontré le désaccord de l'hypothèse mythique avec les données les plus positives de l'histoire, *Vaihinger* met en relief une contradiction psychologique qui ressort du fond même du système. Cette contradiction, qui n'a guère été remarquée, n'en est pas moins une des plus choquantes de l'hypothèse mythique. *Strauss* suppose en effet que les Juifs du tems de Jésus-Christ attendaient un Messie dont la vie merveilleuse ferait oublier *Elie* et *Elisée*. On croyait, de l'avou même de *Strauss*, que ce Fils du Ciel reproduirait dans sa prodigieuse existence tous les oracles des Voyans d'Israël. Les peuples l'attendaient comme les plantes desséchées attendent la rosée du soir. Il circulait dans tout l'Orient comme une rumeur d'attente et d'enthousiasme. Tous les peuples savaient que le Saint allait paraître. Si la vie de Jésus a été aussi pâle et aussi décolorée que *Strauss* l'a répété cent fois, qui donc aurait pu s'aviser de voir dans ce Fils de charpentier, sans éclat et sans gloire, le Messie désiré des nations ? Qui donc aurait pu s'y méprendre ? D'où viendrait cette étrange ardeur et ce dévouement sans bornes que montrèrent partout les prédicateurs de la nouvelle doctrine ? Pour qui connaît les lois éternelles de l'esprit humain, devant un pareil miracle, les morts ressuscités ne sont qu'un jeu d'enfant. L'histoire du Christianisme, si simple et si naturelle quand on veut bien admettre la tradition des faits, devient dans toutes les théories rationalistes un entassement de merveilles et d'impossibilités. Les défenseurs de l'Evangile n'ont pas assez pesé, ce nous semble, cette considération fondamentale. Il ne suffit pas de déchirer à plaisir les pages du livre sacré pour les jeter au vent. Il faut ensuite écrire l'histoire de cette étonnante révolution morale dont le Christ est l'auteur.

Mes maîtres et mes amis, les chefs de la philosophie contemporaine (Saisset, *Revue des Deux Mondes*, 1846, *De la philosophie positive*.)

¹ On peut voir le mot Messie dans les *Tables générales des Annales*, où on trouvera des preuves nombreuses de cette assertion, et dans Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, t. 1^{er}.

² On peut, pour s'en convaincre, parcourir l'article que j'ai publié dans le tome XIII^e de *Université catholique* sur l'*Apologétique chrétienne*, et que je dois continuer et développer.

C'est alors que le fil délié des systèmes se brise dans les mains des faiseurs de romans. *Bergier* répétait aux écrivains du dernier siècle qu'ils n'en avaient pas fini avec le Christianisme ; nous aussi, nous osons dire aux ennemis du Sauveur Jésus-Christ qu'ils n'effaceront pas facilement sa glorieuse vie de l'histoire de l'humanité. *Saint Augustin* disait aux incrédules de son tems : « Si le Christ n'a pas fait de miracles, le monde changé et converti n'est-il pas la plus grande des merveilles ? » Le bon sens catholique a toujours, lui, naïvement supposé qu'il n'existait jamais d'effet sans cause. Ce raisonnement est simple, mais il est concluant.

Vaihinger continue son argumentation. Quelle a été la vie du Christ, quel a été le caractère de ses miracles ? Est-ce dans l'ombre que s'est passée son obscure existence ? A-t-il prêché dans des conventicules mystérieux ? A-t-il fui la lumière ? Comment ! les maladroits faiseurs de légendes, qu'on dit avoir rêvé cette étonnante histoire, choisissaient bien leur tems ! En donnant à la vie du Rédempteur un cadre si bien tracé, des circonstances si nettes et si précises, ils choisissaient comme à dessein tout ce qui pouvait faire démasquer et confondre leur folle crédulité. *Strauss* n'a pas contesté l'authenticité des *Actes des Apôtres*. Qu'il lise donc dans les premiers chapitres les admirables discours de saint Pierre et de saint Etienne prononcés devant la multitude et devant le Sanhédrin lui-même. Quelle vivacité ! quelle conviction ! quelle logique ! S'il se fût agi d'une simple illusion d'imagination, pourquoi les meurtriers du Christ n'ont-ils jamais essayé de convaincre d'imposture ces disciples simples et naïfs qui les accusaient devant la nation toute entière du plus grand des forfaits ? Pourquoi n'a-t-on pas fait d'enquête ? Pourquoi n'a-t-on rien imaginé qui fût tant soit peu raisonnable ? Quelque supposition que l'on fasse, ces conclusions du sens commun jetteront toujours à terre les adversaires de l'Évangile. Si au contraire, il était impossible de contester la publicité des miracles du Sauveur, on s'explique les hésitations, les fausses mesures, les embarras du Sanhédrin. On comprend le changement subit, le zèle et la fermeté des Apôtres. Il est plus facile d'accepter des miracles que de dévorer toutes les impossibilités des théories rationalistes. Vaines chimères qu'emporte le flot du tems et qui disparaissent plus vite que les nuées poussées par le vent de l'orage !

Vaihinger applique ces réflexions que son livre nous suggère à l'histoire de la résurrection et à la formation de l'Église primitive. Il fait sur ces deux points, ainsi que sur le caractère des Apôtres, des considérations pleines de bon sens. Il dirait volontiers comme Pascal : « Je crois à des témoins qui se font égorger ! » Nous avons émis nos idées sur ce sujet en appréciant l'ouvrage de *Gelpke* ¹.

L'auteur dont nous jugeons l'ouvrage propose ensuite une difficulté formidable puisée dans les profondeurs mêmes du sens commun. Si l'on suppose, comme le fait le Rationalisme contemporain, que l'Évangile soit l'œuvre de l'imagination ou de la ruse, il est impossible de rendre raison de la merveilleuse sublimité de son caractère. « La majesté des Écritures m'étonne, s'écriait l'inconséquent auteur » d'*Émile*, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les » livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits » près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et » si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il » fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton » d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! » Quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans ses » instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde » sagesse dans ses discours!... Où est l'homme, où est le sage qui » sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? » Eh bien! ce livre merveilleux, c'est une foule fanatique et visionnaire qui l'a rêvé! Quelques pêcheurs des lacs de Galilée ont fait mieux dans leur enthousiasme naïf que *Socrate*, *Zénon*, *Cicéron*, *Kong-fou-tseu*, *Sakia-mouni*, *Zerdust*, mieux que la Grèce, mieux que l'Inde, mieux que Rome, mieux que la Chine, mieux que le monde entier. C'est là certes un curieux prodige que nous livrons aux méditations des gens qui ne veulent pas de miracles! Cette petite communauté de visionnaires et de rêveurs a eu plus de sagesse, plus de raison, plus de bon sens que n'en ont eu les plus fortes têtes de l'humanité. Elle a trouvé dans ses rêves la fraternité universelle, la prodigieuse doctrine du sacrifice, la réhabilitation des

¹ Voir dans les *Annales* le n° 71, tome XIII, p. 111 (3^e série).

² Voir dans l'*Émile*, t. IV, p. 105; dans les *dém.* de Migne, t. IX, p. 1216.

esclaves, les droits des peuples, en un mot la civilisation moderne. Que l'on compare, par curiosité, l'*Éthique* d'Aristote au *Sermon sur la montagne*, le *Timée* de Platon et les discours de la Cène, la *République* du philosophe de l'Académie avec la première communauté chrétienne, et on comprendra peut-être enfin quel miracle c'est que le Christianisme. Ce sont là de ces argumens plus forts que toutes les discussions subtiles, que toutes les argumentations de mots, que toutes les chicanes de l'exégèse. Si nos voisins d'au-delà du Rhin avaient quelque chose de ce bon sens viril, ils s'apercevraient de la vanité de toute leur érudition pointilleuse contre le colosse de l'Évangile.

Vaihinger, avant de terminer son ouvrage, essaie d'apprécier la tendance et la portée de la nouvelle exégèse. C'est en vain qu'elle se félicite d'être, pour ainsi dire, le dernier mot de la science et comme le résultat nécessaire du progrès des idées. Il y a bien des siècles que, dans les écoles de l'Égypte et de la Syrie, les esprits téméraires qui se qualifiaient eux-mêmes avec emphase du nom de savans par excellence (Γνωστίζου), rêvèrent aussi une prétendue réforme du Christianisme. Le Panthéisme était presque toujours la base de leurs spéculations chimériques¹. Ils étaient aussi, comme la nouvelle école, scandalisés de la naissance et de la croix du Sauveur. Ils effacèrent d'un trait de plume de l'histoire de sa vie sa croix comme son berceau. Ils dédaignaient aussi la simplicité naïve et la candeur puérile des Chrétiens vulgaires². Le *Christianisme historique* était aussi pour eux un tissu fragile de légendes populaires. Mais Dieu, dans la profondeur de ses desseins, a choisi ce que méprisait le monde pour confondre la puissance des forts et réproucher la prudence des savans³. Le *Christianisme gnostique* ou transcendantal n'a pas vaincu le monde; il s'est évanoui comme un rêve ténébreux après le triomphe définitif de la vérité historique. Cette victoire

¹ Doellinger, *Origines du Christianisme*. — Blanc, *Précis d'histoire ecclésiastique*. — Alzog, *Histoire de l'Eglise*. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *Gnosticisme*.

² Voir Alfred Maury, art. *Apocryphes*, dans *l'Encyclopédie moderne*.

³ Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confunderet sapientes; et infirma

qui a dominé le monde, c'est notre foi, la foi que les Apôtres ont prêchée à l'univers, qu'ils ont scellée de leur sang :

L'abbé F. EDOUARD CHASSAY,

Professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux.

mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. Saint Paul, aux Corinth., I, 27-28. — Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi? Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi? Ibid., 20.

¹ Et hæc est victoria que vincit mundum fides nostra. I Joan. v. 4.

Tradition Catholique.

COURS COMPLET DE PATROLOGIE

OU

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

Complète, uniforme, commode et économique

De tous les saints Pères, Docteurs et écrivains ecclésiastiques, tant grecs que latins, tant d'Orient que d'Occident, qui ont fleuri depuis les Apôtres jusqu'à Innocent III, inclusivement :

« Reproduction chronologique et intégrale de la tradition catho-
 » lique pendant les douze premiers siècles de l'Église, d'après les
 » éditions les plus estimées ; comparée avec les autres et plusieurs
 » manuscrits ; accompagnée de dissertations, commentaires, notes et
 » variantes ; augmentée des ouvrages découverts depuis les grandes
 » éditions des trois derniers siècles ; accompagnée de *tables particu-*
 » *lières analytiques* à la fin de chaque volume ou de chaque auteur
 » un peu important ; enrichie de chapitres dans l'intérieur du texte
 » et de titres-rourans au haut des pages ; suivie des ouvrages *dou-*
 » *teux* ou *apocryphes* formant une certaine autorité traditionnelle
 » dans l'Église ; avec deux *tables universelles, alphabétiques* : l'une
 » *des matières*, à l'aide de laquelle on pourra voir d'un seul coup-
 » d'œil, non pas ce qu'un Père, mais ce que tous les Pères, sans ex-
 » ception, ont écrit sur tel sujet donné ; l'autre, d'*Écriture sainte*,
 » au moyen de laquelle on saura par quels Pères, et en quels endroits
 » de ces Pères, ont été commentés tous les versets des saints livres,
 » depuis le premier de la Genèse jusqu'au dernier de l'Apocalypse :
 » *édition extrêmement soignée*, et supérieure à toutes les autres par
 » la netteté du caractère, la qualité du papier, l'intégrité du texte, la
 » perfection de la correction, le nombre des ouvrages reproduits,
 » l'uniformité et la commodité du format, le bas prix des volumes ;

« enfin, par la collection une, méthodique, chronologique et complète de mille précieux fragmens ou opuscules épars çà et là dans des ouvrages de tous les tems, de tous les lieux, de toutes les langues et de toutes les formes. »

(1^{er} Article).

Le titre que nous venons de transcrire nous dispense de dire ce que M. l'abbé Migne s'est proposé de faire en commençant cette publication ; nous devons seulement ajouter que ce n'est pas ici un *prospectus* annonçant ce qu'un éditeur se propose de faire, mais une énumération de ce qui a été fait en partie. En effet, plus de 65 volumes de cette collection ont déjà paru, et parmi les Pères reproduits se trouvent déjà *Tertullien*, saint *Cyprien*, *Arnobé*, *Lactance*, saint *Hilaire*, saint *Ambroise*, saint *Augustin*, saint *Jérôme*, *Cassien*, saint *Léon*, saint *Jean-Chrysostome*, et de plus, tous les Pères qui vivaient dans cette même époque, et qui ont laissé des ouvrages d'une moindre étendue.

Ajoutons seulement quelques mots sur les avantages incontestables de cette belle et grande reproduction des Pères.

Le premier avantage, c'est qu'elle est *la seule qui soit complète*, et offre, selon l'ordre chronologique, et rangés à la suite les uns des autres, tous les auteurs, quels que soient l'étendue ou le nombre de leurs ouvrages.

Le second avantage, c'est que ce n'est pas seulement une *édition des Pères*, mais la reproduction de tous les *travaux*, de toutes les *dissertations* un peu utiles qui ont été faites sur les Pères. Les Pères ne peuvent être compris en un grand nombre d'endroits quand on ne lit que leur texte tout seul. Pour bien les comprendre, il faut posséder toute la science historique, archéologique, mythologique, philologique de l'antiquité ; car les Pères parlent de tout, ou font al-

• La *Patrologie* est spécialement utile aux diocèses où sont établies des conférences et des bibliothèques cantonales, ainsi qu'aux prêtres véritablement instruits ou qui désirent le devenir. — 200 vol. in-4°. Prix : 1,000 f. pour les mille premiers souscripteurs ; 1,200 fr. pour les autres. Le grec réuni au latin formera 303 vol. et coûtera 1,800 fr. ; s'adresser à M. L. Migne, à Paris.

Inslon à tout. Chaque Père donc a besoin d'une explication et souvent d'une critique. Or, ce travail de commentateur a été déjà fait. M. Migne a donc joint à chaque Père les *notes, remarques, variantes, dissertations* qui sont nécessaires pour en avoir l'intelligence. Ces notes et dissertations dépassent souvent de beaucoup l'étendue du texte même. On peut donc être assuré qu'en se procurant cette *édition*, on aura l'intelligence des textes autant qu'il est possible de les comprendre; car on y trouvera pour guide le génie et les travaux des plus grands critiques, tant catholiques que protestans.

Enfin, un des grands avantages de cette édition, c'est son excessif *bon marché*. Ceci n'est pas non plus une promesse de *prospectus*, c'est une chose réalisée. Avec 6 fr., et même 5 fr., on n'aurait jamais cru pouvoir se procurer des volumes petit in fol. de 14, 15 et 1800 colonnes. Nous le disons ici, sans partialité et après tous les organes de la presse, c'est un phénomène, qu'un seul homme, sans être aidé par aucun gouvernement, ait pu réaliser de semblables résultats.

Mais aussi ajoutons une chose: il est du devoir des *Evêques*, des *supérieurs de séminaires*, des *curés*, qui aiment la religion, de lui venir en aide, et il faut le faire le plus tôt possible; car, humainement parlant, un seul homme ne peut longtems porter un si lourd fardeau.

Il faudrait surtout que dans *chaque chef-lieu*, où se tiennent ordinairement les *Conférences ecclésiastiques*, il y eût une *collection des Pères*. Il faudrait aussi que les *catholiques* se joignissent aux prêtres pour doter leur ville de cette collection; car, que les uns et les autres le sachent bien, en ce moment où la foi catholique est si rudement attaquée par le *Rationalisme* et le *Panthéisme*, ce n'est pas en disputant sur le plus ou moins d'autorité ou de force de *chaque raison* qu'on pourra éclaircir ou décider la dispute, c'est en ayant recours à la *tradition historique du Christianisme*, c'est aux faits qui se sont passés dans le Paganisme et au début de l'Evangile, qu'il faut ramener nos adversaires. Or ce n'est que dans les Pères que nous trouverons cette *tradition*, cette *histoire*. On calomnie la naissance et la jeunesse de notre foi; voyons donc ce qui s'est passé à notre berceau; interrogeons les témoins; ce n'est que de cette manière

que nous pourrions vider le différent, et savoir avec certitude ce que l'on doit penser de tant d'attaques hardies, qui n'effraient que ceux qui ne connaissent pas nos *traditions* ou qui les connaissent mal.

Chaque fois donc que l'on accusera notre foi, interrogeons les témoins qui étaient alors chargés de la garder ; et c'est dans la collection des Pères que nous les trouverons.

Lisez donc les Pères, prêtres du Seigneur qui voulez défendre victorieusement l'Église, et vous, chrétiens qui doutez, vous jeunes gens qui cherchez, vous tous qui voulez vous instruire en science sacrée, et même en mythologie, philosophie, histoire, etc., etc., lisez les Pères ; car ils parlent de tout ; car ils nous ont tout conservé, science sacrée et profane, mœurs, faits, ils représentent non-seulement l'Église, mais encore l'humanité, pendant une période de 18 siècles.

Mais après avoir rendu cet hommage mérité à la *patrologie* de M. l'abbé Migne, essayons de formuler quelques observations.

La première, la plus importante a pour objet la date même où on la fait commencer. Pourquoi, en effet, avoir commencé la tradition de notre Église seulement à *Tertullien*, c'est-à-dire à l'an 160 et plus ? Il semble qu'avant cette époque, il n'y avait rien de précis, aucun document certain, aucun Père. Je sais la réponse que vont me faire les éditeurs : c'est qu'ils ont annoncé expressément qu'ils ne voulaient publier que la *série des pères de l'Église latine*, et que les autres monumens se trouvent dans les *Pères grecs*. Or, c'est précisément contre cette division que je réclame.

En effet, il semble d'après cette division qu'il existe deux églises, l'Église *latine* et l'Église *grecque* ; et que c'est l'Église grecque qui a en sa faveur les plus anciens documens.

Or cela n'est pas ; d'abord il n'existe qu'une Église, et de plus cette Église est essentiellement *Romaine*. Les éditeurs veulent donner la *tradition catholique de l'Église* ; or il n'existe qu'une seule tradition, et cette tradition est *romaine* c'est-à-dire *latine*.

Que s'il est arrivé que les documens de cette Église *romaine* se trouvent écrits en grec en ce moment, c'est parce que ce sont des auteurs grecs qui nous les ont conservés, ou parce que alors les *Romains* même parlaient *grec*.

Il est donc de toute nécessité de faire *commencer* la tradition ca-

tholique de notre *unique Église* par les monumens qui nous restent de cette *Église romaine*, soit qu'ils soient écrits en *latin* ou en *grec*.

Cela est si urgent, si naturel, si nécessaire que M. l'abbé Migne l'a fait pour les tems postérieurs. Dès le premier écrit qu'il nous donne des *Pontifes romains*, saint *Corneille*, en 251, c'est en *grec* qu'il nous le donne, et ainsi des autres pontifes, ses successeurs. Bien plus, arrivé à *Constantin*, il n'a pas hésité à le ranger dans la série des *Pères latins*, bien que toutes ses œuvres aient été conservées en *grec*.

C'est donc par le lieu où ils ont vécu et enseigné, et non par la langue qui nous a conservé leur enseignement qu'il faut faire commencer la *tradition catholique* des Pères.

Au reste, ce que nous demandons ici à M. Migne, est une chose facile à faire. La tradition catholique depuis les Apôtres jusqu'à *Tertullien*, ne comprendra pas plus d'un ou tout au plus deux volumes, qui seront nécessairement bien reçus de tous ceux qui achèteront l'une ou l'autre de ses collections. Qu'il nous permette de lui en tracer ici sommairement et en gros, le tableau chronologique.

Monumens divers de la tradition catholique depuis les Apôtres jusqu'à Tertullien.

Constitutions apostoliques.	Saint Hégésippe (<i>fragmens</i>).
Liturgie de saint Jacques.	Saint Irénée (<i>œuvres à part</i>).
Saint Barnabé (<i>Épître catholique</i>).	Tatien (<i>œuvres à part</i>).
Saint Clément (ses 2 <i>Épîtres</i>).	Saint Denys de Corinthe (<i>fragmens</i>).
Hermas (<i>le Pasteur</i>).	Saint Méiton de Tarbes (<i>fragmens</i>).
Saint Ignace (ses 8 <i>Épîtres</i>).	<i>Lettre des martyrs de Lyon</i> .
Ses <i>Actes</i> .	Saint Pothin (<i>ses Actes</i>).
Saint Polycarpe.	Saint Symphorien d'Autun.
<i>Épître à Diognète</i> .	Athénagore (<i>fragment de son Apologie</i>).
Théophile.	Apollinaire (<i>id.</i>).
Papias.	Miltiade (<i>id.</i>).
Hermias.	Théophile d'Antioche (<i>fragment</i>).
Denys aréopagiste (<i>œuvres à publier à part</i>).	Clément d'Alexandrie (<i>œuvres à part</i>).
Quadrat (<i>fragment de son Apologie</i>).	<i>Council de Rome sous Victor</i> .
Aristide (<i>id.</i>).	Martyrs à Carthage (<i>leurs Actes</i>).
Version d'Aquila (<i>ce qui en reste</i>).	Origène (<i>œuvres à part</i>).
Saint Justin (<i>œuvres à publier à part</i>).	Et alors nous arrivons à Tertullien.

<i>Hérétiques et auteurs payens.</i>	Cerdon (<i>id.</i>).
	Marcion (<i>id.</i>).
<i>Femmes chrétiennes de la maison des empereurs</i> (Plusieurs dissertations très-curieuses, entre autres celles de M. l'abbé Greppo.	Antonin (<i>décrot où il est parlé des chrétiens</i>).
Simoniens (<i>fragmens de leurs opinions</i>).	Bardesanes (<i>hérétique</i>).
Ebion (<i>id.</i>).	Montan (<i>id.</i>).
Ménandre (<i>id.</i>).	Miracle de la légion chrétienne.
Cérinthe (<i>id.</i>).	Les vers Sibyllins (<i>inventés ou plutôt interposés à cette époque</i>).
Nicolaïtes (<i>id.</i>).	Quelques fragmens des Rabbins de cette époque.
Josèphe (<i>fragment sur Jésus-Christ</i>).	Et de plus :
Trajan et Pline (<i>lettres</i>).	Les ouvrages apocryphes de ces premiers tems sur le combat de saint Pierre et de Simon.
Tacite, Juvénal, Lucien (<i>ce qu'ils disent des chrétiens</i>).	Actes de son martyre.
Adrien et Serenius Granianus (<i>lettres</i>).	Lettres de saint Paul à Sénèque.
Valentin (<i>hérétique</i>).	Lettres de saint Martial, etc. etc.

Or, tous ces *opuscules* recueillis avec les notes critiques de la science et les dissertations nombreuses¹, soit des catholiques, soit des protestans, pour faire distinguer ce qui est authentique de ce qui est faux, formeraient, comme nous l'avons dit, un volume, ou tout au plus deux, qui seraient d'une utilité incontestable, nous dirons même indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'origine des dogmes chrétiens. Nous recommandons cette pensée au zèle éclairé de M. l'abbé Migne, ce serait vraiment le complément de son édition. Libre à lui ensuite d'attendre la fin de son édition *latine* avant de commencer l'édition des *Pères grecs*.

TOME I, comprenant 1336 colonnes (1844).

1. TERTULLIEN (Quintus Septimius Florens), né à Carthage vers 150, converti en 185, fait prêtre en 192, mort vers 220.

1. *Préface des éditeurs*, les PP. Bénédictins de Solesmes, sous la direction de dom Pitra. Ils y traitent de l'autorité de l'auteur; de l'usage que l'on peut en faire; des différens manuscrits, éditions et traductions de ses œuvres et des soins apportés à cette édition, pour laquelle ils ont suivi en grande partie celle de *Prionius* en 1661; les nouveaux éditeurs pourtant ont ajouté un assez grand nombre de pièces nouvelles, ont recueilli les diverses notes, de manière à former une *édition variorum*. Ils ont aussi donné une nouvelle division des traités de l'auteur. Voici la suite de ces travaux. — 2. Vie de Tertullien, contenant l'histoire de 24 ans de sa vie, par Jac.... *Pamelius*. — 3. Réponses de

Tertyllien, jurisconsulte romain, qui se trouvent dans les livres du *Digeste*. — 4. Dissertation sur l'âge et la doctrine des écrits de Tertullien, par le P. *Gottefridus Lumper*, bénédictin. — 5. Les paradoxes de Tertullien avec leur antidote, par le P. *Pamélius*, jésuite. — 6° Les sentences proverbiales de Tertullien avec une courte explication, par *Bealus Rhenan* et *And. Hoyus de Bruges*. — 7. Préface sur le livre de l'Apologétique, par *Sigib. Havercamp*. Voici maintenant les opuscules de l'auteur. — 1. Apologétique contre les Gentils en faveur des Chrétiens, avec les *variantes* et les *notes variorum*. — 8. Recherches sur l'âge de l'*Apologétique*, et le commencement de la persécution de Sévère, par *Jean Lucien Mosheim*. — 2. Aux nations en 2 livres, avec *variantes* et notes. — 3. Du témoignage de l'âme contre les Gentils, avec *variantes* et notes. — 4. Exhortation aux martyrs, avec *variantes* et notes. — 5. Le livre des Spectacles, avec préface et notes de *Lumper*. — 6. Le livre de l'Idolatrie, avec préface et commentaire de *Lumper*. — 7. Livre adressé à *Scapula*, proconsul de la province de Carthage, pour le détourner de persécuter les Chrétiens. — 9. Dissertation sur l'Apologétique, les deux livres adressés aux Gentils, et celui adressé à *Scapula*, par le P. *Le Nourry*, bénédictin, comprenant 438 colonnes, et donnant une explication complète, non-seulement de ces deux livres, mais de toute l'antiquité chrétienne. — 10. Prolégomènes sur le livre de la Prière, par *Lud. Ant. Muratorius*. — 11. Préface sur ce même livre, par *Pancirolus*. — 8. Le livre de la Prière, avec les *variantes* et les notes *variorum*. — 9. Le livre du Baptême contre *Quintilla* qui enseignait que l'eau n'y était pas nécessaire, et propageait l'erreur des *Caïnites*, avec *variantes* et notes *variorum*. — 12. Préface sur le livre de la Pénitence, par *Lumper*. — 10. Le livre de la Pénitence, avec *variantes* et notes. — 11. Le livre de la Patience, avec *variantes* et notes. — 12. A son épouse, en 2 livres. Il lui conseille, si elle vient à rester veuve de ne point se marier ou du moins de n'épouser qu'un Chrétien. — 13. Sur les ornemens des femmes, en 2 livres, avec *variantes* et notes.

TOME II, de 1392 colonnes (en 1844).

TERTULLIEN (suite), — 14. Le livre des prescriptions contre les hérétiques, avec préface des *éditeurs*, *variantes* et notes. — Les livres qui suivent ont été composés par Tertullien, déjà Montaniste. — 15. De la Couronne du soldat, composé en 201, et dans lequel il proscriit l'usage de toutes sortes de couronnes; avec préface des *éditeurs*, *variantes* et notes. — 16. De la fuite dans les tems de persécution, écrit en 202; il prétend, contre la parole du Christ, que la fuite n'est pas permise. — 17. Le *Scorpiace* ou le scorpion, contre les Gnostiques, qui soutenaient que le martyre était inutile. — 18. Livre contre *Praxeas*, hérétique qui niait la trinité des personnes, et prétendait que c'était le père qui avait souffert. — 19. Livre contre *Hermogène*, hérétique qui professait les dogmes stoïciens, et prétendait que la matière est éternelle. — 20. Contre *Marcion*, en 5 livres, en 207, qui, repoussé de l'Eglise, à cause d'un inceste, avait embrassé les erreurs de Cer-

don, et prétendait que le dieu qui avait donné la loi de Moïse n'était pas le même que celui qui avait donné l'Évangile; que celui-ci était bon, et l'autre méchant; avec préfaces de *Dupin* et de *Lumper*. — 13. Préface du livre contre les Valentiniens par les *éditeurs* et *Pamélius*. — 14. Tableaux, d'après *Pamélius*, des noms des *Eons* et des *dieux* de Valentin, en grec, avec leur explication latine. — Tableau gnostique d'après les fables de Valentin et de ses disciples. — 21. Livre, contre les Valentiniens, avec variantes et notes. — 22. Livre contre les Juifs, avec variantes et notes. — 23. Le livre de l'Âme (*id.*). — 24. Le livre de la Chair du Christ, contre ceux qui niaient que le Christ eût pris une chair humaine (*id.*) — 25. Le livre de la Résurrection de la chair (*id.*). — 26. Sur l'obligation pour les vierges de n'entrer dans l'église que la tête couverte d'un voile; avec notes et variantes, et avant-propos de *Lumper* et des *éditeurs*. — 27. Exhortation à la chasteté; tantôt il y permet tantôt il y blâme les secondes noces. — 28. De la Monogamie, qu'il croit être seule permise. — 29. Des Jeûnes; il y défend les jeûnes de Montan contre les Catholiques, qu'il appelle psychiciens ou charnels. — 30. De la Pudicité; il prétend que ceux qui la transgressent ne peuvent être reçus à pénitence; avec sommaires par *Pamélius*. — 31. Du Manteau, apologie auprès de ses concitoyens de ce qu'il avait quitté la toge pour le manteau, c'est-à-dire le Paganisme pour le Christianisme.

Ouvrages attribués à Tertullien. — 32. Poème en vers contre Marcion, en v livres; avec préface des *éditeurs* et de l'édition de Venise, et les notes de *Pamélius*. — 33. Sur le jugement du Seigneur, en vers. — 34. La Genèse, en vers. — 35. La ruine de Sodome, en vers. — 36. A un sénateur qui, ayant été Chrétien et consul, s'était laissé nommer prêtre d'Isis ou de la mère des dieux. — 37. Sur Jonas et Ninive, en vers, avec les notes de Fr. *Juret*. — 38. Sur l'arbre de Vie. — 2^e *Appendice*. — 39. Fragment du livre sur l'horreur qu'on doit avoir pour les dieux des Gentils, publié par J.-M. *Suarès*. — 3^e *Appendice*. — 40. Fragmens et notes des ouvrages de Tertullien extraits des ouvrages grecs; avec les notes de *Pamélius*. — 41. Extraits de l'Apologétique tirés d'Eusèbe et de Nicéphore, avec la triple version latine de *Rufin*, de *Christopherson* et de *Langius*. — 42. Mention faite par Tertullien même d'une traduction grecque de ses livres des Spectacles, du Voile des vierges et du Baptême. — 43. *Appendice* 4^e. Fragmens, mentions et notes extraits des livres perdus de Tertullien. 1. Sur les tribulations du mariage. 2. Sur le Destin. 3. Sur les animaux purs et impurs.

M. Dulaurier a retrouvé parmi les manuscrits coptes de la Bibliothèque bodhléenne l'ouvrage même de Valentin. Il est à regretter qu'il ne l'ait pas encore fait paraître, car M. Migne l'eût sans doute inséré ici, à côté de l'ouvrage de Tertullien.

4. Sur la Circoncision. 5. Sur les habits d'Aaron. 6. Sur la trinité. 7. De l'origine de l'Âme. 8. Contre les disciples d'Apelles. 9. Sur le Paradis. 9. Sur l'Espérance des fidèles. 10. Sur l'Extase, en vi livres. 11. Contre Apollonius. — *Appendice* 5e. 17. Notes de dom *Corbinien Thomas*, bénédictin allemand, sur les livres du Baptême et de la Pénitence, où les cérémonies de l'ancienne Eglise sont comparées à celles d'aujourd'hui, avec préface des *éditeurs*. — 18. *Index de la latinité* de Tertullien par *Schulsius*, où sont expliqués les mots souvent très-difficiles à comprendre. — 19. *Index* des anciens écrivains cités dans les écrits de Tertullien par *Pamélius*. — *Nota*. La table des matières ne se trouve qu'à la fin du prochain volume.

TOMUS III, comprenant 1612 pages (1844).

1. Préface des *éditeurs* bénédictins sur ce tome et les deux suivans. — De l'autorité de saint Cyprien. — De l'usage de saint Cyprien dans les choses de la discipline. — Du Codex et des éditions d'Arnohe et de Minucius Félix. — *Annales littéraires* de saint Cyprien, comprenant l'année de la composition de ses ouvrages, leur manuscrit, leurs éditions et traductions.

2. ANONYME. Vers l'an 203. — 1. Actes des saintes martyres Perpétue et Félicité avec les prolégomènes et les notes de dom *Ruinart*, d'*Holstenius*, de *Possinus* et des *éditeurs*. — 2. Dissertation apologétique sur l'orthodoxie des saintes Perpétue, Félicité et leurs compagnons, accusés de Montanisme, par le cardinal *Orsi*.

3. ANONYME. — 3. Ancien fragment d'un canon des Saintes-Écritures, probablement de CAIUS, certainement d'un auteur du 2^e ou du commencement du 3^e siècle, avec les variantes et les commentaires de Joseph *Routh*. —

4. Prolégomènes sur la vie, l'histoire et les écrits de Minucius Félix, par *Lumpfer* — 5. Dissertation sur l'Octave de Minucius Félix, par *Balduinus*. — 6. Préface de l'édition de Minucius de *Lindner*, par J. A. *Ernesti*. — 6. Analyse logique du dialogue de Minucius, par J. A. *Lindner*.

4. MINUCIUS FELIX, Africain, Avicat, florissait à Rome vers 220. — Octave, avec les notes des différens auteurs, de *Lindner*, *Rigault*, *Mackenius*, *Otletius*, *Heraldus*, *Gronovius*. — 7. Dissertation sur les mamelles (ou *verruces* verubus) de la Diane d'Ephèse, pour explication d'un passage d'Octavius, par L. *Holstenius*. — Dissertation très-complète et très-instructive sur l'Octavius, par D. *Le Nourry*.

4. ANONYME (vers l'an 236). Chronique composée sous Alexandre Sévère. — Prolégomènes sur cette chronique, par Fran. *Blanchini*.

5. ANONYME. Chronique d'un auteur qui a vécu sous Alexandre Sévère vers 236, et portant pour titre : Livre de la génération depuis Adam, avec variantes; simple nomenclature de noms de lieu, de personnes et d'années.

6 à 12. En 250. Lettres de CELERINUS, LUCIANUS, CALDONIUS,

MOYSES, MAXIMUS, NICOSTRATUS, RUFINUS et autres confesseurs de l'Eglise de Rome et d'Afrique. Ces différentes lettres se trouvent au milieu de celles de saint Cyprien, dans le volume suivant, qu'il ne faut pas séparer de celui-ci.

13 à 16. An 251. MAXIMUS, URBANUS, SIDONIUS et MACHARIUS; leur lettre à saint Cyprien, dans le volume suivant.

17. Saint CORNEILLE, pape et martyr, élu l'an 250, mort en 252. — Prolegomènes sur sa vie et ses ouvrages, notice sur les lettres perdues qui avaient rapport à Corneille, par D. *Constant*. — Ses lettres et celles qui lui ont été adressées, avec variantes et notes, par D. *Constant*, *Baluzé*, etc. Ces lettres sont au nombre de 12, dont 3 de saint Corneille même, dont l'une, celle à Fabius conservée par Eusèbe, est en grec et en latin, et 9 de saint *Cyprien*, adressées à Corneille ou parlant de lui. — Plus, dans un *appendice*, deux lettres, et 5 épîtres décrétales, qui lui sont attribuées.

18. Conciles de CARTHAGE, célébrés du tems du pape Corneille, dans la cause des *tombés* et des schismatiques de 251 à 252, tirés de la collection de *Mansi*, avec notes et variantes.

19. Vers 250 à 270. NOVATIEN, prêtre romain, hérétique. 1. Son traité de la Trinité, avec le commentaire de *Gallandus*, et une dissertation sur l'auteur et sa doctrine, par Goth. *Lumper*; 2. Sur les mets purs et impurs des Juifs, avec le commentaire de *Gallandus*; 3. Lettre à saint Cyprien écrite au nom du Clergé romain, avec différentes notes.

20. Saint LUCIUS I^{er}, élu pape en 252 et martyr, avec notice. 1. Lettre de saint Cyprien adressée à Lucien; 2. Une lettre aux évêques des Gaules et d'Espagne qui lui est attribuée, avec les notes de *Binius*; 3. Quelques décrets extraits de *Gratien*.

21. Saint ETIENNE I^{er}, pape, de 253 à 257. 1. Notice sur sa vie; 2. Notice sur les lettres qui lui étaient adressées et qui sont perdues, par D. *Constant*; 3. Lettre de saint Cyprien au pape Etienne; 4. Deux lettres qui lui sont attribuées, avec notes et variantes.

22. ACTES et monumens de la fameuse dispute sur le baptême des hérétiques, divisée en deux parties, 1^o Sentences décrétales du pape saint Etienne; 2^o Extrait d'un concile Romain tenu sous le même pape; 3. Concile de Carthage, le 3^e, tenu en 253—4. Le 4^e concile de Carthage, tenu en 254, contre Basilide et Martial, évêques espagnols, qui s'étaient rachetés avec de l'argent de l'obligation de sacrifier aux idoles;—5^e concile de Carthage, sur le baptême;—6^e concile, en 256;—7^e concile en 256, où l'on décrète qu'il faut rebaptiser les hérétiques, non reçu par les catholiques, *id.*;—Lettre de Cyprien extraite de *Zonaras*, en grec et en latin.—8. Note sur un 8^e concile où les évêques d'Afrique auraient rapporté leur décret précédent.—9. Fragment d'une lettre de DENYS

d'Alexandrie au pape Etienne, tirée d'Eusèbe, grec et latin. — 10. Quatre lettres de saint Cyprien. — 11. Concile d'ICONIUM contre les cataphryges, tenu en 258. — 12. Lettre de FIRMILIANUS, évêque de Césarée en Cappadoce. — 13. ANONYME du tems de saint Cyprien, livre sur la question de rebaptiser, avec prolégomènes et notes. — 14. ANONYME; traité contre Novatien, hérétique, qu'il ne faut pas refuser le pardon aux tombés, avec notes et prolégomènes. — 2^e Partie des écrits sur la question du baptême des hérétiques, contenant les traités des auteurs modernes. 1. Le P. Thomassin, dissertation sur les conciles tenus à Carthage, à Rome et ailleurs sous le pape Etienne, dans la question de savoir s'il faut rebaptiser les hérétiques. — 2. Dissertation où l'on explique la véritable opinion du pape Etienne sur la réception ou le pardon des hérétiques. — 3. Dissertation, historico-dogmatique dans laquelle on établit l'autorité du pontife romain, attaquée par quelques nouveaux écrivains, à l'occasion de la résistance de saint Cyprien, mais défendue par les plus sages théologiens français. — 4. Deux dissertations sur la lettre de Firmilien au pape Etienne, pour prouver qu'elle a été supposée au 5^e siècle par quelque Donatiste, par le F. Marcellin Molkenbuhr, éditée en 1788.

23. Annales de l'Eglise d'Afrique du tems de saint Cyprien, depuis l'an 243 à 258, tirées de l'*Afrique chrétienne* de Morcelli.

24. Saint PONTIUS, diacre de Carthage, du tems de saint Cyprien : de la vie et de la passion de saint Cyprien, avec prolégomènes de Lumper et notes et variantes.

25. ANONYME. Un appendice sur la passion de saint Cyprien.

Table des matières sur les ouvrages de Tertullien. — *Table particulière* des ouvrages renfermés dans ce volume. — Par les matières contenues dans ce volume et par ce que l'on dira des deux suivans, on verra que ces cinq volumes se servent mutuellement de complément, et qu'il ne faut pas les séparer.

TOME IV. Comprenant 1248 pages (1844).

1. Préface par dom Maran, où il est traité des diverses éditions de saint Cyprien et de sa doctrine. — 2. Vie de saint Cyprien par le même. — 3. Notice des manuscrits qui ont servi à son édition, par le même. — 4. Ordre des traités de saint Cyprien comparés aux éditions d'Oxford, de Pamélius et de Baluze. — Ordre des lettres et traités d'après l'ordre chronologique.

26. — Saint CYPRIEN, évêque de Carthage, baptisé vers l'an 245, ordonné prêtre en 247, et évêque en 248, mort martyr le 14 septembre 258. — Edition de ses *œuvres* d'après Baluze, comprenant, 1^{re} partie : — 1. *Lettres* avec les variantes et les notes de Baluze. Ces lettres, au nombre de 83, sont suivies d'une lettre du pape Cornelle, d'une autre au peuple de Carthage et au prêtre Turasius, qui lui ont été attribuées. — Il faut noter qu'un assez grand nombre de lettres se trouvent dans le précédent volume, comme

nous l'avons déjà dit. Les éditeurs en y renvoyant auraient dû indiquer les pages où elles se trouvent ; sans cela elles sont assez difficiles à trouver. —

2^e partie. Comprenant les *opuscules*. — 2. De la vie des Vierges. — 3. Des Tombés, c'est-à-dire de ceux qui durant la persécution avaient sacrifié aux idoles, ou donné de l'argent pour en être exemptés. — 4. De l'unité de l'Eglise. — 5. De l'oraison dominicale. — 6. Livre à Démétrianus, proconsul d'Afrique, dans lequel il prouve que c'est à tort que ce proconsul attribuait les malheurs de cette époque aux chrétiens, que c'est plutôt contre les payens que Dieu était irrité. — 7. Sur la vanité des idoles ; qu'elles ne sont point des Dieux, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que le salut a été donné par le Christ à ceux qui croient en lui. — 8. Sur la mortalité ; qu'il ne faut point s'en affliger parce que la mort mène les chrétiens au bonheur. — 9. De l'œuvre de charité et des aumônes. — 10. Du bien de la patience. — 11. Du zèle et de l'envie, provenant de la haine. — 12. Lettre à Fortunatus sur l'exhortation au martyre. — 13. Trois livres des témoignages contre les Juifs ; c'est un choix admirable des passages de l'ancien testament, réfutant les juifs et promettant le Christ. — 14. Le livre contre les spectacles. — 15. De la louange du martyre. — *Appendices aux œuvres authentiques*. Prologomènes traitant des ouvrages douteux, perdus ou supposés de saint Cyprien par... *Opuscules douteux*. De la discipline et de l'avantage de la chasteté. — 2. Exhortation à la pénitence, édité en 1751 par *Trombelli* et *Mingarelli*, que les éditeurs n'avaient pu se procurer d'abord, et qu'ils ont ensuite placée à la fin du volume. *Ouvrages supposés*. — 3. Le livre des joueurs. — 4. De la singularité des clercs, c'est-à-dire de l'obligation de vivre seul ou dans le célibat. Ouvrage attribué faussement aussi à saint *Augustin* et à *Origène*. — 4. Des 12 tromperies du siècle, lesquelles sont : 1. Un savant ou un prédicateur sans bonnes œuvres ; 2. Un vieillard sans religion ; 3. Un jeune homme sans obéissance. 4. Un riche sans aumônes ; 5. Une femme sans pudeur ; 6. Un maître sans vertu. 7. Un chrétien aimant les procès ; 8. Un pauvre orgueilleux ; 9. Un roi sans justice. 10. Un évêque négligent. 11. Un peuple sans discipline ; 12. Un peuple sans loi, avec des notes de *Baluzæ*. — 5. le livre du double martyre à Fortunatus, avec les notes *Variorum*. — 27. CYPRIEN d'Antioche ; prière pour les martyrs. 7^e Prière qu'il récita le jour de sa Passion. Saint Cyprien d'Antioche était mage et amant de l'impératrice Justine. puis devenu chrétien, évêque d'Antioche et martyr. Nous sommes étonnés qu'on n'ait pas mis ici les actes du martyre de ce Cyprien édités dans le tome III des *anecdota* de Martène. — 8. Traité des montagnes de Sina et de Sion, contre les Juifs, avec les notes de *Pamélius* ; — 8. Traité contre les Juifs qui ont persécuté N. S. J. C. 9. La cène ; espèce de description d'un repas où auraient assisté tous les Patriarches, Prophètes, Apôtres. — 9. De la découverte de la tête du bienheureux Jean-Baptiste,

avec notes de *Pamelius*, relation fantastique.—10. Comput de la Pâque, avec les notes et les corrections de Jean *Wallis* d'Oxford, d'après l'édition qu'il donna en 1682, et de plus, les notes de *Dodwel*.—*Appendice*. — Dissertation de dom le *Nourry* sur les livres de saint Cyprien, à Démétrianus et de la vanité des idoles. — 2. Poème sur la résurrection des morts adressé à Félix, avec une préface de D. *Martène*. Il est douteux qu'ils soient de Cyprien ; mais c'est au moins d'un auteur qui vivait vers cette époque. — Notes choisies sur saint Cyprien tirées de l'édition d'Oxford. — De saint Cyprien ; exhortation à la pénitence, avec préface, texte et explications de *Trombelli*. — Table des matières et des mots. Cette table, qui est celle de l'édition de *Baluze*, se rapporte non aux chiffres des pages, mais aux chiffres enfermés dans le texte ; chiffres d'un caractère trop petit, mais qui ont été modifiés dans les autres volumes.

ANNALES

DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 84. — Décembre 1846.

Polémique Philosophique.

HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

PAR M. J. SIMON.

SYSTEMES SUR L'ORIGINE DU MONDE.

Sixième Article.

Pourquoi nous recherchons les systèmes antérieurs à celui de Plotin sur l'origine du monde — Deux grandes époques dans l'histoire de la philosophie. — Causes des erreurs des philosophes sur l'origine du monde. — Comment Socrate juge leurs spéculations. — Première époque. Ecole Ionienne ; Anaxagore ; — Ecoles Italique et Eléatique ; — Leucippe et Démocrite. — Deuxième époque. Platon, Aristote ; les Stoïciens. — Cosmogonie mosaïque. — En quoi elle diffère de celle des Grecs. — Comment Aristobule et Philon la modifient. — Numénius.

Plotin a fait de grands efforts pour expliquer l'origine du monde. Avant lui, les écoles philosophiques de la Grèce avaient agité ce problème. Plus tard nous exposerons, dans ce recueil, leurs spéculations ; quant aux caractères généraux qu'elles présentent, nous croyons utile de les signaler maintenant, et voici pourquoi. Lorsqu'on prend en particulier le système d'un philosophe, il faut, pour le bien comprendre, se placer à une certaine hauteur, et de là porter ses regards sur le passé. A-t-il pour objet une question importante ? On aime à comparer entre elles les diverses solutions qui en ont été données ; on se sent porté naturellement à rechercher l'influence des

Voir le 5^e article, t. xiii, p. 257.

III^e SÉRIE. TOME XIV. — N^o 84 ; 1846.

26

premières sur celles qui ont suivi. Ce système, au contraire, est-il sans antécédents, sans aînés dans les siècles antérieurs? Est-il sorti tout complet du cerveau de son auteur? On se demande encore : mais les doctrines alors en vigueur, la direction des esprits n'expliquent-elles pas sa formation? N'a-t-il rien reçu du tems qui l'a vu naître? les circonstances au milieu desquelles il s'est développé ne lui ont-elles fait subir aucune modification? Sans doute, pour éclaircir tous ces points, il faut des études sérieuses, une grande force d'attention, une persévérance qui ne se laisse pas décourager par quelques difficultés. Mais aussi, en employant cette méthode, on suit avec fruit la marche des idées.

Nous n'avons certes pas la prétention de réunir toutes ces conditions nécessaires pour faire ressortir l'enchaînement des divers systèmes. Nous sentons trop bien ce qui nous manque. Au moins apportons-nous à la recherche de la vérité le désir ardent de la découvrir; travailleur obscur, nous voudrions présenter notre pierre pour le temple qui s'élève en son honneur; nous croyons aussi n'être pas sous l'influence de ces opinions préconçues qui trop souvent égarent. Nous dirons donc simplement quelles idées principales nous semblent dominer dans les spéculations des Grecs sur l'origine du monde. Si nous ne parlons pas des doctrines de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, de la Perse, faut-il en conclure que nous regardons la Grèce comme le berceau de la philosophie et le seul théâtre de ses développemens? Ce serait à tort. La patrie mère du premier mouvement philosophique, c'est l'Orient. Ce mouvement a commencé sur le terrain même où l'homme avait été créé, où il avait reçu connaissance des premiers âges du monde, et d'où dérivent toutes les traditions cosmologiques renfermant quelque vérité. De là, rayonnant à travers l'espace, il s'est répandu dans le monde occidental. Si nous ne sortons pas de la Grèce, c'est donc uniquement afin de circonscrire le champ de nos études.

Là, sur divers points à la fois, naissent des systèmes opposés qui plus tard se rencontrent dans un même lieu, s'examinent alors les uns les autres, entrent en lutte, se portent des coups violens, se renversent, se détruisent et vont par deux fois se perdre dans les abîmes du Scepticisme. Il faut montrer ce que ces systèmes ont de

commun et ce qui les distingue. — Or, pendant une première période (600-400 av. J.-C.), leurs auteurs semblent n'avoir qu'un but : ils se proposent l'explication de la nature et des choses, la philosophie est alors toute *cosmologique*. Une autre période commence avec Socrate et se prolonge jusqu'à la naissance de l'école d'Alexandrie (400 av. J.-C.-193 apr. J.-C.). Pendant ce laps de six siècles, on subordonne à l'étude de l'homme celle des autres réalités avec lesquelles il se trouve en rapport ; la question de l'origine de l'Univers n'occupe plus qu'une place secondaire dans les systèmes philosophiques. Tel est un des caractères généraux qui se présentent au premier plan de ce tableau. En voici un autre. Tous les penseurs qui se sont succédés pendant ces deux périodes, n'ont pu, malgré leurs efforts pour découvrir la vérité sur l'objet de leurs études, la saisir dans toute son étendue. Leurs nombreuses théories sont, pour la plupart, entachées d'erreurs profondes ; aussi l'esprit moderne les a-t-il dépassées. Que leur a-t-il donc manqué ? Certes, ce n'est pas le génie. Loin de là : ils avaient reçu des facultés éminentes, ces hommes dont le nom a traversé les siècles, avec le privilège incontestable d'exciter toujours l'admiration. Pourquoi donc, lorsqu'on nous expose leurs conceptions, éprouvons-nous je ne sais quel sentiment de peine et de tristesse ? pourquoi le succès n'a-t-il pas couronné tous leurs efforts ? en un mot, pourquoi se sont-ils égarés ? C'est que le génie de l'homme, tout vaste qu'on le suppose, va trop souvent se heurter contre des problèmes qui dépassent sa portée. Pour les résoudre, il lui faudrait le secours et la lumière d'un guide plus puissant que lui ; mais ce secours et cette lumière, il ne les cherche pas, quelquefois même, quand ils se présentent à lui, il les dédaigne, et voilà pourquoi, ses ailes se brisant dans son vol, il fait une chute profonde. Prenez le pilote le plus habile, ôtez-lui sa boussole et la vue de l'étoile polaire, il se perdra dans l'immensité des mers. Tel fut le sort du plus grand nombre des philosophes dont nous parlons. Ils se jetèrent dans des questions cosmologiques insolubles pour la raison abandonnée à ses seules forces. Cette remarque est de Socrate, qui blâme sévèrement leurs spéculations. « Pour lui, » dit Xénophon, il n'avait pas la manie si commune d'embrasser » dans ses leçons tout ce qui existe, de rechercher l'origine de ce

» que les sophistes appellent la Nature, et de remonter aux causes
 » nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes... Il admi-
 » rait surtout l'aveuglement de ces sages qui ne sentent pas que
 » l'esprit humain ne saurait pénétrer ces mystères. Aussi disait-il
 » que ceux qui se piquent d'en parler le mieux sont bien loin de
 » s'accorder entre eux sur leurs principes ¹. » En effet, qu'on
 pénètre dans l'intérieur des écoles qui remplissent les deux premières
 périodes de la philosophie grecque, qu'est-ce qui frappe tout
 d'abord? L'opposition et les erreurs de leurs systèmes sur l'origine
 de l'Univers.

Prenons les *Ioniens*, les premiers en date. Comment procèdent-ils?
 Ils ne proclament pas, il est vrai, l'éternité du monde tel qu'il se
 montre à nos regards; mais, s'ils lui reconnaissent un commence-
 ment, ils sont loin de nous le montrer sortant des mains de Dieu :
 sur ce point, ils abandonnent entièrement la *tradition primitive*.
 Ils vont donc chercher la cause de tout ce qui existe dans un prin-
 cipe matériel, incréé. Aristote nous découvre la raison de cette ten-
 dance que d'autres écoles ont aussi suivie. « La plupart des premiers
 » philosophes (τῶν πρώτων φιλοσοφούντων αἱ πλείστοι) ont cherché dans la
 » matière les principes de toutes choses. Car ce dont toute chose est,
 » d'où provient toute génération et où aboutit toute destruction,
 » l'essence restant la même et ne faisant que changer d'accidens,
 » voilà ce qu'ils appellent l'élément et le principe des êtres; et pour
 » cette raison, ils pensent que rien ne naît et que rien ne périt,
 » puisque cette Nature première subsiste toujours ². » Mais ce prin-
 cipe éternel et primordial n'est pas toujours le même. Il varie « il se
 » raffine, dit M. Ravaisson, et se subtilise, avec le tems et le progrès
 » de l'abstraction, de Thalès à Anaximène et Diogène d'Apollonie,
 » d'Anaximène et Diogène à Héraclite; c'est d'abord l'eau, puis
 » l'air, puis le feu, le feu vivant et animé ³; » puis la terre réunie à

¹ Voir Xénophon, les *Entretiens de Socrate*, liv. 1, n. 13, traduction Lefèvre.

² *Métaph.* 1, 3; Bekk, p. 983, l. vi. Ap. M. Am. Jacques, *Aristote considéré comme historien de la philosophie*, p. 61, 62.

³ Voir M. Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, tome 1, p. 269.

ces trois éléments, puis aussi quelque chose d'infini en nombre, ἀπειρον τι, dont on ne détermine pas la nature.

Voilà la différence, voici maintenant la ressemblance. Dans tous ces systèmes, on explique la formation de l'Univers par la contraction ou par la dilatation du principe primordial; s'il y a plusieurs éléments, on regarde les êtres et les phénomènes comme les effets de leur séparation ou de leurs combinaisons. Mais comment cette matière entre-t-elle en action? En vertu d'une impulsion aveugle, d'un mouvement fortuit et spontané. Dieu n'intervient en rien, on n'en fait pas même mention¹. Cette remarque s'applique aux autres écoles qui se sont développées pendant la première période de la philosophie grecque.

Il faut cependant en excepter *Anaxagore*. Comme les Ioniens, il est vrai, il n'admet pas une création absolue. Il nous montre donc une matière éternelle, composée d'un nombre infini de parties et de principes différens. Le tout est à l'état de *chaos*. Puis vient l'*Intelligence*, qui fait régner l'ordre. Cette explication, reste de la croyance primitive, est un progrès. Avant le philosophie de Clazomène, pour expliquer l'origine du monde, on avait eu recours, *chez les Grecs*, à un ou à plusieurs principes entrant spontanément en action; pour lui, il en proclame un seul, cause efficiente de l'ordre: de là un *dualisme* nouveau. On verra plus tard comment il borne le rôle de l'*Intelligence* à celui d'une machine qui met en mouvement une matière inerte. On doit ajouter qu'il en fait l'*âme du monde*, ψυχὴ τοῦ κόσμου. Son système est donc tout à la fois dualiste et panthéiste.

Une autre école, contemporaine de celle d'Ionie, entreprit aussi d'expliquer l'origine de l'univers. Son fondateur et son grand représentant, *Pythagore*, ne prit pas dans le monde physique le principe des choses; il posa les *nombres* comme la cause de tous les êtres qui

¹ « Les Grecs les plus érudits, ceux qu'on appelait naturalistes philosophes, ... n'ont supposé aucun créateur, aucun auteur de l'universalité des êtres; ils n'ont même jamais fait mention de Dieu; ils ont attribué la cause de tout ce qui existe à une impulsion aveugle, à un mouvement fortuit et spontané. » Eusèbe, *Prépar. év.*, l. 1, c. 8, dans Migne, *Démonstr. évang.*, t. 1, p. 517.

proviennent de leurs combinaisons ; quant à la Divinité, elle ne paraît jouer aucun rôle dans leur formation¹. Il la dissèque cependant, selon l'expression de Velléius dans Cicéron, et détache de sa substance les âmes qui animent les corps mortels². C'est encore une des formes du *panthéisme*.

Ce système arrive chez les *Éléates* à son plus haut point de développement. On peut le formuler ainsi : « Rien n'est créé ; tout ce qui » est, existe et dure éternellement. Tout est un : Dieu est l'univers, et » réciproquement. » A ce point de vue, le fini, le contingent, le relatif, le multiple, n'ont aucune réalité : ce sont de purs phénomènes. Ils disent cette théorie fondée sur la raison, et partant seule vraie. L'expérience, il est vrai, proteste contre elle ; mais les *Éléates* ont soin d'avertir que le témoignage des sens ne mérite aucune confiance. Ils veulent bien, cependant, par condescendance pour les croyances du vulgaire, admettre le monde de l'apparence. Ils attribuent alors l'origine de tous les êtres à l'action seule de deux principes opposés : l'un actif, l'autre passif, la chaleur et le froid, la lumière et les ténèbres. Dieu est encore absent de cette cosmogonie, comme il l'est de celle de Leucippe et de Démocrite.

On sait que ces deux philosophes forment le monde, sans son concours, avec du vide et des atômes en mouvement de toute éternité³.

Nous venons de passer en revue les grands systèmes cosmogoniques qui ont pris naissance pendant la première période de la philosophie grecque. Dans l'autre période, nous les retrouvons plus ou moins per-

¹ « On ne peut, sans se placer à ce point de vue, expliquer un des reproches qu'Aristote adresse aux pythagoriciens. » On ne comprend pas, dit-il, que les nombres soient les causes de tout ce qui existe dans le monde, sans qu'il existe aucun autre nombre, outre celui-là même dont le monde est formé. » Voir M. Am. Jacques, *ibid.*, p. 105.

² Pythagoras, qui censuit (Deum) animum esse per naturam rerum omnium intentum, et commentem, ex quo nostri animi carperentur, non vidit distractione humanorum animorum discerni et lacerari Deum. Cicér., *de Natura Deorum*, l. 1, c. xi, édit. Nisard.

³ *Dissertation sur la philosophie atomistique*, par M. Lafaiet. Paris 1833.

fectionnés. Ainsi, chez *Platon*, le dualisme règne; la *matière* est éternelle comme *Dieu*. Celui-ci la fait sortir de l'état de chaos, il la façonne, il l'arrange, il établit l'ordre entre toutes ses parties, mais il ne la crée pas : il n'est qu'un ouvrier organisateur¹. — Le Dieu d'*Aristote* ne va pas même jusque là. Le monde étant organisé de toute éternité, son rôle se borne à mettre en branle, sans le savoir, les forces motrices résidant dans la nature des êtres².

C'est aussi le dualisme que professent les *Stoïciens*. Laissons *Cicéron* exposer leur doctrine. — « D'abord, il n'est pas probable que » cette matière, principe de toutes choses en général, est l'œuvre » de la Providence divine, mais plutôt qu'elle a et qu'elle eut toujours » une force intrinsèque et naturelle. Comme le charpentier lorsqu'il » est sur le point de bâtir, comme aussi le modelleur en cire ne créent » pas eux-mêmes leurs matériaux, mais emploient ceux que la nature » leur fournit; ainsi cette divine Providence a dû trouver la matière » toute prête; elle ne l'a point créée, elle l'a trouvée telle. Si donc » Dieu n'a point fait la matière, il n'a point fait non plus la terre et » l'eau, l'air et le feu³. » — A ce système dualiste, il faut ajouter le *panthéisme*. « De tous les philosophes, dit *Leland*, les Stoïciens furent » ceux qui soutinrent avec plus de zèle et plus positivement la divi- » nité du monde. Arius Didyme, cité par Eusèbe, nous apprend qu'ils » donnaient le nom de Dieu au monde entier avec toutes ses parties,

¹ Platon ne s'arrête pas au dualisme : il pose l'existence d'un troisième principe, les *idées*, qui servent à Dieu de modèle quand il forme le monde.

² Voir les *Etudes sur le Timée de Platon*, par M. H. Martin; les *Etudes sur la Théodicée de Platon et d'Aristote*, par M. J. Simon; l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, par M. Ravaisson, t. I.

³ Primum igitur non est probabile, eam materiam rerum, unde orta sunt omnia, esse divinâ providentiâ effectam, sed habere et habuisse vim et naturam suam. Ut igitur faber, cum quid ædificaturus est, non ipse facit materiam, sed eâ utitur quæ sit parata, fictorque item cerâ : sic isti providentiæ divinæ materiam præstô esse oportuit, non quam ipse faceret, sed quam haberet paratam. Quod si non est à Deo materia facta, ne terra quidem, et aqua, et aer, et ignis à Deo factus est. Cicero ap. Lactantium, *Instit. divin.*, l. II, 9 et t. I, p. 297 édit. Migne. *OEuvres complètes de Cicéron*, t. IV, p. 623, édit. Nisard.

» et qu'ils le regardaient comme un seul tout '... Conformément aux
 » principes de leur théologie physique, ils pensaient que les âmes
 » particulières étaient des portions de la grande âme universelle, et
 » que les corps particuliers étaient des parties de la substance maté-
 » rielle du grand tout ²... *Pourquoi ne voulez-vous pas, dit Sé-*
nèque, qu'il y ait quelque chose de divin dans ce qui est une
partie de Dieu? Le tout dans lequel nous sommes compris est
 « un et est Dieu, et nous sommes ses compagnons et ses mem-
 » bres ³.

Épicure, modifiant sur certains points la théorie de Leucippe et de Démocrite, proclame les atomes causes premières de tout ce qui existe. Comme eux, il sait fort bien se passer de la Divinité. S'il parle des dieux, il les fait indifférens aux choses humaines, parfaitement oisifs, c'est-à-dire parfaitement heureux.

Résumons ces observations. Pendant les deux premières périodes de la philosophie grecque, nous ne trouvons pas l'idée d'un Dieu créateur ⁴. Au problème de l'origine du monde, toutes les écoles répondent par l'éternité de la matière, par le dualisme et par le panthéisme. Dans le premier cas, on attribue la formation de tous les êtres à l'aveugle énergie de la matière ou à la fatalité; dans le second, on admet deux principes éternels et distincts l'un de l'autre: une matière informe et un esprit incorporel qui travaille sur elle; on la fait aussi quelquefois organisée de toute éternité, et alors, il se borne à lui im-

¹ Ὅλον τὸν κόσμον, σὺν ταῖς ἐκαστοῦ μέρεσι, προσαγορεύουσι θεόν, τοῦτον δὲ ἓνα μόνον εἶναι. Euseb., *Préparat. évangel.*, l. xv, c. 15, p. 817.

² Leland, *Démonst. évangel.*, c. 13, § 6-7, édit. Migne, t. vii, p. 906, 909.

³ « Quid est autem, cur non existimes in eo divini aliquid existere, qui *Dei pars est*. Totum hoc quo continemur et unum est et Deus: et socii ejussumus et membra. » Seneca, *Quæst. natural.*

⁴ « Le savant docteur Burnet, qui avait bien étudié les dogmes de l'ancienne philosophie, dit (*Archæol. philosoph.*, l. 1, c. 12) que la secte ionique, la pythagoricienne, la platonicienne, et celle des stoïciens s'accordaient toutes à soutenir l'éternité de la matière, et que la doctrine de la création proprement dite de la matière, c'est-à-dire de sa production *ex nihilo*, paraît avoir été absolument inconnue aux philosophes païens. » Leland, *Démonst. évang.*, c. 13, § 2. Ap. Migne, *Démonst. évang.*, t. vii, p. 900.

primer le mouvement. — Enfin, on n'admet qu'un seul être, on présente Dieu comme l'âme du monde, on le confond avec lui, on partage sa substance pour en former tous les corps : c'est toujours le *panthéisme* sous des formes diverses.

Pour apprécier dans toute son étendue le système de *Plotin*, il nous manquerait encore un élément important, si nous ne parlions pas ici de la cosmogonie Mosaïque et des transformations qu'elle subit entre les mains d'*Aristobule* et surtout de *Philon*. M. Félix Ravaisson a fort bien fait ressortir son opposition avec celle des Grecs et les conséquences qui en découlent... « La religion grecque, dit-il, consistait essentiellement, comme les religions plus anciennes dont elle tirait son origine, dans le culte des puissances physiques, inséparables du monde, assujetties à la fatalité qui les régit. De là ce Destin auquel les dieux ne sauraient résister, dieu suprême, et au fond unique, dans lequel le Stoïcisme reconnut et adora la Nature¹. — Le fondement de la religion Hébraïque était, au contraire, l'idée d'une cause première qui avait fait le monde et qui le conservait par la libre résolution d'une volonté toute-puissante ; Dieu saint, c'est-à-dire *pur*² de tout élément inférieur et étranger, absolument indépendant de la nature, et de qui la nature dépendait tout entière. De là, chez les Grecs et dans tout le paganisme en général, des mystères et des fêtes où l'on représentait surtout la Divinité en travail dans les phénomènes alternatifs et éternels de la génération et de la mort³ : chez les Hébreux, un rite fondamental, ren-

¹ Simonid. ap. Suid. Voc. Σίμ. : Ἀνάγκη σὺδ' ἐθελε μάχονται. Sentence attribuée à Pittacus par Diogène de Laerte, (I, 77,) rapportée sans nom d'auteur par Stobée, (*Ecl.* t. I, p. 154), et qui passa en proverbe ; voy. Ménag. *ad Laert.* loc. laud. — Moschion, ap. Stob. (*Ecl.* t. I, p. 152) :

Ὁ καὶ θεῶν κρατοῦσα καὶ θνητῶν μύθη

Μετίζα.

Sophocl. (*ibid.*, p. 156.)

Πρὸς τὴν ἀνάγκην σὺδ' Ἄρηι ἀθέσταται.

² קָדָשׁ, saint, signifie proprement *pur*, net, sans mélange. V. *Exod.* XIX, 10. — Voir sur les prescriptions de la loi qui défendaient tous les mélanges, par opposition aux pratiques sabéennes, Spencer, *de Leg. Hebr.*, p. 598.

³ C'était le principal sujet des fêtes d'Osiris et d'Adonis, de celles de Bac-

» fermant en lui seul toute l'essence de leur religion et de leur loi ;
 » le *sabbath*, la suspension de tout travail, symbole de la liberté avec
 » laquelle Dieu a cessé³ la création⁵. »

Voilà pour la cosmogonie mosaïque. Elle se conserva long-tems pure et intacte ; puis les années se succédant, elle s'altéra profondément. Voici ce qu'elle était devenue dans le tems où s'éleva l'école d'Alexandrie. Nous laisserons encore parler M. Félix Ravaisson :

« Par la conquête d'Alexandre, par la fondation d'Alexandrie, la
 » Judée entra en communication avec la Grèce. Ptolémée-Philadelphé
 » transporta des Juifs, au nombre de 100,000, dans la nouvelle capi-
 » tale de l'Égypte. Bientôt ils y formèrent les deux cinquièmes de
 » la population⁴. La langue grecque était devenue la leur : les dogmes
 » de la philosophie grecque se marièrent dans leurs pensées et
 » dans leurs écrits⁵ à ceux de leur religion nationale. Or la phi-
 » losophie qui exerçait alors la plus grande influence dans le monde
 » grec, et qui la conserva jusqu'à la destruction de Jérusalem et la
 » dispersion des Juifs, c'était le Stoïcisme ; et, de toutes les doctrines
 » grecques, le Stoïcisme était justement la plus propre à précipiter
 » la théologie hébraïque sur la pente où elle s'était d'elle-même et de
 » plus en plus engagée..... »

« Ainsi, dans les fragmens que nous avons encore du juif Aristobule,
 » qui vivait sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ 150 ans

chus, des mystères de Samothrace, peut-être même de ceux d'Eleusis. V. Sainte-Croix, *Recherches sur les mystères du paganisme*, I, 1, p. 54, etc.

³ V. Selden, *de Jure nat. et gent.*, p. 329.

⁴ כִּתּוּב, cesser (Voy. la note du savant hébraïsant M. M. J. Franck, dans sa traduction française de *la Genèse*. Paris, 1835, in-8°). — La circoncision était commune aux Égyptiens et à toutes les nations araméennes : le *sabbath* était le propre des Juifs. Théodoret, *in Ezechiel*, c. 205. Selden, *de Jure nat. et gent.*, III, 15. Gomar. *de sabb.*, c. 4.

⁵ M. Félix Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, I, II, p. 349-50.

⁴ Philo, *adv. Flacc.* p. 523 (*Opp. ed. Th. Mangey*, in-f°, I, II).

⁵ Cette remarque s'applique surtout aux Juifs Aristobule et Philon.

» ayant Jésus-Christ, on voit la puissance divine pénétrant et parcourant la nature †. (Neserait-ce point l'âme du monde des Stoïciens ?)...

» Dans les écrits de *Philon*, antérieur à Jésus-Christ de quelques années seulement, les dogmes fondamentaux de la théologie judaïque se combinant soit avec ceux de la philosophie stoïcienne, soit avec ceux de l'Aristotélisme et du Stoïcisme, forment un système complet où achève de se déployer, sur de plus grandes proportions et avec des formes probablement nouvelles en partie, la théorie des puissances et des émanations divines... » *Philon* nous présente donc trois principes inégaux. Issu de Dieu et « plein de sa substance, le *Verbe*, » à son tour, par l'intermédiaire de l'*Esprit*, en remplit toutes choses². » C'est comme une eau abondante qui se distribue partout³; c'est plutôt encore comme une sève active qui, circulant dans le monde ainsi qu'en un grand arbre, s'y métamorphose successivement en toutes ses parties⁴. — L'âme humaine, d'abord, est une émanation immédiate de l'Esprit; elle est à l'Esprit ce que l'Esprit est au Verbe, et ce que le Verbe est à Dieu : un prolongement, une extension, un rayonnement⁵. Or, de la partie supérieure de l'âme, qui est propre-

¹ Aristobul. *ap. Justin.*, p. 37 (Paris, 1742, in-f^o) : Σαφῶς ὁμοί δεδεικται ἐπι διὰ πάντων ἐστίν ἡ δύναμις, τοῦ θεοῦ.

² Philo, *Quis rer. div. hæc.*, t. 1, p. 499 : Μονὰς δὲ... εἰκὼν ὅσα τοῦ μόνου πλήρους θεοῦ · γὰρ τὰ τε ἄλλα ἐξ ἑαυτῶν · εἰ δὲ που καὶ πυκνωθὲν εἶη, λόγῳ σφίγγεται θείῳ · κῶλλα γὰρ ἐστὶ καὶ δεσμὸς οὗτος, τὰ πάντα τῆς οὐσίας ἐκπεπληρωκός · ὁ δ'εἶρας καὶ συνουρήνας ἕκαστα, πλήρης αὐτὸς ἑαυτοῦ κυρίως ἐστίν, οὐ δεκθεὶς ἐτέρου τὸ παράπαν. Chaque principe est ainsi, selon l'expression gnostique, le *plerôme*, *πληρωμα*, du principe précédent.

³ Philo, *de somn.*, t. 1, p. 691 : Πλήρη τοῦ σφίρας νόματος τὸν τῶν λόγον διασύνισται· (sc. ὁ Μωσῆς), μηδὲν ἔρχομεν καὶ κενὸν ἑαυτοῦ μέρος ἔχοντα.

⁴ *Id. de Plant. Noe*, t. 1, p. 330.

⁵ *Id. de special. leg.*, t. 1, p. 356 : Τὸ δὲ ἐμψυθόμενον (sc. ἡ ψυχὴ) δῆλον ὡς αἰθέριον ἦν πνεῦμα, καὶ εἰ δὴ τι αἰθερίου πνεύματος κρεῖττον, ἄτε τῆς μακαρίας καὶ τρισμακαρίας φύσεως ἀπαύγασμα. *Leg. alleg.*, III, t. 1, p. 119 : Ἡ δὲ ψυχὴ αἰθερίας ἐστίν, ἀπόσπασμα θεῖον. *Quod det. pot. insid. sol.*, t. 1, p. 203 : Ἀπόσπασμα οὐ διακριτόν. Τέμενται γὰρ οὐδὲν τοῦ θεοῦ κατ' ἀπάρτησιν, ἀλλὰ μόνον ἐκτείνεται.

» ment l'âme humaine, proviennent semblablement les parties infé-
 » rieures. Comme les Stoïciens, Philon ne voit dans les puissances
 » inférieures de notre âme, par conséquent aussi dans les âmes des
 » êtres inférieurs à nous, que des émanations ou des prolongemens de
 » la raison ¹.

» Enfin le corps lui-même n'est ce qu'il est que par des forces qui
 » descendent de l'âme, et qui en sont encore le rayonnement ². Habi-
 » tation et vêtement de l'âme, comme celle-ci l'est de l'Esprit, l'Es-
 » prit du Verbe, et le Verbe de Dieu, il n'en est également qu'une
 » extension et une transformation.

» Le monde n'est donc pas une œuvre contingente de la volonté
 » de Dieu : l'existence du monde, tel qu'il est, résulte nécessairement
 » de la nature divine; il en résulte aussi nécessairement que du soleil
 » provient la chaleur, de la neige le froid, et que l'ombre suit le
 » corps ³. Idées et images empruntées peut-être au Stoïcisme, et que
 » le Platonisme allait bientôt s'approprier ⁴.

» Ainsi, lentement développée à travers une longue suite de siècles,
 » soumise à l'influence de la religion chaldéenne, ensuite à celle des
 » doctrines grecques, et particulièrement du Stoïcisme, la théologie
 » juive aboutit ici à un système de trois principes divins iné-
 » gaux, descendant par degrés du Dieu inconnu et caché jusqu'au
 » monde ⁵...

» En faisant de l'Esprit de Dieu l'âme du monde, et une âme de
 » laquelle le monde tient toute sa substance, Philon réduit à une seule
 » essence, à une seule nature, comme les Stoïciens, comme Apollonius
 » de Tyane et Numénius, et le monde et son auteur. Or, c'était

¹ Id. *de Migr. Abrah.*, t. 1, p. 437: Ὁ νοῦς, σπείρων εἰς ἕκαστον τῶν μέρων τὰς ἑαυτοῦ δυνάμεις. *De Nomin. mutal.*, t. 1, p. 582: Τὸν δὲ δυνάμεων, αἷς ἐτι-
 νεν εἰς γίνεσιν... *Leg. alleg.*, t. 1, p. 50: Τείνοντες τοῦ θεοῦ τὴν ἀρ' ἑαυτοῦ δύ-
 ναμιν διὰ τοῦ μέσου πνεύματος ἄγρι τοῦ ὑποκειμένου.

² Id. *de Profug.*, t. II, p. 573.

³ Id. *Leg. alleg.*, t. 3, t. 1, p. 44: Πάσεται οὐδέποτε παιῶν ὁ θεός, ἀλλ' ὡσπερ ἴδιον τὸ καίον πυρὸς καὶ χιόνος τὸ ψύχειν, οὕτω καὶ θεοῦ τὸ παιεῖν.

⁴ Nous verrons Plotin reproduire ces expressions.

⁵ Ce sera la doctrine de Plotin.

» justement le caractère principal par lequel la religion hébraïque se
 » distinguait de toute autre, que d'établir entre Dieu et le monde
 » une différence absolue de nature. Philon ne saurait l'oublier entière-
 » ment. Au lieu donc de dire que notre âme est quelque chose de
 » détaché de l'âme universelle, ce serait, dit-il, un langage plus pieux
 » et plus convenable à des disciples de Moïse, de l'appeler une *em-*
 » *preinte de l'image divine*. . . Pour échapper à la nécessité de faire de
 » notre âme et de Dieu une seule et même substance, Philon essaie
 » ici de se rattacher à l'hypothèse, encore en faveur alors chez les
 » Platoniciens, d'un second principe subsistant par lui-même, auquel
 » le principe divin ne ferait que donner une forme meilleure². »

Il y a loin, comme on le voit, de cette conception au récit de Moïse. Avant de pénétrer chez les Platoniciens, pour devenir le principe organisateur et comme l'âme de leur philosophie, elle subit une modification. Un pythagoricien, Numénios, cherchait les rapports de Dieu au monde. Il entend les stoïciens proclamer que Dieu passe tout entier dans les choses. A ce système il en oppose un autre. Comme eux il admet, il est vrai, un seul principe ; mais « ce principe en des-
 » cendant, par degrés, à différentes formes de plus en plus éloignées de
 » sa première nature, n'en demeure pas moins, en même tems, dans
 » toute son intégrité et toute sa perfection essentielles ; — en se dévelop-
 » pant dans une diversité infinie, il reste pourtant immuable, et, du milieu
 » même de la diversité, tout peut, tout doit revenir s'unir et s'identifier
 » à lui³. . . Or, ce principe nouveau porté par Numénios de la théologie
 » Judéo-alexandrine dans la philosophie Platonicienne, conciliant avec
 » la diversité des effets l'unité du principe, cette double conséquence
 » devait précisément en sortir, d'une part de rendre inutile l'hypothèse
 » d'un second principe subsistant par lui-même hors du principe divin,
 » et de tendre à réduire ainsi à l'unité la dualité et l'opposition, d'autre
 » part, d'élever l'idée du principe divin, considéré dans son essence
 » intime, jusqu'à celle de l'unité la plus pure et la plus absolue. Ce

¹ Voir de *Mundi opifi.*, I, 4.

² M. Felix Ravaisson, *ibid.* t. II, p. 360-64.

³ Jambl., dans Stob., *Ecl.*, t. I, p. 1066 : Ἐν ὧν μὲν ὄν καὶ ταυτότητα ἐξαρτήτων τῆς ψυχῆς πρὸς τὰς ἑαυτῆς ἀρχάς προεβόησαν φαίνεται Νοουμένης.

» sont ces conséquences que devaient en tirer Ammonius Saccas et
 » Plotin' ». (1)

Déjà nous savons comment la Dialectique a conduit ce dernier philosophe à l'*unité pure, absolue*, à un *Dieu-néant* ; nous verrons, dans le prochain article, comment, pour expliquer l'origine du monde, il combine les conceptions de Philon, de Numénius, etc., souvent même il reproduit leurs expressions. En général, M. J. Simon nous semble n'avoir pas assez fait ressortir les antécédens du système de Plotin ; aussi lui accorde-t-il une originalité à laquelle il n'a pas droit.

L'abbé V. D. CAUVIGNY.

± M. Felix Ravaisson, *ibid.*, t. II, p. 370-72.

Critique Biblique:

COMMENT

LA FOI A L'AUTHENTICITÉ DU PENTATEUQUE

S'EST AFFAIBLIE.

Troisième et dernier Article 1.

Le Naturalisme, cause principale des attaques dirigées contre l'authenticité du Pentateuque. — Influence visible et avouée du naturalisme : Eichhorn , Corrodi , Staudlin , Berthold , de Wette , etc. — Influence sourde et dissimulée : de Wette ; — Nouvelle influence visible et avouée : Bohlen , Vatke , etc. — Merveilleuse fécondité des principes panthéistiques, en conséquences destructives de l'autorité du Pentateuque : Vatke , sa critique. — *Grand principe de la subjectivité* : sa nature , ses conséquences. — Autres causes d'hostilité au Pentateuque. — Conclusion.

La tendance de ce siècle au *Naturalisme* a été signalée, dans le dernier article, comme la cause essentielle, comme le principe vital des attaques dirigées contre l'authenticité du Pentateuque. On ne saurait douter que ce système n'ait eu cette efficacité déplorable après les efforts inouis qui ont été faits, avant qu'on en vînt aux dernières extrémités², pour le mettre en harmonie avec l'esprit de l'époque.

¹ Voir le 2^e article, au tome VI (3^e série), p. 358.

² Dans son *Examen du canon de la Bible* (t. I, p. 53), qui parut en 1792, Corrodi montre combien on eut de peine à prendre ce parti, d'en venir aux dernières extrémités, et combien les fondemens sur lesquels l'authenticité repose, — j'entends ceux même qui sont pour ainsi dire à fleur de terre; car on ne soupçonnait pas alors ceux qui sont plus profonds, — doivent être solides. Voici de quelle manière il s'exprime : « Tous les amis de la vérité qui » pensent par eux-mêmes ne regardent plus comme une *témérité* de se pro-

Eichhorn ¹ indique très-clairement quel est son point de vue religieux. Pour nous, dit-il, qui avons profondément étudié « les causes » de toute chose, le nom de Dieu nous est souvent inutile dans nos « recherches. » Aussi s'applique-t-il à écarter, en l'expliquant, tout ce qui est surnaturel, tout ce qui suppose l'intervention d'un Dieu personnel et vivant.

Il en coûta prodigieusement sans doute à *Eichhorn* et à ses contemporains pour atteindre le but par de semblables moyens ; mais c'est une preuve de l'importance qu'ils y attachaient, et une explication de la conduite que l'on suivit plus tard, lorsqu'il ne fut plus possible de dissimuler ce que le premier plan avait de faible et d'incomplet. — Voici quelques exemples de la manière dont les adversaires du *Pentateuque* accordaient des satisfactions furtives et provisoires, tandis que les bases de l'authenticité de ce livre étaient encore généralement respectées, à leur répugnance pour tout ce qui est surnaturel. Le récit de l'extermination de *Coré* ne présente aucune difficulté à *Eichhorn* ², pourvu que l'on reste fidèle aux règles fondamentales du langage symbolique. « Pour présenter, dit-il, » sous une forme effrayante, ce que le châtimement inusité, d'être en- » terré tout vivant, qui était infligé à *Coré*, avait d'horrible, ne » pouvait-on pas s'exprimer ainsi : La terre l'engloutit et le fit des- » cendre tout vivant dans l'empire des morts ? » — Il est convaincu qu'il n'y a qu'à toucher à la verge d'Aaron, pour voir toute apparence de miracle s'évanouir aussitôt. « Il y a là dedans, dit-il, quel- » que chose d'in vraisemblable. » — L'aigrette lumineuse dont le front de Moïse était couronné ne pouvait, selon lui, être regardée comme un prodige, qu'autant que l'électricité n'était pas encore connue : la figure d'*Eichhorn*, s'il se fût trouvé à la place de Moïse, sur le mont

» noncer librement sur l'âge du *Pentateuque*. Cependant, parmi les amateurs » des études bibliques, la plupart penchent vers cette opinion, qu'il est encore » plus sûr de ne pas se permettre à l'égard du *Pentateuque*, une liberté pa- » reille à celle qu'on prend envers les autres livres de l'Ancien-Testament... » Il m'est donc facile de prévoir que je serai fort mal reçu en venant expri- » mer le doute que Moïse ait été le rédacteur du *Pentateuque*. »

¹ *Introd.*, p. III, p. 176.

² *Introd.*, p. III, p. 303.

Sinaï, pendant un orage, aurait brillé d'un éclat tout pareil lorsqu'il serait redescendu; il eût même resplendi depuis les pieds jusqu'à la tête, s'il eût pris la précaution de déposer ses vêtemens¹. — La colonne de nuées et la colonne de feu n'auraient été, à l'en croire, que le signal habituel donné durant la marche, au moyen de la fumée du feu allumé par la caravane². — Quant aux plaies de l'Égypte, il est démontré que « Moïse obtint la permission de faire sortir sa » nation de ce pays, en profitant des événemens naturels et fâcheux » qui se reproduisaient tous les ans³. » Cela est démontré, parce que *Eichhorn* a voulu le démontrer dans un traité⁴ dont on pourrait extraire encore beaucoup de choses tout aussi divertissantes que ce qu'on vient de voir. Est-il étonnant que l'authenticité du Pentateuque ne soit pas admise, malgré son immense cortège de preuves inattaquables, par des gens qui plaident une cause dont les intérêts commandent un sacrifice aussi absolu de bon sens?

Cependant, on finit par ne plus dissimuler les vrais motifs qui faisaient agir. L'opinion est la reine du monde: on avoua donc ces motifs avec une naïveté et une confiance inspirées par la toute-puissance des idées qui avaient cours alors. Un peu plus tard il est vrai, lorsque ces idées eurent cessé d'être générales et furent moins efficaces, on comprit qu'une hypothèse n'était pas une preuve, et ces motifs commencèrent à rentrer de nouveau dans l'ombre; on voulut paraître exempt d'opinions préconçues; on feignit hypocritement d'aborder le grand problème en tremblant, peu à peu, avec impartialité, et au double flambeau de la critique et de l'histoire; enfin, on déclara voir avec regret, ou du moins sans plaisir, l'authenticité du Pentateuque ne pas résister à ces épreuves. Mais, ayant repris naguère de la vigueur et

¹ « Quand il fut descendu de la montagne, vers le soir, ceux qui le virent » remarquèrent de l'éclat seulement à son visage (le reste du corps étant couvert de ses vêtemens); comme ni lui ni ses contemporains ne pouvaient » encore s'expliquer ce phénomène par des causes physiques, n'était-il pas » naturel qu'il l'attribuât à son commerce avec la Divinité, étant convaincu de » la réalité de ces rapports (p. 280)? »

² P. 298.

³ P. 253.

⁴ *De Ægypti anno nati abili.*

mesuré ses forces revenues, enhardi d'ailleurs par la tendance de l'époque actuelle au Panthéisme et par la profonde conviction qu'elle a de son infailibilité, l'Esprit du mal peut aujourd'hui braver impunément l'opposition de ceux qui n'ont pas voulu marcher en ce sens : on lève donc le masque, et l'on se montre au grand jour.

Voici quelques preuves de ce que nous venons de dire.

Corrodi, qui se trouvait à la tête des adversaires de l'authenticité, après avoir fait l'énumération des miracles, demande si ce ne sont pas là : « des signes certains que le récit est postérieur aux événements, et » d'un témoin qui n'a pas vu lui-même les faits qu'il rapporte ¹. » Comme la preuve tirée des miracles est encore à ses yeux l'unique preuve, il se borne à soutenir que les fragmens *historiques* seuls sont d'une date postérieure; il ne va pas jusqu'à prétendre que les *lois* ne sont pas de Moïse.

« Quoi qu'il en soit, dit *Staudlin*, de la partie historique de ces livres (le *Pentateuque*) qui sont, à coup sûr, déjà suspects, » par cela seul que tout y est décrit comme miraculeux, et dont » plusieurs passages feraient conclure qu'ils ont été écrits longtems » après Moïse, ou qu'ils ont subi de nombreuses interpellations, il y » a des raisons puissantes de croire que Moïse a rédigé, rassemblé et » publié lui-même les lois ². »

Diderot, à son lit de mort, déclarait l'incrédulité le premier pas vers la philosophie³.

L'incrédulité est également, pour un écrivain du *journal d'Ammon et de Berthold*⁴, la base de la critique. « Tout ce qui ne peut » s'expliquer, dit-il, par des causes naturelles, tombe de soi-même, » et soutenir qu'une lumière surhumaine a éclairé sur l'avenir, ce » n'est plus procéder comme un critique impartial, mais comme un » dogmatique qui tranche la difficulté. » La pensée de *Berthold* sur ce sujet peut se résumer ainsi : « Tout ce qui présuppose l'existence d'un Dieu vivant, est une fiction. Nous appelons mythologie

¹ P. 59, 60.

² *Histoire de la doctrine morale de Jésus-Christ*, t. 1, p. 118.

³ *Mémoires et correspondance de Diderot*, t. 1, Paris, 1830, p. 56.

⁴ *Critique de la défense de l'authenticité du Pentateuque*, par Fritz; t. 1, p. 380.

» tout récit historique dont l'objet ne tombe pas sous les sens, mais
 » le sceau du mythe est empreint avec une force toute particu-
 » lière sur l'histoire, dans laquelle l'activité divine joue un rôle
 » immédiat, par des révélations et des miracles.» Il pose aussi
 l'incrédulité comme base de la critique. Il faut refuser, « *sans exam-*
men » à l'époque mosaïque, toute notion qui s'élève au-dessus du
 point de vue naturaliste de cet homme. Comme il est impossible de
 franchir les bornes de la nature, on doit, avant tout, sans même s'oc-
 cuper des faits particuliers de ce genre, ni de leur mode d'existence,
 regarder comme démontré qu'ils n'ont pas véritablement eu lieu. Il
 faut louer les bonnes intentions de l'interprétation presque générale-
 ment admise autrefois; mais la critique ne doit se laisser corrompre
 par rien : elle n'a d'autre but que d'approfondir la vérité et de la pro-
 duire au grand jour¹.

« Un auteur, dit de Wette², qui rapporte, de bonne foi, des choses
 » incroyables et impossibles (au point de vue du naturalisme), qui
 » présente comme ayant le caractère historique, des événemens en
 » dehors non seulement des limites de l'expérience, mais encore des
 » lois de la nature, cet auteur, eût-il l'intention d'écrire des faits,
 » n'est point un historien : il ne s'est pas placé au point de vue de la
 » science, c'est tout au plus un poète en histoire³. Cet homme ne mé-
 » rite absolument aucune créance. Lors même qu'il raconterait cer-
 » tains faits vraisemblables et naturels, ces faits ne devraient pas être
 » admis : ils seraient trop compromis par leur dangereux voisinage ;
 » ce sont des choses d'un autre monde, elles peuvent être inventées,
 » tout aussi bien que les fables dont elles sont environnées⁴.

¹ De Wette, *Iul.*, t. III, p. 745.

² Dans les *Maximes* qui sont en tête de la *Critique de l'histoire des Israé-
 lites*, p. 15.

³ De Wette établit pompeusement ce principe : « Il y a des choses qui se pas-
 » sent bien autrement que nous ne l'imaginons. » Puis, il le renverse ailleurs.

⁴ L'opinion des historiens les plus audacieux à attaquer la théologie peut
 s'interpréter à volonté pour ou contre cette science. Ainsi, de Rotteck vous
 dira : « Un fait impossible, c'est-à-dire en contradiction avec lui-même, ou
 » avec un autre fait avéré, ou avec les lois de la nature, ne peut jamais obte-
 » nir créance devant la raison. » — « Je ne parle pas des miracles proprement

A coup sûr, l'histoire des Israélites n'est pas à l'épreuve d'une critique fondée sur de pareils principes; mais, si telles étaient les bases de la vraie critique, on ne voit pas davantage à quoi elle pourrait servir désormais. Dans ce cas, l'ironie légère de Voltaire conviendrait beaucoup mieux qu'une discussion pesante.

Évidemment, les auteurs des textes qu'on vient de lire jugeaient inutile, au moment où ils écrivaient ces choses, de prendre des précautions et de garder des ménagemens. Mais la réaction que nous avons indiquée se faisant pressentir, on procéda avec plus de réserve.

Dans les 3 premières éditions de *l'Introduction à l'Ancien Testament* du docteur de *Wette*, au début de l'examen critique du *Pentateuque*, on lisait : « Un grand nombre d'événemens racontés » dans ce livre sont contraires aux lois de la nature, et impliquent » l'intervention immédiate de l'action divine. Il est *hors de doute*, » pour un esprit cultivé, que des faits de cette nature, que ces » miracles, n'ont pas véritablement eu lieu; mais on se demande » pourtant si ces faits n'auraient pas eu, par hasard, au moins l'apparence de miracles pour les témoins oculaires, ou pour ceux qui » y avaient quelque part, et l'on est comme forcé de répondre négativement, etc.... On arrive ainsi à cette conclusion, que le récit » n'est ni contemporain, ni puisé à des sources contemporaines. » Or, la 4^e édition du même ouvrage offre une variante à ces paroles; cette variante est légère, mais elle est essentielle : « Il est au moins » douteux que de tels miracles aient existé, etc.... » Cette souplesse se retrouve dans *Hartmann*. *Hartmann* n'allègue plus, ainsi qu'auparavant, les miracles en général comme une preuve du Mythe; il allègue simplement « l'emploi fréquent de miracles sans but, pour » arriver à des résultats insignifiants. » Avait-il oublié que, à son point de vue religieux, l'emploi, même rare, de miracles proportionnés au but qu'on voulait atteindre, aurait dû lui suffire pour » dits, c'est-à-dire de faits cités comme tels; car la notion de miracle implique précisément celle de dérogation aux lois de la nature. Néanmoins, si » l'on admet en général la possibilité des miracles, on exigera que les preuves » sur lesquelles ils sont établis soient plus fortes que les preuves dont on se » contente pour un fait naturel. »

¹ *Critique du Pentateuque*, § 415.

démontrer sa thèse, et lui révéler la présence de l'élément mythique ?

Quant à de *Wette*, on peut s'attendre à le voir, à la prochaine édition de son livre, revenir à résipiscence, se corriger pour la troisième fois, et jeter de nouveau le masque : sa foi au progrès universel, et son dédain pour ceux qui ne veulent voir, dans ce qu'on appelle ainsi, qu'une transformation de l'opinion d'un certain nombre d'hommes, sont maintenant assez profonds pour qu'il manifeste décidément ses opinions.

Mais il n'est pas besoin d'en appeler aux futurs travaux du docteur de *Wette*, ni à l'avenir : cette troisième phase de la guerre faite au Pentateuque a déjà ses représentans. L'ancienne franchise est revenue dans toute sa crudité. « La critique, dit *Bohlen*, en tant que critique, est toujours incrédule ¹. »

« Un grand nombre des raisons, et ce sont quelquefois les principales, dit *Fatke*, sur lesquelles on s'appuie pour assigner une date plus récente à un livre présenté comme d'une époque plus reculée, sont des raisons philosophiques. » — Veut-on savoir pourquoi l'on reconnaît à ces raisons, disons mieux, à ces présuppositions philosophiques, plus de poids qu'on ne leur en reconnaissait auparavant ? C'est que l'on ignore complètement aujourd'hui les principes sur lesquels reposent les démonstrations les plus profondes de l'authenticité du Pentateuque ; c'est qu'on ne les lit point, et qu'on les réfute encore moins. Des trois principaux auteurs qui ont attaqué récemment l'autorité des livres de Moïse, — *Bohlen*, *Fatke* et *Georges*, — il n'en est pas un qui ait lu le savant ouvrage de *Ranke*.

On le voit, le principe sur lequel cette critique s'appuie constamment, c'est qu'un récit n'est digne de foi qu'en tant que les évènements dont il perpétue le souvenir ne sortent pas de l'ordre naturel, ont le caractère historique et sont rapportés par des témoins oculaires. Mais ce principe a été exploité de plusieurs manières.

On l'avait d'abord appliqué à ce qui sort évidemment du domaine de la nature, aux miracles et aux prophéties. Mais de *Wette* s'est bien vite aperçu qu'il ne fallait pas s'arrêter là, et que l'emploi de

¹ Voyez la préface de son *Commentaire sur l'évangile de Matthieu*.

² *Introduction à la Genèse*, p. 36.

cette arme. dans la critique du Pentateuque, devait produire de bien plus vastes résultats. Il s'en sert donc pour attaquer la vérité historique du Déluge, et déclare que Noé n'avait pas pu prévoir qu'il arriverait un événement semblable. Il s'en sert encore pour donner un caractère mythique à l'histoire d'Abraham; il soutient que, vu la stérilité de Sara, il n'est pas possible de croire qu'Abraham ait nourri l'espoir d'être le père d'un grand peuple, ni que sa postérité posséderait le pays de Chanaan. « Car, à qui une pareille idée pourrait-elle se présenter ? » Il est très-sûr que tous les passages du Pentateuque sur l'avenir malheureux d'Israël ne sont point de Moïse : « Moïse ne pouvait avoir une aussi triste idée des destinées de son peuple. »

Ici, l'argumentation de l'écrivain ne sort pas, à proprement parler, des limites que ses prédécesseurs s'étaient marquées; il exécute, dans la mesure de ses forces, une sentence rigoureuse portée depuis longtemps contre les Prophéties. Mais quand il demande « si Abraham » aurait été capable d'accomplir l'acte religieux que la Genèse lui » attribue, » il sort de ces limites, et se place sur un terrain où l'on peut formuler une infinité de nouveaux argumens philosophiques contre l'authenticité du Pentateuque. La nature lui apparaît soumise à des lois bien plus invariables que ses devanciers ne l'avaient imaginé. Dieu est relégué dans le ciel d'une manière bien plus absolue qu'auparavant; non seulement il n'exercera plus sur les choses de ce monde une action visible et profonde, on lui interdira toute intervention, fût-elle légère et cachée. L'acte religieux d'Abraham est inexplicable dans les lois et le cours ordinaires de la nature : donc il n'a pas existé.

Néanmoins, tant qu'on en resta au *Déisme*, on dut naturellement s'en tenir à quelques observations isolées : on ne pouvait avoir la pensée de tirer l'ensemble de toutes les conséquences qui sortaient du principe que l'on avait établi. Un déiste ne peut, sans inconséquence ou sans mauvaise foi, nier les miracles et les prophéties; s'il le fait, il ne lui est plus possible de dissimuler le sentiment impie qui l'inspire : il aura beau chercher, il ne trouvera jamais un seul

* *Matériaux pour servir, etc.*, p. 68.

argument de quelque valeur contre la *possibilité* des faits surnaturels. Si Dieu est, il peut se manifester; s'il a créé la nature, elle doit être soumise, dans toute la force du terme, à ses ordres, et n'opposer aucune résistance à son action toute-puissante. Comment nier cette action de Dieu, même son action latente et interne, sur la nature, sans rejeter en même tems la Providence, et sans se jeter dans l'Athéisme ou dans le Panthéisme? Car, si la Providence n'est pas un mot vide de sens, si ce n'est pas un synonyme impropre pour désigner la Nature, qu'est-ce donc qu'on refuse de reconnaître, si ce n'est l'action divine gouvernant par des voies insensibles et cachées les causes naturelles?

Mais cette difficulté devient de plus en plus surannée. Au Déisme qui consistait à ne pas reconnaître la divinité du Christ, succède le *Panthéisme*; ou plutôt, le *Panthéisme*, qui ne s'était produit jusqu'ici que sous les dehors du Déisme, commence à jeter le masque: ayant acquis par degrés la conscience de sa force, il repousse les élémens hétérogènes qu'il s'était assimilés, et abandonne enfin sa patiente hypocrisie. Or, dans les doctrines panthéistiques, toutes les conséquences du principe fondamental des adversaires du Pentateuque se déroulent avec le plus merveilleux succès. Il n'y est plus question de miracles ni de prophéties; car, qui aurait inspiré les unes, qui aurait opéré les autres? Le Déiste était écrasé sous cette majeure victorieuse. que « Notre Dieu est au ciel, où il fait ce qui lui plaît; » mais le Panthéiste la nie, comme tout ce qui ne saurait être expliqué par les lois d'un développement constant et naturel. S'il en était autrement, il faudrait, que le *Dieu infini* eût anticipé sur son propre avenir; or, c'est une hypothèse inadmissible.

Le livre de *Vatke* est l'expression la plus avancée de ces doctrines: il fait voir les conséquences de cette élimination de Dieu. Cet auteur déclare que « le résultat positif auquel on est arrivé en examinant la » plus ancienne tradition hébraïque, est tout autrement vaste que le » résultat obtenu par la critique ordinaire; » et il « soutient qu'une » application logique du principe fondamental de la critique y conduit » nécessairement (p. 185.) — Cela est vrai, pourvu, toutefois, que, par ces principes fondamentaux de la critique, on entende les principes qui ont été posés dans l'intérêt de l'incrédulité. Mais la question

est de savoir si l'on ne devrait pas plutôt abandonner entièrement ces principes. *Fatke* n'a pas prouvé le contraire; il commence par se placer naïvement à son point de vue panthéistique, comme au seul véritable point de vue; puis, considérant de là le Pentateuque, il y applique l'hypothèse du développement naturel de la religion, hypothèse qu'il pose comme un principe dans son *introduction*, et il apporte comme preuve d'inauthenticité, précisément tout ce qui était, aux yeux de l'ancienne théologie, qui prenait son principe dans la Foi, une preuve de la divinité de la religion mosaïque. Mais il reste toujours une difficulté: c'est que, même en transportant à la fin de l'histoire des Israélites ce qui se trouve au commencement, il ne se voit rien de pareil chez aucun peuple de la terre; aucun peuple n'est parvenu à se former un semblable système religieux par la voie du *développement naturel*. L'auteur cherche à lever cette difficulté en faisant disparaître, autant qu'il peut, la différence qui existe entre la religion des Israélites et le paganisme. Il y parvient avec un succès d'autant plus complet qu'il considère tout d'après son point de vue religieux. «Si l'on compare, dit-il, la vie morale des Hébreux avec la
» vie morale des Grecs, la grande différence que présentent leurs
» idées religieuses se trouvera considérablement affaiblie, et même
» *l'avantage sera souvent du côté des Grecs*, comme le prouve
» surtout la constitution de l'État, dans laquelle toute la vie morale
» est concentrée (p. 103).»

Il n'est pas inutile de faire voir, par plusieurs exemples, jusqu'à quel point la critique de *Fatke* est armée de présuppositions métaphysiques, et que, dès lors, elle ne peut avoir quelque importance que pour celui qui se place au même point de vue philosophique et religieux. On aura en même tems une idée du sang-froid et de la logique inexorable avec lesquels il suit son principe une fois établi.

Nous prions nos lecteurs de faire bien attention à ce système de *développement naturel*, exposé et exploité par les panthéistes, et ils comprendront combien sont inhabiles les philosophes catholiques qui maintiennent ce système de *développement* (tout en le faisant *développer* d'une autre manière), et combien nous avons raison d'insister sur l'abandon de ce système.

A. B.

La révélation primitive, telle que le Pentateuque l'enseigne et telle que certains païens illustres (Platon, par exemple) l'ont reconnue, ne saurait être admise. Pourquoi ? parce que « elle présuppose une » *manifestation tout extérieure de la révélation divine* : elle est en » opposition avec la *notion* de la religion et avec le rapport qui existe » entre cette *notion* et la *conscience* humaine, qui n'atteint son » *développement* complet que par une longue suite de moyens¹. »

— Les traditions sur la religion patriarcale ne méritent aucune créance. Car, si on leur accorde la moindre importance historique, on ne trouve plus l'espace de tems nécessaire à toute la série des *développemens* que la religion a dû parcourir pour s'élever à la hauteur où elle est arrivée à l'époque mosaïque (p. 184). — Une tradition qui ne peut subir l'épreuve de la critique, a prêté à Moïse une foule d'aperçus religieux que le génie des Israélites n'a saisis que plus tard et à l'aide d'une longue suite de siècles. A moins d'admettre cela, il faut abandonner le terrain du *naturalisme*, et s'abdiquer soi-même. Car, au point de vue panthéistique, il est « impossible qu'un » peuple entier retombe subitement, dans son *développement* religieux, d'un degré supérieur à un degré inférieur ; et il est pareillement impossible qu'un individu s'élève subitement d'un degré inférieur à un degré supérieur, et y élève avec lui, et de la même » manière, un peuple tout entier. » Nous devons reconnaître, il est vrai, dans quelques individus, une conscience de soi-même plus prompte et plus profonde ; mais nous ne pouvons les détacher de l'ordre commun, dont ils sont un des anneaux, même en présupposant des révélations divines². On est donc souvent obligé d'intercaler

¹ « La perfection n'est atteinte qu'à la fin du développement ! » Ce principe absurde, mais pourtant nécessaire quand on se place au point de vue panthéistique, est employé par *Strauss* contre la personnalité du Christ, comme il l'est ici contre la révélation primitive. Admettre une révélation primitive, c'est présupposer une manifestation tout extérieure d'une révélation divine ; car cela implique une distinction entre celui qui se manifesterait et celui à qui il serait manifesté. Or, d'après la science infuse qui fait l'apanage de la philosophie de ce tems, ces deux révélations n'en font qu'une.

² C'est-à-dire des révélations provenant d'un Dieu qui n'est pas encore complètement formé, d'un Dieu qui se développe tous les jours.

quelques individus de ce genre dans les intervalles où la tradition n'en place pas ; et lorsqu'elle en place, mais que d'autres raisons démontrent leur impossibilité, ces individus eux-mêmes doivent être ramenés au niveau de l'époque où ils vivaient. Moïse se trouve précisément dans ce dernier cas ; car, « en présupposant que la tradition » soit, en grande partie, fidèle dans ce qu'elle rapporte sur la » puissance de cet homme, il suffit qu'elle ne le soit pas d'une ma- » nière absolue et complète, pour que l'apparition de Moïse, ainsi que » toute la suite de l'histoire des Hébreux, devienne incompréhensible : » il serait venu avant que le tems n'eût été accompli, et il eût été, par » conséquent, un plus grand miracle que le Christ lui-même (p. 181). » — Il ne se peut pas que le Décalogue, dans la forme où nous l'avons, soit l'œuvre de Moïse : l'interdiction du culte des images « doit être » d'une époque où la pensée d'un Dieu purement abstrait était très- » répandue. Mais cette pensée suppose une abstraction prodigieuse, » d'un accès beaucoup plus difficile qu'on ne se l'imagine ordinaire- » ment ; une abstraction qu'on ne peut aucunement comparer à celle » d'où sont sortis, chez d'autres peuples, les cultes qui défendaient de » représenter la divinité. Le siècle de Moïse ne nous paraîtra jamais » capable d'avoir fait ce pas de géant (p. 283). » — Il faut effacer du Décalogue le dixième commandement. Car, il ne nous paraît point vraisemblable que désirer en général le bien d'autrui, soit une chose illicite (p. 239). La défense de manger de la viande crue tenait peut-être, dans le principe, la place d'un de ces préceptes (p. 240). — Il est vraisemblable que le précepte d'aimer son prochain comme soi-même est antérieur à la captivité, mais certainement il n'a été promulgué que plusieurs siècles après Moïse. « La conscience avait encore » bien des degrés à franchir avant qu'on pût exprimer ce grand pré- » cepte en termes aussi généraux et aussi simples (p. 425). »

Faisons aussi quelques observations. Il est aisé de voir que quand on exploite avec cette habileté et sur une pareille échelle le principe du *développement naturel*, les argumens tirés des miracles et des prophéties deviennent parfaitement inutiles. Quand on peut croire son public assez disposé à adopter ces subtilités pour qu'elles lui soient présentées, il n'est plus besoin de lui parler de ces phénomènes extérieurs. — *Katke* a toujours compté sur des lecteurs placés à son

point de vue ; il n'a presque rien fait pour convaincre ceux qui ne s'y placeraient pas : la méthode historico-critique employée contre l'authenticité du Pentateuque ne peut tirer aucun parti de son ouvrage. — Le silence qu'il garde relativement aux miracles et aux prophéties est très-significatif. Ne dit-il pas assez combien la pensée même de leur possibilité lui est étrangère, ainsi qu'à son école ? La foi aux miracles rentre « dans une certaine classe d'idées renversées depuis « longtems ¹. » — Au surplus, appliquez le principe fondamental dans toute l'étendue dont il est susceptible, comme on l'a fait dans les deux derniers cas cités, et il n'y aura plus, dans la pensée de l'auteur, même de révélation : l'âme humaine est frappée de stérilité sous le rapport religieux. L'incrédulité devient ici de la pédanterie.

Maintenant, voici encore quelques échantillons de l'inqualifiable critique de *Vatke*.

« Les textes du Pentateuque où les idoles sont traitées d'être vains, » doivent être retranchés ; ils sont d'une époque postérieure ; car la » question relative à l'existence des divinités païennes est le fait d'une » réflexion plus avancée (p. 481). — La manière dont l'universalisme » et le particularisme sont conciliés lorsqu'il est parlé de la bénédic- » tion qui sera répandue sur tous les peuples issus d'Abraham, accuse » également une époque moins reculée. Moïse aurait été arrêté » par cette question : Comment distinguer, dans l'essence divine, qui » est générale, le dieu national d'un petit peuple ? — L'organisation » d'un sacerdoce avec des revenus fixes, les réglemens sur l'unité » locale du service divin, sur les formes compliquées du culte, » etc., etc., ne peuvent s'expliquer que par l'état dans lequel se trou- » vait le peuple au moment où ces lois furent établies. . . Or, si elles » avaient été faites au tems de Moïse, elles auraient dû venir » d'une source plus haute, avoir un caractère prophétique, que » l'on peut revendiquer tout au plus pour l'idée qui leur sert de

¹ Le bon sens ne devrait-il pas faire justice de ceux qui, voulant mettre de côté tout ce qui ne va pas à leur intelligence bornée, proclament, sans autre forme de procès, des sent nées dans le genre de celles-ci : c'est une opinion foudroyée ; c'est une voie dans laquelle on ne marche plus ; c'est suranné aujourd'hui ; cela sort du mode de développement général reconnu dans ces derniers tems, etc., etc. ?

» base. — S'il se trouve dans le Pentateuque des passages qui enseignent la peccabilité générale de l'homme, il faut les effacer. » Cette idée de peccabilité générale ne pouvait exister qu'en germe à cette époque. » — De même que, selon *Strauss*, le Christ du Nouveau Testament est une production de la société chrétienne, ainsi, selon *Fatke*, le Moïse de l'Ancien Testament est une production de la société israélite ; c'est un fruit dont l'enfautement lui a demandé une longue suite de siècles. Il exalte cette idée, parce que, dit-il, les prophètes y gagnent considérablement. Mais il rejette, comme étant en opposition avec le *développement naturel*, l'opinion, jusqu'ici reçue, que le prophétisme provenait de la Loi. « Ce serait méconnaître le rapport de l'immédiat au médiat, de la révélation à la réflexion » (p. 227). »

Où aboutissent enfin toutes ces opérations, toutes ces recherches de l'auteur ? Au résultat qu'il a établi comme certain en commençant, et avant tout examen : « A voir la chose dans son ensemble, dit-il, l'effet du *développement mosaïque* ne se présente pas comme un tout achevé, mais comme le point où commence et d'où sort un *développement* plus élevé : les élémens de l'esprit national ne s'accordaient point encore entre eux, même dans la conscience de Moïse : leur lutte devait seulement se prolonger, et ce fut seulement peu à peu que l'organisation politique, le culte et la vie civile parvinrent à réaliser complètement le principe idéal. »

L'auteur est toujours fidèle à sa méthode : après avoir suivi, pour juger le Pentateuque, la notion qu'il s'est formée de Dieu et celle qu'il se fait du péché, il a recours au « *grand principe de la subjectivité*, » qui consiste à « ne reconnaître comme vrai et comme ayant quelque valeur, que ce qui s'accorde avec nos propres convictions. » C'est sur ce principe, dit-il, qu'est fondée la nouvelle organisation des choses ; il est l'âme des nouvelles idées religieuses, politiques et morales. Il prétend donc (p. 187) que, au tems de

* P. 6. — C'est ce principe que *Jacobi* a signalé comme « l'esprit titanique du siècle qui tente l'assaut du ciel, et qui ne se distingue du droit du plus fort qu'en ce qu'il remplace la force du corps par la force intellectuelle. »

Moïse, l'incrédulité ne pouvait avoir la forme que le Pentateuque suppose. Le crime du peuple ne provenait pas seulement de sa volonté ; il devait aussi avoir pour cause l'absence d'idées justes. Comment croire qu'il se soit jeté à plaisir dans l'erreur et qu'il s'y soit perverti volontairement¹. Si Moïse fût parvenu à lui communiquer des notions exactes et claires, ce peuple en aurait fait la règle de sa conduite, et il se serait gardé de toute idolâtrie.

L'expérience de chaque jour suffit pour renverser un pareil raisonnement ; mais les partisans du *grand principe de la subjectivité* n'ont point d'yeux ni d'oreilles pour l'expérience. Ils savent fort bien s'en passer en se formant leurs convictions. On pourra donc très-licitement se mettre en opposition directe avec l'histoire, et partir de ce principe (p. 181), qu'un peuple ne retombe pas d'un degré supérieur à un degré inférieur dans son *développement religieux*, pour prétendre que le culte des idoles, postérieurement à Moïse, ne viut en aucune façon des inclinations grossières du peuple, ni des voisins corrupteurs qui l'entouraient ; que ce culte, envisagé non-seulement par rapport au peuple, mais aussi par rapport à Moïse, qu'on ne saurait trop distinguer de ses contemporains, présuppose que, au tems de ce législateur, la religion de Jéhovah avait encore une teinte obscure de Paganisme. — Quel pitoyable système ! Un historien pourra-t-il l'entendre exposer sans sourire ? Qui ne voit que, à ce point de vue, on serait forcé d'admettre que la Révolution française, avec toutes les horreurs qui l'ont accompagnée, n'aurait pas eu lieu ? Mais l'exégèse allemande ne se déconcerte jamais ! Du reste, c'est justice de tout dire : ce n'est point *Vatke* qui a mis ce principe en circulation pour la première fois, il n'a fait qu'en tirer les conséquences. *Reimarus* a dit : « Si quelqu'un avait un frère qui fit des » miracles, c'est-à-dire qui aurait fait descendre par sa parole le feu » du ciel, qui aurait communiqué à soixante-dix personnes quelque » chose de son esprit prophétique, qui aurait eu le pouvoir de com- » mander aux vents, etc., etc., je le demande, trouverait-on en soi,

¹ Quelle preuve frappante de cette vérité, que le péché n'est pas un moindre mystère que la grâce, et que l'esprit qui peut seul éclairer les profondeurs de Dieu peut seul aussi illuminer les obscures profondeurs de l'homme !

» après avoir été témoin de ces prodiges, au moment même où il vient
 » de s'en opérer encore, trouverait-on en soi assez de courage ou assez
 » de méchanceté pour se révolter contre un tel frère ? » Il ne soup-
 çonne seulement pas qu'il a lui-même un frère bien supérieur à
 Moïse, et qu'en écrivant cette question : « Aurait-on le courage et la
 » méchanceté de se révolter contre un tel frère ? » il y a donné une ré-
 ponse douloureusement affirmative ! *Reimarus* trouve également im-
 possible (p. 56) que Pharaon ait si souvent endurci son cœur; argument
 qui vient de recevoir, sous la plume de *Bohlen*, cette forme pi-
 quante (p. 58) : « Un roi aussi faible que le Pharaon des Egyptiens
 » n'a jamais existé que dans des contes de bonne femme. » De *Wette*
 s'est placé au même point de vue pour trouver dans le penchant si
 violent à l'idolâtrie, qui s'empara plus tard du peuple, une preuve
 contre l'origine et l'authenticité des lois rituelles. « Pourquoi le peu-
 » ple, demande-t-il, recherchait-il toujours des Dieux étrangers ? Si
 » le culte national eût rempli les exigences de ses sens, il ne l'aurait
 » certainement pas abandonné. Cependant, la pompe des cérémonies,
 » l'éclat des fonctions sacerdotales, à en juger par la description qu'en
 » font les livres de Moïse, devaient suffire pour satisfaire les sens. »
 Si de *Wette* avait examiné plus attentivement la nature humaine, dont
 la connaissance de soi-même est la base nécessaire, il aurait reconnu
 qu'il y a dans l'homme des besoins que la loi de Moïse satisfait, mais
 qu'il y en a aussi qu'elle ne satisfait pas. Notre nature a des exigences
 auxquelles Dieu veut bien condescendre, mais elle en a aussi qui nous
 abaissent et que nous devons étouffer impitoyablement. Le mariage
 serait-il par hasard un préservatif infaillible contre le libertinage ?
 Quand on n'a qu'une connaissance incomplète de la nature, ce qui
 lui est le plus conforme paraît lui être tout à fait opposé. De *Wette*
 juge que le fait qu'il examine n'est pas historique, il s'en sert donc
 comme d'une arme contre l'authenticité du livre qui le contient

Voilà comment la répugnance pour tout ce qui est surnaturel
 (révélation extérieure) a conduit à nier l'authenticité du Penta-

* Parties du fragment de *Wolfenbützel* qui n'ont point encore été imprimées, éditées par *Schmidt*, 1787, p. 127.

» De *Wette*, *Matériaux pour servir*, etc., t. 1, p. 257.

teuque. Mais il est encore d'autres causes qui empêchent de la reconnaître. Les idées que l'on a trop souvent maintenant sur le péché et sur la sainteté sont une des plus efficaces. « Tel est l'homme, tel est son Dieu, » suivant la remarque de Goethe¹. Or, pour un siècle qui regarde le péché comme l'apanage essentiel de la nature humaine, comme le *bien* non encore parvenu à l'*être*, comme la condition nécessaire de la vertu, la sainteté et la justice de Dieu ne doivent elles pas être une monstruosité ? Et n'est-il pas naturel dès lors qu'on cherche à se débarrasser à tout prix d'une histoire comme le Pentateuque, où ces attributs divins éclatent à chaque instant ? Le Jéhovah majestueux et saint qui punit les crimes des pères sur les enfans jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, n'est plus, pour ce siècle, que le Dieu colère des Juifs ; mais tant que l'authenticité et la valeur historique du Pentateuque subsisteront, ce Dieu sera le Dieu du ciel et de la terre, le juge et le vengeur des crimes, même des crimes de la génération présente. En effet, le Pentateuque ne se borne pas à établir que Dieu est saint et juste, de manière qu'il suffira de produire savamment contre cet enseignement, pour le détruire, le défaut de culture intellectuelle du tems de Moïse : il appuie aussi ce dogme sur l'histoire ; c'est par une série de faits que la sainteté de Dieu et sa justice s'y révèlent ; tant que ces faits ne seront pas détruits, ces deux attributs divins sont donc inattaquables.

Dans un siècle comme le nôtre, si chacun suit presque exclusivement *ses propres idées*, cette conséquence de l'autorité historique du Pentateuque devait énergiquement inspirer la pensée de la combattre. C'est aussi ce qui a eu lieu : nous en pouvons citer un exemple remarquable. *Goethe* trouve *très-inconvenans* les faits consignés dans le Pentateuque, et il dit lui-même les raisons qui l'ont porté à représenter Moïse comme le Robespierre de l'antiquité. Il se révolte à cette pensée, que Dieu ait envoyé un Ange exterminateur contre les Egyptiens ; les Israélites n'entreprenaient, selon lui, à l'instigation de Moïse, qu'une espèce de « *contre-épreuve anticipée des Vêpres-Siciliennes*. » Les prétendus jugemens de Dieu sur les Israélites eux-mêmes ont été exécutés par une bande de sicaires dirigés par

¹ Goethe, *Dévan*, œuvres, Stugard, 1827, p. 185.

Moïse ; ce ne fut point par un effet de la justice divine que Moïse et Aaron n'entrèrent pas dans la terre promise. Après s'être secrètement défait d'Aaron, Moïse fut, à son tour, mis à mort par Josué et par Caleb, qui trouva bon « de mettre fin à la domination d'un » homme borné, qu'il subissait depuis longues années, et de l'en- » voyer où tant d'infortunés l'avaient devancé par ses ordres. » — Ainsi interprété, le Pentateuque demeure toujours *inconvenant* ; mais il n'est plus de nature à inquiéter l'esprit et à troubler son repos : l'histoire n'est pas une prophétie. Moïse, cet homme sombre et replié sur lui-même, cet homme qui cherchait à suppléer, par une cruauté calculée, à ce que la nature lui avait refusé de génie politique, Moïse est mort depuis longtemps, et son Dieu, le reflet pur et simple de sa propre individualité, est descendu avec lui dans la tombe.

L'antipathie que l'on a éprouvée pour les principaux personnages du Pentateuque a aussi contribué à faire rejeter son authenticité. Tant que cette authenticité n'est point contestée, on ne peut pas ne pas admettre que ces personnages ont eu réellement avec Dieu les rapports intimes dont il est parlé dans ce livre. En effet, ces rapports ne reposaient pas simplement sur une idée ; ils se traduisaient par des faits dont la réalité est incontestable, une fois l'histoire admise. Mais des critiques ont trouvé que ceux qui auraient eu, d'après Moïse, ces relations si étroites avec Dieu n'y auraient été nullement propres. Or, ces critiques étaient incapables de saisir ces grands caractères : pour juger, il faut comprendre ; et c'est avec la foi pour règle qu'on doit apprécier les héros de la foi. Les faiblesses de l'humanité, qui ne sont considérées ordinairement que comme des choses secondaires et de peu d'importance, ont seules été mises en évidence ; déjà bien assez graves par elles-mêmes, elles ont pris une forme gigantesque sous la main de ces hommes malveillants. C'est à ce point de vue que l'auteur des *Fragments de Wolfenbutel* s'est placé, à l'exemple des déistes anglais, pour attaquer l'authenticité du Pentateuque et la foi due à ce qu'il contient. Sa critique au sujet des Patriarches est ainsi terminée :
 « Vous voyez dans les Patriarches une suite d'individus de la même
 » race qui, dans leur marche constamment errante, cherchent à amas-
 » ser des richesses par le mensonge, la ruse, et par d'ignobles tra-
 » vaux ; par l'oppression, le vol, le meurtre et les tortures. » — « Que

« Dieu se soit mis en rapport avec des âmes aussi impures, qu'il ait
 » choisi, pour en faire son peuple, une race aussi sale et aussi mé-
 » chante, de préférence à toute autre, cela me semble impliquer con-
 » tradiction. » De *Hette*, non plus, n'est pas tout à fait opposé à cette
 manière de voir, en voici la preuve : « Un trait très caractéristique
 » des Hébreux, dit-il, (p. 123), c'est qu'ils ne craignaient pas d'em-
 » ployer de pareils moyens (la ruse, le mensonge, etc.), et qu'ils
 » faisaient de leur Jacob un homme *artificieux* par excellence. Les
 » Grecs aussi avaient leur Ulysse; mais combien il y a en lui plus de
 » noblesse, plus de grandeur que dans Jacob ! »

On doit encore tenir compte, dans cette énumération des causes d'hostilité au Pentateuque, d'une grande inaptitude à saisir l'esprit de ce livre, comme, en général, à comprendre toute la partie historique de l'Écriture-Sainte. On n'a vu que le désordre, le hasard, des contradictions, là où un œil perçant découvre l'ordre, une marche déterminée et une parfaite harmonie. Les recherches qui ont eu pour objet le plan et la structure du Pentateuque montrent surtout l'efficacité de la cause que nous signalons. Ainsi, on a déclaré qu'il n'était pas douteux que le livre attribué à Moïse était un assemblage de fragmens. C'est arriver en ligne directe à l'authenticité. « Quant à
 » notre Pentateuque, dit de *Hette* (p. 21), après les recherches lumi-
 » neuses et profondes dont il a été l'objet dans ces derniers tems, nous
 » pouvons admettre, comme une chose jugée et reconnue, que les li-
 » vres de Moïse ne sont qu'un recueil de mémoires particuliers, com-
 » posés par différens auteurs, et originairement indépendans les uns
 » des autres ¹. » On a produit, en faveur de cette thèse, des obser-
 vations qui, prises dans leur vrai sens, la détruisent de fond en com-
 ble. Par exemple, la variation dans les noms de Dieu ². N'a-t-on pas
 trouvé que, puisqu'il y a de grandes lacunes, d'abord entre la *Genèse*
 et l'*Exode*, puis dans la description de la marche à travers le désert,

¹ Nous nous proposons de publier dans les *Annales* une *Dissertation* de Ranke, qui renverse cette hypothèse à laquelle on a essayé de donner tant d'importance et de popularité. (Le Rédacteur.)

² Nous avons l'intention de faire connaître un travail de *Hengstenberg*, qui explique de la manière la plus satisfaisante les noms divins du Pentateuque. (Le Rédacteur.)

c'est une preuve que Moïse n'est pas l'auteur de ces ouvrages? Comme si, du moment où l'on reconnaît que cet auteur a voulu écrire une histoire sainte, l'histoire du peuple de Dieu, ces lacunes n'étaient pas nécessaires, n'étaient pas une des conditions du plan! Mais on a si peu tenu compte de ce plan de l'écrivain, qu'on a exigé de lui la relation intégrale des circonstances les plus accessoires; lorsque cette relation a manqué, on s'est plaint d'une pareille inexactitude, qui trahissait, disait-on, une rédaction non contemporaine, et on a parlé de mythes et de contradictions. Il suffirait pourtant de ne pas chercher dans le Pentateuque autre chose que ce que son auteur y a voulu mettre, pour trouver un admirable accord dans toutes les parties de ce livre. C'est ce que de *Wette* a fort bien dit, sans toutefois continuer cette bonne pensée: « Ce n'était point pour les historiens critiques de notre siècle que Moïse écrivait l'histoire d'Abraham; il parlait un langage religieux à des hommes religieux. » Enfin, c'est pour avoir été étranger à l'esprit des Saintes-Ecritures, que l'on a forgé, pour les attribuer à Moïse, une foule de grossières idées religieuses qui rendraient insoutenable l'authenticité du Pentateuque, si le Pentateuque les contenait réellement.

Maintenant, si l'on réfléchit aux effets que devaient produire ces causes, les préjugés rationalistes et l'absence des conditions essentielles de la critique dans les écrivains qui l'ont exercée, si l'on songe que ces écrivains obéissent exclusivement à ces mauvaises inspirations, tant qu'ils subissent l'influence de l'esprit du siècle, dont l'esprit de Dieu peut seul délivrer, l'origine de la guerre faite au Pentateuque et ses progrès cesseront d'être une énigme. D'ailleurs, la fausse critique, pour laquelle l'inauthenticité était une chose préalablement décidée, a fini par mettre dans un état de complète stagnation tant les recherches simplement historico-critiques que les recherches de l'exégèse. Le commentaire de *Vater* est généralement reconnu aujourd'hui comme un livre superficiel. Il n'a paru, depuis, sur l'ensemble du Pentateuque, aucun ouvrage d'exégèse indépendante: des œuvres comme celle de *Bohlen* sur la Genèse¹, ne nous

¹ On éprouve une étrange surprise de voir ce même *Bohlen* opposé par M. Edgard Quinet au clergé français, comme un des hommes qui ont fourni

seront jamais opposées par des hommes véritablement instruits. Que dira-t-on, un jour à venir, de la solidité des travaux historico-critiques de notre siècle, quand on lira dans un savant allemand, que « aucun prophète antérieur à l'exil ne cite un seul passage du Pentateuque ? » Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que pas un des

à la science rationaliste des conclusions demeurées invincibles (*Revue des Deux Mondes*, 1842; ou *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1846.) Cette légèreté est constante chez certains écrivains qui se posent pourtant comme les oracles de la théologie. Le jugement sévère que nous venons de reproduire vient cependant d'un homme que le professeur du collège de France a déclaré être un des chefs de la science contemporaine (*Allemagne et Italie*, t. II, en note).
(*Le Rédacteur*).

Hengstenberg lui-même a renversé cette hypothèse rationaliste par un travail sur les rapports des Prophètes et du Pentateuque, qui est considéré par les gens compétents comme ce que l'on a de plus approfondi sur cette grave matière. Nous avons l'espérance de le faire connaître un jour. (*Le Rédacteur*.) — Pour démontrer la solidité des travaux historico-critiques de ces derniers tems, on aurait tort surtout d'appeler l'attention sur la masse de^s prétendues contradictions qu'on a signalées, et aussi sur tout ce qu'on a si scrupuleusement mis en évidence comme incompatible avec l'authenticité. Dans un *Supplément à la Vie de Voltaire*, par Condorcet (Berlin, 1791, p. 430), on lit qu'un voyageur suédois, visitant la bibliothèque du Vatican, trouva, dans le *Commentaire* de dom Calmet, quelques feuilles volantes qu'on y avait déposées. Ces feuilles contenaient les difficultés signalées par le savant Bénédictin, mais sans un seul mot de la solution qui, dans son livre, vient aussitôt après. Malgré sa profonde admiration pour Voltaire, le Suédois pensa que cela n'était pas loyal. Voilà absolument l'histoire de nos critiques les plus récents. L'auteur de ces lignes s'engage à prouver en détail qu'il n'y a pas une seule objection quelque peu spécieuse, qui n'ait été déjà depuis longtems l'objet assidu des travaux de l'ancienne théologie. On ne le soupçonnerait assurément pas, puisque ses études ne roulent que sur *Fater* ou de *Wette*. Des objections telles que les suivantes, qui sont du docteur de Wette (*Inst.*, p. 61), n'appartiennent qu'à la critique la plus moderne : « Il faut un chirurgien d'une certaine adresse pour circoncire : qui avait cette adresse dans le camp d'Abraham ? De plus, la circoncision est une opération très-douloureuse : pourquoi Abraham aurait-il exigé une chose aussi dure de tous ses gens ? Quel grand intérêt pouvait-il avoir à ce que ses bergers fussent circoncis ou incirconcis ? » Sans doute, les savants de nos jours ont accumulé une infinité d'ob-

adversaires de l'authenticité du Pentateuque ne s'est jusqu'ici donné la peine de s'occuper à fond du résultat des travaux les plus récents sur l'Égypte ; pas un n'a songé qu'il fallût peser le témoignage des hommes spéciaux, qui-déclaraient ces résultats favorables à Moïse, et très-propres à lui rendre la considération à laquelle il a droit et qu'une fausse science lui a enlevée aux yeux de certaines personnes. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris en voyant des jeunes gens, encore à l'entrée de leur carrière littéraire, porter des jugemens sans appel et déclarer que « des préventions chrétiennes sont seules capables de susciter des hommes pour combattre les résultats obtenus » par les recherches de Vater et de Wette (George, *Les fêtes juives*, p. 6). » Nous pourrions, en finissant, faire allusion à une parole célèbre, et dire que le Pentateuque a eu « des accusateurs et non des juges. »

LE D^r HENGSTENBERG.

Traduit librement de l'allemand.

jections de ce genre ; mais, tout le monde voit parfaitement que celles-là ne demandent pas beaucoup de science, ni beaucoup de travail, ni des études bien solides. Le livre de P. F. G. Müller (*mes Vues sur l'histoire*, Dusseldorf, 1814), montre comment on reçoit, quand il s'agit de l'histoire profane, ces argumens, dont la découverte n'exige pas précisément qu'on soit bien éveillé. Avec quel rire inextinguible ne serait-on pas accueilli si l'on s'avisait de faire contre la circoncision égyptienne l'argument que le docteur de Wette vient d'employer contre la circoncision d'Abraham !

Le résultat des études modernes sur l'Égypte a été exposé dans un nouvel ouvrage de Hengstenberg, qui a pour titre : *Moïse et l'Égypte*. Cet infatigable adversaire du Rationalisme a continué par là son important ouvrage de *l'Authenticité du Pentateuque*. Il a l'intention de terminer ses immenses travaux par des dissertations sur les points les plus difficiles du Pentateuque, et il a déjà publié quelques fragmens de ce dernier ouvrage.

(Le Rédacteur).



Enseignement Ecclésiastique.

LETTRE INÉDITE

DE M. RIAMBOURG,

SUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

DANS LES PETITS SÉMINAIRES.

Monsieur le Directeur,

Je vous avais promis, à mon dernier voyage, de vous envoyer la copie d'une lettre que M. Riambourg adressa à Monseigneur l'évêque d'Autun, avec le *plan d'études historiques* composé pour le petit séminaire d'Autun, sur la demande de Monseigneur, et que les *Annales* ont publié dans les tomes xvii, p. 379 et xix, p. 275.

Cette lettre m'a paru comme une *introduction* naturelle du plan d'*études historiques*; et d'un autre côté, nous serons heureux de constater le souvenir de la bienveillance que M. Riambourg voulut bien témoigner à notre établissement.

Le manuscrit que nous possédons avait été confié aux éditeurs des *OEuvres de M. de Riambourg*: le texte a reçu quelques corrections ou additions, qui à la vérité, m'ont paru peu importantes. La lettre que je vous envoie n'a pas été publiée.

Veillez agréer, etc.

L'abbé LANDRIOT,
Supérieur du petit séminaire d'Autun.

Autun, le 15 décembre 1846.

Copie de la lettre de M. Riambourg à Mgr d'Autun.

(L'original est au petit séminaire d'Autun; avec le plan des *Études historiques*.)

Dijon, 22 janvier 1834.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous adresser le *Plan des études historiques*¹

¹ Ce manuscrit portait en titre : *Plan d'études historiques à l'usage d'un petit séminaire.*

pour le petit séminaire, tel que je l'ai conçu : je désire qu'il puisse répondre à vos vues ; quant à moi, j'en suis médiocrement satisfait. Il aurait fallu plus de tems que je n'en avais et aussi faire des recherches plus approfondies, pour donner à cette ébauche la perfection qui lui manque. Cependant, tel qu'il est, ce travail mettra le professeur sur la voie ; et c'était là, je pense, votre principal objet.

Vous verrez, Monseigneur, que toute mon attention s'est portée sur le *cours de la dernière année* ; et que dans mon idée le cours de cette dernière année sera moins encore un *cours d'histoire universelle* qu'une suite d'observations, sortant naturellement de quelques faits saillants de l'histoire, et appelées dans l'ordre chronologique de ces mêmes faits. C'est qu'il me paraît d'un bien plus grand intérêt pour la jeunesse d'être fixée sur la nature et la portée de certains événements, que d'avoir la mémoire meublée d'un grand nombre de faits particuliers.

J'ai supposé que celui qui serait chargé de l'enseignement historique serait d'abord imbu profondément des considérations que Bossuet a présentées dans son excellent *Discours sur l'histoire universelle*. Cette supposition faite, je l'ai renvoyé de loin en loin à quelques ouvrages qu'il puisse consulter. Quoique, à cet égard, j'aie été assez réservé, je pense qu'il y a quelques-uns de ces ouvrages qu'il aura de la peine à se procurer. Je puis mettre à sa disposition l'*Histoire universelle des Anglais* ; M. Paul Perrot¹ a dans sa bibliothèque *Les leçons de l'histoire*, par l'abbé Gérard ; mais l'*Asie polyglotte*, les *Mélanges asiatiques* et autres ouvrages que j'indique ne se trouvent pas dans la bibliothèque de M. Perrot, ni dans la mienne et le professeur aura quelque peine à les avoir. Il pourra y suppléer jusqu'à un certain point par les *Annales de philosophie chrétienne*, ouvrage périodique qui suit la marche de la science dans ses rapports avec la religion. Plusieurs évêques de France, et quelques-uns de l'étranger sont abonnés à ce recueil, et il serait à désirer que les supérieurs des grands et des petits séminaires le reçussent et eussent la *Collection complète*, ce qui serait facile, puisque les pre-

¹ M. Paul Perrot, ami de M. Riambourg, et ancien magistrat d'Autun, mort depuis quelques années.

nières livraisons ont été réimprimées et se vendent séparément par volumes¹.

J'ai cité deux ou trois fois un ouvrage, sous le titre *Du rationalisme et de la Tradition*. Il est encore inédit; c'est un travail auquel je mets la dernière main et qui sera incessamment publié².

Je n'ai pas compris dans le nombre des ouvrages historiques à consulter les extraits qui sont émanés de la plume de M. *Michelet*, auteur récent, dont les ouvrages, si je ne me trompe, ont été mis au nombre des livres classiques par l'Université. M. *Michelet* est, à ce qu'il paraît, un jeune écrivain distingué; on fait cas de ses ouvrages; mais ne les ayant pas lus, je n'ai pas cru devoir les indiquer comme pouvant servir de guide au professeur chargé de l'enseignement³. Il fera bien, cependant, d'en prendre connaissance.

Je vous prierai, Monseigneur, ayant égard à l'intention de l'auteur, beaucoup plus qu'au mérite intrinsèque de son travail, d'avoir la bonté d'agréer mon *Plan d'études historiques*, comme un hommage du sentiment très-respectueux, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur, etc.,

RIAMBOURG.

¹ La plupart des ouvrages indiqués ici par M. Riambourg ont été analysés dans les *Annales*. En insérant dans nos tomes xvii et xix le *Plan d'études* de M. Riambourg, nous y avons joint des *notes* qui indiquent où se trouvent dans les *Annales* les ouvrages, dissertations et notes qui complètent le travail de l'auteur.

² Il a été publié en 1834, et nous avons inséré dans nos *Annales*, t. ix, p. 342, un sommaire rédigé par l'auteur lui-même; puis nous avons rendu compte de l'ouvrage dans notre tome x, p. 174.

³ Si M. Riambourg avait vécu plus longtems, il eût vu que M. Michelet est en effet loin d'être un guide sûr. Un professeur doit cependant prendre connaissance de son *Histoire de France*.

Nous devons ajouter que toutes les OEUVRES de M. *Raimbourg*, ont été réunies en trois volumes, par M. Foisset, et publiées en 1837, chez Debecourt; nous pouvons annoncer en outre que M. Th. Foisset prépare une 2^e édition de ces *OEuvres*, dans laquelle entreront quelques *morceaux inédits*, dont il nous promet la prochaine communication pour les *Annales*.

 Traditions Antiques.

 ESSAI

 SUR L'ORIGINE DES TRADITIONS BIBLIQUES

 TROUVÉES DANS LES LIVRES INDIENS, PAR M. LE CAPITAINE WILFORD.

Septième Article'.

1. Nouvelles preuves que les Hindons ont emprunté aux chrétiens les notions religieuses qui ont quelque ressemblance avec les nôtres. — Le Christ a été nommé par eux *Deva-tat*. — Guerre relatée entre les partisans de Bouddha et les chrétiens.

A *Siam* et dans l'empire des *Birmans*, les partisans de *Bouddha* font mention des guerres de leur législateur avec *Deve-tat*, qui, disent-ils, est le même que le *législateur des Chrétiens*. Ce législateur des Chrétiens est le même que celui qui est appelé *Tacchaca*, par les *Hindous*, et qui se manifesta la 1^{re} année de l'*ère chrétienne*: ils disent que c'était un frère ou parent de *Bouddha* ou, en d'autres termes, une forme collatérale de *Bouddha*; ils reconnaissent quelque conformité entre sa doctrine et la leur, parce que ses disciples, disent-ils, empruntèrent plusieurs maximes de *Bouddha*.

Deve-tat, le législateur des Chrétiens, leur permit de tuer et de manger des animaux de toute espèce, séduisit plusieurs des disciples de *Bouddha*, et, aspirant à la souveraineté, il déclara la guerre à *Samana-Gautama*.

Ce fut alors qu'il parut à la tête de sa secte nouvelle, et détermina plusieurs rois et nations à se joindre à lui. Il avait le don des miracles, et il assurait qu'il était Dieu. Néanmoins, souvent battu dans cette guerre, *Deve-tat* fit à *Samana-Gautama* ou *Bouddha*, des ouver-

' V. le sixième article au n° 81, ci-dessus p. 222; et le texte dans les *Asiatic research*, t. x, p. 91.

tures de paix. *Gautama* y consentit, à la condition que *Deve-tat* souscrivit trois articles qu'il allait lui proposer.

Ces articles étaient 1° d'adorer Dieu; 2° sa parole; 3° la personne qui imite ses perfections, ou, en d'autres termes, d'adorer *Bouddha*.

Ce dernier article fut rejeté par *Deve-tat* ou par ses disciples, et ils en vinrent aux mains de nouveau : de nouveau *Deve-tat* fut défait : le combat eut lieu dans la forêt *Salatouyah* dans la péninsule indienne¹. Le vaincu, fait prisonnier, fut empalé tout vivant, les membres attachés sur une double croix et, en cet état, précipité dans les régions infernales². Cependant, *Samana-Gautama* prédit que, vers la fin du monde, *Deve-tat* deviendrait réellement un dieu.

Bouddha ou *Gautama* est aussi représenté faisant la guerre à *Pra-aria-seria*, ou *Pra-aryya-sira*, le vénérable, ou le sire des *Aryyas* ou *Chrétiens*, et à un autre chef des *Aryyas* appelé *Pra-souana*, et qui prêchait hautement contre la doctrine de *Gautama*.

Bouddha et *Dêva-touachtu* sont faits contemporains dans cette légende; mais cela ne prouve rien, car ce n'est ici qu'une allusion aux guerres entre leurs partisans dans des tems postérieurs. Les savans

¹ V. la notice qui se trouve dans les *Asiat. rese.*, t. vi, p. 269.

² Dans l'Inde, le nom général des enfers est *patala* ou *padala*, mot sanscrit qui veut dire lieux bas. C'est le dessous du mont *Mérou* où se trouvent les enfers (*inferni*, mot qui veut dire aussi lieux bas, inférieurs). De même que le paradis se trouvent sur sa cime. Les mots *pada*, *padala*, signifiant lieux bas, signifient aussi lieux marécageux, lieux où descendent les eaux chargées des impuretés de la terre. Ce mot est resté à la racine de plusieurs mots européens qui sans doute ne faisaient autrefois partie que d'une même langue. C'est ainsi que les Romains disaient *Patavie* ou *Batavie*, *Padus*, le Pô, le roi des fleuves, et par conséquent des lieux bas, des marais. *Padoua*, *Padoue*, ville située dans les marais de l'Adriatique, à quelques lieues de Venise et *Paludes*, que nous traduisons par marais et *paluds*, viennent de la même racine. C'est ainsi qu'avec un peu de réflexion et de connaissance, on arrive à trouver à presque tous les mots une racine qui jadis fut partout la même, et à se convaincre par ses yeux de l'assertion de la Bible : *Unius labii et sermonum eorumdem*. Une même race d'hommes a peuplé le monde; un même verbe l'a couvert de ses rameaux aux fleurs et aux feuilles variées, selon les lieux et le soleil, mais au tronc unique, comme la pensée du Créateur.

savent très-bien que telle est la manière d'écrire l'histoire en Orient, et même autrefois en Occident.

2. Différentes ères nouvelles admises au 7^e siècle. — Les Hindous en adoptent une qui commence à l'ascension du Christ.

Le commencement du 7^e siècle est remarquable pour l'introduction d'ères nouvelles au sein des nations du monde civilisé. L'ère chrétienne fut introduite à Constantinople l'année 526; mais c'était, comme les savans l'observent, 100 ans avant qu'elle fut généralement adoptée : ce qui n'arriva qu'au commencement du 7^e siècle.

En Perse, l'ère d'*Yezdegird* commença en l'année 632, celle de l'*Hégire* fut introduite par Omar en 638. Les Siamois et les Birmans ont une ère qui commence en l'année 638. Mais, comme ils ont emprunté tout ce qui concerne leur religion et leur astronomie à Ceylan et à l'Inde, cette période doit y avoir eu son origine.

Les Japonais considèrent l'ascension du dernier *Bouddha*, sous le nom de *Guso-bosatz*, comme une mémorable époque, et elle eut lieu en l'année 631, parce que, disent-ils, il ne vécut que 59 ans et naquit en 572.

Selon le *Satroujaya-mahatmya*, la translation au ciel de *Guso-bosatz*, ou *Gaja-vasichta*, c'est-à-dire celui qui réside sous la forme mortelle d'un éléphant, et qui s'appelle dans le traité ci-dessus *Sri-hasti-sena*, mot composé qui a le même sens que l'autre, arriva 3 ans 8 mois et 15 jours avant le tems des *Panchmaras*, c'est-à-dire de *Mahomet* et de ses quatre compagnons. Il en résulte que le *Bouddha éléphant* mourut en novembre 617.

Mais si nous supposons avec les *Pouranas* qu'il vécut 66 ans, son ascension tombera en l'année 638, selon le comput des *Birmans* et des *Siamois*. Ce *Bouddha* était né en 500 et régna 66 ans selon le *Coumarica-chanda* dont quelques copies disent 62 et 64; mais il paraît que c'est le même que *Gaja-vasichta*, car ils sont représentés tous deux comme la dernière incarnation de *Bouddha*. Les Japonais se seront trompés en prenant l'ère de sa manifestation comme *Dieu*, ou de sa mort pour celle de sa manifestation comme *homme*.

C'est ainsi que les *Jainas* de l'Inde disent que leur législateur mourut en l'année (avant le Christ) 1036, époque regardée par les théologiens du *Thibet* comme celle de sa naissance.

C'est d'après les mêmes principes qu'agirent les *Chrétiens de l'Inde* au 7^e siècle en choisissant l'année supposée de l'*ascension du Christ* pour la 1^{re} année de leur ère nouvelle. Ils étaient alors aux Indes dans la plus profonde ignorance à cause du manque de pasteurs, comme nous l'avons déjà fait observer, comme nous allons le prouver maintenant, et leur religion n'était qu'un bizarre mélange de celle du *Christ* et de *Bouddha* qui prévalait alors dans la Péninsule. C'était au point que *Marc-Pol* prit quelques *Aryyas* pour idolâtres, malgré leurs vertus. Aussi disait-on que *Salivahana* ou *Déva-tat* était un frère, ou un parent de *Bouddha*.

Notre béni Sauveur accomplit sa mission à 30 ans comme *Bouddha*, et comme lui il était né d'une *Vierge*. Les années additionnelles jointes à l'âge de *Bouddha* proviennent de ce qu'on prit par erreur le cycle de 84 ans pour la période de sa vie. A l'exemple des *Bouddhistes*, les *Chrétiens* firent de l'année supposée de l'*ascension du Christ* un point de départ pour leur ère nouvelle. Ceci n'était point particulier aux *Hindous*; les *Chrétiens de l'Égypte* choisissent pour époque de leur ère les différentes manifestations du *Christ* durant son ministère et les divers événemens de sa vie, préférablement à celui de sa naissance.

Selon l'appendix de l'*Agni-pourana*, l'ère de *Saca* ou *Salavahana* fut introduite dans l'*Inde*, ou commença d'y prévaloir dans l'année correspondante à l'an 676 du *Christ*, exactement 135 ans après la mort d'un certain *Vicramaditya*. On suppose que les guerres sanglantes qui eurent lieu entre ces hauts personnages doivent être placées près de leur ère respective. On nous représente, ainsi que nous l'avons vu, *Vicramaditya* ne pensant qu'à son ère dans ses derniers momens, tandis que l'opinion générale est qu'elle ne commença qu'après sa mort, et que par conséquent il n'en peut être l'auteur.

3. Les *Brahmanes* ont souvent emprunté à leurs voisins, seulement ils n'en ont pas averti. — Preuves des emprunts faits aux livres et sciences occidentales. — Les *Brahmanes* sont venus en Arabie. — Auteurs arabes dans l'*Inde*.

Il en est qui veulent que l'ère de *Salivahana* ait commencé dès qu'il devint *Saca* ou *roi glorieux*, en mettant à mort un autre *Saca*, comme, par exemple *Vicramaditya*; mais il en advint autrement,

et *Salivahana* ne pensa pas non plus à son ère qui ne fut établie qu'après sa mort dans le *Décan* par ses sectateurs ; car elle n'eut jamais cours dans d'autres parties de l'Inde si ce n'est dans le *Bengale*.

C'est donc mon humble opinion que l'ère chrétienne fut introduite dans l'Inde et remaniée de nouveau par les rois chrétiens, *Aryyas* et *Salavas*, vers le déclin du Christianisme dans ces contrées et employée par les rois et par les autres Hindous dans leurs relations avec eux. On suppose les Brahmanes trop superbes pour rien emprunter de leurs voisins : il n'en est pas ainsi, et à l'occasion ils ne font pas difficulté de l'avouer, spécialement les astronomes et les médecins.

Après les conquêtes d'*Alexandre*, pendant plusieurs siècles après, il paraît qu'il y eut dans l'Inde un goût décidé pour les sciences et les arts étrangers, pour les instrumens de musique, le vin et même les belles femmes de la Grèce.

Selon *Elien* et *Dion Chrysostome*, les Hindous ainsi que les *Persans* avaient les œuvres d'*Homère* traduites en leur langue naturelle. *Philostrate* dit qu'ils connaissaient très-bien les héros de la Grèce, et qu'ils avaient des statues faites par des artistes grecs. Ceci est d'autant plus possible que les Grecs de la *Bactryane* étaient en possession du *Panjab* depuis plus de 120 ans. Les rois de *Magadha* écrivirent souvent aux successeurs d'*Alexandre* pour les prier de leur envoyer de la Grèce des philosophes et des savans.

Dernièrement encore, *Jaya-sinha*, roi de *Jay-pour*, écrivit au roi de Portugal pour lui demander des hommes instruits, et le roi de Portugal lui en fit envoyer plusieurs. Le roi de France lui-même lui envoya un astronome, le P. *Boudier*. Le raja avait les *élémens d'Euclide*, traduits en sanscrit : une partie de cette traduction est tombée entre les mains de M. *Davis*. On disait que ce précieux livre, écrit d'abord de la main de *Vivakarma* ou *Touachta*, l'artiste-dieu, avait été perdu pendant plusieurs mille ans ; mais qu'il fut retiré de son obscurité par les efforts extraordinaires de *Jaya-sinha*. Il avait aussi un autre traité volumineux appelé *Sidihanta-samrat*, sur la *géométrie et l'astronomie* : ce n'était qu'une compilation des auteurs de l'Occident. J'en ai la plus grande partie en ma possession : elle me fut procurée à *Jaypour*, par le colonel *Collins*. M. *Davis*

m'informe aussi que dans le même tems l'ouvrage de *Théodore sur la sphère* fut traduit en sanscrit. Comme ces emprunts n'ont point été enregistrés, c'est à peine si les naturels en connaissent la réalité. *Jaya-sinha* avait aussi un extrait de toutes les constellations du planisphère céleste de *Senex*, et au lieu de 72 astérismes, il en avait fait 144 en les divisant en deux... Il est un fameux astronome dont les ouvrages, ou du moins une partie encore existans sont très-connus dans toute l'Inde; on dit que cet astronome était un étranger, comme l'implique son nom de *Yavana-charya* ou le *philosophe grec*. Il vivait, selon la tradition, un peu avant *Mahomet*. Les Hindous donnent le nom de *Yavanas* aux Grecs, c'est-à-dire aux habitans de l'ouest, relativement à l'Inde. Cela venait sans doute de ce que les Grecs furent jadis maîtres de la *Perse*, et qu'ensuite le siège de l'empire fut fixé à Constantinople.

D'après ce que les Hindous disent de cet astronome, il ne paraît pas cependant qu'il fût natif de la Grèce; mais profondément versé dans ses sciences comme ayant fréquenté probablement l'école d'Alexandrie. Ils disent que c'était un *Brahmane*, né en Arabie dont les partisans étaient alors sectateurs de *Brahmâ*, et que le sanscrit y était étudié et compris par les savans. Il vint dans l'Inde où il résida longtems; sur ses vieux jours, il retourna dans son pays natal afin de terminer ses jours à *Mocchesouara-sthan*, c'est-à-dire la *Mecque*, dans l'accomplissement des devoirs religieux. Le docteur *Buchanan* m'informe qu'il a vu dans le *Décan* plusieurs tribus de *Jainas* qui prétendaient que jadis elles étaient venues de la *Mecque* et de l'*Arabie*, et qu'elles en furent chassées par *Mahomet* et ses successeurs. Il y eut certainement jusqu'à nos jours des *Brahmanes* en Arabie, et les naturels de cette contrée m'ont informé de manière à me convaincre que dans ses parties intérieures il y a encore plusieurs idolâtres qu'ils supposent partisans de *Brahma* ou *Hindous*, comme ils les appellent. La plus grande partie des vieux noms de lieux en Arabie sont ou *Sanscrits*, ou *Hindous*; et *Pline*¹ fait mention de deux îles célèbres sur les côtes méridionales de l'Arabie où il y a des colonnes portant des inscriptions en caractères inconnus. On pourrait les attribuer

¹ Voir *Pline, Hist. nat.*, l. vi, 32, 8.

aux marchands grecs qui jadis y trafiquaient; mais elles étaient probablement sanscrites, vu que de ces deux îles, l'une était appelée *Isura* ou l'île d'*Isouara*, et l'autre *Rhinnea*, du mot sanscrit *Hri-niya*, ou l'île de la déesse de miséricorde.

4. La Mecque était un lieu consacré avant Mahomet.— Les Hindous prétendaient y être venus adorer Dieu.—] Astronomes arabes établis et écrivant dans l'Inde. — Astronomes Indous à Rome des le 1^{er} siècle de notre ère.

Les Hindous réclament la *Mecque* comme un sanctuaire qui leur appartient, et certainement à bon droit : ils disent qu'ils avaient coutume d'y aller et d'y adorer, plusieurs siècles avant l'introduction de la religion de *Mahomet*, mais qu'ensuite il leur fut formellement défendu d'approcher de ce lieu sacré.

J'avais toujours pensé qu'il n'y avait eu dans l'Inde qu'un sage du nom de *Yavana-charya* qui fut considéré comme étranger; mais ayant en dernier lieu consulté plusieurs savans astronomes, ils m'informèrent qu'il n'y en avait pas moins de cinq que l'on regardait comme étrangers. Leurs noms sont *Chatta*, *Chutta*, *Romaca*, *Hil-laja* et *Dichana*, tous, dit-on, *Yavanas* ou Grecs. Il est vrai que ces noms ont très-peu de ressemblance avec les noms grecs que nous connaissons : quoi qu'il en soit, on suppose que comme le premier ils voulurent retourner tous dans leur pays natal dans l'intention de finir leurs jours à la *Mecque*. Ceci me fait croire encore que c'étaient des savans de l'école d'*Alexandrie*.

Quant à la *Mecque*, c'était depuis des tems très-reculés un lieu d'adoration. *Guy Patin* fait mention d'une médaille d'*Antonin*, dans laquelle la *Mecque* est appelée *Moca la sacrée, l'inviolable et l'astronome*¹. L'école d'*Alexandrie* fut dans un état florissant depuis le tems des *Ptolémée* jusqu'aux 4^e et 5^e siècles, et même jusqu'au tems de *Mahomet*. Les Hindous visitaient souvent cette fameuse cité; car au 4^e siècle *Ptolémée* conversa avec plusieurs d'entre eux, et ils paraissent avoir été des hommes très-bien informés.

Les cinq astronomes étrangers écrivirent beaucoup d'ouvrages; mais il en reste peu, et la raison, selon les propres paroles de mon savant ami, est que la substance de ces traités ayant été incorporée

¹ J'en ai parlé dans ma *Notice* sur Sémiramis.

dans des ouvrages plus modernes, ils furent par conséquent négligés et puis perdus. Je ne fus pas peu surpris de cet aveu de la part des *Brahmanes*; mais j'ai remarqué qu'en général les astronomes et les savans sont beaucoup plus traitables et plus communicatifs que les autres *hindous*. Mais quelle que soit notre opinion sur les *cinq étrangers*, leurs noms et leur pays, nous pouvons cependant, d'après un tel aveu de la part des *Hindous*, demeurer assurés qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela.

Les *Hindous* reconnaissent 23 astronomes fameux, dont 18 étaient natifs de l'*Inde* et les 5 autres de l'*Arabie*; et s'il en fut ainsi, on les appela *Yavana-charyas*, non parce qu'ils étaient grecs d'origine, mais versés dans les sciences de la Grèce. En effet, leurs noms ou surnoms semblent arabes. *Hallage* et *Cathan* sont des noms très-connus des écrivains arabes, et *Ebn-dissan* est le nom d'un fameux imposteur né à Edesse. J'ai parlé ci-dessus d'un *Romaca* comme de l'avatar de la divinité parmi les étrangers (*Mlechha-avatara*). Quant à *Dissan* ou *Dischan*, c'est le nom d'*Omar* dans plusieurs copies de la liste de *Raghounatha*; et ce fut lui qui le premier établit l'ère de Mahomet en l'an du Christ 638. C'est pour cela qu'ils le supposent, comme *Romaca*, un grand astronome.

Il est un autre astronome, *Cangha*, *Cangham* ou *Cangheh* que les *hindous* supposent avoir été un étranger, quoique les Musulmans disent que c'était un *hindou*: peut-être vivait-il sur les frontières occidentales de l'*Inde*. D'Herbelot l'appelle *Cancah-al-Hindi*, *Kenker*, *Kenkar* et *Cangha*. Il écrivit un *Traité sur l'Astrologie* en hindi ou plutôt en sanscrit: il fut traduit en arabe et on le dit encore existant.

C'est peut-être le même que *Mangheh* qui, selon d'Herbelot, fut, comme médecin, une figure si remarquable à la cour de *Haroun-al-Raschid*, vers l'an 808. Le fameux *Dandamis* ou *Dama-damis* est inconnu aux *Hindous*; mais les Musulmans de l'*Inde* l'appellent *Tumtum*, et d'Herbelot *Thomthom-al-Hendi*. Abul-Fazil en fait mention dans sa préface du 3^e volume de l'*Ayin-akbberi*. Il fut probablement ainsi appelé parce qu'il vivait sur un *Dumdum* ou *Dumduma*, qui est une plateforme appelée maintenant *Chiboutra* ou *Thana*, de *sthana*, une demeure (a *Stand*).

Comme tous ces noms et surnoms peuvent être dérivés de l'arabe et d'aucune autre langue, il n'est pas improbable que la plupart d'entre eux, sinon tous, fussent de l'Arabie, quelle qu'ait été leur croyance religieuse.

Le premier d'entre eux, selon la tradition, vivait un peu avant *Mahomet*, lorsque les écoles d'*Alexandrie* et de *Bayrouth* en Phénicie, étaient encore florissantes. Après *Mahomet* la science commença à renaître parmi ses sectateurs et ces autres savans arabes que nous venons de voir dans l'Inde, florirent par conséquent depuis la fin du 6^e siècle ou le commencement du 7^e jusqu'à l'époque d'*Almamoun* qui régna à *Balkk*, dans le 10^e siècle et jusqu'à l'invasion de l'Inde par les Musulmans.

Les Hindous dès les tems reculés étaient fameux par leurs connaissances en *astronomie* et en *astrologie*. La dernière de ces sciences a pour base la première : de l'exactitude des décisions et des prédictions dépend entièrement la précision avec laquelle les conjonctions, les oppositions et les divers aspects des corps célestes sont établis. Dans le premier siècle les astronomes *hindous* étaient à *Rome* en haute estime et en haute renommée ; il n'y avait que les riches qui fussent en état de les employer. Il paraît, d'après *Arrien* citant *Mégasthène*, que dans le tems d'Alexandre ces Hindous avaient des *Almanachs* prédisant le beau et le mauvais tems, les calamités, tels que nous en avons nous-mêmes à présent et qu'il y en a surtout dans l'*Inde*.

Strabon dit que les *Brahmanes* professaient l'astronomie¹, et il exalte le goût qu'à cette époque ils avaient pour la science.

Quinte-Curce atteste leur habileté dans l'observation des mouvemens des corps célestes².

Eusèbe, qui vivait à la fin du 3^e et au commencement du 4^e siècle, dit que ce fut un hindou qui, le premier, dessina une *carte céleste* avec la forme des principales constellations. Son nom était *Andubarius* ; on le considérait comme le fondateur de l'astronomie dans

¹ Voir *Arrien* : de *Indiis*.

² Voir *Strabon*, *Géogr.*, liv. xv, p. 713 de l'édition de Casaubon.

³ *Q. Curt.*, liv. viii, ch. 9.

l'Inde, et il était fameux par son savoir et sa sagesse. Selon *Eusèbe* il vivait peu de tems après le déluge dans les parties occidentales de *l'Inde*. Ce fut sans doute ce fameux astronome qui détermina les 27 maisons lunaires qui semblent être la propriété exclusive des Hindous.

L'opinion d'Eusèbe et des doctes auteurs que j'ai cités était certainement celle de l'âge où ils vivaient, et Strabon dit que les notions des *Hindous* concernant l'univers et la sphéricité de la terre étaient les mêmes que celles des Grecs. Dès le tems d'Alexandre ils avaient un Code de lois, et ils écrivaient sur une espèce de papier; car c'est ainsi que j'entends les mots : ἐν σινδύσει λίαν κακῶς τυμέναις, sur une toile bien battue¹. Strabon remarque au même endroit que de son tems les uns assuraient que les Hindous connaissaient l'usage des lettres, tandis que les autres le niaient. Il appuie l'affirmation sur des passages de *Néarque*, et la négation sur des passages de *Mégasthènes*; mais ces derniers ne sont pas du tout concluans : il me semble, au contraire, qu'ils prouvent que l'usage des lettres était familier aux Hindous, car ils impliquent seulement qu'ils ne se servaient point d'écriture dans leurs cours de justice dans les camps où tout s'expédiait brièvement. Il en a même été ainsi jusqu'à ce jour. Telle est, en outre, dit le même auteur, la probité des Hindous que pendant tout le tems qu'il passa dans le camp de *Sandroceptos* qui était de 400,000 hommes, il n'y eut que de petits vols sans importance déferés devant ces cours, et les juges ne pouvaient même pas les écrire. Dans de telles circonstances, ni codes, ni lois, ni savoir, ni écriture n'étaient nécessaires : le sens commun et l'intégrité étaient tout ce qu'il fallait dans les juges².

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, les *Hindous* étaient très-amateurs de voyages³. Leurs rois envoyaient fréquemment

¹ Strabon, *Géogr.*, liv. xv, p. 717.

² Strabon, *ibid.* liv. xv, p. 609. Le nom du roi est ici *Sandrocoltos*.

³ Ils le furent toujours; ils le sont encore, comme on va le voir. Une des prescriptions de leur culte est de visiter les lieux saints. Mais, si ceux qui voyagent ainsi sont les plus pieux, ce ne sont pas les plus savans; ce ne sont généralement pas des Brahmanes. Les Brahmanes forment le clergé régulier fixé à domicile avec sa famille. Les pèlerins sont presque toujours des reli-

des ambassades aux empereurs romains et grecs : quelques-uns de ces ambassadeurs vinrent même jusqu'en Espagne ; d'autres visitaient Alexandrie et l'Égypte, où Ptolémée au 3^e siècle les vit et s'entretint avec eux. Quelques-uns de ces ambassadeurs eurent de longues conférences, à *Babylone*, ou plutôt à *Séleucie*, avec le fameux *Barde-sanes* ; et les pèlerinages au *Maha-Bhaga-Sthan*, c'est-à-dire au lieu ou pays de la *Grande-Déesse*, maintenant *Mabog* ou *Bambyce* en Syrie¹, étaient très-communs, d'après *Lucien*, cité par les auteurs de l'*Histoire Universelle*.

Aujourd'hui même encore des pèlerins vont de l'Inde en Perse, en Géorgie, en Moscovie, en Arabie, dans le Boutan, dans la Chine et la Sibérie. Nous nous garderons même bien de supposer qu'il n'y eût jamais aucun rapport entre l'Inde et les contrées les plus occidentales du vieux continent. Il y avait en *Syrie* et en *Palestine*, 700 ans avant Jésus-Christ, des devins et des diseurs de bonne aventure d'*au delà de l'Orient*, selon l'expression d'*Isaïe*, c'est-à-dire d'au delà de la *Perse* qui était l'*Orient* pour la *Palestine*, c'est-à-dire de l'*Inde*. Ces devins, quoiquelongs après, purent trouver leur chemin jusqu'à *Rome* ; et il en est qui prétendent que ce fut un Hindou naufragé dans la mer Rouge qui, le premier, montra le chemin de l'Inde par mer².

Quant il envahit la Grèce, 480 ans avant Jésus-Christ, Xerxès avait avec lui un corps nombreux de Hindous, dont les officiers étaient des hommes respectables ; et il n'y a presque pas de doute qu'ils n'eussent avec eux des Brahmanes.

300 ans avant notre ère, les Carthaginois avaient de nombreux élé-

gieux, des solitaires des basses castes qui s'en vont partout presque nus et mendiant. Il ne faut pas trop se fier à leur dire.

¹ Voir *Lucien*, *De la déesse de Syrie*. C'est *Astarté* ou *Vénus Uranic*, c'est la *Maha-Devî* de l'Inde, l'*Isis* de l'Égypte, la *Vénus* des Grecs et la *bonne déesse* des Romains. Elle n'était pas seulement adorée à *Bambyce*, on l'adorait aussi dans plusieurs lieux du Liban avec *Bel*, *Baal*, ou le soleil, son époux. *Baal Bek* était un de leurs grands sanctuaires, et leur culte n'est pas encore tout à fait oublié chez quelques peuplades de ces parages, tels que les *Ansariés* et les *Druzes*.

² *Strabon*, liv. II, p. 98 et 100.

phants tirés de l'Inde, et leurs *Mahots* ou cornacs étaient hindous. Ils ne se servaient que rarement d'éléphants africains, qui, selon Pline, étaient peureux et ne pouvaient pas supporter la vue des éléphants de l'Inde¹. Les Carthaginois n'avaient pas de nom propre dans leur langue pour l'éléphant, et ils adoptèrent de leurs *Mahots* le nom hindou de *Gaja* qu'ils prononçaient *Gaisa*; jusqu'alors ils les avaient appelés, ainsi que leurs ancêtres les Phéniciens, du nom d'*Elaph* ou *Alpha*, *Bœufs*. Et à la vue des éléphants de Pyrrhus, les Romains eux-mêmes les appelèrent *Lucæ boves*, et cela en l'an 280 avant Jésus-Christ.

¹ Salmasius, *Exercit. plinianæ*, p. 217.

² Hesychius au mot *Alpha*.

Le cap. WILFORD.

Traduit et annoté par M. DANIELO.



 Compte-rendu à nos Abonnés.

 NOUVELLES ADHÉSIONS

DONNÉES A NOTRE LIGNE PHILOSOPHIQUE ET THÉOLOGIQUE

 Par plusieurs supérieurs et professeurs de grands et de petits
Séminaires.

1. Position des Annales;—Esprit et but de leurs travaux.—Nouvelle face du Rationalisme.—Améliorations nécessaires dans la polémique chrétienne.

Nous l'avons déjà dit plusieurs fois et nous le répétons encore; humble laïque dans l'Église de Dieu, écrivain sincère, mais peu influent, jamais nous n'aurions osé nous élever contre des auteurs et des théologiens en renom, si nous n'avions été encouragé et soutenu par des hommes aussi instruits que profondément versés dans les matières théologiques. Jamais surtout nous n'aurions prolongé la controverse, et continué la lutte, si un grand nombre de professeurs de théologie et de philosophie n'étaient venus, de vive voix, ou par écrit nous approuver, et nous engager à persister, en nous assurant que nos travaux, nos vues, la polémique même que nous soutenions, pouvaient tourner, tournaient déjà, à l'avantage de notre foi. Ils nous ont assuré en particulier que depuis longtemps dans toutes les écoles, tous les professeurs sentaient parfaitement les différens vides qu'il y avait dans l'enseignement; combien dans les discussions critiques, et les différens points de l'apologétique chrétienne, il y avait des améliorations à introduire. Depuis quelques années, en effet, le *Rationalisme* a pris des proportions immenses; il s'est même transformé d'une manière visible et palpable; ce n'est plus l'ancien *athéisme*, ou l'ancien *déisme* des philosophes du 18^e siècle; ce n'est plus le *matérialisme* des d'Holbach et des Helvétius; les *rationalistes* actuels, à un très-petit nombre près, sont *spiritualistes*; ils croient en Dieu, mais ils ont tellement exagéré le spiritualisme ou le rationalisme de l'homme qu'ils ont élevé celui-ci jusqu'à Dieu, et l'ont

identifié avec la substance divine même ; c'est-à-dire qu'ils ont érigé en système ou plutôt en dogme une ancienne erreur, le *Panthéisme*.

Malheureusement, pour arriver là, ils se sont servi de prémisses, et de principes, qui ont été plus ou moins adoptés par des philosophes catholiques ; de là la nécessité, que nous essayons de prouver, de renoncer à ces principes, au moins de les éclaircir, de les préciser, de les séparer de toute interprétation erronée ou dangereuse.

C'est à cet effort que nous tendons depuis deux ans dans nos *Annales*. Avec un respect profond pour les personnes et pour leur croyance et persuasion intérieure, nous nous sommes permis d'attaquer les principes d'écrivains en renom et jouissant d'une influence méritée sous d'autres rapports.

S'il faut en croire bien des lettres qui nous arrivent, nos efforts n'ont pas été tout-à-fait infructueux : dans plus d'une classe de philosophie et de théologie, les *Annales* ont été lues et approuvées unanimement des maîtres et des élèves. On a analysé, précisé, divisé les systèmes et les erreurs, selon la méthode exposée dans les *Annales*.

Il est juste que nous fassions connaître à nos lecteurs quelques-uns de ces faits qui nous ont été communiqués : il ne s'agit pas ici de polémique, il s'agit d'enseignement et d'apologétique. Les noms s'effacent, il reste la vérité en présence de l'erreur, et la nécessité de choisir les meilleures armes pour la défendre.

2. Importance de la polémique soulevée par les *Annales*. — Les trois écoles théologiques. — Quelques observations. — Réponse, à ces observations.

Voici une de ces lettres, elle est d'un *professeur de théologie* dont nous ne donnons pas le nom, mais dont nous montrerons la lettre aux personnes qui mettraient en doute la sincérité de notre citation. Nous l'insérons d'autant plus volontiers que l'on y trouvera aussi quelques observations critiques auxquelles nous répondrons.

A M. le directeur des *Annales de philosophie chrétienne*.

16 novembre 1846.

Pour apprécier l'importance de votre polémique contre quelques *théologiens modernes* il ne faut pas perdre de vue les principes fondamentaux de trois écoles aujourd'hui en présence : l'école *rationaliste*, l'école *théocratique*, l'école *mixte*.

1° *L'école rationaliste* qui admet un certain ordre religieux¹, se divise en *panthéisme* et en *déisme*. La méthode des panthéistes procède ainsi : la Raison humaine est une émanation du grand Tout, de Celui qui est par essence lumière infinie. Donc, entre l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu, il y a union consubstantielle, innée, permanente, inaltérable; donc pour trouver la vérité religieuse, ou la conformité de nos idées avec les idées divines touchant la religion, il suffit d'interroger sérieusement notre Raison, et d'écouter ses réponses avec attention et docilité; donc aucun enseignement *extérieur*, divin ou social, n'est ni nécessaire, ni même utile pour connaître la vraie Religion, parce que cet enseignement ne pourrait produire que ce qui existe déjà et nécessairement en nous : la connaissance de la vérité religieuse; donc la Révélation divine est un fait impossible, puisque Dieu, sagesse infinie, ne saurait poser hors de lui un fait inutile sous tous les rapports...

Les *déistes* arrivent aux mêmes conséquences en admettant les *idées innées*, le *développement spontané*² de la raison, et par conséquent l'inutilité de tout enseignement extérieur soit divin, soit social. Car, disent-ils, l'homme, avant l'âge de la raison, ne peut être instruit, et parvenu à cet âge il n'a pas besoin des leçons d'un autre esprit pour lire en lui-même les vérités religieuses et morales que l'auteur de la nature a gravées en nous, en caractères ineffaçables et évidents, ou très-lisibles.

2° *L'école théocratique*, qui serait mieux appelée *révélationniste* (nous disons, nous, *traditionnelle*) pose ces trois principes : 1° La parole *positive* et *extérieure*³ de Dieu qu'ont entendue le premier homme, les patriarches, les prophètes et les apôtres, est un fait mille fois mieux constaté que la parole des philosophes, de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de Rome... 2° La parole de Dieu n'est pas seulement un fait *historiquement certain*, mais de plus une condition indispensable au développement même élémentaire de notre intelligence, *telle que Dieu l'a constituée*... 3° Les vérités fondamentales de la religion naturelle une fois connues par la parole infaillible de Dieu, sont *postérieurement* et surabondamment démontrables et démontrées par les raisonnemens accoutumés de l'école. Mais ces raisonnemens si bien développés par

¹ Il ne s'agit pas ici des systèmes directement et impudemment athées.

² *Spontané*, c'est-à-dire produit par une énergie organique, latente, individuelle, ou déposé en chaque homme. M. l'abbé Gerbet a démontré la chimère de ce prétendu développement de la raison, dans son ouvrage : *Dogme générateur de la piété catholique*. N. 5, p. 271. Edit. 1829.

³ Il ne faut pas confondre cette parole avec ce qu'on appelle vulgairement, ou philosophiquement *voix de la nature*.

les SS. pères, les théologiens et les philosophes catholiques, n'ont qu'une valeur *secondaire*¹.

3° L'école *mixte*, que j'appellerai volontiers *théologico-rationaliste* procède plutôt par voie de concessions que par énonciation de principes : elle dit, ou semble dire aux ennemis de notre foi : Je vous accorde les *idées innées, l'union réelle, directe, immédiate, naturelle, nécessaire* de notre raison avec la raison divine.... Je dis avec vous et avec le classique Bailly, qui n'en voyait pas les conséquences : « La loi naturelle est l'enseignement, ou la lumière de la raison, imprimée à tous les hommes par Dieu lui-même² »; en un mot, je veux bien reconnaître avec vous la possibilité de démontrer *sans le secours de la parole de Dieu, même médiate*³, et par la seule force du raisonnement, les vérités fondamentales de la *religion naturelle*⁴.

Permettez-moi, Monsieur, de dire à votre louange, et dans votre excellent recueil, qu'à vous appartient principalement la gloire d'avoir montré la fausse position de l'école *mixte*, les inefficacités et les dangers de sa méthode *moitié théologique, moitié rationaliste*; mais souffrez aussi que je vous signale l'*inexactitude* ou plutôt l'*ambiguïté* de quelques-unes de vos expressions, de deux en particulier.

Dans votre claire et solide réponse à la lettre de M. l'abbé Noget, vous avez dit que Dieu peut changer l'essence des choses; pour établir le vrai sens de cette proposition, il faut distinguer l'essence *métaphysique* de l'essence *physi-*

¹ *Secondaire*, c'est-à-dire dépendante de l'éducation religieuse qu'on a reçue au sein de la famille, et de la société, éducation plus ou moins conforme à la parole de Dieu.

² « Lex naturalis est dictamen, seu lumen rationis omnibus hominibus ab ipso Deo impressum. » Cette définition est doublement fautive; 1° parce qu'elle identifie la loi naturelle (qui est la raison de Dieu régissant la nature, ou créature intelligente) avec la raison de l'homme....; 2° parce qu'elle dit *imprimée*, ou *innée* en chacun de nous la connaissance de la loi naturelle (V. Bailly *Tract. de Legibus*. Cap. II, art. 1 et II.)

³ *Médiate*, c'est-à-dire répétée par l'homme, et devenue ainsi *sociale*.

⁴ Cette hypothèse est 1° *chimérique*, parce qu'il est impossible de faire abstraction, en raisonnant, des idées et impressions religieuses reçues au sein de la société; 2° *contre nature*, c'est comme si on entreprenait de prouver que notre œil non éclairé par la lumière physique peut néanmoins, par la seule force organique, contempler les phénomènes visibles de la nature. On l'a démontré par mille expériences : la parole de Dieu *immédiate*, ou *médiate*, est à notre intelligence, par rapport à la vision des choses immatérielles, ce que la lumière physique est à nos yeux par rapport à la vision des choses matérielles.

que. L'essence *métaphysique* d'une chose est l'*idée même* de cette chose dans l'entendement divin, idée éternelle, nécessaire, *immuable*; car il est par trop évident que l'idée d'*ange*, de *cercle*, de *vertu*, de *blanc*, etc., ne peut ni disparaître dans l'entendement de Dieu ni être transformée en idée de *pierre*, de *carré*, de *vice*, de *noir*, etc... L'essence *physique* d'une chose quelconque est la réalisation, ou manifestation créée de l'idée divine de cette chose dans l'espace, et le tems, réalisation que Dieu peut poser hors de lui, et anéantir avec la même facilité. En d'autres termes l'essence métaphysique ou la pure *possibilité* des choses finies est *nécessaire*; l'essence *physique* ou l'*existence réelle* des choses finies dans l'espace et le tems est *contingente*.

Il est très-vrai, comme vous l'avez si bien prouvé à M. l'abbé Noget, que la base unique de la morale, ou de l'obligation en conscience est la *volonté de Dieu*, toujours, et nécessairement conforme à ses autres attributs, à son intelligence, à sa sagesse, à sa sainteté infinies, en un mot à sa nature, et à celle des créatures raisonnables; mais dire que la loi divine dépend de la *libre volonté* du maître souverain, c'est avancer une proposition *équivoque*. Pour en déterminer la vraie signification, il faut distinguer deux sortes de préceptes; les uns *naturels* ou *nécessaires*, et les autres *positifs* ou *contingents*.

Quant aux premiers, Dieu étant libre de créer, ou de ne pas créer des substances intelligentes, est libre en ce sens de ne pas établir la loi naturelle qui régit les anges et les hommes dans leurs rapports nécessaires soit avec Dieu, soit entre eux. Mais dans l'hypothèse de la création de ces intelligences, Dieu *n'est pas libre* de leur imposer, ou de ne pas leur imposer la loi naturelle, parce qu'il veut nécessairement l'ordre dans le monde des esprits.

Quant aux préceptes *positifs* ou *contingents*, par exemple, les préceptes de la circoncision et du baptême, Dieu est libre sous tous les rapports, parce qu'il pourrait par d'autres moyens atteindre la fin de la circoncision ou du baptême.

Je termine cette lettre par une observation que je sou mets à vos lumières, à votre sagesse et à votre expérience : l'école dont votre recueil est un des organes les plus distingués fait bien de mettre l'*histoire sainte* avant l'*ontologie*, les *faits religieux* avant les *idées abstraites*; mais elle doit éviter avec grand soin de fournir le moindre prétexte au reproche immérité qu'on lui fait d'exclure les *discussions spéculatives*, comme incapables de produire un résultat sérieux, d'éclaircir une question quelconque de l'ordre religieux.

Je vous prie de vouloir bien agréer mes remerciemens sincères pour le plaisir que me procure la lecture habituelle de votre précieux recueil, et les sentimens de respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et dévoué serviteur,

L'abbé I. M. N.

3. Réponse aux demandes de cette lettre.

Nous remercions beaucoup M. l'abbé I. M. N., de l'approbation qu'il donne à quelques-unes de nos idées, et de la critique toute bienveillante qu'il fait de quelques autres. Nous allons essayer d'y répondre.

E! d'abord, en ce qui touche l'essence des choses, il nous semble que nous sommes complètement d'accord.

En effet, que dit ici M. l'abbé N., c'est que par l'essence métaphysique des choses il entend l'idée même de cette chose, ou si l'on veut sa pure possibilité; aussi que Dieu ne peut pas faire que l'idée d'ange ou de cercle, devienne dans son entendement l'idée de pierre, de carré, etc., ou que l'ange, le cercle, la pierre, le carré ne soient pas possibles. Or, jamais nous n'avons soutenu chose semblable. Non; nous avons sur cela la même opinion que M. N., et que toute l'école. Mais nous avons considéré la question sous une autre face : au lieu de tourner cette question contre Dieu, nous l'avons tournée contre le philosophe qui la propose, et avec un ton d'irrévérence dont nous avons demandé pardon, nous avons dit au philosophe que c'était une *niaiserie* à lui que de demander à Dieu d'essayer de faire que l'idée de cercle se transformât en celle de carré, etc. Nous nous appuyions même pour cela de l'autorité de M. l'abbé Noget. Voici nos paroles :

Nous citons d'abord le texte de M. l'abbé Noget.

« La Toute-Puissance, dit M. l'abbé Noget, consiste dans le pouvoir de faire tout ce qui ne renferme pas contradiction;... Or les choses contradictoires ne sont rien. Dieu donc, bien qu'il ne puisse pas produire les choses contradictoires, peut produire tout ce qui est quelque chose; il est donc Tout-Puissant !.... »

Puis nous ajoutions :

« A la bonne heure, voilà un argument que je comprends : deux et deux font quatre; changer ces termes, c'est les supprimer, et faire qu'il ne reste rien; cela est clair. Mais avez-vous le droit, philosophe, de dire une chose, puis de la dédire, et ensuite de vous tourner contre Dieu et de lui dire qu'il n'a pas la puissance de faire ce que vous venez d'effacer ? Vous dites une *niaiserie* (je vous demande bien pardon, je rétracte cette parole inconve-

¹ *Inst. philos.*, auctore Noget Lacoudre, t. II, p. 238.

« nante); vous jouez aux mots et aux idées; comme un escamoteur, vous posez les mots et les idées, vous les faites apparaître et puis disparaître, et ensuite vous osez appeler Dieu et lui demander s'il peut faire ce que vous avez ôté, effacé, *déduit* ... »

Quant à cette *essence* que M. l'abbé N. dit ici être l'*idée même* et la *possibilité* de la chose *dans l'entendement divin*, nous avons dit à peu près la même chose; mais nous y avons ajouté une observation, c'est que cette *idée* ni cette *possibilité* n'existaient *en soi*, ni dans les choses, ni dans l'entendement divin.

Voici encore nos paroles :

« Non, hors de Dieu, rien n'EST qui soit *immuable, éternel, nécessaire*, ceci est le nom propre de Dieu, qu'il s'est réservé pour lui seul, et il n'est pas permis à la créature de donner ce nom, ces qualités à quoi que ce soit, qu'à Dieu. — Les philosophes catholiques qui attribuent ces qualités à l'essence des choses, ne font pas attention qu'ils commettent une confusion déplorable : celle d'assurer l'*être*, de dire qu'elle *est*, d'une chose qui n'est pas. Prenons pour plus de clarté l'exemple de l'axiome *deux et deux font quatre*; il est très-vrai que deux et deux choses, possédant cette portion d'*être*, que Dieu a départie à la créature, font *quatre*. Ces deux et deux choses *sont* réellement quatre choses. Mais, séparez la proposition de la réalité d'existence que Dieu a donnée aux choses créées; posez-la dans son abstraction, considérez-la *en soi*, comme on le dit dans l'école, eh bien! je vous défie, philosophe, de dire que cette vérité *en soi*, soit *éternelle, immuable, nécessaire*. Séparée des choses, cette vérité ne peut ÊTRE *en soi*, elle n'est plus qu'en Dieu; et en Dieu, elle n'est pas *en soi*, elle n'y forme ni une personne, ni une distinction. Elle est confondue, *unifiée* avec Dieu. Ce n'est que dans ce sens qu'elle *est* éternelle. Elle n'a eu d'existence *en soi* et *séparée de Dieu*, que celle que Dieu lui a faite, lorsque sa volonté libre et positive a donné l'*être* à sa créature; et cet être encore n'est pas un être *écoulé, émané*, ou une *partie de lui-même*, mais c'est un être *créé*, un être non *fait de sa substance*, mais fait à son *image*, comme le dit la Bible, à laquelle il faut toujours revenir, quand le philosophe veut parler de Dieu et de l'homme avec précision et justesse. L'*image*, en effet, tout en donnant la *ressemblance*, exclut positivement l'*identité*. Voilà ce qu'il faut dire, quand on veut parler avec clarté et certitude.

¹ Voir notre article de l'*Origine et du fondement de la morale selon la philosophie de Bayenæ*, dans les *Annales*, t. xiii, p. 119.

« Les philosophes qui parlent de l'essence des choses, existant *en soi*, sans le vouloir, renouvellent et continuent une erreur qui a existé et qui existe encore dans une grande partie du monde, erreur qui a eu les plus funestes effets dans l'histoire de l'humanité, cette erreur consiste à mettre des *noms* et des abstractions à la place de Dieu lui-même, etc., etc. »

Voilà, ce nous semble, le vrai point de la question, sur lequel nous croyons encore être d'accord avec l'honorable auteur de la lettre.

Nous avons insisté et nous insistons encore sur ce fait, parce que nous croyons que les philosophes catholiques ont trop facilement accordé, sans explication, qu'il y avait quelque chose d'éternel, d'immuable, de nécessaire, qui pourtant n'était pas *uniquement* et *seulement* Dieu. Les rationalistes sont venus et ont adroitement exploité cette concession; et ils s'en sont servis pour en tirer les dogmes et les préceptes qu'ils ont appelés *essentiels*, *rationnels*, *naturels*, en opposition aux dogmes et aux préceptes *divins*, *traditionnels*, *révélés*; c'est ce qui nous fait reconnaître la nécessité de revoir ces principes, de les corriger et de les préciser.

Quant à ce qui concerne la *loi divine* et sa *dépendance de la libre volonté de Dieu*, nous sommes encore d'accord avec notre correspondant. En effet, il soutient que la *base unique* de la morale ou de l'*obligation en conscience* est la *volonté de Dieu*, en opposition avec M. l'abbé Noget, qui avait établi le contraire, au moins en paroles. Quant à savoir si Dieu serait *libre* de ne pas imposer à l'homme les préceptes *naturels* qui constituent l'*ordre* dans le monde, nous ferons la même réponse que pour l'article précédent.

C'est encore ici une divagation, une erreur, une *inutilité* de la Dialectique, qui suppose d'abord que Dieu *a établi*, par conséquent, *a voulu* et *veut* certaines lois, un ordre quelconque, et puis vient lui demander, pour prouver sa liberté, d'essayer de ne pas *vouloir* ce qu'elle sait qu'il *veut*. Nous le répétons encore, c'est là une *niaiserie*, une *inconvenance*, un *non-sens* dialectique. Ces lois ne sont lois que parce que Dieu l'a *voulu*; et il n'y a de lois immuables que celles qu'il ne *veut* pas changer.

¹ *Annales*, *ibid.*, p. 150 et 151.

En dernier lieu, nous remercions M. l'abbé N..., des conseils qu'il nous donne, de ne pas exclure les *discussions spéculatives* comme *inutiles*. Nous ne l'avons jamais pensé ; il nous serait facile d'apporter plusieurs textes pour prouver que nous les avons admises et recommandées, nous préférons dire plus explicitement que les *discussions* sont l'exercice même de la raison humaine, sont la plus noble prérogative de l'homme. Nous nous sommes borné à soutenir que la raison, ou plutôt que l'homme isolé, et hors de la société, son état *naturel*, ne pouvait *découvrir* les dogmes ou la morale obligatoires. C'est sur cela seul que nous avons soutenu son *impuissance*. Il est bien vrai que nous avons insinué quelque part que les discussions ne servaient guère à convertir les *auteurs d'un système* ; mais nous avons expressément dit qu'il ne s'agissait ici que de ces *auteurs*. Nous avons ajouté que, à leur défaut, les discussions servaient aux élèves ou aux lecteurs, et que c'était à eux que nous nous adressions. Que si on trouvait notre proposition encore trop absolue, nous sommes prêts à la retracter et à la remplacer par celle-ci : « Il est un *tant soit peu* difficile de convertir les auteurs d'un » système. » Nous espérons que le plus fort raisonneur voudra bien nous accorder au moins cette dernière proposition.

Après les deux questions des *idées innées* et de la *volonté de Dieu*, il en est une autre que nous avons touchée, celle de l'*ordre naturel* et de l'*ordre surnaturel*. Nous avons dit qu'il fallait porter notre attention, non pas seulement sur les *objets* qui constituent ces deux ordres, mais encore sur la *manière* dont ces objets nous étaient connus. Or, nous avons reçu aussi sur cette question plusieurs lettres trop longues pour être insérées ici, mais qui toutes nous montraient l'importance et l'à-propos de cette distinction, et comment ces principes commençaient à être admis dans l'enseignement ecclésiastique en France.

4. Nécessité de la transformation de la polémique actuelle. — Commencement d'exécution.

Mais nous ne pouvons résister au désir de publier la lettre suivante, qui nous prouve comment on sent généralement la nécessité de voir transformer la polémique actuelle par l'introduction de cer-

tain principes qui doivent former la base de l'apologétique chrétienne. Nous l'avons dit, ce sont de semblables lettres qui nous encouragent, nous soutiennent et nous donnent la force de continuer nos travaux. Que les lecteurs veuillent bien peser les termes de cette communication.

Petit séminaire de..... le 25 octobre 1846.

(L'auteur de cette lettre nous demandait d'abord l'inscription de trois nouveaux abonnés, puis il continuait :)

.... Je voudrais, monsieur, avoir souvent de telles occasions de témoigner à ceux qui dirigent les *Annales* l'intérêt que je prends à la cause qu'ils soutiennent, comme aussi aux succès qui accompagnent leur zèle et leurs efforts. Les messieurs que j'ai le plaisir de vous présenter aujourd'hui, ont lu souvent mon journal, et ils deviennent vos abonnés parce qu'ils ont reconnu la vérité, et surtout l'importance actuelle des doctrines dont les *Annales*, se font l'organe. J'espère bien, du reste, que les *Annales* lues ici avec un intérêt qui s'accroît sensiblement, surtout à l'arrivée de certains numéros, trouveront bientôt d'autres amis.

Il est, selon moi, dans l'ordre philosophique, certains principes qui aujourd'hui agissent puissamment sur les esprits; de tout tems ils ont été combattus, ils le sont aujourd'hui plus que jamais, par cela même peut-être que leur action se montre plus forte. Cependant, malgré les résistances et les contradictions de plusieurs, ces principes étendent leur influence, et semblent préparer une *transformation* qui, à une époque plus ou moins éloignée, doit se faire dans la philosophie. Certainement, on ne peut pas dire que ce soit là l'œuvre d'un homme; les faits de cette nature s'accomplissent par la force même des choses; c'est la vérité elle-même dont le développement s'opère d'une manière infaillible et indépendante de tout appui étranger, on peut le dire, mais qui se manifeste cependant toujours avec un certain concours des circonstances de tems et de personnes, selon l'ordre des choses ici-bas.

Or, je ne doute pas, monsieur, que la publication des *Annales* ne marque un jour dans l'histoire de cette *transformation de la philosophie* entrevue par beaucoup de bons esprits. Je ne lis votre journal que depuis 6 ou 7 ans, mais il m'a été facile, dans cet espace de tems, de suivre le développement de ces vues exactes, fécondes et si favorables au véritable progrès de la science. Je regrette de ne pouvoir faire les sacrifices nécessaires, en ce moment, pour continuer cette étude dans les deux premières séries que je n'ai pas, mais ce

que je sais suffit bien pour me faire reconnaître que les *Annales de philosophie* sont appelées à représenter peut-être l'école nouvelle, si je puis lui donner ce nom, qui se forme sous l'influence du principe que je crois pouvoir appeler le principe catholique.

Recevez, monsieur, etc.

Ald. C....., prêtre.

Nous ne croyons point mériter les éloges que le savant professeur fait de nos *Annales* et de l'esprit qui a présidé à leur direction ; mais nous croyons fermement avec lui qu'il y a une amélioration à introduire dans la polémique chrétienne, nous engageons tous les apologistes catholiques à s'en occuper, et nous donnons sur ces graves questions nos propres idées, au risque même de contrister quelques-uns de nos amis.

δ. Nécessité d'étudier la source des doctrines indiennes, pour répondre à ceux qui prétendent que nos dogmes viennent de l'Inde.

Parmi les nécessités de cette polémique, il faut compter le devoir d'acquérir des notions précises et historiques sur les doctrines orientales, que l'on dit avoir servi de modèle, d'origine et de source aux doctrines chrétiennes. Ces idées sont déjà répandues partout ; elles se glissent dans l'enseignement public, par les livres allemands, et aussi par l'enseignement de l'école normale, s'il faut en juger par le livre que vient de publier le directeur de ces études, M. Vacherot. Dans son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, couronnée récemment par l'Académie des sciences morales et politiques, il s'occupe beaucoup de ce que le Christianisme doit aux écoles orientales. Selon nous, il leur accorde beaucoup trop. Et pourtant il ne faudrait pas se hâter de nier tout ce que dit le professeur, car ces analogies, ces similitudes existent. Mais nous croyons que M. Vacherot a manqué de rechercher et de préciser l'origine de ces écoles orientales, et les différentes sources auxquelles il faut les rapporter.

Il était nécessaire, pour rester dans l'orthodoxie de la vérité et du Christianisme, de distinguer ce qui était dû à la source primitive de la tradition, et ce qui était dû à la spéculation philosophique ; et dans cette appréciation, il fallait encore distinguer et préciser l'âge et

l'époque de ces spéculations, puis essayer de chercher ce qui était dû aux communications qui ont existé avant notre ère avec les doctrines juives, et dans les premières années de notre ère avec les doctrines chrétiennes.

Il fallait partir de ce principe, que les communications entre l'Orient et l'Occident ont toujours plus ou moins continué ; cela est prouvé par le fait. *L'Inde*, à la vérité, a conservé peu d'histoires, et a transformé ce qu'elle a reçu en des spéculations méconnaissables. Mais la *Chine*, plus éloignée qu'elle, a eu le bon esprit de faire une histoire, et dans cette histoire existe une section longue et détaillée des *peuples étrangers*. C'est là que l'on trouvera bien des renseignemens dont on ne se doutait pas, et qui nous apprendront beaucoup de choses.

Mais ces études sont difficiles, encore peu précises, peu connues. Les livres de théologie ou d'apologétique ecclésiastique n'en donnent pas même les premiers linéamens. C'est pour cela que nous avons publié le *mémoire du capitaine Wilford sur l'origine des traditions bibliques que l'on trouve dans les livres indiens*. Tout n'est pas péremptoire et prouvé dans ce travail. La partie des étymologies sanscrites peut laisser beaucoup à désirer. Mais les preuves des rapports de l'Orient et de l'Occident sont évidentes et certaines. Nous doutons que M. *Vacherot* les ait connues, et s'il les avait connues, nous doutons qu'il n'eût point modifié bien des points de vue, bien des assertions de son livre. Au reste, nous y reviendrons quand nous l'examinerons plus en détail. Mais nous avons voulu en marquer ici la portée, et les *lacunes de science* que nous avons cru y remarquer.

Toujours est-il que nos lecteurs catholiques doivent sentir la nécessité de ces études. On comprend qu'il n'est plus loisible aux professeurs de *philosophie* et de *théologie*, de se tenir en dehors de ces études et de se renfermer dans la science de la *philosophie de Lyon*, de la *théologie de Bailly* ou de tels autres qui ont cours. Il faut aborder franchement la science, et nous sommes heureux que nos *Annales* leur en fournissent les premiers élémens. Isolés que nous sommes, et avec nos faibles ressources personnelles, nous ne pouvons faire mieux ; mais nous croyons être dans la véritable voie, et il n'a pas tenu à nous que les autres organes catholiques s'unissent à nous pour tra-

vailler ensemble sur le même plan, de même que nous travaillons pour le même but.

6. Coup d'œil sur les travaux contenus dans ce volume et sur ceux qui paraîtront dans le volume suivant.

C'est là ce que nous avons de plus essentiel à dire à nos amis : aussi nous n'ajouterons que quelques mots sur les *autres travaux* qui sont entrés dans ce volume.

M. l'abbé *Edouard Chassay* a continué à nous faire connaître les *écrivains allemands qui se sont élevés contre Strauss*. On voit déjà qu'ils sont en assez grand nombre ; ils étaient à peu près inconnus en France ; c'était justice que de les signaler à l'attention des catholiques. Ils ont dû voir que leurs réfutations sont aussi solides que concluantes ; les D. *Lange, Klaiber, Vaihinger* que l'on a analysés dans ce volume, montrent assez que les théologiens les plus distingués de l'Allemagne repoussent bien loin d'eux la folie antirationnelle des théologiens mythiques.

La même protestation savante nous est offerte dans l'*analyse des travaux du D. Henstenberg sur le Pentateuque*. Nos lecteurs auront vu par quelle suite insensible de principes *rationalistes* on est arrivé à la *négation des faits historiques de la Bible*. Ils auront surtout remarqué dans le dernier article, le danger de ce système du *développement de la religion*, qui, au reste, n'est que la conséquence de celui du *développement divin et spontané de la raison*, que nous poursuivons avec tant d'instance.

Au reste, cette polémique philosophique ne nous a pas fait négliger les enseignemens scientifiques ou traditionnels. On aura distingué sans doute le savant mémoire de M. le v. *de Rougé, sur les découvertes concernant la langue et l'histoire de l'Égypte*. On a dû voir combien il est important de suivre la marche de cette résurrection. Nous remercions ici de nouveau M. le directeur de l'Imprimerie Royale de nous avoir mis à même d'offrir à nos lecteurs les *beaux types égyptiens* qui sont gravés pour la première fois. Nous avons encore entre les mains trois articles très-importans sur ces questions, nous ne pouvons les faire paraître bien vite ; car souvent il faut graver des caractères tout exprès, et cela est très-long.

Nous avons d'ailleurs tenu nos lecteurs au courant des *progrès de toutes les langues orientales* dans le savant *mémoire* de M. Mohl ; un autre article a paru depuis, et nous le publierons dans notre cahier de février.

D'ailleurs les *monumens ninivites* vont arriver, et nous espérons trouver ample matière à des observations sur les rapports des peuples orientaux et du peuple juif. Nous croyons pouvoir dire à l'avance que jamais confirmation, commentaire, ou preuve plus certaine et plus authentique n'ont été données des assertions de la Bible. On dirait que Dieu a voulu réfuter lui-même toute l'école *mythique*. Cette école prétend que l'ancien et le nouveau Testament ne renferment que des *mythes*, et voilà que des monumens contemporains, datant de 2,000 et de 3,000 ans, viennent se révéler à nous, et prouver la vérité des récits bibliques.

C'est avec douleur que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, les inconcevables aberrations que M. l'abbé de La Mennais a consignées dans son *commentaire sur les Évangiles*. Gémissons sur la chute de ce grand génie ; mais servons-nous de sa chute pour exclure de notre enseignement, les funestes principes qui l'ont égaré. Ces principes sont identiquement ceux que nous avons critiqués dans notre polémique philosophique. M. l'abbé de Lamennais admet à la lettre que *la raison humaine est un écoulement de la substance de Dieu* ; de là, ses erreurs : 1° *unité de substance et négation de la création* ; 2° *droit de prophétiser et de se poser comme une espèce de messie* ; 3° *négation des miracles*, basée sur la nécessité, et immutabilité de l'essence des choses. Ce sont là ses trois principales erreurs, indissolublement unies aux propositions que nous avons attaquées dans M. l'abbé Maret et dans M. l'abbé Noget.

C'est aussi ce qui fait que nous avons cru devoir examiner l'*apologie* qui avait été faite des *principes de M. l'abbé Maret*, par le *père Gardereau*, et répondre aux objections qu'il avait opposées à nos principales idées. Nous croyons qu'il sera résulté de nos trois articles la preuve : 1° que les principes de M. l'abbé Maret ne peuvent être défendus que lorsque amicalement on supprime les expressions principales et essentielles de sa doctrine, ou lorsqu'on leur donne une signification détournée, figurée, et non propre et directe ;

2° que la doctrine que l'on attribue à saint Bonaventure est exagérée, ou bien qu'on ne peut l'admettre dans son sens propre ; et que saint Thomas n'a jamais pensé comme M. l'abbé Maret, ni comme Malebranche, ni comme Platon ; au contraire, nous sommes assurés que nos lecteurs auront lu avec plaisir et profit la doctrine si positive, si sage et si claire du savant docteur, sur la séparation complète et entière de l'*homme* et de *Dieu*, des idées divines et des idées humaines, et que toutes les idées de l'homme venaient des sens, c'est à dire qu'il n'y avait aucune *vérité actuelle* dans l'homme, tant que les sens n'avaient pas été en état de les lui transmettre.

Nous insisterons encore sur ces questions ; car nous sommes assurés qu'elles seront bientôt les seules que nous aurons à discuter avec les rationalistes. Ceux-ci se sont contentés de négliger ces questions, ou ne les ont traitées qu'en passant. Mais ils seront forcés de les examiner sérieusement. Comme ils soutiennent que le Christianisme provient de doctrines plus antiques, orientales ou grecques, ils seront forcés de répondre à cette question : mais dites-nous quelles sont les doctrines qui viennent de la raison humaine, ou celles qui appartiennent à la tradition et à la révélation primitive. La réponse n'est pas facile, nous le savons ; elle demande des recherches et de la réflexion ; mais ce n'est pas ce que craignent les chercheurs actuels ; elle demande aussi de la bonne foi et de la sincérité, et c'est même à cause de cela que nous comptons sur des rationalistes, comme MM. *Saisset, Jacques, Simon, Vacherot, Barthélemy Saint-Hilaire* et autres, qui, en ce moment, nous le croyons, sont entrés dans une voie qui mène au renversement du Christianisme ; cette voie est celle de *révélation intérieure, de développement spontané*. M. Cousin l'a dit déjà de Platon : « Les traditions de l'Orient, celles des pythagoriciens, » par leur antiquité, leur renommée de sagesse, leur caractère religieux et les vérités profondes qu'elles renferment... *servaient de* » base aux conceptions de Platon ; *c'était pour ainsi dire l'étoffe de* » sa pensée'. » C'est bien dit : mais nous à notre tour, nous vous de-

¹ Notes sur l'Phedre dans la trad. de *Platon*, t. vi, p. 465, et dans les *fragments sur la philosophie ancienne*, p. 151. — Voir d'autres textes dans notre t. xii, p. 231.

mandons quelles étaient les *traditions* qui servaient de base aux conceptions de l'Orient, et qui étaient pour ainsi dire l'*étouffe de sa pensée*. La question est précise, importante, inexplorée, nous le répétons, ou celui-ci, ou celui-là, ou l'un ou l'autre, chrétien ou rationaliste, y répondront.

En attendant nous essayons selon nos forces, de préparer quelques matériaux pour ce grand travail, et s'il faut en croire quelques lettres d'encouragement, ces efforts ne seraient pas tout à fait sans résultat. Que nos lecteurs nous permettent encore de citer la lettre suivante qui vient de nous arriver, et qui donne une idée de l'action que pourraient avoir les études et la polémique faites dans l'esprit qui nous a guidés. On voudra bien nous pardonner de ne pas avoir supprimé ce qui nous est par trop personnel.

A... (Seine-Inférieure) décembre 1846.

Monsieur,

Je m'associe d'une manière toute particulière à la douleur que vous ressentez de la perte d'une mère bien-aimée. Permettez que je vous « dise qu'il vous » est arrivé d'écrire quelque chose qui a pu raffermir dans la foi plusieurs personnes et même quelques jeunes gens ; » pour ce qui me concerne, je vous dois infiniment sous le rapport des choses de Dieu.

Élève de l'Université, je m'étais égaré, me tournant comme bien d'autres « à tout vent de doctrine, » en laissant le collège ; j'éprouvais le besoin de revenir à Dieu, sincèrement et entièrement. Plusieurs ouvrages me furent alors, avec la grâce de Dieu, d'un immense secours pour sortir de l'abîme. Je dois compter parmi ces livres, vos savantes *Annales de philosophie chrétienne*. Je vous le répète, Monsieur, je vous dois beaucoup. Veuillez recevoir ici, l'expression de toute ma gratitude. Mais un tel service ne se paie point avec de la monnaie ordinaire ; je prierai (tout pécheur que je suis) pour vos bons parents, surtout pour votre excellente mère dont la mort a été si précieuse devant le Seigneur, pour les parents qui vous restent, pour vous même. Au milieu de vos études, vous avez besoin d'être soutenu par le bras de Dieu, je prierai donc « le Dieu des sciences » de vouloir bien continuer à bénir vos travaux. En continuant vos deux publications, vous ramènerez à nos belles croyances chrétiennes une infinité de personnes, de jeunes gens, qui ne les connaissent même pas!... Vous éclairerez surtout plusieurs des élèves de l'Université qui ne savent de la religion que ce que MM. Cousin, Guizot, Villemain, Thiers, Gérusez, etc., etc., ont bien voulu en dire dans leurs livres très-superficiels sous ce rapport.

Travaillons tous à la reconstruction de la cité sainte, et le tems s'écoulera bien vite, et l'éternité nous réunira, Dieu aidant, à nos amis, à nos parens, à notre père, à notre mère, en un mot à tous ceux qui nous furent chers.

Je suis on ne peut plus satisfait de la ligne que vous suivez. Votre *Université catholique* est une énergique protestation contre l'*Université rationaliste*. Les travaux qui sont entrés, cette année, dans ce recueil, sont éminemment remarquables. Je dois vous dire que les articles de MM. Ph. Gerbet, de Salinis et Dabas, m'ont particulièrement frappé. Continuez, courage, ouvriers de la cité sainte, le monde a besoin de croire; sans la foi, sans la charité que donne la foi, où en serions-nous, aujourd'hui?... L'avenir est sombre. — Espérons cependant. — La régénération de notre société, ne se fera que par le Catholicisme.

Dans les *Annales de philosophie chrétienne* j'ai remarqué vos discussions avec M. l'abbé Maret et dom Gardereau. Que vous dirai-je des *idées* du docte professeur de Sorbonne?... Mon sentiment est qu'il creuse un abîme sous ses pas, qu'il fait (*ipso volente*) beaucoup de mal à la cause catholique, qu'il fournit des armes à nos ennemis, à l'école *éclectique* et principalement à l'école dite *Humanitaire, Socialiste*, etc. Il serait très-facile, je pense, de prouver à M. l'abbé Maret que *toutes les erreurs, toutes les hérésies, toutes les sectes, tous les systèmes de fausse philosophie, tous les inventeurs de religion, tous les messies nouveaux, Saint-Simon, Fourier, etc., etc., ont pris pour base de toutes leurs pensées isolées, de toutes leurs folies, cet axiome prétendu de toute saine philosophie : la raison de l'homme est un écoulement de la substance de Dieu!*

Oui, selon mon humble opinion, je persiste à dire que toutes les erreurs ont leur racine (apparente ou cachée, qu'importe?) dans cette inconcevable délimitation de la *raison humaine*.

Le système de M. Maret est détruit, ce me semblé par ce passage de Bossuet, deuxième partie du *discours sur l'histoire universelle*. — Suite de la religion chap. 1^{er}, *la création et les premiers tems*. Après avoir cité les paroles de la *Genèse* « que la terre produise toute âme vivante » l'immortel écrivain continue de la sorte :

« C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre, mais cette âme dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant et qui pour cette raison était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes; Dieu n'est pas un tout qui se partage... ..; l'âme est faite et tellement faite

» *qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine* ».

Mais, M. Maret va s'écrier qu'il ne s'agit nullement dans ce passage de la raison !.....

Ce que Bossuet dit de l'âme, je suis persuadé qu'on doit le dire de la *raison*. En effet, si l'homme mérite qu'une partie quelconque de *son être spirituel*, soit un *écoulement* de la *substance* de Dieu, à coup sûr c'est bien son âme : or, voilà l'un des plus grands philosophes du christianisme qui vient nous dire : « ne croyons pas que *notre âme* soit une *portion* de la nature divine ».

D'autres personnes, et d'une science incontestable, trouvent aussi à redire au système de M. Maret. Mgr de Bonald me paraît avoir eu en vue l'école rationaliste, lorsqu'il a caractérisé, dans son mandement de novembre, les *idées* des piétistes protestans.—Mgr de Lyon, a critiqué l'axiome : *la raison est un écoulement du verbe*, etc.

Cette critique a été faite, si mes souvenirs me servent bien, absolument dans les mêmes termes que vous avez employés dans les *Annales*. (Passim).

Je me réjouis de ce qu'un si grand défenseur des droits et des libertés de l'Église, n'a pas dédaigné de se mêler à cette grave discussion.

M. Maret cite souvent le vénérable père de l'archevêque de Lyon, M. de Bonald, l'auteur des *Recherches philosophiques*, etc., croit-il que ce profond philosophe admettait les *idées innées* comme les entend M. Maret ? Pourquoi M. Maret ne vous cite-t-il point de textes ?

Mais à de plus habiles que moi à discuter !... C'est une simple opinion, Monsieur, que j'ai pris la liberté d'exposer dans ces quelques lignes. Cependant, je veux être franc jusqu'à la fin ; je reconnais que le professeur de dogme est un théologien, un philosophe, un homme estimable ; que jusqu'à présent vous avez mis beaucoup de retenue, de modération dans cette très-grave mais fâcheuse discussion ; j'aime à reconnaître que vous séparez l'homme de ses doctrines ; qu'en un mot, vous avez manié les armes avec courtoisie !

Il serait à désirer que tous ceux qui s'occupent de discussions théologiques ou philosophiques, parlissent avec la même modération, avec les mêmes égards réciproques.

J'ai dit que cette discussion était très-grave, mais fâcheuse ; sans doute !... Car, en ce moment plus que jamais, nous avons besoin de nous réunir dans un seul et même esprit. Prenons garde, l'ennemi est là qui nous épie, l'incrédulité, le rationalisme et ses mille ramifications désirent que la discorde entre dans nos rangs. — Mais, Monsieur, vous avez été forcé de continuer à

¹ Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle* tome 1, p. 127 et 128. Edit. de Poussielgue.—Rusand, 1844.

blâmer et à critiquer ce qui réellement méritait un blâme et une critique sérieuse. La satisfaction que vous devez ressentir est celle d'un devoir accompli.

Veuillez recevoir, etc.

L. R. L. de C.

Nous n'ajouterons rien aux expressions naïves, sincères, et cependant si instructives et si profondément sensées de cette lettre, si ce n'est qu'elle est d'un homme honorable autant que distingué ; tout entier occupé de l'éducation de sa famille à laquelle il consacre tous ses loisirs. C'est une chose consolante de penser que dans la haute société se trouvent des âmes si profondément et si sagement chrétiennes.

7. Nombre des abonnés des *Annales* à la fin de 1846, rangés par départements.

Selon notre coutume, nous offrons ici le tableau des abonnés de nos *Annales* à la fin de 1846.

Ain.	3	REPORT.	222	REPORT.	408
Aisne.	2	Indre-et-Loire.	6	Saône-et-Loire.	10
Allier.	2	Isère.	7	Sarthe.	9
Alpes (B.).	21	Jura.	9	Seine.	209
Alpes (H.).	1	Landes.	3	Seine-Inférieure.	9
Ardèche.	15	Loir-et-Cher.	2	Seine-et-Marne.	0
Ardennes.	0	Loire.	5	Seine-et-Oise.	10
Arriège.	3	Loire (H.).	2	Sèvres (Deux).	7
Aube.	2	Loire-Inférieure.	4	Somme.	9
Aude.	11	Loiret.	8	Tarn.	2
Aveyron.	3	Lot.	1	Tarn-et-Garonne.	15
B.-du-Rhône.	21	Lot-et-Garonne.	2	Var.	9
Calvados.	7	Lozère.	0	Vaucluse.	6
Cantal.	7	Maine-et-Loire.	7	Vendée.	4
Charente.	5	Manche.	1	Vienne.	7
Charente-Inférieure.	4	Mayenne.	3	Vienne (H.).	5
Cher.	1	Mayenne (H.).	3	Vosges.	3
Corrèze.	4	Meurthe.	5	Yonne.	4
Corse.	1	Meuse.	18	Algérie.	2
Côte-d'Or.	5	Morbihan.	9	Angleterre.	3
Côtes-du-Nord.	6	Moselle.	6	Autriche.	0
Creuse.	2	Nièvre.	4	Belgique.	6
Dordogne.	1	Nord.	4	Etats-de-l'Église.	17
Doubs.	3	Oise.	16	Pologne.	3
Drôme.	4	Orne.	5	Prusse.	3
Eure.	7	Pas-de-Calais.	5	Hollande.	4
Eure-et-Loir.	3	Puy-de-Dôme.	7	Russie.	4
Finistère.	5	Pyrenées (B.).	10	Savoie.	10
Gard.	7	Pyrenées (H.).	3	Suisse.	15
Garonne (H.).	20	Pyrenées-Orientales.	2	Canada.	4
Gers.	14	Rhin (B.).	2	Cayenne.	1
Gironde.	6	Rhin (H.).	3	Ile-Bourbon.	2
Hérault.	19	Rhône.	1	Senégal.	2
Ille-et-Vilaine.	7	Saône (H.).	18	Etats-Unis.	17
Indre.	0		3	Chine.	2
		TOTAL.	408	TOTAL GÉNÉRAL.	615
TOTAL.	222				

En comparant ce tableau à celui que nous avons donné en 1844 (celui de 1845 ayant été oublié), on verra que le nombre de nos abonnés, s'il ne s'est pas augmenté, s'est constamment maintenu. Il s'est même augmenté de 1 abonné. Ce n'est certes pas beaucoup, et cependant nous répétons encore que nous sommes satisfaits de ce succès, car depuis peu plusieurs recueils catholiques remplis de mérite ont été publiés à côté des *Annales*; et cependant nos abonnés nous sont restés constamment fidèles. Quelques-uns qui avaient voulu essayer des autres recueils, nous écrivent qu'ils reviennent à nous. Nous pouvons donc penser que les *Annales* tiennent une place qu'aucun autre recueil ne remplit. Nous continuerons donc à la remplir selon nos forces. De nouveaux travaux sur les questions les plus importantes d'archéologie, d'histoire, de philosophie, sont élaborés depuis quelque tems. Nous les publierons dans nos prochains cahiers.

Nous prions nos lecteurs d'excuser les retards apportés à notre apparition. De tristes causes ont paralysé les mesures que nous avons prises pour rentrer dans la régularité de nos publications. Tous ces retards ont toujours pour cause l'exactitude que nous voulons donner à nos citations et aux documens que nous employons. Nous allons cependant redoubler d'efforts pour rentrer dans la règle.

Il ne nous reste qu'à demander à Dieu de bénir nos travaux, et à nos lecteurs de nous continuer leur coopération, leurs conseils et leur assistance.

Le Directeur-propriétaire,
A. BONNETTY.

De l'Académie de la religion catholique de Rome,
et de la Société royale asiatique de Paris.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

Voir à la page 5 la Table des articles.

A.

Abdias. Analyse de ce qu'il dit de saint Thomas dans son Histoire des combats apostoliques.	23
Alcoran comparé à l'Évangile.	89
Alexandre; sur une colonie de Grecs, dans une île de l'Inde.	50
Alphabet égyptien ancien.	566
Ambroise (saint). Sur les peuples de l'Inde et les Brachmanes, et la prédication de Musée. 42.—Sur la méthode rationaliste. 204.—Sur l'Église romaine.	353
Annales de la Propagation de la Foi. Extrait du n. 107. 439, et du n. 108. 238	
Apocryphes (Évangiles). Facilité de les distinguer des véritables.	43
Aristote. Son opinion sur l'origine de nos connaissances.	306, 310
Arménien (Collège) créé à Paris.	84
Arnaud d'Argenteuil (M. l'abbé). Annonce de sa vie.	465
Augustin (saint). Sur la méthode traditionnelle. 208.—Sa méthode philosophique mal comprise par le P. Gardereau. 220.—Que Dieu instruit l'homme par un enseignement oral. 221.—Réfuté par saint Thomas sur l'origine de nos connaissances. 313, 314 et 315.—Sur l'Église romaine.	356
Auteurs payens; danger de les expliquer seuls, dans les classes.	287

B.

Baltus (le P.). Si le Christianisme a été emprunté à Platon.	72
Bibliothèques. Voir Constantinople.	
Bona (le card.). Sur l'authenticité des ouvrages de saint Thomas.	504
Bonaventure (saint). Exposition arbitraire de sa doctrine, par le P. Gardereau 212.—Réfutation de cette exposition. <i>Id.</i>	
Bonnetty (M. Gabriel). Époque de sa mort.	526
Bonnetty (Mad.), née Lions. Époque de sa mort.	526
Bonnetty (M.). Appendices aux récits du cap Wilford sur la prédication du Christianisme dans l'Inde. 7.—Sur Panténus; 8 Frumentius. 9; Musée. 12.—Théophile 15.—Martha. 16.—	

Cosmas. 17; sur la prédication de saint Thomas dans l'Inde. 22.—Sur le voyage de deux Mahométans dans l'Inde. 29.—Sur les Chrétiens en Chine. 30.—Examen de quelques nouvelles assertions théologiques de M. l'abbé Maret (1 ^{er} art.). 60.—(2 ^e art.). 197.—(3 ^e art.). 305.—Nécrologie des auteurs morts en 1845. 77.—Importance des études orientales pour la religion. 102.—Examen critique de l'apologie du système théologique de M. Maret, par le P. Gardereau. 197 et 305.—Note sur une traduction inexacte de saint Thomas. 251.—Sur la nécessité de l'étude des Pères grecs et latins. 287.—Sur la mauvaise direction donnée à la philosophie. 291.—Sur l'enseignement de la mythologie. 295.—Traduction de deux chapitres de saint Thomas sur l'origine de nos connaissances, avec des notes critiques sur ces passages. 306. 319.—Une prière adressée à nos amis. 325.—Sur le cours complet de patrologie publié par M. l'abbé Migne. 392.—Analyse des 4 premiers volumes. 397.—Sur le danger du système de développement naturel ou divin. 428.—Compte rendu aux abonnés des <i>Annales</i> .	456
Bouddha; les Indiens donnent ce nom à Manès et au Christ.	151 et 222
Brahmanes chrétiens dans l'Inde. 225.—Empruntent aux Occidentaux. 447	
Bunsen (M. le ch. de). Examen critique de son histoire de l'Égypte (2 ^e art.). 355	

C.

Caldonius; ses œuvres.	400
Cauvigny (M. l'abbé). Analyse de l'histoire sainte de M. Duruy. 251.—Examen critique du Manuel de philosophie. 245.—Examen de l'histoire de l'école d'Alexandrie (6 ^e art.); Systèmes sur l'origine du monde.	405
Gaussin (le P.). Sur sa rhétorique.	502
Celerinus; ses œuvres.	400
Chassay (l'abbé Edouard). Sur Strauss et ses adversaires en Allemagne. Le Dr Lange. 34.—Le Dr Klaiber. 279.—Le Dr Vaihinger.	378
Christ. Appelé Bouddha dans l'Inde.	222, 414

Chrétiens de Saint-Thomas.	415
Chine. Preuves que les Juifs et les Chrétiens y étaient établis au 9 ^e siècle. 50.	
— L'empereur connaissait bien l'histoire évangélique.	51
Cicéron. Que les stoïciens rejettent la création.	411
Coquerel (Ath.). Sur la vocation de saint Paul et l'impossibilité de l'hypothèse mythique de l'invention de l'Évangile.	45
40.—Sur les Évangiles apocryphes.	45
Corneille (saint), pape. Ses œuvres.	401
Constantinople. Ouvrages anciens qui se trouvent dans ses bibliothèques.	242
Cosmas. Sur la religion dans l'Inde en 522.	17
Cousin (M.). Sur le Dieu tout. 95.—Sur les traditions.	470
Ctésiphou. Ruines découvertes.	240
Cyprien (saint). Ses œuvres. 402.—Sur l'Église romaine.	556
Cyprien d'Antioche. Ses œuvres.	402
Cyrille de Jérusalem (saint). Sur la méthode rationaliste.	204

D.

Danielo (M.). Voir Wilford.	
Denys d'Alexandrie. Ses œuvres.	402
Développement divin. Comment exploité par les philosophes. 429.—C'est l'esprit titanique du siècle. 422.—Voir Maret.	
Dorothee. Sur le lieu du martyre de saint Thomas.	22
Duruy (M.). Analyse de son histoire sainte.	251

E.

Edouard. Voir Chassay.	
Egypte. Son écriture et sa religion antiques.	555, 571
Éléates. Sont panthéistes.	410
Enfer. Son nom en hindou.	445
Eres. Dans l'Inde et au 7 ^e siècle.	446
Ephrem (St). Contre la philosophie de Platon.	211
Etienne I pape; ses œuvres.	401
Eusèbe. Sur la prédication de saint Pantaléon dans l'Inde. 8.—Sur la germanie extérieure. 25.—Que les Grecs n'admettent pas la création.	409
Évangiles (sources du canon des). 165.— Leur traduction, voir Lamennais.	

F.

Firmilianus, ses œuvres.	402
Fruventius; sur sa prédication dans l'Inde.	9

G.

Gardereau (Dom) attaque la doctrine des <i>Annales</i> ; 137.—Justifie à tort la mé-	
--	--

thode philosophique et théologique de M. l'abbé Maret. 199.— Se contredit avec ce qu'il a écrit dans <i>l'Auxiliaire catholique</i> . 202 et suivantes.—Exposé d'une manière arbitraire la doctrine de saint Bonaventure. 212.— Son erreur sur la méthode suivie par saint Augustin. 220.— Exposé mal la doctrine de saint Thomas sur l'état primitif de l'âme.	505
Gerbet (M. l'abbé). S'il est possible de placer le criterium de la vérité dans la conscience des peuples.	57
Germaius; quel est ce peuple auquel on dit que saint Thomas annonça la foi.	22
Grégoire de Naz. (Saint). Sur la méthode rationaliste.	205, 210
Grégoire de Tours. Sur le voyage de Théodore dans l'Inde au 6 ^e siècle.	19
Guignès (M. de). Ses ouvrages.	77
Guiraud (M. le baron). Analyse de ses œuvres complètes. 155.— Vers à sa fille le jour de sa première communion.	140

H.

Hébrard (M.) Analyse des œuvres de M. le baron Guiraud.	155
Hengstenberg (Le D.) Des adversaires et des défenseurs du pentateuque en Allemagne. 181.— Comment la croyance au pentateuque s'est affaiblie.	419
Hindous. Ont des notions vagues de trinité et d'unité.	229
Hippolyte; sur le lieu du martyre de saint Thomas.	22
Histoire sainte d'après la Bible; voir Duruy.	

I.

Inde. Par qui et quand elle a reçu le christianisme. 9 et suivantes.— Comment et par qui elle a été confondue avec l'Éthiopie et l'Assyrie. 11, 12 et suivantes.	
Irénée (Saint). Tous les fidèles doivent recourir à l'Église romaine.	556
Ioniens. Admettent l'essence matérielle comme principe des choses. 408.— Nommés Iavanas dans l'Inde.	451

J.

Jacques (M.). Examen de son Manuel de philosophie. 245.— Qu'on ne peut reconnaître de traces divines dans la création à moins qu'on ne connaisse déjà Dieu.	259
Jean Chrysostome (Saint). Sur la méthode rationaliste.	201
Jérôme (Saint). Sur la prédication de saint Pantaléon dans l'Inde. 9.— Sur	

celle de saint Thomas. 18. — Sur l'église romaine, 356
 Jouffroy (M.). Que le catéchisme apprend aux enfans ce que ne savent pas les philosophes. 260
 Juifs. Etablis dans l'Inde et la Chine 49, 50

K.

Klaiber (Le D.). Sa réfutation de Strauss. 279
 Kirchhofer (M.). Annonce de sa collection des sources ou témoignages concernant l'histoire du canon du Nouveau testament. 163

L.

Lacroze. Histoire des chrétiens de Saint-Thomas. 443
 Lactance. Sur la méthode traditionnelle. 207
 Lakanal (M.). Ses ouvrages. 77
 Landriot (M. l'abbé). Lettre sur M. Riambourg. 441
 Lamartine (M. de). Sur le mahomélisme. 89
 Lamennais (M. l'abbé). Examen critique de sa traduction et de son commentaire des Evangiles. (1^{er} art.) 46; (2^e art.) 85; (3^e art.) 165; (4^e art.) 265. — Mal réfuté par M. l'abbé Maret. 61
 Laugel (Le D.). Sa réfutation de Strauss. 34
 Larenandière (M.). Ses ouvrages. 77
 Layard (M.). Découverte de nouvelles ruines à Ninive. 241
 Lécuse (Fleury). Ses ouvrages. 78
 Leibnitz. Sur les vérités au-dessus de la raison ou contraires à la raison. 251
 Leland. Panthéisme des stoïciens. 411
 Léon (saint). Avis aux princes chrétiens. 552

Lettre eucyclique de S. S. Pie IX. 527
 Lorient (Le P.). Ses ouvrages. 78
 Lithographie ou gravure; ancien alphabet égyptien. 366
 Lucianus. Ses œuvres. 400
 Lucius 1^{er}, pape. Ses œuvres. 401

M.

Macharius. Ses œuvres. 401
 Mallet (M.). Critique de son Manuel de philosophie universitaire. 172
 Manès. Repand ses erreurs dans l'Inde; se donne pour le Christ; se fait appeler Bou loba. 222
 Manichéens. Prêchent le christianisme dans l'Inde. 27, 222.
 Manuel de la langue chinoise; annonce. 162
 Manuel de philosophie à l'usage des

collèges; critique (1^{er} art.). 345
 Manuel de philosophie universitaire; critique. 172

Marc Paul. Sur la prédication de saint Thomas à Aden et dans l'Inde. 19
 Maret (M. l'abbé). Examen de quelques nouvelles assertions théologiques (1^{er} article) 60. — S'il y a en l'homme un développement divin, 61. — Si la révélation est un enseignement direct et immédiat, 65. — S'il y a dans l'homme quelque chose qui ne soit pas créé, 69. — Si le Christ n'a fait que continuer Platon. 73 — Examen de l'apologie que le P. Gardereau fait de sa doctrine (2^e art.), 197. — (3^e art.), 503. — Renouvelle l'opinion d'Avicenne. 308
 Martin du Theil (M.). Ses ouvrages. 79
 Marutha. Evêque indien; sa prédication; ses ouvrages. 1, 6
 Masdeus. Roi de l'Inde, converti par saint Thomas. 25
 Maximus. Ses œuvres. 401
 Mecque. Fréquentée par les Hindous avant Mahomet. 450
 Mennechet (M.). Ses ouvrages. 79
 Messies nouveaux. 263
 Migne (M. l'abbé). Analyse des premiers volumes de sa patrologie. 592
 Miuocius Felix. Ses œuvres. 400
 Mohl (M.). Tableau des études orientales pendant l'année 1844. 102
 Monde. Systèmes sur son origine. 405
 Moïse. Son histoire de la création opposée à celle des Grecs. 415
 Moïses. Ses œuvres. 401
 Musée. Sur sa prédication dans l'Inde. 12
 Musulmans (deux voyageurs). Ce qu'ils disent du christianisme dans l'Inde et à la Chine. 29

N.

Nicée. Métropolitain de Perse et de l'Inde qui y assiste, 10, et l'errata, p. 480
 Nicephore. Sur Théophile, évêque de l'Inde. 45
 Nicostratus. Ses œuvres. 401
 Nilus. Sur Ramogyris, métropolitain de l'Inde. 17
 Ninive. Nouvelles ruines découvertes. 240
 Nouveau Testament. Voir Evangiles. 165
 Novatien, heret. Ses œuvres. 401
 Numentius. Déforme l'idée de la création mosaïque. 417

P.

Pagi Sur l'évêque indien Théophile. 16
 Palladius. Sur la prédication de Musée dans l'Inde. 12

Pantéus (S.). Preuve de sa prédication dans l'Inde.	7
Paris (Mgr), évêque de Langres. Sur la nécessité d'introduire dans les classes l'étude des grands écrivains latins et grecs du christianisme.	287
Participation de Dieu. Mot à réprover.	307
Patrologie. Voir Migne.	
Paul (St), Sur sa mission.	40
Pentateuque. Ses adversaires et ses défenseurs en Allemagne, 181. — Comment son autorité s'est affaiblie.	417
Persépolis. Copie de l'inscription trilingue.	242
Philon. Déforme l'idée de la création qu'il avait reçue de Moïse.	415
Philostorge. Sur Théophile, évêque de l'Inde.	45
Philosophie. Examen d'un manuel, 245. — Changemens à y introduire..... Mal enseignée depuis 500 ans.	291
Pie IX. Première allocution aux cardinaux, 85. — Lettre encyclique à tous les évêques.	527
Pierre Chrysologue (St). L'église romaine, offre la vérité de la foi.	553
Platon. Tous les pères se sont élevés contre sa philosophie, 205 et suivant. — Change le principe de la science en soutenant que les êtres sont une participation de Dieu.	507
Plutarque. Sur le mot égyptien <i>mout</i> .	557
Pontius (St). Ses œuvres.	402
Prière adressée à nos amis.	525
Pythagore. Admet les nombres pour principes des choses, 409. — Se souvient que les choses ont été faites par imitation et non par participation avec leur principe.	507
R.	
Rainquet (M. l'abbé). Examen de sa vie d'Arnaud d'Argenteuil	465
Raison. N'a pas inventé les dogmes chrétiens d'après S. S. Pie IX.	551
Ramogyris. Métropolitain de l'Inde.	17
Ratier (M.). Sur l'ordre des études en philosophie.	255
Ravaissou M.). Que la création de Moïse est opposée à celle des Grecs, 413. — Qu'elle fut déformée par l'école d'Alexandrie.	414
Ravignan (le R. P.). Sur la raison et la loi.	252
Rawlinson (M.). Travaux sur l'écriture cunéiforme.	242
Redna (M. l'abbé). Analyse de l'ouvrage de L. Hengstenberg, intitulé : Les adversaires et les défenseurs du Pentateuque en Allemagne.	181
Reinaud (M.). Extrait de sa relation des	

voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde au 9 ^e siècle.	29
Renaudot (l'abbé). Voir Reinaud.	
Révélation intérieure, combattue par Lactance.	209
Riambourg (M.). Lettre inédite sur les études historiques.	441
Rochet (M.). Annonce de son manuel de la langue chinoise.	462
Rougé (M. le V.). Examen critique de l'Égypte de M. de Bunsen (2 ^e art.).	553
Royer-Colard (M.). Ses ouvrages.	79
Rufin; ce qu'il dit de la prédication de Frumentius dans l'Inde. 40. — Que le corps de saint Thomas fut porté de l'Inde à Edesse.	18
Rufinus. Ses œuvres.	401

S.

Saisset (M.). Examen de son Manuel de philosophie.	245
Sales-Girons (M.). Critique d'un passage de sa traduction de saint Thomas.	231
Salinis (M. l'abbé). Sur la nécessité d'une tradition révélée.	256
Sati (Déesse). Son nom hiéroglyphique	565
Scholastique; ce qu'en pense le P. Gardereau.	212
Senancourt (M. de). Ses ouvrages.	80
Senèque; est panthéiste.	412
Set (le Dieu). Son nom hiéroglyphique	562
Sidonius; ses œuvres.	401
Sighelm; évêque Anglais fait au 9 ^e siècle un pèlerinage au tombeau de saint Thomas dans l'Inde.	49
Simon (M.). Examen de son Manuel de philosophie. 245. — De son histoire de l'école d'Alexandrie.	405
Sirey (M.). Ses ouvrages.	80
Soumet (M. Al.). Ses ouvrages.	87
Soulié (M. J. B.). Ses ouvrages.	87
Stoïciens; sont dualistes et panthéistes.	411
Strauss, et ses adversaires en Allemagne. — Le D. Lange. 54. — Le D. Kälber. 279. — Le D. Vaihinger.	378

T.

Tableau du progrès des études Orientales pendant l'année 1844.	102
Tertullien; contre la méthode rationnelle. 211. — Reproche aux payens de vouloir faire un christianisme dialectique. 552. — Édition de ses œuvres et énumération de tous ses ouvrages.	597
Thavenet (M. l'abbé). Ses ouvrages.	81
Théodoret, sur la méthode rationaliste.	205

Théophile; sur sa prédication dans l'Inde.	141		
Thomas (saint). Sur sa prédication dans l'Inde; autorités et témoignages.	48		
Thomas (Saint-). Histoire des chrétiens de ce nom dans l'Inde;	142		
Thomas (Saint-). Qu'ela philosophie n'est pas la première science, mais plutôt la révélation.	250.		
— Mal traduit	251.		
— Mal compris par M. Maret et par le P. Gardereau, sur les idées innées.	505.		
— Traduction de deux chapitres de son livre <i>Questions sur la vérité</i> .	506.		
— L'âme humaine acquiert ses connaissances par les sens.	506.		
— Qu'un homme peut enseigner un autre homme.	519.		
— Sur l'authenticité de ses ouvrages.	504		
Trappistes; prospérité de leurs établissements en Algérie.	525		
Trinité; notion vague dans l'Inde.	229.		
— Et en Egypte.	572		
Tunis, écoles publiques fondées par des religieuses.	524		
		U.	
		Unité; notions vagues dans l'Inde.	229
		Urbanus, ses œuvres.	401
		V.	
		Vaihinger (le D.). Sa réfutation de Strauss.	578
		Vaublanc (M. de). Ses ouvrages.	81
		W.	
		Warden (M. de). Ses ouvrages.	82
		Wilford (le cap.) Sur l'origine des traditions bibliques qu'on trouve dans les livres indiens. Traduit et annoté par M. l'anielo (4 ^e art.) 7. (3 ^e art.) 142. (6 ^e art.) 222. (7 ^e art.)	444
		Z.	
		Zonaras; sur un séminaire dans l'Inde au 6 ^e siècle.	14

ERRATA.

N° 79, p. 10, rectifiez ainsi

la note 1 Voici la souscription du primat de l'Inde au concile de Nicée : « Jean de la Perse, évêque de toute la Perse et de la grande Inde. » Actes de Nicée, part. 2^e, c. 28. Voir aussi Suidas au mot *Armenia*, disant que l'Inde extérieure et l'Arménie furent baptisés au tems de Constantin.

- p. 18, l. 2, *L'évêque Shircburn*, lisez : l'évêque de Shireburn.
 N° 81, p. 224, *Raja-vassan*, lisez : Raja-vansas.
 N° 82, p. 31, note *Adci*, lisez : Dei.
Pedibus, lisez : pedibus.
Senutis, lisez : sem:tis.
 N° 83, p. 357, l. 24, dans la phrase égyptienne rétablir l'article ■ qui est tombé dans quelques exemplaires du tirage.
 p. 397, l. 9, *Interposes*, lisez : interpolés.
 p. 400, l. 29, *Avical*, lisez : avocat.
 l. 30, *Ollerius*, lisez : Orellius.



